



HAL
open science

Choqek'iraw et la vallée de L'Apurimac: paysages et sociétés préhispaniques tardives

Thibault Saintenoy

► **To cite this version:**

Thibault Saintenoy. Choqek'iraw et la vallée de L'Apurimac: paysages et sociétés préhispaniques tardives. Archéologie et Préhistoire. Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2011. Français. NNT: . tel-01492378

HAL Id: tel-01492378

<https://shs.hal.science/tel-01492378>

Submitted on 20 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

2011

N°

THESE

pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris 1,
Spécialité Anthropologie, Ethnologie, Préhistoire
présentée par

THIBAUT SAINTENOY

CHOQEK'IRAW et la vallée de l'APURIMAC **Paysages et Sociétés préhispaniques tardives**



Directeur de thèse : Jean-François Bouchard (Directeur de recherche, UMR8096 CNRS)
Codirection et tutorat : Patrice Lecoq (Maître de conférences à l'Université Paris 1, UMR8096 CNRS)

Membres du Jury :

Dominique Guillaud (Directrice de recherche, UMR 208 IRD-MNHN)
Pierre Usselman (Directeur de recherche émérite UMR 6200 CNRS, Université d'Avignon)
Mariusz Ziolkowski (Professeur à l'Université de Varsovie, Centre d'études précolombiennes)

Soutenue le 4 Avril 2011 à La Sorbonne

Remerciements

Si vous lisez ces pages, c'est que je suis venu à bout d'années d'effort et de rumination et c'est grâce à vous. Ce n'était, en effet, sans doute pas « ma nature » que de m'asseoir et d'écrire longuement ; ceux qui me connaissent le savent. Et comme cela n'était pas nature, ce fut une brillante idée de le faire. Au long de cette thèse, j'ai aussi beaucoup voyagé. Ce voyage, je l'ai fait à vos côtés : permettez-moi de vous en témoigner ma reconnaissance.

En premier lieu, je saluerai, comme il se doit, les personnes qui ont eu la générosité d'encadrer et d'évaluer ce travail.

Jean-François Bouchard l'a rendu possible en acceptant de le diriger. Il a aussi fait preuve de confiance tout au long de ces années et m'a promulgué des conseils décisifs en fin de parcours.

Je dois beaucoup à Patrice Lecoq : il a eu la gentillesse de m'accueillir à Choqek'iraw dans son projet et l'excellente idée de me suggérer de faire une thèse sur ce site exceptionnel. Si cela n'était pas suffisant, il faut souligner qu'il a fait preuve d'une générosité humaine énorme à mon égard, en consacrant un temps incommensurable au suivi de ce travail. Il m'a beaucoup appris.

Pierre Usselmann a joué un rôle discret mais fondamental : en 2005, sa lettre de recommandation me permit d'obtenir la bourse « Volontariat International du Ministère des Affaires Etrangères » qui allait financer cette thèse. Cinq ans plus tard, il accepta cordialement de relire mon manuscrit et de faire partie du jury. Ses suggestions ont permis d'améliorer le résultat final. Sur la fin, ses encouragements ont été déterminants.

J'ai connu Dominique Guillaud et Mariusz Ziolkowski trop tard ; la sensibilité pour une géographie « culturelle » de l'une et la « science inka » de l'autre m'auraient permis d'enrichir les hypothèses émises dans ce travail. Je les remercie bien cordialement d'avoir accepté de lire ces pages.

Ma reconnaissance va également aux enseignants de l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne où j'ai reçu ma formation théorique d'archéologie et d'anthropologie. Je remercie ici, plus particulièrement, Eric Taladoire et Brigitte Faugère, ainsi que l'ensemble des membres de l'UMR 8096, Archéologie des Amériques.

Ce travail n'aurait pas été possible sans l'Institut Français d'Etudes Andines où j'ai bénéficié d'un poste de chercheur entre 2006 et 2008. Je remercie ses directeurs Henri Godard et George Lonné de m'y avoir accueilli. Anne-Marie Brougère et Alina Wong m'ont prodigué de nombreux conseils pour le bon déroulement de ma recherche. L'ensemble des personnalités qui font de l'IFEA un centre de recherche unique, ont toutes été d'un grand soutien.

Je suis également redevable à plusieurs institutions qui ont contribué à cette recherche, en me fournissant un soutien légal, technique et logistique : l'*Instituto Nacional de Cultura del Perú*,

Plan Copesco, l'Institut de Recherche pour le Développement, le *Servicio Nacional de Meteorología e Hidrología del Perú* et le *Museo Arqueológico San Miguel de Azapa*.

Les communautés paysannes d'Inkawasi, Qarku, Waskatay, Takmara, San Juan de Karqeqi et San Ignacio de Kiuñalla ont aimablement permis la réalisation de prospections archéologiques sur leur territoire. Nous les remercions pour l'intérêt porté à notre recherche et pour en avoir grandement facilité le déroulement sur le terrain.

Cette thèse est le produit d'un travail d'équipe :

Le programme de recherche sur Choqek'iraw, dirigé par P. Lecoq, a impliqué au fil des années des dizaines de personnes : archéologues, topographes, étudiants, fouilleurs, etc. Chacun a apporté, d'une manière d'une autre, une pierre à mon travail.

Sur le terrain, plusieurs compagnons m'ont suivi sur les sentiers de la vallée de l'Apurimac, pour ce qui fut une expérience humaine sans pareille. J'étais entouré d'Homar Gallegos, Olivier Fabre, Rolando Ajata, John Valencia, Isabelle Bejar, Henri Quispe, Wilber Gamarra, David Sumire, Freddy Cobos, Jefferson Reynaga, Julio Mase, Mauro Mase, John Vallejo, Gregorio Urbano, Elías Marino, Fredy Aiquipa, Sr. Roldan, Sr. José, Sr. Urbano et Javier Chirino.

Pour des tâches aussi diverses que la pétrographie, la céramique, la géomatique, les statistiques, ou encore la toponymie, les personnes suivantes m'ont été d'une grand aide : Raul Carreño, Stéphanie Tournon, Raul Mayta, Hernan Doria, Jessica Ortiz, Rolando Ajata, Karen Sepulveda, Laure Déodat, Philippe Berneur, Felix Olivares et César Itier.

Plusieurs personnes ont eu la gentillesse de relire et enrichir certains chapitres : Philippe Berneur, Véronique Darras, Laure Déodat, Olivier Fabre, Marie Fulbert, France Lapeyronie, Fanny Moutarde, Albane Saintenoy, Marcela Sepulveda, Vincent Tarallo et ma mère qui a eu l'amour de relire plusieurs fois les centaines de pages que comportent ce manuscrit.

Enfin de nombreuses personnes ont contribué à ma réflexion grâce aux discussions et échanges que nous avons eus au cours de ces années. A travers leurs commentaires, ou tout simplement par leur écoute, ils m'ont prodigué de savants conseils. Je pense ici à : Felix Acuto, Eulogio Alccacontor, Dante Angelo, Miriam Araoz, Marie-Charlotte Arnould, Laurent Aubry, Patrice Baby, Brian Bauer, Jan Baiker, John Beauclerk, Ives Bejar, Carlos Cano, Victor Carlotto, Victoria Castro, Alex Chepstow-Lusty, Alexandre Chevalier, David Drew, Erwan Duffait, Jean-Jacques Decoster, Olivier Fabre, Soledad Fernandez, Henri Gamonal, Magdalena García, Jean-Loup Guyot, Javier Flores Ochoa, Peter Frost, Marie Fulbert, Nicolas Goepfert, Rainer Hostnig, Ann Kendall, Aliz y Bebel Ibarra, Michèle Julien, Danièle Lavallée, Vincent Lee, John Leivers, Luis Lumbreras, Luz Marina Merma, Fanny Moutarde, Ciro Palomino, Percy Paz, René Pilco, José Luis Pino, Alvaro Romero, Calogero Santoro, Ruth Shady, Carlos Silva, Verónica Silva, Vivien Standen, Ada Tello, Nicolas Thierry, Mauricio Uribe, Gary Urton, Zenobio Valencia, Daniela Valenzuela, Cirilo Vivanco, Julinho Zapata et Tom Zuidema.

Enfin, mes proches, de part et d'autre de l'Atlantique, ont toujours été présents : Marcela, mes parents, ma famille et mes amis qui se reconnaîtront. Je vous remercie chaleureusement tous.

SOMMAIRE

Remerciements	i
Sommaire	iii
Abréviations et Avertissements	iv
Introduction	1
Première partie : Cadre de la recherche	
Chapitre 1 : Présentation géographique	7
Chapitre 2 : La vallée de l'Apurimac et la cordillère de vilcabamba dans les mythes inkas et les sources écrites anciennes	65
Chapitre 3 : Archéologie de la cordillère sud-orientale : bilan des connaissances	105
A. Bilan de la première partie : Résumé et questions soulevées	149
Seconde partie : Archéologie du Cours Moyen de la Vallée de l'Apurimac	
Chapitre 4 : Reconnaissance archéologique du CMVA	153
Chapitre 5 : L'architecture préhispanique du CMVA	187
Chapitre 6 : Le matériel céramique	229
B. Bilan de la seconde partie : Nature et Chronologie des établissements préhispaniques	259
Troisième partie : Paysages et sociétés préhispaniques tardives	
Chapitre 7 : Les espaces villageois de l'époque préhispanique tardive	265
Chapitre 8 : Peuplement et territorialité du CMVA à la période Intermédiaire Récente	325
Chapitre 9 : Les Inkas et la vallée du <i> río </i> Apurimac	349
C. Bilan de la troisième partie : Territorialités et paysages du CMVA au cours de l'époque préhispanique tardive	391
Conclusion	395
Références citées	403
Annexe : Remarques concernant les ressources cartographiques et géomatiques	429
Table des Matières	447
Liste des Cartes	459
Liste de Figures	461
Liste des Tableaux	463

Abréviations utilisées

CMVA : Cours Moyen de la Vallée de l'Apurímac

Av. J.-C. : avant Jésus-Christ

Apr. J.-C. : après Jésus-Christ

SN° : Site Numéro

INC : *Instituto Nacional de Cultura (del Perú)*

IFEA : Institut Français d'Etudes Andines

INGEMMET : *Instituto Nacional de Geología y METalurgia (del Perú)*

ONERN : *Oficina Nacional de Evaluación de Recursos Naturales (del Perú)*

SENAMHI : *SErviceo NAcional de Metrología e Hidrología*

INEI : *Instituto Nacional de Estadística e Informática*

PRONAMACHCS : *Programa Nacional de Manejo de Cuenca Hidrográficas y Conservación de Suelos*

VRAE : *Valle de los Ríos Ene y Apurímac*

Avertissements aux lecteurs

Les citations sont systématiquement placées « entre guillemets » et produites *en italique*. Lorsqu'il s'agit d'une traduction, la citation originale apparaît en note de bas de page.

Tous les termes et les noms propres étrangers sont *en italique*, à l'exception des noms d'usage courant dans la bibliographie française sur les Andes (ex. : inka, quipou). Comme il est d'usage en français, les noms propres étrangers comportent une majuscule (ex. : les *Chanka*). Les styles céramiques sont considérés comme des noms propres (ex. : le style *Killke*). Les termes quechua ne sont pas accordés au pluriel.

Nous avons délibérément décidé de laisser tel quel, les toponymes, oronymes et les noms de sites archéologiques (lieudits) quechuas et espagnols. S'il eut été préconisé de les mettre en italique, leur abondance dans le texte aurait produit une profusion de termes en italique, brouillant la lecture.

L'orthographe des noms quechuas (noms communs, noms propres, anthroponymes, ethnonymes, etc.) est basée sur la transcription proposée par le linguiste de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, César Itier. Nous nous référons, en particulier, à son dernier ouvrage en français « *Les Incas* », paru en 2008 dans l'édition Les belles lettres. Il transcrit les termes quechuas dans le système graphique actuellement utilisé qui est presque phonologique. Il choisit aussi de « *rester fidèle à la forme de quechua que parlaient les Inkas, celle qui était d'usage sur la côte centrale et centre sud du Pérou et servait à la communication au sein de l'état* ». Pour ce qui est des toponymes quechuas, nous avons le plus souvent respecté l'orthographe usuelle, lorsqu'elle existe.

En ce qui concerne les renvois, ils sont indiqués par la section correspondante du plan détaillé. Pour faciliter la lecture, nous indiquons le numéro de page des figures lorsque celles-ci se trouvent à plus de trois pages de sa mention dans le texte.

INTRODUCTION

Choqek'iraw est le point de départ de cette étude. Il s'agit d'un palais inka, datant des 15-16^{ème} siècles, localisé dans une région montagneuse du sud du Pérou.

Pour la plupart, Choqek'iraw correspond à l'image typique des ruines d'architecture monumentale dissimulées par une végétation luxuriante et impénétrable. Cette vision romantique du site archéologique oublié au cœur des Andes est renforcée par son nom quechua qui est généralement traduit « le berceau de l'or » et la tradition orale qui en fait « le dernier refuge des Inkas » après la conquête espagnole. Sous la plume emportée de Desjardins (1858 : 140), il s'agit même du « *refuge suprême des fils du soleil, ultime asile de la liberté américaine* ». Avec une telle réputation, on comprend bien que Choqek'iraw ait éveillé la curiosité de nombreux explorateurs. Même s'ils ne l'ont pas tous visité, les plus fameux voyageurs du 19^{ème} siècle, tels Raimondi (1966[1876]) et Wiener (1880), mentionnent le site. Les récits de ceux qui s'y sont rendus s'étendent sur leurs périples sauvages pour accéder aux ruines (Lavandais, 1851 : 1040), ainsi que sur la monumentalité des édifices qui leur évoquent « *un mur triomphal* », « *des prisons* » (*ibid.*), « *une ménagerie de pumas* » (Desjardins, 1858 : 143) et « *des escaliers géants* » (Bingham, 1910 : 517), autant d'images d'une autre époque.

Dans l'imaginaire collectif, Choqek'iraw apparaît donc bien plus qu'un ensemble de beaux édifices préhispaniques. A l'instar de Machu Picchu, site mythique qui se trouve à quatre jours de marche dans la même cordillère, il s'agit aujourd'hui d'un monument emblématique de la civilisation andine. Pour les cuzquéniens, il représente un des plus éloquents témoignages de « leur glorieux passé ». Pour les Français, il porte la mémoire des « grands voyageurs de l'époque coloniale ». Pour l'Etat péruvien, il constitue un enjeu touristique de premier plan. C'est dans ce contexte politique¹, qu'au début des années deux mille, Choqek'iraw fit l'objet d'un accord entre le Pérou et la France pour sa mise en valeur touristique qui visait au développement durable des régions rurales alentours, et dans ce cadre spécial que fut mis sur pied un programme de recherches archéologiques sur le site.

¹ Pour prendre la mesure de l'importance politique de Choqek'iraw aujourd'hui, il suffit de parcourir le premier livre qui lui a été consacré par le Fond de contre-valeur Pérou-France en 2005 ; tout y est : un titre aux limites de l'ésotérisme (« *le mystère des lamas du soleil et le culte aux apus* »), un livre dédié « *aux quarante ans de résistance des derniers Inkas et à la préservation de la mémoire collective [péruvienne] grâce au culte encore en vigueur aux Apus et à la Pachamama* », un président de la République imitant l'Inka des dessins espagnols du 16^{ème} siècle, etc. Si cela n'était pas suffisant, le second livre publié par le même comité est sous-intitulé : « *le symbole de la résistance andine* » (Burga Diaz, 2008). Aujourd'hui, Choqek'iraw est tout un symbole et c'était déjà d'ailleurs sans doute « comme un symbole » qu'il a été bâti au 15^{ème} siècle au cœur d'un paysage unique.

Pour les archéologues, Choqek'iraw a tout du site exceptionnel. Grâce à son écrin végétal, l'architecture en pierre a gardé toute son intégrité. De plus, comme le site est localisé dans une région dépeuplée depuis le 16^{ème} siècle, en marge des grands axes de communication, celui-ci n'a pas excessivement souffert du pillage. Les grands édifices des quartiers principaux ont été victimes de fouilles clandestines, mais au vu de l'extension du complexe architectural, de nombreux quartiers périphériques demeurent inviolés. Choqek'iraw forme donc un terrain scientifique prometteur, d'autant plus que les connaissances sur les grands sites de la région de Cuzco, l'aire nucléaire de l'empire inka, sont paradoxalement assez limitées (Kaulicke, 2004 ; Covey, 2008).



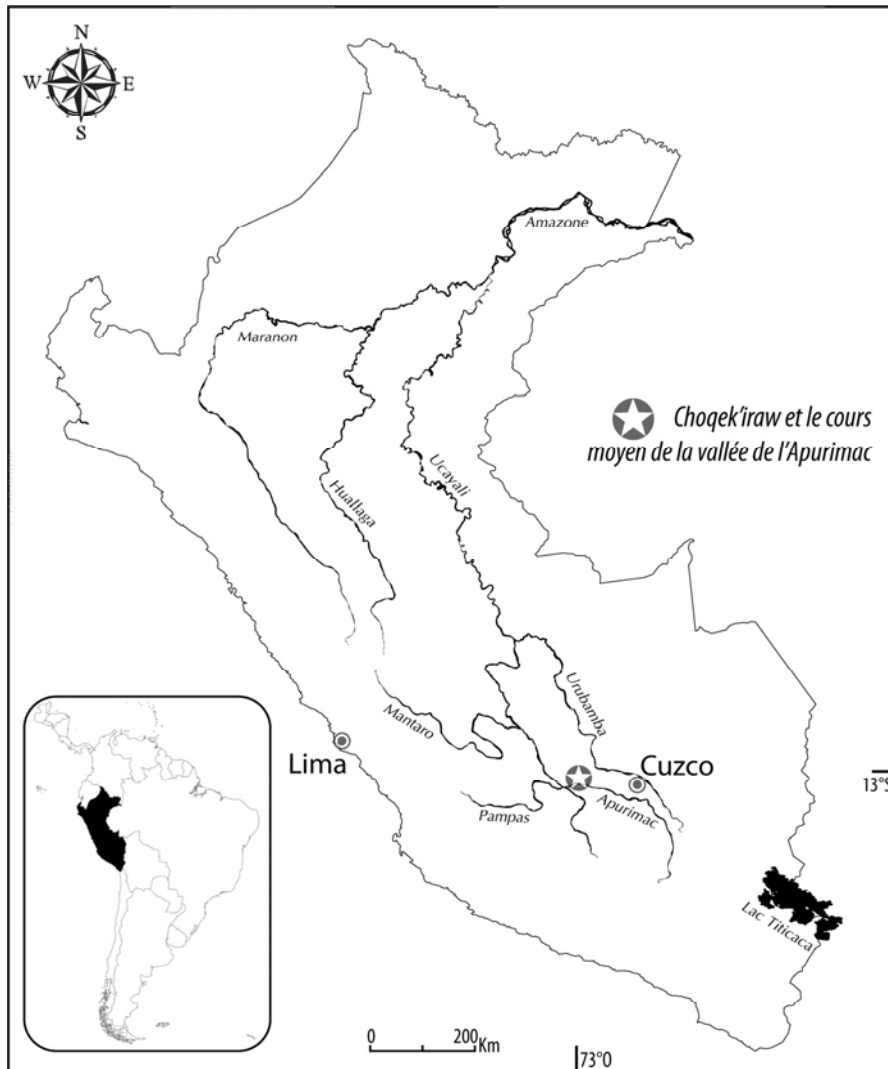
Figure 0.1- Le cœur de Choqek'iraw : ses quartiers centraux

Les études archéologiques en cours, menées par les équipes de l'entreprise cuzquénienne *Copesco*, chargée de la mise en valeur du site depuis 1993, et par celle de P. Lecoq (2008) qui nous a accueilli en 2004², visent à déterminer la fonction, le rôle et l'histoire de cet établissement inka dont il n'existe aucune description dans les sources ethnohistoriques : par qui et pourquoi a-t-il été fondé ? S'agissait-il d'un palais, d'une forteresse, d'un monument, d'un sanctuaire, etc. ? Les résultats des fouilles, qui ont été effectuées jusqu'alors dans les différents quartiers, montrent que diverses activités y étaient réalisées : artisanat, agriculture, pratiques funéraires. L'ensemble d'entre elles semble avoir été lié à l'indéniable dimension cérémonielle du site que nous découvrirons au fur et à mesure de ce travail.

L'un des objectifs des recherches menées à Choqek'iraw (et l'objet spécifique du programme de recherche de l'équipe de Lecoq, à laquelle nous sommes associée) concerne la nature et l'histoire de l'occupation du site. Il existe, en effet, plusieurs indices de l'existence d'un village qui aurait été établi sur le site avant son aménagement par les Inkas. En d'autres termes, « tout n'est pas inka » à Choqek'iraw. Certaines composantes du site relèvent probablement ainsi d'une occupation antérieure et d'autres de manifestations socioculturelles non-inkas, renvoyant aux interactions régionales de Choqek'iraw : sujet qui nous a été confié dans le cadre de cette recherche doctorale.

² Notre étude a été réalisée dans le cadre de l'équipe dirigée par Patrice Lecoq, chercheur de l'UMR 8096 « Archéologie des Amériques » et enseignant de l'Université Paris 1. Notons que celui-ci s'est généreusement chargé du tutorat de cette thèse.

S'il en est le point de départ, notre étude ne concerne donc pas seulement Choqek'iraw. Elle propose, en effet, une approche régionale du site, si bien que la plus grande partie de ce travail porte sur l'archéologie et l'ethnohistoire du cours moyen de la vallée de l'Apurimac au cœur duquel se trouve le palais inka.



Carte 0.1 - Localisation de Choqek'iraw au Pérou

Cette région andine présente un faciès géographique singulier. Elle se caractérise, tout d'abord, par sa situation au pied de l'imposante cordillère de Vilcabamba aux montagnes abruptes aux sommets éternellement enneigés. La région héberge aussi la confluence des trois plus grands fleuves du sud du Pérou. Avec son dénivelé de près de cinq mille mètres, la vallée de l'Apurimac pourrait prétendre « au titre de plus profonde vallée des Andes ». Entre les sommets glacés de la cordillère de Vilcabamba et les terrasses fluviales étriquées des rives de l'Apurimac, les paysages alternent entre steppes d'altitude, forêts tropicales revêtant les versants et « déserts » interandins du fond de vallée : un milieu dont la grande diversité fait la richesse mais dont le relief, des plus escarpés, se pose, à première vue, comme une contrainte pour l'occupation du sol.

Du point de vue historique, cette région isolée, en marge des grands axes de circulation, est bien connue pour avoir été la retraite des Inkas après la conquête espagnole. A la suite de la tentative de rébellion échouée de *Manqu Inka* en mai 1534, les Inkas et leur cour hétéroclite y

séjournèrent jusqu'en juin 1572 quand une expédition espagnole y captura le dernier Inka *Thupa Amaru*. Cet épisode historique, parfois appelé « la dissidence de Vilcabamba » (Wachtel, 1971), fait l'objet de nombreuses mentions dans les archives coloniales anciennes qui relatent les conflits et les négociations diplomatiques entre Inkas et Espagnols. A cette époque, le cours moyen de la vallée de l'Apurimac était dénommé Acobamba (Titu Cusi, 1992[1570] ; Caceres Olivera, 1984) et formait une barrière orographique entre le dernier territoire inka, Vilcabamba, et les terres contrôlées par les Espagnols sur la rive gauche de l'Apurimac.

En ce qui concerne l'époque préhispanique, on trouve aussi mention de la région dans certains mythes inkas relatés au 16^{ème} siècle par les chroniqueurs espagnols : une des premières régions conquises par l'*Inka Pachakuti*, des mines d'or et d'argent, des montagnes sacrées, un oracle, etc., autant de thèmes qui ébauchent un contexte singulier et attrayant. Comme toute « archéologie inka » (Kaulicke, 2004), notre étude repose, en effet, sur la confrontation des données et des perspectives archéologiques et ethnohistoriques.

L'objectif général de ce travail vise à mieux comprendre la nature de l'occupation préhispanique du cours moyen de la vallée de l'Apurimac. Comme il s'agit d'une région au paysage archéologique méconnu, nous avons réalisé une série de prospections pédestres dans la vallée en 2006 et 2007. Près de deux cent sites archéologiques ont été identifiés, dont la grande majorité était inédite. Ce corpus de sites forme le matériel de base de cette étude. Pour l'essentiel, ces sites recèlent des vestiges d'établissements résidentiels villageois de l'époque préhispanique tardive (11-16^{ème} siècle apr. J.-C.) et d'infrastructures rurales associées (système de terrasses de culture, enclos, réseaux vicinaux, etc.).

A travers une étude approfondie du faciès architectural, de l'emplacement géographique et de la distribution spatiale de ces établissements, nous cherchons à déterminer les grandes lignes de la configuration territoriale de la région durant l'époque préhispanique tardive. Pour cela, nous nous intéressons principalement à l'habitat, en tant que « *qu'organisation spatiale (idéelle et matérielle) des espaces de vie des groupes sociaux* » (adapté de Lussault dans Levy et Lussault, 2003 : 437). L'espace, ou plutôt les espaces, occupent ainsi une place centrale dans notre approche : l'espace physique (l'étendue terrestre, la physionomie de la vallée de l'Apurimac aux caractéristiques uniques), l'espace habité (l'occupation du sol et l'agencement des lieux de vie, dans leurs dimensions connexes écologique et sociale), l'espace vécu (tel qu'il pouvait être perçu et interprété par les paysans qui habitaient la vallée de l'Apurimac et les Inkas qui y implantèrent un domaine royal chargé de symboles politico-religieux) et sa géographicit  (les constructions culturelles qui en découlent, concrètement les systèmes de représentation géographique inka, dont l'étude repose ici essentiellement sur les mythes et autres données ethnohistoriques).

Avec l'archéologie et l'ethnohistoire, la géographie, en tant que « science de l'espace des hommes et des sociétés », est donc la troisième discipline majeure impliquée dans notre étude. Les problématiques relatives aux différentes facettes de la territorialité³ préhispanique l'imposent, afin d'aborder de manière réflexive les questions suivantes : comment les communautés

3 Le territoire est une notion fortement polysémique dont l'emploi, en archéologie, recouvre, selon le contexte, diverses conceptions des relations espace/société : par exemple, son potentiel pour la subsistance ou autres aspects économiques, l'appropriation d'une étendue terrestre, son identité ethnique et/ou culturelle, sa conceptualisation reposant sur des systèmes de représentation symbolique, etc. (Brun, 2010). Cette étude sera l'occasion d'explorer plusieurs de ces aspects, mais retenons, pour le moment, une définition simple du territoire comme « *un espace en tant qu'il est approprié [matériellement ou idéellement] et porteur d'identité* » (Staszak dans Mesure et Savidan, 2006 : 390).

paysannes habitaient-elles cet environnement montagnard aux caractéristiques physiographiques si spécifiques ? Comment étaient organisés les réseaux d'habitat, et quel était le faciès démographique et social de ces communautés ? De quelle manière les vestiges matériels de l'occupation humaine et leur agencement spatial illustrent l'identité sociale et culturelle des habitants de la vallée ? Autrement dit, quel était le faciès ethnique du paysage social au sein duquel les Inkas ont implanté Choqek'iraw, haut-lieu de la culture inka ? Toutes ces questions seront examinées à différentes échelles entre lesquelles nous naviguerons, avec l'élasticité que requiert ce type d'approche, au cours de cette étude : depuis l'habitation paysanne jusqu'à la situation géographique de la vallée de l'Apurimac au sein du *Tawantinsuyu*, l'empire inka.

C'est au prix de cette approche volontairement globale - au risque, il faut le souligner, d'être superficielle compte tenu de l'extension de nos travaux de terrain et du fait qu'elle repose essentiellement sur des données de surface -, que peuvent être développées de nouvelles hypothèses concernant le rôle et le rayonnement régional de ce fameux site inka. Et, c'est à travers l'étude de la culture matérielle et de la structure de l'habitat, considérées dans leur dimension géographique, que doit être examinée la nature du peuplement⁴ préhispanique du cours moyen de la vallée de l'Apurimac.

Ce travail est organisé en trois parties.

La première, intitulée « Cadre de la recherche », se compose de trois chapitres où sont présentés les cadres géographique et historico-culturel de notre étude. Dans le premier chapitre, nous réalisons une description détaillée des caractéristiques géographiques du cours moyen de la vallée de l'Apurimac. Nous développons notamment une analyse formelle de la structure de l'espace physique qui aboutit au zonage de l'aire d'étude. Le second chapitre est une synthèse des connaissances ethnohistoriques issues des sources écrites : nous y dressons un panorama général de la région sous le *Tawantinsuyu* tel qu'il transparaît des récits mytho-historiques inkas. Nous y soulevons également des hypothèses préliminaires concernant la situation de la vallée de l'Apurimac au sein du territoire inka et sa place dans les systèmes de représentation géographique correspondant. Dans le troisième chapitre, nous réalisons un bilan des connaissances archéologiques qui s'articule selon trois échelles : la cordillère sud-orientale, la vallée l'Apurimac puis Choqek'iraw.

La seconde partie, « Archéologie du cours moyen de la vallée de l'Apurimac », contient trois chapitres. Le chapitre 4 décrit la nature des recherches sur le terrain. Nous discutons d'abord la méthodologie mise en œuvre pour la reconnaissance archéologique d'un tel terrain, puis en exposons les résultats. Les chapitres 5 et 6 sont consacrés à la culture matérielle, respectivement à l'architecture et à la céramique. L'analyse de ces vestiges de surface permet notamment de déterminer la fonction et l'ancienneté approximative de la plupart des établissements préhispaniques identifiés lors des prospections.

Enfin, dans la troisième partie, « Paysages et sociétés préhispaniques tardives du cours moyen de la vallée de l'Apurimac », nous abordons l'étude de la configuration territoriale préhispanique tardive de la région. Celle-ci est développée en trois chapitres qui correspondent à

4 « Peuplement » est conçu ici comme « l'ensemble des personnes qui peuplent un territoire ; caractère de la population » (Le Grand Robert, 2005), qu'il ne faudrait pas confondre avec le processus démographique par lequel un territoire reçoit ou accroît sa population.

des échelles d'analyse complémentaires. Dans le chapitre 7, nous réalisons une étude des espaces villageois de la vallée de l'Apurimac. Nous nous intéressons à l'habitat et, en particulier, à sa spatialité⁵ dont l'analyse permet de discuter le concept de « communauté villageoise » préhispanique et de développer des hypothèses concernant l'organisation des groupes sociaux qui habitaient la vallée. Dans le chapitre 8, nous discutons la dimension socioculturelle du peuplement préhispanique tardif, en nous intéressant à l'affiliation ethnique des communautés villageoises établies dans la région. Quant au dernier chapitre, il traite de l'occupation inka, de sa nature et de ses motifs. Pour conclure, nous portons un nouveau regard sur Choqek'iraw à la lumière du contexte régional.

⁵ La notion de « spatialité » se réfère à « l'ensemble des conditions et des pratiques de la vie individuelle et sociale qui sont liées à la position des individus et des groupes relativement les uns aux autres. ». Car, « un postulat fondamental de la géographie est que ces positions relatives (ou situations géographiques) déterminent, en probabilité ou en partie, la forme et l'intensité des interactions sociales. » (cette citation est extraite de la définition proposée par D. Pumain dans l'encyclopédie électronique Hypergeo). La spatialité de l'habitat se réfère donc à l'agencement des lieux de vie sur la contrée géographique, autrement dit à la construction de l'espace par le groupe d'individu qui l'habite, aussi appelé « espace social » (Acuto, 1999).

CHAPITRE PREMIER

Présentation géographique

« Il est difficile, pour quelqu'un qui n'a pas parcouru en personne les différentes régions du Pérou, de se représenter avec précisions les scènes qu'offre la nature de ce pays où en quelques heures le voyageur voit défiler sous ses yeux des paysages si différents que pour en trouver d'autres analogues, il devrait parfois parcourir des régions aux antipodes du globe »¹ (Walle dans Dollfus, 1996 : 21).

Accroché à un éperon escarpé d'une imposante montagne au sommet éternellement enneigé de la cordillère de Vilcabamba, Choqek'iraw se situe au cœur du cours moyen de la vallée de l'Apurimac. La région se localise dans les Andes centrales intertropicales du sud du Pérou, à l'articulation des Andes et de l'Amazonie (Dollfus, 1996).

Avec son dénivelé monumental, le cours moyen de la vallée de l'Apurimac (dorénavant noté « CMVA »²) dessine un paysage « on ne peut plus » andin, où le spectacle esthétique n'a d'égal que la grande diversité de la mosaïque écologique. Il s'agit d'un univers de contrastes, où se côtoient cañons, milieux arides (dans le fond de vallée), denses forêts tropicales (sur les versants) et sommets couronnés d'un manteau neigeux éternel (à parfois plus de 6000 mètres d'altitude).

Aujourd'hui, le CMVA est une région rurale marginale, localisée aux confins des départements de Cuzco (province de La Convención), au nord, et d'Apurimac (provinces d'Andahuaylas et d'Abancay), au sud. La région est habitée par des populations montagnardes paysannes qui, comme cela devait déjà être le cas à l'époque préhispanique, exploitent une vaste gamme de ressources traditionnelles et articulent les échanges entre piémont amazonien et montagnes andines.

A l'époque préhispanique, la subsistance des sociétés paysannes qui habitaient cette profonde vallée interandine reposait sans doute, comme c'est toujours le cas, sur l'articulation

¹ La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *Es difícil, para quien no ha recorrido en persona las diferentes zonas del Perú, representarse con exactitud las variadas escenas que ofrece la naturaleza en este país, donde en pocas horas el viajero ve desfilar ante sus ojos paisajes tan diferentes que, para encontrar otros análogos, tendría que recorrer las regiones más opuestas del mundo* » (Walle dans Dollfus, 1996 : 21). La traduction est nôtre.

² En raison de la longueur du nom de la zone d'étude et afin d'alléger le style, nous avons choisi d'utiliser CMVA pour « Cours Moyen de la Vallée de l'Apurimac ».

verticale de zones de production complémentaires, mécanisme économique largement répandu dans les régions andines (Murra, 2002[1975] ; Masuda *et al.*, 1985).

Avec ses nombreux sommets éternellement enneigés et son relief parmi les plus abrupts des Andes, cette région offre des paysages saisissants à l'esthétique singulière, qui pourraient avoir fait l'objet de mises en scène symboliques, comme il en était coutume dans les Andes préhispaniques (Taylor, 1980 ; Reinhard, 1983).

La présentation géographique que nous réalisons dans ce premier chapitre vise, d'abord, à localiser l'aire d'étude et à dresser le panorama des géofaciès en présence. Suivant « l'analyse des formes du paysage » (Brunet, 1995 ; Criado Boado, 1999), nous tâchons aussi de définir la structure de l'espace physique, à laquelle pourrait, en effet, être liée l'organisation de l'espace social préhispanique tardif que nous cherchons à caractériser dans ce travail. L'étude géographique du CMVA permet ainsi, d'une part, de cerner les conditions spécifiques du milieu pour l'habitat et la subsistance, et d'autre part, d'émettre des hypothèses quant à la dimension symbolique de la relation homme-environnement dans le contexte culturel andin. Reprenant les mots de Dollfus (1978a : 895) notre démarche vise donc à examiner « *comment l'articulation de l'espace intervient comme contrainte matérielle dans l'organisation des sociétés [du CMVA], et comment la mosaïque écologique est exploitée, vécue et perçue* ».

1.1- L'ESPACE PHYSIQUE

1.1.1- LA VALLEE DE L'APURIMAC ET LES ANDES SUD-PERUVIENNES

Entre les 15^e et 12^e parallèles, l'Apurimac s'écoule dans la principale vallée interandine du sud du Pérou, traçant une profonde entaille dans la cordillère des Andes (Carte 1.1). Son cours, long de cinq cents kilomètres, s'assimile à la colonne vertébrale de la cordillère, à l'articulation des grandes régions géomorphologiques des Andes sud-péruviennes (Fig. 1.1).

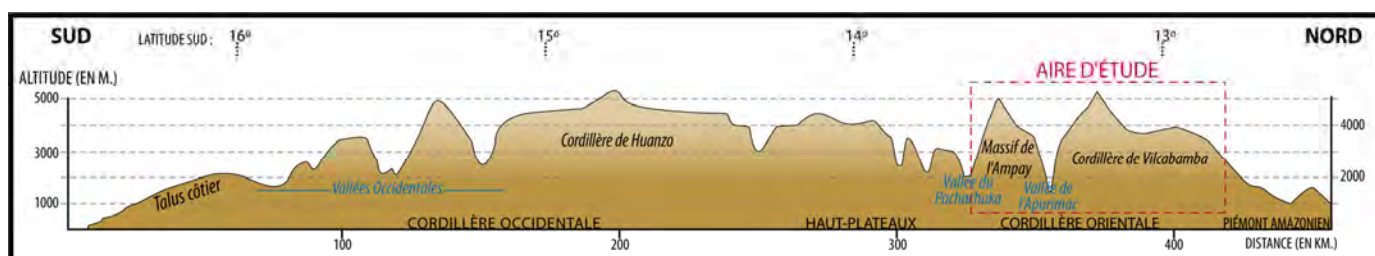
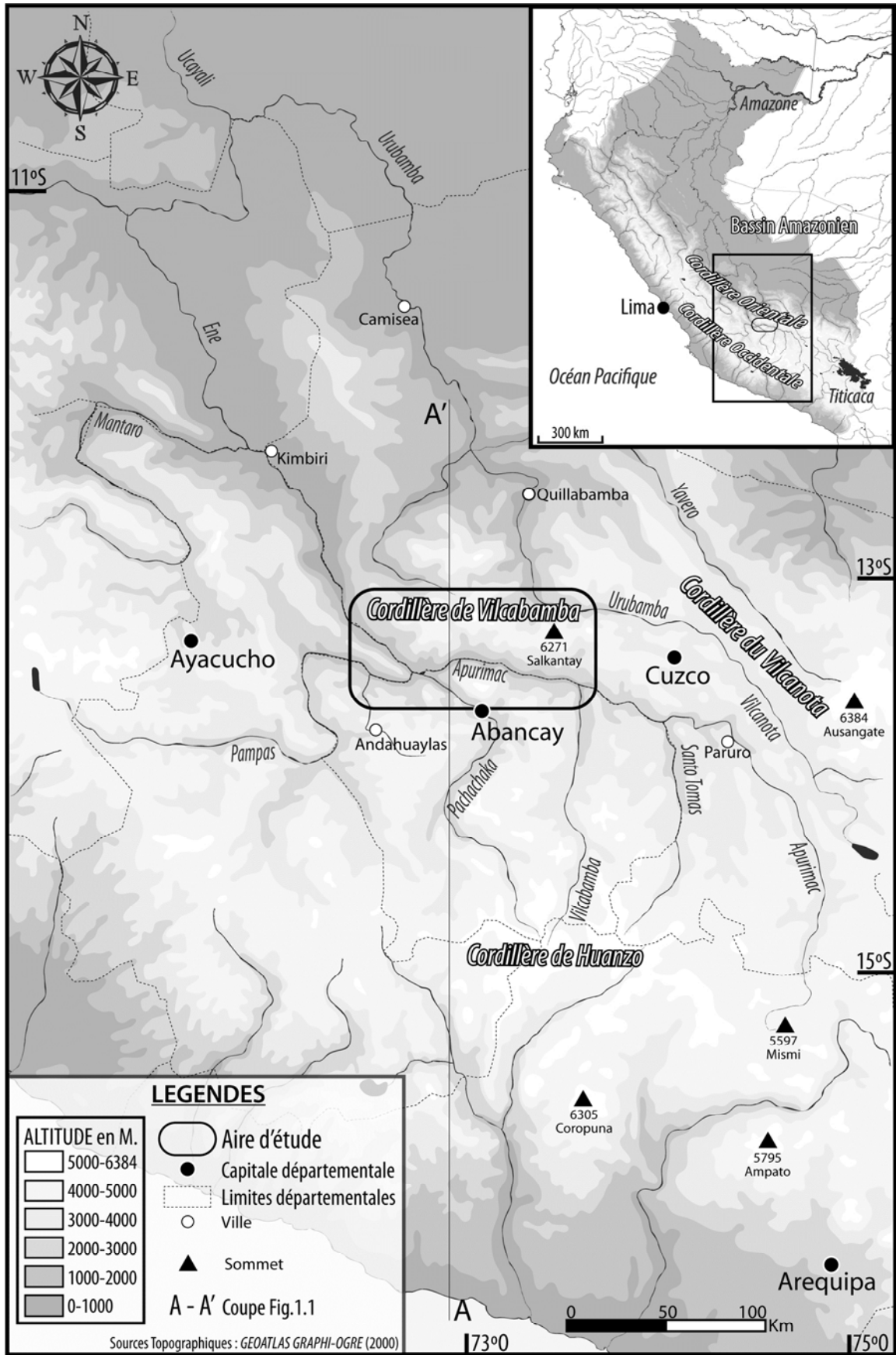


Figure 1.1 - Profil simplifié de la cordillère des Andes au niveau du 73° O (coupe sud-nord)



Carte 1.1- La vallée de l'Apurimac et les Andes sud-péruviennes

1.1.1.1- Description du cours de l'Apurimac

La vallée de l'Apurimac naît dans la chaîne de montagne du Mismi située au cœur de la cordillère des Andes sous le 15° parallèle, dans le département d'Arequipa. Elle parcourt d'abord une vaste région d'altitude, articulant une zone de haut-plateaux appartenant au département d'Apurimac, à l'ouest, à l'Altiplano de la région Cuzco-Puno, à l'est.

Au-delà du 14° parallèle, dans la région de Paruro (Cuzco), son cours s'infléchit vers l'ouest suivant l'orientation de la cordillère. Il s'agit de la section de la vallée que nous désignons « cours moyen » et qui fait l'objet spécifique de notre étude. Dans cette section, l'Apurimac s'écoule dans une profonde dépression au cœur de la cordillère orientale. Le fleuve serpente au pied de la cordillère de Vilcabamba qui forme une puissante frange montagneuse à l'articulation des Andes et de l'Amazonie.

A quelques kilomètres en aval de sa réunion avec les deux autres vallées interandines de la région, celles du Pampas et du Pachachaka, le cours de l'Apurimac s'infléchit de nouveau vers le nord. Le fond de vallée se situe alors à environ mille mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Au-delà, l'Apurimac s'enfonce progressivement dans les basses-terres amazoniennes. En aval de sa confluence avec le Mantaro, aux alentours du 12° parallèle, il prend le nom d'Ene. Enfin, au niveau du 11° parallèle, la vallée se connecte à celle de l'Urubamba pour former l'Ucayali, le principal affluent de l'Amazone.

La place primordiale qu'occupe la vallée de l'Apurimac, non seulement dans les Andes du sud du Pérou, mais aussi dans le réseau hydrographique à l'échelle continentale est connue depuis longtemps. Ainsi, début 17^{ème}, Garcilaso (1976 [1609]), se fondant sur le récit du premier espagnol à rejoindre l'Atlantique depuis les Andes, Francisco de Orellana, offre une riche description géographique du cours du fleuve. D'après lui, l'Apurimac « *s'écoule du midi vers le nord sur plus de cinq cents lieues [plus de 2500 km]³, depuis sa naissance jusqu'à l'équinoxiale. De là, il [se nomme Amazone et] prend la direction de l'orient et poursuit son cours le long de l'Equateur sur six cents cinquante lieues [près de 3500 km], jusqu'à son embouchure [dans l'océan Atlantique].* »⁴.

1.1.1.2- Les régions géomorphologiques des Andes sud-péruviennes

Du point de vue géomorphologique, la région de la vallée de l'Apurimac correspond au sud de la section nord des Andes Centrales⁵ (Hermeza, 2004 : 2). A ce niveau, la cordillère des Andes présente une importante déflexion. Alors qu'elle s'étire selon un axe nord-sud à l'échelle continentale, elle suit ici une orientation est-ouest sur environ deux cents kilomètres entre les

3 Morlon (1996: 567) propose deux équivalences pour une lieue : 5572 m, 5549 m en 1801, ou 5000 m en 1900.

4 Le texte original dont il est fait mention est le suivant: "Este río Apurímac corre del mediodía al norte más de quinientas leguas que hay por tierra, desde su nacimiento hasta la equinoccial; de allí revuelve al oriente y corre casi debajo de la equinoccial otras seiscientas y cincuenta leguas, medidas por derecho, hasta que entra en la mar, que con sus vueltas y revueltas más son de mil y quinientas leguas las que corre al oriente, según lo dijo Francisco de Orellana, que fue el que las navego por aquel río abajo cuando fue con Gonzalo Pizarro al descubrimiento que llamaron de la Canela." (Garcilaso, 1976 [1609] : 197). La traduction est nôtre.

5 L'expression "Andes Centrales" est ici conçue dans son acception géologique ; la section nord des Andes centrales correspond à la cordillère péruvienne et la section centrale à l'Altiplano bolivien. Signalons que ce terme d'Andes centrales diffère de l'usage communément fait en archéologie et que nous emploierons plus tard dans le contexte des Aires Culturelles (Lumbreras, 1999).

villes de Cuzco et d'Andahuaylas (entre 72° et 73.5° de longitude ouest). Cet important phénomène orographique⁶ est dénommé « déflexion d'Abancay » (Marocco, 1978), du nom de la ville qui se situe en son centre.

La région du cours moyen de la vallée de l'Apurimac, qui forme spécifiquement l'aire d'étude, se trouve localisée aux alentours du 73^e méridien ouest et de 13,5° de latitude sud, en plein cœur de la déflexion. La région appartient à la cordillère orientale. Large d'une cinquantaine de kilomètres, cette dernière est circonscrite par les « haut-plateaux » du département d'Apurimac, au sud, et le piémont amazonien, au nord, qui constituent ainsi les régions périphériques de l'aire d'étude.

1.1.1.2.1- Région d'étude : la cordillère orientale

Dans le contexte andin, la cordillère orientale constitue une unité géomorphologique fortement individualisée, tant sur le plan de sa localisation et de sa géologie que du point de vue de son orographie. Elle correspond à une grande chaîne de montagnes (relativement continue), formée sur les bases d'une cordillère préexistante au soulèvement des Andes⁷. Ce système montagneux conforme le flanc Est de la cordillère des Andes et donc l'articulation géographique avec le bassin amazonien.

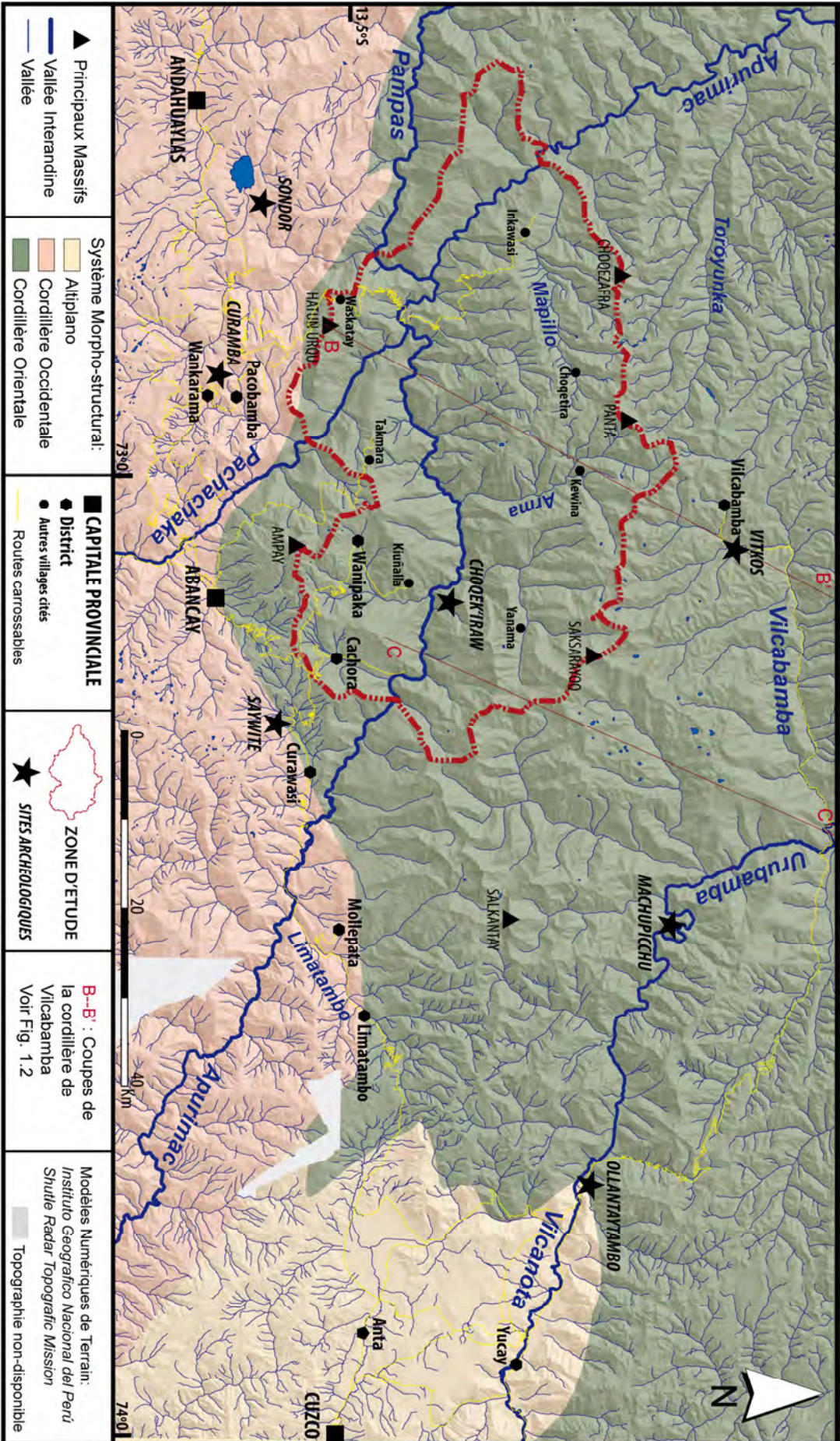
Aux alentours de 13,5° de latitude sud, la cordillère orientale correspond aux chaînes de montagnes de Vilcabamba et du Vilcanota. Ces massifs se caractérisent par leur grande élévation ; leur point culminant, respectivement le Salkantay (6271 m) et l'Ausangate (6372 m), sont les plus hauts sommets du sud du Pérou⁸. Ils se distinguent aussi par leur relief accidenté, entaillé par les profondes vallées interandines de l'Apurimac et de l'Urubamba⁹, où convergent de nombreuses petites vallées transversales (étroites et inclinées), séparées par des éperons montagneux.

6 La déflexion s'explique par la configuration locale du système de failles, produit d'une activité tectonique antérieure au soulèvement des Andes. Selon les géologues (Marocco, 1978 : 147 ; Carreño, Com. Perso.), le système de failles transversales se serait mis en place durant la tectonique du Dévonien Supérieur entre 410-315 Ma.

7 Durant le Paléozoïque Moyen (420-360 Ma), une importante phase tectonique serait l'origine de l'émergence de la « cordillère eohercynienne » plus ou moins à l'emplacement actuel de la cordillère orientale. Les vestiges de cette cordillère paléozoïque (antérieure à la surrection des Andes située aux alentours de 70 Ma approx.) sont visibles dans la cordillère orientale dont les roches métamorphiques, vestiges du Paléozoïque inférieur, constituent l'essentiel des affleurements (Chacón, 1995 :10).

8 A la différence du reste des Andes, dans le sud du Pérou la cordillère orientale est plus élevée que la cordillère occidentale ; seul le volcan Coropuna, localisé à quelque deux cents kilomètres à l'ouest dans la région d'Arequipa, culmine à une altitude supérieure à celles des glaciers de la cordillère orientale. Vers le nord, il faut se rendre dans la cordillère Blanche, aux alentours du 9° de latitude sud, pour trouver des sommets plus élevés ; au sud, les glaciers de la Cordillère Royale qui surplombent l'Altiplano du bassin du Titicaca (16° de latitude sud), culminent à plus de 6400 mètres.

9 La vallée de l'Urubamba scinde les deux cordillères.



1.1.1.2.2- Les régions périphériques

1.1.1.2.2.1- Les haut-plateaux du département de l'Apurimac

Localisé au sud de la vallée de l'Apurimac, le département d'Apurimac correspond à une région de « haut-plateaux » qui constitue le versant oriental de la cordillère occidentale (Marocco, 1978). D'un point de vue géomorphologique¹⁰, il forme un vaste plan incliné qui trouve son origine dans la cordillère de Huanzo (localisée aux alentours du 15° sud, à la frontière entre les départements d'Arequipa, Apurimac et Cuzco), et s'affaisse progressivement vers le nord jusqu'à la cordillère orientale.

Au nord du 14° parallèle, le plan incliné est entaillé par les vallées profondes du Pachachaka, du Vilcabamba¹¹ et du Santo Tomas, qui traversent la moitié nord du département suivant un axe sud-nord. C'est autour de ces vallées tributaires de l'Apurimac, où se situent les principales zones de vie et de culture, que sont installés les principaux foyers de peuplement. C'est notamment le cas d'Abancay, la capitale du département. Elle se trouve à 2500 mètres d'altitude, au pied du massif de l'Ampay, non-loin des terres fertiles du fond de vallée du Pachachaka. L'autre grand pôle régional, Andahuaylas, est établi à 3000 mètres d'altitude, non-loin du grand lac de Pacucha, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest d'Abancay, au cœur de la vallée du Chumbao dans le bassin du Pampas¹² (auquel appartient la région occidentale du département).

Aux alentours de 13,5° de latitude sud, l'extrême nord du département d'Apurimac correspond à une importante zone faillée qui constitue la ligne de contact de la zone des haut-plateaux avec la cordillère orientale. A ce propos, il faut signaler que la forte dépression interandine de la vallée de l'Apurimac ne coïncide pas précisément avec la frontière structurale. D'après les géologues (Marocco, 1978 ; Cardenas *et al.*, 1997), l'extrême nord du département de l'Apurimac (les massifs d'Hatun Urqu et de l'Ampay qui font partie de l'aire étudiée) appartient au domaine de la cordillère orientale (Carte 1.2).

1.1.1.2.2.2- Le piémont amazonien

Dans la région de la cordillère de Vilcabamba, on pénètre dans la zone piémontaise aux alentours de la confluence des vallées du Vilcabamba et de l'Urubamba, sur le 13° parallèle. La région appartient à la province de La Convención du département de Cuzco. Les derniers contreforts andins¹³ forment un paysage tourmenté aux vallées encaissées couvertes par une végétation luxuriante. Les reliefs de la *montaña*¹⁴ du bassin de l'Urubamba s'affaissent

10 Le plan incliné est essentiellement composé de sédiments calcaires, déposés lors de l'érosion des cordillères environnantes durant l'orogénèse andine, et de massifs granodioritiques intrusifs (Marocco, 1975 ; Cardenas *et al.*, 1997).

11 A ne pas confondre avec la cordillère éponyme.

12 Avec un cours de plus de 300 km, le Pampas est le principal tributaire de la vallée de l'Apurimac. Il prend sa source dans la cordillère occidentale dans la province de Castrovirreyna (Huancavelica) et traverse latéralement le département d'Ayacucho avant de rejoindre l'Apurimac.

13 Du point de vue géomorphologique, les derniers reliefs andins correspondent à des accumulations de matériel érodé durant la surrection de la cordillère orientale et transporté par les fleuves vers le bassin amazonien (Cardenas *et al.*, 1997).

14 Au Pérou, le terme « *montaña* » désigne traditionnellement cette région en marge de la cordillère entre 2500 et 1000 mètres d'altitude (Pulgar Vidal, 1985).

progressivement vers le nord. Au niveau du 12° parallèle, on se situe dans l'hyléa amazonienne à quelques centaines de mètre au-dessus du niveau de la mer.

Aujourd'hui, le territoire de la *montaña* est partagé entre colonies andines et groupes ethniques amazoniens traditionnels appartenant, pour l'essentiel à la grande famille Matsigenka, de langue affiliée arawak (Renard-Casevitz *et al.*, 1986). Il est le théâtre d'échanges politiques et économiques intenses entre ces deux sphères culturelles. Ces relations donnent lieu à un jeu de négociations territoriales constantes pour l'exploitation des ressources biologiques et minières, entre autres.

Le cadre géographique général de la cordillère sud-orientale étant dressé, il convient maintenant de s'intéresser plus spécifiquement au cours moyen de la vallée de l'Apurimac qui constitue le cœur de la région d'étude.

1.1.2- RELIEF GENERAL DE L'AIRE D'ÉTUDE : LE COURS MOYEN DE LA VALLEE DE L'APURIMAC

1.1.2.1- Localisation

Le cours moyen de la vallée de l'Apurimac s'étire suivant un axe général est-ouest, au long de 13,4° sud. Il s'étend entre 73,4° et 72,5° ouest, sur une petite centaine de kilomètres, au pied de la cordillère de Vilcabamba (Carte 1.2). La limite orientale du CMVA est formée par la vallée de Limatambo. Située sur la rive droite de l'Apurimac, cette vallée constitue une frontière structurale entre la cordillère de Vilcabamba et la plaine d'Anta appartenant à la zone altiplanique de Cuzco. A l'ouest, le CMVA est délimité par la section de la vallée de l'Apurimac au-delà de sa confluence avec le Mapillo. A ce niveau, le fleuve reprend son cours vers le nord, circonscrivant la cordillère de Vilcabamba, et la séparant des contreforts orientaux du département d'Ayacucho.

1.1.2.2- Les massifs montagneux du CMVA

La rive droite du cours moyen de la vallée de l'Apurimac appartient au versant sud de (a) la cordillère de Vilcabamba. La rive gauche correspond au versant nord des massifs (b) d'Hatun Urqu et (c) de l'Ampay.

1.1.2.2.1- La cordillère de Vilcabamba

La cordillère de Vilcabamba s'étire sur près de cent kilomètres selon un axe est-ouest, entre 72,5° et 73,5° de longitude Ouest. Elle constitue un espace montagneux avoisinant cinq mille kilomètres carré, circonscrit par plusieurs vallées :

- celle de l'Urubamba (au-delà de laquelle on pénètre dans le bassin amazonien), au nord,
- celle de vallée de l'Apurimac, au sud et à l'ouest, et
- celle de vallée de Limatambo à l'Est.

Avec une altitude moyenne avoisinant les 3500 mètres et une vingtaine de sommets culminant à plus de 5000 mètres, Vilcabamba est une des régions les plus élevées de la cordillère orientale des Andes centrales. Au total, les neiges éternelles de vingt-cinq sommets couronnent le paysage spectaculaire de la cordillère, composé d'éperons montagneux, de profondes vallées et de versants abrupts. Le Salkantay en est le point culminant à plus de 6250 mètres d'altitude. Le versant nord de la cordillère appartient au bassin de la vallée de l'Urubamba. Le versant sud, aux pentes plus prononcées, correspond au bassin du cañon de l'Apurimac (Fig. 1.2).

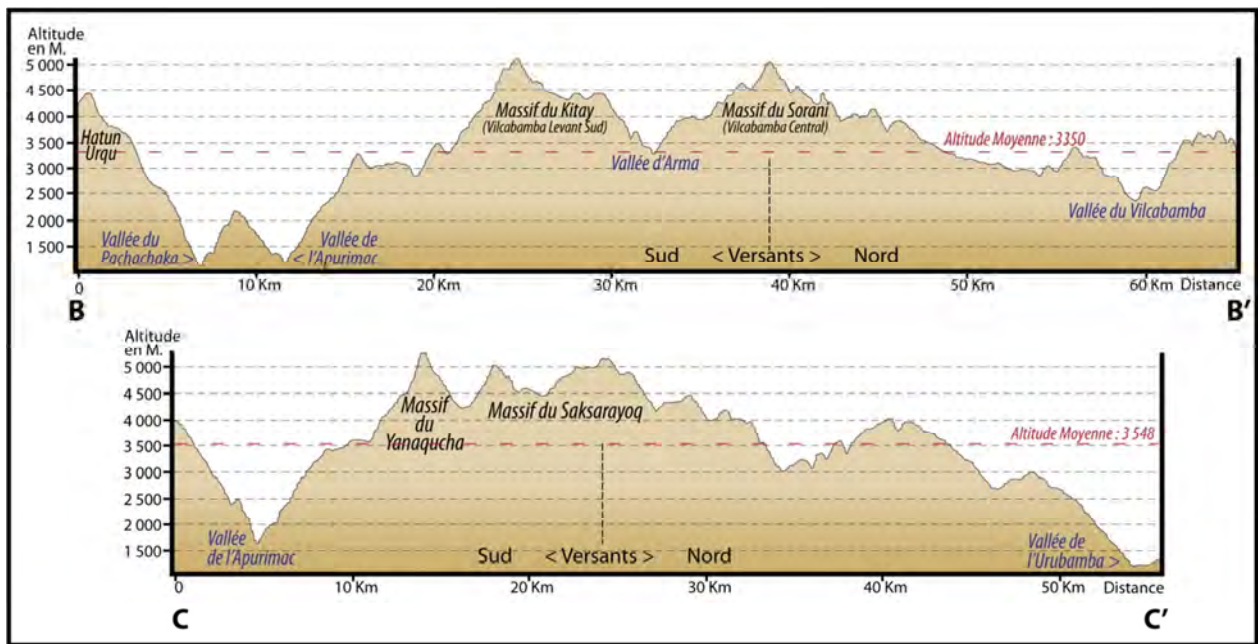


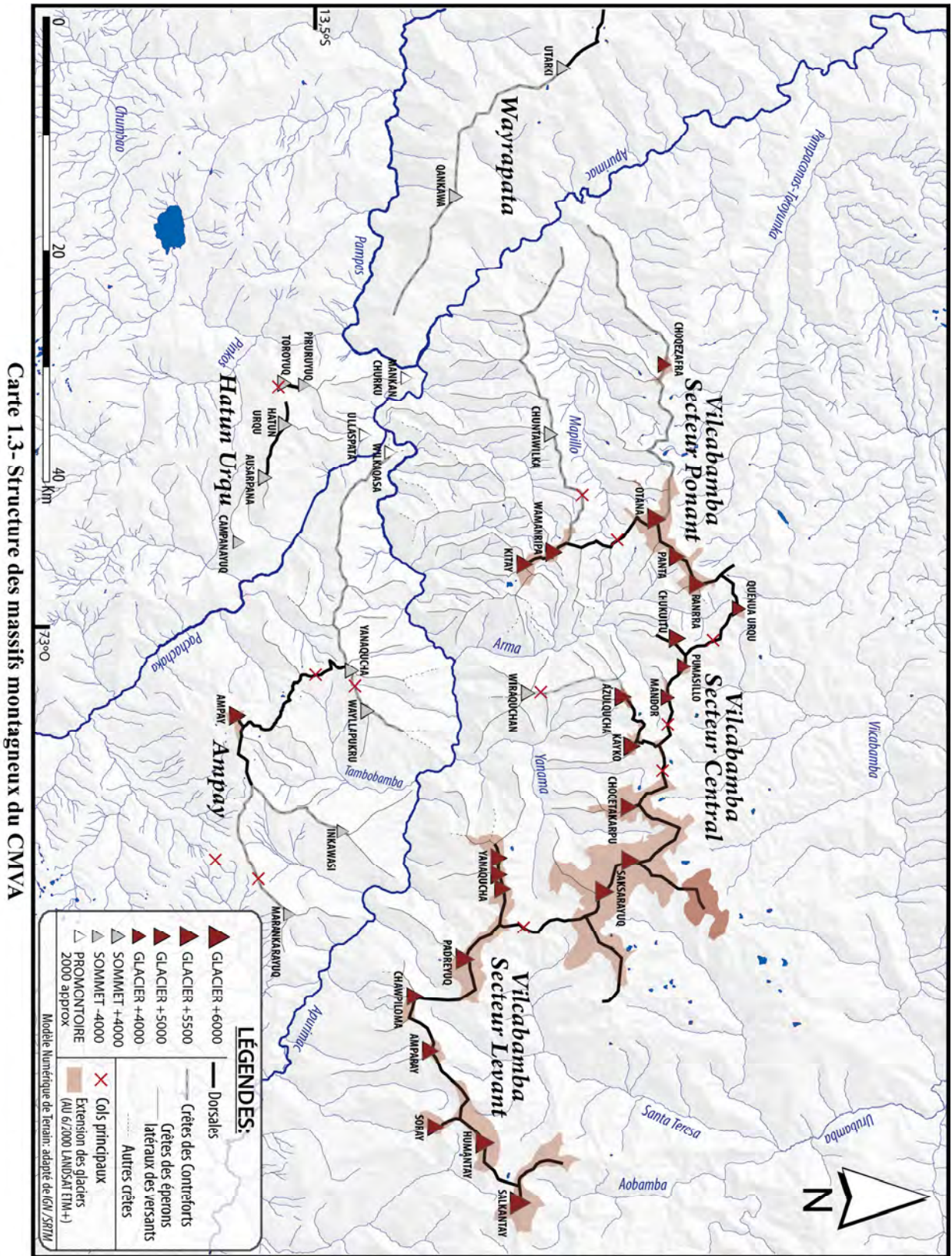
Figure 1.2- Coupes orographiques de la cordillère de Vilcabamba (voir Carte 1.2 pour localisation)

En raison de l'hétérogénéité du système de failles géologiques sur la base de laquelle elle s'est formée (Marocco, 1978 ; INGEMMET, 1990 et 1997), la cordillère de Vilcabamba est une région au relief complexe (Carte 1.3). Sa configuration orographique¹⁵ mérite d'être détaillée car, comme nous le verrons dans le chapitre 7, la spatialité du peuplement lui semble étroitement liée.

La forme de la dorsale (ligne de partage des eaux de la cordillère), suivant une direction globale est-ouest, semble définir trois secteurs qui s'articulent autour des massifs les plus élevés et étendus :

Le premier, « le secteur du levant », correspond aux massifs du Salkantay et du Padreuyuq et présente les sommets les plus élevés de la cordillère avec plus de 5500 mètres d'altitude en moyenne (Tableau 1.1, p. 18). Au pied du Salkantay, les longues vallées du Santa Teresa et d'Aobamba parcourent le versant nord avant de se connecter à l'Urubamba dans les environs de Machu Picchu. Au sud, le massif du Padreuyuq, culminant à 5750 m, couronne les fortes pentes du versant Apurimac. Vers l'ouest, il s'étire jusqu'aux sommets du Yanaqucha au pied duquel se situe Choqek'iraw.

15 Par « orographie », nous nous référons à la « science de l'étude des montagnes : ce terme, fort employé naguère, a aujourd'hui pratiquement disparu du vocabulaire, sinon pour désigner l'organisation du relief d'un massif montagneux en crête séparant des bassins » (Jouty et Odier, 1999 : 491).



Le second, « le secteur central », occupe le cœur de la cordillère et recèle la plus grande concentration de *nevados* (5250 mètres d'altitude en moyenne). A l'est, le Saksarayuy, avec ses quelques 5950 mètres d'altitude, est le plus vaste massif enneigé de la cordillère. Ces caractéristiques en font un paysage spectaculaire, surtout vu depuis la vallée du Yanama (voir Fig. 1.5.b, p. 46), sur le versant sud, et depuis la vallée de l'Urubamba (Reinhard, 2002). Vers l'ouest, la dorsale est constituée d'une série de cimes enneigées de moindre altitude, alignées sur un axe est-ouest. Au pied de ces pics, les cols de Chukuitu, Mandor et Choquetakapu connectent le bassin de la vallée du Vilcabamba du versant nord, avec les vallées d'Arma¹⁶ et Yanama du versant sud. Au sud, le sommet du Wiraquchan constitue le point culminant d'un puissant contrefort¹⁷ qui forme une avancée de la cordillère dans la vallée de l'Apurimac et sépare les vallées d'Arma et de Yanama. A défaut d'être « éternellement » enneigé, le sommet du Wiraquchan est coiffé de trois pics rocheux bien visibles sur l'horizon.

Le troisième, « le secteur du ponant », appartient, dans son intégralité, au bassin versant de l'Apurimac. Il s'articule autour de l'imposant massif du Panta, qui prend une ampleur grandiose depuis la vallée d'Arma. Le sommet le plus haut, l'Otaña, s'élève à plus de 5600 mètres. A ce niveau, la cordillère se scinde en deux axes. Vers l'ouest, elle s'étend jusqu'au Choqezafra, dernier glacier de la cordillère de Vilcabamba, dominant les vallées occidentales du Mapillo et du Toroyunka-Pampakonas. Vers le sud, elle s'étire jusqu'au Kitay qui impose ses neiges éternelles sur la vallée de l'Apurimac. Le Kitay est le glacier le plus visible non seulement depuis la dite vallée, mais aussi depuis l'intérieur des terres du département de l'Apurimac, à plusieurs dizaines de kilomètres.

1.1.2.2.- Le massif *Hatun Urqu*

Au-dessus de la confluence des vallées du Pampas et de l'Apurimac, s'élève un massif coiffé par un sommet culminant à près de 4500 mètres (voir Fig. 1.5.e, p. 46). La forme allongée du sommet qui s'étire sur six kilomètres est peu commune et bien reconnaissable depuis Vilcabamba. C'est sans doute pour cela que les habitants de la région l'appellent *Hatun Urqu*, « la grande montagne » en quechua.

Le massif s'étend sur près de seize kilomètres entre les profondes vallées du Pinkos-Pampas, à l'ouest, et du Pachachaka, à l'est. Il s'agit du massif le moins étendu de la zone d'étude. Au pied de la vallée en auge de Waskatay, le versant, fortement incliné, présente deux longs éperons qui s'élancent vers le fond de vallée où ils forment d'imposants promontoires dominant l'Apurimac. Plus étendu, le flanc est du massif appartient à la vallée du Pachachaka. Il connecte la zone de Waskatay au cœur du district de Pacobamba, établi dans un petit système de vallées tributaires du Pachachaka et localisé au pied de la face sud-est d'*Hatun Urqu*.

16 Notons que la vallée d'Arma est dénommée « Acopuquio » sur la carte élaborée par Bues au début du 20^{ème} siècle. Il s'agit peut-être d'un détail insignifiant, mais qu'il ne faut pas négliger car il pourrait constituer un indice précieux pour la recherche en archive. Nous ne connaissons en effet pas de mention ancienne de la vallée « d'Arma » ; la plus ancienne se trouve dans le dictionnaire géographique de Paz Soldan daté de 1877, à se demander si « Arma » est le toponyme préhispanique de cette vallée.

17 Par contrefort, nous nous référons ici à une « chaîne de montagnes latérales qui semblent servir d'appui à une chaîne principale » (Le Grand Robert, 2005). Il ne faut pas le confondre avec les « éperons latéraux » des versants que nous définissons ici comme « l'avancée proéminente d'une paroi [ici, un versant] qui, au contraire d'une arête, ne sépare pas deux faces » (Jouty et Odier, 1999 : 185). D'aucuns remarqueront que, dans le langage courant les termes « contrefort » et « éperon » sont parfois utilisés comme synonymes, mais nous leur avons attribué un sens bien spécifique car leur distinction est fondamentale pour l'analyse formelle de l'espace physique (voir Carte 1.3 et Fig. 1.6, p. 22 et 60).

REGION	MASSIF	ORONYMIE (usuelle) ¹⁸	CARACTÉRISTIQUES			
			TYPE	SOMMET (altitude)	EXTENSION GLACIER (Km ²) ¹⁹	
VILCABAMBA	VILCABAMBA PONANT	CHOQZAFRA	<i>Nevado</i>	4950	1.64	
		OTANA	<i>Nevado</i>	5600	21.01	
		PANTA	<i>Nevado</i>	5193		
		RANRRA	<i>Nevado</i>	5350		
		Altitude Moyenne & Total Ext. Glaciers			5273	22.66 Km²
	VILCABAMBA PONANT SUD	WAMANRIPA	<i>Nevado</i>	5100	5.12	
		KITAY	<i>Nevado</i>	5150		
		CHUNTAWILKA	Sommet	4600	-	
		Altitude Moyenne & Total Ext. Glaciers			4950	5 Km²
	VILCABAMBA CENTRAL	QUENUA URQU	<i>Nevado</i>	4796	0.32	
		CHUKUITU	<i>Nevado</i>	5089	1.57	
		PUMASILLO	<i>Nevado</i>	4930	0.71	
		MANDOR	<i>Nevado</i>	4950	0.92	
		KAYKO	<i>Nevado</i>	5100	1.52	
		CHOQETAKARPU	<i>Nevado</i>	5400	77.92	
		SAKSARAYUQ 1	<i>Nevado</i>	5900		
		SAKSARAYUQ 2	<i>Nevado</i>	5950		
		AZULQUCHA	<i>Nevado</i>	5150	1.17	
		WIRAQUCHAN	Sommet	4400	-	
		Altitude Moyenne & Total Ext. Glaciers			5252	84 Km²
		VILCABAMBA LEVANT	YANAQUCHA 1	<i>Nevado</i>	5350	9.06
	YANAQUCHA 2		<i>Nevado</i>	5400		
	YANAQUCHA 3		<i>Nevado</i>	5300		
	PADREYUQ		<i>Nevado</i>	5750	14.00	
	CHAWPILOMA		<i>Nevado</i>	5200	2.78	
	AMPARAY		<i>Nevado</i>	5376	2.53	
	SORAY		<i>Nevado</i>	5400	-	
	HUMANTAY		<i>Nevado</i>	5900	14.38	
	SALKANTAY		<i>Nevado</i>	6250	16.99	
	Altitude Moyenne & Total Ext. Glaciers			5547	59.73 Km²	
GLOBAL VILCABAMBA		Altitude Moyenne & Total Ext. Glaciers			5290	183.21 Km²

Tableau 1.1- Caractéristiques orographiques de la cordillère de Vilcabamba et de ses principaux sommets (Sources : voir annexe)

18 Les noms (et l'orthographe) des sommets varient beaucoup d'une carte à l'autre. Nous employons ici, de préférence, les noms recueillis sur le terrain, auprès des habitants de la région et ceux consignés sur la carte de la cordillère de Vilcabamba élaborée par Bües (reproduite par Araujo, 1958). Le lecteur peut se reporter à la section consacrée à la cartographie en annexe où les noms de sommets présentés sur les diverses cartes de la région sont consignés et comparés dans les tableaux 1 et 2 (p. 436).

19 L'extension des neiges éternelles qui couvrent les cimes a été évaluée d'après une image, datée de juin 2000, obtenue par le satellite *Landsat ETM+* de la *Nasa*. Le lecteur trouvera de plus amples détails à ce sujet en annexe (voir *infra*, p. 438).

REGION	MASSIF	ORONYMIE (usuelle)	CARACTÉRISTIQUES		
			TYPE	SOMMET (altitude)	EXTENSION GLACIER (Km ²)
AYACUCHO	WAYRAPATA	UTARKI	Sommet	4850	-
		(Q)ANKAWA	Sommet	4100	
		Altitude Moyenne		4475	
WASKATAY	HATUN URQU	HATUN URQU	Sommet	4450	-
		TOROYUQ	Sommet	4000	
		PIRURUYUQ	Sommet	3850	
		AUSARPANA	Sommet	4300	
		CAMPANAYUQ	Sommet	3750	
		ULLASPATA	Promontoire	2050	
		MANKAN CHURKU	Promontoire	1950	
		Altitude Moyenne		3479	
ABANCAY	AMPAY	AMPAY	Glacier	5200	1.83
		YANAQUCHA	Sommet	4350	-
		WAYLLAPUKRU	Sommet	4450	
		WILKAQASA	Promontoire	1900	
		INKAWASI	Sommet	4300	
		MARANKAYUQ	Sommet	4250	
		Altitude Moyenne & Total Ext. Glacier		4075	

Tableau 1.2- Caractéristiques orographiques des massifs montagneux de la rive gauche du CMVA et de leurs principaux sommets (Sources : voir annexe)

1.1.2.2.3- Le massif de l'Ampay

Culminant à plus de 5200 mètres, l'Ampay est le plus haut sommet et le seul nevado du département d'Apurimac. Du point de vue géomorphologique, il appartient au domaine de la cordillère orientale²⁰ (Carlotto *et al.*, 2007 ; Marocco, 1978). Il s'agit d'un puissant massif autour duquel s'articule l'ensemble du système orographique circonscrit entre les vallées du Pachachaka, à l'ouest, la région de Curawasi, à l'est et la vaste vallée d'Abancay, au sud. Le versant nord de l'Ampay présente une façade qui s'étend sur près de vingt kilomètres le long de la vallée de l'Apurimac. Il se compose de trois massifs articulés autour de deux profondes vallées.

Les contreforts nord de l'Ampay correspondent à un vaste versant ouvert sur la vallée de l'Apurimac qui s'étend entre le promontoire Wilkaqasa au-dessus de la confluence Pachachaka / Apurimac et la vallée de Tambobamba.

La vallée de Huanipaca naît au pied du glacier. Ses eaux s'écoulent vers le nord dans la *quebrada*²¹ de Tambobamba pour rejoindre l'Apurimac. Bien qu'elle soit assez ample, la vallée semble dissimulée au cœur du massif de l'Ampay, encaissée entre les sommets Yanaqucha et

20 Hostnig et Palomino (1997) le considèrent d'ailleurs comme un composant isolé (au-delà de l'Apurimac) de la cordillère de Vilcabamba.

21 Dorénavant, nous utiliserons cette expression (qui, d'après le dictionnaire de la *Real Academia Española*, signifie « petite rivière qui s'écoule dans une vallée encaissée ») car, à notre connaissance, il n'existe pas d'équivalent en langue française pour désigner ces petites vallées encaissées. En quechua, le terme « *wayq'u* » (Itier, 1997) est aussi utilisé mais il est aussi courant que ce terme soit employé pour désigner les glissements de terrain.

WayllaPuqru des contreforts nord et le glacier lui-même. Le terme « *-paca* » dans son toponyme quechua, qui signifie « caché », se réfère d'ailleurs peut-être à cette situation. Le glacier et les falaises rocheuses qui l'entourent, en limitent l'accès à la vallée parallèle de Cachora, à l'est, et à la zone de Colla isolée dans la vallée du Pachachaka, à l'ouest.

Les massifs d'Inkawasi²² et de Marankayuq constituent les contreforts nord-est de l'Ampay. Ils s'étirent jusqu'à la vallée de l'Apurimac de part et d'autre de la vallée de Cachora.

1.1.2.2.4- Commentaires

Formant une profonde cicatrice au milieu de ces trois puissants massifs andins, la vallée de l'Apurimac présente, dans son cours moyen, un « *des plus extraordinaires transects altitudinaux andins* » (Wust dans Lumbreras, 2001) ; le fond de vallée se situe entre 1000 et 1500 mètres d'altitude alors que les hauts sommets de la cordillère orientale culminent à plus de 6000 mètres. La vallée est profonde, les versants très inclinés avec des pentes excédant bien souvent les 40°. Nous en réalisons une description détaillée afin de cerner la configuration orographique spécifique du fond de vallée.

1.1.2.3- Le fond de vallée de l'Apurimac

Dans le fond de vallée du CMVA, alternent des zones fortement encaissées formant des cañons aux parois presque verticales et des zones plus ouvertes où s'étendent des terrasses fluviales (Fig. 1.3 et 1.5.h, p. 22 et 46). Les fonds de vallées les plus larges se situent de part et d'autre de la section étudiée. Il s'agit des régions de Pasaje, à l'ouest et de Cunyaq, à l'est, où sont localisés aujourd'hui les deux ponts véhiculaires traversant le fleuve. C'est aussi non-loin, en aval, de Cunyaq que les Inkas installèrent le plus grand pont suspendu de l'empire sur la route du *Chinchaysuyu* (Bauer, 2006).

1.1.2.3.1- La confluence « Apurimac / Pachachaka / Pampas » et la région de Pasaje

Au niveau de 73,2° de longitude ouest, les vallées du Pachachaka et du Pampas se joignent successivement à l'Apurimac à environ six kilomètres près dans la région de Pasaje. La réunion des trois plus grandes vallées de la région sud-orientale des Andes péruviennes est à l'origine d'une configuration orographique singulière. Le paysage de fond de vallée est composé de vastes terrasses fluviales, dominées par les imposants contreforts des massifs montagneux (Fig. 1.3a, p. 22). Les terrasses se situent à quelques dizaines de mètres au-dessus de l'Apurimac. A ce niveau, le fleuve fait plus de cent mètres de large. Les terrasses les plus étendues présentent une amplitude latérale avoisinant, par endroit, le demi-kilomètre. Au cours de l'histoire géologique, l'érosion fluviale intense a sculpté les contreforts volcano-sédimentaires des éperons latéraux des versants de la vallée. Mankan Churko, Ullaspata et Wilkaqasa forment des

22 Ne pas confondre avec le contrefort d'Inkawasi surplombant la confluence Pampas / Apurimac, dans la partie occidentale de la zone d'étude.

promontoires perchés à près de 1000 mètres au-dessus des confluences du Pachachaka et du Pampas.

La réunion des trois grandes vallées semble conférer à l'endroit un caractère stratégique. Il s'agit en effet d'un carrefour entre les principales régions naturelles du Sud du Pérou. Comme le signale l'explorateur Samanes y Ocampo (1980 : 109), *hacendado* de la région durant la seconde moitié du 19^e siècle, depuis les environs de Pasaje, « *on peut prendre indifféremment la direction de Cuzco, Abancay, Andahuaylas ou Chala : des chemins mènent à toutes ces destinations* »²³.

1.1.2.3.2- Le cañon au pied de Choqek'iraw

En amont de la confluence du Pachachaka, le paysage du fond de vallée est radicalement différent (Fig. 1.3b). Le fleuve, ne dépasse pas cinquante mètres de large. Il évolue dans une gorge profonde et encaissée, ne laissant entrevoir du ciel qu'une fine frange bleue. Les versants de l'Ampay et de la cordillère de Vilcabamba qui l'entourent, sont fortement inclinés. L'accès au fleuve est périlleux et nécessite d'évoluer bien souvent sur des pentes excédant les 60°. Sur de telles pentes, les glissements de terrain sont courants (Cardenas, *et al.*, 1997), comme en rendent bien compte les images satellites. Les plus importants peuvent provoquer des crues soudaines à l'issue catastrophique, à l'instar de celle de la vallée de l'Aobamba, au pied de Machu Picchu, où, en 1998, le fond de la vallée a été complètement détruit par une forte crue (Carlotto *et al.*, 2007 : 274). Ces phénomènes géodynamiques imprévisibles étaient très redoutés à l'époque préhispanique, comme en témoigne Garcilaso (1976[1609] : 196) lorsqu'il relate « *qu'en 1555, au moment des fortes pluies de l'hiver, un pan de montagne est tombé sur le fleuve Apurimac et en coupa la course. Durant trois jours, aucune goutte d'eau ne coula jusqu'à ce que le barrage naturel cédât sous le poids des eaux. Observant qu'un fleuve aussi puissant s'était asséché si subitement, les habitants de la vallée songèrent à la fin du monde* »²⁴. Le récit de Garcilaso traduit ainsi la perception de la dangerosité des gorges de l'Apurimac, qui aujourd'hui encore sont des terres isolées où rares sont les paysans qui s'y aventurent²⁵.

23 Le texte original dont il est fait mention est le suivant: "Saliendo por esa vía hasta Huarancalqui, presentase la ventaja de poder tomar en este importante punto, la dirección que se quiera, al Cuzco, Abancay, Andahuaylas o Chala: de allí hay caminos á todos estos puntos." (Samanes y Ocampo, 1980 : 109). La traduction est nôtre.

24 Le texte original dont il est fait mention est le suivant: "El ano de mil y quinientos y cincuenta y cinco, por las muchas aguas del invierno, cayó sobre aquel río un pedazo de sierra tan grande, y con tanta cantidad de riscos, piedra y tierra, que le atravesó de una parte a otra y le atajo de manera que en tres días naturales no corrió gota de agua; hasta que la represa de ella sobrepujo la montaña que le cayó encima. Los que habitaban de allí abajo, viendo que un río tan caudaloso se había secado tan súbitamente, entendieron que se acababa el mundo. La represa subió catorce leguas el río arriba, hasta el puente que está en el camino real que va del Cuzco a la Ciudad de Los Reyes." (Garcilaso, 1976[1609] : 196). La traduction est nôtre.

25 Remarquons qu'il existe quelques *oroya* (câble à nacelle tendue à quelques mètres au-dessus du fleuve), à l'image de celle de Chamanayuc au pied de la vallée d'Arma. Aujourd'hui, elles ne sont utilisées que de manière exceptionnelle.

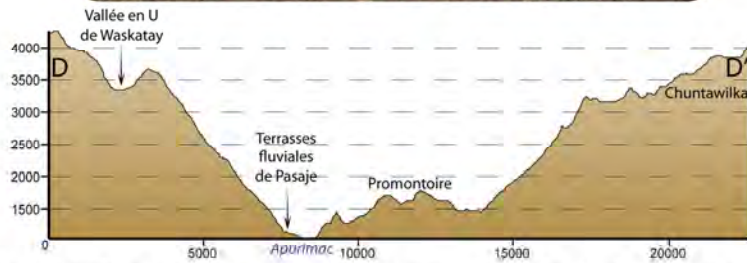
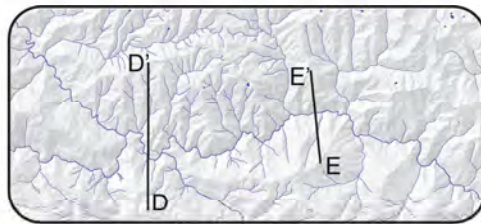


Fig. 3a - Fond de vallée ouvert : les terrasses fluviales de la région de Pasaje



Localisation des coupes

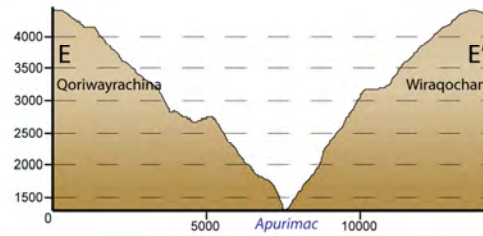


Fig. 3b - Cañon au pied du Wiraqochan

Figure 1.3- Fonds de vallée de l'Apurimac

1.1.3- LA GEOLOGIE DE LA ZONE D'ETUDE

Située dans une zone faillée, la vallée « en V » de l'Apurimac forme une profonde dépression interandine. Elle sépare deux séries géologiques bien différentes, tant sur le plan de leur formation qu'au niveau des lithologies en présence : sur la rive droite, la cordillère de Vilcabamba ; sur la rive gauche, le massif d'Hatun Urqu et les contreforts de l'Ampay.

1.1.3.1- Le versant nord : la cordillère de Vilcabamba

Du point de vue géomorphologique, la cordillère de Vilcabamba correspond à une série de chevauchements de terrains Dévonien sur un nucléus Cambrien (570 - 510 Ma²⁶) (Chacón, 1995). Il s'agit ainsi, à l'échelle des temps géologiques, d'une région où l'on peut observer les affleurements rocheux parmi les plus anciens de la cordillère des Andes. Aussi, la plupart des versants présentent des faciès caractéristiques d'activités métamorphiques conséquentes du Paléozoïque Inférieur. Selon la carte géologique de l'INGEMMET (1990 et 1997), il s'agit d'amples séries de micaschistes (Ca-mi), de schistes sériciteux et chloriteux (Ca-mi), de paragneiss (Ca-gn), d'amphibolites, de quartzites (Ca-cu) et ponctuellement de calcschistes (Marocco, 1978). Quant aux affleurements rocheux des sommets de la cordillère, ils correspondent à des batholithes intrusifs de roches plutoniques²⁷ (Bowman, 1916 : 217 ; Cardenas *et al.*, 1997 : 24).

1.1.3.2- Le versant sud

La géologie du versant sud de la vallée de l'Apurimac est beaucoup plus hétérogène que celle de la cordillère de Vilcabamba.

1.1.3.2.1- Le massif Hatun Urqu

La géologie de ce massif, compris entre le Pampas et le Pachachaka, est radicalement différente de celle des versants de la rive opposée. Elle correspond, en effet, à des séries essentiellement sédimentaires, de quelques 150 Ma plus récentes que celles de Vilcabamba. Les âges varient entre le Paléozoïque supérieur et le Trias ; leur distribution s'organise en trois groupes distincts²⁸ :

26 Dates d'après Palacios (1995).

27 C'est le cas des sommets des massifs du Choqezafra, Panta, Saksarayuyq et du Salkantay. L'essentiel des affleurements rocheux appartient à la famille des granodiorites, vestiges du magmatisme du Permien supérieur et du Trias (210-160 Ma).

28 Comme semble le montrer l'identification des roches à partir de photographies réalisée par la géologue S. Tournon, les cartes géologiques disponibles ne rendent pas précisément compte de la complexité géologique de la région. Il faut ainsi nuancer l'apparente homogénéité sédimentaire du massif d'Hatun Urqu. A ce propos, notons que des affleurements de roches métamorphiques ont été identifiés sur le sommet de Piruruyuyq, au lieu-dit Perolchayuyq (utilisé comme carrière de schiste avec la présence voisine de granite), et au lieu-dit Waylla Pukru 2 (qui est situé à mi-versant et présente des affleurements de nature métamorphique).

- Le bassin d'avant-pays correspond au groupe Mitú (PsTi-m) daté du Trias (245 - 205 Ma). Celui-ci est constitué de dépôts volcano-sédimentaires, se caractérisant localement par la présence de molasse d'apparence rougeâtre. C'est dans celle-ci, qu'on observe des strates de 2 à 30 cm d'épaisseur d'évaporites de sel (C1na)²⁹ qui font l'objet d'une exploitation minière.

- Le groupe Tarma (Cs-t), daté du Pennsylvanien (300 Ma environ), concerne les pentes situées entre 1500 et 2500 mètres d'altitude. Il correspond à un faciès globalement calcaire avec des intercalations de séries silico-alumineuses (lutite de couleur noire à grise) et de séries de calcaires gris, rouge et beige.

- En amont, le groupe Copacabana (Pi-c), daté du Permien (295 - 245 Ma), présente un puissant faciès calcaire relativement homogène, mis en évidence par l'affleurement Hatun Urqu qui couronne le versant.

1.1.3.2.- Le Massif de l'Ampay

Entre la vallée du Pachachaka et celle du Tambobamba, on retrouve les mêmes faciès métamorphiques que sur la rive droite de l'Apurimac. Signalons, toutefois, l'existence d'une formation du groupe Mitú aux alentours de l'éperon d'Ayaviri, dont l'extension n'a pas été identifiée avec précision.

1.1.3.3- Les faciès magmatiques

De part et d'autres de la vallée de l'Apurimac, les intrusions magmatiques sont assez nombreuses. D'une manière générale, les affleurements rocheux des sommets supérieurs à 4500 mètres d'altitude correspondent à des batholithes intrusifs de roches plutoniques appartenant à la famille des granodiorites (Carlotto *et al.*, 2007 : 24). Ponctuellement, on trouve aussi ce type de faciès dans la partie haute de la vallée du Mapillo et dans celle de l'Apurimac sur une partie de l'éperon Takmara - Mankan Churku de la région de Pasaje.

1.1.3.4- Les ressources minières

La région de Vilcabamba est connue depuis l'époque inka pour ses ressources minières qui étaient déjà exploitées à l'époque préhispanique (Regalado, 1992 ; Duffait, 2007). D'après Raimondi (1966[1876] : 216), Cardenas (*et al.*, 1997) et Paz Soldan (1877), les principales mines d'argent et de cuivre connues se concentrent au pied du massif du Panta, mais plusieurs mines sont aussi signalées au pied du Saksarayuy. Nous reviendrons plus en détails sur l'exploitation minière préhispanique dans le contexte de l'occupation inka de la cordillère de Vilcabamba (voir *infra*, 9.1.2.1).

Les gisements de sel gemme localisés dans le fond de vallée de l'Apurimac (dans les environs de sa confluence avec le Pachachaka) sont exploités par la communauté de Takmara

²⁹ Les évaporites sont un vestige d'une mer qui couvrait la région jusqu'au Mésozoïque inférieur, avant la surrection des Andes.

(Hostnig, 1997). Les cristaux de sel sont pris dans une terre argileuse de couleur rougeâtre, appelée *punchu*. Ce sel (à très faible teneur en iode) est essentiellement destiné au bétail. L'exploitation des gisements remonte sans doute à l'époque préhispanique, durant laquelle, comme nous l'illustrons plus loin (voir *infra*, 2.1.3.3.1 et 9.1.1.2.2), ce sel était probablement un produit prisé.

1.1.3.5- Commentaires

Avec une géologie aussi variée, le CMVA présente donc une grande diversité de roches. A l'époque préhispanique, celles-ci étaient employées pour la construction, l'outillage et comme dégraissant pour la poterie, notamment. La description technique que nous venons de réaliser se révélera donc importante pour l'étude du bâti car, dans la région, la pierre est la matière première de base pour l'architecture. Nous verrons que les maçons préhispaniques exploitaient les propriétés physiques et morphologiques des divers types de roches qu'ils destinaient à différentes fins (voir *infra*, 5.1.2.1). En ce qui concerne la poterie, l'analyse pétrographique interviendra dans la caractérisation de la technologie céramique et pour l'étude des modes et contextes de production (voir *infra*, 6.3.1.1).

1.2- CLIMAT & ENVIRONNEMENT

A l'articulation des Andes et de l'Amazonie et en raison de sa grande élévation, la cordillère de Vilcabamba constitue une barrière orographique monumentale qui exerce une influence déterminante sur les conditions climatiques régionales. Cette situation géographique singulière donne lieu à l'existence de trois grandes régions naturelles se côtoyant dans le cours moyen de la vallée de l'Apurimac : la *ceja de selva* de Vilcabamba, le désert interandin du cañon de l'Apurimac et les contrées andines des massifs du département d'Apurimac. L'aire d'étude est donc caractérisée par une diversité environnementale exceptionnelle. A ce propos, Bowman (1916 : 122), le géographe de la première mission américaine qui visita Machu Picchu, remarque que dans cette « *région montagneuse, où les vallées les plus profondes descendent à des niveaux tropicaux*³⁰, et dont les plus hauts pics sont couverts de neige [, on trouve] *compressés, entre les deux, les climats de la moitié du monde* »³¹. Cette diversité se doit au phénomène d'étagement qui implique l'existence de ceintures bioclimatiques altitudinales. Avec son volume montagneux puissant, au dénivelé de parfois près de 5000 m, le CMVA est une région andine aux conditions climatiques et aux milieux extrêmement variés. Les caractéristiques climatiques, hydrologiques et écologiques de la région, que nous présentons dans les pages suivantes, sont à l'origine d'une

30 Notons que Bowman utilise ici l'adjectif « tropical » dans son acception espagnole : elle se réfère ainsi au climat chaud.

31 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : “*The greatest variety of climate is enjoyed by the mountain zone. Its deeper valleys and basins descend to tropical levels; its higher ranges and peaks are snow-covered. Between are the climates of half of the world compressed.*” (Bowman, 1916 : 122). La traduction est nôtre.

mosaïque spectaculaire de géofaciès³² qui composent un environnement pluriel parmi les plus panachés du paysage andin.

1.2.1- CLIMAT

1.2.1.1- Les saisons des Andes intertropicales

Localisé aux alentours du 13^e parallèle de l'hémisphère sud, le cours moyen de la vallée de l'Apurimac se situe dans la région intertropicale. Son cycle climatique annuel est marqué par l'alternance d'une saison sèche, de mai à octobre, et d'une saison des pluies, de novembre à Avril.

Les températures se caractérisent par une fluctuation thermique journalière largement plus développée que la variation saisonnière de l'ordre de 3°C. Lors de la saison sèche, les écarts de température dans une journée peuvent approcher les 20°C. L'absence de nuages est à l'origine d'un fort ensoleillement diurne, alors que les nuits sont froides ; entre juin et août, les gelées nocturnes sont courantes en altitude. D'une manière générale, la température varie en fonction de l'altitude. Le gradient thermique est de l'ordre de 0,6°C par tranches de cent mètres (Dollfus, 1996 : 17). Les températures annuelles moyennes sont proches des 10°C à 3800 m et toujours positives jusqu'aux alentours de 4500 m.

Soumise à l'influence directe du climat amazonien, la cordillère orientale est une région très arrosée³³. La saison des pluies concentre les trois quarts des précipitations annuelles (Dollfus, 1996 : 19), avec un total moyen de près d'un mètre et demi d'eau par an. Les précipitations constituent, par conséquent, un facteur déterminant dans l'organisation du mode de vie des sociétés paysannes. La saisonnalité des pluies conditionne ainsi le calendrier agricole, mais aussi l'aménagement du paysage en réponse aux intenses phénomènes d'érosion provoqués par la chute de souvent plus d'un mètre d'eau en l'espace de trois à quatre mois. Enfin, il faut aussi signaler que la pluviométrie est assez irrégulière d'une année sur l'autre, si bien que le paysan andin n'est jamais à l'abri d'une saison de sécheresse. La succession de saisons peu arrosées peut ainsi compromettre la subsistance de groupes dont la production repose sur un territoire agricole très localisé. Par ailleurs, signalons que, s'il n'existe pas de relation directe entre gradient vertical et pluviométrie (Seltzer et Hastorf, 1990 : 403), les précipitations et les températures sont, d'une manière générale, plus imprévisibles dans les zones d'altitudes (D'Altroy, 2000).

L'humidité atmosphérique est généralement fonction du gradient vertical. Elle diminue avec l'altitude, ce qui implique, d'une part, une croissance des fluctuations journalières de la température, et d'autre part, que l'évapotranspiration demeure importante même à des altitudes élevées. Les variations saisonnières des températures sont étroitement liées à la variation du taux

32 Dollfus utilise le terme « géofaciès » comme synonyme de facette écologique. Le géofaciès est une synthèse des caractéristiques orographiques et bioclimatiques. Notons que cette notion tient compte de l'impact anthropique, de l'état du couvert végétal, par exemple (Dollfus et Lavallée, 1973 : 76-79).

33 Dans le bassin amazonien, les masses d'air se chargent de l'humidité produite par la forte évapotranspiration de la forêt. Les vents d'est dominants portent ces nuages vers les Andes. Les masses nuageuses ont alors tendance à se figer sur les sommets de la cordillère orientale, comme c'est le cas de la cordillère de Vilcabamba. Situé au cœur du versant Nord de la dite cordillère, Machu Pichu, par exemple, reçoit près de 2 m d'eau pluviale par an.

d'humidité atmosphérique. Au cours de la saison des pluies, le ciel est, le plus souvent, couvert d'un manteau nuageux qui a tendance à se figer sur les hauteurs et en particulier dans les *quebradas* d'altitudes. Les nuages, chargés d'une forte humidité atmosphérique, limitent alors considérablement le refroidissement nocturne et permettent ainsi parfois d'étendre les cultures au-delà des 4000 m.

1.2.1.2- Les microclimats du CMVA

La région du CMVA présente un grand nombre de microclimats qui sont fonction non seulement du gradient vertical, mais aussi des configurations orographiques locales (encaissement, exposition), voire du couvert végétal. Quatre stations météorologiques sont dispersées de part et d'autre du cours moyen de la vallée de l'Apurimac. Machu Picchu et Vilcabamba sont localisés sur le versant nord de la cordillère de Vilcabamba. Mollepata et Curawasi se trouvent dans la section occidentale du cours moyen de la vallée de l'Apurimac de part et d'autre du fleuve. Mise à part Vilcabamba³⁴, les stations se situent aux alentours de 2800 m d'altitude et il n'apparaît pas de différences tangibles au niveau des températures moyennes annuelles qui se situent autour des 15°C (*Senamhi*, 2009). En revanche, la fluctuation des températures est plus importante sur la rive gauche de l'Apurimac que dans la cordillère de Vilcabamba, comme on peut le constater sur la figure 1.4 ce qui s'explique sans doute par la puissante couverture nuageuse de la cordillère qui limite les écarts de température.

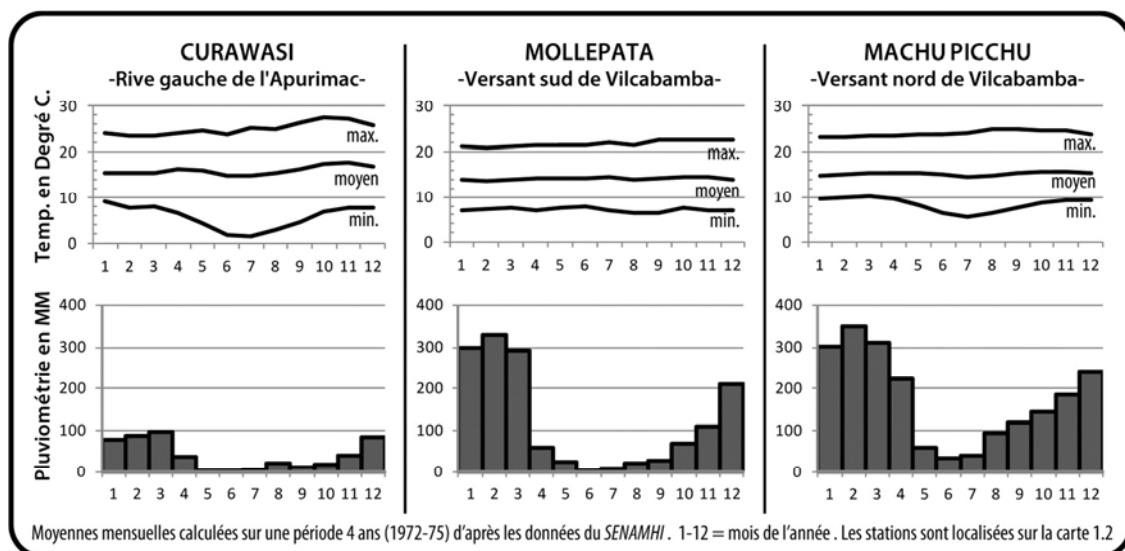


Figure 1.4- Données climatiques des stations météorologiques de la zone d'étude³⁵

34 La station de Vilcabamba est située à 4000 mètres d'altitude au cœur de la cordillère. Cette station n'a fonctionné qu'entre 1964 et 1970 (si bien que ses données ne sont pas comparables avec celles des trois autres stations que nous exploitons ici). Les enregistrements indiquent une température moyenne de l'ordre de 9° (14° max et 3° min) pour cette période, et une pluviométrie oscillant entre 1 et 1,7 mètre d'eau selon les années.

35 Ce diagramme a été élaboré d'après les données du *Servicio Nacional de Meteorología e Hidrología* du Pérou qui nous ont été aimablement fournies par Elizabeth Silvestre Espinoza, sa directrice scientifique, et Waldo Lavado, que nous remercions au passage. Les statistiques exposées ont été calculées sur la base des enregistrements des années 1972 à 1975 qui sont les seules pour lesquelles il existe un enregistrement continu et contemporain entre les trois stations considérées. La station de Mollepata a, en effet, cessé de fonctionner en 1978 et les registres des années 1971, 1976 à 1978 ne sont pas complets.

Il n'existe pas d'information précise quant au seuil altitudinal des gelées nocturnes ; les trois stations n'y sont apparemment pas soumises (*Senamhi*, 2009). Dans les régions voisines de Limatambo et du Mantaro, ces gelées surviennent au-delà des 3000 mètres (Heffernan, 1996 ; Hastorf, 1992). Lors de nos séjours, en juin et juillet, sur le site de Choqek'iraw, localisé à 3200 mètres, nous avons pu constater quelques rares gelées durant les dernières heures précédant l'aube, ce qui semble confirmer que le seuil des gelées se situe aux alentours des 3000 mètres durant la saison sèche (Bowman, 1916).

En ce qui concerne la pluviométrie, le versant nord de la cordillère de Vilcabamba, en contact direct avec le bassin amazonien³⁶, est nettement plus arrosé que la vallée de l'Apurimac. Entre 1972 et 1975, les stations de Machu Picchu et de Mollepata ont ainsi reçu plus d'un mètre d'eau en plus par an que la station de Curawasi (*Senamhi*, 2009). En limitant le passage des nuages amazoniens vers le sud, il semble donc que la cordillère de Vilcabamba constitue une frontière climatique à l'échelle régionale³⁷.

L'exposition solaire et le vent jouent également un rôle important dans cette région au mode de vie rural. Ainsi, de par son orientation générale est-ouest, la vallée de l'Apurimac reçoit un bon ensoleillement tout au long de la journée. Masi, en fonction de leur exposition, les versants sont illuminés de façon différentielle selon les saisons et au cours de la journée, phénomène qui pourrait exercer une influence sur les faciès écologiques³⁸ et peut-être aussi sur les pratiques agricoles³⁹.

En ce qui concerne le vent, nous avons pu constater qu'entre mai et septembre, il se lève à la mi-journée et balaye les zones d'altitude et la crête des éperons qui sont souvent exposées à de puissantes bourrasques. Comme nous le verrons plus loin (voir *infra*, 7.1.1), l'habitat préhispanique sur ligne de crête était d'ailleurs très exposé et a donc dû être adapté en fonction. Quant à la vallée de l'Apurimac, de par sa profondeur et son encaissement, elle forme un couloir où les vents s'engouffrent parfois violemment. C'est le cas de la zone de la double confluence Apurimac / Pampas / Pachachaka, où les sommets des promontoires Mankan Churku, Ullaspata et Wayrapata sont balayés par des vents violents à partir de la mi-journée. C'est aussi pour cette raison, qu'en amont, la traversée du pont suspendu sur l'Apurimac était presque impossible l'après-midi, lorsque la structure de fibres végétales se balançait dangereusement plusieurs dizaines de mètres au-dessus du fleuve rugissant (Squier, 1974[1877] : 295 ; Wiener, 1993[1880] : 321).

36 Rendus au pied de la cordillère orientale, les nuages amazoniens expérimentent un soulèvement orographique abrupt sur le versant nord de la cordillère de Vilcabamba. La chute progressive du gradient thermique avec l'altitude donne lieu à un puissant phénomène de condensation et par conséquent de fortes précipitations.

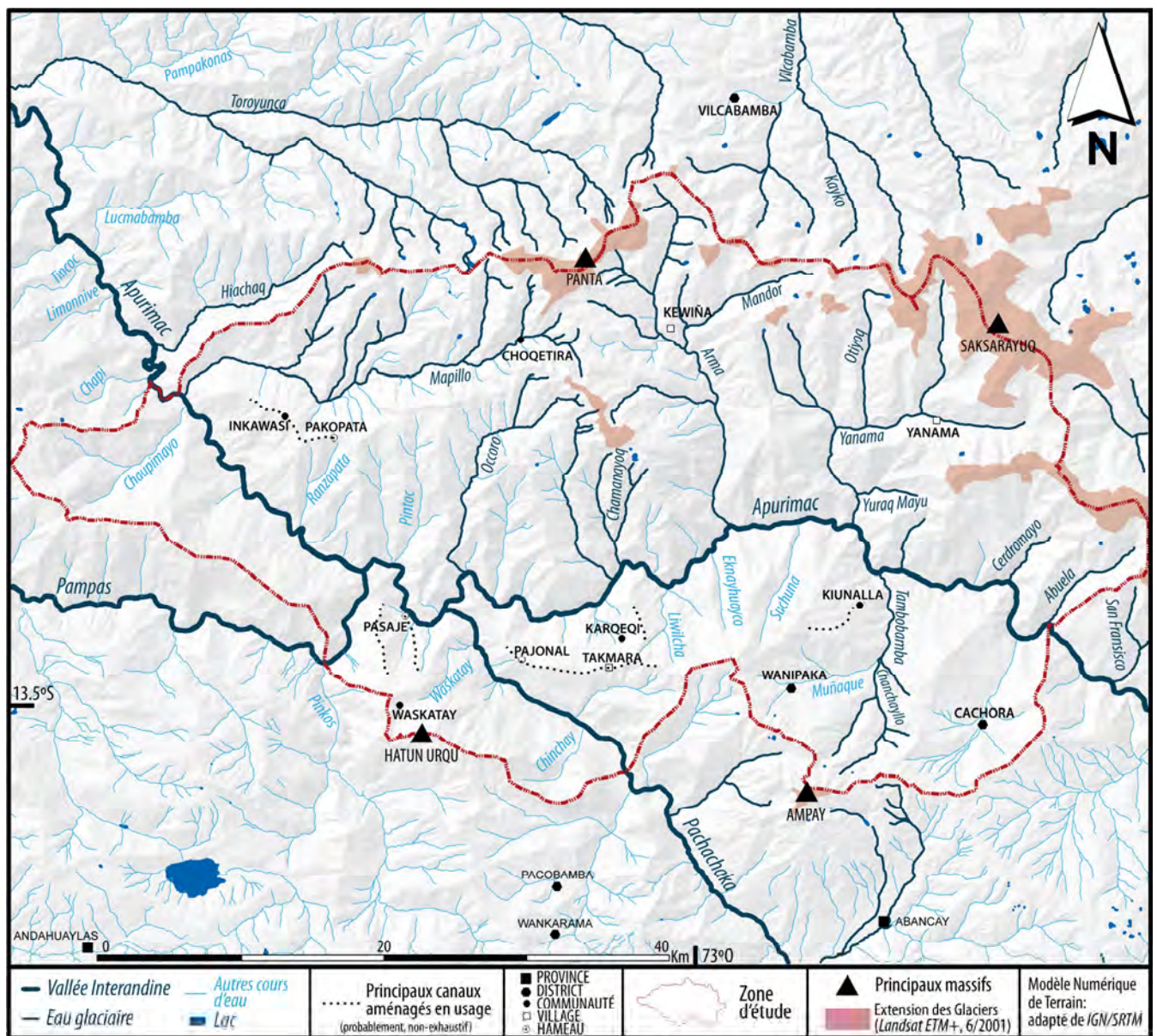
37 Ce phénomène est connu sous le nom de « *rain shadow* ».

38 A l'échelle régionale, les versants de la rive gauche sont plus ensoleillés durant la saison sèche entre Avril et Août, en raison de la déclinaison solaire saisonnière. A l'inverse, les versants de la rive droite sont plus illuminés entre Octobre et Février. Or, nous avons déjà mentionné que la couverture nuageuse de la saison des pluies limite l'évapotranspiration et accroît le taux d'humidité atmosphérique. Doit-on chercher dans ce phénomène l'explication à la plus forte densité des forêts des versants exposés au Sud ? Par exemple, les environs de Choqek'iraw sont couverts d'une végétation arborescente dense et humide sur les versants Apurimac et de Maizal, alors le versant Pinchaunuyq présente est couverts d'herbe *ichu*.

39 A l'échelle locale, les versants exposés à l'est des éperons latéraux sont illuminés dès les premières heures du jour, alors que ceux exposés à l'ouest reçoivent l'ensoleillement de l'après-midi. L'irradiation solaire matinale provoque vraisemblablement une évapotranspiration plus forte que celle de l'après-midi (quand la végétation est déjà réchauffée). Cette variation d'ensoleillement au cours de la journée peut-elle se traduire par l'existence de microclimats et donc de conditions distinctes pour l'agriculture sur les deux versants d'un même éperon ?

1.2.2- LE RESEAU HYDROGRAPHIQUE

Dans les Andes, le contrôle de l'eau joue, comme ailleurs, un rôle fondamental pour les sociétés paysannes. Plusieurs études ethnologiques et ethnohistoriques (Gelles, 1957 ; Ossio, 1976 ; Zuidema, 1978 ; Sherbondy, 1979 ; Pratlong, 1985 ; Bunker, 1991) soulignent, d'ailleurs, la relation entre la configuration du réseau hydrographique et l'organisation socio-territoriale et cela depuis l'époque précolombienne. Avec ses glaciers et ses multiples vallées et *quebradas* (Carte 1.4), formant un réseau hydrographique développé et complexe, la région n'échappe pas à la règle.



Carte 1.4- Système hydrographique du CMVA

1.2.2.1- Régime des glaciers

Couvrant près de 190 km² selon notre estimation⁴⁰, les neiges éternelles⁴¹ des glaciers de la cordillère de Vilcabamba et de l'Ampay constituent une ressource hydrique colossale et le principal réservoir d'eau douce de la région. Elles couvrent les sommets jusqu'aux environs des 4800 m. A leur pied, on trouve de nombreux lacs d'altitude vestige des périodes glaciaires⁴².

Au cours des phases de réchauffement climatique comme celle que nous vivons actuellement, la fonte des glaciers régularise le débit des cours d'eau tout au long de l'année⁴³. Il permet ainsi à la végétation en aval du glacier de disposer de réserves d'eau constantes et d'atténuer d'éventuelles périodes de sécheresse.

1.2.2.2- Hydrographie de Vilcabamba

Dans la cordillère de Vilcabamba, les plus grandes vallées (Mapillo, Arma et Yanama) sont alimentées en permanence par l'eau des glaciers⁴⁴ et des lacs d'altitude. Durant la saison sèche, ces *ríos* font de 10 à 20 mètres de large et ne dépassent généralement pas plus de deux mètres de profondeur. Durant la saison des pluies, le lit mineur peut doubler, voire tripler, de largeur. Pour les franchir, il est courant, aujourd'hui, que des passerelles soient aménagées à l'aide de troncs (Samanes y Ocampo, 1980 : 146), technique qui pourrait aussi avoir été employée à l'époque préhispanique.

Les versants de la cordillère de Vilcabamba sont également entaillés par une multitude de *quebradas* latérales au régime saisonnier. Pour la plupart, elles ne sont vraiment actives qu'au cours de la saison des pluies, ne constituant que des ruisseaux durant la saison sèche. Leur puissant débit occasionne alors une forte érosion qui se traduit souvent par des glissements de terrains, coupant les routes et entravant la circulation à travers la cordillère.

Bien que l'eau soit abondante dans la cordillère de Vilcabamba, il existe néanmoins des endroits comme le grand contrefort de la région d'Inkawasi qui, en raison de leur situation orographique particulière, doivent être irrigués artificiellement. Un canal distribue l'eau au long de la ligne de crête et alimente au passage plusieurs canaux parcourant les parcelles agricoles des

40 L'évaluation de l'extension des glaciers repose sur l'étude d'images *Landsat* (ETM+ et *Geocover*, 14,25 M/Pixel, datés de juin 2000. Le fait que le cliché ait été pris durant la saison sèche laisse entrevoir que la mesure correspond à l'extension minimum des neiges et donc au « nucleus » de la calotte glaciaire. Durant la saison des pluies, l'extension des neiges qui couvrent les sommets est plus vaste en raison des fortes précipitations neigeuses (Usselman, Com. Pers., 2010).

41 Au-dessus de 5000 mètres, les précipitations tombent sous forme de neige. Avec une température moyenne annuelle avoisinant 0°C, la plupart des zones d'altitude supérieure à 4800 m sont couvertes d'un manteau de neiges éternelles qui s'accumulent essentiellement durant la saison des pluies. En se compactant, les neiges forment d'énormes masses de glace, de plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur.

42 Les études (Klein *et al.*, 1995) montrent que, lors du Dernier Maximum Glaciaire, les glaciers de la cordillère orientale devaient s'étendre quelques 1200 mètres plus bas (correspondant à une baisse de 5 à 7,5°C du gradient thermique). Le retrait des glaciers à la fin du Pléistocène (Seltzer *et al.*, 1995) est à l'origine de la formation des paysages d'altitude avec leurs vallées en auge et moraines caractéristiques (Bowman, 1916). Autres vestiges des glaciations, de grands lacs d'altitude se trouvent localisés au pied des glaciers, non loin des neiges éternelles.

43 Alors qu'on pourrait penser que la forte irradiation solaire de la saison sèche serait le principal moteur de la fonte des glaciers, les recherches de l'IRD menées, entre autres, sur le glacier Zongo en Bolivie montrent que le débit du glacier est trois à quatre fois supérieur durant la saison des pluies (Pouyaud *et al.*, 1995).

44 Parmi eux, l'imposant Saksarayuy, s'étendant sur près de 80 km² au cœur de la cordillère, est de loin le massif le plus développé car mis à part le Panta et le Salkantay dont les calottes dépassent les 10 km², la plupart des glaciers de Vilcabamba sont peu étendus (voir Tableau 1.1, p. 18).

versants latéraux. Ce canal qui existe depuis au moins un siècle (Bowman, 1916) pourrait bien être d'origine préhispanique (voir *infra*, 5.4.2).

1.2.2.3- Hydrographie d'Hatun Urqu

En l'absence de glacier, le réseau hydrographique du massif d'Hatun Urqu est moins développé que le reste du CMVA. Les trois petites *quebradas* du versant ne sont actives que durant la saison des pluies. Sur le terrain, nous avons néanmoins pu constater l'existence de sources sur les hauteurs permettant d'irriguer les vastes systèmes de terrasses de cultures aménagés sur le versant jusqu'aux terrasses fluviales de Pasaje où l'irrigation est obligatoire pour la mise en culture. Comme le remarquait déjà Bowman en 1916, *L'hacienda Pasaje « est dépendante d'un étroit canal qui draine l'eau depuis les bois humides des hauteurs du versant [; et ce canal] est presque une construction d'enfant de quelques pouces de largeur et de profondeur [...] et s'il venait à être coupé les gens devraient le réparer immédiatement ou s'établir ailleurs.»*⁴⁵.

1.2.2.4- Hydrographie de l'Ampay

Alors que le massif de l'Ampay est couronné par un *nevado*, la vallée de Wanipaka est la seule, sur la façade nord du massif, à être alimentée par les eaux glaciaires. En dehors de la saison des pluies, les cinq *quebradas* latérales du vaste versant Takmara-Kiuñalla s'assimilent ainsi à de petits ruisseaux qui prennent leur origine dans les sources situées aux alentours de 4000 mètres. Lors de notre visite en juillet 2007, seules les *quebradas* Suchuna, Eknaywayko et Liwilcha étaient actives. Il semble donc que la partie ouest du contrefort, au-delà de Ccarabamba, souffre d'un certain manque d'eau, comme nous le témoignaient plusieurs paysans de la communauté de San Juan de Karqeqi. A l'instar de la région d'Inkawasi de la cordillère de Vilcabamba, le contrefort correspondant à la partie occidentale de la région est irriguée par un canal artificiel qui prend sa source dans les zones d'altitude et parcourt la ligne de crête jusqu'au mines de sel de Kachi Kunka.

1.2.2.5- Le río Apurimac

Le puissant fleuve Apurimac recueille l'ensemble des eaux de la région. Durant la saison sèche, le fleuve fait environ cinquante mètres de large en amont de la confluence avec le Pampas et le Pachachaka et plus de 100 mètres en aval. Au cours de la saison des pluies, son débit augmente considérablement ; au niveau du pont de Cunyaq, le niveau du fleuve s'élève alors de deux à trois mètres (*Senamhi*, 2009).

45 Cette citation a été adaptée et traduite d'après : "The fortunes of Pasaje are tied to a narrow canal from the moist woodland and a tiny brook from a hollow in the valley wall. Where the water has thus been brought down to the arable soil of the fans there are rich plantations and farms. Elsewhere however the floor is quite dry and uncultivated". "The little canal in the figure is almost a toy construction a few inches wide and deep and conveying only a trickle of water. Yet on it depends the settlement at the spur end, and if it were cut the people would have to repair it immediately or establish new homes", se référant, cette fois, au canal du contrefort d'Inkawasi (Bowman, 1916 : 60).

La traversée de l'Apurimac est impossible sans l'aménagement d'infrastructures. Aujourd'hui, deux ponts véhiculaires se trouvent dans les sections les plus ouvertes du fond de vallée (Pasaje et Cunyaq). Dans les parties encaissées, trois ponts piétons ont été construits (dont deux récemment dans le cadre de la mise en valeur touristique de Choqek'iraw) mais, traditionnellement, les habitants de la vallée avaient plutôt recouru au système de câble à nacelle, dit *oroya*, pour traverser la rivière et transborder leur produit. A l'époque préhispanique, outre les ponts inkas de fibres végétales installés sur les plus grands axes de circulation, le franchissement devait se faire, le plus souvent, en radeau (Bingham, 1922). Signalons, cependant, que l'utilisation des radeaux devait se faire en des points spécifiques, car, dans son cours moyen, la vallée de l'Apurimac n'est pas navigable. En aval, les radeaux remontent péniblement le fleuve depuis l'Ene, jusqu'à sa confluence avec le Pampakonas (Beauclerk, Com. pers., 2009).

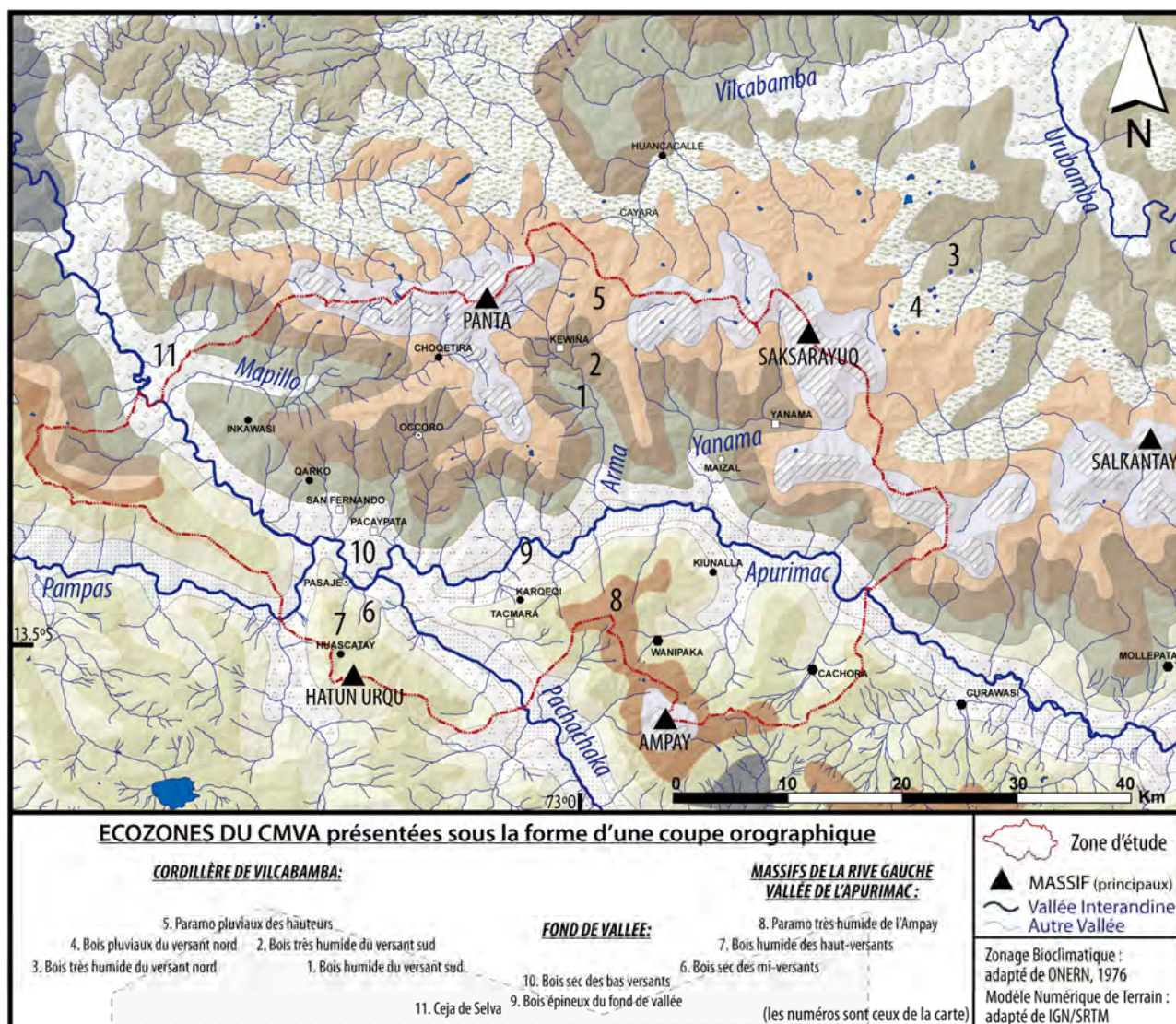
1.2.3- LA MOSAÏQUE ÉCOLOGIQUE DU CMVA

Les géographes ont bien décrit la structure verticale des milieux andins (Raimondi, 1965[1874-1879] ; Troll et Brush, 1987). En raison du phénomène d'étagement (entre 1000 et 6000 m d'altitude) et de l'influence du climat amazonien chaud et humide, les profondes vallées interandines de la cordillère orientale sont connues pour être des régions présentant une très grande diversité de faciès écologiques (Dollfus et Lavallée, 1973 : 76) qui en font un terrain de grand intérêt pour les écologues ; ils y trouvent une biodiversité qui n'a d'égale que la multiplicité des configurations topo-climatiques.

On doit les études de terrain les plus détaillées des faciès écologiques du CMVA à Bowman (1916) et Weberbauer (1945) ; elles datent du début du 20^{ème} siècle. Bowman est le géographe de l'équipe de Bingham (1922), qui réalisa une étude approfondie du climat et de l'écologie de la cordillère de Vilcabamba au cours des explorations à la recherche des derniers palais inkas. Quant à Weberbauer, ce botaniste allemand a effectué d'innombrables expéditions dans les Andes. Il visita la région de la confluence du Pampas et du Pachachaka avec l'Apurimac ; depuis Abancay, il se rendit à Waskatay, traversa le fleuve Apurimac à Pasaje, et gravit le versant sud de la cordillère de Vilcabamba jusqu'à Pacaypata. Cette visite est à l'origine de l'inventaire botanique le plus détaillé dont nous disposons aujourd'hui sur la région.

D'après le recensement de l'*Oficina Nacional de Evaluaciones de Recursos Naturales* (1976), le CMVA présente une douzaine de « zones de vie »⁴⁶ aux conditions bioclimatiques spécifiques, donnant lieu à l'existence d'une mosaïque écologique spectaculaire dont la présentation reprend le plan que nous avons adopté jusque-là et vise à livrer un panorama concis de la grande biodiversité et d'expliquer les conditions spécifiques du milieu (Carte 1.5).

46 Le système des « Zones de vie » *ONERN* (1976) est fondé sur l'étude écologique des Andes péruviennes réalisée par Tosi (1960), elle-même basée sur le modèle théorique de classement des microclimats tropicaux élaboré par Holdridge (1947). La zone de vie est « la plus grande division du milieu climatique qui exerce une influence décisive sur l'écosystème (ONERN, 1976 : 2) ». Concrètement, il s'agit d'un microclimat singulier donnant lieu à l'existence d'une formation végétale spécifique. Les zones de vie sont déterminées suivant deux variables, la latitude et l'altitude. La définition est complétée par les données des stations météorologiques et les observations de terrains. Pour chacune d'entre elles, le système détermine la biotempérature moyenne annuelle, la précipitation moyenne annuelle et le taux d'évapotranspiration potentielle. Notons que ce système ne tient pas compte de plusieurs aspects importants tels que les phénomènes liés à l'exposition, les inversions de température, ainsi que l'impact et les aménagements anthropiques (Brush (1977 : 6 ; Mayer, 1985 ; Usselman ; Com pers., 2010).



Carte 1.5- Mosaïque bioclimatique du CMVA

1.2.3.1- La cordillère de Vilcabamba

Aujourd'hui, une grande partie de la cordillère de Vilcabamba présente un paysage sauvage couvert de forêts de montagne tropicale. Ces forêts sont surtout développées sur le versant sud, alors que le bassin du Vilcabamba, situé sur le versant nord, est plus déboisé.

1.2.3.1.1- Le versant sud de la cordillère de Vilcabamba (Écozones 1 et 2)⁴⁷

Entre 2000 et 3600 m d'altitude, la plupart des éperons et les vallées sont couverts de vastes espaces boisés de grands arbres sempervirent tels l'*aliso* (*Alnus jorullensis*), l'*intimpa* (*Podocarpus spp.*), l'*arrayan* (*Lupa Apilucata*), le *carapacho* (*Weimannia spp.*), le *pisonay* (*Erythrina edulis*) et, plus rares, le cèdre (*Cedrela lilloi*), le palmier (*Ceroxylon*) et la fougère

⁴⁷ Cette nomenclature est celle exposée sur la carte 1.5.

arborescente (*Cyathea spp.*)⁴⁸. D'une manière générale, les forêts s'éclaircissent et la taille des arbres diminue avec l'altitude. La végétation est particulièrement dense dans les *quebradas* encaissées chaudes et humides et peuplées de bambous suspendus comme le *Curcur* (*Chusquea spp.*) et de ronces telle la *zarzamora* (*Rubus spp.*) qui les rendent parfois impénétrables.

Entre 3000 et 3600 m, le paysage est généralement dominé par un faciès typique des montagnes tropicales : la « forêt de nuage » (Dollfus, 1996 : 22). Sur les éperons, les vents de convection de fin d'après-midi favorisent en se refroidissant la formation de brouillards. Ces derniers sont à l'origine d'une augmentation de près de 30% du taux d'humidité (Young, 2006 : 123) et par conséquent, du développement d'une biomasse ultradéveloppée, caractérisée par une forte population d'épiphytes (mousses, lichens, broméliacées et orchidées) couvrant arbres et arbustes (Luteyn, 2000 : 288) (voir Fig. 1.5.g, p. 46).

Les forêts de montagnes tropicales abritent une abondante biodiversité floristique mais aussi une faune variée. Les bois de Vilcabamba comptent encore, en effet, quelques gros mammifères comme l'ours à lunettes (*Tremarctos ornatus*)⁴⁹, des félins comme le *gato montes* (*Oncifelis colocolo*) et le puma (*Felis concolor*)⁵⁰, et le renard andin (*Duscysion culpaeus*), *atoj* en quechua. Ils hébergent aussi du gibiers, tels que les cervidés *luychu* (*Odocoileus virginianus*), le *taruca* (*Hippocamelus antisienensis*) et les perdrix (*Nothorprocta pentlandii*), *yutu* en quechua, qui pourraient avoir été l'objet de chasses dans les domaines royaux inkas, à l'instar d'autres oiseaux dont les plumes étaient très prisées pour confectionner les parures inkas (Bouysson-Cassagne, 1997).

Le monde des forêts de Vilcabamba constitue donc une zone d'approvisionnement en ressources naturelles essentielle pour les sociétés paysannes qui en tirent notamment le bois pour la construction, le chauffage et l'outillage, ainsi que des lianes pour la vannerie (Cassinelli, 2000 ; Chepstow, 2000 ; White, 1982 Ms). Les forêts de nuage, en particulier, constituent une ressource hydrique non-négligeable, car elles alimentent les *quebradas* plusieurs mois après la saison des pluies (Young, 2006 : 125). Remarquons enfin que les brouillards contribuent à limiter le refroidissement nocturne des zones supérieures à 3000 m d'altitude.

1.2.3.1.2- Le versant nord de la cordillère de Vilcabamba (Écozones 3 et 4)

Le faciès environnemental est assez similaire aux forêts du versant sud que nous venons de décrire, si ce n'est que les précipitations plus importantes génèrent une forte humidité qui a tendance à exacerber la densité et la biodiversité des forêts. Pourtant, entre 3000 et 3800 m d'altitude, le versant nord, et en particulier le bassin du Vilcabamba, présente aujourd'hui un faciès largement déboisé. Le paysage est caractérisé par une mosaïque de géofaciès ouverts où se côtoient des versants couverts d'herbe *ichu*, des étendues de *champ'a* (graminées) et des

48 Les noms scientifiques des espèces et de leurs variétés reposent, en priorité, sur la classification de Weberbauer qui a réalisé le travail de terrain le plus approfondi dans le CMVA. D'autres noms proviennent du guide de l'ONERN (1976) ou du récent recensement d'arbres et d'arbustes de la vallée du Vilcanota publié par Cassinelli (2000). Le *Neotropical Herbarium Specimens* du *Field Museum de Chicago* et le *Botanischer Garten und Botanisches Museum* de l'université de Berlin constituent peut-être les meilleurs catalogues en ligne de plantes andines. Le catalogue berlinois présente entre autre les herbiers de Weberbauer.

49 Les noms scientifiques sont tirés de l'inventaire de la faune de l'Ampay synthétisé par Hostnig (1997 : 46-47).

50 Lors de son expédition à Choqek'iraw en 1834, De Sartiges (Lavandais, 1851) fait mention de traces de puma (ou de jaguar). D'après ses guides, ceux-ci causent de grands dégâts dans les troupeaux qui paissent dans la cordillère de Vilcabamba.

matorrales (essentiellement constitués d'arbustes et de buissons), résultante du façonnage anthropique du milieu pour l'élevage et l'agriculture (White, 1982 Ms).

Plus bas, les vallées et les *quebradas* présentent un relief accidenté. Les précipitations et l'humidité excessives rendent les pentes inclinées très sensibles à l'érosion. D'ailleurs, les vestiges inkas des environs de Machu Picchu illustrent bien l'importance cruciale des aménagements pour le drainage des eaux pluviales, ainsi que pour la mise en place d'infrastructures appropriées à la culture de produits exotiques de prestige pour les sociétés andines (Renard-Casevitz *et al.*, 1986). En outre, il existe une grande variété de plantes sauvages aux propriétés médicinales et/ou psychotropes comme, par exemple, la *quina* (*Cinchona pubescens*)⁵¹, la *vilca* (*Anadenanthera colubrina*) qui donne son nom à la cordillère, et le tabac appelé *curu* (*Nicotiana tabacum*).

1.2.3.1.3- Le páramo pluvial des zones d'altitudes (Ecozone 5)

Entre 3800 et 4800 m, les zones d'altitude forment généralement de vastes étendues en dévers couvertes de diverses espèces de graminées (*Stipa* spp.). Cette herbe, désignée par le terme générique *ichu*, constitue une ressource de base car elle est utilisée non seulement comme fourrage mais aussi pour la couverture des habitations ou la confection de litières. Au milieu des étendues d'*ichu*, se détachent, par endroit, des îlots de *queña* (*Polylepis* spp.), de *chachacoma* (*Escallonia* spp.) et de *tocacho* (*Gynoxys oleifolia*), ayant échappé à la déforestation. La présence d'arbres dans ces zones d'altitude est importante car elle permet de limiter le refroidissement nocturne (Morlon, 1996 : 219) et donc de repousser les limites supérieures de l'agriculture. La température moyenne annuelle, qui fluctue autour de 5°C, est froide.

1.2.3.2- Les massifs de la rive gauche du CMVA

Les massifs de la rive gauche de la vallée de l'Apurimac présentent des paysages classiques des Andes centrales ; il s'agit, par exemple, des mêmes zones de vie que celles des régions de Cuzco et d'Abancay. D'une manière générale, le climat est plus tempéré que dans la cordillère de Vilcabamba. Il est surtout plus sec (voir Fig. 1.4, p. 27). Compte tenu de leur situation topo-climatique distincte, il existe des différences notables entre les écozones des massifs d'Hatun Urqu et de l'Ampay que nous allons essayer de mettre en valeur.

1.2.3.2.1- Les versants (Ecozones 6 et 7)

Entre 2600 et 3200 m, les versants nord des massifs de la rive droite de l'Apurimac présentent une végétation arbustive. La *retama* (*Spartium junceum*)⁵², la *chamana* (*Dodonaea viscosa*), le *mutuy* (*Senna birostris*), le *marku* (*Ambrosia arobrescens*) et le *mateqlo* (*Apiacées*) sont les espèces natives les plus courantes. Il est commun que ces arbustes soient plantés afin de

51 Présente sur le blason du Pérou, la *quina* (*Cinchona pubescens*) est un fameux remède pour la malaria. Au 19ème siècle, on en trouvait, d'après Samanes y Ocampo (1980 : 146), dans les forêts très humides des hauteurs de la vallée du Mapillo.

52 Notons que la *retama* est le genêt qui a été apporté par les Espagnols.

stabiliser les pentes (Chepstow, 2000) et les terrasses artificielles (Morlon, 1996 : 217). En outre, plusieurs d'entre eux possèdent des vertus médicinales. Leurs fleurs servent aussi de teinture pour l'artisanat textile (Cassinelli, 2000). Aujourd'hui, les arbres les plus courants sont les *unka* (*Myrcianthes oreophyla*), les *aliso* et les *capuli* (*Prunus Capuli*) mais ils sont rares et isolés, hormis dans les *quebradas* du contrefort nord de l'Ampay.

La frange située entre 3200 et 4000 m est un peu plus humide que l'étage inférieur, ce qui permet le développement de zones boisées où l'*aliso*, le *quisuar* (*Buddleia spp.*), le *queña*, l'*unka* et le *tasta* (*Escallonia herrerae*) sont les espèces dominantes.

Sur le massif d'Hatun Urqu, les arbres sont rares et concentrés sur une frange aux alentours des 3000 m. Doit-on ce paysage ouvert aux facteurs climatiques ou à une exploitation excessive du bois ? D'après les témoignages de ses habitants les plus âgés, la vallée de Waskatay a fait l'objet d'une déforestation intensive alors qu'elle était peuplée de nombreux *chachacoma* jusqu'il y a quelques décennies. Le manque de bois s'explique aussi peut-être par l'absence, sur ce versant, de *quebradas* encaissées propices au développement d'un microclimat humide, comme c'est le cas dans la *quebrada* Chinchay sur la rive gauche du Pachachaka avec ses denses forêts d'*intimpa* (Hostnig et Palomino, 1997 : 27). Remarquons aussi que la partie est du contrefort de l'Ampay au versant entaillé par plusieurs *quebradas* recèle, pour sa part, de grands espaces boisés dans les zones encaissées. Là, la limite supérieure de la végétation arborescente se situe aux alentours de 3800 m d'altitude.

1.2.3.2.2- Le páramo humide des hauteurs du massif de l'Ampay (Ecozone 8)

Au-delà des 4000 mètres, le climat est froid et présente de brusques changements de température imprévisibles. La température moyenne annuelle fluctue autour de 5°C. La flore est essentiellement composée de graminées, formant un paysage ouvert propice aux activités pastorales. Avec l'altitude, la végétation devient très éparse et seuls subsistent les lichens et les mousses.

1.2.3.3- Les faciès écologiques du fond de vallée de l'Apurimac

Situé aux alentours de 1000 m au-dessus du niveau de la mer, le fond de la vallée de l'Apurimac forme un milieu aride, presque désertique (Luteyn, 2000 : 294), spécifique aux vallées interandines des Andes centrales. Le toponyme Acobamba, employé au 16^{ème} siècle (Titu Cusi, 1992[1570] ; Caceres, 1984) pour désigner cette section de la vallée, se réfère, d'ailleurs, sans doute, à ce paysage de terrasses fluviales au sol sableux. Pourtant, comme le remarque Weberbauer (1945 : 408), « en aval de sa confluence avec le Pampas [et plus spécifiquement de la confluence avec le Mapillo], la vallée de l'Apurimac ne possède plus les caractéristiques phytogéographiques du Pérou interandin mais du Pérou oriental »⁵³. On distingue donc deux faciès écologiques bien différenciés dans le fond de vallée du CMVA.

53 "Hacia debajo de la desembocadura del Pampas, el valle del Apurimac ya no tiene los caracteres fitogeográficos del Perú interandino sino los del oriental" (Weberbauer, 1945 : 408). La traduction est nôtre.

1.2.3.3.1- Les milieux arides (Ecozones 9 et 10)

Ces zones écologiques s'étendent depuis le fond de vallée de l'Apurimac (et des vallées du Pachachaka et du Pampas) jusqu'à environ 2000 m d'altitude. Avec plus de 20°C de moyenne, le climat est chaud et sec (il tombe généralement moins de 0,5 m d'eau par an). Les parois rocheuses du cañon de l'Apurimac absorbent l'intense chaleur diurne et la conservent durant une partie de la nuit, limitant ainsi la chute de température nocturne.

D'une manière générale, on se trouve dans un milieu aride au relief accidenté où seule une végétation xérophytique composée principalement des cactus *maguey* (*Furcraea andina*) et *cabuya* (*Agave spp.*), des arbustes de *wanarpu* (*Jatropha macrantha*) et des arbres *pati* (*Bombax ruizii*), *molle* (*schinus molle*, aussi appelé « faux poivrier ») et *algarrobo* (*Prosopis sp.*)⁵⁴, peut se développer sur les sols secs et rocailleux. Cette végétation se distribue de façon dispersée, sauf dans les petites cuvettes des espaces plats qui retiennent plus longtemps l'eau pluviale, où se forment parfois ainsi de petits bois.

Entre le Pachachaka et l'Arma, il faut noter que la rive droite présente un faciès botanique singulier. Ici, les bois sempervirent s'étendent jusqu'à la rive de l'Apurimac, sans doute, en raison de la présence sur ce versant de *quebradas* alimentées en permanence par la fonte des eaux du glacier Kitay.

1.2.3.3.2- La ceja de selva en aval du Mapillo (Ecozone 11)

Sous les 1000 m d'altitude, en aval de sa confluence avec le Mapillo, la vallée de l'Apurimac est ample. La forte influence du climat amazonien est à l'origine du développement d'une végétation verte et humide. Notons qu'on retrouve ce même type de climat dans le fond de vallée de l'Urubamba en aval de Machu Picchu.

1.2.3.4- Commentaires sur la distribution des zones écologiques dans le CMVA

1.2.3.4.1- Synthèse

Avec onze zones écologiques bien différenciées et une multiplicité de situations topo-climatiques, le cours moyen de la vallée de l'Apurimac est donc un milieu andin très varié. Rappelons aussi qu'il s'agit aussi d'une zone intermédiaire à l'articulation des Andes et de l'Amazonie. D'une manière générale, nous avons vu que la cordillère de Vilcabamba est caractérisée par des conditions plus humides que celles des massifs de la rive gauche de l'Apurimac. Avec ses faciès étendus de forêt tropicale, c'est aussi aujourd'hui un espace plus sauvage que les versants de la rive gauche. Ces derniers, qui correspondent aux zones de cultures

⁵⁴ Ces plantes sauvages sont toutes utilisées. Les fibres de cactus sont employées pour la vannerie et la confection de corde et de sandales. On attribue des vertus aphrodisiaques au *wanarpu*. Les fruits du *molle* et de l'*algarrobo* sont macérés pour faire du miel, du vinaigre et surtout de la *chicha*. La résine du *molle* était aussi employé par les Inkas pour embaumer les momies. D'après Weberbauer (1945 : 410), le *molle* est spécial car c'est la seule plante ligneuse à conserver ces feuilles durant la saison sèche.

classiques de la paysannerie andine, sont presque intégralement aménagés, voire surexploités (ex. : déboisement massif).

1.2.3.4.2- Le patrimoine forestier

La distribution actuelle des forêts est complexe. Comme nous avons pu le constater sur l'imagerie satellite⁵⁵, elle est moins étendue qu'il n'y paraît au premier abord. Le développement des forêts dépend non seulement de la situation géographique et de l'étagement, mais aussi surtout des micro-configurations topo-climatiques. Aujourd'hui, le déboisement est important du fait de la mise en culture et/ou du pastoralisme.

D'un point de vue écologique, les forêts humides de montagnes possèdent pourtant une grande importance. Nous avons expliqué que les forêts de brouillard constituent un apport hydrique non-négligeable et qu'elles sont une ressource quasi-inépuisable en matière ligneuse. A l'époque préhispanique, le bois était sans doute un bien prisé, tant pour les activités domestiques et agricoles que pour l'artisanat spécialisé ayant recours à une combustion intensive telle la production de céramique, la réduction de minerai et la métallurgie. Comme le montrent les études de Chepstow et Winfield (2000), Hastorf et Johansen (1996) et Hastorf et Whitehead (2005), il ne fait pas de doute qu'il existait chez les groupes préhispaniques, et chez les Inkas en particulier, une politique de gestion du patrimoine forestier, dont nous mesurerons l'implication pour l'occupation préhispanique.

1.2.3.4.c- Commentaires sur la carte 1.5

La carte 1.5, qui illustre l'agencement de la mosaïque écologique de l'aire d'étude, mérite quelques commentaires. Il s'agit d'une modélisation élaborée par l'ONERN (1976), où la distribution des « zones de vie », théoriques, est fonction de la latitude et de l'altitude. La délimitation des écozones est approximative : d'une part, car les géofaciès évoluent en permanence en fonction de l'impact et des aménagements anthropiques et d'autre part car, la modélisation ne rend pas bien compte des zones de transition qui fusionnent les caractéristiques des milieux voisins. Mais, en l'absence d'une étude intégrale du couvert végétal par télédétection⁵⁶, initiative dépassant les limites de notre recherche, cette carte reste néanmoins, malgré ses défauts et ses simplifications, l'outil le plus précis pour étudier la relation de l'occupation humaine préhispanique dans son contexte géo-environnemental.

Ayant réalisé une description détaillée des milieux du CMVA, il convient d'évaluer la pertinence de ces informations pour notre recherche archéologique. Nous faisons donc,

⁵⁵ L'évaluation approximative des superficies couvertes de forêt repose sur le traitement d'images satellites *Landsat ETM+* datés des années 2000 et 2001.

⁵⁶ Compte tenu de la taille de la zone d'étude et de la grande diversité de géofaciès en présence, il s'agit là d'un travail qui dépasse largement le cadre de cette thèse. Bien qu'aujourd'hui l'existence de puissants logiciels de télédétection facilite ce type d'étude, le caractère particulièrement accidenté du relief et la présence de nuages sur les images disponibles ont constitué un frein à notre initiative. Parmi les difficultés rencontrées, signalons, par exemple, les problèmes posés par l'exposition différentielle des versants (impliquant des jeux d'ombres complexes) qui empêche le traitement global des signaux colorimétriques.

maintenant, un état des lieux des connaissances sur l'histoire du climat, afin de cerner quel pouvait être l'environnement à l'époque préhispanique.

1.2.4- CLIMAT & ENVIRONNEMENT A L'EPOQUE PREHISPANIQUE

La vision d'ensemble de l'histoire climatique de la cordillère orientale des Andes Centrales repose sur les résultats des études des glaciers Huaytapallana et Quelccaya⁵⁷. Dans l'état actuel des recherches, il n'existe pas de données spécifiques sur les climats préhispaniques du CMVA, mais les recherches en cours menées par Chepstow sur les sédiments de la lagune de Marcacocha, localisée (à 3355 m d'altitude dans la vallée de Patacancha, en amont d'Ollantaytambo) non-loin de notre aire d'étude, livrent des informations exploitables. L'étude des sédiments de Marcacocha couvre, en effet, les derniers 4000 ans⁵⁸ et ses résultats concernent non seulement l'histoire du climat, mais aussi celle des aménagements anthropiques du milieu (Chepstow *et al.*, 2009). Ils nous permettent donc de dresser l'ébauche d'un contexte historico-climatique.

1.2.4.1- Contexte historico-climatique

1.2.4.1.1- 2000 av. – 1000 apr. J.-C.

Après avoir expérimentés une longue période sèche depuis le retrait des grandes glaciations du Pléistocène final⁵⁹, les Andes connaissent un profond changement climatique au cours du troisième millénaire avant notre ère. Dès lors, il semblerait que le climat soit relativement proche des conditions actuelles (Chepstow *et al.*, 2004 : 25).

A Marcacocha, les deux derniers millénaires avant notre ère (2000 av. J.-C. - 100 apr. J.-C.) sont caractérisés par un paysage anthropique ouvert. Le quinoa (*Chenopodium quinoa*) paraît avoir été le principal cultigène. Quant au maïs (*Zea mays*), ses pollens sont très rares et ne font leur apparition qu'à partir de 600 av. J.-C. Notons que le faciès botanique recèle une grande proportion d'herbacées, si bien que les environs de la lagune pourraient avoir été utilisés comme pâturage pour camélidés (Kendall et Chepstow, 2006 : 188). Par ailleurs, Chepstow signale quatre périodes de sécheresse centrées autour de 1500 av. J.-C., 900 av. J.-C., 500 av. J.-C. et 100 apr. J.-C.⁶⁰.

57 La montagne Huaytapallana est localisée dans la vallée du Mantaro (12e parallèle). Les moraines de son glacier ont été étudiées par Seltzer et Hastorf (1990). Quant au Quelccaya, cette montagne est située dans la cordillère de Carabaya à mi-distance entre Cuzco et le lac Titicaca (14e parallèle). Sa calotte glaciaire a été analysée par Thompson (1995), sur la base de deux carottes extraites dans les années 1980. Ces carottes permettent de mesurer l'accumulation annuelle de glace, dont on déduit les taux de pluviométrie. L'analyse des isotopes d'oxygène pris dans la glace permettant, pour sa part, de déterminer les variations de températures (la présence de poussières constitue un marqueur complémentaire). Les données du Quelccaya couvrent les derniers 1500 ans.

58 La séquence de Marcacocha est établie sur cinq datations radiocarbones (Chepstow *et al.*, 2003 : 497)

59 D'après les études des moraines du glacier du Huaytapallana, il semble que le retrait des glaces se soit produit progressivement entre 12000 et 8000 BP (Seltzer et Hastorf, 1990).

60 Chepstow (*et al.*, 2003) utilise les pics de pollens de plantes herbacées de la famille des carex (*Cyperaceae spp.*) comme marqueur de sécheresse.

Quant au premier millénaire, il est caractérisé par un climat froid qui limitait sans doute la mise en culture des zones d'altitude (entre 200-900 apr. J.-C.). Les précipitations étaient importantes. A cette époque, les alentours de la lagune Marcacocha étaient couverts d'herbacées (Chepstow *et al.*, 2007). Deux périodes de forte sécheresse surviennent aux alentours de 600 et 1000 apr. J.-C., respectivement.

1.2.4.1.2- 11 – 16^{ème} siècle

Bien documentée dans le monde entier, la Période de Réchauffement Médiéval s'étend entre environ 1000 et 1490 apr. J.-C. dans la cordillère orientale. D'après l'étude des strates de glace du glacier Quelccaya, il semble cette période de réchauffement soit associée à une forte baisse de la pluviométrie (Thompson *et al.*, 1985). Notons que le réchauffement implique la fonte des eaux des glaciers et donc un développement considérable du réseau hydrographique. Il entraîne aussi une variation positive de près de 150 m du gradient climatique et, par conséquent, de l'étagement écologique (Seltzer et Hastorf, 1990). A titre d'exemple, citons Chepstow (*et al.*, 2004 : 28) pour qui, en raison du réchauffement, « *il est possible que l'aménagement de systèmes de terrasses de culture et de canaux ait débuté durant cette période, car les pentes de la vallée Patacancha étaient devenues trop prisées pour continuer à être exploitées comme pâturage.* »⁶¹.

Autre phénomène mondial, le Petit âge glaciaire s'étend, dans la région, entre environ 1490 et 1880 apr. J.-C., d'après les données du Quelccaya. Bien que l'entrée dans le Petit âge glaciaire soit caractérisée par un changement climatique radical, il semble que les effets du refroidissement ne soient pas encore très prononcés au cours du 16^{ème} siècle (Chepstow *et al.*, 2004).

1.2.4.2- Commentaires

Ce travail concerne, en premier lieu, l'époque préhispanique tardive (11-16^{ème} siècles) qui correspond à la période de réchauffement médiéval. A cette époque, les montagnes andines bénéficiaient de bonnes conditions climatiques pour les pratiques agricoles. Les chercheurs les plus optimistes envisagent que les *páramos* d'altitude étaient cultivables jusqu'à près de 4300 m (Schoenwetter dans Lavallée et Julien, 1973 : 50)⁶².

Bien qu'il s'agisse d'une période assez sèche, la faible pluviométrie devait être compensée par la fonte des glaciers qui alimentait de façon régulière les zones de cultures des versants de Vilcabamba et de l'Ampay. En raison des faibles précipitations, les vallées et *quebradas* alimentées par l'eau de la fonte des glaciers étaient sans doute des zones de cultures privilégiées. En fait, il est envisageable qu'il ait existé, durant cette période de réchauffement, une sorte de ségrégation des terres cultivables. Par exemple, la région du massif d'Hatun Urqu

61 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : “*It may also be suggested that the slopes of the Patacancha valley became too valuable to be used for camelid pasture during this period. It is plausible that many of the slopes in the valley were first formally terraced at this time and that the construction of irrigation canals had begun as well* (Chepstow *et al.*, 2004 : 28)”

62 Dans le cadre du projet Asto, Schoenwetter identifia des pollens de plantes sauvages de la famille des Astéracées dans un contexte archéologique localisé à près de 4300 m et daté des premiers siècles du second millénaire de notre ère. Aujourd'hui, la limite supérieure de développement des Astéracées se situe aux alentours des 4000 m.

qui ne possède pas de glacier se trouvait peut-être défavorisée en comparaison des régions de la cordillère de Vilcabamba où l'eau des glaciers était abondante.

L'état embryonnaire des connaissances sur l'histoire climatique de la région doit toutefois inciter à la prudence lors de l'intégration des données climatiques aux explications des processus archéologiques. En effet, les données disponibles sont non seulement peu nombreuses, mais aussi de portée très générale ou très localisée⁶³. Pour conclure, il faut souligner que les conditions de la période de réchauffement que nous vivons sont plus ou moins comparables à celles de la Période de réchauffement médiévale et que, par conséquent, les inférences issues des observations actuelles possèdent donc une certaine validité pour l'étude du contexte environnemental de l'occupation préhispanique tardive.

1.3- LE MILIEU HUMAIN

Après avoir décrit la configuration de l'espace physique ainsi que les contextes climatiques et écologiques, il convient désormais de présenter les principaux aspects de la géographie humaine du cours moyen de la vallée de l'Apurimac. Cette présentation a pour objectif de montrer comment s'organise l'espace social dans un tel contexte montagneux à fort étagement, caractérisé par sa grande diversité écologique. Nous nous intéressons, en particulier, au cas des sociétés paysannes traditionnelles qui composent l'essentiel de la population. Comme nous allons le voir, l'étude du monde rural actuel suggère plusieurs pistes de recherche pour appréhender les problématiques géographiques et territoriales que nous aborderons dans le contexte de l'époque préhispanique tardive.

Pour cela, nous dressons, d'abord, un état des lieux de l'occupation humaine actuelle. Celui-ci a pour objectif d'illustrer la territorialité des sociétés paysannes établies dans la zone d'étude. Nous examinons, ensuite, comment la mosaïque écologique est exploitée, vécue et perçue, suivant la description des principaux paysages ruraux de la région. Enfin, nous expliquons et illustrons l'importance fondamentale de la structure verticale de l'espace social qui articule la complémentarité écologique et façonne, d'une certaine manière, la configuration territoriale de la région.

63 Remarquons, en effet, que les informations issues de l'étude des glaciers reflètent des phénomènes macro-régionaux dont les répercussions locales (qui dépendent la configuration topo-climatique singulière) ne sont pas toujours tangibles. Signalons, par ailleurs, que les conclusions issues des études paléoclimatiques ne s'accordent pas toujours entre elles. Par exemple, l'étude des moraines du mont Huaytapallana indique un petit épisode de glaciation associé à un climat humide et froid aux alentours du 13ème siècle dans la vallée du Mantaro (Seltzer et Hastorf, 1990 : 402), alors que les données du Quelccaya (Cuzco) et du Coropuna (qui appartient à la cordillère occidentale et se trouve localisé dans le département d'Arequipa) n'indiquent pas un tel phénomène (Kuentz *et al.*, 2005).

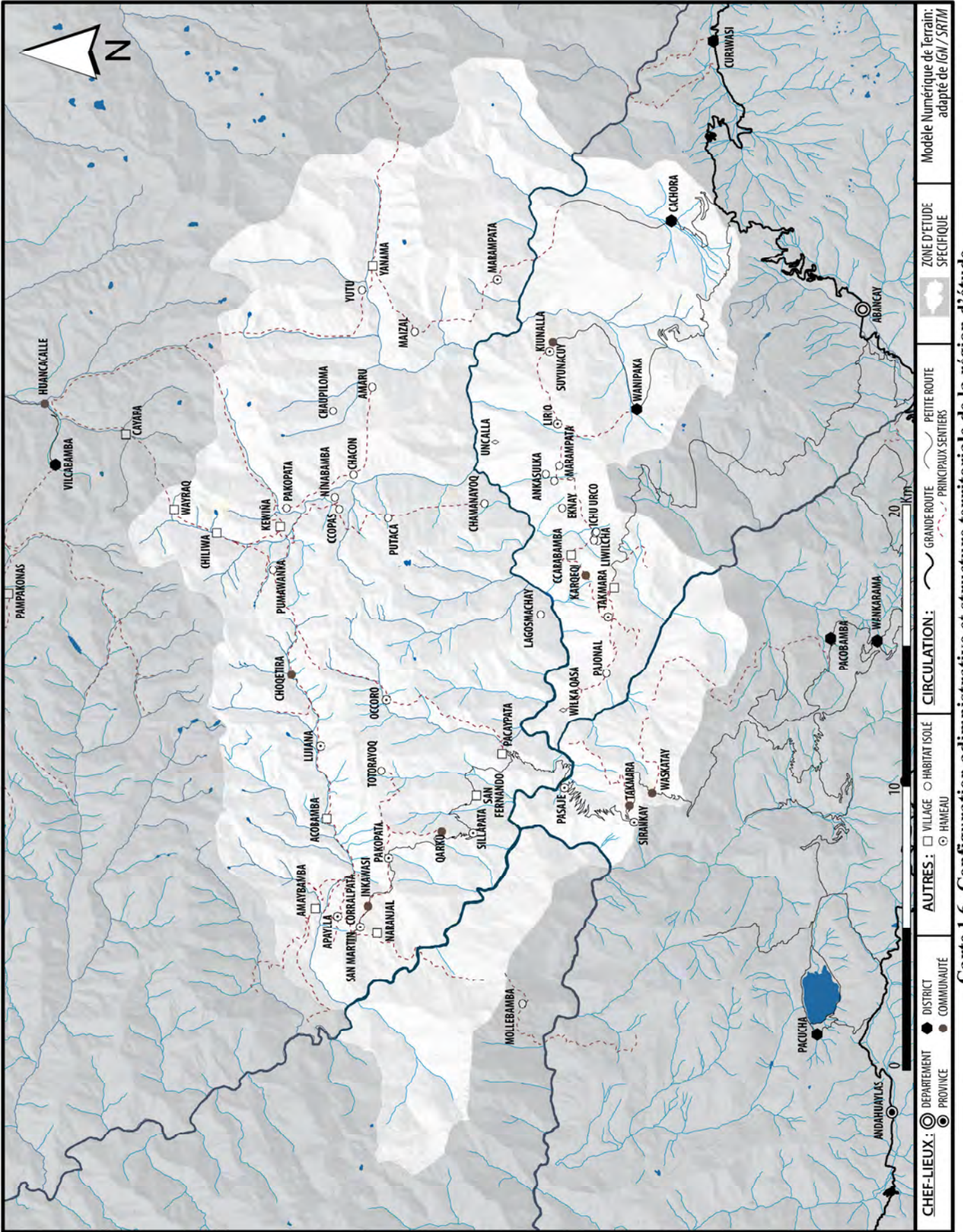
1.3.1- ETAT DES LIEUX DE L'OCCUPATION HUMAINE ACTUELLE**1.3.1.1- Situation politico-administrative**

Située en marge des principaux chefs-lieux régionaux et des grands axes routiers, le CMVA est une région rurale assez peu peuplée (avec moins de trente mille habitants)⁶⁴. La vallée marque, aujourd'hui, la frontière entre les départements de Cuzco, Apurimac et Ayacucho, donnant lieu à une structure administrative complexe, exposée dans le tableau ci-dessous et illustrée par la carte 1.6.

DEPARTEMENTS	PROVINCES	DISTRICTS	COMMUNAUTÉS PAYSANNES
CUZCO	LA CONVENCION	VILCABAMBA	INKAWASI
			QARKU
		SANTA TERESA	YANAMA (coopérative agro-pastorale)
	ANTA	MOLLEPATA	Plusieurs communautés non-déterminées ici
APURIMAC	ANDAHUAYLAS	PACOBAMBA	WASKATAY
			TAKMARA
			PASAJE (ex-hacienda)
	ABANCAY	HUANIPACA	SAN JUAN DE KARQEQUI
			SAN IGNACIO DE KIUÑALLA
		CACHORA	Plusieurs communautés non-déterminées ici
CURAHUASI	Plusieurs communautés non-déterminées ici		
AYACUCHO	LA MAR	CHUNGUI	NINABAMBA (ex-hacienda)
			MOLLEBAMBA (ex-hacienda)
Les zones ayant fait l'objet d'études de terrain sont grisées. Les autres sont les zones périphériques citées dans ce travail			

Tableau 1.3- Configuration administrative de la région d'étude

64 D'après le recensement de juillet 1993, les districts de Vilcabamba, Wanipaka, Pacobamba et Cachora, possèdent un total de 28081 habitants, dont 93,5% vit dans le monde rural (INEI, 1993). A titre de comparaison, la principale ville de la région, Cuzco, compte, à elle seule, plus de 100000 habitants.



Carte 1.6- Configuration administrative et structure territoriale de la région d'étude

Les plus gros villages du CMVA sont généralement les capitales de district. Ils abritent les bâtiments administratifs et concentrent une population assez importante. La plupart d'entre eux (Wanipaka, Cachora et Vilcabamba) sont d'anciens établissements espagnols fondés à la fin du 16^{ème} siècle (voir *infra*, 2.2).

L'essentiel de la population est paysanne (à l'exception des fonctionnaires des centres de santé et d'éducation). On distingue deux groupes socioculturels bien différenciés :

- la population montagnarde autochtone formant la paysannerie traditionnelle, et
- des colons, originaires de la région d'Andahuaylas, venus s'établir dans le fond de vallée de l'Apurimac, afin d'y exploiter des produits tropicaux comme le café et la coca.

La cohabitation de ces deux groupes est bien visible dans la région du massif d'Inkawasi où les populations ne se mélangent guère. Elles parlent deux formes différentes de quechua et sont installées dans des villages distincts. Cette situation s'explique par l'arrivée d'une route reliant Inkawasi à la région d'Andahuaylas. Avec l'entrée des camions, cette route est désormais le principal axe de circulation et d'échanges. Elle a supplanté les caravanes de mules qui reliaient Inkawasi à son chef-lieu, Vilcabamba, situé à deux jours de marche sur l'autre versant de la cordillère. Sans entrer dans les détails du fonctionnement de cette zone frontière, remarquons, toutefois qu'il est probable que des phénomènes frontaliers analogues aient existé à l'époque préhispanique.

1.3.1.2- Structure territoriale

Bien qu'il soit intégré à l'organisation administrative péruvienne contemporaine, le territoire du CMVA présente une structure traditionnelle où la communauté paysanne occupe, le plus souvent, une place prépondérante.

Chaque district regroupe plusieurs communautés paysannes⁶⁵ dont la cohésion sociale est basée sur un système de gestion collective des terres et de réciprocité économique selon des échanges de biens et de services⁶⁶. Dans l'univers rural du CMVA, les communautés paysannes jouent donc un rôle important, car c'est en leur sein que se prennent, le plus souvent, les décisions sur la gestion des terres et des infrastructures collectives (comme les chemins et les canaux d'irrigation, par exemple). Chaque communauté possède un chef-lieu qui est d'ordinaire un gros village avec son église et son école, et où se tiennent les réunions entre *comuneros*. Il est courant que le chef de la communauté y possède une maison, même s'il ne s'agit pas toujours de sa résidence principale. A la différence des districts, les frontières territoriales de la communauté ne sont pas toujours établies selon un cadastre fixe ; c'est le cas dans la cordillère de Vilcabamba où il est courant que des litiges terriens opposent les familles paysannes pour le contrôle des terres abandonnées depuis plusieurs décennies.

65 Au Pérou, les communautés paysannes possèdent un statut institutionnel depuis 1969. Leur situation politico-administrative a été normalisée au moment de la réforme agraire, à la suite de la redistribution des terres des latifundias (Isbell, 2005[1978]).

66 Ce genre de mécanismes d'entraide collective pour la subsistance rappelle les valeurs des communautés traditionnelles andines, dénommées *ayllu*. En l'absence d'étude sur l'histoire des structures sociales de la région, montrant une continuité dans l'organisation des groupes paysans, il est impossible de suggérer que la situation actuelle soit héritée de l'époque préhispanique. Le lecteur peut se reporter aux chapitres 2 et 7 pour une discussion plus approfondie sur la problématique des structures sociales paysannes de type *ayllu*.

En raison de leur emplacement spécifique sur les axes routiers, certains villages de moindre importance socio-politique traditionnelle jouent, aujourd'hui, un rôle important sur le plan économique. Assez développés et parfois même munis d'une école et/ou d'une église, des établissements de colons, comme San Fernando et Pacaypata, forment des pôles commerciaux où les habitants de la région peuvent se ravitailler en produits importés et vendre une partie de leur production agricole, des produits spécialisés comme le café, ou encore la laine de leur troupeau, ainsi que leur bétail.

En dehors des villages, une grosse partie de la population est installée dans des hameaux qui regroupent quelques maisons et une poignée de familles, Celles-ci sont bien souvent liées par des relations de réciprocité dans leur économie de subsistance quotidienne. Les établissements humains les plus simples (« habitat isolé », sur la carte 1.6, p. 43) comptent une à trois maisons où résident généralement les membres d'une même famille.

Comme nous avons pu le remarquer lors de nos séjours sur le terrain, il est courant que les familles de paysans possèdent plusieurs maisons dispersées sur un massif et/ou dans une vallée particulière. Cette pluri-résidence constitue, en effet, un mode d'occupation du sol adapté à la structure verticale du territoire paysan. Mais, avant d'approfondir ce sujet important qui trouvera écho dans l'étude de la structure de l'habitat préhispanique, il convient d'abord d'examiner l'organisation des milieux ruraux du CMVA.

1.3.2- LES MILIEUX RURAUX DU CMVA

Le CMVA forme un milieu andin des plus variés (Fig. 1.5) ; il offre, par conséquent, des possibilités multiples pour la vie paysanne. Des siècles de ruralité ont façonné le faciès environnemental de la région, pour l'habitat et la subsistance. Tel qu'il apparaît aujourd'hui, le paysage est l'héritage de siècles de pratiques paysannes dont on trouve par endroit des empreintes au sol et dont la paysannerie traditionnelle (actuelle) semble garder de multiples héritages.

Dans le contexte andin, l'agencement du paysage est étroitement lié à la structure verticale de l'environnement. On doit au géographe Pulgar Vidal (1980), la classification emic la plus utilisée, afin de décrire l'étagement écologique et culturel. Cette modélisation du paysage andin constitue une synthèse générale de l'organisation des « zones de production » (Mayer, 2002) mais aussi de la représentation que se font les paysans andins de leur environnement. Il s'agit d'un modèle théorique couramment employé en archéologie, car il intègre les catégories de *yunga*, quechua et *puna*, qui sont décrites par les chroniqueurs au 16^{ème} siècle.

Selon ce modèle, le CMVA présente cinq étages écologiques constituant des milieux spécifiques pour l'habitat et la production, ainsi que des paysages culturels singuliers dans la conception traditionnelle du monde andin (Flores, 1978 ; Isbell, 2005[1978] ; Vallée, 1971).



Figure 1.5- Paysages du CMVA

1.3.2.1- Les *yunga* : une zone de production spécialisée

Le fond de vallée de l'Apurimac et les bas versants des massifs jusqu'à près de 2300 m correspondent à l'étage *yunga*. Aujourd'hui, la région est peu peuplée. San Fernando et Pacaypata, situés aux alentours de 2000 mètres d'altitude, sont les deux seuls villages dont la population est, pour l'essentiel, constituée de colons. Les hameaux sont rares, mais on trouve, en revanche, de nombreux habitats isolés (écarts) qui sont occupés au moment des semences et des récoltes.

En raison du climat chaud, l'agriculture est très développée dans cet étage écologique où poussent un grand nombre de cultigènes trop sensibles pour les altitudes supérieures. Suivant l'aménagement de systèmes d'irrigation, le milieu aride des terrasses fluviales se transforme en un terroir parmi les plus productifs des Andes.

Dans la région, on distingue deux types de production :

- La première est intégrée à l'économie locale de subsistance des populations montagnardes (dont l'établissement principal se situe dans les zones d'altitude supérieure). Elle est caractérisée par la culture mixte d'une grande variété de produits vivriers comme le manioc (*Manihot esculenta*)⁶⁷, la patate douce (*Ipomoea batatas*), le maïs (*Zea mays*) de vallée, le piment (*Capsicum spp.*) ainsi que divers cucurbitacées, légumineuses et fruits⁶⁸.
- La seconde, la plus développée aujourd'hui, correspond à l'exploitation spécialisée intensive⁶⁹ de parcelles de cacao, de café, de coca (*Erythroxylum coca*) et de canne à sucre (*Saccharum sp.*). L'ensemble de ces produits, destinés à l'exportation, est cultivé par des colons d'Andahuaylas qui exploitent les zones humides de forêt pour la production commerciale. Depuis le 16^{ème} siècle, c'est aussi dans les *yunga* qu'étaient établis les latifundias espagnols où l'exploitation de la canne à sucre (entre autres), a joué un rôle de premier plan dans l'économie régionale durant plusieurs siècles (Miranda, 2002 ; Hostnig *et al.*, 2007).

Ainsi, les *yunga* constituent un territoire mixte où se côtoient les parcelles des montagnards et les exploitations de colons étrangers, intégrées, respectivement, à l'économie locale et à un réseau commercial macro-régional. Cette partition territoriale spécifique des *yunga* de la vallée de l'Apurimac est intéressante, car nous verrons qu'il existait peut-être une organisation comparable à l'époque préhispanique. Comme le montre l'étude d'Espinoza Soriano (1973), ce type de configuration territoriale était, en effet, en place dans la vallée voisine du Pachachaka, où une partie des terres était cultivée par des colons implantés par les Inkas et dont la production⁷⁰ était destinée à l'économie d'Etat.

Les fonds de vallées, bien que généreux du point de vue agricole, constituent toutefois un environnement difficile. Le climat chaud et humide est, en effet, propice au développement de maladies tropicales comme la leishmaniose et le paludisme, ainsi qu'à la recrudescence de

67 La plupart des noms scientifiques des produits cultivés proviennent de *Lost crops of the incas* (National Research Council, 1989)

68 Comme la lucuma (*Pouteria lucuma*) et le Figuier de Barbarie (*Opuntia spp.*).

69 Le café et la coca donnent jusqu'à quatre récoltes par an (Camino, 1985 ; Bowman, 1916). La récolte est laborieuse mais ces cultigènes ne requièrent pas d'entretien particulier au cours de leur croissance (Lyon, 1995 ; Llorens, 2004).

70 Les archives mentionnent la production intensive de coton (*Gossypium barbadense*), de piment et de coca qui étaient destinés aux entrepôts inkas de la région d'Abancay (Espinoza Soriano, 1973 : 240).

parasites divers. Au cours de l'histoire, les voyageurs ont souvent été frappés par ces conditions ingrates qui règnent dans le fond de vallée de l'Apurimac (Wiener, 1880 ; Squier, 1974[1877]). Parmi eux, le géographe Riva-Agüero (1964 : 9) livre un témoignage saisissant, lorsqu'il écrit qu'« *au sein de la vallée, la chaleur et les nuages de moustiques vous suffoquent* » et qu'il s'agit « *d'une zone malsaine de chauds miasmes où règnent le paludisme et le coto* »⁷¹. On trouve d'ailleurs le même genre de témoignages dans les chroniques du 16^{ème} siècle qui dépeignent une situation similaire et expliquent pourquoi les montagnards n'y séjournent que de manière ponctuelle : « *les indiens montagnards qui s'y rendent, tombent souvent malades ; il y a beaucoup de bestioles qui leur font du mal, comme les moustiques, les grandes fourmis (dont la piqûre provoque une douleur durant vingt-quatre heures), et des serpents.* »⁷² (Maurtua, 1906 : 302). Garcilaso (1976[1609] : 161) ajoute qu'il s'agit d'une « *région si chaude que les indiens montagnards, originaires de zones au climat froid ou tempéré, ne peuvent y vivre car ils y tombent rapidement malade et meurent* »⁷³, raison pour laquelle l'Inka aurait fait peuplé la région de colons originaires des vallées chaudes et désertiques de la côte Pacifique (voir *infra*, 2.1.3.3.1 et 9.1.1.2.1.1).

1.3.2.2- Le paysage quechua au centre de l'étagement andin

Dans les Andes centrales, la zone de vie traditionnelle des populations montagnardes est appelée quechua⁷⁴. Elle se situe entre environ 2300 et 3500 m et jouit d'un climat tempéré. Dans le CMVA, on y trouve les chefs-lieux des districts et des communautés paysannes ainsi que la grande majorité des villages. Elle concentre donc l'essentiel de la population.

L'étagement quechua est le paysage classique de l'agriculture vivrière traditionnelle. On y cultive une grande variété de céréales et de légumineuses et quelques espèces de tubercules dans les hauteurs. D'une manière générale, le cycle agricole principal s'étend de septembre à mai, afin de tirer profit de la saison des pluies (appelée *poqoy* en quechua) pour la croissance des cultigènes, et aussi d'éviter les gelées nocturnes des mois les plus froids de la saison sèche (nommée *ch'irao*).

Le tableau 1.4, ci-dessous, présente les caractéristiques générales du cycle agricole traditionnel. En raison de la disparité des contextes topo-climatiques des massifs situés de part et d'autre de l'Apurimac (voir *supra*, 1.2.3.4.1), il existe des différences dans les pratiques agraires. Ainsi, dans la cordillère de Vilcabamba, la présence des glaciers, la forte humidité atmosphérique des vallées et *quebradas* et les masses d'air chaud (montant du fond de vallée de l'Apurimac)

71 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *En el seno de la quebrada sofocan el calor y las nubes de mosquitos. No se ve del cielo más que una angosta franja de intenso azul. La corriente, velocísima y lodosa, arrastra ramas y pedruscos; se crispa en algunas partes con espumosos remolinos; presenta en otras placas lívidas y aceradas; centellea más abajo como las mallas de una armadura* ». « *Esta margen izquierda [au niveau de Curawasi], aunque asperísima, lo es algo menos que la de enfrente* ». « *Hemos abandono las zonas malsanas, de miasmas cálidos, en que reinan el paludismo y el coto* » (Riva-Agüero, 1964 : 9). La traduction est nôtre.

72 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *y los indios serranos que por allí van suelen muy oresto enfermar ; ay muchas sabandijas que les hacen mal, como mosquitos, hormigas largas, que dan picadas que duran 24 horas el dolor, y víboras* » (Anonyme dans Maurtua, 1906 : 302). La traduction est nôtre.

73 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *región tan caliente que los indios de la sierra, como son de tierra fría o templada, no pueden vivir en tanta calor, que luego enferman y mueren* » (Garcilaso, 1976[1609] : 161). La traduction est nôtre.

74 « Quechua » est un nom de langue quechua qui désigne les régions au climat tempéré, domaine de la culture du maïs (Holguín, 1989[1608]).

permettent, d'une part, une moindre dépendance à l'irrigation⁷⁵, d'autre part, une élévation notable du seuil altitudinal de production⁷⁶ et plus de souplesse dans le calendrier agricole⁷⁷. Remarquons, toutefois, que les terrains fortement inclinés de la cordillère de Vilcabamba constituent des zones à risque pour les aménagements agricoles comme les canaux et les terrasses qui peuvent être emportés à tout moment par des glissements de terrains. De fait, les principaux canaux d'irrigation (voir Carte 1.4, p. 29) semblent être circonscrits à la crête du contrefort de la région d'Inkawasi, alors qu'ils sont plus développés sur les versants de la rive gauche (ex. : crête du contrefort de Takmara, vallée de Kiuñalla, replats de Karqeqi et Waywayo, versant Waskatay-Pasaje).

CYCLE AGRICOLE		PRODUCTIONS	SEMENCES	RECOLTES	H2O
Avancé	<i>MISKA</i>	Céréales, maïs	Début Août	Janvier	Culture avec Irrigation
	<i>MAWAY</i>	Tubercules	Fin Juillet	Novembre	Culture Pluviale
Principal	<i>HATUN TARPUY</i>	Global	Septembre	Avril-Mai	Irrigation jusqu'à décembre
Tardif	<i>K'EPA TARPUY</i>	Céréales (blé, orge)	Janvier	Mai	Culture avec Irrigation
Adapté d'après : Farrington, 1984 : Vallée de Cusichaca, Cuzco ; Camino <i>et al.</i> , 1985 : Cordillère de Carabaya, Puno ; Mitchell, 1976 : Quinoa, Ayacucho					

Tableau 1.4- Calendrier de l'agriculture vivrière traditionnelle des régions de la cordillère sud-orientale.

Parmi la grande variété de cultigènes du paysage quechua, le maïs occupe traditionnellement une place importante. Depuis l'époque préhispanique, c'est un produit noble et rituel (Murra, 1983[1978]) dont la culture requiert un soin particulier⁷⁸. C'est, en effet, à partir de maïs qu'on élabore la bière *aqha*, plus connue sous le nom de *chicha*. Cette boisson est fondamentale dans l'entretien des relations sociales, car c'est en *chicha* que l'on rétribue symboliquement les échanges de services entre membres de la communauté.

La région quechua forme donc le principal espace de vie et de résidence des sociétés montagnardes. Sur le plan écologique, son climat tempéré est favorable à l'agriculture vivrière et confortable pour l'habitat. Sur le plan culturel, ce paysage est traditionnellement conçu, comme *chawpi*, centre de la communauté et cœur de l'espace domestique, constituant une sorte de pôle de l'espace habité (Isbell, 2005[1978] ; Sanchez, 1978 ; Gow, 1978 ; Platt, 1978).

75 Dans la vallée du Yanama, très peu peuplée et sauvage, il est courant que les paysans sèment du maïs, de façon anarchique, sur les pentes les moins prononcées. L'aménagement préalable du terrain et l'entretien au cours du cycle de croissance sont presque nuls. S'il s'agit d'une pratique agricole marginale, elle démontre que la forte humidité atmosphérique des zones de forêt humide permet la croissance de maïs sans irrigation (Valencia, Com. Perso.).

76 D'après Flores Ochoa (1985) une espèce de maïs, dénommé *puca sara*, est cultivée dans la vallée du Mapillo jusqu'à près de 3800 m.

77 Notons que la période agricole est aussi plus étendue. Par exemple, la rareté des gels nocturnes est favorable aux semences avancées dès le début du mois d'août, qui permettent une récolte en janvier, au moment où les stocks de l'année antérieure commencent à s'épuiser.

78 Le maïs possède un cycle de croissance d'environ sept mois, soit le plus long des cultigènes andins (Brush, 1977). Il a besoin d'être irrigué toutes les deux semaines jusqu'en décembre lorsque les précipitations deviennent plus fréquentes (Farrington, 1984 ; Camino *et al.*, 1985 ; Mitchell, 1976). Comme la plupart des cultigènes de la zone quechua, les parcelles de maïs sont exploitées de façon intensive sur plusieurs années consécutives jusqu'à ce que la terre s'épuise ; on laisse alors 1 à 2 ans de jachère (Camino *et al.*, 1985).

1.3.2.3- Les terres tempérées d'altitude de l'étage *suní*

Entre 3500 et 3900 m d'altitude, l'étage écologique *suní* constitue une sorte de prolongation de l'étage quechua. Bien que le climat y soit plus froid (avec des gelées nocturnes courantes durant la saison sèche), cette zone est également cultivée⁷⁹. Il s'agit de la zone de production de plusieurs aliments de base nécessaires à la subsistance traditionnelle (Hastorf, 1993) tels la pomme de terre (*Solanum tuberosum*), la *oca* (*Oxalis tuberosa*), l'*olluco* (*Ullucus tuberosus*) ainsi que le quinoa (*Chenopodium quinoa*) et le *tarwi* (*Lupinus mutabilis*). L'agriculture est généralement pratiquée sans irrigation (dite de *secano*) suivant le cycle *hatun tarpuy*⁸⁰, avec une rotation intensive des terres⁸¹ dans les parties basses à la limite de l'étage quechua et une culture plus sporadique⁸² aux alentours des 4000 mètres.

Aujourd'hui, seuls quelques villages et hameaux sont établis dans ces zones d'altitude. L'essentiel de leurs habitants consacrent une grande partie de leurs activités à l'élevage. Les hameaux, comme Occoro et Lirio, ne sont habités que de manière saisonnière, en fonction du calendrier agricole (Tableau 1.4) et de la transhumance du bétail. Les villages les plus hauts sont Choquetira dans la vallée du Mapillo et Kewiña dans la vallée d'Arma. Tous deux sont situés au cœur de la cordillère de Vilcabamba aux carrefours d'importants axes de communication. Cette situation leur confère le statut de pôles socio-économiques entre les différentes zones de production. Cet aspect, nous le verrons, semble avoir été privilégié pour le développement des villages les plus importants de l'époque préhispanique tardive.

1.3.2.4- Les paysages pastoraux : la *puna*

Au-delà de 3900 m d'altitude, il n'existe aujourd'hui aucun établissement humain. On y trouve toutefois quelques rares champs de tubercules généralement regroupés autour des lacs qui offrent un microclimat propice.

Les *páramos* d'altitude sont traditionnellement les écosystèmes de base exploités pour l'activité pastorale (Flores Ochoa, 1977). Pourtant, cet espace semble délaissé aujourd'hui, car les habitants de la région se consacrent surtout à l'élevage d'ovins qui s'alimentent des graminées tendres des *ch'ampa* de l'étage *suní*⁸³. A en croire nos informateurs⁸⁴, l'élevage de lamas et

79 L'étude de White (1982 Ms) des environs de Vilcabamba (sur le versant nord de la cordillère éponyme) montre que le paysage de l'étage écologique *suní* est très hétérogène. Il s'assimile à un patchwork de terrains aménagés –champs de tubercules, pâturages, bosquets, *matorrales*- qui sont complémentaires du point de vue de la subsistance. Par exemple, White explique que durant le long cycle de jachère se forment de vastes étendues de graminées, appelées *ch'ampa*, qui sont destinées à l'alimentation des troupeaux de moutons. Par endroit, des bosquets sont conservés pour disposer de bois de chauffe et de plantes médicinales. Sur les pentes les plus prononcées, qui sont les moins propices à la culture, on laisse se développer les herbacées (*ichu*) qui servent de fourrage, pour la couverture des habitations ou pour la confection des litières.

80 L'expression quechua « *hatun tarpuy* » signifie les « semences principales » et se réfère donc au cycle agricole principal. Notons qu'il existe aussi des cultures avancées de tubercules plantés en juillet et récoltés en novembre-décembre. Ce dernier est appelé *maway* (Camino *et al.*, 1985). Il est généralement pratiqué dans les endroits abrités ou aux alentours des lagunes et des bois d'altitude dont l'humidité limite la chute des températures nocturnes, et ce jusqu'à 3700 m (Farrington, 1984).

81 Dans son étude de la communauté de Cuyu-cuyu (région orientale du département de Puno), Camino (*et al.*, 1985) relève un cycle de rotation de 6 ans : 1. Pomme de terre 2. *Ocalolluco* 3. Polyculture *ocalolluco* 4. Monoculture de fèves et d'orge 5. Jachère 6. Jachère.

82 Impliquant près de six ans de jachères pour une année de récoltes (Camino *et al.*, 1985 ; White, 1982 Ms).

83 Flores Ochoa (1985) appelle ce type de pâturage « *mío-mío* » et signale qu'il ne convient pas aux camélidés.

d'alpagas n'est pas pratiqué dans la région. Pourtant, Bowman signale la présence de camélidés dans la cordillère de Vilcabamba, au début du 20^{ème} siècle. Au 16^{ème} siècle, Titu Kusi (1992[1570] : 53) relate que Vilcabamba comptait un cheptel de près de cinquante milles camélidés avant que les Espagnols n'en dérobent une grande partie aux Inkas ; dires confirmés quelques décennies plus tard par le gouverneur de la région Baltasar de Ocampo (1999[1610] : 14). Ainsi, il ne fait pas de doute que les camélidés andins abondaient dans les steppes d'altitudes du CMVA. La découverte de nombreux ossements de camélidés dans les fouilles de Choqek'iraw (Lecoq *et al.*, 2004, 2005, 2006) et de Yuraq Rumi (Araoz, 2008) pourrait d'ailleurs aller dans ce sens, bien que les camélidés pourraient aussi provenir de régions voisines aux espaces de *puna* plus étendus, comme les haut-plateaux du département d'Apurimac, par exemple.

1.3.2.5- Le domaine des sommets : *urqu*

« *Urqu* » est un terme quechua désignant la haute montagne (Holguín, 1989 [1608] : 357). Il s'agit d'une région sauvage, où l'homme ne fait que passer en croisant les cols d'altitude au pied des neiges éternelles. Bien que les principales zones de vie se trouvent à distance des sommets, les pics montagneux sont omniprésents dans les paysages du CMVA. Ils constituent ainsi des marqueurs évidents pour l'orientation géographique et servaient probablement aussi, souvent, de repères calendaires sur la ligne d'horizon (Zuidema, 1995 ; Bauer et Dearborn, 1998).

Du point de vue économique, cet étage n'est pas exploité. Il s'agit néanmoins d'une zone de prime importance pour la subsistance paysanne car les glaciers et les lacs constituent une ressource hydrique incommensurable. D'ailleurs, les sommets sont souvent associés symboliquement à la fertilité car ils sont la source de l'eau qui alimente la terre et garantit la subsistance. A Andamarca (Ossio, 1977) et dans la région du Tititaca (Bastien, 1996), cette réalité fait l'objet d'une métaphore qui compare les cours d'eau des versants de la montagne au sang du *Wamani*.

Le *Wamani* (tel qu'il est appelé dans la *sierra central* du Pérou) est l'essence personnifiée de la montagne. Il est aussi appelé « *guaca pacarisca* » (par Albornoz dans Duviols, 1984 : 198), *Apu* (à Cusco, ou encore *Roal*), *Achachila* (en aymara) ou encore *Mallku* (à Isluga au Chili et dans la cordillère Intersalar en Bolivie), selon les régions et les époques. Dans les mythes et les légendes, il est souvent considéré comme une divinité tutélaire maîtresse du paysage (Taylor, 1974-76 ; Martinez, 1983 ; Lecoq et Fidell, 2001 ; Williams *et al.*, 2006), garantissant la fertilité des cultures, la reproduction des troupeaux, la clémence du climat, etc. Sur le plan cosmologique, il constitue parfois l'emblème de l'espace géographique auquel il appartient, et souvent aussi un marqueur territorial (Molinié, 1986-87 ; Martinez, 1989[1976] ; Lecoq, 1999 ; Sanhueza, 2008). Ainsi, le Salkantay figure, aujourd'hui, l'ensemble de la cordillère de Vilcabamba pour les habitants des départements de Cuzco et d'Apurimac (Nuñez del Prado, 1970 : 71).

Remarquons aussi que l'idée d'une certaine hiérarchie des sommets au sein d'une même cordillère, voire d'une région, est courante (Nuñez del Prado, 1983 : 158 ; Martinez, 1989[1976] ; Isbell, 2005[1978] ; Reinhard, 1983 ; Bouysse-Cassagne et Bouysse, 1984 ; Bellenger, 2005 ;

84 Les personnes interrogées ne se souviennent pas avoir vu de camélidés dans la région. Au cours de nos visites, nous n'avons eu qu'une fois l'occasion d'apercevoir un groupe d'une vingtaine d'alpagas récemment introduits (de façon expérimentale) par une ONG dans la *puna* de Choqetira.

Ricard, 2007). Même s'il n'existe aucune donnée ethnohistorique à ce sujet, il est donc envisageable que les vingt-cinq *nevados* de la cordillère de Vilcabamba aient pu être intégrés à une sorte de « panthéon » de divinités tutélaires aux aires d'influences variables et aux attaches territoriales spécifiques, comme cela existe dans d'autres régions des Andes, et comme nous le discuterons dans le contexte du paysage préhispanique.

Aujourd'hui, les nombreuses croyances liées aux sommets sont véhiculées par les mythes et les légendes (Girault, 1958 ; Nuñez del Prado, 1970 et 1983 ; Casaverde Rojas, 1970 ; Earls et Silverblatt, 1978 ; Martinez, 1983 ; Lecoq, 1999 ; Gose, 2006). Ces croyances sont matérialisées lors d'hommages rituels ou encore de pèlerinages dont le plus connu est celui de l'Ausangate où, chaque année au mois de mai, convergent des milliers de personnes afin de célébrer la fête du Qoyllur Riti (Molinié, 2003 ; Rostworowski, 2003 ; Ricard, 2007). Même si elles sont souvent masquées sous un catholicisme (ou autre courant religieux) de façade, il semble que les croyances associées aux *apu* soient bien vivantes dans le monde paysan de Vilcabamba. Des rites sont, en effet, pratiqués aux moments importants du calendrier agricole et, en particulier, durant les mois d'Août et de Février lorsque la terre est considérée « ouverte » (Ossio, 1978 ; Isbell, 2005[1978] ; Zuidema, 1981 : 328).

ETAGE ECOLOGIQUE	OCCUPATION HUMAINE	EXPLOITATION ECONOMIQUE	AGRICULTURE	H2O	ELEVAGE	AMÉNAGEMENT DU PAYSAGE	REPRÉSENTATION IDEELLE DU MILIEU
<i>URQU</i>	Néant	Néant	Néant	Sources	Néant	Néant	<i>Apus</i> (Divinités tutélaires)
<i>PUNA</i>	Néant	Limitée	Agriculture vivrière ponctuelle	<i>Culture pluviale</i>	Rare, en l'absence de camélidé	Rare	<i>Sallqa</i> : monde sauvage
<i>SUNI</i>	Limitée	Régulière	Agriculture vivrière	<i>Culture pluviale</i>	Dense	Construit	Domestiqué
QUECHUA	Dense / Stable	Soutenue	Agriculture vivrière	<i>Culture pluviale</i>	Limitée	Construit	Domestiqué / <i>Chawpi</i> (centre)
<i>YUNGA</i>	Marginale / Saisonnière / Colons	Soutenue	Agriculture vivrière complémentaire et Agriculture spécialisée de produits de climat chaud	Irrigation indispensable	Néant	Ponctuel	Domestiqué mais climat malsain

Tableau 1.5- Les étages écologiques du CMVA : synthèse

1.3.2.6- Commentaires

L'ensemble des milieux que nous venons de décrire forme une mosaïque écologique variée. Le tableau 1.5 synthétise leurs attributs écologiques et culturels. Il montre leur complémentarité économique et met en évidence la structure d'un système culturel cohérent, lié à une vision classique du monde andin montagnard telle qu'elle apparaît dans la plupart des chroniques, des documents historiques et des études ethnographiques que nous avons consultés. Mais notons que ce tableau présente un schéma simplifié qui ne rend donc pas tout à fait compte de la variabilité et de la complexité du système culturel. Il constitue néanmoins un cadre holistique, suffisamment général et fluide pour la contextualisation préliminaire des données archéologiques.

A la différence d'autres régions andines, le CMVA contient cette mosaïque d'étages écologiques complémentaires dans un espace géographique restreint. Quelques heures de marche suffisent, en effet, pour se rendre au fleuve Apurimac depuis la *puna*, ce qui forme un contexte spécifique de « verticalité » que nous expliquons ci-dessous.

1.3.3- COMPLEMENTARITE ECOLOGIQUE ET VERTICALITÉ

1.3.3.1- La complémentarité écologique

Dans un contexte montagneux à fort étagement où chaque étage écologique offre des ressources distinctes, la subsistance repose sur une économie tirant profit de la complémentarité entre ces étages (Flores Ochoa, 1978 ; Masuda *et al.*, 1985 ; Dollfus, 1999). Ce principe implique ainsi que la société paysanne contrôle, de manière directe ou indirecte, plusieurs zones de productions complémentaires (Golte, 1980 ; Mayer, 2002). Sur le plan historique, ce système de « *contrôle vertical d'un maximum d'étages écologiques* », tel que l'a appelé Murra (2002[1975]), a vraisemblablement été à la base de la formation et de la cohésion sociale des grandes « chefferies » montagnardes de l'époque préhispanique tardive, comme les *Chupaychu* et *Lupaqa*, par exemple. Ce système a sans doute aussi constitué un aspect fondamental du développement et du fonctionnement des grandes cultures andines. Par exemple, il est bien connu que Tiwanaku, dont la capitale était située sur les rives du lac Titicaca, possédait des colonies dans les *yunga* du piémont amazonien et des vallées de la côte Pacifique (Berenguer, 2000).

Quant au CMVA, il constitue un contexte rare dans les Andes où les habitants disposent, dans un même espace géographique, d'une gamme complète de ressources vivrières, ainsi que d'une grande diversité de produits complémentaires pour l'artisanat, la médecine, etc. A ce propos, nous avons vu que les étages quechua et *suní* sont à la base de la subsistance andine traditionnelle, et que les *yunga* offrent des conditions qui permettent la production d'aliments et de ressources complémentaires très prisées comme la coca, le coton et le piment, entre autres. Enfin, la *puna*, même si elle n'est pas très étendue ici (représentant 20% de l'espace du CMVA), constitue un habitat naturel pour l'élevage des camélidés.

Les modalités de l'articulation de la complémentarité écologique sont regroupées dans le concept de « verticalité ». Dans les Andes, on reconnaît généralement trois grands types de verticalité qui se distinguent par l'échelle des interactions entre zones de production et par la configuration du système d'occupation associé : la « micro-verticalité », le « système archipélagique »⁸⁵ et la « verticalité étendue »⁸⁶ (Murra, 2002[1975] ; Brush, 1976: 12 ; Morlon, 1996). Le CMVA constitue un contexte typique de micro-verticalité où les différentes zones de productions se trouvent à courte distance l'une de l'autre ; il suffit généralement d'une demi-

85 Le « système d'archipélagique », qui correspond à une territorialité discontinue (en réseau) avec des colonies distantes de plusieurs jours de marche d'une aire centrale, a fait l'objet de nombreuses recherches historiques et archéologiques. Le lecteur trouvera des définitions théoriques ainsi que des études de cas ethnohistoriques et archéologiques dans les ouvrages suivants : Murra (2002[1975]), Morris (1978), Harris (1978), Lecoq (1987), entre nombreux autres.

86 La « verticalité étendue » correspond au cas des grandes vallées interandines au gradient vertical peu prononcé comme celles du Vilcanota et du Chumbao situées de part et d'autres de la région étudiée. Le modèle implique une certaine distance entre les zones de production et l'existence de pôles d'échange centralisés où se réunissent les habitants des différentes zones, comme le sont Andahuaylas et Urcos par exemple.

journée de marche pour rejoindre le fond de vallée de l'Apurimac depuis les sommets des versants et vice-versa. En théorie, le paysan possède donc un accès direct à l'ensemble des zones.

1.3.3.2- Formes de verticalités aujourd'hui

L'articulation de la complémentarité écologique repose sur des systèmes d'occupation du sol liés à des réseaux d'échanges de biens et de services, qui reposent sur les principes traditionnels d'*ayni* (réciprocité) et *minka* (travail communautaire) (D'Altroy, 2000). Ces mécanismes socio-économiques fonctionnent toujours dans certaines régions du CMVA. La verticalité s'exprime à différentes échelles et prend différentes formes. A titre d'exemple, nous en présentons ici trois aspects concrets.

1.3.3.2.1- La structure verticale de la vallée du Mapillo

Comme les autres grandes vallées de la cordillère de Vilcabamba, la vallée du Mapillo présente un étagement écologique intégral. Il s'agit aujourd'hui de la vallée la plus peuplée de la région. Ses habitants appartiennent à la communauté paysanne de Choquetira dont le chef-lieu éponyme, se situe dans les hauteurs à 3800 m. Trois autres villages sont installés en aval, dont Amaybamba situé dans la partie basse à 1700 m (voir Carte 1.6, p. 43). Bien que l'occupation de la vallée ait connu de profonds changements ces dernières décennies et notamment une importante chute démographique⁸⁷, il existe toujours une forte cohésion sociocommunautaire entre les villages. Cette dernière se traduit par de nombreux liens familiaux, des échanges de services pour les activités paysannes, ce qui entraîne un va-et-vient constant entre Choquetira et Amaybamba (Flores Ochoa, 1985). La région du Mapillo constitue ainsi un typique réseau vertical d'interactions socioéconomiques à l'intérieur d'une même vallée. De cette manière, l'articulation de la complémentarité écologique confère une certaine autarcie à ses habitants.

1.3.3.2.2- La pluri-résidence dans la région d'Inkawasi

Un aspect important des mécanismes socio-économiques des réseaux verticaux est le phénomène de pluri-résidence. Nous avons déjà remarqué qu'il est courant que les familles possèdent plusieurs maisons dispersées. A titre d'exemple, nous présentons le cas de Gregorio Urbano⁸⁸ qui nous paraît représentatif du système de résidence de la plupart des familles de la région.

Gregorio est *comunero* d'Inkawasi dans la cordillère de Vilcabamba. Il possède des terres agricoles, dispersées dans les différents étages écologiques, qu'il exploite pour la subsistance de sa famille. Mais, son activité principale est l'élevage, dont il tire de bons revenus lorsque se présentent les acheteurs de bétails *apurimeños*. Il vit la plus longue partie de l'année à 3700 m

87 Durant les années 1980, la vallée du Mapillo a beaucoup souffert des troubles qui opposaient les guérillas du Sentier Lumineux à l'armée péruvienne. Aujourd'hui, on trouve de nombreuses maisons en ruines dans les hameaux Acobamba et Lijiana. D'après les habitants de la région, la plupart de ces maisons en ruines ont été abandonnées à cette époque.

88 Témoignages de Gregorio Urbano recueilli à Totorayuc et Pakopata entre juin et août 2007.

dans une *quebrada* isolée, appelée Totorayuq, où paissent ses moutons et ses vaches. Sa femme et l'une de ses filles y résident presque toute l'année et se chargent du troupeau. Gregorio possède aussi une maison dans le hameau de Pakopata, à 3200 m, aux alentours duquel il cultive quelques champs, et une autre à 3000 m dans le village d'Inkawasi, où il réside quelques semaines durant la saison sèche. Il se rend aussi souvent dans ce village pour assister aux réunions de la communauté.

Diverses parcelles agricoles, situées aux alentours de 2000 mètres d'altitude, non-loin du hameau de Apaylla, lui fournissent des produits de climat chaud comme la coca. Il y séjourne généralement quelques jours au moment des semences et des récoltes, et s'y rend aussi parfois pour l'entretien des canaux d'irrigation. Là, il dispose d'une cabane dans laquelle il entrepose ses outils et où il dort lorsqu'il ne finit pas ses travaux agricoles à temps.

Au total, Gregorio Urbano possède au moins quatre maisons et une cabane, dans quatre sites établis entre 2000 et 3700 m d'altitude. Sa famille est dispersée entre les différents sites et effectue des changements saisonniers de résidence. Les sites les plus éloignés se trouvant à environs huit heures de marche, Gregorio n'a de cesse de se déplacer entre la *puna* et les *yunga* de la vallée du Mapillo. Il semble que ce système vertical de résidence multiple soit assez courant dans le CMVA et, comme nous le verrons plus loin (voir *infra*, 7.3.2.2), pourrait avoir été aspect important de la structure de l'habitat durant l'époque préhispanique tardive.

1.3.3.2.3- « La banda » et les réseaux macro-régionaux

D'après Flores Ochoa (1985), qui réalisa une ethnographie de la paysannerie de la vallée du Mapillo au début des années 1980, les habitants de la cordillère de Vilcabamba appellent la région située sur l'autre rive de l'Apurimac « *la banda* ». Ils ne partagent pas de liens familiaux ni culturels spécifiques avec ses habitants. Ils entretiennent néanmoins des relations régulières de trocs avec des régions plus éloignées. La coca produite dans la vallée du Mapillo est ainsi échangée contre de la viande séchée, de la graisse de lama, de la laine, etc. Ces produits prisés dans la région du Mapillo (dont les habitants ne possèdent pas de grands cheptels de camélidés) sont apportés par des caravanes de lamas en provenance des départements d'Apurimac et d'Ayacucho. En juillet 2007, nous avons, nous-mêmes, été témoins de l'arrivée à Takmara, d'une caravane, composée d'une vingtaine de mules, en provenance de la province de Grau située à quatre longues journées de marche au cœur du département d'Apurimac. Cette caravane venait se ravitailler en sel gemme extraits des mines voisines.

Jusqu'à aujourd'hui, le CMVA est donc toujours intégré à des réseaux d'échanges macro-régionaux traduisant la complémentarité écologique entre les hautes-terres du département d'Apurimac et les vallées chaudes de la cordillère orientale. Il est fort probable que l'existence de ces réseaux régionaux et du trafic caravanier remonte à des époques anciennes, et doit être pris en compte pour l'étude archéologique.

1.3.3.2.4- Commentaires

Les trois cas exposés ci-dessus illustrent divers aspects actuels de la verticalité dans la zone d'étude et mettent en évidence sa place fondamentale dans la configuration des structures

territoriales et l'organisation sociale paysanne. Une étude anthropologique approfondie révélerait sans doute de nombreuses autres manifestations du phénomène de verticalité qui s'exprime à différentes échelles et prend des formes variées selon les contextes géographiques et, sans doute, aussi historico-culturels. La verticalité constitue donc un axe de recherche primordial dans cette étude archéologique, en particulier pour tout ce qui touche à la structure de l'habitat et à la territorialité de l'époque préhispanique tardive.

1.4- GEOGRAPHIE DU CMVA : SYNTHÈSE ET IMPLICATIONS POUR L'ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE

Avec ses 2000 km², le CMVA forme une aire d'étude étendue. Dans ce chapitre, nous en avons décrit les caractéristiques physiques et environnementales. Nous avons également expliqué certains aspects des relations société-environnement, tels la complémentarité écologique et la verticalité, dans le contexte de la paysannerie traditionnelle. Ces principes fondamentaux de l'écologie culturelle andine constituent sans doute un héritage de l'époque préhispanique (voir *infra*, 7.3).

Pour conclure ce chapitre, nous formulons un cadre d'étude géographique pour l'approche archéologique. Ce cadre nous servira pour l'étude de l'occupation du sol et de l'habitat préhispanique (voir *infra*, 7.2). En raison de la grande étendue de la région et de sa diversité écologique, nous définissons un zonage basé sur la structure orographique du CMVA. Chaque zone présente des caractéristiques physiques et un faciès environnemental spécifiques qui sont synthétisés dans les tableaux 1.6 et 1.7, ci-dessous. Mais il se dégage, toutefois, dans ces zones, des types de configurations géo-environnementales récurrentes. Ces configurations posent des conditions spécifiques pour l'habitat et pour la vie paysanne. Elles dessinent également des paysages, à la morphologie et à l'esthétique singulières, qui formaient le cadre de vie des habitants de la région. Comme il est coutume dans les Andes (Molinié, 1985 ; Harris, 1997), il est vraisemblable que ces paysages aient été mis en scène dans des mythes et des constructions symboliques qui expliquaient leur histoire et leur territorialité.

1.4.1- STRUCTURE OROGRAPHIQUE ET ZONAGE DE LA ZONE D'ÉTUDE

L'analyse formelle de l'espace physique, réalisée dans la première partie de ce chapitre, a mis en évidence ses lignes de force qui sont constituées par les principales unités physiographiques⁸⁹ : les sommets, les contreforts et les éperons latéraux des versants. La structure orographique générale s'articule autour de l'axe formé par l'Apurimac, et se caractérise par une alternance de versants et de vallées. Suivant la configuration des bassins versants en relation à cet axe central, l'aire étudiée peut être divisée en quatorze zones. Celles-ci sont exposées dans le tableau 1.6 et représentées sur la carte 1.7.

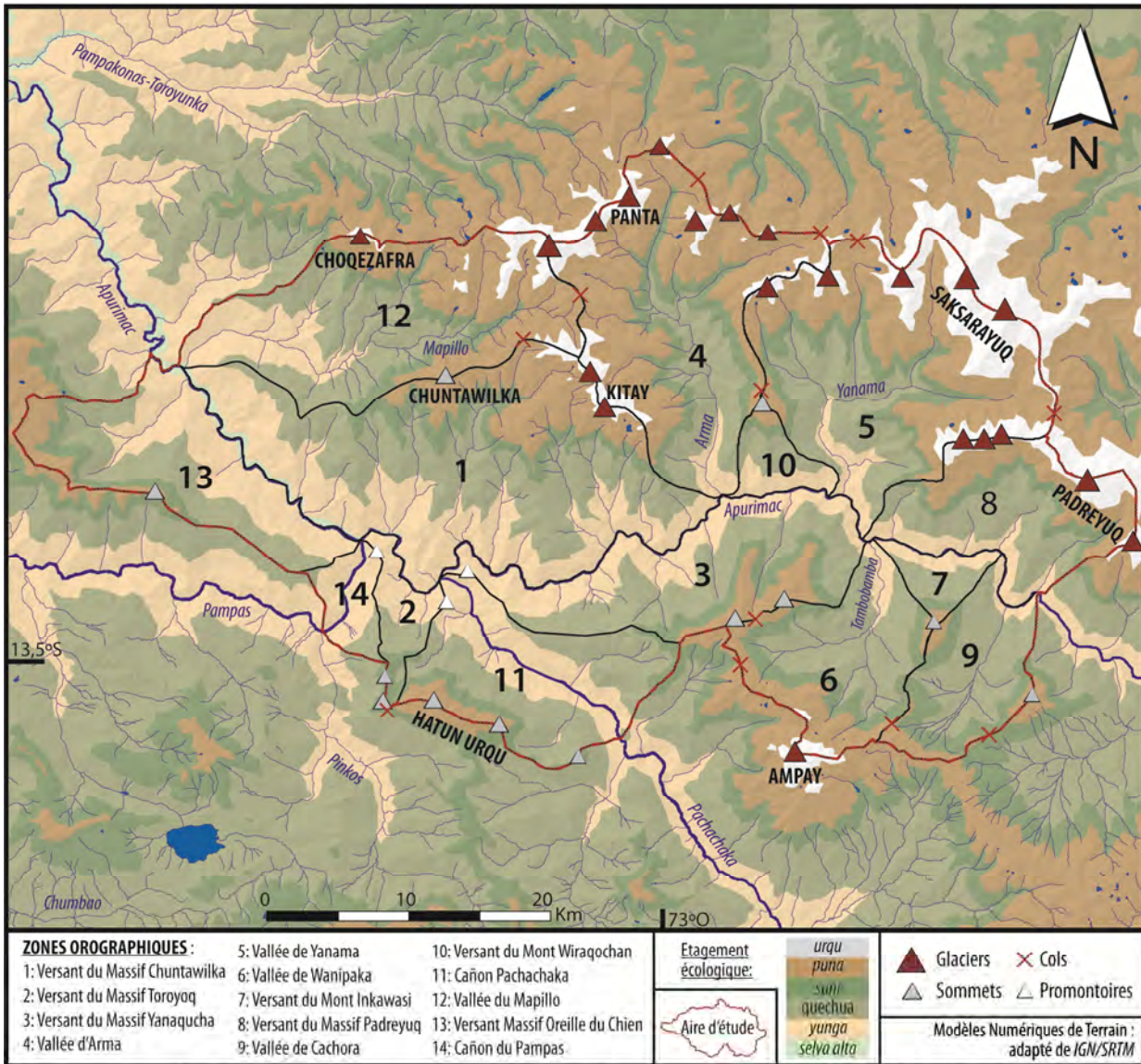
⁸⁹ La « physiographie », terme que nous n'avons pas employé jusqu'à maintenant, se réfère à la « *description géomorphologique d'une région* » (TLFi). Il s'agit donc de la « *partie de la géographie qui traite du relief* » (Le Grand Robert, 2005). En ce sens, ce terme est synonyme de « orographie », à la nuance que ce dernier concerne plus spécifiquement la géographie montagnarde.

SYSTEME OROGRAPHIQUE	N° ZONE	Configuration physiographique	ZONES OROGRAPHIQUES	CONFIGURATION EN RELATION A LA VALLEE DE L'APURIMAC	SUPERFICIE (en KM2)	PENTE MOYENNE (en °)	ALTITUDE MOYENNE (en M)
CORDILLÈRE DE VILCABAMBA	1	Ve	VERSANT du MASSIF CHUNTAWILKA-KITAY	Ouvert	360	33.0	2758
	8	Ve	VERSANT du MASSIF PADREYUQ	Ouvert	129	34.7	3494
	10	Ve	VERSANT du MASSIF WIRAQUCHAN	Ouvert	27	37.6	2598
	4	Va	VALLEE d'ARMA	Fermé	242	31.0	3942
	5	Va	VALLEE de YANAMA	Fermé	272	32.5	3963
	12	Va	VALLEE du MAPILLO	Fermé	228	30.6	3406
GLOBAL VILCABAMBA (RIVE DROITE)					1260	33.2	3360
MASSIF DE L'AMPAY	3	Ve	VERSANT du MASSIF YANAQUCHA	Ouvert	167	31.2	2667
	7	Ve	VERSANT du MASSIF INKAWASI	Ouvert	24	32.5	2561
	6	Va	VALLEE de WANIPAKA	Fermé	122	27.4	3382
	9	Va	VALLEE de CACHORA	Fermé	85	23.8	3271
GLOBAL AMPAY					398	28.7	2970
MASSIF HATUN URQU	2	Ve	VERSANT du MASSIF TOROYUQ-PIRURUYUQ	Ouvert	30	31.3	2248
CONTREFORT WAYRAPATA	13	Ve	VERSANT WAYRAPATA	Ouvert	144	30.1	2440
VALLEES INTERANDINES	11	Vint	VALLEE du PACHACHAKA	Fermé	143	31.8	2619
	14	Vint	VALLEE du PAMPAS	Fermé	29	36.1	1843
GLOBAL RIVE GAUCHE					743	30.5	2629
GLOBAL CMVA					2003	31.7	2942
Ve = Zone de Versant ; Va = Zone de Vallée du CMVA ; Vint = Zone de Vallée Interandine							

Tableau 1.6- Zonage et configuration orographique du CMVA

Trois grands types de configuration physiographique se distinguent :

- les versants (7 zones),
- les vallées du CMVA (5 zones) et
- les vallées interandines (2 zones).



Carte 1.7- Zonage orographique et étagement écologique du CMVA

Nous résumons, à présent, les principales caractéristiques géo-environnementales des types de configuration physiographique, ainsi que leurs implications pour l'occupation humaine.

1.4.1.1- Les zones de versants

Les versants des massifs constituent de vastes espaces ouverts sur la vallée de l'Apurimac. Plus on se situe en altitude, plus le panorama est vaste. Depuis les hauteurs, on dispose d'un champ visuel dont l'amplitude peut atteindre plus de trente kilomètres ; il est courant qu'un ou

deux glaciers forment de puissants marqueurs sur la ligne d'horizon. Dans les zones de versants, deux types d'unités physiographiques se distinguent : les éperons et les contreforts.

1.4.1.1.1- Les éperons (latéraux des versants)

Comme nous l'avons vu plus haut, les versants sont généralement entaillés par de petites vallées encaissées, appelées *quebradas*, qui s'intercalent avec des éperons plus ou moins larges et étendus. La ligne de crête des éperons constitue un terrain à peu près plat et stable (du point de vue géodynamique). Il s'agit, ainsi, des emplacements les plus propices à l'établissement humain et à la conservation des vestiges archéologiques sur les versants de la vallée de l'Apurimac. Les lignes de crêtes forment aussi des axes de circulation naturels entre le fond de vallée et les zones d'altitude. Sur le plan écologique, les éperons, qui s'étendent généralement entre 4000 et 2000 mètres d'altitude, s'assimilent à des matrices articulant la structure verticale de l'environnement.

SYSTÈME OROGRAPHIQUE	N°	ZONES OROGRAPHIQUES	SUPERFICIE TOTALE (KM2)	NOMBRE D'ETAGES ECOLOGIQUES	ETAGEMENT ECOLOGIQUE (exprimé en pourcentage par zone)					
					Selva Alta	Yunga	Quechua	Suni	Puna	Urqu
CORDILLÈRE DE VILCABAMBA	1	VERSANT du MASSIF CHUNTAWILKA-KITAY	360	6						
	10	VERSANT du MASSIF WIRAQUCHAN	27	4						
	8	VERSANT du MASSIF PADREYUQ	129	5						
	12	VALLEE du MAPILLO	228	6						
	4	VALLEE d'ARMA	242	5						
	5	VALLEE de YANAMA	273	5						
GLOBAL VILCABAMBA (RIVE DROITE)			1259	6						
MASSIF DE L'AMPAY	3	VERSANT du MASSIF AMPAY-YANAQUCHA	167	4						
	7	VERSANT du MASSIF INKAWASI	24	4						
	6	VALLEE de WANIPAKA	122	5						
	9	VALLEE de CACHORA	85	4						
GLOBAL AMPAY			398	5						
MASSIF HATUN URQU	2	VERSANT du MASSIF TOROYUQ-PIRURUYUQ	30	3						
CONTREFORT WAYRAPATA	13	VERSANT WAYRAPATA	144	5						
VALLEES INTERANDINES	11	VALLEE du PACHACHAKA	143	4						
	14	VALLEE du PAMPAS	29	4						
GLOBAL RIVE GAUCHE			743	6						
GLOBAL CMVA			2002	6						
Zone de Versant, en Blanc ; Zone de Vallée, en Rosé ; Zone de Vallée Interandine, en Orangé					0%	20%	40%	60%	80%	100%

Tableau 1.7- Zonage et étagement écologique

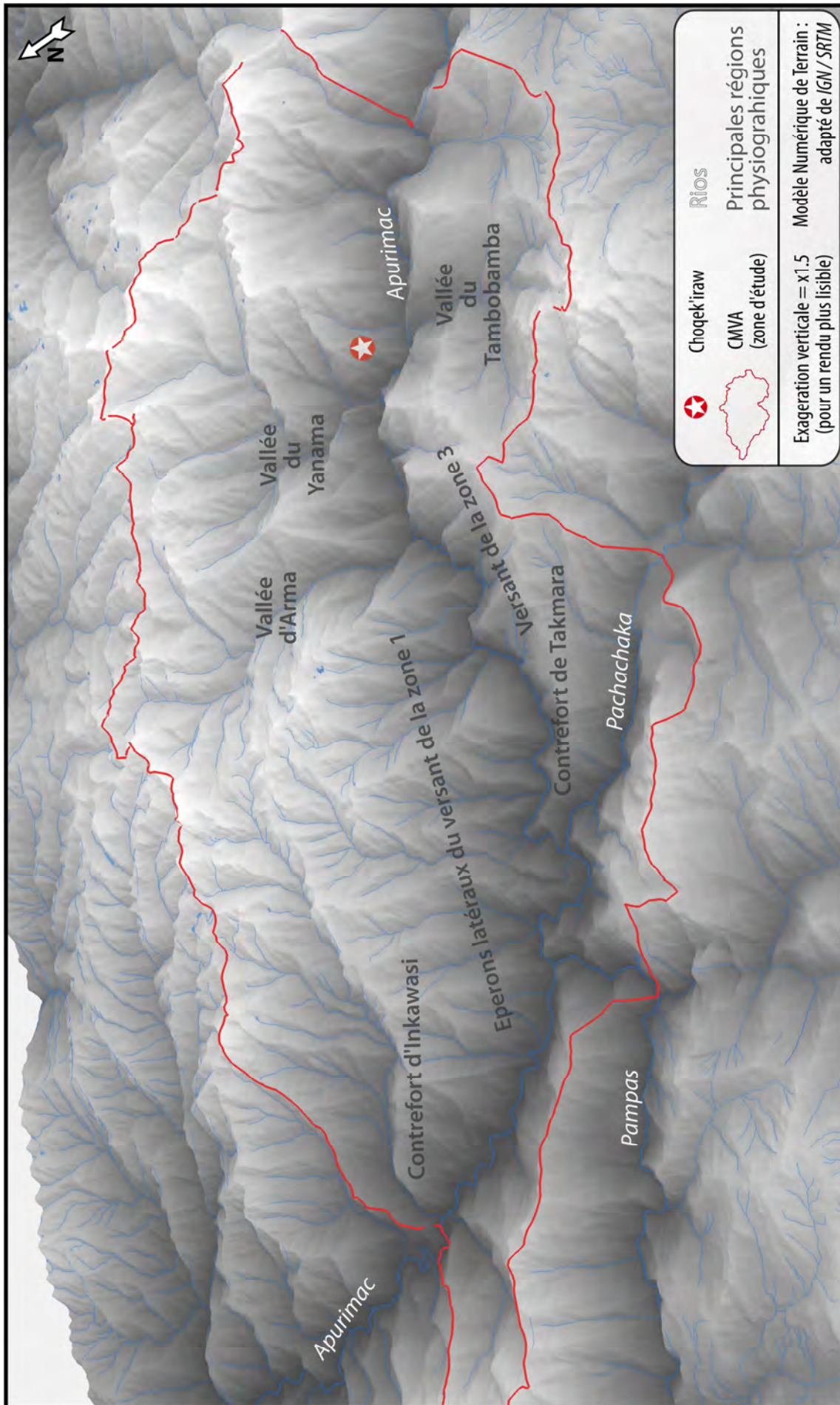


Figure 1.6- Vue aérienne oblique de la zone d'étude

1.4.1.1.2- Les contreforts (de massif)

Les régions d'Inkawasi et de Takmara, localisées dans les zones de versant 1 et 3, se distinguent des autres zones orographiques du CMVA par la présence d'un imposant contrefort. Celui-ci correspond à l'affaissement progressif de la dorsale du massif dans le fond de vallée de l'Apurimac (voir Carte 1.3, p. 16). Ces contreforts présentent une ample ligne de crête, qui s'étend entre environ 3200 et 2000 m. Les crêtes, qui peuvent atteindre près de cinq cents mètres de large, constituent les terrains plats⁹⁰ les plus étendus de la vallée, où se concentrent, aujourd'hui, les plus gros villages montagnards traditionnels, ainsi que, nous le verrons, une forte densité de vestiges archéologiques.

Les contreforts doivent être considérés comme les unités physiographiques les plus adaptées à la vie paysanne dans le CMVA. En raison du vaste terrain plat disponible, leur crête est non seulement propice au développement de villages étendus, mais aussi appropriée pour l'aménagement de champs pour l'agriculture vivrière de l'étage quechua. De plus, comme elle est située à une altitude moyenne, la crête des contreforts donne un accès direct aux terroirs *yunga* qui s'étendent sur leur versant.

1.4.1.1.3 Les *yunga* des zones de versant

Comme le montre le tableau 1.7, les *yunga* sont plus étendues dans les zones de versants que dans les vallées (à l'exception des vallées interandines qui forment un cas particulier que nous expliquons plus loin). En raison de leur pente relativement modérée, de la présence de replats⁹¹ sur les bas versants et de terrasses fluviales dans le fond de vallée de l'Apurimac, les *yunga* des zones de versants forment des terroirs privilégiés. L'espace cultivable y est surtout largement plus étendu que dans les zones de vallées où les *yunga* correspondent, le plus souvent, à des *quebradas* au terrain abrupt et impropre à l'aménagement de zones de culture. Par conséquent, il semble que l'agriculture spécialisée de produits de climat chaud, comme la coca et le coton, doit être associée plus spécifiquement aux zones de versants⁹² qu'à celles de vallée.

1.4.1.2- Les zones de vallées

Les vallées du CMVA naissent au pied des glaciers de Vilcabamba et de l'Ampay. Elles forment des axes perpendiculaires à l'Apurimac qui s'enfoncent profondément dans les cordillères environnantes. En raison de leur extension et de leur encaissement, les zones de vallées font figures d'espace « fermé » en relation à la vallée de l'Apurimac. Elles possèdent

90 Par terrain « plat », on entend les terrains à l'inclinaison inférieure à 5°.

91 Par endroit, les versants présentent des replats. Localisés entre 1500 et 2500 mètres d'altitude, ces espaces plats peuvent s'étendre sur plusieurs dizaines d'hectares, comme à Naranjal, Karqeqi et Waywayo. En raison de la qualité de leur sol (qui souffre bien moins du phénomène d'érosion que les pentes environnantes), de leur irrigation aisée et de leur situation dans des zones de basse altitude au climat chaud, ils sont généralement cultivés de manière intensive.

92 D'une manière générale, les versants des massifs de la rive gauche de l'Apurimac présentent, comme c'est le cas du massif Hatun Urqu, une pente plus modérée que ceux de Vilcabamba et se prêtent, par conséquent mieux à l'agriculture.

plusieurs caractéristiques qui les distinguent des zones de versant, comme leurs grandes étendues de *páramo* et leur proximité aux glaciers.

1.4.1.2.1- Les régions d'altitude : les páramos

L'étendue des régions d'altitude constitue une des différences majeures entre les zones de versants et de vallées. Alors que dans les premières, les paysages d'altitude représentent rarement plus de 10% de l'espace, les vallées, qui s'enfoncent dans les cordillères, présentent de vastes étendues de *páramo*, correspondant à l'étage écologique de *puna*. Il faut donc penser que les zones de vallées sont plus propices aux activités pastorales. Il est probable qu'à l'époque préhispanique, de grands troupeaux de camélidés paissaient dans la *puna*. C'est aussi dans les hauteurs des vallées que se situent les cols qui articulent les versants et forment les carrefours des principaux axes de circulation à travers la cordillère.

1.4.1.2.2- Les vallées de la rive gauche Vs celles de la rive droite

Il existe des différences notables entre les vallées situées de part et d'autre de l'Apurimac. Sur la rive gauche, les vallées de Wanipaka et de Cachora (zones 6 et 9) s'étirent sur la façade nord-est du massif de l'Ampay. Il s'agit d'amples vallées, d'altitude moyenne, au relief moins accidenté et aux versants moins escarpés que ceux de la cordillère de Vilcabamba. Ces vallées présentent ainsi de vastes terrains cultivables propices à l'agriculture vivrière, dans l'étage quechua.

Dans la cordillère de Vilcabamba, les vallées longilignes du Mapillo et d'Arma (zones 12 et 4) sont particulièrement profondes et étendues (sur près de 20 km). Leur configuration rappelle, à plus petite échelle, celle de la vallée de l'Apurimac⁹³. La vallée du Yanama (zone 5) se distingue par son amplitude. Elle possède une forme courbe, en raison de l'avancée de l'éperon Victoria en son centre. Depuis le sommet de cet éperon, on se trouve au cœur d'un paysage spectaculaire, formant un cirque, circonscrit de toute part par les sommets éternellement enneigés des plus hautes montagnes de la cordillère de Vilcabamba ; ceci explique sans doute pourquoi les Inkas y ont aménagés une plateforme (voir *infra*, 3.4.1.2)

1.4.1.2.3- Paysages sacrés

Comme nous l'avons expliqué plus tôt, les montagnes représentent les principales figures de la géographie sacrée des Andes traditionnelles. Avec ses nombreux *nevados*, il ne fait pas de doute que la cordillère de Vilcabamba possédait une forte dimension symbolique. C'est d'ailleurs ce qu'indique l'oronymie⁹⁴, dont les termes les plus récurrents, tels « *Choqe* » et « *Vilca* », font

93 Comme c'est le cas de la vallée de l'Apurimac, les vallées du Mapillo et d'Arma sont caractérisées par une alternance d'éperons et de *quebradas* qui s'étirent sur les versants fortement inclinés.

94 Tous les noms de sommets consignés sur les cartes existantes, ainsi que ceux que nous avons recueillis sur le terrain, sont consignés dans les tableaux 1 et 2 en annexe (p.436 et 437).

références à des concepts sacrés⁹⁵ ; notamment, le soleil et l'or qui étaient des symboles religieux forts à l'époque préhispanique (voir *infra*, 9.1.2.3.2). Notons que les zones de vallées, à l'image de celle du Yanama, offrent une plus grande proximité avec les glaciers que celles de versant.

1.4.1.3- Les zones de vallées interandines

Les grandes vallées du Pampas et Pachachaka (zones 14 et 11) se forment à des centaines de kilomètres en amont de leur confluence avec l'Apurimac. Au niveau de cette confluence, elles sont très encaissées, formant de profonds cañons dont les versants pentus sont peu adaptés à l'établissement humain et ne feront donc pas l'objet d'étude spécifique.

1.4.2- CONCLUSION

Le CMVA possède un faciès géographique unique. L'Apurimac s'écoule dans ce qui est sans doute, reprenant les mots de José María Arguedas (1956), la plus « profonde vallée » des Andes. Avec son relief des plus abrupts et sa végétation luxuriante, la cordillère de Vilcabamba est une chaîne de montagne unique en son genre. Il est indéniable qu'il s'agit là d'un milieu à la « nature imposante ». Tout porte à croire que les sociétés préhispaniques établies dans la région ont dû développer un habitat et un mode de vie originaux, adaptés à un tel milieu.

A la différence d'autres grandes vallées de la cordillère sud-orientale, comme par exemple celle du Vilcanota-Urubamba (le cœur du pays inka), la vallée de l'Apurimac ne présente pas de grandes plaines fluviales formant de vastes espaces de culture. Elle possède néanmoins une mosaïque de faciès écologiques, parmi les plus variées des Andes centrale, dont la diversité fait toute la richesse.

95 Signalons que les termes « *Choqe* » et « *Vilca* » apparaissent dans plusieurs toponymes mentionnés dans les documents du 16ème siècle : « *Choquetakarpo, Chuqitarango, Salkantay, Chuntavilca* » (Albornoz dans Duviols, 1976 ; Regalado, 1992).

Dans le dictionnaire quechua d'Holguín (1989[1608] : 117), on trouve les entrées suivantes avec le préfixe « *choque-* » :

« - *Choque*: algo preciado, estimado

- *Chhoquentullu ccorintullu*: El regalado amigo de si que no osa darse. Trabajo, como dezir miembros guardados como oro en paño porque dizen a lo muy amado guardado como oro.

- *Choque hina ccoribina huacayhascca*: lo que es muy estimado y querido, y por esso guardado

- *Chhoquesaca*: una ciudad

- *Chhoquechani corichani*: Regalar y acariciar estimar.

- *Chhoque chinchay, o llama*: una estrella que parece al carnero

- *Chhoqueylla*: Relampago del rayo »

Dans le dictionnaire aymara de Bertonio (2005[1612] : 504), « *Choque* » possède plus ou moins le même sens : « quelque chose de précieux, d'estimé » ; on y trouve les entrées suivantes :

« - *Choque*: oro, el más rico metal

- *Choque patasa*: similar al oro

- *Choque huahua*: hijo querido

- *Choquehay* : amado mio

- *Choque Kaa*: cosa de estima »

Quant à *Vilca*, il désigne à l'arbre *Anadenanthera colubrina*. Mais anciennement en langue aymara, « *Vilca* » était un terme qui se référait au soleil.

La description picturale de la région dressée par Wiener (1880: 294), alors qu'il se trouve sur le site inka du *cerro Inkawasi*, juste en face de *Choqek'iraw*, illustre bien la complémentarité des géofaciès et la physionomie du paysage : « *En Face [d'Inkawasi], sur la rive opposée, s'élève la cordillère, rempart noir de la province [de la Convención], interrompu par des quebradas qui paraissent semblables à des étages avec des décors variés : sur les bords de l'Apurimac un bosquet de platanes, plus haut, des plantations de cannes à sucre, puis le plateau de Choqek'iraw, dernier refuge des incas vaincus par l'Espagnol ; plus élevée encore, une finca, avec ses chaumières au milieu des plantations de panllevar des zones tempérées ; et enfin, au sommet du noir versant, les neiges éternelles qui, en quelques ravins et sillons, descendent sous leur limite, semblables aux boucles blanches sur le front d'un nègre centenaire. Ce spectacle vraiment grandiose présente l'admirable synthèse de la végétation de la Cordillère, il résume, suivant les altitudes, les productions de toutes les latitudes et les réunit en un tableau unique, varié à l'infini dans ses détails, mais gardant, dans son ensemble, la sévère harmonie du pays des Andes* ».

Dans ce chapitre, nous avons présenté les multiples aspects physiques, biologiques et écologiques qui font du cours moyen de la vallée de l'Apurimac un cadre de vie si spécifique. Par-delà l'aspect difficile du relief, la région forme un milieu généreux. Dans le contexte de la paysannerie traditionnelle, elle permet à ses habitants de vivre en autarcie. Elle constitue aussi un carrefour macro-régional entre les Andes et l'Amazonie, avec leurs richesses respectives et complémentaires. La vie dans la vallée requiert toutefois une connaissance approfondie des différents géofaciès qui la composent, ainsi qu'une organisation spécifique de l'habitat qui est un thème central de ce travail.

CHAPITRE 2

La vallée de l'Apurimac et la cordillère de Vilcabamba dans les mythes inkas et les sources écrites anciennes

Localisé à moins d'une centaine de kilomètres de Cuzco, le cours moyen de la vallée de l'Apurimac se situe aux portes du cœur géographique du célèbre empire inka. L'histoire préhispanique tardive de la région, et plus particulièrement de Choqek'iraw, est donc étroitement liée à celle de la formation de l'Etat inka et de son développement impérial.

S'agissant d'une culture sans écrit qui nous soit parvenu¹, l'histoire inka relève essentiellement du domaine de la tradition orale. Les Inkas ont façonné leur histoire, en construisant des mythes et des légendes, souvent inscrits dans le paysage andin. Ces mythes et les lieux associés expliquent leur culture et légitiment leur pouvoir. Certains de ces mythes nous sont parvenus grâce aux témoignages recueillis par les chroniqueurs espagnols du 16^{ème} siècle. Leurs écrits constituent, aujourd'hui, les sources de base sur l'histoire et l'organisation de l'empire, ainsi que sur la vision inka du monde et des autres peuples andins.

Si l'on s'en tient à l'étude classique de Rowe (1944), le *Tawantinsuyu*², nom quechua de l'empire inka, aurait connu, avant la conquête espagnole, une douzaine de souverains principaux, appelés *Sapa Inka* (Tableau 2.1). Parmi eux, le neuvième souverain, *Pachakuti*, est, sans doute, le plus célèbre. Avec son héritier *Thupa Inka (Yupanki)*, c'est celui dont l'histoire est la plus étroitement liée à celle de la vallée de l'Apurimac et de la cordillère de Vilcabamba. L'histoire inka fait, en effet, de *Pachakuti*, le grand réformateur de l'Etat³ et le premier grand conquérant de l'empire (Rostworowski, 2006[1953]).

1 Le système d'écriture inka était fait de quipous, cordelettes portant des nœuds de différentes couleurs et noués de différentes façons. Les quipous servaient essentiellement à la comptabilité (Urton, 2003). A l'instar des archives administratives coloniales anciennes, la structure comptable des quipous semble organisée suivant un système décimal (*ibid.* ; Moscovich, 2008). Mais il n'est pas exclu que certains quipous aient aussi pu consigner des récits que l'on ne sait pas traduire aujourd'hui. D'ailleurs, il est probable que des quipous aient constitué les sources d'un certains nombres de récits des chroniqueurs (Parsinen, 2003 : 37-51).

2 En quechua, « *Tawantinsuyu* » signifie les « quatre régions ensemble » (Itier, 1997 : 175). Le nom de l'empire se réfère à son organisation territoriale quadripartite : au nord-ouest le *Chinchaysuyu*, au nord-est, l'*Antisuyu*, au sud-est, le *Collasuyu*, et le *Condesuyu* du sud-ouest.

3 C'est à *Pachakuti* qu'on attribue la planification urbaine de la capitale de l'empire, Cuzco, et l'instauration du culte solaire.

EPOQUE	DATES*	SAPA INKA	PANAQA (lignage)**	
RESISTANCE	1571-1572	<i>Thupa Amaru</i>		
	1561-1571	<i>T'itu Kusi</i>		
	1544-1561	<i>Sayri Thupa</i>		
	1533-1544	<i>Manqu Inka</i>		
CONQUETE ESPAGNOLE				
IMPERIALE	meurt en 1532	<i>Waskar</i>	<i>Waskar Panaqa</i>	HANAN CUZCO
	1493-1525	<i>Wayna Qhapaq</i>	<i>Tumibamba</i>	
	1471-1493	<i>Thupa Inka</i>	<i>Qhapaq Ayllu</i>	
	1438-1471	<i>Pachakuti</i>	<i>Hatun Ayllu (Iñaqa Panaka)</i>	
MYTHIQUE	Origines aux alentours de 1200 apr. J.-C.	<i>Wiraqucha</i>	<i>Zukzu</i>	HURIN CUZCO
		<i>Yawar Waqaq</i>	<i>Awqaylli</i>	
		<i>Inka Ruq'a</i>	<i>Wika K'iraw</i>	
		<i>Qhapaq Yupanki</i>	<i>Apu Mayta</i>	
		<i>Mayta Qhapaq</i>	<i>Uska Mayta</i>	
		<i>Lluq'i Yupanki</i>	<i>Awayni</i>	
		<i>Sinchi Ruq'a</i>	<i>Rawra</i>	
<i>Manqu Qhapaq</i>	<i>Chima</i>			
(* d'après Rowe, 1944 selon Cabello de Balboa, 1951[1586] ; ** d'après Sarmiento, 2001[1572] ; Orthographe d'après Itier, 2009)				

Tableau 2.1- Chronologie traditionnelle des souverains inkas

L'avènement au pouvoir de *Pachakuti* est associé à une victoire légendaire sur les *Chanka*, groupe ethnique rival des Cuzquéniens pour le contrôle hégémonique de la cordillère sud-orientale. Richement documentés, les mythes du conflit contre les *Chanka* forment, comme nous allons le voir, un contexte de base pour l'étude de l'histoire de la région avant la formation du *Tawantinsuyu*.

La victoire de *Pachakuti* marque aussi le point de départ légendaire de l'expansion impériale. Située en périphérie de la région de Cuzco, l'aire d'étude est parmi les premières régions à être intégrée dans l'empire et à expérimenter un important réaménagement sociopolitique dont font état les chroniques.

Sur le plan historique, l'aire étudiée est surtout connue pour avoir formé le dernier territoire de l'empire inka, après la conquête espagnole. Cet épisode, dont les chroniques offrent de nombreux détails, livre les données les plus spécifiques sur la zone d'étude, où plusieurs localités historiques ont pu être identifiées.

Les archives coloniales espagnoles viennent compléter le panorama des connaissances sur l'histoire du CMVA. Elles permettent, notamment, d'établir la dynamique administrative de la région, au cours des premières décennies qui suivent la conquête espagnole. Grâce à ces archives, on peut aussi cerner les grandes lignes d'une configuration territoriale en partie héritée de l'époque préhispanique.

2.1- LA CORDILLÈRE SUD-ORIENTALE A L'EPOQUE PREHISPANIQUE TARDIVE DANS LES SOURCES ECRITES

2.1.1- LA CORDILLERE SUD-ORIENTALE AVANT LA FORMATION DE L'ETAT INKA

Avant la formation du *Tawantinsuyu*, le paysage des Andes centrales, tel qu'il est présenté dans les chroniques, ressemblait à une mosaïque de peuples qui entraient souvent en conflit pour le contrôle et/ou l'expansion de leurs territoires. Dans la cordillère sud-orientale, les Inkas de la région de Cuzco, les *Chanka* de la région d'Andahuaylas et les *Kichwa* de la région d'Abancay, étaient alors les principaux groupes ethniques⁴. Ces grands groupes comptaient sans doute des dizaines de milliers d'individus. Ils sont vraisemblablement le produit d'un processus de fédération⁵ progressive des multiples « chefferies » paysannes qui peuplaient leur aire nucléaire respective (D'Altroy, 2003 : 59). C'est ce processus de développement socioculturel, que l'on

4 Nous employons ici les termes « chefferie » et « groupe ethnique » pour nous référer aux entités socioculturelles préhispaniques. Bien que ces deux termes soient couramment utilisés dans la littérature scientifique andine, leur usage pose plusieurs problèmes théoriques de fond que nous n'approfondissons pas ici, mais qu'il est toutefois nécessaire de contextualiser.

Issue des théories évolutionnistes de l'anthropologie sociale anglo-saxonne (voir notamment Johnson et Earle, 1987), la « chefferie (*chiefdom*) » correspond à un concept heuristique de structuration politique pré-étatique. Ce concept se réfère aux sociétés constituées de groupes de parenté qui forment une population, à l'échelle variable, se comptant en milliers jusqu'à quelques dizaines de milliers d'individus, unis sous le pouvoir coercitif d'un individu ou d'un conseil (Earle, 1997). Le pouvoir du chef repose, généralement, sur un certain contrôle de l'économie (existence de biens de prestige ; forme de gestion relativement centralisée de la production), sur son statut de chef de guerre (fédération des groupes locaux dans les périodes de conflit) ainsi que sur l'idéologie (l'ancestralité de son lignage par exemple ; divers attributs symboliques du pouvoir politico-religieux). Sans entrer dans une discussion approfondie, il faut signaler que ce concept schématique fait l'objet de vives polémiques dans le milieu anthropologique (voir les critiques de Guille-Escuret (2004) et de Testart (2005)). En effet, notre usage de ce terme possède un caractère générique qui, comme l'illustre Nielsen (2006), n'est que plus ou moins adapté à la réalité des formations sociales andines de l'époque préhispanique tardive. Souhaitons donc que le lecteur ne nous tienne pas rigueur de l'emploi dans le texte du terme « chefferie » qui relève avant tout d'une volonté d'expression générique, plutôt que d'une dimension réflexive. La question des structures sociales des communautés paysannes du CMVA fait l'objet d'une étude approfondie dans les chapitres 7 et 8.

Quant au terme « ethnie », il peut être défini, tel que le propose Godelier (2007 : 96), comme « un ensemble de groupes locaux se sachant issu d'une même souche, parlant des langues apparentées et partageant un certain nombre de principes d'organisation de la société et de représentation de l'ordre social et cosmique, ainsi que des valeurs communes ». Ce terme est notamment très courant dans la littérature ethnohistorique française et britannique (voir Annales, 1978, par exemple). Concept polysémique à la portée politico-scientifique plusieurs fois reconsidérée (Formoso dans Segalen, 2001), le « groupe ethnique » possède, dans le contexte des Andes préhispaniques, une forte dimension primordialiste, fondée essentiellement sur les mythes d'origine (lieu d'origine, vision du monde, système symbolique). Mais il possède aussi une certaine dimension interactionniste (notamment dans les récits mythiques de conflits interethniques définissant l'identité socioculturelle par l'altérité et l'exposition des frontières sociales). Dans la culture matérielle andine, les principaux marqueurs de l'ethnicité sont à rechercher dans la vestimentaire et la physionomie des individus (chevelure, coiffe, déformation crânienne, comme l'expliquent les chroniqueurs espagnols ; voir notamment Cieza, 1946[1553]), ainsi que dans la pratique habitante et l'architecture domestique (Aldenderfer et Stanish, 1993 ; Bromberger dans Bonte et Izard, 2007[1991] : 317) et dans la céramique (par exemple, Lecoq, 1997 et Druc, 2009).

5 Le terme de « fédération » nous paraît préférable à celui d'« intégration » qui est souvent employé pour décrire le processus de développement des grandes entités politico-territoriales (que sont les groupes ethniques inkas et *chanka*). « Intégration » induit, en effet, une idée de développement unilinéaire, alors que « fédération » renvoie à un processus plus dynamique qui reflète sans doute mieux le processus de formation de l'Etat inka (Bauer, 1992). En ce qui concerne les *Chanka*, il convient de souligner que notre usage du terme « fédération » se démarque du concept de « confédération *chanka* » développé par Garcilaso (1976[1609] : 196. Celui-ci stipule, en effet, que la dite « confédération *chanka* » comprenait les chefferies « *Hancohuallu*, *Utunsulla*, *Uramarca*, *Uillca* ». Selon lui, son territoire s'étendait donc sur une grande partie du département d'Ayacucho. Mais Garcilaso est l'unique chroniqueur à dépeindre un territoire aussi vaste. De plus, dans les archives coloniales (Julien, 2002 ; Bauer *et al.*, 2008 Ms), la province *chanka* se limite à la région d'Andahuaylas. Il semble donc que Garcilaso a dû exagérer l'échelle du pays *chanka*, peut-être afin de conférer encore plus d'importance à la victoire des Inkas dont il était un fier descendant (Santillana, 2002 ; Huertas, 1990).

retrouve dans les mythes d'origine⁶ recueillis par les chroniqueurs espagnols⁷. Nous dressons, ci-dessous, une synthèse des mythes inkas et *chanka* à la structure relativement analogue.

2.1.1.1- Mythes d'origine inka et *chanka*

Les Inkas, comme les *Chanka*, revendiquent un lieu d'origine, appelé « *paqarina* »⁸, où sont apparus les ancêtres fondateurs de leur lignage. Concernant les Inkas, le mythe d'origine le plus répandu⁹ voit quatre couples primordiaux sortir d'une grotte (dénommée *Tampu Toco*) de la région de Paruro, localisée à quelques dizaines de kilomètres au sud de Cuzco (Urton, 2004[1990] et 2004[1999]). Quant aux *Chanka*, ils considèrent la lagune *Chocloqucha* comme leur *paqarina* ; cette lagune est localisée, assez loin d'Andahuaylas, dans la cordillère occidentale du département de Huancavelica (Albornoz dans Duviols, 1967 ; Guaman Poma, 1615 : 85).

Dans les deux cas, le *paqarina* se situe en dehors de l'aire nucléaire des groupes ethniques. Les ancêtres fondateurs (les frères *Ayar*, pour les Cuzquéniens ; *Usco Vilca* et *Anco Vilca*, chez les *Chanka*) ont réalisé une migration initiale avant de s'établir à Cuzco et à Andahuaylas, respectivement. Au cours de cette migration, les ancêtres parcoururent les paysages andins, à la recherche de terres fertiles qu'ils obtinrent au prix de confrontations avec les chefferies autochtones qu'ils conquièrent ; c'est le cas, par exemple, des *Waylla* qui habitaient la vallée de Cuzco (Rostworowski, 2006[1953] : 34-35 ; D'Altroy, 2003 : 56) et des *Kichwa* qui peuplaient, soit disant, la région d'Andahuaylas (Cieza, 1946[1553] : 149).

Une fois établis à Cuzco et Andahuaylas, les Inkas (Rostworowski, 2006[1953]) et les *Chanka* (Betanzos, 1968[1551] : 15-16) continuèrent à guerroyer afin d'étendre leur territoire en soumettant les chefferies autochtones des environs. Les *Chanka* sont systématiquement dépeints comme des guerriers barbares et violents (voir notamment Garcilaso, 1976[1609] : 221). En revanche, les chroniqueurs hispaniques relèvent, plus volontiers, le caractère « civilisateur » de l'expansion inka qui repose, d'après eux, non seulement sur des conquêtes militaires mais aussi sur une politique développée d'alliances matrimoniales (Covey, 2006 ; Murra, 1978 : 929). Les lignages, ainsi liés aux Inkas par des relations de parenté élitare, sont généralement désignés par les chroniqueurs comme « Inkas de privilège ». Toujours est-il que cette politique, faite de

6 Par « mythe », on conçoit ici un récit sacré qui relate des événements du temps primordial et fournit à l'homme un sens déterminant à son comportement.

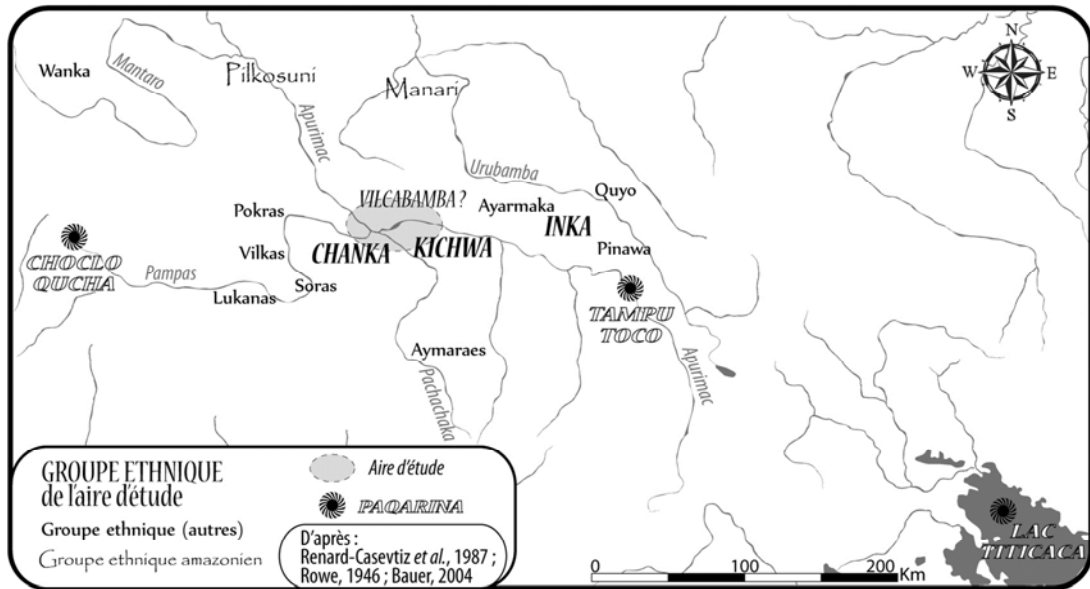
7 Presque toutes les chroniques relatent les mythes de formation de l'Etat inka. Pour des études de synthèse, nous renvoyons le lecteur à : Rostworowski (1997 et 2006[1953]), Urton (2004 [1990] et 2004[1999]), Huertas (1990), Santillana (2001 et 2002) et Smeda (2005). En ce qui concerne les *Chanka*, Betanzos (1968[1551]), Sarmiento de Gamboa (2001[1572]) ; Cieza (1946[1553]) et Garcilaso (1976[1609]) offrent les récits les plus documentés.

8 Le terme *paqarina* est d'origine quechua. D'après Holguín (1989[1608] : 266), il possède le sens de la naissance ou encore de l'aube. Le linguiste Itier (2008 : 192) le définit de la manière suivante : « (« lieu d'apparition »). Endroit (caverne, arbre, source, sommet d'une montagne, etc.) ou l'ancêtre fondateur d'un ayllu était apparu en ce monde en sortant de l'intérieur de la terre ou en descendant du ciel. Les *paqarina* étaient d'importants lieux de commémoration. ». A ce sujet, le lecteur peut aussi consulter l'explication de Santa Cruz Pachacuti (1993 : 99).

9 Il existe un autre mythe d'origine, bien connu, car il est relaté par Garcilaso (1976[1609]) qui est sans doute le chroniqueur le plus lu. Dans ce mythe, le *paqarina* inka est le lac Titicaca. Un couple primordial, formé de *Manqu Qhapaq* et *Mama Ocllo*, en aurait émergé, en compagnie du soleil. Comme le remarque Rostworowski (1992 : 144), il est probable que cette version du mythe d'origine inka, relatée par Garcilaso, ait été destinée à « l'édification de ses lecteurs européens » et visait à mettre en relation les Inkas avec les grandes cultures andines antérieures (ici, Tiwanaku probablement) pour légitimer leur pouvoir et leur hégémonie socioculturelle sur les Andes.

diplomatie et de violence, permet aux Inkas d'étendre leur territoire à l'ensemble de la région de Cuzco.

Dans les légendes inkas, c'est une bataille ayant lieu aux alentours de 1438 apr. J.-C. qui constitue le moment crucial de l'histoire de la région. Cet épisode mytho-historique met en scène une guerre dans laquelle se heurtent les ambitions expansionnistes inkas et les *chanka*, sur laquelle nous reviendrons.



Carte 2.1 - Les principaux groupes ethniques de la cordillère sud-orientale

2.1.1.2- Les *Kichwa*

D'après les mythes, l'espace intermédiaire entre les territoires inkas et *chanka* était occupé par les *Kichwa*, une « nation très ancienne » (selon Cieza (1946[1553] : 21), à laquelle « l'Inka aurait emprunté [le quechua,] la langue générale de l'empire »¹⁰ d'après Albornoz (dans Duviols, 1984 : 206)¹¹. Guaman Poma et Santa Cruz Pachacuti (dans Bauer, 2004 : 16) citent les *Kichwa* parmi les groupes « Inkas de privilège ».

D'après les rares données disponibles (Fornée, 1965 [1586] : 260 ; Albornoz dans Duviols, 1984 : 206), le pays¹² *kichwa* devait s'étendre entre la vallée du Pinkos dans la province d'Andahuaylas¹³ et la vallée de Limatambo dans la province de Cuzco. Il comprenait ainsi la section de la vallée de l'Apurimac qui se situe dans notre aire d'étude.

¹⁰ L'expression originale dont il est fait mention est la suivante : « de donde el inga tomo su lengua general » (Albornoz dans Duviols, 1984 : 206). La traduction est nôtre.

¹¹ « quechua » et « kichwa » sont les mêmes mots. Nous leur avons attribués deux orthographes distinctes afin que le lecteur puissent aisément faire la différence entre la langue, l'étage écologique (écrits quechua) et le groupe ethnique (*Kichwa*)

¹² Le terme « pays » est utilisé ici pour apporter une nuance à celui de « territoire », avec « une idée d'appartenance identitaire qui rassemble dans un même schème l'habitant et son espace » (extrait de la définition de Ozouf-Marignier, sur l'encyclopédie électronique Hypergo).

¹³ Si l'on peut se fier au témoignage recueilli par Cieza (1946[1553] : 149), le pays *kichwa* comprenait la région d'Andahuaylas, avant que les *Chanka* ne les en dépossèdent.

On trouve peu d'informations dans les chroniques au sujet de ce groupe qui n'occupe qu'une place subsidiaire dans le récit inka du conflit pour le contrôle de la cordillère sud-orientale (Guaman Poma, 1615 : 154 ; Sarmiento, 2001[1572] : 119 ; Cieza, 1946[1553] : 157). Il semble, en effet, que les riches terres agricoles du département de l'Apurimac aient été l'objet des ambitions expansionnistes *chanka* et *inkas* et que le territoire *kichwa* ait diminué au fur et à mesure des avancées des groupes antagonistes, si bien qu'au 16^{ème} siècle les terres *kichwa* de la région d'Abancay étaient confinées aux zones de *puna* (Espinoza Soriano, 1973 : 242).

2.1.1.3- Commentaires

Avant la formation du *Tawantinsuyu*, la cordillère sud-orientale était occupée par un grand nombre de chefferies locales, engagées, depuis le 12-13^{ème} siècles, dans une dynamique de fédération politico-culturelle, dont les principaux pôles étaient Cuzco et Andahuaylas. Ce processus est à l'origine de la formation de puissants groupes ethniques, comme les Inkas, les *Chanka* et les *Kichwa*, dont nous venons d'esquisser les portraits tels qu'ils apparaissent dans les mythes inkas.

Outre le fait qu'il s'agissait, comme nous l'avons vu, de lignages revendiquant un ancêtre mythique et un lieu d'origine commun, les mythes inkas ne livrent pas d'information spécifique sur l'organisation sociale des multiples chefferies locales qui composaient les groupes ethniques. Pour cela, il faut se reporter aux documents coloniaux du 16^{ème} siècle, comme les inspections administratives, qui dressent des recensements primaires des communautés occupant les provinces administratives. Dans ces sources, les communautés sont généralement désignées par le terme « *ayllu* » et représentées par un « *kuraka* » (Julien, 2001 et 2002, notamment).

D'une manière générale, l'*ayllu* forme l'unité sociale et territoriale de base du monde andin. Dans les sources coloniales et les ethnographies (Holguín, 1989 [1608] ; Murra, 1983[1978] ; Isbell, 2005[1978] : 137 ; Molinié, 1986-87 : 255 ; D'Altroy, 2000 : 365, entre autres), le terme *ayllu* se réfère à une communauté, fondée sur des liens de parenté et liée à un territoire spécifique, dont la cohésion sociale est, le plus souvent, basée sur l'entraide mutuelle et réglée par des principes de réciprocité. A l'époque préhispanique, comme le montre Isbell (1997), le culte à un ancêtre commun a, sans doute, joué un rôle fondamental dans l'identité de l'*ayllu*¹⁴. Dans le contexte de la paysannerie, qui devait représenter l'essentiel de la population de la cordillère sud-orientale avant la formation du *Tawantinsuyu*, la réciprocité se traduisait, sans doute, comme aujourd'hui (voir *supra*, 1.3.1.2), par des échanges de biens et de services pour la subsistance. A l'image des *ayllu* de l'époque coloniale et moderne (Salomon, 1978 : 984 ; Harris, 1978 : 1110 ; Platt, 1978 : 1083, par exemple), il est vraisemblable que les parentèles s'assemblaient en agrégats composites plus vaste, formant, ainsi, des macro-communautés à la

14 Isbell (1997), qui consacre un livre entier à la problématique de la définition de l'*ayllu* préhispanique, met en relation la formation de ce type d'organisation sociale avec le développement du culte aux ancêtres matérialisés par la tradition des « sépultures ouvertes ». De l'étude ethnohistorique des rites liés au culte aux ancêtres à Cuzco et Huarochiri, Isbell dégage, d'abord, quatre aspects fondamentaux de l'*ayllu* : un groupe social, un territoire dont les ressources sont exploitées en usufruit par ce groupe, la place hiérarchique qu'occupe ce groupe au sein d'un vaste tissu de parentés et, surtout, la définition de l'identité de ce groupe basée sur la revendication d'un ancêtre fondateur commun (*ibid.* : 100). C'est au sujet de ce dernier aspect, qu'Isbell réalise, ensuite, un développement approfondi sur le rôle symbolique des monuments funéraires, comme les *chullpa* ou *pucullo*, où résidaient les *mallki*, ancêtres fondateurs des *ayllu*. Sur le même sujet, il existe une étude approfondie de Salomon (1995) qui conclut également que tous les sens du terme *ayllu* dénotent une parenté dont l'identité repose sur un ancêtre spécifique (cette citation est adaptée et traduite de la page 345).

structure emboîtée et pyramidale. Le cas échéant, l'existence de ce type de structure sociale aurait pu constituer la base du développement progressif des grands groupes ethniques inkas et *chanka*. A propos de ces groupes ethniques, on sait, par ailleurs, qu'ils étaient souvent organisés en « moitiés », généralement exprimées par le dualisme haut – bas, *hanan* – *hurin* en quechua¹⁵. Largement répandu dans les Andes préhispaniques, ce type de structure dualiste régissait, en effet, l'organisation politique et territoriale à différents niveaux de la société (Palomino, 1971 ; Bouysse, 1978 ; Molinié, 1985 ; Rostworowski, 2000[1988]).

Quant au terme « *kuraka* », dont le sens premier est « aîné »¹⁶ (Itier, 2008 : 70), il se réfère à l'individu qui disposait de l'autorité sur l'*ayllu* et son territoire. Comme le décrit Itier (*Ibid.*), il était aussi, parfois, appelé *kamachikuq*, soit « celui qui attribue ses tâches à chacun », et veillait donc à l'organisation du travail collectif au sein de sa parentèle. Sur le plan politique, il représentait sa communauté, ou une macro-communauté, et était donc l'interlocuteur des administrateurs inkas et espagnols, raison pour laquelle les mentions de *kuraka* sont courantes dans les archives administratives.

Dans les chroniques, le dirigeant de la communauté est aussi, parfois, présenté comme un chef de guerre, dénommé *sinchi* (Sarmiento, 2001[1572] : 47). Plusieurs témoignages relevés par les chroniqueurs dépeignent, en effet, une situation de conflit généralisé dans les Andes pré-inkaiques, dénommée l'âge des guerres, *aucaruna* (Guaman Poma, 1615 : 64). A ce propos, Santillan (1968[1563] : 104) écrit, par exemple, qu' « avant que les Inkas ne débutent leur règne, il n'y avait pas d'ordre ni de police ; chaque vallée (ou province) avait son seigneur principal, dénommé *kuraka*, ainsi que ses assistants ; et chacune de ces vallées était en guerre avec ses voisines [etc.] »¹⁷. Pour sa part, Cieza (1946[1553] : 5) relève que « les peuples de cette époque se faisaient sans cesse la guerre [...], et qu'ils n'avaient pas de seigneurs, si ce n'est des capitaines avec lesquels ils partaient en guerre. »¹⁸. Cette vision belliqueuse des chefferies pré-inkas est très répandue dans l'ethnohistoire andine et constitue un contexte interprétatif courant dans la recherche archéologique sur l'époque préhispanique tardive (Arkush, 2006). Pourtant, il convient de rappeler la dimension légendaire des témoignages relevés par les chroniqueurs. Cette

15 Comme l'explique Cobo (1964[1653] : 72), Cuzco, la capitale inka, était divisée en deux grands quartiers : celui du haut, *Hanan*, et celui du bas, *Hurin*. Les lignages royaux faisaient l'objet de la même partition (Tableau 2.1, p. 66). Cobo (*ibid.* : 112) ajoute que les Inkas ont imposé ce système de bipartition à tous les peuples conquis, afin, en quelque sorte, de les diviser pour mieux régner. On retrouve effectivement cette bipartition dans l'organisation de la province *chanka* qui, en 1539, était divisée, comme le montre le titre d'encomienda de Maldonado, en *Hanan Chanka* et *Hurin Chanka* (Julien, 2002). Le système de bipartition était peut-être déjà en place avant l'intégration des *Chanka* à l'empire car les mythes d'origine *Chanka* signalent l'existence de deux groupes (voir la synthèse de Bauer *et al.*, 2008 Ms).

16 Le concept d'aîné se réfère ainsi peut-être à l'ancêtre fondateur du lignage, souvent appelé *mallki*.

17 La citation originale dont il est fait mention est adaptée de la suivante : « Antes aquellos comenzasen a señorear no había esa orden ni policia; antes en cada valle o provincia había su curaca, señor principal, y tenían sus principales mandones sujetos a el curaca, y cada valle destos tenía guerra con su comarcano, y desta causa no había comercio ni comunicación alguna entrellos; y en cada valle había su lengua distinta de la del otro; dabanse guazabaras los unos a los otros, y era uso que al que quedaba con la victoria y sujetaba al otro, le hacían los sujetos sementeras de maíz y coca y ají, y dabanle ovejas y de lo demás que tenían, en reconocimiento. » Santillan (1968[1563] : 104). La traduction est nôtre.

18 Ce texte est extrait de : « Muchas veces pregunte a los moradores destas provincias lo que sabían que en ellas hubo antes que los Incas los señoreasen, y sobre esto dicen que todos vivían desordenadamente y que muchos andaban desnudos, hechos salvages, sin tener casas ni otras moradas que cuevas de las muchas que vemos haberen riscos grandes y peñascos, de donde salían a comer de lo que hallaban por los campos. Otros hacían en los cerros castillos que llaman pucarás, desde donde, ahullando con lenguas estranas, salían a pelear unos con otros sobre las tierras de labor o por otras causas y se mataban muchos dellos, tomando el despojo que hallaban y las mugeres de los vencidos; con todo lo cual iban triunfando a lo alto de los cerros donde tenían sus castillos y allí hacían sus sacrificios a los dioses en quien ellos adoraban, derramando delante de las piedras e ídolos mucha sangre humana y de corderos. Todos ellos eran behetrías sin orden, porque cierto dicen no tenían señores ni más que capitanes con los cuales salían a las guerras: si algunos andaban vestidos, eran las ropas pequeñas y no como agora las tienen. » (Cieza, 1946[1553] : 5). La traduction est nôtre.

image de désordre et de conflit s'inscrit, en effet, pleinement dans le discours civilisateur de l'histoire officielle inka.

Comme nous allons le voir désormais, dans le contexte du conflit entre Inkas et *Chanka*, il ne fait aucun doute que les récits des chroniqueurs illustrent une vision cuzquéenne mythifiée de l'histoire régionale. C'est pour cette raison que les rivaux *chanka* sont dépeints comme des barbares et que l'on fait peu de cas des *Kichwa*. Par conséquent, seule l'analyse critique des mythes, en tenant compte de leur dimension « cuzco-centrique », est en mesure de livrer un panorama général de l'histoire de la région, dont nous expliquons maintenant l'épisode central, la guerre contre les *Chanka*.

2.1.2- LE CONFLIT INKA/CHANKA

La guerre contre les *Chanka* est sans doute le thème principal de la mytho-histoire inka. Après la conquête espagnole, soit environ un siècle après les faits¹⁹, la victoire sur les *Chanka* est toujours célébrée à Cuzco, lors de fêtes dans lesquelles le conflit fait l'objet d'une mise en scène chantée et dansée (Betanzos, 1968[1551] : 38 ; Montesinos dans Bauer *et al.*, 2008 Ms : 203). Cet épisode historique est aussi un thème iconographique couramment représenté sur des supports artistiques comme les *qero* (Flores Ochoa, 1992 ; Otarola Alvarado, 1995 : 41 ; Ramos, 2002) et, d'une manière générale, omniprésent dans le paysage cuzquéen avec près de vingt sites sacrés²⁰ dans Cuzco et ses environs, commémorant la victoire inka (Bauer *et al.*, 2008 Ms : 202 ; Duviols, 1978).

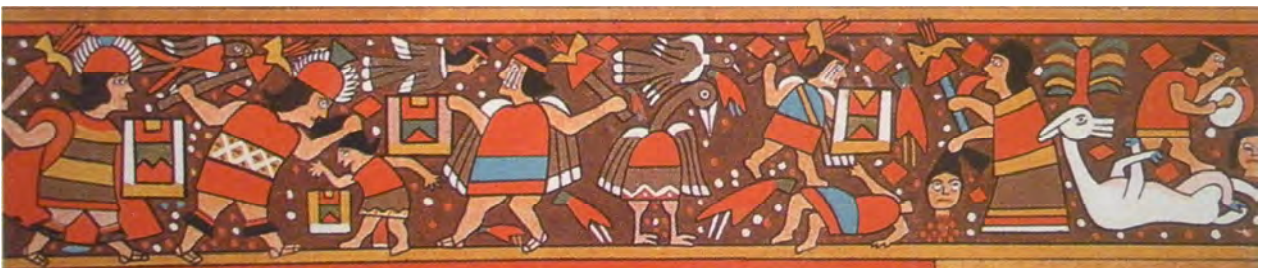


Figure 2.1- Représentation des guerres Inka/Chanka sur un *qero* cuzquéen (Flores Ochoa *et al.*, 1998)

19 Rowe (1944 : 57) situe la victoire de *Pachakuti* aux alentours de 1438 apr. J.-C., même si la réalité historique du conflit demeure questionable.

20 La plupart de ces sites correspondent à des affleurements rocheux de forme subjective que la tradition orale a intégré au mythe des guerres Inka/*Chanka*. Ces roches sont conçues comme le produit de la lithomorphose des principaux guerriers, dénommés *Purunaucas*, qui ont combattu auprès de *Pachakuti* pour repousser l'agression *chanka* (Duviols, 1978). Leur présence dans le paysage cuzquéen constitue une représentation matérielle de la mémoire collective des origines et donc une sorte de marqueur cosmologique donnant du sens à la mytho-histoire inka (Van de Guchte, 1999 : 155).

2.1.2.1- Portée historique du récit

Du point de vue historique, il est difficile de dégager des informations sérieuses sur le conflit Inka/*Chanka*, tant il existe presque autant de versions divergentes sur sa temporalité et sa spatialité, que de chroniqueurs²¹. Comme le propose Bauer (*et al.*, 2008 Ms : 199), la séquence du conflit peut être brièvement résumée de la façon suivante :

- 1) L'arrivée des *Chanka* aux portes de Cuzco provoque la fuite du souverain en place *Wiraqucha*.
- 2) Son plus jeune fils, *Inka Yupanki*, inspiré en songes, se charge de la défense de la ville.
- 3) La première bataille livrée aux portes de Cuzco voit la victoire de *Inka Yupanki*.
- 4) Les *Chanka* sont définitivement vaincus lors d'une seconde bataille au cours de laquelle les principaux capitaines *Chanka* sont exécutés et leur idole²² capturée.
- 5) Suite à la victoire, *Inka Yupanki* prend le pouvoir suprême sous le titre *Pachakuti* et met un place une réforme sans précédent de la structure politique et religieuse de l'Etat (Rostworowski, 2000[1988] : 175).

Au-delà du récit historique, il semble que le conflit Inka/*Chanka* constitue surtout un argument décisif dans le discours de légitimation de la prise de pouvoir de *Pachakuti*²³ et, d'une manière générale, de la suprématie inka sur la cordillère sud-orientale. La victoire contre les *Chanka* est ainsi considérée comme la fondation de toutes les victoires postérieures, soit le « trampoline de l'expansion impériale » (Duviols, 1980).

2.1.2.2- Discours symbolique et légitimation politique

Du point de vue symbolique, il apparaît, comme l'a montré Duviols (1980), que le mythe des guerres Inka/*Chanka* porte un puissant message politico-religieux (*ibid.*). A ce propos, l'étude de Ziolkowski (1996 : 5-6) qui montre le caractère protocolaire de la bataille précédée d'échanges diplomatiques entre les souverains de chaque partie, met en avant la dimension rituelle du conflit. Betanzos (1968[1551] : 15) relate, en effet, que les *Chanka* se rendent à Cuzco afin de se mesurer à la suprématie politico-religieuse autoproclamée de *Wiraqucha*. Pour Ziolkowski (1996 : 7),

21 Pour des études comparatives spécifiques, le lecteur se reportera notamment à Rostworowski (2006[1953] : 81 et 1997 : 15-32), Huertas (1990) et Smeda (2005). Il est fort probable que le conflit se soit étendu sur plusieurs générations et soit le reflet de la lutte d'influence des groupes expansionnistes Inka et *Chanka* pour l'hégémonie dans la cordillère sud-orientale. Nous verrons plus tard que les données archéologiques disponibles semblent conforter cette vision.

22 Lors des conquêtes, une représentation de l'ancêtre fondateur du lignage, *mallki*, sous forme de roche sculptée appelée *wak'a* (ou *awkis* d'après Sarmiento, 2001[1572] : 186), accompagnait souvent les troupes militaires (au sujet du double litomorphe, voir Duviols, 1978, ainsi que l'illustration de Guaman Poma reproduite sur la figure 2.3, p. 81). Dans le contexte politico-religieux du culte aux ancêtres bien documenté pour l'époque inka (Conrad et Demarest, 1984 ; Itier, 2008), le *mallki* revêtait une grande importance car ce dernier insufflait l'énergie vitale à son lignage et garantissait la fertilité de son territoire qu'il s'était chargé de conquérir durant les temps primordiaux (Rostworowski, 2000[1988] : 10). La capture de la représentation du *mallki* impliquait donc symboliquement la subordination immédiate du groupe adverse. Polo de Ondegardo (dans Rostworowski, 1997 : 28) relate, à ce propos, qu'en 1559, le fardeau funéraire de la momie de *Pachakuti* contenait encore l'idole *chanka* de *Uscovilca*, l'un de leur ancêtre fondateur.

23 Dans un essai sur l'interprétation de la guerre contre les *Chanka*, Zuidema (1979) propose une lecture structuraliste du conflit dont l'idée sous-jacente est une réforme en profondeur du culte religieux de Cuzco. Il remarque que, dans les chroniques, *Pachakuti* est couramment associé à l'image d'*Illapa*, dieu de la foudre symbolisant la guerre, *Wiraqucha* au culte du créateur primordial éponyme et *Thupa Yupanki* au culte au soleil. D'après lui, le règne de *Pachakuti* pourrait être interprété en termes de changement de système religieux de l'élite inka avec le passage du culte à *Wiraqucha* au culte au Soleil (*ibid.* : 322).

cette guerre présente ainsi « *tous les aspects d'un duel de wak'a, à travers lequel les capitaines protagonistes confrontent leur fortune guerrière (ataw) afin d'établir celui qui possédait le plus de kamaq* »²⁴ et donc la légitimité de régner sur la région. En effet, dans le contexte politico-religieux du culte aux ancêtres de l'époque inka, les ancêtres civilisateurs, *malki*²⁵, et par extension les souverains sont dépositaires du *kamaq*²⁶, la « *force animante* » (Taylor, 1974-1976 et 1980 : 12 ; Rostworowski, 2000[1988] : 10) ; celle qui garantit la vitalité de leur peuple et la fertilité de leur territoire. À croire les sources les plus anciennes comme le manuscrit de Huarochiri (Taylor, 1980), les *wak'a*²⁷ étaient considérés comme les êtres des temps primordiaux métamorphosés en éléments du paysage, le plus souvent une montagne ou un affleurement rocheux, mais qui existaient aussi sous forme de pierre transportable sculptée ou présentant une forme singulière (Van de Guchte, 1990 ; Itier, 2008 : 119). Ils étaient en quelque sorte les divinités tutélaires du paysage, si bien qu'il existait, à travers le culte aux *wak'a*, une étroite relation entre la communauté et son territoire (voir, à ce sujet, l'essai de définition du concept de *llaqta*²⁸ dans Taylor, 1980 : 13), question sur laquelle nous reviendrons en détails (voir *infra*, 7.3.2.4).

On peut donc appréhender dans le mythe des guerres Inka/*Chanka* la confrontation de deux mondes culturels²⁹, deux communautés et deux territoires. Dans ce contexte, il convient donc désormais d'examiner le rôle de la vallée de l'Apurimac à l'articulation des paysages culturels inka et *chanka*.

2.1.2.3- Le CMVA à l'articulation des pays *chanka* et inka

Sur le plan symbolique, il semble, comme en témoigne Garcilaso (1976[1609] : 196), que le fleuve Apurimac occupait une place primordiale dans le paysage sacré préhispanique de la région. D'après lui, « *les indiens le nomment Apurimac, ce qui signifie le principal ou le capitaine qui parle ; le terme apu intègre ces deux notions qui comprennent les chefs de la paix et*

24 Nous avons extrait cette citation de ce passage du texte original : « *La guerra con Uscovilca tenía todos los aspectos de un duelo de las wakas, mediante el cual los comandantes protagonistas compararon por la vía de las armas su ataw, o ventura guerrera, para establecer de una manera definitiva quien de los dos era más camac.* » (Ziólkowski, 1996 : 7). La traduction est nôtre.

25 « *Malki* » est un mot quechua qui signifie, comme nous l'employons ici, « *ancêtre momifié* » mais il se réfère également aux graines, aux plantes et aux arbres. Certains auteurs, comme Salomon (1995 : 340) et Itier (2008 : 192), proposent qu'il puisse s'agir d'une métaphore signifiant le caractère fertilisateur de l'ancêtre qui émane l'énergie vitale à sa communauté (son lignage) et la fertilité à son paysage. Signalons aussi qu'il semble courant que les *malki* aient possédé un double minéral, souvent appelé *awki* ou encore *camaquen* (voir Duviols, 1978). Il était ainsi matérialisé dans le paysage sous la forme d'une roche naturelle ou sculptée, généralement dénommée *wank'a* (voir Duviols, 1979). D'après Albornoz (dans Duviols, 1984 : 196), les *Malki* sont aussi appelés « *Illapa* ».

26 Itier (2008 : 125) traduit littéralement cette expression par « *qui porte son essence sur* ».

27 Dans les Andes centrales, « *wak'a* » est un terme générique qui se réfère aux lieux (naturels ou construits) sacrés. C'est la définition qu'en donne Betanzos dans son œuvre *Suma et Narracion de los Incas* qui est la source la plus ancienne traitant du concept de *wak'a* (d'après Moore, 1996 : 92).

28 Taylor (1980 : 13) remarque que « *dans son application la plus générale, llaqta se réfère à l'ensemble d'aspects qui associent un groupe humain déterminé à l'endroit d'où, selon sa mythologie, il est issu : il s'agit donc de la déité qui protège et anime la communauté, du sanctuaire de cette déité, des terres qu'elle anime et protège et de la communauté qui y habite* ».

29 Se fondant sur Guaman Poma qui se réfère aux *Chanka* comme un peuple aux connections selvatiques aussi connu comme *Warmiauka* (les femmes sauvage), Zuidema (1979 : 323) développe une hypothèse d'opposition structurale entre deux cosmologies « *Chanka : Montaña, Féminin, Barbare* » Vs « *Inka : Sierra, Masculin, civilisé* ».

ceux de la guerre. En raison de la forte estime qu'ils lui portent, ils lui donnent aussi le nom de *Capac Mayu* ; *Mayu* signifie fleuve ; *Capac* est le renom de leurs rois. Ils lui donnèrent ce nom pour indiquer qu'il s'agit du prince de tous les fleuves. »³⁰.

Sur le plan géographique, la vallée de l'Apurimac forme une sorte de médiane entre Andahuaylas et Cuzco. Le pont suspendu (aujourd'hui appelé *Nawpa Chaka*) qui franchissait le profond cañon de l'Apurimac et unissait ainsi les mondes *chanka* et *inka* se situait dans la zone de *Cunyaq* entre *Curawasi* et *Mollepata*, à quelques kilomètres en aval du pont actuel (Bauer, 2006 ; Wiener, 1993[1880] : 321 ; Squier, 1974[1877] : 295). La région de *Cunyaq* est associée à plusieurs légendes qui expliquent le rôle symbolique du fleuve à l'articulation des paysages *inka* et *chanka*.



Figure 2.2- Le pont suspendu sur l'Apurimac d'après Markham (2001 : 92)

2.1.2.3.1- L'oracle Apurimac

Il y avait « sur la rive de l'Apurimac [soit disant non-loin du pont]³¹, un temple très décoré qui était un oracle célèbre. [...]. Sous la forme d'une grande idole, qu'on appelait

30 Le texte original dont il est fait mention est le suivant: "Es el mayor río que hay en el Peru; los indios le llaman Apurímac; quiere decir: el principal, o el capitán que habla, que el nombre apu tiene ambas significaciones, que comprende los principales de la paz y los de la guerra. También le dan otro nombre, por ensalzarle más, que es Capac Mayu: mayu quiere decir río; Capac es renombre que daban a sus Reyes; dieronsélo a este río por decir que era el príncipe de todos los ríos del mundo. Retiene estos nombres hasta salir de los términos del Perú; si los sustenta hasta entrar en la mar, o si las naciones que viven en las montañas por do pasa le dan otro nombre, no lo sé." (Garcilaso, 1976 [1609] : 196). La traduction est nôtre.

31 Pour Cieza (1946[1553] : 423) qui livre une version légèrement différente, l'oracle se situe sur la rive droite de l'Apurimac dans un « *aposeno* » *inka* ; ce qui laisse suggérer à Heffernan (1996 : 24) qu'il pourrait s'agir du *tampu* de Rimac (soit le site archéologique de Markawasi).

Apurimac, le diable y parlait aux indiens »³² (Cobo, 1964[1653]: 199), entre les rugissements du fleuve dans son profond lit rocheux³³. Pedro Pizarro (1978[1571] : 81-82), qui dit avoir observé l'idole au cours de la marche espagnole sur Cuzco, le décrit comme « *un petit édifice peint où était planté un poteau, plus gros qu'un homme, aspergé du sang qui lui était offert lors des sacrifices. Il était enserré d'un anneau en or avec deux protubérances ressemblant à la poitrine d'une femme et revêtu de fines pièces de textiles attachées à l'aide de plusieurs fibules d'or et d'argent. Cette idole à l'apparence féminine était entourée d'autres plus petites qui étaient également baignées de sang et revêtus d'habits de femmes* »³⁴. Cobo ajoute (1964[1653] : 199) que « *parmi les nombreux temples qu'il y avait au Pérou, il s'agissait sans doute de l'un des plus importants.* »³⁵. Notons que le site possédait peut-être aussi une dimension sacrée pour les *Chanka* qui, comme le conte Cieza (1946[1553] : 151), « *s'y arrêtaient pour pratiquer des sacrifices au moment de traverser le fleuve* » lors de leur marche sur Cuzco³⁶.

2.1.2.3.2- Le pont sur l'Apurimac : une limite du pays cuzquéenien

La région de Cunyaq est aussi citée dans les récits sur la *Citua*, une grande fête cuzquéenienne (Molina, 1947[1573] : 67-71). Il s'agit d'un rite de purification qui avait lieu tous les ans, aux premières pluies. À cette occasion, les maux de Cuzco étaient expulsés symboliquement de la ville et de ses environs pour être déversés finalement dans les grands fleuves qui entourent la région de Cuzco. D'après Molina (*ibid.*), deux destinations de *citua* se trouvaient dans la vallée de l'Apurimac ; l'une d'elle correspondait à la zone de Cunyaq. Plusieurs chercheurs (Molinié, 1988 ; Farrington, 1992 : 371 et 375) envisagent que les limites de *Citua* constituaient une métaphore des frontières du cœur du pays inka. Suivant cette hypothèse, la vallée de l'Apurimac constituait donc la limite occidentale du territoire cuzquéenien.

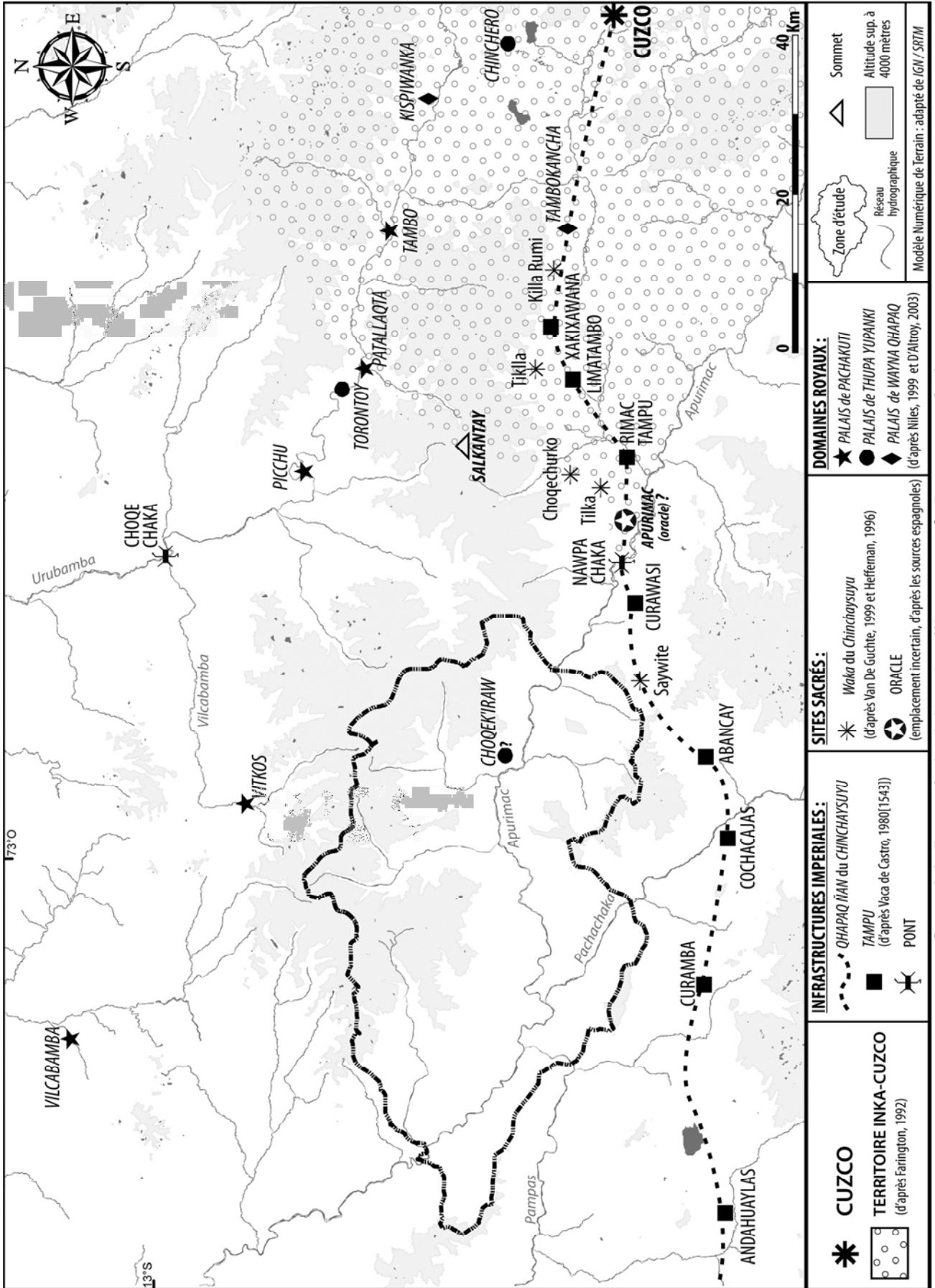
32 Le texte original dont il est fait mention est le suivant : « *En la ribera del rio de Apurima había un templo muy pintado, que era adoratorio celebre.[...] Por el ídolo mayor, que se decía Apurimac, solía hablar el demonio a los indios.* » (Cobo, 1964[1653]: 199). La traduction est nôtre.

33 En quechua « *Apu-Rimac* » signifie, en effet, le seigneur qui parle ; ce qui laisse supposer que le vacarme du fleuve aurait pu faire partie de la mise en scène symbolique de l'oracle. L'exclamation : « *Ecoute, comment parle mon dieu !* » (Pizarro, 1978[1571] : 81) que *Manqu Inka* pousse à un capitaine espagnol, alors qu'ils se trouvent sur les rives de l'Apurimac, semble aller dans ce sens. L'une des caractéristiques des wak'a étaient en effet celle de parler à l'Inka (à ce sujet, voir notamment Curatola, 2008).

34 Le texte original à partir duquel a été adapté cette citation est le suivant : « *Pues aquí, como digo, en este Apurima auia un buhío muy pintado, y dentro del hincado un palo muy gordo, más grueso que un hombre muy gordo, y este palo tenía muchos pedazos desgaxados. Estaua muy lleno de sangre de lo que le ofrecían. Tenía un cinto de oro de anchor de una mano que le cinia todo, soldado a manera de encaxe, y en la delantera del dos tetas de oro grandes, como de muger, soldadas en el mismo cinto. Tenían este palo bestido con rropas de muger muy delicadas, y con muchos topes de oro, que son a manera de alfileres que estas mugeres de este rreyno usauan, grandes de más de un palmo de largor, y la caueza muy ancha y llana, y colgauan de estas cauezas muchos caxcauelitos / chiquitos. Estos usauan ellas para prenderse las mantas que se ponían. A los lados de este palo grueso que tengo dicho, auia otros pequeños en rrenglera, de un lado y otro, que tomauan todo el aposento de una parte a otra. Estos palos estauan asimismo bañados en sangre y uestidos con mantas como el grande, con sus topes, semexando estatuas de mugeres.* » Pedro Pizarro (1978[1571] : 81-82). La traduction est nôtre.

35 Le texte original dont il est fait mention est le suivant : « *Otros muchos templos famosos había en todo el reino, pero estos que he referido eran tenidos por los mayores santuarios.* » (Cobo, 1653/1964 : 199). En réalité, le récit de Cobo est une copie du témoignage original de Pedro Pizarro. La traduction est nôtre.

36 Cet extrait de la chronique de Cieza (1946[1553] : 151) a été traduit de : « *Despues que los Chancas hobieron hecho sacrificios en Apurima* ». La traduction est nôtre.



Carte 2.2- Le territoire inka tel qu'il transparaît des sources écrites

2.1.2.3.3- Commentaires

Si l'on se fie aux mythes de l'oracle Apurimac et aux descriptions de la fête de la *Citua*, la vallée de l'Apurimac, dans sa section de Cunyaq, a dû former une frontière symbolique (Molinié, 1988) entre les territoires inkas et *chanka*. Un site sacré, respecté par les deux ethnies, s'y trouvait. Comme nous pouvons le voir sur la carte 2.2, il formait sans doute la limite occidentale du cœur du pays inka dont il symbolisait aussi l'entrée.

2.1.3- LA REGION SOUS LE TAWANTINSUYU

Comme nous l'avons évoqué plus haut, la victoire sur les *Chanka* entraîne la prise de pouvoir de *Pachakuti* et marque le point de départ de l'expansion impériale inka. La région du CMVA est parmi les premières à être intégrée au *Tawantinsuyu*. Afin de bien comprendre sa situation géopolitique, il est nécessaire de rappeler quelques principes fondamentaux sur la géographie culturelle inka et sur l'organisation territoriale de l'empire.

2.1.3.1- La géographie du *Tawantinsuyu*

En l'absence de cartographie planimétrique objective, les systèmes inkas de représentation de l'espace andin reposaient essentiellement sur la mise en scène de certains éléments du paysage naturel, comme les montagnes, les lagunes et les vallées, dans une géographie conceptuelle (Van der Leeuw, 1990 ; Harris, 1997). La géographie culturelle inka est présentée dans les mythes qui expliquent la dimension sacrée du paysage, et mettent ainsi en ordre la vision du monde inka (Van de Guchte, 1999). A ce propos, nous venons de voir, par exemple, le rôle spécifique de la vallée de l'Apurimac dans la conception territoriale du cœur de l'empire inka.

Plusieurs principes régissent l'organisation géopolitique de l'empire inka. *Tawantinsuyu* signifie « ensemble de quatre bandes réunies » (Itier, 2008 : 52). L'organisation spatiale de l'empire est donc quadripartite et conçue comme des bandes projetées, depuis Cuzco, dans les quatre directions vers lesquelles se dirigent les grandes routes inkas (Acosta, 1954[1590] : 193). Le réseau routier inka, appelé *Qhapaq Ñan*, forme, ainsi, l'infrastructure du *Tawantinsuyu*, à l'image d'une « colonne vertébrale » articulant la gigantesque mosaïque géographique et ethnique de l'empire, et formant la trame de son système administratif (Hyslop, 1992).

Parcourue par le chemin du *Chinchaysuyu* qui unit Cuzco à la région d'Ayacucho (Carte 2.2), les régions d'Abancay et d'Andahuaylas se situent dans le quartier éponyme. La grande route du *Chinchaysuyu* sort de Cuzco, vers l'ouest, parcourt la plaine d'Anta, traverse l'Apurimac au niveau de Cunyaq et chemine dans l'ensemble du département de l'Apurimac jusqu'à Vilkaswaman³⁷.

Située en marge de l'axe du *Chinchaysuyu*, la cordillère de Vilcabamba occupe une position moins évidente. Comme l'illustre le tableau 2.2, la plupart des mentions ethnohistoriques

37 Vilkaswaman est la capitale inka de la province éponyme, correspondant à l'actuel département d'Ayacucho. Comme l'indique Cieza (1946[1553] : 418), elle forme un espace nodal au centre du *Tawantinsuyu* (Santillana, 2001).

que nous avons relevées de la cordillère de Vilcabamba la situent presque toujours dans l'*Antisuyu* ; or, d'après les études classiques sur la distribution des quartiers de l'empire, celui-ci est localisé au nord-est de Cuzco (Zuidema et Poole, 1982 ; Bauer, 2000).

« <i>Chinchaysuyu</i> »	« <i>Antisuyu</i> »
« <i>Encomienda del Inka</i> » (Julien, 2001)	« <i>Vilcapampa, último refugio inca perteneció al Antisuyu</i> » (López de Velasco 1971[1574] : 247, dans Parssinen, 2003 : 215)
Conquête de Vilcabamba par <i>Pachakuti</i> (Cabello de Balboa, 1951[1586] : 300)	Traité Acobamba (Guillen, 1976-77 : 71) : « <i>Río Acobamba, provincia de Andesuyu</i> »
	Vilcabamba donde « <i>vivía el inca que ha comenzado a rebelarse</i> » (San Martin, 1906[1552] : 9, dans Parssinen, 2003 : 220)
	Conquête <i>chanka</i> de l' <i>Antisuyu</i> (Betanzos, 1968[1551] : 16)
	« <i>San Francisco de la Vitoria en Andesuyo entre la cordillera de los Andes más de veynete leguas del Cuzco a la parte del Oriente</i> » (Calancha, 1974-81 [1638] : 1795)
	« <i>llaman Anti a toda aquella gran cordillera de sierra nevada que pasa al oriente del Peru</i> » (Garcilaso, 1609[1976] : 83).

Tableau 2.2- Citations concernant la situation de Vilcabamba dans la quadripartition du *Tawantinsuyu*

Avec son paysage de *ceja de selva*, qui était souvent appelé « *andes* » au 16^{ème} siècle, il est possible que l'attribution de la cordillère de Vilcabamba à l'*Antisuyu* relève de la confusion de certains Espagnols du terme « *andes* » avec l'*Antisuyu* inka. Mais, comme le remarque Parssinen (2003 : 215), il est étonnant que l'auteur indigène Santa Cruz Pachacuti (1993[1613] : 237) situe aussi Vilcabamba dans l'*Antisuyu*³⁸. Se fondant sur la remarque du chroniqueur Santillan (1968[1563] : 105) qui stipule que le *Chinchaysuyu* commençait au lieudit de *Vilcaconga*³⁹, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de la capitale, Parssinen suggère donc que la géographie des *suyu* hors du cœur de l'empire inka, ne correspondait peut-être pas précisément à celle de Cuzco.

La géographie de Cuzco, centre conceptuel du *Tawantinsuyu* était organisée selon un système radial reposant sur quarante-deux lignes imaginaires, dénommées *ceques*, qui se projetaient, depuis le *Qorikancha*, dans toutes les directions, et passaient par plus de trois cent vingt-huit sanctuaires, désignés par le terme *wak'a* (Cobo, 1964[1653]). Ce système géographique complexe, qui a fait l'objet de nombreuses études, pourrait avoir constitué une infrastructure fondamentale de l'espace inka, régissant l'organisation territoriale et la gestion de l'eau, matérialisant la structure sociopolitique, servant de calendrier, illustrant la cosmovision et réglant le culte (Wachtel, 1971 ; Zuidema, 1980 et 1995 ; Sherbondy, 1979 ; Farrington, 1992 ; Bauer, 2000).

Le CMVA est localisé en dehors du système de *ceques* de la capitale décrit par Cobo. Si l'on projetait le système cuzquéenien, il se situerait dans la prolongation du neuvième *ceque* du

38 Santa Cruz Pachacuti (1993) mentionne le groupe ethnique amazonien *Manare*, dont le territoire se situait non-loin en amont de Vilcabamba, dans le contexte de la conquête de l'*Antisuyu* de *Thupa Yupanki* et de son général *Otorongo Achanchi*.

39 Vilcaconga, ou Vilcakunka, est le nom du col qui unie la plaine d'Anta à la vallée de Limatambo. D'après Albornoz (Duviols, 1984 : 205), il s'agit d'un *wak'a* de grande importance. Sur le plan historique, ce lieu, situé au seuil de la région cuzquéenienne était un point stratégique, s'étant converti en champ de bataille à plusieurs reprises. Lors des guerres contre les *Chanka*, ces derniers y établirent un campement, au moment du siège de Cuzco (Sarmiento, 2001[1572] : 90). Plus tard, les troupes d'*Atawalpa* et *Waskar* s'y sont livrées bataille (Cobo, 1964[1653] : 96). Enfin, ce col a été le théâtre de la bataille décisive de la marche de Pizarro sur Cuzco (Hemming, 1993[1970] : 107).

Chinchaysuyu (Bauer, 2000 : 81). D'après Bauer (*ibid.* 167), la relation des sanctuaires de la plaine d'Anta⁴⁰ et de la province des *Kichwa*, établie par l'extirpateur Albornoz (Duviols, 1984 : 205), tend à se superposer à ce *cege* et à constituer une prolongation de cet axe rituel parsemé de sites sacrés (Van de Guchte, 1990 ; Heffernan, 1996b : 26). Parmi les *wak'a* relevés par Albornoz, on trouve, le « *Salkantay (un glacier très élevé et hautement respecté) et Apurimac (une roche de grande superstition ressemblant à un indien)* »⁴¹ ; cette mention traduit le caractère sacré de ces éléments majeurs du paysage naturel de la région, et, comme nous l'avons mentionné dans le premier chapitre, leur importance en tant que marqueur géographique. Le glacier du Salkantay est, en effet, bien visible depuis la sortie de Cuzco et forme un point de mire le long du *Qhapaq Ñan* du *Chinchaysuyu*. En raison de cette situation géographique remarquable⁴², Parssinen (2003 : 226) émet l'hypothèse que ce sommet aurait pu être utilisé pour déterminer la frontière entre *Chinchaysuyu* et *Antisuyu*, en dehors du territoire de la capitale. Si cette hypothèse est valide, elle expliquerait pourquoi la majorité des sources situent Vilcabamba dans l'*Antisuyu*. Le cas échéant, le versant sud de la cordillère de Vilcabamba (correspondant à notre aire d'étude) appartiendrait au *Chinchaysuyu* et le versant nord à l'*Antisuyu*.

Dans l'état actuel des recherches, cette hypothèse audacieuse ne peut être acceptée sans réserve⁴³. Elle induit, en effet, une conception flexible et plurielle de l'organisation spatiale de l'empire inka, qui ne serait, dès lors, pas uniquement fondée sur un système cuzco-centrique. L'existence d'autres systèmes spatiaux à caractère radial autour de grandes capitales régionales inkas tels Vilkaswaman (Santillana, 2001), Huánuco Pampa et Inkawasi (Hyslop, 1990 : 202), donne en effet à penser que certains sites majeurs du *Tawantinsuyu* auraient pu être conçus comme des centres régionaux de (re-)projection de l'espace inka.

2.1.3.2- Les provinces inkas du *Chinchaysuyu*

À des fins administratives, l'empire inka était organisé en provinces. Ces provinces, aussi appelées *wamani*, comptaient de plusieurs milliers à plusieurs dizaines de milliers de foyers, selon les régions et la conformation originale des groupes ethniques qu'elles englobaient (Parssinen, 2003 : 264 ; Santillan, 1968[1563]). L'administration de ces provinces visait, en premier lieu, à la gestion et au contrôle du tribut prélevé suivant un système de réciprocité symbolique et asymétrique (Murra, 1983[1978]). Dans certaines provinces importantes, les Inkas

40 Dans les sources ethnohistoriques, la plaine d'Anta est aussi connue sous le nom de vallée de Xaquixaguana (Duviols, 1984).

41 La citation est adaptée de « *Salcantay (es un cerro muy alto, nevado, y muy reverenciado), Apurimac (era una piedra a manera de indio de gran superstición)* » (Duviols, 1984 : 206). La traduction est nôtre.

42 Parssinen remarque, aussi, que, depuis les hauteurs de Cuzco, le Salkantay forme le point sur l'horizon du coucher du soleil du solstice juin.

43 Comme le signale Duffait (2007 : 230), l'association des sites inkas du bassin du Vilcabamba à la « *provincia del Chinchaysuyu* », dans le titre d'*encomienda* d'Hernando Pizarro (Julien, 2001), constitue une solide antithèse aux propos de Parssinen. La nature du document doit cependant inciter à la prudence quant à sa précision car :

- il a été rédigé en 1539, alors que la plupart des régions dont il fait mention ne sont pas encore connues des Espagnols ; cela laisse à penser que cette liste a été dressée de façon hâtive et/ou peut-être simplifiée, à partir de sources inconnues ;

- le document ne fait peut-être pas directement référence à la quadripartition inka, étant donné qu'il n'y a pas de mention du *Qollasuyu* ni (dans certaines versions) de l'*Antisuyu*, alors que les « *yungas de Toayma* » se situent théoriquement dans ce quartier. En outre, il a été démontré que le terme « province », utilisé dans le document, est problématique. Dans les sources espagnoles, son usage est en effet loin d'être systématique ; il peut désigner un contenu démographique, tout comme un territoire à l'étendue très variable (Parssinen, 2003 : 258-267), et ne se réfère pas toujours aux provinces inkas (Astuhuaman, 2006 : 275).

fondaient des capitales provinciales « à l'image de Cuzco » (Hyslop, 1990 ; Farrington, 1998), comme Huánuco, Jauja et Vilkaswaman dans le *Chinchaysuyu*, où étaient établis des édifices publics et religieux ; ces capitales centralisaient aussi les infrastructures administratives, comme les ateliers et les structures de stockage (Cieza, 1946[1553]). Mais, à l'échelle du *Chinchaysuyu*, ces grands établissements inkas étaient rares (Hyslop, 1990) ; l'essentiel de l'infrastructure inka étant formé, comme nous allons le voir pour le département d'Apurímac, de petits centres administratifs disséminés le long du réseau routier.

Les études comparatives (D'Altroy, 2003 ; Parssinen, 2003 ; Astuhuaman, 2007) montrent que la taille, la démographie et l'organisation territoriale et socio-politique des *wamani* étaient très diverses ; elles variaient selon les enjeux économiques, la nature des relations entretenues avec les groupes locaux et, probablement, aussi suivant des critères relevant de la géographie sacrée et de l'ethnicité (Favre, 1967 ; Santillana, 2001). L'identification des provinces est un thème classique et complexe des études inkas⁴⁴. Bien que la plupart des études s'appuient fortement sur l'ethnohistoire dans leur démarche, remarquons, comme le signale Ramirez (2005), que les sources coloniales sur le sujet sont inconsistantes et partiales ; en effet, les Espagnols ont, très tôt, récupéré et adapté à leur guise le système administratif. Concernant notre région d'étude, les informations sur les provinces inkas sont peu abondantes.



Figure 2.3- Les conquêtes inkas du *Chinchaysuyu* d'après Guaman Poma (1609 : 155)

44 Ne perdons pas de vue que la vision inka (relatée par les chroniqueurs) de la géopolitique de la région relève d'un récit historique construit pour légitimer leur pouvoir et leur impérialisme. Il faut donc penser que les « provinces inkas » (« bornées ») seraient, comme l'écrit Murra (1983[1978] : 67), une sorte de « fiction légale » qui occulte la complexité du paysage social pluriethnique des territoires correspondants. A ce propos, Ramirez (2005) suppose même que les « provinces inkas », telles qu'on les connaît à travers l'ethnohistoire, sont des constructions de l'administration espagnole qui cherchait à conférer une certaine légitimité historique à sa politique coloniale. Les provinces inkas constituent, néanmoins, la base de la plupart des études régionales sur le *Tawantinsuyu* (Malpass, 1993 ; Stanish, 2001). Comme l'écrit Julien (199), le recourt au concept de « province » constitue, malgré ses problèmes théoriques, un outil heuristique bien utile pour les approches régionales.

2.1.3.2.1- Les provinces inkas des Kichwa et des Chanka, du Chinchaysuyu

Peu de temps après l'accession au pouvoir de *Pachakuti* et à la suite de la conquête du *Qullasuyu*, les territoires *kichwa* et *chanka* sont intégrés au jeune empire inka, au prix de batailles⁴⁵ (Guaman Poma, 1615 : 154 ; Sarmiento, 2001[1572] : 119) et d'alliances (Cieza, 1946[1553] : 157) avec les chefferies locales, qui étaient établies dans des *pukara*⁴⁶ dispersés entre Andahuaylas et Abancay.

Si l'on peut se fier aux archives espagnoles du 16^{ème} siècle (Fornée, 1965 [1586] : 260 ; Duviols, 1967 ; Julien, 2002), il semble que les Inkas aient administré la région suivant l'établissement de deux provinces qui portaient le nom des groupes ethniques autochtones⁴⁷ :

- la province *kichwa*, qui s'étendait entre Abancay et Curawasi et comprenait près de 4700 foyers⁴⁸, en 1572 (Espinoza, 1973 : 227).

- la province « *Hanan y Hurin Chanka* », qui devait couvrir une bonne partie de l'actuelle province d'Andahuaylas et qui, d'après l'estimation de Julien (2002 : 186), aurait pu compter près de 7500 foyers⁴⁹, en 1572.

D'après Cieza (1946[1553] : 157), l'intégration au *Tawantinsuyu* des provinces *kichwa* et *chanka* entraîne « un réaménagement général de la région afin de remettre en ordre les villages et d'éviter que les chefferies locales continuent à guerroyer entre elles »⁵⁰. Ainsi, plusieurs *ayllu chanka* et *kichwa* auraient été déplacés vers d'autres provinces de l'empire (Huertas, 1990 ; Santillana, 2002), afin de pacifier la région, et de s'en approprier les terres. Les Inkas mettent aussi en place des mécanismes de contrôle politique des populations locales, dont les sources écrites exposent, ici, deux cas spécifiques. A Curawasi, les Inkas laissent en place le *kuraka* local, *Tupac Uasco*, auquel ils offrent une épouse issue de la noblesse cuzquéenne, afin de sceller une alliance matrimoniale élitaine (Cieza, 1946[1553] : 156). Dans le cas de la province *chanka* (Julien, 2002 : 185), il semble que les Inkas aient établi un gouverneur d'origine ethnique cuzquéenne, appelé *tukrikoq*, qui avait autorité sur les *kuraka* locaux, gérait les terres de l'Etat et supervisait la perception du tribut (D'Altroy, 2003 : 232 ; Espinoza Soriano, 1973 : 247).

La démarche de restructuration territoriale, à laquelle Cieza fait référence, correspond aussi sans doute à l'établissement des *tampu*, dont Vaca de Castro dresse la liste en 1543 : « *Apurimac, Curaguasi, Abancay, Cochacajas, Curimba, Andahuaylas et Uramarca* »⁵¹. Les

45 Sarmiento de Gamboa (2001[1572] : 107) signale que *Anco Aylo*, l'un des capitaines *Chanka* vaincu lors des guerres du Cuzco, est élevé au titre de capitaine des troupes inkas, pour la conquête de sa propre région d'origine.

46 Villages fortifiés, généralement installés au sommet des montagnes (Cieza, 1553/1946 : 412).

47 La province *kichwa*, elle est désignée comme telle par Fornée (1965 [1586] : 260) et comme « *provincia de Amancay* » par Garcilaso (1976[1609] : 159), peut-être car sa principale *llaqta* se situait non-loin d'Abancay. Quant à la province des *Chanka*, elle est nommée « *los de Hanan et Hutin Chanka y los Quichuas de Vilcaparo* » dans le titre d'*encomienda* de Maldonado daté de 1539 (Julien, 2002), ce qui montre bien que les territoires *kichwa* et *chanka* étaient imbriqués.

48 Ce chiffre est calculé sur la base de la visite de Toledo réalisée en 1572, qui recense approximativement 3600 tributaires. Si, comme le propose Julien (2002), on considère 30% de chute démographique depuis l'époque préhispanique, on arrive à ce chiffre de 4700 foyers, non-loin du *pisca guaranga* du système décimal théorique de Bandera (dans Parssinen, 2003 : 325).

49 Julien ne se base que sur le *repartimiento* d'Andahuaylas. Or, si l'on prend en compte l'ensemble de la province, on arrive à plus de 9000 tributaires, un chiffre proche des 10000 tributaires du *Humu* du système décimal théorique de Bandera (dans Parssinen, 2003 : 325).

50 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *les mandó que viviesen ordenadamente sin tener costumbre mala ni darse la muerte los unos a los otros.* » (Cieza, 1946[1553] : 157). La traduction est nôtre.

51 Comme l'écrit Bauer (*et al.*, 2008 Ms), un autre *tampu* était situé dans le fond de la vallée du Pinkos. Le vice-roi Toledo y séjourna lors de sa visite de 1571. Les textes ne permettent toutefois pas de déterminer si le site est d'origine préhispanique.

tampu sont des établissements administratifs de l'Etat qui servent, généralement, de caravansérails afin de ravitailler les troupes inkas et les fonctionnaires de l'Etat au cours de leurs déplacements (Hyslop, 1992 : 138). Ils présentent donc des logements et des infrastructures de stockage. En tant que centre administratif, il s'agit aussi, comme le montre la *relación* de Vaca de Castro (1989[1543]), de pôles auxquels sont rattachées les populations locales, qui ont l'obligation de contribuer à son fonctionnement suivant la prestation de services et/ou le don de produits, c'est aussi ce que suggère l'étude ethnohistorique du *tampu* d'Abancay et de ses environs, réalisée par Espinoza Soriano (1973).

Lors de son intégration au *Tawantinsuyu*, une grande partie de la vallée d'Abancay, connue comme *Aucapanamayu* à l'époque préhispanique, semble avoir été vidée de sa population native. Les Inkas y implantèrent des groupes de colons, appelés *mitma*⁵² qui étaient chargés de cultiver les terres passées sous le contrôle de l'Etat, et recevaient en échange des biens de prestige comme des tuniques et de la céramique. La présence de ces *mitma*, qui provenaient de différentes régions de *yunga*, conférait une dimension pluriethnique au paysage social de la vallée. La vallée était administrée par un capitaine inka, un *tukrikoq* d'après Espinoza Soriano (1973 : 247)⁵³, et divisée entre les terres de l'Etat (*moya*), les parcelles en usufruit des *mitma yunga* implantés par l'Etat (réunis autour de l'établissement pluriethnique de Ninamarka) et les terres des populations natives *kichwa*, dorénavant limitées, presque exclusivement, aux zones de *puna*.

2.1.3.2.2- Remarque concernant le mode de partition des terres sous le Tawantinsuyu

Le mode de partition des terres du *tampu* d'Abancay, que nous venons de décrire brièvement, illustre bien la complexité du système administratif des provinces inkas. Connu pour sa flexibilité (Salomon, 1978 ; Malpass, 1993a ; Julien, 2006 ; Ramírez, 2002, 2005 et 2008), ce système constitue une problématique ethnohistorique qui dépasse largement le cadre de cette étude. Il forme, néanmoins, un contexte de base pour comprendre l'organisation territoriale du

52 En quechua, le terme « *mitma* » pourrait se traduire simplement par « étranger (au lieu où il est établi) » (Itier, 2008 : 192). Dans le contexte du *Tawantinsuyu*, il possède toutefois un sens spécifique et complexe, faisant référence à une pratique géopolitique de l'administration inka correspondant à l'établissement de colons déplacés de leur communauté d'origine, dont ils sont extraits du tissu social. Ces *mitma* étaient déplacés pour des raisons politiques telle la pacification des régions rebelles, ou pour des motifs économiques afin de fonder des colonies d'artisans spécialisés dans les ateliers inka (Soriano, 1973 ; Murra, 2003[1978]). Dans le cas des vallées d'Abancay (*ibid.*) et de l'Apurimac (Garcilaso, 1976[1609] : 161), il s'agit de groupes de paysans, essentiellement originaires des régions côtières, les *yungas*, qui étaient assignés à la culture des zones au climat chaud caractéristiques de ces fonds de vallées. Avec les *yanaquna*, individus complètement subordonnés aux palais ou sites administratifs inkas ainsi couramment désigné « domestique de l'inca », les *mitma* forment la main d'œuvre de l'empire et forme des groupes sociaux indépendant de la sphère communautaire dont ils ont été extraits du tissu social (Wachtel, 1971). Le lecteur peut se reporter à l'étude comparative de Wachtel (1980) sur les domaines d'Abancay, Cochabamba et Yucay qui analyse en détails le fonctionnement du système de *mitma* et *yanaquna*. D'après lui, c'est le type de terres auxquelles ils sont rattachés qui distingue ces classes de colons. Les *yanaquna* seraient spécifiquement établis dans les palais et les domaines privés des lignages royaux alors que les *mitma* constituent la main d'œuvre des terres de l'Etat (désignée *Moya*). Par ailleurs, Murra (1983[1978] : chapitre 8) souligne qu'une des principales différences entre les *mitma* et les *yana* est que les second étaient extraits de manière définitive de leur groupe ethnique, constituant une classe indépendante, alors que les *mitma* gardaient généralement leur identité ethnique et parfois des liens avec leur région d'origine.

53 Dans les archives consultées par Espinoza Soriano, le nom du *tukrikoq* est *Huzco*. Faut-il voir dans ce nom une corruption de *Huasco* et, peut-être ainsi, un quelconque lien avec le *kuraka Uazco* de Curawasi dont nous avons fait mention plus tôt ?

CMVA sous le *Tawantinsuyu* ; nous retenons, ici, la classification récente d'Espinoza Soriano (2007 : 42) qui distingue les catégories suivantes⁵⁴ :

- 1) Terres de l'Etat.
- 2) Domaines privés du *Sapa Inka* ou de ses femmes, comme patrimoine personnel.
- 3) Domaines des *panaqa* ou *ayllu* royaux de Cuzco.
- 4) Terres collectives des *ayllu*, qu'ils soient originaires de la zone, ou *mitma* ou étranger.
- 5) Terres des divinités administrées par les prêtres.
- 6) Terres des *kuraka* nobles de province ou encore de la localité.
- 7) Champs en usufruit des *yana* qui offraient leurs services dans les héritages des nobles.
- 8) Parcelles en usufruit des *piña* (prisonniers de guerre) maintenus en captivité dans les *cocales* de l'Etat ou du *Sapa Inka*.

L'organisation territoriale des provinces inkas du *Chinchaysuyu* du département d'Apurímac étant maintenant présentée de manière synthétique, il convient désormais de s'intéresser à la cordillère de Vilcabamba, où, comme nous allons le voir, les sources écrites suggèrent une occupation inka, de toute autre nature.

2.1.3.3- La cordillère de Vilcabamba

La cordillère de Vilcabamba est un cas à part dans l'ethnohistoire andine. Il s'agit, en effet, du dernier territoire du *Tawantinsuyu* où les quatre ultimes souverains inkas sont installés avec leur cour durant trente-cinq ans après la conquête espagnole. Les chroniques relatent ainsi de nombreuses polémiques sur les relations belliqueuses et diplomatiques entre Inkas et Espagnols entre 1537 et 1572. En revanche, les mentions sur l'histoire préhispanique de la région sont rares, d'autant plus qu'il s'agit, comme nous allons le voir, d'un territoire spécifique associé aux domaines royaux des souverains.

2.1.3.3.1- Les conquêtes de Vilcabamba

Les quelques données disponibles sur la région suggèrent que la cordillère de Vilcabamba aurait été intégrée au *Tawantinsuyu* suivant deux épisodes de conquêtes (Duffait, 2007 : 52). Le premier serait l'œuvre de *Pachakuti* qui, probablement peu après sa victoire sur les *Chanka* (Julien, 2000 : 94)⁵⁵, se serait aventuré dans Vilcabamba, et y aurait soumis les caciques des peuples de *Vitkos*, *Vilcabamba* et *Pampakonas* et y aurait trouvé de nombreuses mines d'or et

54 Avec Rostworowski (2002 ; 2005[1962]), Murra (1983) et Wachtel (1971 et 1980), Espinoza Soriano est sans doute l'historien ayant le plus travaillé la problématique de la partition des terres sous le *Tawantinsuyu*. Le fait qu'il ait étudié de manière approfondie le fonctionnement du *tampu* d'Abancay, nous a incité à utiliser les catégories générales qu'il propose dans sa dernière publication de synthèse.

55 L'étude de Julien est fondée sur une approche comparative des séquences de faits mytho-historiques relatées par Sarmiento de Gamboa, Betanzos, Cabello de Balboa, Murua et Cobo. Les trois premiers chroniqueurs situent la conquête de Vilcabamba après la victoire définitive sur les *Chanka*. En revanche, Murua (1962-64[1590] : 453) et Cobo localisent cette conquête entre les deux (ou trois, selon) guerres de défense du Cuzco. Il est important de remarquer également que pour l'ensemble de ces chroniqueurs, la conquête de Vilcabamba précède l'intégration du territoire *chanka*.

d'argent (Cobo, 1964 [1653]: 79). A ce sujet, Duffait (2007 : 50-51) remarque que l'ensemble des toponymes cités dans le récit de Cobo correspondent à des sites du versant nord de la cordillère, si bien qu'il envisage que le versant sud a dû faire l'objet d'une conquête postérieure. D'après lui, il est vraisemblable que ce dernier ait été conquis par *Thupa Yupanki*, à une époque plus ou moins contemporaine à la conquête de la basse vallée de l'Apurimac, où était installé le groupe ethnique piémontais *Pilkosuni*. Suite à cette conquête, certains *Pilkosuni* auraient, en effet, été envoyés dans la vallée du Mapillo du versant sud de la cordillère de Vilcabamba, afin d'y établir une colonie *mitma* (Murua, 1962-64[1590] : 51)⁵⁶. L'affiliation du versant sud de la cordillère de Vilcabamba au souverain *Thupa Yupanki* repose également sur la distribution et l'identité des propriétaires des domaines royaux de la cordillère de Vilcabamba.

2.1.3.3.2- Les domaines inkas de la cordillère de Vilcabamba : cas des palais de Machu Picchu et Choqek'iraw

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'occupation inka de la cordillère de Vilcabamba est caractérisée par l'établissement de domaines royaux des souverains inkas. Il était, en effet, coutume, suite aux conquêtes, que le souverain s'octroie personnellement des terres où il édifiait un palais⁵⁷. La fondation royale avait, d'abord, pour objectif de consolider sa victoire suivant la mise en œuvre d'un projet architectural d'envergure qui, avec la participation d'une main d'œuvre sans doute considérable⁵⁸, devait démontrer la puissance coercitive de l'Inka. La monumentalité du résultat visait sans doute à symboliser son pouvoir et son inscription conceptuelle dans le paysage sacré (Protzen, 1992 : 205 et 212).

Du vivant du souverain, le palais était, comme son nom l'indique, une résidence royale et un lieu de loisir où l'empereur séjournait hors de Cuzco ou au retour de ses conquêtes. La description du palais Kispiwanka de Wayna Qhapaq, établis dans la vallée de l'Urubamba, fait d'ailleurs état de jardins et de bois, de réserves de chasse et de bassins pour la pêche (Villanueva Urteaga, 1970 ; Farrington, 1995 ; Niles, 1987-1989 et 1999). A la mort du souverain, le domaine royal constituait le patrimoine de son lignage qui devait continuer à entretenir le palais et son

56 En réalité, Murua (1962-64[1590] : 51) fait référence à la « vallée d'Amaybamba ». Il existe une vallée nommée Amaybamba, dans la région piémontaise du bassin de l'Urubamba, que Renard-Casevitz (*et al.*, 1986) pense être le lieu d'implantation des *mitma Pilkosuni*. Mais, s'appuyant sur « un manuscrit du 16^{ème} siècle publié par Rostworowski, [Duffait remarque, cependant, qu'] il est indiqué que [cette] vallée, située au nord de Machu Picchu, ne s'appelait pas Amaybamba à l'époque inca, mais Bacayhuilque, et que le véritable nom du village de Amaybamba était Iguaraminuy. A l'époque coloniale, le toponyme Bacayhuilque a été remplacé par Amaybamba, en référence au nom du village éponyme situé dans le cours inférieur de cette vallée ». Par conséquent, Duffait propose que la vallée du Mapillo puisse être cet Amaybamba, car elle est désignée par ce nom sur une carte exhumée d'un document d'archive daté de 1655. En 1568, *Titu Kusi* (dans Duffait, 2007 : 51) affirme, en effet, qu'il y avait encore à cette date des *Pilkosuni* installés par les Incas dans la vallée d'Amaybamba, située dans la cordillère de Vilcabamba. Cette hypothèse intéressante tient surtout sur la proximité géographique entre la vallée du Mapillo et le territoire natif des *Pilkosuni*, situé, à quelques dizaines de kilomètres, en aval dans la vallée de l'Apurimac. Il existe, en effet, d'autres données ethnohistoriques qui tendraient à réfuter cette hypothèse. D'une part, Amaybamba appartient sans équivoque au bassin versant de l'Urubamba non loin d'Ollantaytambo dans les archives relatives à l'*encomienda* originale d'Hernando Pizarro (qui ont été rédigées par Pedro de La Gasca aux alentours de 1548). D'autre part, dans les lettres de Rodriguez de Figueroa (rédigées en 1567), Amaybamba est à plusieurs reprises associé à Picchu qui se trouve non-loin de la vallée d'Amaybamba actuelle. Remarquons que ces documents sont aussi anciens que celui publié par Rostworowski (2005[1963]) et utilisé dans l'argumentation de Duffait qui date de 1552. Toujours est-il que l'hypothèse de Duffait est intéressante et que nous verrons plus loin qu'elle s'accorde bien aux données archéologiques.

57 L'usage du mot palais pourrait sembler hors contexte dans le monde andin. Pour une discussion sur ce problème, le lecteur se reportera à Pillsbury (1998) et Morris (1998).

58 A ce sujet, Cieza (dans Protzen, 1992 : 216) avance un nombre de 6000 personnes impliqués à le bardage de pierre sur le chantier de Saksawayman, par exemple.

activité cérémonielle afin de célébrer la mémoire de son ancêtre et perpétuer, de cette manière, le prestige (et le pouvoir) de son *panaqa*.

D'après Niles (2004), les palais de *Pachakuti* se caractérisent pour leur dimension religieuse. Ils présentent, en effet, de nombreuses structures architecturales cérémonielles, ainsi qu'une remarquable fusion entre l'architecture, la topographie du lieu et le paysage environnant. D'après les études ethnohistoriques de Rowe (1987 et 1997), *Pachakuti*⁵⁹ possédait plusieurs domaines royaux dans la cordillère de Vilcabamba, dont Machu Picchu, Vitkos et Vilcabamba. A l'instar de ses palais de la vallée de l'Urubamba, *Pisac* et *Ollantaytambo*, il est fort probable que ces trois palais de *Pachakuti*, situés sur le versant nord de la cordillère de Vilcabamba, aient été édifiés afin de commémorer sa conquête de la région. Cette concentration de palais témoigne aussi de l'attachement de la « royauté » inka à la cordillère de Vilcabamba.

Situé sur le versant sud, *Choqek'iraw* réunit aussi toutes les caractéristiques d'un palais inka (voir *infra*, 3.3.1) mais, comme Machu Picchu, il ne fait l'objet d'aucune mention, dans les sources écrites, qui pourrait laisser supposer une telle fonction. Comme le propose Lecoq (Com. pers.), l'absence de référence explicite sur ces palais, dans les sources espagnoles, pourrait s'expliquer par le fait qu'ils aient été partiellement abandonnés au moment de la conquête espagnole, voire avant. Le fonctionnement et l'entretien des palais, qui étaient à la charge du lignage royal du souverain, auraient ainsi pu être mis à mal à la suite d'une crise du système de *panaqa*, comme la guerre civile entre *Waskar* et *Atawalpa*⁶⁰ (Rostworowski, 2000[1988] : 175). Au cours de cette guerre opposant les lignages royaux cuzquéniens, *Atawalpa* s'attaqua au *panaqa* de son demi-frère qui avait été fondé par *Thupa Yupanki* dont il fit brûler la momie (*ibid.* : 172). Or, si comme nous allons le voir plus bas, *Choqek'iraw* faisait partie du domaine royal de *Thupa Yupanki*, le palais aurait, de cette façon, pu perdre de son importance politico-religieuse (Conrad et Demarest, 1984 : 105).

Par ailleurs, plusieurs documents d'archives du 16^{ème} siècle mentionnent Machu Picchu et *Choqek'iraw* et suggèrent que les sites devaient être connus par les Espagnols. Parmi ces documents, le plus important est sans doute le titre d'*encomienda* d'Hernando Pizarro. En 1539, le frère de Francisco se voit ainsi confier des terres dans les vallées de l'Urubamba, du Vilcabamba et de l'Apurimac (Julien, 1998 et 2001 ; Varon Gabai, 1998) où se situent notamment les villages de « *Tambo, Pisco, Biticos, Bilcabamba et Urcon* ». Grâce à l'étude de Duffait (2005), on sait que *Urcon* se situait non-loin de San Pedro de Cachora et vraisemblablement en face de *Choqek'iraw*. Or, le titre du *repartimiento de Urcon* mentionne un certain *Chuquicarando* qu'il est tentant d'associer à *Choqek'iraw*. En outre, Duffait suppose que le fait que *Sayri Thupa*, au cours de ses négociations avec le *virrey* Pedro de La Gasca, réclame des terres dans la vallée de l'Apurimac entre le pont inka et la confluence avec le Pachachaka (Hemming, 1993 : 272), constitue un argument de poids pour attribuer *Choqek'iraw* à *Thupa Yupanki*. *Sayri Thupa* est, en effet, descendant par sa mère du *panaqa* de ce dernier (Rostworowski, 1970 : 162) et, pour Duffait (*ibid.* : 191), il est donc envisageable que son intention ait été de sauvegarder le domaine de son arrière-grand-père.

59 Des archives de la confrérie des Augustins publiées par Glave et Rémy (1983) signalent, en effet, que les terres de la vallée de l'Urubamba situées entre Ollantaytambo et Torontoy appartenaient à *Thupa Yupanki* et celles situées en aval de Torontoy (où se trouve Machu Picchu) à *Pachakuti*.

60 *Waskar* et *Atawalpa* appartiennent, par leurs mères respectives, à deux *panaqa* différentes. Leur rivalité, pour la succession à *Wayna Qhapaq*, conduit à la guerre civile, dont tireront profit les Espagnols pour conquérir l'empire (Rowe, 1998).

2.1.3.2.3- La résistance inka à Vilcabamba

La cordillère de Vilcabamba est surtout connue pour avoir formé le dernier territoire du *Tawantinsuyu* où *Manqu Inka* « se retira avec des milliers d'indiens qui le suivirent ; et d'où, en raison de la dureté de la terre formée par les montagnes escarpées et ses forêts impénétrables, lui et ses trois fils qui lui succédèrent, soutinrent la guerre contre les Espagnols durant trente-quatre ans. De là, des troupes d'indiens sortaient de toute part pour piller les terres contrôlées [par les Espagnols] qui leur firent la guerre avec des fortunes diverses. »⁶¹ (Cobo, 1964 [1653]: 100).

Depuis le soulèvement de *Manqu Inka* à Cuzco en mai 1536 et la capture de *Thupa Amaru* en juin 1572 dans la vallée du Concevidayuq, la cordillère de Vilcabamba fut le théâtre d'une histoire complexe de guerres et d'épisodes diplomatiques entre Inkas et la vice-royauté espagnole. Comme l'histoire coloniale de la région ne fait pas l'objet spécifique de ce travail, nous renvoyons le lecteur aux études de Guillén (1976-1977 ; 1979 ; 1980 ; 1981 ; 1984) d'Hemming (1993[1970]) et d'Hurtado (1992) qui en présentent et analysent les détails. En ce qui nous concerne, nous nous intéressons ici au problème de la définition du territoire inka et, plus spécifiquement, à la problématique de la frontière sud constituée par la vallée de l'Apurimac.

A la suite de l'établissement de *Manqu* dans la cordillère de Vilcabamba, les frères Pizarro et en particulier Hernando s'approprient l'ensemble des terres des vallées de l'Urubamba, d'Amaybamba et de l'Apurimac qui circonscrivent le territoire inka (Julien, 2001). Jusqu'à cette date, en 1539, il semble que ces mêmes terres avaient été, dans un premier temps, réparties à *Manqu* qui préservait ainsi une grande partie des domaines des *panaqa* de Cuzco. Ces terres présentaient un indéniable intérêt stratégique autant pour les inkas que pour les Espagnols.

A cette époque, il semble que quatre principaux axes de circulation articulaient la cordillère de Vilcabamba au reste de la région. Trois d'entre eux traversent la vallée de l'Apurimac, au niveau d'Osambre pour rejoindre Huamanga, au niveau de Pasaje à tout juste deux jours de marche d'Andahuaylas et au niveau du pont sur l'Apurimac de la région de Cunyaq-Mollepata où passe le *Qhapaq Ñan*. C'est en utilisant ces voies que les Inkas de Vilcabamba menaient des raids guerriers en terres espagnoles situées sur la rive gauche de l'Apurimac.

A l'époque de la résistance, le cœur de l'établissement inka se situe sur le versant nord de la cordillère de Vilcabamba où les Inkas réoccupent les palais de Vitkos, et Vilcabamba (Titu Cusi, 1992[1979] : 67). Or, le versant sud qui nous intéresse ici plus particulièrement n'a, d'après les textes, pas fait l'objet d'une forte occupation inka. De fait, l'ensemble des terres du *repartimiento de Urco* dont faisait partie *Chuquicarando* appartenaient à Hernando Pizarro. Mais il ne faudrait peut-être pas trop se fier à ce titre d'*encomienda* ; rappelons, en effet, que *Bilcabamba* et *Biticos* en font partie alors qu'il ne fait aucun doute qu'il ne s'agissait pas d'une

61 Le texte original dont il est fait mention est le suivant : « se retiró a la provincia de Vilcabamba con muchos millares de indios que le siguieron; adonde, por la aspereza de la tierra, que es de sierras muy fragosas y cerradas selvas, sustento la guerra contra los españoles él y tres hijos que le fueron sucediendo uno en pos de otro por espacio de treinta y cuatro años. De allí salían frecuentemente tropas de indios por muchas partes a correr y robar la tierra que estaba en obediencia de los nuestros; los cuales en diferentes tiempos les movieron guerra con sucesos varios.» (Cobo, 1964 [1653]: 100). La traduction est nôtre.

juridiction espagnole. De même, le fait que les terres du CMVA étaient, sur le papier, la propriété des Espagnols ne signifie pas pour autant qu'elles étaient complètement sous leur contrôle⁶².

La vision inka de leur propre territoire est, en effet, toute autre. Ainsi, *Titu Kusi* (dans Guillén, 1976-1977 : 58-59) dresse, durant les négociations de 1566-1567, un panorama extraordinaire de son empire peuplé de millions de gens, comprenant un grand nombre de provinces amazoniennes⁶³ mais aussi la province d'Abancay. Même si la mention d'Abancay est peu crédible, car *Titu Kusi* demande, dans le même temps, que lui soit octroyé le village de Cachora qui aurait dû appartenir à la dite province, il n'est peut-être pas exclu qu'il en contrôle partiellement la façade nord, c'est-à-dire le massif de l'Ampay dans la vallée de l'Apurimac. Auparavant, lors des négociations avec Pedro de la Gasca en 1548⁶⁴, *Sayri Thupa* réclamait d'ailleurs déjà ces mêmes terres et, en particulier, un triangle formé par la vallée de l'Apurimac, Abancay et le *Qhapaq Ñan* (Hemming, 1993[1970] : 272). Ces terres appartenaient, alors, officiellement à Hernando Pizarro (emprisonné en Espagne) et à Pedro Alonso Carrasco (Vaca de Castro, 1980[1543] : 229). Enfin, il faut signaler que, si (d'après les textes administratifs) le CMVA ne faisait pas partie du territoire inka, les troupes inkas traversaient constamment la région afin d'y opérer des raids guerriers sur les terres espagnoles situées au long du *Qhapaq Ñan*, tels *Ongoy*, *Andahuaylas*, *Abancay* et *Limatambo* (Guillén, 1984 : 29). Ils prenaient souvent des prisonniers dans les *repartimientos* espagnols et recevaient aussi à Vilcabamba les réfugiés qui y subissaient un mauvais traitement (Titu Cusi, 1992[1570] : 64). Il semble que les *encomenderos*⁶⁵ avaient donc bien du mal à contrôler leurs terres et leurs indiens (Guillén, 1976-1977 : 65).

Située au cœur de la « zone de combat » (Duffait, 2007 : 54) entre Inkas et Espagnols, la juridiction de la vallée de l'Apurimac, au pied de la cordillère de Vilcabamba, à l'époque coloniale ancienne, était complexe et instable. Certaines terres de la vallée devaient appartenir aux Espagnols et d'autres, comme la région de Qarku (aujourd'hui la zone d'Inkawasi) aux Inkas. L'examen détaillé des informations historiques disponibles pour chacune des zones géographiques du CMVA, que nous réalisons maintenant, devrait nous permettre de cerner les problèmes spécifiques et d'être en mesure de disposer d'un contexte exploitable pour l'interprétation des données archéologiques.

62 On sait néanmoins qu'en 1557, Arias Maldonado (le successeur d'Hernando Pizarro) tirait tribut du *repartimiento de Urco* (Julien, 2001 : 268) ; ce qui constitue un argument important pour conforter le contrôle espagnol de la région.

63 Les provinces citées par *Titu Kusi* sont les suivantes : *Auancay*, *Syquiani*, *Chacumanchay*, *Nigrias*, *Opatari*, *Paucarmayo*, *Pilcozuni (Rupa Rupa)*, *Guarampay*, *Peati*, *Chirinaua*, *Chiponaua*. Matienzo qui réalisa une copie de cette relation ajoute *Vitcos* et *Manari* (Guillén, 1976-1977 : 58-59). Voir Renard-Casevitz (*et al.*, 1986 : 153-154) pour une analyse critique de ce sujet.

64 Négociations qui, en raison de la mort de *Paullu Inka* en place à Cuzco, n'ont jamais abouties même si Pedro de La Gasca ne semblait pas trop attaché au triangle qui n'était peuplé que d'un demi-millier d'indiens (Hemming, 1993[1970] : 272).

65 Dans le traité d'Acobamba, les Espagnols exigent que *Titu Kusi* libère les indiens capturés (par lui et son père) lors des raids dans les *encomiendas* de Lope de Suazo, Gaspar de Sotelo et Nuño de Mendoza et dans les villages de *Conoc*, *Chuquitara* et *Maybamba* (sans doute la vallée d'Amaybamba).

2.2- HISTOIRE DU COURS MOYEN DE LA VALLEE DE L'APURIMAC

2.2.1- DYNAMIQUE TERRITORIALE AU COURS DU 16^{ème} SIÈCLE : GÉNÉRALITÉS

Pour dresser une ébauche des connaissances historiques sur le CMVA, nous nous sommes intéressés aux documents d'archives⁶⁶ dont les données permettent de saisir la dynamique territoriale de la région au cours du 16^{ème} siècle.

Les archives les plus anciennes livrent des données qui découlent de la configuration sociopolitique préhispanique. Dans certains cas particuliers (litiges terriens notamment et/ou successions), les documents du début 17^{ème} peuvent aussi faire référence à des faits de la moitié du 16^{ème}. Mais l'étude des données tardives fournit surtout des informations d'ordre technique (géographie, toponymie), et donne des exemples sur les modalités de l'occupation du milieu. Ces sources renseignent aussi parfois sur l'abandon des établissements préhispaniques, la modification des paysages et donnent, de cette manière, des explications sur le processus de formation du paysage archéologique.

L'essentiel des données disponibles traite de la juridiction des terres de la vallée. Elles peuvent être classées dans trois contextes historiques correspondant aux épisodes de partition des terres par l'administration espagnole.

1) Les documents les plus anciens sont le produit du **premier épisode de partition des terres de la région de Cuzco** par Francisco Pizarro. A son arrivée dans la capitale inka, ce dernier répartit la région entre les *conquistadores*, sous forme d'*encomienda*⁶⁷. Pour ce qui est du CMVA, il semble que la région ait, d'abord, été laissée aux mains de *Manqu Inka*, dans un ensemble de terres non-réparties, couramment désigné *encomienda del Inka*, dans les vallées de l'Urubamba et de l'Apurimac. Les nombreux domaines royaux des *panaqa* établis dans ces vallées sont donc restés donc sous contrôle inka, jusqu'en 1539. Car, à cette date, Francisco, comme nous l'avons déjà mentionné, octroya ces terres à son frère Hernando. Le titre d'*encomienda* correspondant présente une liste des principaux villages (Julien, 1998 et 2001 ; Varon Gabai, 1998). Nous en reproduisons ici l'annexe sur le *repartimiento de Urcon* qui devait comprendre les terres du CMVA (Duffait, 2005). La plupart des villages n'ont pas pu être identifiés mais constituent autant de sites potentiels pour les villages préhispaniques qui sont l'objet de cette thèse.

2) Le second épisode correspond à la **répartition de Pedro de La Gasca** qui visait à restreindre le pouvoir des *encomenderos* suivant la division de leurs terres. La « *Relación de tampus* » de Vaca de Castro, élaborée en 1543 (1980), dont nous avons déjà fait mention, correspond plus ou moins à cet épisode historique. Elle livre une liste de *repartimientos* espagnols avec leur *ayllu* et/ou villages qui, dans une certaine mesure,

66 Il faut signaler que nous n'avons pas réalisé de recherche en archives, mais travaillé sur des documents d'archives publiés.

67 L'*encomienda* est le système administratif de base, mis en place lors des conquêtes espagnoles du nouveau monde. Pour leur mérite, les *conquistadores* se voyaient octroyer des terres et leur population. Ils devenaient responsables de leur exploitation. S'ils possédaient un pouvoir féodal sur leurs terres, les *encomenderos* n'en étaient pas pour autant propriétaires (Julien, 2001).

pourrait être relativement fidèle au paysage socio-ethnique préhispanique. Les premières décennies de la colonie ne connaissent peut-être pas, en effet, de changement radical quant au mode d'occupation du sol.

3) **Les réformes tolédanes** des années 1570-75 constituent le troisième épisode de la dynamique territoriale du 16^{ème} siècle. Avec la politique de réduction⁶⁸, la carte géopolitique des communautés andines est bouleversée. C'est à cette époque qu'ont dû être (plus ou moins) définitivement abandonnés les villages d'origine préhispanique. C'est aussi à cette époque, en 1572, que le dernier souverain inka de Vilcabamba, *Thupa Amaru*, tombe dans la vallée du Concevidayoq. La *Gobernación de Vilcabamba* est créée sous Todelo (Caceres, 1984). La frontière Sud est constituée par le río Acobamba, soit le CMVA.

<i>En Gras, les sites historiques identifiés</i>	
<i>Urcomarca</i> et deux petits villages	<i>Tamboquin (Tanboqui ou Tanboquim)</i>
<i>Choro (Horo)</i> et un autre petit village	<i>Yquico (Yqueco)</i>
<i>Pansipate (Pancipati)</i>	<i>Acoyta</i>
<i>Xuybita (Xoybita ou Xuivita)</i>	<i>Chilbanbaca</i>
<i>Buchunga (Vichunga ou Buchinga)</i>	<i>Tasmaro (Talmaro)</i>
<i>Pomacollo</i>	<i>Chuquicarando</i>

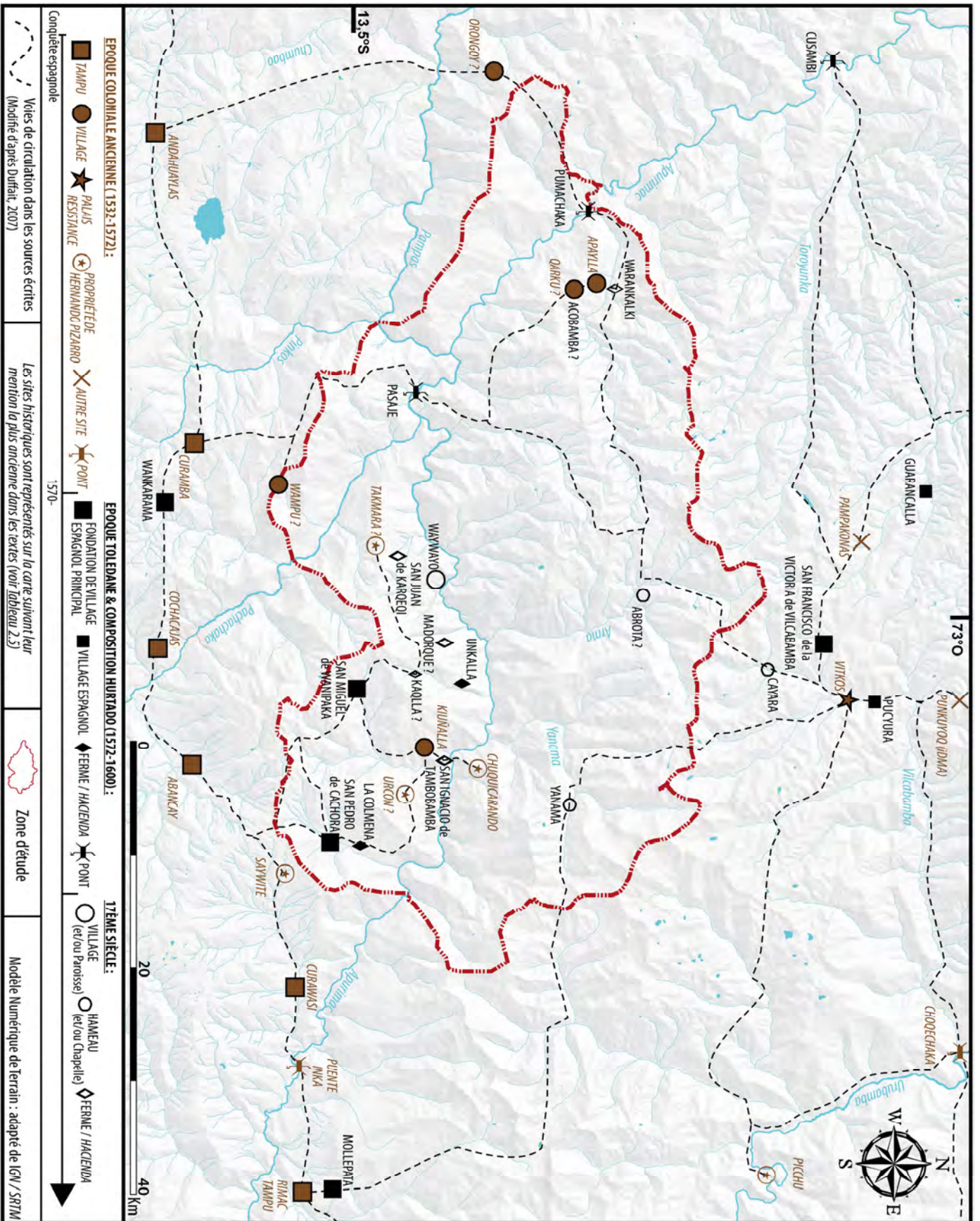
Tableau 2.3- Le repartimiento de Urcon, octroyé à Hernando Pizarro en 1539 (Julien, 2001)

Les tableaux 2.4 et 2.5 et la carte 2.3, exposés dans les pages suivantes, résument la dynamique territoriale de la région durant l'époque coloniale ancienne. La situation de « zone frontière » du CMVA implique une territorialité complexe que nous nous employons à éclaircir dans les pages suivantes, selon un examen spécifique de l'état des connaissances historiques, similaire à celui que nous avons suivi pour chaque zone géographique.

68 La politique de réduction visait à regrouper les habitants d'une même région dans les nouveaux villages fondés par les Espagnols afin de faciliter l'administration territoriale. La mise en place de cette politique constitue une rupture sans précédent dans les modes d'occupation du sol car les villages traditionnels, généralement d'origine préhispanique, sont abandonnés et leurs habitants déplacés dans les nouveaux villages espagnols.

ZONE GÉOGRAPHIQUE	PARTITION FRANCISCO PIZARRO	REPARTITION PEDRO DE LA GASCA (1540's)	REDUCTIONS TOLEDANES (1570-1575)
VILCABAMBA	MANQU INKA puis HERNANDO PIZARRO (1539 : zones périphériques)	HERNANDO PIZARRO puis RODRIGUEZ DE FIGUERORA (1567)	MARTIN HURTADO DE ABIERTO (1572)
Curamba / Wankarama / WASKATAY (Acobamba)	?	ALONSO DE ALVA (Vaca, 1980[1543])	NUÑO DE MENDOZA (Cook, 1975 ; Titu Cusi, 1992[1570])
TAKMARA	MANQU INKA puis HERNANDO PIZARRO (1539)	PEDRO ALONSO CARRASCO (Vaca, 1980[1543])	?
KIUÑALLA	MANQU INKA puis HERNANDO PIZARRO (1539)	HERNANDO PIZARRO puis ARIAS DE SOTELO (1553)	ARIAS DE SOTELO (Cook, 1975 ; Murua, 1962-64[1590] : 249)
MOLLEPATA		GREGORIO DE SETIEL (Vaca, 1980[1543])	LOPE DE SUAZO (Cook, 1975)
ANDAHUAYLAS	GABRIEL ROJAS puis DIEGO MALDONADO (Julien, 2002)	DIEGO MALDONADO (Julien, 2002)	

Tableau 2.4- Jurisdiction coloniale ancienne du CMVA et régions voisines



Carte 2.3- Les sites historiques du CMVA et des régions voisines

SITE HISTORIQUE	ANCIENNETÉ					ETABLISSEMENT ACTUEL	VESTIGES ARCHÉO
	PRE-INKA	INKA	COLONIALE ANCIENNE	FIN 16 ^{ÈME} SIÈCLE (Toledo & Hurtado)	17 ^{ÈME} SIÈCLE		
Kiuñalla	X			X		X	X
Takmara	X		X			X	X
Pampakonas	X		X				X
Andahuaylas	X		X	X	X	X	X
Vitkos	X	X	X				X
Choqechaka	X	X	X	X			
Curamba	X	X	X	X			X
Oracle Apurimac	X	X	X				
Puente Apurimac		X	X	X	X		X
Markawasi		X	X				X
Curawasi		X	X	X	X	X	X
Cochacajas		X	X	X	X		X
Saywite			X	X	X	X	X
Picchu			X	X			X
Abancay			X	X	X	X	X
Urcon			X	X		?	?
Orongoy			X			X	
Apaylla			X			X	?
Qarku			X			X	X
Wampu			X			X	
Punkuyoq (idma)			X				X
Chuquicarando			X		X		X
Guarancalla			X		X		X
Pukyura			X			X	?
Cusambi			X				?
San Pedro de Cachora				X	X	X	
San Miguel de Wanipaka				X	X	X	
San Francisco de la Victoria de Vilcabamba				X		X	
Santiago de Mollepata				X	X	X	
Wankarama				X	X	X	
Wiraquchani				X	X	X	
Colmena				X			X
Unkalla				X			X
Pumachaka				X			X
Pasaje				X		X	X
San Ignacio de Tambobamba					X	X	X
San Juan de Karqeqi					X	X	X
Waywayo					X	X	X
Cayara					X	X	X
Yanama					X	X	
Warankalki					X	X	
Acobamba					X	X	X
Mandorque					X	X	
Abrota					X	X	X
Kaqla					X	X	X

Tableau 2.5- Répartition chronologique des principaux sites historiques, cités dans les sources écrites⁶⁹

69 D'après Garcilaso (1976[1609]), Cobo (1964[1653]), Cieza (1946[1553]), Pizarro (1978[1571]), Vaca de Castro (1989[1543]), Guillén (1976-1977 et 1980), Titu Cusi (1992[1570]), Julien (2001 et 2002), Cook (1975), Villanueva (1982), Duffait (2005) et le *Legajo de Miguel F. Gutierrez* (1936 Ms). Le lecteur peut se reporter au tableau 5', situé en annexe, qui signalent les sources et livrent des détails sur les lieux historiques.

2.2.2- LE VERSANT SUD DE VILCABAMBA

2.2.2.1- La région occidentale : le village de *Qarku* et le *río Acobamba*

Dans les archives du 16^{ème} siècle, la section de la vallée de l'Apurimac, située au niveau de sa confluence avec le Pampas, au pied du massif d'Inkawasi, est fréquemment désignée « Acobamba »⁷⁰ (Guillén, 1976-1977 ; Caceres, 1984). Les informations disponibles les plus anciennes sur la région datent de 1565-1567 et se trouvent dans les lettres relatives aux négociations du traité d'Acobamba (Guillén, 1976-1977 et 1980). Ce traité marque un moment crucial des négociations entre Inkas et Espagnols. En échange, (notamment) de la concession de terres et du mariage de son fils *Kispe Titu* avec *Doña Beatriz*, la fille héritière de *Sayri Thupa*⁷¹, *Titu Kusi* se fait vassal du roi d'Espagne, s'engage à maintenir la paix et accepte un *corregidor* espagnol, ainsi que l'entrée de missionnaires dans Vilcabamba. C'est ainsi que Rodriguez de Figueroa devient la première autorité espagnole sur Vilcabamba et que le dominicain Antonio de Vera baptise *Kispe Titu* le 20 juillet 1567.

Le baptême est célébré dans le village de *Qarku*, terres de l'Inka au-dessus du *río Acobamba* (*Ibid.*), où une église a été édifée pour l'occasion. Suite au baptême, Antonio de Vera entame une campagne d'évangélisation dans la région ; on regrettera que, dans sa transcription, Guillén (1980 : 644) ait dû omettre plusieurs noms de villages illisibles qui auraient constitué une information de premier ordre pour notre étude. Il est, néanmoins, fait mention, dans le même document, du village d'*Apaylla*⁷² où Figueroa est témoin d'échanges entre les producteurs de coca de la région et des éleveurs de bétails des communautés *aymaraes* et *kichwa*, venus d'Andahuaylas⁷³. Alors qu'on se trouve en temps de guerre, Figueroa s'étonne de constater qu'il existe des échanges et une mobilité pacifique entre les indiens des terres espagnoles et ceux des terres de l'Inka ; jusqu'à cette date, *Qarku* était en effet hors de la juridiction espagnole. La région formait alors visiblement un front inka face aux terres de l'encomienda de Nuño de Mendoza situées juste en face sur la rive gauche de l'Apurimac (voir *infra*, 2.2.3.1). Les ambassades espagnoles qui pénétraient dans la cordillère de Vilcabamba depuis la région d'Andahuaylas par cette voie avaient coutume, une fois rendues sur le versant sud de la vallée de l'Apurimac, d'allumer des feux auxquels leur répondaient les Inkas de la région de *Qarku* (Guillén, 1980 : 643 ; Esquivel y Navia, 1980 : 223). D'après un document d'archive, daté de

70 Ce nom se réfère probablement à la terre ocre rouge des bas-versants de la région de la confluence du Pampas avec l'Apurimac (Ballón Aguirre *et al.*, 1992). Dans cette section, le fond de vallée est très ouvert, en relation à ce qu'il est en amont ; ce qui pourrait expliquer le terme *pampa* qui désigne, de façon générique, les terrains plats dans les Andes. Il est donc peu probable que le *río Acobamba*, théâtre de la seconde rencontre entre Titu Kusi et Figueroa à l'origine du traité éponyme, corresponde à la vallée du Mapillo, comme le pensent Hemming (1993[1970] : sa carte de Vilcabamba, notamment) et Beauclerk (1979). Leur confusion pourrait être née de l'existence d'un village appelé aujourd'hui Acobamba en plein cœur de la vallée du Mapillo où il existe des ruines inkas (Beauclerk, 1979 ; Lee, 1989). Bien que leur hypothèse ne doive pas être définitivement écartée, il faut signaler que plusieurs documents coloniaux qui mentionnent le *río* ou la région d'Acobamba, se réfèrent sans équivoque à la section de l'Apurimac au niveau de sa confluence avec le Pampas (Caceres, 1984 ; Titu Cusi (1992[1570] : 64 ; Guillén, 1980 : 643). De plus, le recensement des établissements ecclésiastiques du 17^{ème} siècle, fait état d'un Acobamba situé à trois lieux de *Guaranarque*, soit la distance qui sépare Amaybamba (ex-hacienda Huarancalqui ; voir Flores Ochoa, 1985) d'Inkawasi sur la crête du contrefort éponyme (Villanueva, 1982 : 176).

71 Par ce mariage, *Titu Kusi* pensait récupérer notamment les terres de Yucay qui avaient été octroyées à *Sayri Thupa* à sa sortie de Vilcabamba en 1557.

72 Il existe un village nommé Apaylla dans la vallée du Mapillo, non-loin duquel, on trouve aujourd'hui plusieurs plantations de coca.

73 Figueroa mentionne notamment qu'un mouton s'échange contre un panier de coca.

1594, mentionné par Duffait (2007 : 57), deux sites permettaient alors de traverser l'Apurimac : « *la voie royale de l'Inca [qui] traverse les dites terres [Apaylla, dans la vallée du Mapillo] et va jusqu'au grand fleuve [Apurimac] en un lieu appelé Pomachaca* » qui communiquait donc avec le massif de Wayrapata, et une autre voie que « *les Espagnols ont découverte [...], située à l'est d'Apaylla et Carco [Qarku] qui se dirige jusqu'au fleuve Apurimac dans un lieu appelé Pasaje* » qui permettait ainsi de rejoindre le massif d'Hatun Urqu. Notons qu'à l'époque des négociations de Figueroa, il n'existait apparemment pas de pont, car celui-ci traversa l'Apurimac en radeau ; une expérience périlleuse et peu recommandable, selon lui (Guillén, 1980 : 643).

Suite au baptême de *Titu Kusi* (1992[1570] : 66) en août 1568 à Rayangalla, non-loin de Vitkos (Duffait, 2007 : 56), le frère augustin Marcos García se rend dans la région d'Inkawasi et de Wayrapata où il érige cinq croix et fonde trois églises (dans huit villages de la région). Malheureusement, le récit de *Titu Kusi* ne fait pas mention des toponymes.

En 1572, en remerciement pour les services rendus lors de la conquête de Vilcabamba, la région d'Acobamba est confiée par le vice-roi Toledo à l'*encomendero* Juan de Fonseca (Regalado de Hurtado, 1992). Acobamba constitue, dès lors, la frontière sud de la *gobernación de Vilcabamba* (Caceres, 1984 : 95).

Au 17^{ème} siècle, Acobamba est une annexe modeste de San Francisco de La Victoria de Vilcabamba. Le site possède une église mais aucun habitant, car les paysans de la vallée vivent, pour la plupart, dans des hameaux dispersés. Certains d'entre eux sont regroupés dans les *estancias* de *Guarancarque* (l'ex-hacienda Huarancalqui aujourd'hui dénommée Amaybamba dans la vallée du Mapillo), *Pilpicancha*, *Abrota* (dans les hauteurs de la vallée d'Arma) et *Ianama* (dans la vallée éponyme). Si l'on s'en tient au recensement ecclésiastique de 1689, la région est peu peuplée (Villanueva, 1982 : 175).

Ces données sur l'histoire des relations diplomatiques entre Inkas et Espagnols livrent donc de précieuses informations sur la région occidentale de la cordillère de Vilcabamba, mais tel n'est pourtant pas le cas de la région orientale.

2.2.2.2- La région orientale : *Chuquicarando* et ses environs

A la différence de la plupart des palais inkas de la région de Cuzco, il n'existe aucune référence sur Choqek'iraw dans les chroniques. Outre le *Chuquicarando* de l'encomienda d'Hernando Pizarro (Tableau 2.3, p. 90), on trouve la référence directe la plus ancienne du site dans un document daté de 1661 qui expose le voyage de Lorenzo de Messa à la recherche de terres vacantes abandonnées par l'Inka afin de se les approprier. Celui-ci « *parcourut ainsi le chemin royal des Inkas à travers le grand fleuve Apurimac vers les yungas de Chuquequirau où l'inka avait sa forteresse* »⁷⁴. Plus tard, en 1710, c'est lors d'une prospection minière dans la cordillère de Vilcabamba que Diaz Topete signale l'existence de « *quatre anciens villages de la*

⁷⁴ Le texte original dont il est fait mention est le suivant : « [...] *don Lorenzo de Messa que recorrió el camino real de los yungas por los minerales de Ferronayoc [sic] por el río grande de Apurima por las yungas de Chuquequirau donde tenía su fortaleza el ynga* » (publié par Burga, 2008 : 124). La traduction est nôtre.

« *gentilidad* » *totalmente abandonnés* »⁷⁵ : « *Chuquiquirao* », « *Chuquitiray* », « *Vilcabamba la Grande* » à l'intérieur des terres, résidence principale de l'inca, et un autre village (sans nom) où habitaient les orfèvres de l'inca (Huertas, 1972 : 204).

Bien que Choqek'iraw fasse apparemment partie des terres espagnoles depuis 1539, il n'existe, dans l'état actuel des recherches en archives, aucune donnée complémentaire sur les environs du site dans la partie sud-orientale de la cordillère de Vilcabamba, antérieure au recensement ecclésiastique de 1689 avec la brève mention d'une « *ferme à Yanama où vivent quatre indiens, six indiennes et quelques enfants et qui possède une église sans rente* »⁷⁶ (Villanueva, 1982 : 176). D'après ce recensement, la région était très peu peuplée ; ce que confirme l'échec des tentatives d'exploitation minière espagnole en raison du manque de main d'œuvre, malgré la présence de plusieurs mines d'argent sur les contreforts du *Chuquitacarpo*, au pied du *Sauani*, sur le *cerro Victoria* et au lieu-dit *Chuquitarango*, qui pourraient se situer dans la vallée du Yanama (Regalado, 1992 : 103-113 ; Duffait, 2007 : 252). Avec ses nombreuses mines (Cardenas *et al.*, 1997) et la mention d'une seule petite ferme, dénommée *Abrota* (Villanueva, 1982 : 175), la situation de la vallée voisine d'Arma, appartenant également à la juridiction de la paroisse d'Acobamba, apparaît similaire. Cela explique peut-être pourquoi *Chuquicarando*, situé dans une région ayant subi une très forte chute démographique après l'abandon des domaines royaux, a été intégré à la juridiction de Cachora, bien que localisé dans la cordillère de Vilcabamba.

2.2.2.3- Commentaires

Selon les sources écrites connues des 16 et 17^{ème} siècles, il semble que le versant sud de la cordillère de Vilcabamba n'ait jamais formé un territoire homogène. A l'ouest de la cordillère, la région du massif d'Inkawasi a, apparemment, toujours été bien peuplée. Comme le montre l'histoire de la résistance inca, elle formait, aussi, un pôle important, à l'articulation de la région d'Andahuaylas et du versant nord de Vilcabamba. Le bassin du Yanama était, en revanche, une région très peu peuplée et isolée au cœur de la cordillère ; cette situation marginale s'explique, peut-être, par l'abandon du domaine royal de Choqek'iraw qui, comme nous le verrons au regard des données archéologiques, devait comprendre une partie du bassin du Yanama.

Nous nous intéressons à présent aux régions de Waskatay et du massif de l'Ampay qui forment l'autre versant du CMVA.

75 Le texte original dont il est fait mention est le suivant : «*cuatro pueblos antiguos de la gentilidad totalmente despoblados*» (Huertas, 1972 : 204). La traduction est nôtre.

76 Le texte original dont il est fait mention est le suivant : «*una estancia donde habitan cuatro indios, seis indias y niños y niñas de quatorce años, con una iglesia que no tiene rentas*» (Villanueva, 1982 : 176). La traduction est nôtre.

2.2.3- LA REGION DE WASKATAY

2.2.3.1- Le front espagnol

Du point de vue géographique, la région de Waskatay est quelque peu isolée à l'extrême nord du massif circonscrit par les deux profondes vallées du Pinkos (-Pampas) et du Pachachaka. La façade nord de ce massif appartient à la section de l'Apurimac appelée Acobamba. Durant l'époque de résistance inka dans Vilcabamba (en particulier, 1560-1572), ces terres appartenaient à l'*encomendero* Nuño de Mendoza (Titu Cusi (1992[1570] : 64 ; Guillén, 1980 : 643) et constituaient le front espagnol faisant face aux terres inkas de la région de *Qarku*, dont nous avons parlé plus haut. Plus tôt, la région devait faire partie des terres d'Alonso de Alva qui possédait plusieurs *repartimientos* dans la région voisine du *tambo* de Curamba, dont les villages de *Guaguayacongo*, *Guayllabamba* et *Pongo* ainsi que des établissements de *mitma Kichwa* (Vaca de Castro, 1989[1543] : 229).

2.2.3.2- Le territoire *chanka*

Dans l'état actuel des recherches en archives, il n'existe pas de données historiques sur la région antérieures à la répartition des terres de La Gasca, en 1543. Du point de vue de la cohérence géographique, la région aurait pu appartenir à l'*encomienda* de Diego Maldonado, auquel Pizarro confia le riche territoire *chanka* d'Andahuaylas (Julien, 2002). La région voisine de Curamba était, par exemple, sous la juridiction de Maldonado⁷⁷. Cependant, nous n'avons pas trouvé de correspondance aux toponymes usuels de la zone de Waskatay dans la longue liste d'*ayllu* du titre d'*encomienda* correspondant. Avec son importante *llaqta* et ses imposants systèmes de terrasses de culture (voir *infra*, 7.1.3.1), Waskatay aurait, toutefois, pu constituer la façade « tropicale »⁷⁸ du territoire *chanka*, ainsi qu'à en croire le récit de Betanzos (1968[1551] : 16), une voie directe entre Andahuaylas et « *son Antisuyu* »⁷⁹.

77 *Yanama* et *Pumachaka*, deux localités de la vallée de Wankarama au pied de Curamba, apparaissent, en effet, dans l'*encomienda* de Maldonado. D'après Bauer (*et al.*, 2008 Ms), Curamba, lui-même, pourrait être le *Layoguacho*, soit une déformation de *Cataguacho*, alias de Curamba dans Toledo (Cook, 1975). Au sujet de la région de Curamba, Bauer (*et al.*, 2008 Ms) relève cependant, dans les chroniques d'Arriaga et Montesinos l'existence d'un site sacré dans les environs de Wankarama qui appartenait au territoire de la chefferie Wankarama. Ces sources suggèrent ainsi l'existence d'une chefferie indépendante établie à Wankarama, au même titre qu'à Limatambo, Abancay, Andahuaylas et à Vilkas, selon la version de Montesinos.

78 L'adjectif « tropical » est employé ici comme synonyme de région au climat chaud (les basses terres).

79 Betanzos (1968[1551] : 16) relate, en effet, que lors de la phase d'expansion *chanka*, les capitaines *Yana Vilca* et *Toquello Vilca* se seraient chargés de la conquête de l'*Antisuyu*. Faut-il voir dans ces dires, un récit mythique calqué sur les mythes d'origine inkas, ou, une réalité historique correspondant à l'extension du territoire *chanka* dans les terres tropicales de Vilcabamba ?

2.2.3.3- Commentaire

A la différence des autres régions du CMVA, il semble que la toponymie de la région de Waskatay ait connu de profonds changements⁸⁰. Dans l'état actuel de la recherche, seuls la découverte et l'étude des titres d'*encomienda* d'Alonso de Alva et/ou de son successeur Nuño de Mendoza, pourraient permettre, s'ils existent, de clarifier la situation et d'évaluer si, comme nous le suggérons, la région faisait partie du pays *chanka*.

2.2.4- LA REGION DU MASSIF DE L'AMPAY

Les informations historiques sur la région d'Abancay sont abondantes. Ses terres, situées non-loin du *Qhapaq Ñan*, ont été réparties très tôt aux *conquistadores* espagnols. Grâce aux récentes études d'archives réalisées sur les terres des vallées de Cachora et Wanipaka (Duffait, 2005 ; Burga, 2008), nous disposons de données de première main sur la territorialité de ces vallées au cours des 16^{ème} et 17^{ème} siècles, à partir desquelles il est possible de déduire des informations sur la configuration territoriale de la région à l'époque inka.

2.2.4.1- Les « nations Takmara et Kiuñalla »

Aujourd'hui, les principaux villages du versant Apurimac du massif de l'Ampay sont Takmara et Kiuñalla. Ils sont localisés de part et d'autre de l'ample contrefort qui forme la façade nord du massif. Comme nous allons le voir, la mention de ces toponymes, dans plusieurs documents du 16^{ème} siècle, suggère qu'ils pourraient s'agir du nom de groupes installés dans la région à l'époque préhispanique.

Garcilaso (1976[1609] : 195) relate ainsi que « dans la région d'Abancay, entre le *Qhapaq Ñan* et la grande cordillère de glaciers [Vilcabamba], [Inka Ruqa] découvrit peu de villages qu'il intégra à son empire », et que « ces nations s'appelaient Tacmara et Quinualla. »⁸¹. D'autres documents anciens mentionnent ce Takmara, sans le localiser aussi précisément que Garcilaso. Dans l'*encomienda* d'Hernando Pizarro (Julien, 2001), on trouve, ainsi, un « *Tasmaro* (ou *Talmaro*) » appartenant aux terres de Caruanueva dans le *repartimiento* d'Urcon. Dans sa relation des *tambos*, Vaca de Castro (1989[1543]) mentionne le village de « *Tamaran* » ; ce village appartient aux terres de Pedro Alonso Carrasco dont les indiens servent au *tampu* d'Abancay. Enfin, il est aussi fait mention du « village de *Tacamarca* qui était sous la juridiction [du même] *Pedro Alonso Carrasco* »⁸² au sujet des terres de la vallée de l'Apurimac qui faisaient l'objet des négociations entre Pedro de La Gasca et *Sayri Thupa* (Burga, 2008 : 78). Même si ces

80 On ne trouve aucune trace de Waskatay, ni de Takmara dans les documents d'archives coloniales, ni même dans le dictionnaire géographique de Paz Soldan édité en 1877. Une recherche auprès des autorités locales serait nécessaire afin de résoudre ce problème de toponymie.

81 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *De Amancay echo a mano derecha del camino hacia la gran cordillera de la Sierra Nevada, y entre la cordillera y el camino hallo pocos pueblos, y esos redujo a su Imperio. Llamanse estas naciones Tacmara y Quinualla.* » (Garcilaso, 1976[1609] : 195). La traduction est nôtre.

82 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *el pueblo de Tacamarca, que contaba con 354 ayllus (350 a 400 indios) y que estaba en poder de Pedro Alonso de Carrasco* » (Burga, 2008 : 78). La traduction est nôtre.

sources ne font allusion que de façon anecdotique au village de Takmara, on ne peut mettre en doute qu'il s'agisse du même village situé dans la vallée de l'Apurimac, grâce aux témoignages de Garcilaso et de La Gasca. Enfin, signalons que la région pourrait avoir abrité une communauté appelée *Yanasoca Camara*, nom du *repartimiento* de Pedro Alonso Carrasco dans le recensement de 1561 (Hampe, 1979).

En ce qui concerne *Quinualla*, un seul document du 16^{ème} siècle fait état de l'acquisition de ses terres par Arias de Sotelo, le puissant *encomendero* d'Abancay en 1553 (*ibid.* : 122). Certaines archives manuscrites du *Legajo de Miguel F. Gutierrez* (1936 Ms), qui n'ont pas encore été étudiées de façon approfondie, devraient, toutefois, fournir des informations complémentaires, et notamment sur les liens entre Kiuñalla et le village (voisin) de réduction San Miguel de Wanipaka.

2.2.4.2- Les plantations de coca des bas versants

Les archives relatives à la composition des terres de la région de San Miguel de Wanipaka, à laquelle appartenait, sans doute, le village de Kiuñalla, font référence à des litiges territoriaux pour le contrôle de terres vacantes, abandonnées depuis l'époque inka. Ainsi, en 1581, Cristobal de Sotelo (le fils de Gaspar) sollicite la propriété des terres de l'établissement de *Chuquibamba* et des « bois de l'inka » dénommés *Moyopampa*⁸³ (Burga, 2008 : 120). Ces terres, que nous ne sommes pas en mesure de localiser avec précision, devaient, néanmoins, se trouver dans les environs de Kiuñalla, juste en face de Choqek'iraw. Il est donc possible que certaines terres de la rive gauche de l'Apurimac aient appartenu au domaine royal de Choqek'iraw, hypothèse que nous examinerons plus loin, au regard des données archéologiques.

Dans la même série de documents d'archives sur la composition des terres de la région d'Abancay (*ibid.* ; *Legajo de Miguel F. Gutierrez*, 1936 Ms), on apprend également l'existence de plusieurs plantations de coca, aux lieudits *Loaclla*, *Alcaguanca*, *Uncalla*, *Mandurque*, *Ycnay*, *Cusillohuayco*, *Culluqui*, *Chontaguayco* et *Guayo-guayo*, *Tiracanche*. Ces endroits, dont les toponymes n'ont, pour la plupart, pas changé, se situent sur le bas-versant de la rive gauche de l'Apurimac. Ce dernier était donc intensément exploité pour la culture de coca ; et ceci, d'après les mêmes sources, depuis l'époque inka. Or, comme en témoigne Garcilaso (1976[1609] : 161), il semble que les Inkas entreprirent un aménagement spécifique des terres chaudes du fond de vallée de l'Apurimac. A ce sujet, il relate, ainsi, que « *l'Inka déplaça des indiens de la nation Nanasca [vraisemblablement Nazca, sur la côte Pacifique] pour les installer dans la vallée de l'Apurimac, [...] dans les environs de Rimac. [...] Les mitma [...] étaient peu nombreux à cet endroit car, en raison du relief extrêmement accidenté, il y avait peu de terres cultivables sur les rives de l'Apurimac. Mais comme l'Inka ne voulait pas que ces terres se perdissent, il fit*

83 Il faut rappeler ici que les terres de l'Etat inka étaient généralement désignées sous le terme « *moya* » (Espinoza Soriano, 1973).

aménager des jardins afin de cultiver les très bons fruits qui poussaient sur les rives de ce fameux fleuve. »⁸⁴.

2.2.4.3- Relations territoriales entre les vallées de Wanipaka et Cachora

Dans l'état actuel de la recherche, on ne dispose pas d'information détaillée sur les villages d'origine préhispanique réduits en San Miguel de Wanipaka. On sait néanmoins qu'à la fin du 16^{ème} siècle, les habitants de cette réduction étaient unis par des liens familiaux et territoriaux à ceux de San Pedro de Cachora, située dans la vallée voisine. Une *visita* datée 1596 relate en effet que les caciques principaux des deux villages se trouvaient à Cachora (Burga, 2008 : 117). Les mêmes sources font aussi état de litiges quant à la juridiction de certaines terres de Wanipaka, revendiquées par des membres de la communauté de Cachora (Hostnig *et al.*, 2007 : 113), comme les plantations de coca de *Loaccla* (Burga, 2008 : 119). Faut-il déduire du fait que les habitants de Wanipaka et Cachora partageaient des liens familiaux et des zones de production, qu'ils appartenaient à des communautés liées avant l'époque des répartitions espagnoles et des réductions tolédanes ? Ou, faut-il voir, ici, plutôt une forte rivalité entre ces communautés, lors de l'époque coloniale ancienne, pour l'appropriation des terres de l'Inka laissées vacantes à la chute du *Tawantinsuyu* et l'abandon du domaine de Choqek'iraw ?

A la fin du 17^{ème}, les données disponibles montrent que Wanipaka est plus peuplé que Cachora (Villanueva, 1982 : 178 et 207). La grande *hacienda* de San Ignacio de Tambobamba avec son *cañaver*, dont on peut encore apprécier les vestiges, non-loin du pont qui donne accès à Choqek'iraw, concentre, alors, une forte population. Quant au versant de la vallée de l'Apurimac entre Takmara et Kiuñalla, il abrite de nombreuses fermes⁸⁵, telles *Guayguayo*, *Socos*, *Casqueque*, *Mandurque*, *Labramqui* et *Caclla*, qui, comme les Inkas l'ont fait plus tôt avec les plantations de coca, tirent profit des conditions privilégiées de la vallée de l'Apurimac pour la production de canne à sucre et d'autres produits de climat chaud.

2.2.5- COMMENTAIRES RELATIFS AUX DONNEES HISTORIQUES

Avant de dégager une synthèse des nombreuses données historiques que nous venons de présenter sur l'histoire des régions qui forment CMVA, il convient d'avertir le lecteur des limites de cette étude des sources écrites. Il s'agit, en effet, de la première approche spécifique sur l'ethnohistoire du CMVA et, d'ailleurs, sur la territorialité d'une vallée interandine. La difficulté

84 Cette citation est extraite de : « *De Nanasca sacó el Inca indios de aquella nación para trasplantarlos en el río Apurímac, porque aquel río, desde el camino real que pasa del Cuzco a Rímac, pasa por región tan caliente que los indios de la sierra, como son de tierra fría o templada, no pueden vivir en tanta calor, que luego enferman y mueren. Por lo cual, como ya se ha dicho, tenían los Incas dada orden que cuando así se trasplantasen indios de una provincia a otra, que ellos llaman mítmac, siempre se cotejasen las regiones, que fuesen de un mismo temple de tierra, porque no se les hiciese de mal la diferencia destemplada, pasándolos de tierra fría a tierra caliente o al contrario, porque luego mueren. Y por esto era prohibido bajar los indios de la sierra a los llanos, porque es muy cierto morir luego dentro de pocos días. El Inca, teniendo atención a este peligro, llevó indios de tierra caliente para poblar en tierra caliente y fueron pocos, porque había poca tierra que poblar a causa de que el río Apurímac, por pasar entre altísimas y asperísimas sierras, tiene a una mano y a otra de su corriente muy poca tierra de provecho, y esa poca no quiso el Inca que se perdiese, sino que se aprovechase en lugar de jardines, siquiera por gozar de la mucha y muy buena fruta que se cría en las riberas de aquel famoso río.* » (Garcilaso, 1976[1609] : 161). La traduction est nôtre.

85 Aujourd'hui, les vestiges des haciendas *Guayguayo* et *Casqueque* sont toujours visibles.

réside dans le fait que la zone d'étude occupe une situation d'espace intermédiaire. Car l'histoire de la vallée est liée, à la fois, à celle de Vilcabamba et à celle des régions d'Andahuaylas et d'Abancay. Or, ces régions ont expérimenté une trajectoire historique différente au cours de l'époque coloniale ; cela explique la disparité des sources disponibles.

Les informations sur la cordillère de Vilcabamba sont très rares, à l'exception de l'époque de la résistance inka face à la Couronne. Il semble que la région occupait une place singulière dans l'administration coloniale espagnole. Elle n'a, par exemple, jamais été efficacement soumise au processus de réduction. La population y a été exemptée de tribut durant de nombreuses années. De plus, la *gobernación de Vilcabamba* disposait de notaires spécifiques dont les écrits n'ont pas encore été tous dépouillés (Duffait, com. pers, 2008).

Pour les régions d'Andahuaylas et d'Abancay, qui se situaient en territoire espagnol durant l'époque de résistance, les sources sont, comme on l'a vu, plus abondantes. Toutefois, il existe très peu d'informations spécifiques sur la vallée de l'Apurimac. Plusieurs documents clefs peuvent encore se trouver dans les archives, tels les titres d'*encomienda* de Pedro Carrasco, Alonso de Alva et Nuño de Mendoza. Dans l'attente de la découverte de ces archives, notre étude ne constitue donc qu'une ébauche. Remarquons, aussi, qu'il pourrait être imprudent d'accorder trop de crédit aux sources écrites, tant il existe de nombreuses informations partielles et/ou relevant du domaine du mythe plutôt que de la réalité historique.

2.3- SYNTHÈSE : « DYNAMIQUE TERRITORIALE D'UN ESPACE INTERMÉDIAIRE »

Les données historiques relatives au CMVA montrent que la région n'a jamais formé un territoire homogène et que plusieurs communautés cohabitaient dans la vallée. De ce fait, il semble que l'Apurimac ait toujours constitué une sorte d'interface entre les habitants de Vilcabamba et ceux des massifs de la rive gauche, ceci, tant à l'époque préhispanique tardive, que durant les premières décennies coloniales. Toutefois, l'étude de la nature et du fonctionnement de cet espace intermédiaire mérite d'être approfondie car ceux-ci ont changé en fonction des contextes historico-culturels.

2.3.1- LE CMVA AVANT LA FORMATION DU TAWANTINSUYU

Bien que les chroniques décrivent abondamment le processus mythique de formation de l'Etat inka dans la cordillère sud-orientale, elles ne livrent que très peu de données spécifiques sur les chefferies qui composaient les groupes ethniques inka, *kichwa* et *chanka*. En outre, les sources écrites sont muettes au sujet de l'occupation de la cordillère de Vilcabamba. Par conséquent, il est difficile de déterminer, sans le recours aux données archéologiques, la nature des groupes ethniques qui occupaient le CMVA avant la formation du *Tawantinsuyu*, ainsi que d'en mesurer l'étendue des territoires respectifs.

Dans le contexte mytho-historique du conflit Inka/*Chanka*, nous avons vu que le CMVA et, en particulier, la région de Cunyaq, était conçu comme une sorte de « frontière symbolique »

(Molinié, 1986-1987 : 252). Celle-ci devait former un espace intermédiaire ritualisé entre les pays inka, *chanka* et *kichwa*.

2.3.2- LE CMVA AU COURS DE L'EPOQUE IMPERIALE

Durant l'époque impériale, la région appartenait, dans son intégralité, au *Tawantinsuyu*. L'Apurimac formait une limite entre deux territoires contrôlés par les Inkas, mais administrés et aménagés de manière différente : d'une part, la région du *Chinchaysuyu* et, d'autre part, la cordillère de Vilcabamba.

La région du *Chinchaysuyu* du département d'Apurimac était divisée entre les provinces *chanka* et *kichwa*. Leur étendue correspondait aux pays des groupes ethniques éponymes. Ces provinces ne possédaient pas de grande capitale régionale inka. L'infrastructure impériale se limitait à six *tampu*, établis au long du *Qhapaq Ñan*. Ces centres administratifs constituaient les pôles économiques et sociopolitiques de l'Etat dans la région, autour desquels s'articulaient les territoires des groupes locaux et *mitma*.

Pour sa part, la cordillère de Vilcabamba semble avoir été réservée aux domaines royaux des *panaqa* cuzquéniens. Dans ces domaines, la religion, les cérémonies rituelles, la production de coca et l'exploitation minière jouaient sans aucun doute un rôle fondamental. Pour réaliser l'ensemble de ces activités, il est probable que les Inkas y aient implanté des populations de *yana* et des groupes *mitma*. En revanche, les sources écrites ne livrent aucune donnée sur le traitement réservé aux populations autochtones, alors que, comme nous allons le voir, la région présente de nombreux villages d'origine pré-inka.

Des quatre palais connus dans la cordillère de Vilcabamba, Choqek'iraw est le seul qui soit situé sur le versant Apurimac de la cordillère. Comme l'attestent certaines archives, l'existence de bois et de plantations de coca, appartenant à l'Inka, dans les environs de Kiuñalla suggèrent que le domaine du palais s'étendait, peut-être, non seulement au bassin du Yanama, mais aussi à la rive gauche de l'Apurimac⁸⁶. Par-delà sa dimension de domaine royal de *Thupa Yupanki* ou *Pachakuti*, le site a donc dû également jouer un rôle géopolitique spécifique dans le contexte des relations avec les groupes autochtones du CMVA.

2.3.3- LE FRONT INKA/ESPAGNOL DURANT LES TROIS DECENNIES DE RESISTANCE

Peu après la conquête espagnole, la cordillère de Vilcabamba devient le dernier territoire du *Tawantinsuyu*. Les Inkas s'établissent sur le versant nord, séparé des terres sous contrôle espagnol par une double barrière orographique constituée par l'Apurimac et les puissants massifs de la cordillère. Cependant, la région de Vilcabamba ne doit pas être seulement considérée comme une zone de refuge car, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, il s'agit également, à l'échelle macro-régionale, d'un carrefour important, situé au cœur de la cordillère

⁸⁶ Notons que cette hypothèse pourrait expliquer pourquoi le site a été intégré à la réduction de Cachora situé sur la rive gauche de l'Apurimac.

orientale d'où l'on peut se rendre à Cuzco, Abancay, Andahuaylas et Huamanga. La région possède aussi un accès privilégié aux basses terres amazoniennes d'où les Inkas tiraient de nombreux produits exotiques de prestige qui alimentaient leur pouvoir symbolique. Ils y aussi ont trouvé, dans les groupes selvatiques *Sati*, *Manari* et *Pilkosuni*, des alliés de circonstance (Renard-Casevitz *et al.*, 1987 ; Figueroa dans Duffait, 2007 : 354).

Bien que le CMVA formât une frontière entre Inkas et Espagnols, tout indique que la région ne fut pas pour autant une zone tampon dépeuplée. Nous avons vu qu'il existe, à ce sujet, plusieurs témoignages sur la libre circulation d'hommes et de biens entre les communautés andines installées de part et d'autres de la vallée, si bien qu'il semble que les versants du CMVA aient toujours été occupés durant cette période de conflit.

2.3.4- CONCLUSION

L'étude des sources écrites, que nous venons de réaliser, montre la complexité de la configuration territoriale du CMVA, au cours de l'époque préhispanique tardive et des premières décennies coloniales. Elle nous permet de formuler quatre grandes hypothèses, que nous confronterons plus loin aux données archéologiques :

- La profonde dépression interandine de la vallée de l'Apurimac constituait un espace intermédiaire aux confins de plusieurs pays ethniques.
- Le CMVA ne formait pas un territoire homogène : plusieurs communautés cohabitaient au sein de la vallée, et se répartissaient entre les différents massifs.
- Les *yunga* des bas versants du CMVA étaient intensément exploitées pour la production de coca, au moins à partir de l'époque inka et peut-être plus tôt.
- Le domaine royal de Choqek'iraw ne se limitait vraisemblablement pas au palais : il intégrait sans doute une partie du bassin du Yanama dans le cœur de la cordillère de Vilcabamba, et s'étendait peut-être aussi, sur la rive gauche de l'Apurimac, aux environs de Kiuñalla.

CHAPITRE 3

L'archéologie de la cordillère sud-orientale : bilan des connaissances

La cordillère sud-orientale, au cœur de laquelle se trouvent Choqek'iraw et le cours moyen de la vallée de l'Apurimac, est une région bien connue, non seulement pour les mythes relatifs à la formation de l'état inka et l'expansion de leur empire (que nous venons de présenter dans le chapitre précédent), mais aussi car de nombreuses empreintes de cette histoire sont inscrites dans son paysage. De fameux sites inkas constituent les pôles de l'archéologie régionale, mais les héritages de l'histoire préhispanique de cette vaste région (comprise entre Andahuaylas et Cuzco) ne se limitent pas, loin de là, aux vestiges inkas. Aujourd'hui, les recherches archéologiques font état de près de dix mille ans d'occupation humaine (Bauer, 2004). Ce chapitre est l'occasion d'en faire un résumé succinct. Notre approche régionale sur Choqek'iraw et le CMVA implique, en effet, une connaissance approfondie de l'histoire préhispanique de la cordillère sud-orientale, afin de pouvoir situer et croiser les données inédites, que nous allons traiter en aval, dans leur contexte régional.

Ce chapitre est organisé en quatre sous-parties. Dans la première, nous exposons le cadre chrono-culturel, tel qu'il résulte de plus d'un demi-siècle de reconstructions historico-culturelles basées sur la datation des gisements archéologiques des régions de Cuzco et Andahuaylas, ainsi que sur la sériation de leurs traditions céramiques. Dans la seconde, nous réalisons un bilan des connaissances sur le développement socioculturel de la cordillère sud-orientale, en mettant l'accent sur l'époque préhispanique tardive (11-16^{ème} siècle). Les deux autres parties sont consacrées à Choqek'iraw et ses environs. La troisième partie propose ainsi une présentation succincte de Choqek'iraw, agrémentée d'une réflexion sur l'histoire du site. Dans la dernière partie, nous faisons l'état des lieux du paysage archéologique du CMVA, déterminant ainsi, de façon détaillée, les antécédents de notre recherche sur cette section méconnue de cette profonde vallée interandine.

3.1 - CADRE CHRONOLOGIQUE DE REFERENCE

3.1.1- CADRE CHRONOLOGIQUE CLASSIQUE DES ANDES CENTRALES

Le cadre chronologique classique du développement socioculturel des Andes Centrales a été défini par Rowe en 1956¹. Il est organisé suivant la succession de « périodes » auxquelles viennent s'intercaler des époques, appelées « horizon » (Lorandi, 1978 : 921). Ces horizons sont caractérisés par l'expansion ou la diffusion d'un ensemble de traits culturels sur une aire très vaste, pendant une durée relativement brève. Ce concept, déjà employé par Willey (1953) et induit dans les travaux de Uhle (1903) dès le début du siècle, se réfère, en particulier, aux deux phénomènes pan-andins d'hégémonie politico-culturelle Wari/Tiwanaku et Inka. Pendant les périodes, dites « intermédiaires », « *s'organisent des unités politiques d'importance variable, chefferies ou royaumes, qui maintiennent entre elles un équilibre instable* » (Lorandi, 1978 : 921).

3.1.2- CADRE CHRONOLOGIQUE DE LA REGION CUZCO-ANDAHUAYLAS

En ce qui concerne la cordillère sud-orientale qui est le théâtre de notre recherche, Rowe (1956 : 138) dresse une séquence assez détaillée pour la région de Cuzco, où il entreprit des fouilles et des reconnaissances intensives entre 1941 et 1943 (Rowe, 1944). Dans sa publication de 1956, il propose également une première ébauche de séquence pour la région d'Andahuaylas qu'il visita brièvement en 1954.

Dans ses grandes lignes, la séquence de Rowe, pour la région de Cuzco, est toujours d'actualité. Les recherches archéologiques, réalisées ces cinquante dernières années, ont livré de nombreuses données nouvelles qui ont enrichi nos connaissances de l'histoire préhispanique de la région, sans pour autant bouleverser le cadre chrono-culturel établi par Rowe.

Aujourd'hui, l'archéologie de la région de Cuzco compte plus d'une centaine de dates radiocarbones (Bauer, 2004 : 191). Sur la base de ces dates corrélées aux sériations céramiques, Bauer (2002 et 2004) a développé ces dernières années une séquence stylistique actualisée qui est exposée dans la figure 3.1.

¹ Omettant volontairement la matrice évolutionniste employée jusqu'alors, la chronologie de Rowe est fondée sur une séquence stylistique des traditions céramiques identifiées lors des fouilles de sites stratifiés de la côte sud péruvienne (dans la région d'Ica, notamment) corrélée aux nombreuses données acquises au cours de ses explorations dans les hautes-terres du sud du Pérou (Rowe, 1944 et 1956).

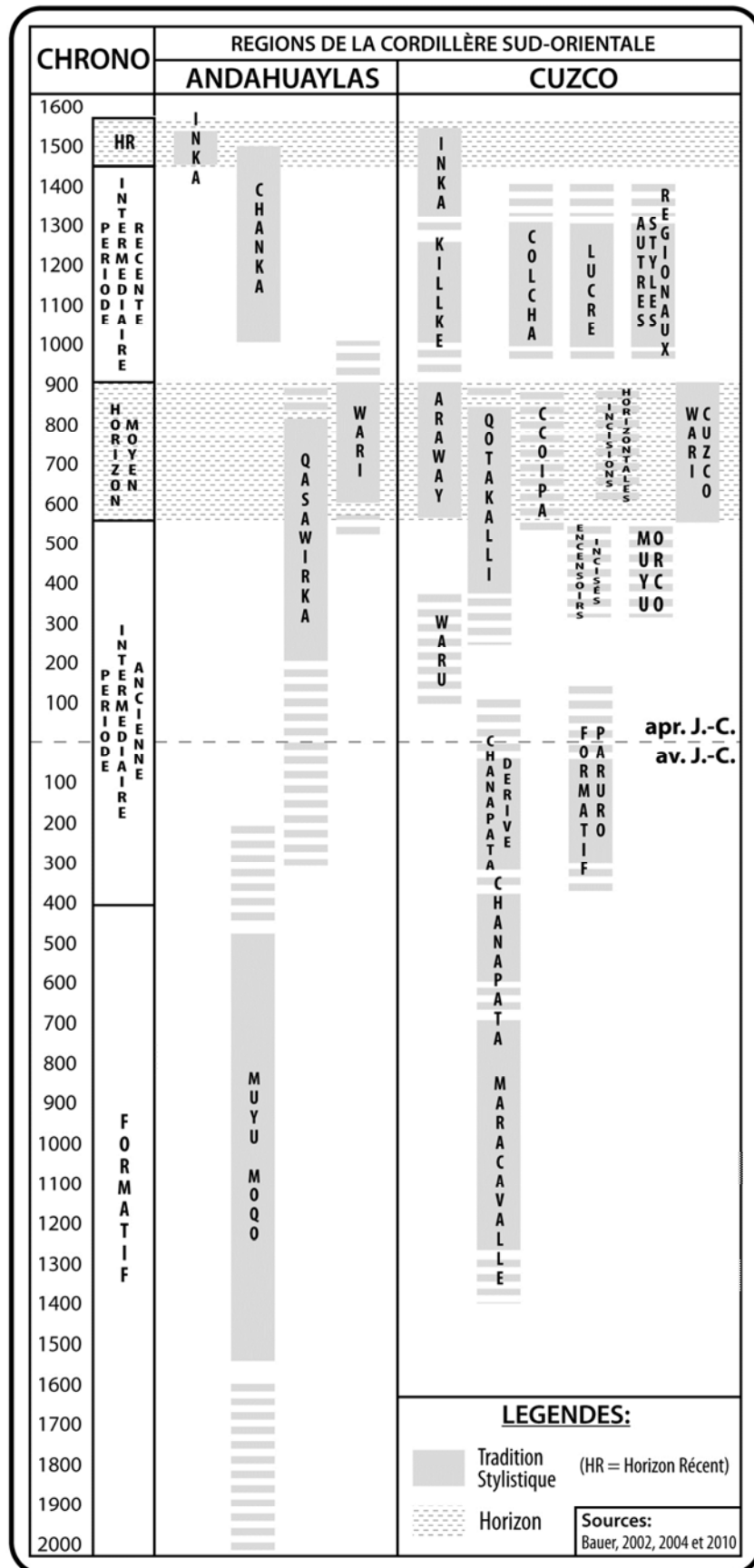


Figure 3.1- Séquences stylistiques des régions Andahuaylas / Cuzco

Quant à la région d'Andahuaylas, son histoire préhispanique est beaucoup moins bien documentée que celle de Cuzco. Comme on peut le constater sur la figure 3.1, les phases sont peu nombreuses et très étendues dans le temps. Jusqu'il y a peu, la séquence régionale reposait, en effet, exclusivement sur les résultats des fouilles de Grossman (1983) du gisement stratifié de Waywaka. Mais, les recherches de Bauer, réalisées entre 2002 et 2004, ont néanmoins permis de développer considérablement nos connaissances sur l'archéologie de la région. Grâce à la prospection d'une aire de 300 km² autour d'Andahuaylas, cet archéologue et son équipe ont pu identifier près de six cent nouveaux sites dont les vestiges appartiennent à des époques variées et témoignent ainsi du processus de développement socioculturel préhispanique de la région (Bauer et Kellet, 2010).

Pour ce qui est de la cordillère de Vilcabamba, les données sont rares et très localisées. Elles se limitent, presque exclusivement, aux résultats des recherches de Kendall (1994) dans la vallée de Cusichaca. Suivant la fouille de sites stratifiés, la réalisation de nombreuses datations et la sériation des styles céramiques, ces recherches ont, toute de même, permis de façonner une vision assez détaillée de l'histoire préhispanique des environs de Machu Picchu.

Les données archéologiques disponibles sur Cuzco, Andahuaylas et Cusichaca (situés de part et d'autre de notre aire d'étude) permettent de dresser un panorama global du développement socioculturel de la cordillère sud-orientale dont nous présentons maintenant une synthèse.

3.2- DEVELOPPEMENT SOCIOCULTUREL DE LA CORDILLERE SUD-ORIENTALE : bilan des connaissances

Le bilan des connaissances est scindé en deux parties. Dans la première, nous dressons une synthèse succincte du développement socioculturel de la région jusqu'à la fin du premier millénaire. La seconde partie traite de l'époque préhispanique tardive. Comme cette époque est l'objet spécifique de notre recherche, nous en réalisons une présentation plus approfondie et développons les problématiques singulières qui feront l'objet de discussion plus en avant dans ce travail.

3.2.1- HISTOIRE PREHISPANIQUE ANCIENNE

3.2.1.1- L'Epoque Archaïque (8000-2200 av. J.-C.)²

Dans les départements d'Apurimac et de Cuzco, l'Epoque Archaïque demeure largement méconnue. Aucun abri sous roche des haut-plateaux du sud de ces départements n'a fait l'objet de fouilles. Dans les régions *quechua*, les vestiges attribués à cette époque correspondent, pour la

² Situé aux alentours 8000 BP, le début de l'époque archaïque coïncide avec le grand changement climatique de la fin du pléistocène, dont nous avons parlé dans le premier chapitre. Dans les Andes centrales, c'est à cette époque que sont attribués les plus anciens vestiges de groupes de chasseurs-cueilleurs. Les traces d'occupations les plus anciennes ont été identifiées dans les abris sous roches des régions de haut-plateaux d'Ayacucho et de Junin (McNeish *et al.*, 1983 ; Rick, 1980 ; Lavallée, 1985). Les sols des abris présentent une grande quantité de matériel lithique et de déchets de faune, parmi lesquels prédominent généralement les camélidés, dont la domestication est pleinement attestée à partir de 2500 av. J.-C. (Lavallée, 1995 : 161).

plupart, à des concentrations de matériel lithique et à quelques rares sites de plein air. A Andahuaylas, on connaît moins de cinq sites avec du matériel lithique de surface³ (Bauer *et al.*, 2008 Ms). A Cuzco, une douzaine de sites, avec des pointes de projectile typiques de l'Archaique, ont été identifiés (Bauer, 2004 : 32). Parmi les sites de plein air, Kasapata, le plus grand d'entre eux, est localisé dans la vallée de Cuzco. Son occupation remonterait au cinquième millénaire avant notre ère⁴ (Bauer, 2007). Les premiers indices de sédentarisation et d'agriculture naissante se trouvent dans les dépôts datés de 3000 av. J.-C., (Bauer, 2004 : 37). Il n'existe aucune donnée sur l'époque Archaique dans la cordillère de Vilcabamba. Plusieurs grands abris sous roche situés au pied des sommets au cœur de la cordillère pourraient être étudiés afin de déterminer si des groupes de chasseur-cueilleurs occupaient la région.

3.2.1.2- L'Epoque Formative (2200-200 av. J.-C.)

Dans la cordillère sud-orientale, l'Epoque Formative caractérise un long processus de développement socioculturel qui débute avec l'établissement des premiers villages sédentaires et culmine avec la formation des premières chefferies. A Cuzco et Andahuaylas, la plupart des sites formatifs sont localisés dans les fonds de vallées, non-loin des meilleures terres de culture de l'étage *quechua*. Dans la vallée de l'Urubamba, aux portes de la cordillère de Vilcabamba, le paysage, comme le montre le registre paléobotanique de Marcacocha, est déboisé, depuis 2000 av. J.-C., probablement sous l'effet de pratiques agricoles (Kendall et Chepstow, 2006)⁵.

Le Formatif est caractérisé par l'apparition de la céramique. Dans la vallée de Cuzco, il semble que la céramique la plus ancienne (bien que non-datée) possède une pâte grossière au dégraissant sableux (Bauer, 2004 : 39). Mais le Formatif cuzquénien est surtout connu par les traditions *Marcavalle* et *Chanapata*, qui se caractérisent par leur bonne facture et l'importante proportion de matériel décoré dans les dépôts culturels les plus profonds (Rowe, 1956). Le style le plus ancien, *Marcavalle*, apparaît aux alentours de 1200 av. J.-C. Il se caractérise par sa céramique noire brunie et décorée principalement d'incisions et de ponctuations. D'après Chavez Mohr (1980), il semble que le site éponyme corresponde aux vestiges d'un village relativement auto-subsistant, dont l'économie mixte était basée sur l'agriculture et l'élevage⁶. Quant aux traditions *Chanapata* et *Chanapata dérivé*, elles correspondent à des styles variés⁷ (Rowe, 1944 : 23). *Chanapata* est une céramique noire qui s'inscrit dans la tradition stylistique de *Marcavalle*.

3 Il faut signaler que l'attribution chronologique de ces sites est incertaine, étant donné qu'aucun d'entre eux ne présente du matériel clairement diagnostique de cette époque.

4 La fouille du site a mis au jour une industrie lithique (caractérisée par des pointes de projectile et des bifaces) en andésite et en obsidienne (matière première exogène), des mortiers et des bols en pierre, ainsi que des outils et des ornements en os. La consommation de cervidés qui peuplaient les forêts de l'étage *quechua* et de camélidés de la *puma* semble avoir été à la base de la subsistance. Les indices d'architecture se limitent à quelques trous de poteau. Une quinzaine de contextes funéraires, généralement sans mobilier, ont également été mis au jour. Parmi les individus, un jeune était enterré avec des perles en os, et un enfant était couvert de pigment ocre rouge (Bauer, 2004 : 36).

5 A ce sujet, Kendall et Chepstow (2006) supposent que le quinoa est le principal cultigène du formatif, alors que le maïs, très rare, ne fait son apparition qu'aux alentours de 600 av. J.-C. En ce qui concerne Andahuaylas, une étude récente des sédiments de la lagune de Pacucha indique que le quinoa était déjà cultivé vers 3500 av. J.-C., alors que les premières traces de maïs ne remontent qu'à 1000 av. J.-C. (Valencia, *et al.*, 2010).

6 Parmi les cultigènes récupérés lors des fouilles, on trouve notamment des haricots, datés de 800 av. J.-C., et du maïs, daté de 200 av. J.-C. Les déchets de faune sont également abondants, avec plus de 80% de camélidés, mais aussi des cochons d'inde, des chiens et plusieurs espèces sauvages.

7 En plus de *Chanapata* et *Chanapata dérivé* que nous décrivons ici, Rowe définit un autre style apparenté contemporain, dénommé *Pacallamoco*. On trouve une description typologique de *Pacallamoco* dans Rowe (1944 : 17-18).

Chanapata dérivé se présente, en revanche, comme une céramique rouge, parfois polie en zone, avec des décors incisés, quelque fois modelée (anthropomorphes et zoomorphes sur anse, notamment) et, plus rarement, ornée de figures géométriques peintes (*ibid.*).

Les styles *Chanapata* et *Chanapata dérivé* sont largement répandus dans la région de Cuzco (Zapata, 1998 : 311). On les trouve jusque dans la cordillère de Vilcabamba, où Chavez Ballón (1961) en rapporte l'existence lors de reconnaissances effectuées au pied de Machu Picchu. Dans la vallée voisine de Cusichaca, du matériel apparenté aux *Chanapata* et *Chanapata dérivé* a été découvert sur quatre sites inkas, qui étaient donc déjà occupés à l'époque formative⁸ (Lunt, 1984 ; Kendall, 1994).

L'occupation Formative de la région d'Andahuaylas a, d'abord, été suggéré par Rowe (1956 : 143) qui remarque une céramique présentant quelques similarités avec *Chanapata dérivé*, au cours d'une brève visite de la région en 1955. Quinze ans plus tard, Grossman (1983 : 193) identifia une longue occupation formative dans le gisement de Waywaka. Situé sur un promontoire dominant le fond de vallée d'Andahuaylas, le site présente un dépôt culturel stratifié, profond de plus d'un mètre et demi⁹. Le Formatif est représenté par la tradition *Muyu Moqo*, caractérisée par sa céramique fréquemment brunie, aux décors le plus souvent incisés et excisés¹⁰. Ces dernières années, les prospections de Bauer (*et. al.*, 2008 Ms) ont permis d'identifier vingt-cinq sites avec du matériel *Muyu Moqo* et une douzaine d'autres présentant une céramique contemporaine, dénommée *Chacamarca*¹¹.

A Andahuaylas comme à Cuzco, les habitants de l'époque formative possèdent un mode de vie villageois. Ils tirent leur subsistance de l'agriculture des fonds de vallée et de l'élevage. Plusieurs indices suggèrent que les villages prenaient part à des réseaux d'échanges ponctuels sur de longues distances¹². Selon Kendall (1994 : 34), le paysage de forêt tropicale de Cusichaca pourrait avoir été le théâtre d'une agriculture sur brûlis. D'après Bauer (2004 : 45), la fin du Formatif serait caractérisée par le développement de quelques grands villages qui pourraient avoir été à la tête des premières chefferies paysannes de la région.

3.2.1.3- La période Intermédiaire Ancienne (200 av. J.-C. – 500 apr. J.-C.)

Le début du premier millénaire de notre ère est une période mal documentée de l'histoire préhispanique de la cordillère sud-orientale. Elle est caractérisée par le développement de nombreux styles céramiques régionaux, dont *Qotakalli*, à Cuzco, et *Qasawirka*, à Andahuaylas sont les plus connus et les plus répandus. L'Intermédiaire Ancien de Cusichaca se caractérise,

8 Les vestiges de l'occupation Formative de Cusichaca signifient l'existence de deux structures architecturales bâties en pierre et en adobe et établies sur un espace terrassé. D'après Hey (dans Kendall, 1994 : 70), ces structures étaient de forme grossièrement circulaire et associées à des trous de poteau associés. Par ailleurs, quelques contextes funéraires ont également été mis au jour ; l'un deux est daté de 14C 530 av. J.-C. +/- 50.

9 La couche culturelle la plus profonde du site a été située aux alentours de 1490 av. J.-C. (Grossman, 1983 : 58).

10 La tradition *Muyu Moqo* est divisée en trois phases chronologiques. S'étendant sur près d'un millénaire, cette tradition présente des styles variés dont le lecteur trouvera une description détaillée dans Grossman (1983 : 52-56).

11 Une date radiocarbone situe le style *Chacamarca* aux alentours de 544-785 av. J.-C.. La céramique *Chacamarca* est généralement plus fine que *Muyu Moqo* et décorée d'incisions et d'excisions, et se caractérise notamment par de nombreuses petites encoches ovales sur sa paroi externe (Bauer *et al.*, 2008 Ms).

12 A Waywaka, Grossman (1983 : 70) a mis au jour plusieurs objets en matière première exogène, comme le lapis-lazuli, l'obsidienne et des palourdes du Pacifique. Des outils en obsidienne (exogène) et une dent de pécarie des basses-terres amazoniennes, ont été trouvés dans le gisement de Marcavalle.

quant à lui, par des vestiges architecturaux singuliers¹³ associés à du matériel apparenté à *Qotakalli* mais aussi par la persistance du matériel *Chanapata dérivé* dans les dépôts. A Andahuaylas, on trouve la céramique *Qasawirka*, avec son engobe rouge bruni caractéristique, sur plus de quatre cents sites (Grossman, 1983 ; Bauer *et al.*, 2008 Ms). Ce grand nombre de sites pourrait traduire une forte croissance démographique. Leur distribution dans tous les étages écologiques reflète aussi un mode d'occupation en pleine expansion. Les vestiges (ponctuels) de terrasses agricoles et de canaux d'irrigation suggèrent la mise en place d'une agriculture intensive lors de cette époque. De fait, Bauer (2004) suppose que la région de Cuzco était occupée par plusieurs chefferies, s'étant développées sur le substrat villageois du Formatif.

3.2.1.4- L'Horizon Moyen (500-1000 apr. J.-C.)

L'Horizon Moyen correspond à l'expansion de l'empire *wari*, depuis le grand centre urbain éponyme localisé dans le département d'Ayacucho (Isbell, 2008). Hors de son aire nucléaire, la visibilité archéologique de *Wari* est très variable ; elle reflète probablement la diversité des modes d'implantation et de contrôle territorial de la première organisation impériale andine (Schreiber, 1992 ; Arkush, 2006). L'influence *wari* est généralement évaluée d'après la nature et la quantité de la culture matérielle caractéristique identifiée dans la région. *Wari* se caractérise notamment par l'architecture, monumentale et hautement planifiée, de ses centres administratifs, à l'image de Pikillaqta. Situé dans la vallée de Lucre, non-loin de Cuzco, Pikillaqta est le deuxième plus grand établissement *wari* après sa capitale. Le complexe architectural présente des murs de moellons unis par un mortier qui peuvent s'élever à plus de dix mètres. Il est constitué d'un ensemble de grandes enceintes quadrangulaires, articulées par un réseau orthogonal de vastes allées. Bien que Pikillaqta en constitue l'expression la plus rigide, ce type d'architecture et de planification orthogonale est typique des établissements *wari* (Gonzalez Carré, 2007). Dans l'état actuel des connaissances, il semble néanmoins que ces derniers soient assez peu nombreux en dehors de la région d'Ayacucho. A Cuzco, l'influence territoriale *wari* semble, en effet, avoir été restreinte en dehors de la vallée de Lucre (Bauer, 2004).

Bien que situé sur l'axe de circulation entre Wari et Pikillaqta, on ne connaît pas de complexe architectural *wari* dans le département d'Apurimac¹⁴. On trouve, cependant, du matériel céramique originaire, ou apparenté aux styles polychromes, de la région d'Ayacucho, sur plusieurs sites (Rowe, 1956 ; Grossman, 1983 ; Bauer *et al.*, 2008 Ms ; Hostnig, com. pers., 2007). Cela dit, les concentrations de céramique exclusivement *wari* sont rares. A Andahuaylas, la grande majorité de la céramique *Wari* se trouve, en effet, sur les sites *Qasawirka* dont l'occupation remonte à l'Intermédiaire Ancien (Bauer *et al.*, 2008 Ms). Par ailleurs, il faut

13 Sur le site du promontoire de Huilca Raqay, les fouilles ont permis de découvrir les vestiges d'une structure architecturale de plan au sol rectangulaire aux murs de près de deux mètres d'épaisseur. Ce contexte, daté 14C 340-600 apr. J.-C., est associé à de la céramique apparentée au style *Qotakalli* (Kendall, 1994 : 62). Sur le site voisin de Huilca Raqay, de petites structures architecturales, de plan au sol rectangulaire, bâties en pierres sont apparues dans les niveaux de l'Intermédiaire Ancien. Elles sont établies sur un système de terrasses et associées à un cimetière composé d'une vingtaine de contextes funéraires (Hey dans Kendall, 1994 : 66).

14 A l'exception peut-être du site Chiqna Jota étudié par Meddens (1984 et 2001), pour qui l'un des bâtiments refléterait une influence architecturale *wari*. Récemment, nous avons été informé de l'existence de quelques structures possiblement affiliées à la culture *wari* dans les environs de l'ex-hacienda Carmen dans le fond de vallée de Curawasi (Baker, com. pers., 2010). Le site présente une céramique de l'Horizon Moyen. L'attribution des structures associées, dont nous n'avons vu qu'un seul cliché, reste à confirmer. En 1955, Rowe (1956 : 43), de passage dans l'hacienda Molle Molle, rapportait avoir vu une collection de *qero wari*.

signaler que l'Horizon Moyen est essentiellement caractérisé par des styles céramiques locaux apparentés au style *Wari*, comme le *Qasawirka polychrome* à Andahuaylas (*ibid.*) et les styles *Araway* et *Muyu Roqo* à Cuzco (Bauer, 2002). Il semble donc que l'empire *wari* exerçait une influence plutôt modérée, mais bien présente, dans le département d'Apurimac.

Dans l'état actuel des recherches, la présence *wari* dans la cordillère de Vilcabamba est très discrète. On ne connaît aucun site. Une poignée de fragments aux décors polychromes, vaguement apparentés aux styles de l'Horizon Moyen, ont été identifiés sur les sites de Victoria et Choqek'iraw du versant sud, ainsi que dans la région d'Espiritu Pampa du versant nord¹⁵ (Bejar, 2002 ; Frost, 2003 Ms ; Lecoq, 2005 ; Savoy, 1970). En outre, l'Horizon Moyen est, de loin, l'époque la plus mal représentée de la séquence de Cusichaca. Un pot aux décors caractéristiques de cette époque a été mis au jour sur le site de Pampacahuana. D'après Lunt (1984), il relève d'un type de pâte, rare mais autochtone, qui est, par ailleurs, associé à une poterie non-décorée. A ce sujet, Kendall (1994 : 32) suggère que l'occupation durant l'Horizon Moyen pourrait donc être caractérisée par un matériel difficile à identifier (de par sa nature domestique) et dont les établissements auraient pu être détruits lors de l'aménagement du paysage agricole de l'époque préhispanique tardive.

Dans l'état actuel des connaissances, la cordillère de Vilcabamba ne semble donc pas avoir été sous contrôle territorial *wari*. La présence de quelques fragments de céramiques, dont l'affiliation stylistique est incertaine, pourrait être tout à fait fortuite, traduisant une occupation marginale de la région.

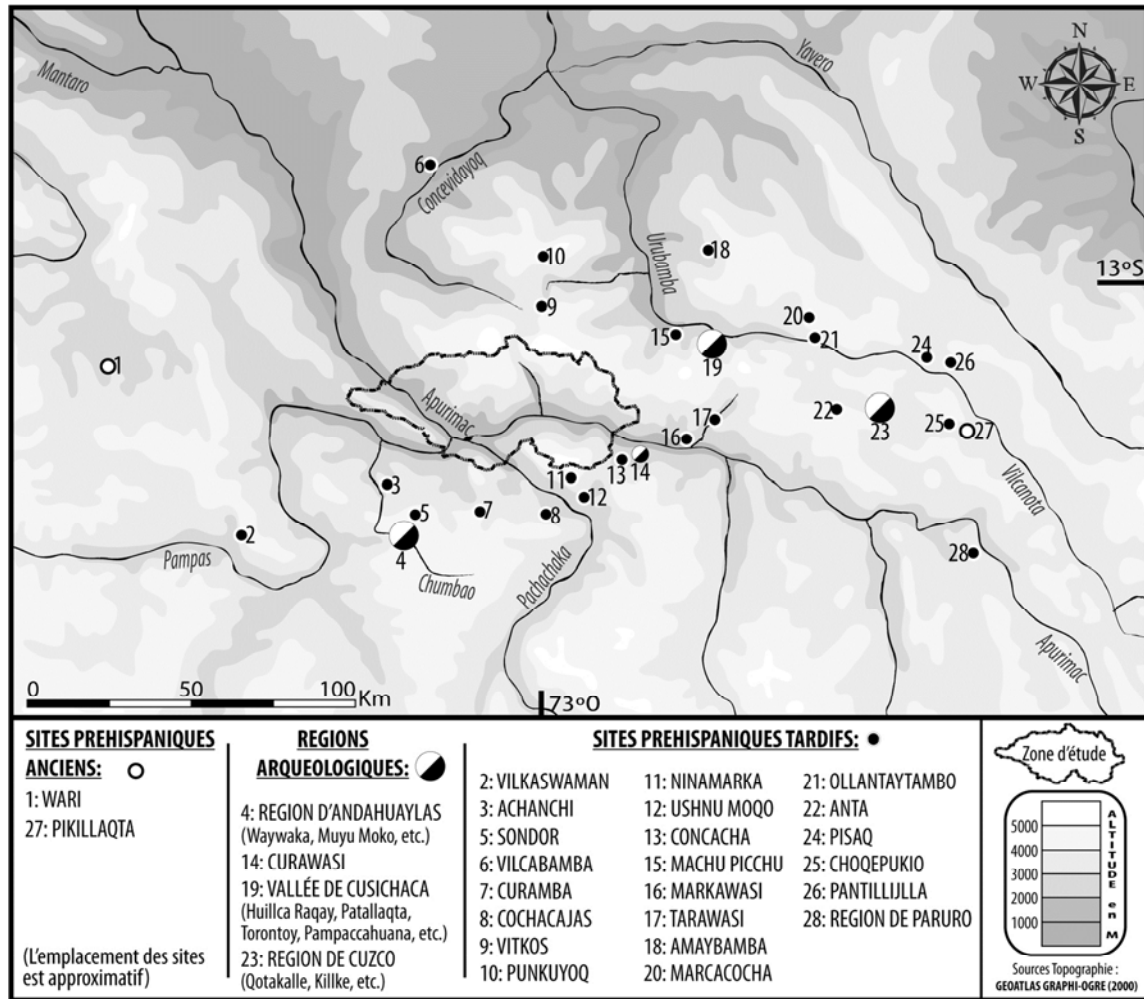
3.2.1.5- Commentaires relatifs à l'histoire préhispanique ancienne

Entre 2000 av. J.-C. et 1000 apr. J.-C., les paysages quechuas de Cuzco et d'Andahuaylas ont dû former les principaux pôles du développement socioculturel de la cordillère sud-orientale. Ces régions semblent avoir expérimenté une évolution assez similaire correspondant à la formation progressive de chefferies paysannes complexes. Bien qu'elles étaient engagées dans des réseaux d'échanges ponctuelles sur de longues distances, on ne dispose, toutefois pas d'indice de contact soutenu entre elles. De fait, chaque région possède des traditions céramiques propres. Occupant une position intermédiaire, il semble que la cordillère de Vilcabamba était plus liée à la sphère cuzquénienne ; c'est, du moins, ce que semble indiquer les recherches réalisées dans la vallée de Cusichaca, située dans la région du versant sud de la cordillère la plus proche de Cuzco.

Durant l'Horizon Moyen, l'influence *wari* semble être assez limitée dans la cordillère sud-orientale, sauf dans la vallée de Lucre. Les chefferies paysannes locales continuent à se développer, de façon plus ou moins indépendante. *Wari* ne semble pas avoir donné lieu à un réaménagement socio-territorial important comme celui du *Tawantinsuyu*. Les développements régionaux, caractéristiques de la Période Intermédiaire Récente, que nous présentons maintenant, ne correspondent donc pas au morcellement de l'empire *wari*, comme il est souvent indiqué, mais

15 Sur le complexe archéologique du *cerro Victoria*, un seul fragment, mis au jour lors des fouilles, a été affilié à l'Horizon Moyen (Frost, 2003 Ms). A Choqek'iraw, trois fragments aux décors peints, distincts des styles affiliés *inka*, ont été séparés, et tentativement attribués à l'Horizon Moyen (Lecoq, 2005). Lors de son voyage à Espiritu Pampa, Savoy (1970 : 81) s'est vu remettre quelques fragments, par un paysan de Pucyura. De retour à Lima, un certain Lan Sawyer lui aurait suggéré leur affiliation *wari*. Il s'agit d'un fragment incisé et d'un gobelet avec un dessin polychrome géométrique peint en orange, rouge, blanc et noir, avec des points.

plutôt à un processus de complexification et de stratification sociale des grandes chefferies paysannes existantes.



Carte 3.1- Sites archéologiques de la cordillère sud-orientale mentionnés dans le texte

3.2.2- HISTOIRE EPOQUE PREHISPANIQUE TARDIVE

3.2.2.1- Période Intermédiaire Récente

3.2.2.1.1- Introduction : concept de « Période Intermédiaire Récente »

Le début de la période Intermédiaire Récente est associé à la dissolution de l'empire *wari* vers la fin du premier millénaire. C'est durant cette période que se met en place la mosaïque ethnique et sociopolitique qui formera, quatre siècles plus tard, le *Tawantinsuyu*. Cette époque de l'histoire préhispanique est donc avant tout définie par sa position « intermédiaire sur la frise chronologique », entre deux phénomènes (ou du moins démarches) « d'unification » politique matérialisée par une certaine hégémonie culturelle (les « horizons » *wari* et *inka*). S'il a le mérite d'être clair du point de vue de la périodisation historique, le qualificatif « intermédiaire » rend-t-il

bien compte de la réalité andine des 10-15^{ème} siècles ? Qu'entend-on par « période intermédiaire » du point de vue social et culturel ?

3.2.2.1.1- La vision ethnohistorique : « l'*auka pacha runa* »

Les mythes relatés dans les chroniques dépeignent le monde pré-inka comme un univers désordonné, caractérisé par le morcellement politique et le conflit permanent (voir *supra*, 2.1.1). Guaman Poma (1615 : 78), qualifie cette époque, d' « *auka pacha runa* », expression quechua qui se traduit « l'âge des guerriers » ; comme il le souligne lui-même, « *ces gens abandonnèrent leur village pour peupler les régions d'altitude. Ils construisirent des forteresses sur les montagnes [...] ; leurs rois étaient en guerre* »¹⁶. Dans le même registre, Santillan (1968[1563] : 104) stipule « *qu'avant que les Inkas ne débutent leur règne, il n'y avait ni ordre ni loi ; chaque vallée, ou province, avait son cacique, et était en guerre avec ses voisins. Pour cela il n'y avait pas de commerce, ni de communication entre eux ; chaque vallée avait sa propre langue.* »¹⁷. Une telle vision chaotique s'explique sans doute par la volonté des Inkas de s'inscrire dans « leur » histoire (celle qu'ils ont relatée aux chroniqueurs espagnols) comme les bâtisseurs légitimes d'un monde civilisé. En réalité, il est difficile de dégager la part du mythe de ce dit *auka pacha* dans l'histoire inka.

Des sources écrites, nous avons vu (dans le chapitre précédent) qu'il est possible d'essayer de déduire les grandes lignes de la configuration territoriale des régions andines du 16^{ème} siècle. Mais si les archives coloniales anciennes (titres d'*encomienda*, recensements, etc.) fournissent des informations précieuses pour l'étude de la composition ethnique du *Tawantinsuyu*, l'exploitation de ces mêmes informations pour l'époque pré-inka est bien plus délicate. Il est en effet indéniable que l'intégration à l'empire inka et que les bouleversements des premières décades coloniales ont dû beaucoup modifier les paysages socioculturels et les territoires hérités de l'époque Intermédiaire Récente. Les déplacements massifs de populations, dans le premier cas, et la forte chute démographique, dans le second, faussent probablement, de manière significative, l'image des groupes ethniques que livrent les divers recensements coloniaux (Wachtel, 1992[1971]). C'est pour cette raison que les approches régionales sont importantes et assez nombreuses pour l'archéologie de cette époque dont les vestiges architecturaux et céramiques abondent dans les Andes (Stanish, 2001 et 2003).

16 Cette citation est extraite du passage suivant : « *Prólogo de los lectores indios llamados Auca Pacha runa, el cuarto edad, aunque tuvo la ley de sus antepasados de llamar y conocer a Dios de los altos y de cerros; como esta dicha gente se despoblaron de sus pueblos y se fueron a poblarse a lo alto, cerros y penas, edificaron fortalezas por la gran guerra que ellos tuvieron, y por eso les llamaron Auca runa, como se mataban y acababanse y se quitaban a sus mujeres e hijos y se cautivaban unos y con otros por la mucha batalla un rey y con otro rey* » (Guaman Poma, 1615 : 78). La traduction est nôtre.

17 La citation originale dont il est fait mention est adaptée de la suivante : « *Antes aquellos comenzasen a señorear no había esa orden ni policía; antes en cada valle o provincia había su curaca, señor principal, y tenían sus principales mandones sujetos a el curaca, y cada valle destos tenía guerra con su comarcano, y desta causa no había comercio ni comunicación alguna entrellos; y en cada valle había su lengua distinta de la del otro; dabanse guazabaras los unos a los otros, y era uso que al que quedaba con la victoria y sujetaba al otro, le hacían los sujetos sementeras de maíz y coca y ají, y dabanle ovejas y de lo demás que tenían, en reconocimiento.* » Santillan (1968[1563] : 104). La traduction est nôtre.

3.2.2.1.1.2- L'archéologie de la période Intermédiaire Récente dans les Andes centrales

Du point de vue archéologique, nous possédons aujourd'hui, une vision d'ensemble relativement homogène de la période Intermédiaire Récente. Les régions ayant fait l'objet des études les plus approfondies sont la vallée du Mantaro (Lavallée *et al.*, 1976 ; Parsons *et al.*, 2000 ; D'Altroy *et al.*, 2001), le département d'Ayacucho (Gonzalez Carré *et al.*, 1987 ; Gonzalez Carré *et al.*, 1988), les alentours du Titicaca (Stanish, 2003 ; Arkush, 2006), ainsi que les régions d'Andahuaylas (Bauer et Kellet, 2010) et de Cuzco (Bauer et Covey, 2002 ; Covey, 2003b ; Bauer, 2004) sur lesquelles nous reviendrons dans le détail.

Cette longue période, que les archéologues font s'étendre sur près de cinq siècles, est caractérisée par un faciès archéologique assez homogène dans l'ensemble des Andes. Les vestiges de cette époque abondent dans les régions montagneuses. L'essentiel des sites archéologiques identifiés correspond à des ensembles d'habitations agglomérées qui forment des établissements résidentiels généralement implantés sur les hauteurs.

Dans la vallée du Mantaro où les études ont été très poussées (Earle *et al.*, 1987 : 79 ; Hastorf, *et al.*, 1989 ; D'Altroy et Hastorf, 2001), l'Intermédiaire Récent est divisé en deux phases :

- La première, située entre 800 et 1300 apr. J.-C., est caractérisée par le développement progressif de nouveaux villages (correspondant à des ensembles plus ou moins étendus de structures d'habitation à la forme circulaire typique, localisés le plus souvent sur les hauteurs).
- La seconde, dont l'origine est située aux alentours de 1300 apr. J.-C., se singularise par la formation de grandes agglomérations pouvant atteindre plus de 70 ha, et abriter plus de dix milles personnes (Earle, 1997 : 56). Dans le haut Mantaro, ces établissements gigantesques sont considérés comme les centres politiques de la région, à la tête de territoires densément peuplés.

Dans les Andes centrales, peu d'étude ont abouti à une telle résolution chronologique, si bien que la date de 1300-1350 apr. J.-C., proposée sur la base des recherches réalisées dans la vallée du Mantaro (D'Altroy, 2001 : 38), est souvent retenue afin d'opérer une division de l'Intermédiaire Récent (Covey, 2008).

Expliquons à présent les principales caractéristiques de cette période dans le contexte du développement socioculturel préhispanique. L'essor démographique et le peuplement étendu à l'ensemble des milieux andins sont sans doute les deux attributs les plus importants de cette époque dans les Andes centrales (Covey, 2008). Mais il demeure de nombreuses questions quant à la nature du paysage sociopolitique.

Ce qui est sûr c'est qu'avec ses villages typiques, composés de structures circulaires (le plus souvent), répandus dans l'ensemble des Andes centrales, le faciès archéologique de cette période est, du point de vue de l'habitat, sans doute le plus homogène de l'histoire préhispanique. Ces villages qui se ressemblent tous présentent, en outre, peu d'indices de stratification sociale (Covey, 2008). Signalons, par exemple, que les expressions d'architecture publique sont rares ; elles se limitent, lorsqu'elles existent, à de vastes places au cœur des établissements (Bonnier, 1997 ; D'Altroy, 2001). A ce sujet, il faut aussi souligner que, bien qu'il existe, parfois, des

différences dans la taille des unités domestiques¹⁸ et dans leur facture architecturale (De Marrais, 2001), ainsi que des disparités de consommation domestique (Hastorf, 1993)¹⁹, comme le remarque Earle (1997 : 61), tous les membres de la communauté vivent dans le même type de maison et les chefs n'apparaissent pas comme une classe sociale à part.

En revanche, l'interprétation de la configuration territoriale des espaces ethniques et de la structuration sociopolitique des groupes territoriaux demeure problématique. Le morcellement politique et le climat de conflit permanent qui sont, comme nous l'avons vu plus haut, deux aspects récurrents dans les sources ethnohistoriques sont souvent mis en avant dans les interprétations archéologiques (Arkush et Stanish, 2005 ; Arkush, 2009). Du point de vue archéologique, les *settlement patterns*²⁰ typiques de l'Intermédiaire Récent semblent, en effet, traduire l'existence d'entités sociopolitiques, le plus souvent, peu centralisées et surtout peu étendues (Covey, 2008). Par exemple, même dans la région de Jauja où il existait une forte hiérarchisation des établissements, il semble aussi que l'extension territoriale des entités sociopolitiques était assez limitée (D'Altroy et Hastorf, 2001).

Quant à la question du fameux climat de conflit permanent de l'*auka pacha*, elle fait l'objet de vives polémiques (voir les discussions dans Arkush et Stanish, 2005). Nombreux sont ceux qui interprètent l'implantation des villages sur les points élevés du paysage comme un système d'occupation du sol visant à la protection de leurs habitants. De même, la présence, assez courante, de vestiges de murs d'enceinte et de tranchées sur les plus grands établissements (Lavallée et Julien, 1973 ; Parsons *et al.*, 2000 ; Stanish, *et al.*, 1997), est souvent interprétée comme l'aménagement d'un système de défense. A ce sujet, Arkush (2006 : 318) affirme que « *durant l'Intermédiaire Récent, la plupart des régions montagnardes des Andes se trouvaient dans une situation de conflit endémique, ayant bouleversé le mode d'occupation du sol, et qui devait avoir un impact fort sur la vie quotidienne des populations villageoises* »²¹ exposées aux risques de raids et de pillages. Les raisons invoquées pour expliquer ce, soit disant, climat de tensions généralisées font aussi l'objet de spéculations. Par exemple, certains auteurs, comme Covey (2008), envisagent que le conflit pourrait s'être intensifié, au cours de cette époque, comme un mécanisme de régulation de la croissance démographique et de la rivalité pour les

18 Par l'expression « unité domestique », on entend ici un ensemble (au nombre variable, de deux à une petite dizaine) de structures d'habitat regroupées autour d'un patio. Les recherches montrent que ces groupes de structures devaient constituer l'habitation de familles plus ou moins étendues qui résidaient dans les villages typiques de l'Intermédiaire Récent (Lavallée et Julien, 1973 ; Bonnier, 2001 ; De Marrais, 2001).

19 Dans la région de Jauja, les chercheurs distinguent des unités domestiques élitaires, le plus souvent situées au cœur des plus grands établissements. Celles-ci sont, d'une manière générale, plus vastes et composées de plus de structures circulaires que les unités domestiques communes. Les structures circulaires présentent, également, une maçonnerie plus soignée et se regroupent autour d'un patio plus vaste. Par ailleurs, l'étude des déchets de faune montrent qu'on trouve les meilleures pièces de boucherie dans les sols des résidences supposées élitaires. Ces dernières concentrent également une plus grande proportion d'objet en métal. Il semble, toutefois, qu'il n'existe pas de différence notable au niveau du matériel céramique (D'Altroy *et al.*, 2001).

20 Par l'emploi de l'expression anglaise « *settlement pattern* », nous nous référons spécifiquement, ici, au mode d'occupation du sol tel qu'il est traditionnellement conçu par les archéologues américanistes, c'est-à-dire comme « *l'expression matérielle des hiérarchies sociopolitiques et des différences sociales* » (Willey, 1953 : 1). Cette perspective théorique a donné lieu à des centaines de recherches qui font des relations spatiales et hiérarchiques entre les établissements préhistoriques le cœur des problématiques qui possèdent une échelle régionale (voir Kowalewski, 2008 : pour une synthèse historique et de nombreux exemples d'application ; et Stanish, 2001 : pour une revue bibliographique de l'étude des *settlement pattern* dans le contexte des périodes tardives andines).

21 Le texte original est le suivant : « *In the hiatus period of the Late Intermediate period, endemic warfare afflicted much of the andean highland, altered the settlement pattern dramatically and must have a great impact on people's daily life.* » (Arkush, 2006 : 318). La traduction est nôtre.

ressources dans le contexte des épisodes de sécheresses de l'époque de réchauffement médiéval (voir *supra*, 1.2.4.1.2).

Comme nous pouvons le constater (sans même rentrer dans les détails), l'existence de conflit endémique et du morcellement sociopolitique forme une problématique omniprésente de l'archéologie de l'Intermédiaire Récent : raids belliqueux, guerre de conquête et/ou batailles rituelles ? Engagées pour des raisons économiques et/ou socioculturelles (possédant une forte dimension symbolique) ? Il s'agit là de questions complexes que nous ne saurions résumer ici en quelques lignes (voir la synthèse d'Arkush et Stanish, 2005). Mais, soulignons qu'il ne faudrait, toutefois, pas faire une place trop importante au phénomène belliqueux, tant, comme nous allons l'illustrer dans ce travail, l'interprétation des modes d'occupation du sol et de la présence de muraille pourrait être tout autre. Signalons d'ailleurs dès maintenant, que les signes de violences, qui constituent un thème courant de l'iconographie des grandes cultures andines comme *wari*, par exemple, sont apparemment absents des registres stylistiques de l'Intermédiaire Récent. Remarquons aussi que, d'un point de vue géopolitique, il est délicat de concevoir le bon fonctionnement des mécanismes socioéconomiques relatifs à la territorialité en réseau (aux territoires discontinus et morcelés) typique de l'époque préhispanique tardive (Murra, 2002[1975]), dans un tel climat de conflit endémique (bien que cette forme de territorialité et la guerre ne sont bien entendu pas exclusifs l'un de l'autre). Mais rien ne sert de prolonger cette discussion théorique ici ; nous l'approfondirons plus loin dans le contexte du CMVA, en montrant que l'occupation préférentielle des crêtes et des sommets ne possède pas forcément une dimension défensive, car il s'agit aussi d'un système d'occupation du sol bien adapté à l'articulation de la verticalité andine (voir *infra*, chap. 7).

Dans l'ensemble des Andes centrales, l'Intermédiaire Récent est donc une période dynamique de changements sociaux, culturels et écologiques (Covey, 2008 ; Arkush, 2006), dont les principales caractéristiques sont résumées dans le tableau 3.1, ci-dessous.

Principaux changements constatés par rapport à l'Horizon Moyen	Implications sociales, écologiques et politiques
Changement climatique (voir <i>supra</i> , 1.2.4) : entrée dans la période de réchauffement médiéval (caractérisée par des conditions plus sèches et plus chaudes que durant l'Horizon Moyen)	> Décalage positif de près de 150 mètres de l'étagement écologique andin > Importance accrue de l'eau provenant de la fonte des glaciers
Augmentation générale du nombre et de la superficie des sites archéologiques	> Croissance démographique
Changement radical du mode d'occupation du sol : abandon des sites de fond de vallée, pour l'établissement de nouveaux villages dans les régions d'altitude et, en particulier, sur les crêtes des éperons montagneux.	> Morcellement sociopolitique (<i>settlement pattern</i>) > Changement de stratégie de subsistance (diversification, économie agropastorale, microverticalité)
Nombreux vestiges de canaux, de terrasses de culture et d'enclos	> Maîtrise et exploitation intégrale des milieux andins

Tableau 3.1- Caractéristiques générales de la Période Intermédiaire Récente (1000-1440 apr. J.-C.)

Après cette introduction nécessaire à la période Intermédiaire Récente, nous reprenons le plan adopté depuis le début de ce chapitre et examinons, à présent, quelles sont les spécificités de l'Intermédiaire Récent dans la cordillère sud-orientale.

3.2.2.1.2- *Le territoire chanka*

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que le territoire *chanka*, tel qu'il est décrit dans la plupart des sources écrites anciennes, correspond à la région d'Andahuaylas²². Il y a peu, la région a fait l'objet d'un projet de prospection systématique ayant couvert environ 300 km², autour de la ville du même nom (Bauer et Kellet, 2010). Près de deux cent sites identifiés sont attribués à la période Intermédiaire Récente. Une dizaine de dates radiocarbone situent, plus précisément, leur occupation entre le 10 et le 13^{ème} siècle. On trouve sur l'ensemble de ces sites une céramique caractéristique qui, d'après Bauer, est « *mal faite et présente peu d'uniformité ou de standardisation dans ses décors et les formes des récipients* »²³. Sa pâte est généralement de couleur claire et présente souvent un engobe orange ou noir. La peinture employée pour les décors est très diluée et se caractérise par l'emploi de couleurs ternes. Les motifs sont exécutés avec peu de soin ; les plus récurrents sont composés de lignes ondulées et de réticules. Il est également courant de trouver de petits visages modelés sur le col des récipients (*ibid.*).

Sur le plan architectural, les sites *chanka* exhibent des ensembles de structures circulaires, de terrasses et des patios, qui composent des établissements résidentiels, typiques de l'époque préhispanique tardive. La région est dominée par deux grands sites (s'étendant sur près de 15 ha), établis sur les crêtes de deux contreforts de massifs montagneux situés de part et d'autre de la vallée du Chumbao. De par leur taille et leur localisation, ils pourraient avoir constitué les centres politiques de la région où, pour le reste, sont établis de nombreux villages, plus ou moins étendus, dispersés dans les divers étages écologiques. D'une manière générale, les plus grands sites sont localisés sur les hauteurs et d'autres, plus petits, plus bas à l'étage écologique quechua. D'après Bauer, il n'existe pas d'indice de planification des établissements résidentiels ni de distinction sociale possible entre les unités domestiques. Les aménagements « défensifs » se limitent à de simples tranchées restreignant l'accès au trois plus grands sites de la région. Pour Bauer (*ibid.*), l'occupation préférentielle des zones d'altitude reflète plutôt d'un changement de système de subsistance, en réponse au grand épisode de sécheresse des alentours de la fin du premier millénaire (Chepstow *et al.*, 2003), qu'un mode d'implantation conséquent d'un climat de tensions généralisées. Sur le plan politique, il remarque, enfin, que « *les données archéologiques ne semblent pas refléter la forte unité politique que mentionnent les*

22 Notons toutefois que les archéologues d'Ayacucho, se fondant sur l'extrapolation de Garcilaso que nous avons expliqué plus haut (voir *supra*, chap. 2), désignent généralement l'archéologie de l'époque préhispanique tardive de leur région comme « *archéologie chanka* » (Lumbreras, 1959 et 1974b ; Gonzalez Carré *et al.*, 1987 ; Gonzalez Carré *et al.*, 1988 ; Gonzalez Carré, 1992). Or, l'ensemble de ces publications ne traitent pas ou très peu d'Andahuaylas, si bien que nous ne développons pas ici. Signalons, tout de même, que le paysage archéologique tardif d'Ayacucho présente un grand nombre de villages typiques de l'Intermédiaire Récent. Quatre styles céramiques ont été définis. Nous y faisons référence dans le sixième chapitre.

23 Le texte original dont il est fait mention est le suivant : « *the local ceramic of the Chanka phase are poorly made and there is little uniformity or standardization in design, forms or vessel shapes.* » (Bauer *et al.*, 2008 Ms). La traduction est nôtre.

chroniques »²⁴, lorsqu'elles se réfèrent aux puissants rivaux des Inkas de Cuzco (voir *supra*, chap. 2).

3.2.2.1.3- *Le pays kichwa*

Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, le territoire du groupe ethnique *Kichwa* devait se situer entre le Pachachaka et l'Apurimac. A notre connaissance, il n'existe aucun établissement, typique de l'Intermédiaire Récent, connu dans la riche vallée agricole d'Abancay²⁵. En revanche, la vallée de Curawasi, qui, selon les sources historiques, devait constituer le cœur du pays *kichwa*, était bien peuplée : aujourd'hui, il existe plusieurs vestiges de petits villages dispersés dans la vallée, depuis la *puna* du col Soqllaqasa jusque sur le promontoire San Cristobal qui domine la ville de Curawasi et offre un vaste panorama sur le CMVA (Araoz, 2005a et 2005b). D'après Araoz (com. pers., 2010), la céramique associée à ces sites d'habitat possède de nombreuses similarités avec la céramique *chanka* d'Andahuaylas.

Au-delà de l'Apurimac, dans la vallée de Limatambo, Heffernan (1996a) a identifié seize petits établissements de l'Intermédiaire Récent. Ceux-ci se concentrent aux limites supérieures et inférieures de l'étage écologique quechua et ne présentent aucune trace d'aménagement défensif. On y trouve une céramique apparentée à *Killke*, désignée *Qopa B*²⁶.

3.2.2.1.4- *Cuzco et la formation de l'état inka*

A Cuzco, la période Intermédiaire Récente est celle de la formation de l'Etat inka avec la fédération progressive des groupes ethniques peuplant la région. Ce processus long et complexe, que nous synthétisons ci-dessous, contraste avec la vision mytho-historique inka qui explique l'apparition soudaine de l'état avec l'avènement de *Pachakuti* (Bauer, 1992).

Au début du second millénaire, la région est occupée par plusieurs groupes ethniques installés à Cuzco et dans les vallées environnantes (Anta, Urubamba, Lucre et Paruro, notamment). Chacun de ces groupes, qui sont mentionnés dans les chroniques, possèdent, du point de vue archéologique, une organisation sociale, un territoire et une culture matérielle distincte. Leur complexité sociopolitique est variable. Les régions du nord et du sud sont

24 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *Our field work suggests that the Chanka may not have been as politically united as generally assumed in the archaeological and historical literature* » (Bauer et al., 2008 Ms). La traduction est nôtre.

25 Dès 1955, Rowe (1956 : 149) était déjà surpris par l'absence de site d'habitat dans la région. Dans les années 1990, Lagos (1999), qui réalisa quelques reconnaissances sur le versant sud du massif de l'Ampay, n'a relevé aucun site d'habitat. Elle rapporte, toutefois, l'existence d'une céramique marron avec des applications modelées qui pourrait correspondre à cette époque.

26 Comme nous l'expliquons ci-dessous, la distribution de la céramique *Killke* et des styles apparentés forment une grande aire d'influence autour de Cuzco qui, d'après Bauer (2004), pourrait matérialiser les échanges élitaires entre les inkas de privilège. Suivant cette hypothèse, l'existence d'un style apparenté à *Killke* dans la vallée de Limatambo pourrait confirmer les mentions ethnohistoriques de Limatambo dans la liste des inkas de privilège (voir *supra*, 2.1.1.2).

occupées par des sociétés paysannes montagnardes²⁷ (Bauer, 1992 ; Covey, 2003), dont l'organisation sociale et territoriale est assez semblable à celles que nous avons décrites pour le territoire *chanka*. A l'est, dans la vallée de Lucre²⁸, l'existence de grands sites (de plus de 20 ha) d'architecture monumentale, à l'image de Choqepukio (McEwan *et al.*, 2002) semble traduire une forte centralisation politique de territoires établis au cœur des riches terres céréalières des fonds de vallées qui devaient faire l'objet de culture intensive (Covey, 2008b : 813).

Parmi les nombreux styles céramiques de la région de Cuzco, *Killke* est, de loin, le plus connu et le plus répandu mais aussi celui qui, dans la pratique, soulève le plus de controverses quant à son attribution ethnique et chronologique (Uhle, 1912 ; Rowe, 1944 ; Rivera, 1971a et 1971b ; Dwyer, 1991 ; Bauer, 1992b). Il s'agit d'un style aux expressions variées, où dominent les compositions géométriques peintes. Les motifs les plus récurrents sont composés de bandes rouges bordées par des lignes noires parallèles et de diverses formes réticulées, etc.²⁹ (Bauer, 2002 : 41). La décoration *Killke* peut parfois ressembler fortement à celle de la céramique inka ; Rowe (1944 : 61) la désigne d'ailleurs « *Inka Ancien* ». Elle se distingue, cependant, par son exécution approximative. Plusieurs dates radiocarbone font remonter la production de *Killke* à la fin du premier millénaire (Bauer, 2004 : 196), mais on trouve aussi de la poterie *Killke* associée, dans des contextes tardifs, à du matériel de style inka.

Bien qu'il s'agisse d'une tradition variée avec plusieurs styles locaux apparentés, *Killke* semble témoigner (en raison de sa large diffusion dans les diverses séquences régionales) de l'existence d'une grande sphère d'interaction culturelle développée durant l'Intermédiaire Récent³⁰. Pour Bauer et Covey (2002), la céramique *Killke* pourrait matérialiser les relations diplomatiques et, en particulier, les échanges élitaires entre les Cuzquéniens et les autres ethnies de la région, durant une longue phase d'intégration régionale. D'autres auteurs (Rivera Dorado, 1971a ; Rostworowski, 1992 ; Kendall, 1994) associent, plus spécifiquement, la céramique *Killke* aux groupes ethniques Anta et Ayarmaka³¹ qui peuplaient la plaine d'Anta et la région de Maras (Covey, 2008b : 814), située entre Cuzco et la cordillère de Vilcabamba.

27 Au sud de Cuzco, la région de Paruro était occupée par les groupes *Chillque*, *Masqua* et *Tambo*. Ces groupes vivaient dans des villages et des hameaux dispersés dans les diverses zones écologiques de la région. L'absence de hiérarchisation des sites et d'aménagement défensifs suggèrent une complexité politique modérée, qui, en outre, aurait peu évolué au cours de l'Intermédiaire Récent (Bauer, 1992). Quant à l'ethnie *Quyo* qui occupait la rive droite de la vallée de l'Urubamba, elle est caractérisée par un mode d'occupation plus hiérarchisé, dominé par des gros villages établis sur les lignes de crêtes et les sommets de montagnes (Covey, 2003). D'après Covey (2008b), l'occupation des régions de Paruro et de l'Urubamba est caractéristique de sociétés paysannes, à l'économie de subsistance agropastorale, dont le système d'occupation reposait sur l'articulation de la microverticalité.

28 D'après les chroniques (dont Sarmiento, 2001[1572] : 82), les groupes ethniques, *Pinawa* et *Muyna*, de la vallée de Lucre ont opposé une résistance farouche aux tentatives d'intégrations cuzquéniennes.

29 Pour une description exhaustive des attributs technologiques, morphologiques et décoratifs de la céramique *Killke*, le lecteur peut se reporter aux publications suivantes : Bauer (2002 : 41 et 1990).

30 D'après Bauer (1992 : 56), la céramique *Killke* serait originaire de Cuzco et ses environs immédiats (Chincheros, notamment) et diffusée dans la cordillère sud-orientale. Dans la région de Paruro, *Killke* cohabite avec un style local, nommé *Colcha*, mais il semble, en effet, que la quantité de céramique *Killke* diminue en fonction de la distance avec Cuzco (Bauer, 1992).

31 Dans les chroniques (dont Sarmiento, 2001[1572] : 73- 78), les Anta et Ayarmaka sont connus pour avoir formé des ethnies puissantes qui se sont unies aux cuzquéniens suivant des alliances matrimoniales élitaires, après plusieurs rixes.

3.2.2.1.5- Vilcabamba : la vallée de Cusichaca

L'Intermédiaire Récent de la cordillère de Vilcabamba est peu connu. Fascinés par les Inkas, les nombreux explorateurs qui arpenterent son paysage singulier ont, en effet, montré peu d'intérêt pour son occupation pré- ou non-inka ; Ramos (2007) et Duffait (2007) dressent un bon historique de ces explorations. Ayant fait l'objet de près de vingt ans de recherche approfondie, la vallée de Cusichaca constitue donc une exception. Son paysage archéologique recèle une cinquantaine d'établissements attribués à l'Intermédiaire Récent. Les grands sites d'habitat sont concentrés entre 3000 et 3200 mètres d'altitude, et entourés de sites plus petits dispersés dans l'ensemble de la vallée. Pour Kendall (1994 : 23), ce mode d'occupation du sol vise, d'une part, à l'encadrement des zones de culture (aménagées suivant des systèmes de terrasses et d'irrigation), et, d'autre part, au contrôle territorial de la région.

La céramique de l'Intermédiaire Récent de Cusichaca est variée et présente plusieurs styles apparentés aux traditions cuzquéniennes, tels *Killke* et *Lucre* (Lunt, 1984). A ce sujet, Kendall (1994 : 104) suppose que la vallée de Cusichaca entretenait des relations soutenues avec la région de Cuzco et, plus spécifiquement, avec le groupe *Ayarmaka*, dont le territoire, comme nous l'avons déjà mentionné, se trouve sur l'axe de circulation entre Cusichaca et Cuzco.

PHASES	Architecture caractéristique	Céramiques caractéristiques	Histoire cuzquénienne	
Inka Impérial	Inka classique	<i>Cuzco Inka</i> <i>Inka Provincial</i> <i>Killke</i> Autres styles de l'I.R. ³²	Expansion impériale	
Intermédiaire Récent : Phase de transition	Formes rectangulaires non-inka		Règne de <i>Pachakuti</i>	
Intermédiaire Récent : Phase Inka Ancien	Structures circulaires		Règne de <i>Wiraqucha</i>	
Intermédiaire Récent : Phase Inka Ancien			<i>Inka provincial</i> <i>Killke</i> Autres styles de l'I.R.	Règne de <i>Manqhu Qhapaq</i>
Intermédiaire Récent : Phase pré-Inka			<i>Killke</i> Autres styles de l'I.R.	Groupes ethniques

Tableau 3.2- Séquence de l'époque préhispanique tardive dans la vallée de Cusichaca (adapté de Kendall, 1994 : 72)

A Cusichaca, l'occupation Intermédiaire Récente a, également, été identifiée lors de la fouille de plusieurs établissements inkas, où des vestiges de structures circulaires ont été mis au jour sous les niveaux d'occupation inkas. Le faciès archéologique de l'Intermédiaire Récent se singularise par l'existence de plusieurs structures de plan au sol rectangulaire, qui, d'après Kendall, auraient été bâties à la fin de cette époque³³. Cette stratigraphie complexe, associée aux

32 « I.R. » pour Intermédiaire Récent.

33 Lors des fouilles sur le site du promontoire de Huilca Raqay, une structure de forme rectangulaire a été mise au jour sous le sol d'occupation inka mais au-dessus des niveaux recelant les vestiges de structures circulaires typique de l'Intermédiaire Récent (Kendall, 1994 : 59).

sériations céramiques, est à l'origine du développement d'une séquence d'occupation originale, détaillée en quatre phases, et exposée dans le tableau 3.2.

3.2.2.2- L'Horizon Récent

3.2.2.2.1- Introduction : la matérialité inka

L'Horizon Récent correspond à la phase d'expansion inka. On retient généralement la date approximative de la victoire de *Pachakuti* sur les *Chanka* comme début de cette époque, aux alentours de 1438 apr. J.-C. Elle marque, comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, l'origine de l'expansion inka dans les Andes et la diffusion de la culture matérielle inka caractéristique. Cette époque est ainsi souvent désignée « inka impériale ». Depuis le développement de l'archéologie scientifique andine, la culture inka est au centre de la recherche où se croisent et se combinent les perspectives historicistes, anthropologiques et structuralistes (Kaulicke, 2004).

En raison de leur caractère monumental, les sites inkas sont généralement les mieux conservés du paysage archéologique andin (d'autant plus qu'il s'agit des sites les plus récents). Les établissements sont de nature variée et devaient correspondre à des centres politico-administratifs, des palais, des sites sacrés, des centres de production artisanale ou encore à des fermes d'état. Il existe plusieurs tentatives de classement typologique des établissements inkas qui mettent généralement en exergue leur hiérarchisation dans l'infrastructure impériale (Hyslop, 1990 ; Farrington, 1998 ; Covey, 2008b ; entre autres). Si les établissements inkas varient, en effet, dans leur extension et leur monumentalité, il est parfois plus délicat d'en distinguer les fonctions spécifiques. Il apparaît, en effet, que la plupart des sites inkas revêtent un caractère multifonctionnel ; comme le remarque Morris (1971 : 141), « *les activités administratives [, par exemple,] étaient, sans doute, peu différenciées du monde religieux et les centres administratifs pouvaient aussi, peut-être, servir de résidence aux élites.* »³⁴. Outre les sites établis par l'empire, il est courant de trouver des enclaves inkas dans certains établissements des groupes ethniques intégrés au *Tawantinsuyu*. La culture matérielle inka revêtait, en effet, une importance fondamentale dans les relations dialectiques entre les fonctionnaires inkas et les groupes ethniques.

En tant que langage visuel, la culture matérielle, tel un puissant média, véhicule la vision du monde inka et ses règles, et constitue donc un instrument de pouvoir (Bray, 2008). Comme l'écrit Morris (1999 : 1), « *pour les Inkas, l'architecture était bien plus que des bâtiments accueillant familles, soldats, fonctionnaires, artisans et souverains. Elle constituait un média très visible pour l'expression d'une série de symboles qui communiquait et imposait l'idéologie politique et religieuse officielle. [...] D'une part, l'architecture avait le pouvoir de régler les activités et les relations entre les individus, et, d'autre part, elle conférait une identité forte à la structure gouvernementale, et formait aussi une scène où les individus pouvaient s'identifier à*

34 La citation originale est la suivante : « *Administrative activities were almost surely not fully differentiated from such things as religion and elite housing, therefore complicating their isolation.* » (Morris, 1971 : 141). La traduction est nôtre.

l'empire et ses dirigeants »³⁵. La maçonnerie, les formes des bâtiments inkas, ainsi que leur organisation étaient standardisées et donc aisément identifiables. Les formes et l'apparence des bâtiments traduisent généralement leur fonction et leur statut ; il existe, à ce sujet, de nombreux travaux sur l'architecture inka (Gasparini et Margolies, 1980 ; Bouchard, 1983 ; Kendall, 1985 ; Calvo, 1987 ; Niles, 1999 ; Protzen, 2005[1993]). En ce qui nous concerne, nous présentons plus loin, les caractéristiques de l'architecture inka dans la région d'étude.

Les Inkas produisaient également une très grande quantité de tissus³⁶ et de céramique afin de disposer d'un mobilier culturel à la forte portée identitaire. Du point de vue stylistique, la poterie inka descend de la tradition cuzquéenne *Killke* dont elle constitue une expression artistique plus aboutie et plus fine (Rowe, 1944 : 47-48). Les formes de la poterie *inka* sont hautement standardisées et assez peu nombreuses (Valcarcel dans Rowe, 1956 ; Meyers, 1975). D'après l'étude de Bray (2004), les plus courantes sont, de loin, la jarre au fond conique, munie d'un long col aux bords fortement éversés, que Bingham (1915) dénomma aryballe, et la petite coupe à piédestal. Comme le montre l'étude de D'Altroy et Bishop (1990), la très grande majorité de la poterie inka, qui circulait dans le *Tawantinsuyu*, était produite dans les centres provinciaux. La céramique de style *Inka*, confectionnée dans ces ateliers par des potiers spécialisés qui reproduisent les codes stylistiques inkas, est dénommée « *Inka provincial* » (Rowe, 1944). D'Altroy, Lorandi et Williams (1994) utilisent le concept d'« *Inka local* » pour désigner les imitations, de moindre qualité, du style cuzquéen et « *Groupe ethnique X-inka* » pour se référer aux styles fusionnant certains attributs stylistiques inkas aux traditions locales. Bien que la production de céramique constituait une activité artisanale majeure, il faut remarquer que la proportion de céramique de style *Inka* est variable et le plus souvent très réduite dans les corpus (Matos, 1999 : 163-164).

Nous dressons à présent un rapide aperçu du paysage archéologique inka des régions périphériques à l'aire étudiée, afin de cerner la spatialité de l'occupation inka et de disposer d'une perspective archéologique sur les informations historiques présentées dans le chapitre précédent.

3.2.2.2- Le paysage archéologique inka du Chinchaysuyu

Au long du *Qhapaq Ñan* du Chinchaysuyu entre Limatambo et Andahuaylas, se trouvent les vestiges d'une dizaine de grands sites inkas³⁷. Ils correspondent aux principaux centres administratifs du *Tawantinsuyu* qui sont mentionnés dans les sources ethnohistoriques (voir

35 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : «*La arquitectura por los incas fue mucho más que edificios para alojar familias, soldados, burócratas, artesanos y reyes. Proporciono un medio altamente visible para una serie de símbolos que fueron críticos para comunicar e imponer ideología oficial política y religiosa.*» «*Por un lado, tuvo el poder de moldear las actividades y aun las relaciones entre las personas, por el otro, creó una identidad fuerte para la estructura gubernamental y un escenario en el que las personas podían identificarse con el estado y su gobernante.*» (Morris, 1999 : 1). La traduction est nôtre.

36 En raison des mauvaises conditions de conservation des restes organiques dans la cordillère sud-orientale, il est rare de retrouver des tissus en contexte archéologique, si bien que l'on connaît très peu d'exemples de l'art textile local. Les dessins de Guaman Poma (1615) et Murua (1962-1964[1590]) nous livrent, néanmoins, un aperçu des modes vestimentaires inkas et de l'usage des étoffes. Pour plus de détails sur la fonction du textile dans le monde inka, le lecteur peut se reporter à Murra (1983[1978] : 107-130 et 2002 : 153-179)

37 En raison de leur faciès monumental, les plus grands sites ont attiré l'attention des voyageurs du 19^{ème} siècle qui en ont réalisés des descriptions et des croquis, parfois détaillés (Raimondi, 1966[1876] ; Wiener, 1993[1880] ; Squier, 1974[1877] ; Markham, 2001).

supra, 2.1.3.2). Nombre d'entre eux constituaient aussi, sans doute, de grands centres cérémoniels.

3.2.2.2.1- Les *tampu* du *Qhapaq Ñan*

La plupart des *tampu* de la liste de Vaca de Castro sont identifiés : Curamba, Cochacajas³⁸, Abancay, Apurimac et Limatambo. Le site de Curamba présente près d'une centaine de structures architecturales de facture inka qui composaient un établissement administratif important. Il contrôlait la région de Wankarama et l'accès au CMVA via la région de Waskatay (Amorin et Gutierrez, 2001 ; Del Mar, 2006). Avec plus d'une centaine de fours, Curamba était aussi vraisemblablement un grand centre d'artisanat métallurgique (Wiener, 1993[1880] ; Vetter *et al.*, 2008).

Le site de Ninamarca (Lagos, 1999), situé sur le versant sud de l'Ampay dans la vallée d'Abancay, présente les vestiges du centre administratif des *mitma yunga* d'Abancay, dont nous avons parlé plus tôt (voir *supra*, chap. 2). Parmi les vestiges de la dizaine de structures, un grand bâtiment, de près de trente-cinq mètres de long pour cinq de large, possède, en effet, les caractéristiques des grands halls inkas, dénommés *kallanka*, qui devaient héberger les paysans lors de leur corvée saisonnière ou encore les troupes inkas de passage³⁹ (Gasparini et Margolies, 1980 ; Hyslop, 1990 ; Morris, 1999).

Quant à la vallée de Limatambo, elle recèle deux *tampu*. Le premier (Limatambo) correspond au site archéologique de Tarawasi, situé dans la section moyenne de la vallée. Le second (site de Markawasi) est localisé dans la partie basse, non-loin de l'Apurimac. Ces deux sites sont établis au cœur de vastes domaines agricoles, aménagés par les Inkas, où travaillaient de grandes colonies de *mitma* (Heffernan, 1996a).

En ce qui concerne les *tampu* d'Andahuaylas et de Curawasi, il n'en reste pas de vestige homogène, mais il semble qu'ils devaient se trouver à l'emplacement des villes actuelles du même nom⁴⁰.

3.2.2.2.2- Les plateformes cérémonielles (dites « *usnu* »)

La plupart des établissements inkas de la région ont en commun la présence d'une grande plateforme (Fig. 3.2.a et e, p. 128). Dans la littérature archéologique, ces édifices sont couramment dénommés « *usnu* ». Ils possédaient une fonction politico-rituelle et revêtaient un rôle symbolique singulier dans la culture inka (Zuidema, 1989[1980] ; Hyslop, 1990 ; Meddens, 1997). Les chroniqueurs lui attribuent plusieurs fonctions : pour Guaman Poma (1615 : 398), il

38 Ascue Medina (2000) réalise une brève présentation de ce site, en mauvais état de conservation, qui n'a fait l'objet d'aucune étude scientifique jusqu'à présent.

39 Dans la vallée d'Abancay, il faut signaler la présence d'un petit relais, de type « *chaski wasi* » (Hyslop, 1990), au niveau du col de Soqllaqasa (Van de Guchte, 1990 ; Lagos, 1999).

40 A Andahuaylas, il ne subsiste aucune architecture en place. Toutefois, la présence abondante de céramique de style *Inka* dans les sous-sols de la ville alimente l'hypothèse de Bauer (*et al.*, 2008 Ms) qui situe le *tampu* à l'emplacement de la ville actuelle. A Curawasi, Araoz (2005) a identifié de grandes quantités de céramique *inka* dans le cimetière de la ville actuelle et, non-loin, au pied du promontoire San Cristobal. Il n'est, cependant, pas exclu que le *tampu* préhispanique puisse correspondre au site de Concacha dont nous parlons plus bas.

s'agit du trône de l'Inka et d'un lieu de sacrifice ; Albornoz (dans Duviols, 1984 : 202) le décrit comme une tour de belle maçonnerie, située sur le bord des routes ou au centre des places, où les seigneurs buvaient en l'honneur du soleil et où ils réalisaient des sacrifices en son hommage ; Holguín (1989 [1608] : 358), quant à lui, évoque une roche plantée dans le sol, à laquelle il attribue les fonctions de lieu de justice⁴¹ et de marqueur territorial⁴². En fait, on trouve un grand nombre de référence aux *usnu* dans les chroniques qui se réfèrent à différents objets, édifices et idées⁴³. Meddens (1997) propose de distinguer deux « types », ou plutôt deux conceptions, de l'*usnu* :

- La première correspond aux monuments de type plateforme ou pyramide tronquée (qu'on trouve sur nombreux sites inkas aux travers des Andes et qui est aujourd'hui l'acception la plus courante dans le monde archéologique).

- La seconde se réfère à un ensemble constitué d'un bassin (ou d'un puits), d'un siège transportable (sur lequel était disposé un gnomon) et d'une grande tour maçonnée. D'après l'interprétation de Zuidema (1989[1980] ; basée sur une l'étude ethnohistorique de l'« *usnu* » de Cuzco), on trouvait ce dispositif, qui était destiné aux observations astronomiques et aux rituels de libations associés aux grands moments du calendrier agricole, sur les places de Cuzco et Vilkaswaman⁴⁴.

La plupart des établissements inkas du *Qhapaq Ñan* du *Chinchaysuyu* dans le département Apurímac possèdent des plateformes cérémonielles. Leurs formes architecturales sont variées. A Curamba et Abancay (au site dénommé Ushnumoqo), ils s'élèvent, telle une pyramide à degré, sur plusieurs niveaux de plateformes superposées (respectivement deux et trois) traversées par un escalier donnant accès au sommet (Wiener, 1993[1880] ; Oberti, 1997) ; ils possèdent une forte ressemblance avec l'édifice dessiné par Guaman Poma (1615 : 398) et avec le monument de Vilkaswaman qui apparaît comme l'expression architecturale la plus aboutie et surtout la mieux conservée de la plateforme cérémonielle inka (Gonzalez Carré *et al.*, 1996 ; Santillana, 2001). Les plateformes de Tarawasi et de Concacha sont plus étendues mais ne présentent qu'un seul niveau (Heffernan, 1996a ; Van de Guchte, 1990 ; Staller, 2008). La plateforme de Tarawasi se distingue par sa maçonnerie polygonale convexe ; sa façade est habillée de niches trapézoïdales. Le complexe de Concacha qui possède, en fait, plusieurs plateformes se caractérise par la présence de roches sculptées dont la plus ornée forme une représentation allégorique du paysage (Wiener, 1993[1880] ; Van de Guchte, 1990). Quant au site de Sondor, situé sur un contrefort au-dessus de la lagune de Paqucha, non-loin d'Andahuaylas, il pourrait constituer une expression singulière du concept d'*usnu* : le monument architectural est ici fusionné avec un élément du paysage naturel. Il s'agit d'une grande colline flanquée d'une dizaine de terrasses circulaires concentriques. Son sommet, auquel on accède par un escalier long de plus de deux cent marches,

41 Par « lieu de justice », Holguín se réfère sans doute au fait que, comme le fit Pizarro sur la place de Cuzco, les Espagnols installaient parfois des gibets sur les plateformes cérémonielles inkas (Zuidema, Com. pers. 2010).

42 Voir Dean, 2006.

43 Le lecteur se reportera à l'excellent article de Pino Matos (2010) qui offre une revue exhaustive des mentions d'*usnu* dans les sources écrites anciennes.

44 D'après l'étude de Zuidema (1989[1980]), le gnomon était une roche qui symbolisait les ancêtres (voir aussi Meddens *et al.*, 2010). Elle était parfois revêtue d'une feuille d'or car ces gnomons (portables) étaient des représentations de l'idole du soleil principale qui était conservée au Qorikancha. Quant à la tour maçonnée, le « *suntuwasi* », il était, d'après lui, essentiellement destiné aux observations astronomiques.

est couronné de deux grandes roches qui devaient former d'importants *wank'a* (Perez *et al.*, 2003).

Les plateformes cérémonielles devaient posséder une relation étroite avec la conception géographique de l'espace inka. Elles constituaient en effet, à la fois, des sites d'observation du paysage, ainsi que des marqueurs territoriaux et des centres géographiques et cosmologiques (Hyslop, 1990 ; Staller, 2008). Nous n'approfondissons pas plus ici cet aspect qui sera traité de façon plus spécifique dans le contexte de notre zone d'étude. L'ensemble des plateformes que nous venons de décrire brièvement devaient aussi former la scène d'activités cérémonielles variées (libations et sacrifices) durant lesquels se réunissaient la population autour des souverains inkas (Morris et Thompson, 1985 ; Meddens, 1997 ; Meddens, *et al.*, 2008 ; Pino Matos, 2004 et 2010). Elles symbolisaient ainsi le pouvoir inka sur la région d'Apurimac.

3.2.2.2.3- Archéologie inka du versant nord de Vilcabamba

Bien qu'un grand pan du paysage archéologique de la cordillère de Vilcabamba soit, sans doute, encore dissimulé par la forêt, on connaît, aujourd'hui, un certain nombre de sites inkas de natures diverses (allant du simple édifice isolé au grand complexe architectural, à l'image des palais de Machu Picchu et Vitkos). Récemment, Duffait (2007 : 15-30) a réalisé un état des lieux assez complet de l'occupation inka de la région, si bien que nous ne rentrons pas ici dans les détails. Nous poursuivons, en revanche, la présentation de l'histoire préhispanique tardive de la vallée de Cusichaca, qui, rappelons-le, est la seule région de Vilcabamba à avoir fait l'objet d'études systématiques, et qui constitue donc l'unique exemple documenté du processus spécifique d'intégration du paysage Intermédiaire Récent de Vilcabamba au *Tawantinsuyu*.

Dans la vallée de Cusichaca, l'intégration au *Tawantinsuyu* se traduit par l'implantation d'une trentaine d'établissements inkas, dont la plupart se concentrent entre 2500 et 2800 mètres d'altitude, non-loin du fond de vallée de l'Urubamba. D'immenses ensembles de bâtiments inkas, comme Patallaqta, Huilca Raqay et Torontoy, sont installés au cœur d'un vaste paysage de système de terrasses de culture. Plus haut dans la vallée, quelques rares établissements inkas sont localisés sur les promontoires dominant les confluences. En altitude, des structures isolées sont associées au réseau de chemin. Par ailleurs, les sites d'habitat de l'Intermédiaire Récent qui présentent, pour la plupart, de la céramique inka en surface, semblent toujours occupés. Pour Kendall (1994 : 23), le mode d'occupation inka de Cusichaca traduit une politique d'exploitation intensive des terres de la vallée pour la culture du maïs et d'autres produits de climat chaud et humide. Le développement d'une infrastructure administrative permettait l'acheminement de la production excédentaire⁴⁵ vers Cuzco. D'après elle, le système d'occupation inka se superpose à celui des populations locales qui continuent à tirer leur subsistance des étages écologiques des zones moyennes et hautes de la vallée.

Si l'on se fie aux études ethnohistoriques de Rowe (1987), il est envisageable que le paysage inka de la vallée de Cusichaca ait formé un vaste domaine royal auquel appartenait d'ailleurs, peut-être, le palais de Machu Picchu. Comme nous l'avons déjà évoqué, le territoire cuzquézien se distingue, en effet, des provinces du *Tawantinsuyu* de par ses nombreux domaines

45 A ce sujet, Kendall (1994 : 24) montre que, suivant l'aménagement de plus de 130 ha de terrasses de culture irriguées, venant se superposer au paysage agricole de l'Intermédiaire Récent, les inkas tiraient un fort excédent de leur production.

à la charge des lignages royaux. Selon Covey (2006 : 131), il est probable que ces domaines servaient, outre leurs diverses fonctions politiques et rituelles, de centres administratifs régionaux. Ainsi, la région de Cusichaca a dû être administrée comme un grand domaine agricole inka dont la production alimentait les élites cuzquéniennes et dont le palais, Machu Picchu, faisait le prestige de *Pachakuti*.

Dans l'état actuel des recherches, tout donne à penser qu'une grande partie du versant nord de Vilcabamba appartenait, à l'image de Vitkos, aux domaines royaux des *panaqa* cuzquéniens. En ce qui concerne le versant sud, les informations ethnohistoriques ne sont pas aussi explicites sur le sujet. C'est d'ailleurs le problème auquel nous tentons de répondre suivant une approche archéologique régionale. Choqek'iraw, qui possède toutes les caractéristiques d'un palais inka, constitue le point de départ de notre étude du paysage archéologique du versant sud de la cordillère ; nous en réalisons maintenant une description rapide.

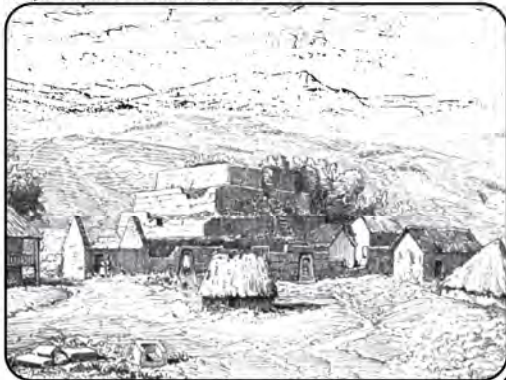


R. Hostnig ©

Site: Curampa (Depto Apurimac, Wankarama)
Obs: Plateforme cérémonielle "Usnu"



Site: Sondor (Depto Apurimac, Andahuaylas)
Obs: Grand établissement inka avec sa colline aménagée telle une plateforme cérémonielle inka



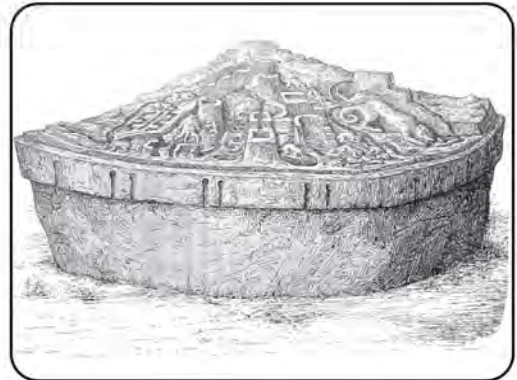
Site: Vilkaswaman (Depto Ayacucho)
Obs: Plateforme cérémonielle au coeur de l'établissement inka (d'après Wiener, 1880 : 266)



Site : Inkaraqay (aussi appelé Inkawasi, en face de Choqek'iraw)
Obs.: Intérieur d'un des deux grands bâtiments inkas (d'après Wiener, 1880 : 293)



Site: Vallée de l'Urubamba (environs de Calca)
Obs.: Les sommets sacrés, Sawasiray et Pituisiray, divinités tutélaires du paysage (d'après Guaman Poma, 1615)



Site: Concacha (Depto Apurimac, Saywite)
Obs: Roche sculptée (d'après Wiener, 1880 : 291)
(la roche fait approximativement 2m de diamètre)



Site: Complexe du cerro Victoria (vallée du Yanama)
Obs: Mausolé de type "chiullpa" (l'échelle mesure 7m)

Figure 3.2- "Monuments" inkas du CMVA et régions voisines

3.3-CHOQEK'IRAW

Dans le chapitre précédent, nous avons expliqué l'abandon de Choqek'iraw à la chute du *Tawantinsuyu*. Dès lors, la forêt de Vilcabamba enferma le palais dans un écrin végétal pendant plusieurs siècles durant lesquels Choqek'iraw a été visité à plusieurs reprises⁴⁶ ; les chercheurs de trésors étant attirés par son nom fameux, le « berceau d'or », et les notables, curieux de connaître ce que l'on pensait être, à l'époque, la dernière résidence des Inkas de Vilcabamba (Lavandais, 1851 : 1040 ; Desjardins, 1858 : 140 ; Raimondi, 1966[1876] : 160-162). Le site fait l'objet d'études scientifiques depuis les années quatre-vingt-dix. Aujourd'hui, on évalue son extension à plus de cent hectares, dont 30% seulement ont été libérés de la forêt⁴⁷. Les vestiges forment un vaste complexe architectural dont nous dressons un aperçu.

3.3.1- LE PALAIS INKA

Installé à plus de trois milles mètres d'altitude sur un éperon étriqué de la montagne Yanaqucha, en plein cœur du cours moyen de la vallée de l'Apurimac, Choqek'iraw possède un emplacement remarquable. Le site, accroché tel un nid d'aigle à la montagne dont il épouse « harmonieusement » le relief, paraît, de loin, presque inaccessible. L'œuvre est monumentale ; plusieurs dizaines d'hectares de systèmes de terrasses façonnent la crête et les versants de l'éperon, entre 2500 et plus de 3500 mètres d'altitude. Les terrasses hébergent plus de cent bâtiments inkas de formes variées qui composaient le palais de Choqek'iraw.

3.3.1.1- Le cœur du site

Le cœur du site est établi sur la ligne de crête, entre environ 3000 et 3150 mètres d'altitude, et dominé par une colline dont le sommet a été nivelé afin d'y aménager une vaste plateforme de près de 1500 m², circonscrite par un muret de forme ellipsoïdale. Cette plateforme, souvent dénommée *usnu*⁴⁸, offre un panorama grandiose sur les paysages de la vallée de l'Apurimac et le bassin du Yanama et pourrait bien, comme nous le verrons, avoir formé un site privilégié pour les observations astronomiques et d'autres activités rituelles (Lecoq, 2007 et 2010).

46 Pour prendre connaissance de l'historique des explorations de Choqek'iraw, le lecteur peut consulter Romero (1909), Lee (1997b), Paz et Alccacontor (2003) et Lecoq et Duffait (2004). Angelier (2005) offre une description plus détaillée des visites des français Eugène de Sartiges qui fouilla le site en 1834, et Léonce Angrand qui, en 1847, dressa les premiers croquis du site.

47 Aujourd'hui, près de 40 Ha ont été déboisés et font l'objet des opérations de restauration de COPESCO, l'entreprise cuzquéniennne en charge de la mise en valeur du site.

48 Du point de vue architectural, cette colline aménagée ne ressemble pas aux plateformes en terre-plein que nous avons brièvement décrites plus tôt (voir *supra*, 3.2.2.2.2). Soulignons toutefois que, d'un point de vue symbolique, elle possède, à l'image du monument de Sondor à Andahuaylas, une configuration qui pourrait constituer une représentation spécifique du concept d'*usnu* fusionné, comme nous l'avons déjà évoqué, à la nature andine. Pourquoi construire une pyramide à degrés, représentant probablement une métaphore de la montagne (Meddens, 1997, Bastien, 1996), lorsque l'on dispose d'un relief naturel adéquat ? En outre, son sommet aménagée offre les mêmes conditions de visibilité et de visualisation que les plateformes. Enfin, il faut signaler que la colline aménagée de Choqek'iraw présente certaines caractéristiques, comme sa liaison avec le canal, l'existence d'une structure (en damier, ici) sur son sol, ses escaliers d'accès et son entrée marquée par une porte à double-jambage, qui évoquent les attributs des plateformes cérémonielles inkas définis notamment par Hyslop (1990 : 69-101).

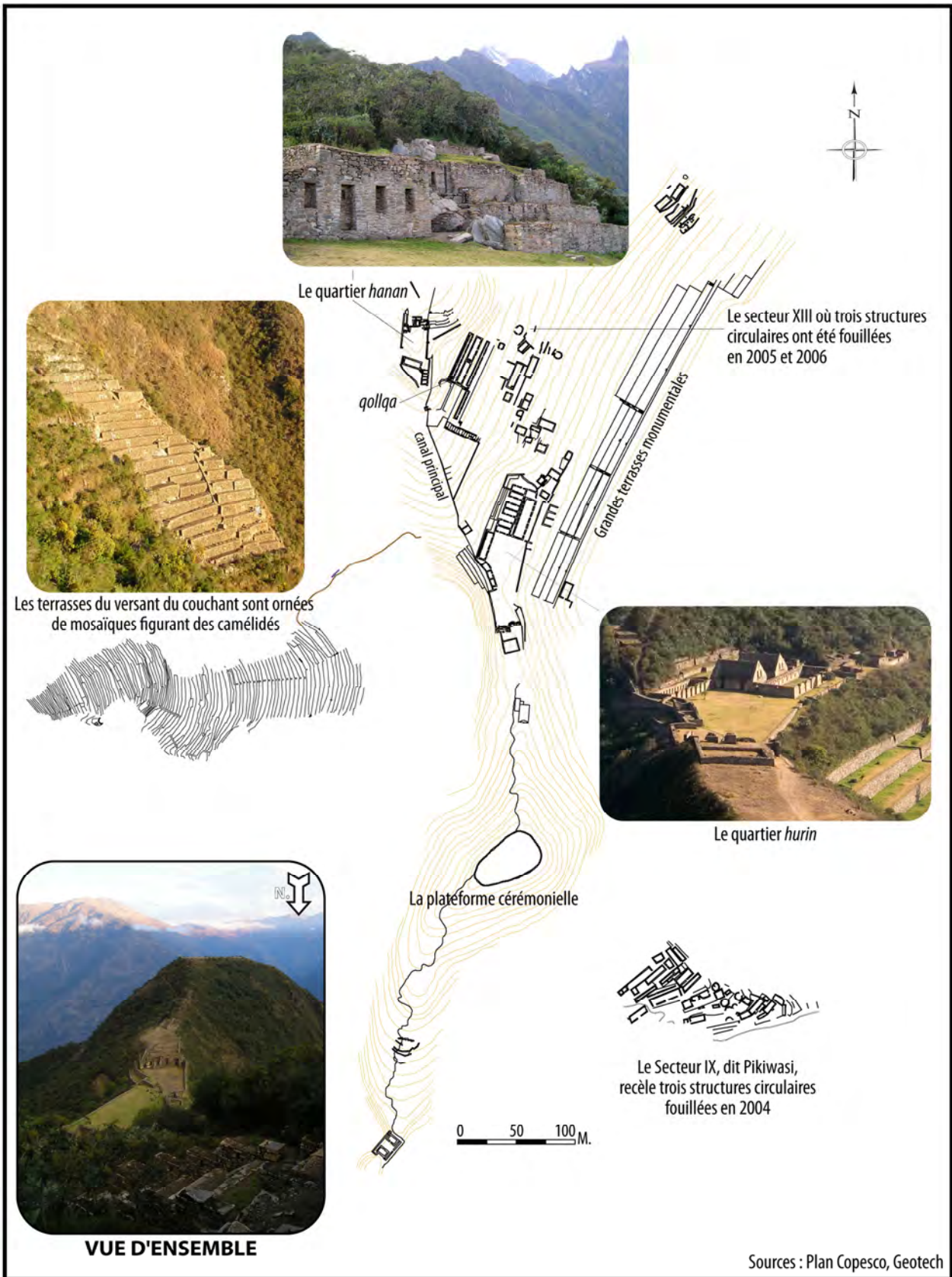


Figure 3.3- Plan de Choqek'iraw

Choqek'iraw possède deux places au centre des deux quartiers principaux du cœur du site. Comme ces deux quartiers se trouvent sur deux niveaux de la crête, séparés par un dénivelé de soixante-cinq mètres, on distingue un quartier haut, dit *hanan* en quechua, d'un quartier bas, *hurin* (Lecoq, 2005 ; Zapata, 2005 ; Karp, 2005). A l'image de Cuzco, la planification du cœur du site s'inscrit donc dans la tradition typiquement andine d'organisation dualiste des centres politico-cérémoniels (Hyslop, 1990). C'est dans ces quartiers centraux que se trouvent les plus grands édifices dont l'architecture hautement élaborée semble traduire l'importance.

Le quartier *hurin* abrite la place principale de Choqek'iraw. Elle occupe une position centrale dans le site, entre la colline tronquée, au sud, et le quartier *hanan*, au nord, qui la surplombent de part et d'autre sur la crête. La place est entourée de grands édifices à l'architecture très sophistiquée. Au nord, on trouve trois bâtiments imposants qui forment un ensemble fermé auquel on accède par une porte à double jambage. Ces structures doubles à mur de refend, dont le mur pignon s'élève sur près de huit mètres de hauteur, sont uniques sur le site (Samanez, 2006). Il a été suggéré que cet ensemble, en raison de sa position centrale, de sa facture architecturale⁴⁹ et de son accès restreint⁵⁰, ait pu former la résidence de l'élite de Choqek'iraw (Paz et Alccacontor, 2003).

3.3.1.2- Les édifices liés au culte

Il ne fait pas de doute que Choqek'iraw formait un vaste centre cérémoniel (Lecoq, 2010). Bien qu'il semble, comme nous allons le voir plus bas, que les quartiers et leurs édifices possédaient des fonctions spécifiques, l'ensemble des activités réalisées sur le site devaient être étroitement liées au domaine rituel.

Du point de vue architectural, la plupart des édifices du cœur du site possèdent des caractéristiques qui suggèrent leur association spécifique aux activités religieuses. Avec leur riche ornementation de niches et de baies à double jambage, les bâtiments qui se trouvent autour des places *hurin* et *hanan* sont généralement associés aux cultes et pourraient avoir formé les temples où étaient exhibés les idoles et autres objets sacrés⁵¹ (Zapata, 2005). Parmi ces édifices, deux structures, dont chacune forme la façade principale d'une des deux places, présentent une architecture singulière. Il s'agit de structures adossées à la pente dont les façades sont agrémentées de plusieurs baies menant à de petites pièces, elles-mêmes parées de nombreuses niches. Située aux extrémités de chacune des places, les deux façades se font face au loin, dans un

49 Kendall (1976) remarque que les groupes de structures doubles sont relativement courants dans les sites inkas. Selon elle, ils forment, les ensembles résidentiels.

50 L'étude de Morris (1998 et 1999) sur les descriptions des palais inkas, qu'on trouve dans Guaman Poma et Murua, montre que l'accès à la résidence du souverain faisait l'objet d'un contrôle strict. Pour pénétrer dans les quartiers de l'Inka, il fallait d'abord traverser deux places auxquelles on accédait par des portes à double jambage contrôlées par des gardiens. A Choqek'iraw, une porte à double jambage forme l'entrée à la place *Hurin*, de là, une autre donne accès au possible ensemble résidentiel dans lequel, il faut passer une troisième porte afin de pénétrer dans les patios internes. Bien que la planification de Choqek'iraw soit différente de celle des palais décrits par les chroniqueurs, il est intéressant de remarquer qu'on retrouve la même organisation tripartite.

51 Notons que cette hypothèse repose essentiellement sur la facture et la morphologie architecturale des bâtiments car la place centrale et ses édifices adjacents ont été excessivement pillés au fil des siècles. Les sondages réalisés dans ses bâtiments ont, tout de même, livré le plus grand nombre et les plus beaux objets de cuivre, d'or et d'argent (des couteaux cérémoniels et des ornements corporels, notamment), ainsi que parmi les plus belles pièces de céramique décorée, mises au jour le site (Paz et Alccacontor, 2003).

jeu d'opposition⁵². Notons aussi que ces deux structures ont en commun d'être implantées sur des affleurements rocheux laissés apparents. Cette pratique est, en effet, très commune sur le site où il est courant d'observer des roches prises dans la maçonnerie, évoquant une esthétique singulière probablement liée à la dimension sacrée du paysage naturel. La forme de certaines de ces roches semble imiter le profil des sommets de l'horizon⁵³ vers lesquels sont orientées, par ailleurs, de nombreuses baies et embrasures d'édifices (Lecoq, 2007). L'architecture de Choqek'iraw semble, ainsi, refléter l'intérêt que ses bâtisseurs portaient sur le paysage environnant, auquel, comme nous le verrons, pourrait être liée la symbolique du site (voir *infra*, 9.2.2).

3.3.1.3- Les quartiers périphériques

La fonction des quartiers situés en périphérie immédiate du cœur du site, tel *Pikiwasi* établis sur un petit contrefort à l'est de la colline tronquée (dite « *usnu* », Secteur IX) et le versant oriental du site sous le quartier *hanan* (secteurs II' et XIII), est peu claire. Leur architecture est plus grossière et forme des ensembles à la planification moins ordonnée que dans les quartiers centraux. Ils se distinguent notamment par l'absence de place et par l'irrégularité des systèmes de terrasses de nivellement sur lesquels sont installés les bâtiments. Ces derniers sont aussi généralement plus petits et leurs formes plus variables. Il existe plusieurs enceintes dont la forme orthogonale est assez approximative, ainsi que, par endroit, des structures de plan au sol circulaire (dont nous parlerons plus bas). Le matériel mis au jour lors des fouilles de certains halls (du secteur IX) et de structures de plan orthogonal irrégulier (du secteur II') suggèrent qu'ils pourraient avoir été associés à des activités artisanales comme le tissage et l'orfèvrerie⁵⁴ (Gallegos, 2005 ; Cori del Mar, 2005). Par ailleurs, c'est dans ces quartiers qu'on observe le plus de remaniements architecturaux et de structures à l'aspect inachevé. Les reconnaissances que nous avons effectuées montre qu'en s'éloignant du centre de Choqek'iraw, on ne trouve guère plus que des petits groupes dispersés de moins de cinq structures architecturales établis sur des terrasses de nivellement peu étendues (Bejar et Saintenoy, 2005).

3.3.1.4- Le canal et les terrasses

Choqek'iraw est traversé, dans toute sa longueur, par un petit canal où s'écoule l'eau du glacier Yanaqucha. L'eau, captée à plus de deux kilomètres en amont, dans la *quebrada Chunchumayu*, alimente plusieurs fontaines des quartiers *hanan* et *hurin* et se déverse finalement dans les vastes systèmes de terrasses de culture étendus sur les versants.

52 Comme nous le développerons plus tard, ce jeu d'opposition pourrait être conçu comme une sorte de principe de symétrie en miroir, *yanantin* (Platt, 1978), délimitant ainsi un espace sacré correspondant aux deux quartiers complémentaire du cœur de Choqek'iraw

53 Les sommets les plus en vue sont le Yanaqucha, le Kitay, le Wiraquchan et le San Cristobal.

54 En ce qui concerne *Pikiwasi*, la découverte systématique d'un grand nombre de pesons de fuseau, ainsi que de *ruqi* (outils en os) laisse dire à Gallegos (2005) que les grands halls de ce secteur seraient des ateliers de tissage. A ce propos, Lecoq (2010) ajoute, qu'en absence de trou de poteau ou d'anneau dans les murs pour fixer les métiers à tisser, la présence de nombreuses fusaïoles n'est pas suffisante pour avérer cette fonction spécifique, car il est courant de trouver un grand nombre de ces fusaïoles dans les chaumières paysannes. En ce qui concerne le secteur II', une structure contenait des outils qui pourraient avoir été utilisés par des orfèvres, comme des mortiers et des mains de mortiers pour le laminage, ainsi qu'un tube qui aurait pu servir à attiser le feu des fours. Il faut signaler, toutefois, qu'une seule scorie a été mise au jour lors des mêmes fouilles (Cori del Mar, 2005).

En raison de la dense végétation couvrant les versants de Choqek'iraw, on ne mesure pas encore bien l'ampleur des systèmes de terrasses qui y ont été aménagés. Aujourd'hui, près de dix hectares ont été découverts mais il ne serait pas étonnant qu'ils couvrent plus du double de cette superficie. Les terrasses s'étendent sur les bas versants, en dessous de 2500 mètres d'altitude, permettant la culture intensive de produits de climat chaud comme le maïs et la coca⁵⁵ qui devaient être consommés massivement lors des cérémonies inkas (Murra, 1983[1978]). Ces produits étaient apparemment emmagasinés dans le cœur du site. On y trouve, en effet, un ensemble de quatre grands halls, situé sur le flanc oriental du quartier *hanan*, qui, avec une surface de près de 350 m² au sol disponible, ont dû former les principales structures de stockage⁵⁶ du site.

Avec sa morphologie complexe et variée, ses longs escaliers et ses systèmes de canaux, l'architecture sophistiquée des terrasses de Choqek'iraw constitue une réponse technologique de haut niveau pour l'exploitation agricole (Valencia, 2005), mais elle possède aussi une forte dimension esthétique. A ce propos, Niles (1982) pense que les systèmes de terrasses les plus élaborés de la région de Cuzco étaient le produit d'un art paysager prisé par les inkas. Selon elle, la facture architecturale des terrasses devaient aussi refléter, aux yeux du peuple, leur appartenance aux domaines royaux inkas, où se cultivaient les meilleures semences de l'empire qui possédaient un caractère presque sacré. Avec leurs mosaïques murales exceptionnelles, figurant une caravane de vingt-trois lamas en marche (Valencia, 2005 ; Lecoq, 2006 ; Paz, 2007), les terrasses du versant occidental de Choqek'iraw revêtent une dimension symbolique indéniable. A ce sujet Lecoq (2010) développe une métaphore passionnante qui fait des terrasses, l'habit de la montagne, telles les tuniques des souverains inkas (Guaman Poma, 1615) et les étoffes multicolores qui étaient déposées lors des fêtes sur les *wak'a* de Cuzco (Van De Guchte, 1999).

3.3.2- HISTOIRE DU SITE

3.3.2.1- La construction du palais

Il est peu probable que l'édification d'un tel complexe architectural ait été le produit d'un seul chantier. En raison de son isolement géographique et de la topographie difficile du site, il est raisonnable de penser que la construction de Choqek'iraw a dû s'étaler sur plusieurs décennies. Certaines œuvres des quartiers principaux, comme l'une des trois structures doubles de l'ensemble résidentiel, n'ont d'ailleurs jamais été achevées.

Les architectes inkas ont dû recourir à une main d'œuvre considérable pour les travaux de terrassement et de maçonnerie. Pour cela, on peut spéculer que, comme ailleurs dans le *Tawantinsuyu*, les populations de la région aient dû être employées saisonnièrement dans le cadre

55 Les analyses des pollens extraits des fouilles de Valencia (2005) montrent, en effet, la présence de ces cultigènes sur le système de terrasse du versant occidental. Des 17 espèces identifiées dans 120 échantillons provenant des sols de différents endroits du secteur VIII, le maïs (*Zea Mays*), les haricots (*Phaseolus vulgaris*) et la coca (*Erythroxylum coca*) sont les seuls cultigènes.

56 Les fouilles ont montré que le sol des *qollqa* était pourvu de canaux de ventilation et que les produits reposaient dans des compartiments faits de cannes et de boue (Bejar, com. pers., 2004 ; Zapata, 2005).

de la *mit'a* afin de renforcer les effectifs de *yana* attachés au *panaqa* du fondateur du site (Wachtel, 1992[1971] ; Protzen, 2005). L'origine variée des bâtisseurs de Choqek'iraw se reflètent d'ailleurs, peut-être, dans la diversité des styles de maçonnerie dont nous réalisons, ici, un examen détaillé.

3.3.2.1.1- La maçonnerie de Choqek'iraw

Choqek'iraw se caractérise par l'absence de mur en pierre de taille. L'ensemble des bâtiments et des terrasses sont construits avec les roches métamorphiques extraites du site même, donnant un aspect relativement homogène à la maçonnerie. L'appareil est double avec des pièces de construction posées en carreaux et en boutisses, et tenu par un mortier de terre argileuse posé en couche assez épaisse et visible sur le parement. On distingue néanmoins plusieurs styles de maçonnerie dans le complexe architectural.

	Appareils	Distribution dans le complexe architectural
Style 1	Les moellons, grossièrement parallélépipédiques, correspondent à des petits blocs et à des dalles de schistes , de formes plus ou moins régulières. De la forme des moellons dépend l'aspect des assises du parement.	Cette technique est employée dans la plupart des édifices et des terrasses de Choqek'iraw. Il est probable que de nombreux parements internes étaient revêtus d'un enduit de terre, à l'image des structures doubles de l'ensemble résidentiel.
Style 2	Les pièces de construction correspondent (presque exclusivement) à de dalles de schistes plus ou moins bien équarries, disposées à l'horizontale	Ce style est visible dans certaines structures circulaires et dans certains murs de contention du secteur IX, sur deux bâtiments du secteur II', ainsi que sur certaines terrasses du versant occidental.
Style 3	Les pièces de construction correspondent à des dalles de micaschistes de forme grossière, disposées à la verticale sur le parement	Il s'agit d'un appareil, apparemment, réservé aux murs de contention de terrasses. Il forme certains tronçons de murs dans le secteur IX. Il est largement répandu dans le système de terrasse occidentale.
Style 4	Blocs de forme rectangulaire , généralement bien équarris, de taille moyenne à grande, formant des assises horizontales relativement régulières.	Ce style est réservé aux encoignures des plus beaux édifices inkas et aux chambranles de certaines portes importantes comme celle qui donne accès à la plateforme cérémonielle depuis la place centrale.

Tableau 3.3- Typologie des styles de maçonnerie à Choqek'iraw⁵⁷

Le tableau 3, ci-dessus, montre que le style 1 forme l'appareil classique de Choqek'iraw. Sa facture varie vraisemblablement selon le prestige des édifices. Quant aux styles 2 et 3, caractérisés par l'emploi (presque exclusif) de pierres plates, ils sont rares et absents des quartiers centraux. Supposant que le cœur de Choqek'iraw a dû être aménagé en premier, il est donc possible que les styles en dalles n'aient pas été employés lors des premières phases de construction. A ce sujet, Tumi (dans Valencia, 2005), qui remarque aussi la nette distinction entre appareil horizontal et vertical sur les terrasses du versant occidental, affirme que ces deux styles de maçonnerie pourraient correspondre à deux phases distinctes de croissance du complexe architectural. D'après lui, le style vertical aurait été mis en œuvre dans un groupe de terrasses

⁵⁷ En 2004, une typologie analogue avait été proposée pour le secteur IX, Pikiwasi, qui se caractérise pour présenter la plus grande variété de maçonnerie de Choqek'iraw (Lecoq et Gallegos, 2005). Inspirée de celle-ci, la typologie du tableau 3 a été étendue à l'ensemble du site.

correspondant à une ampliation du système de terrasses dont le groupe le plus ancien présente un appareil horizontal.

Dans le quartier de Pikiwasi que nous avons étudié de manière approfondie en 2004, le style vertical n'est visible que, de façon très ponctuelle, dans certaines sections de mur de contention⁵⁸ (Lecoq et Gallegos, 2004). Pour sa part, le style horizontal est caractéristique des structures de plan au sol circulaire qui, comme nous le verrons, pourraient avoir été construites avant l'établissement inka sur le site.

Dans l'état actuel des recherches, il nous paraît audacieux d'affirmer, comme le fait Tumi, que les styles de maçonnerie constituent un marqueur chronologique systématique du développement de l'ensemble du complexe architectural. D'après nous, cette diversité stylistique (en outre, peu représentative d'un point de vue quantitatif) pourrait aussi être interprétée comme l'empreinte des divers groupes de maçons qui ont participé à l'édification de Choqek'iraw et qui possédaient des techniques différentes. Nous verrons, à ce sujet, que le style 2 est courant dans les villages du cours moyen de la vallée de l'Apurimac, dont la population aurait pu contribuer à la construction de Choqek'iraw. En ce qui concerne le style 3, il a été proposé qu'il reflétait l'influence de *mitma chacha* (Paz et Alccacontor, 2003 ; Paz, 2007). Or, à notre connaissance, il n'existe aucune référence sur un style d'appareil vertical dans la région de Chachapoyas (Bonavia, 1968 ; Schjellerup, 1997 ; Church, 1996 ; Fabre, 2006).

3.3.2.1.2- D'une possible influence chacha

Plusieurs auteurs affirment que les mosaïques de lamas des terrasses du versant occidental témoignent d'une influence *chacha* à Choqek'iraw (Lumbreras, 2001 ; Paz, 2007). La mosaïque murale est, en effet, un concept décoratif classique de l'architecture *Chacha*⁵⁹ et unique dans le contexte inka (Saintenoy, 2004 ; Sepulveda, 2008). Il nous semble que cet aspect mérite un examen approfondi, en raison de ses implications pour l'histoire du site.

Sur le plan de la réalisation technique, la facture des lamas de Choqek'iraw diffère beaucoup des mosaïques de la région de Chachapoyas. Alors que ces dernières sont réalisées à l'aide de dalles soigneusement sélectionnées et généralement disposées dans l'appareil de façon à ce que leur tête forme une légère saillie (Bonavia, 1968 ; Kauffmann, 2003), les blocs de calcschiste utilisés pour composer les lamas sont, pour la plupart, tout juste dégrossis⁶⁰. Sur le plan iconographique, il semble, comme le montre Lecoq (2010), que l'association des camélidés et de la frise en zigzag (dans une trame étagée) se réfère à un thème classique de l'iconographie inka, représenté, par ailleurs, sur des supports comme les *puku* et les *chuspa*⁶¹. De plus, il faut

58 Si l'hypothèse de Tumi (dans Valencia, 2005) sur la nature tardive du style de maçonnerie verticale est valide, il est possible que la présence de ce style dans certains tronçons de murs de terrasses de Pikiwasi, puisse correspondre aux remaniements de murs de contention endommagés.

59 Bien que cette technique de décors soit rare dans l'architecture préhispanique, elle n'en est, cependant, pas moins exclusive aux Chachapoyas. Il existe, par exemple, un mur avec un zigzag à Caral, appartenant à un bâtiment de l'époque archaïque (Shady, 2006).

60 La visibilité des figures de lamas repose essentiellement sur le contraste entre les blocs blancs de calcschiste et les micascistes gris de la maçonnerie.

61 Les *puku* sont des assiettes en céramique (Matos, 1999). « *Chuspa* » est le nom quechua d'une sacoche en tissu, où était conservé la coca notamment.

signaler qu'on ne connaît aucune représentation de camélidés dans les mosaïques de la région de Chachapoyas⁶².

Du point de vue ethnohistorique, la plupart des chroniqueurs⁶³ attribuent la première conquête de la région de Chachapoyas à *Thupa Yupanki*, le probable fondateur de Choqek'iraw (d'après Duffait, 2007). Lors du raid militaire mené dans la région au tout début de son règne⁶⁴, *Thupa Yupanki* a sans doute vu l'architecture *chacha*. Le cas échéant, on peut donc penser qu'il s'en soit inspiré pour embellir son palais à Choqek'iraw. Reste à savoir si les mosaïques murales de Choqek'iraw ont été bâties par les mêmes maçons que le reste du complexe architectural, ou si un groupe de *mitma chacha* aurait pu en être chargé. A ce propos, un recensement de la fin du 17^{ème} siècle signale la présence d'un *ayllu* de descendants de *mitma chacha* dans la région de Cachora (Villanueva, 1982 : 182). Cette information est intéressante car Cachora a dû former, comme nous l'avons vu, la réduction de Choqek'iraw ; cependant, la date tardive du document n'exclut pas que cette petite population, se réclamant d'origine *chacha*, se soit installée dans la région après la conquête espagnole⁶⁵. En outre, il n'existe aucune mention dans les sources écrites anciennes de *mitma chacha* dans la cordillère de Vilcabamba⁶⁶. Enfin, remarquons que dans le cas de la présence hypothétique de maçons *chacha* à Choqek'iraw, ceux-ci se seraient alors affranchis des codes techniques de leur culture d'origine pour édifier les terrasses à lamas. Dans l'état actuel des recherches archéologiques, il n'existe aucune trace matérielle de la présence *chacha* à Choqek'iraw.

3.3.2.2- Datation de l'occupation inka de Choqek'iraw

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté l'hypothèse développée par Duffait (2005 et 2007) qui fait de *Thupa Yupanki* le fondateur et le propriétaire de Choqek'iraw. Il convient maintenant de considérer cette hypothèse sous l'angle archéologique.

L'unique datation radiocarbone disponible pour Choqek'iraw provient d'un contexte funéraire inka qu'elle situe entre 1440 et 1463 apr. J.-C.⁶⁷ (Lecoq, 2008). Dans la chronologie des souverains inkas proposée par Rowe (1944), cette date se place en plein règne de *Pachakuti* et ne valide donc pas les données historiques quant à l'identité du fondateur de Choqek'iraw et donc à l'ancienneté de l'établissement inka.

62 Cependant, la figuration de camélidés stylisés est courante sur les sites de peintures rupestres de la région de Chachapoyas et, notamment, dans les peintures qui ornent les mausolées *chacha* de l'époque préhispanique tardive, comme à Revash par exemple (Kauffmann, 2003). Quant à la frise en zigzag, elle est l'un des motifs de base de l'iconographie architecturale *chacha* (Schjellerup, 1997).

63 Pour Garcilaso (1976[1609] : 154), qui en livre le récit le plus détaillé, Sarmiento de Gamboa (2001[1572]) et Murua (1962-64[1590] : 51), les troupes de *Thupa Yupanki* pénétrèrent la région de Chachapoyas lors d'une grande campagne militaire.

64 D'après Schjellerup (2005), il est probable que ce premier raid militaire ait été mené dans les années 1470, au tout début de son règne ou, peut-être, même, plus tôt sous le règne de *Pachakuti*. Cochabamba, le centre politico-administratif inka de la région de Chachapoyas n'aurait été établi qu'à la fin de son règne, au plus tôt.

65 A l'image du *mitma* Cañari du quartier de Santa Ana (Cuzco) auquel la Couronne léga des terres dans la vallée de Santa Teresa (cordillère de Vilcabamba) en 1617 (dans Regalado, 1992 : 113), les populations descendantes de *mitma* ont parfois été déplacées au cours de l'histoire coloniale ancienne.

66 La référence la plus proche stipule l'installation de *mitma chacha* la vallée d'Amaybamba entre Ollantaytambo et Quillabamba (Rostworowski, 2005[1963] : 134 ; Drew, 1984).

67 La datation n° Cio/109-206/Hd effectuée par le centre de recherche de la faculté de Groningen, en Hollande, est de 425±15 BP, soit 1446 âge calibré : 1 sigma 68% : 1443-1453 AD, 2e sigma 95% : 1440-1463 AD.

Dans l'état actuel des recherches, la céramique ne permet pas de distinguer le règne de *Pachakuti* de celui de *Thupa Yupanki* (Covey, 2008). En revanche, une approche comparative de l'architecture des domaines royaux permet de formuler certaines hypothèses. A ce sujet, Niles (1999 : 76) a établi une liste des domaines des souverains inkas basés sur les informations ethnohistoriques disponibles. Dans cette liste, les palais de *Pachakuti* sont les suivants : Ollantaytambo, Písaq, Machu Picchu, Wamanmarka et Tampu Machay. Chincheros et Amaybamba sont associés à *Thupa Yupanki*. Pour son paysage et la présence de nombreux *wak'a* (affleurement rocheux) intégrés à l'architecture, Choqek'iraw possède des similitudes remarquables avec Machu Picchu et Písaq. Ces deux sites se caractérisent, en effet, par une fusion harmonieuse de l'établissement dans un paysage spectaculaire au cœur d'un horizon rehaussé de glaciers (Niles, 2004). Dans ces établissements, comme à Choqek'iraw, l'eau est mise en valeur par un système de canal qui constitue la colonne vertébrale du site (Kaulicke *et al.*, 2003). Ces caractéristiques sont absentes à Chincheros et à Amaybamba. Il faut remarquer cependant que l'environnement de ces derniers sites est radicalement différent et pourrait avoir d'une certaine manière « conditionné » la fonction du site et son faciès. En d'autres termes, *Thupa Yupanki* pourrait avoir conçu Choqek'iraw en fonction de son paysage.

En ce qui concerne les structures architecturales, le travail de Kendall (1976 et 1985), basé sur l'étude systématique d'un corpus de soixante établissements inkas, fait référence. Toutefois, plusieurs auteurs ont montré les limites de la portée chronologique de son étude⁶⁸ (Niles, 1999 ; Protzen, 1992 et 2005). Récemment, Tumi (dans Valencia, 2005) a utilisé ce type d'analogie pour soutenir que Choqek'iraw aurait été fondé par Pachakuti (puis étendu par *Thupa Yupanki*⁶⁹). Il fonde son hypothèse sur la présence d'une *paqcha*⁷⁰ à Choqek'iraw qui possède une forte ressemblance avec celles de Concacha, Puyu Pata Marka et Choquesuysuy (Van de Guchte, 1990 ; Fejos, 1944). Situés dans les environs de Machu Picchu, il est probable que les deux derniers sites aient fait partie du domaine de *Pachakuti*, bien qu'il n'existe aucune référence ethnohistorique à leur sujet. En ce qui concerne Concacha, que Kendall (1976) attribue au même Pachakuti⁷¹, on ne dispose, à notre connaissance, d'aucune référence précise sur le site. Par ailleurs, on trouve également à Choqek'iraw des supposés attributs de *Thupa Yupanki* comme les façades ornées de multiples niches élaborées des temples *hurin* et *hanan*. Il convient donc de conclure que l'architecture ne constitue vraisemblablement pas un marqueur chronologique pertinent et que nous ne sommes pas en mesure, pour le moment, de définir qui, de *Pachakuti* ou *Thupa Yupanki*, a fondé Choqek'iraw.

68 L'étude détaillée de Kendall (1976) aboutit sur la définition d'attributs architecturaux pour chaque époque de règne des souverains inkas.

69 Comme le remarque plusieurs auteurs (dont Niles, 2004 ; Protzen, 2005), il est difficilement concevable qu'un souverain poursuive l'édification du palais d'un de ses prédécesseurs, car dans le système dynastique, celui-ci se doit de fonder ses propres domaines (Rostworowski, 2004 et 2005[1962]). En revanche, à la mort du fondateur de Choqek'iraw, il est probable que sa *panaqa* ait poursuivi son œuvre et, le cas échéant, introduit de nouvelles formes architecturales.

70 A Choqek'iraw, le monument, que Tumi appelle *paqcha*, correspond à un groupe de treize petites terrasses de cinq mètres de large, circonscrit par un mur latéral orné de niche, qui se situe sur le flanc est du quartier *hanan*. Telle que la structure a été restaurée, il n'est pas évident qu'il s'agisse, comme sur les autres sites, d'un système de fontaines, bien qu'il faille signaler la présence d'un petit bassin au pied de la terrasse la plus basse. Quoiqu'il en soit, le monument possède la même apparence d'« escalier géant », tel que l'appelait Bingham (1910 : 518) en 1909.

71 Il faut signaler que cette attribution relève essentiellement de la spéculation car, s'il est certain que Pachakuti est responsable, comme nous l'avons vu, de l'intégration de cette région au *Tawantinsuyu*, on ne dispose d'aucune référence spécifique sur le site. De plus, il convient également de remarquer que la plateforme à un seul niveau qui formait, sans doute, l'*usnu* de l'établissement (dont nous avons également parlé plus tôt), serait, pour la même Kendall (1976), un type de structure typique de *Thupa Yupanki* ; ce qui montre la faiblesse de la portée chronologique des analogies architecturales.

3.3.2.3- Vestiges domestiques et occupation pré-inka

Les informations sur l'occupation domestique du palais de Choqek'iraw proviennent des recherches réalisées par l'équipe de Lecoq entre 2004 et 2006, dont le projet visait à préciser l'histoire du site et la nature de son occupation. Pour cela, Lecoq entreprit l'étude spécifique d'un type de structure architecturale au plan au sol circulaire, marginal à Choqek'iraw, dont les caractéristiques laissaient supposer une fonction singulière et différente de celles des bâtiments typiquement inkas dont nous avons parlé jusqu'à maintenant. C'est ainsi que six structures circulaires, se répartissant dans deux quartiers périphériques du cœur du site, ont fait l'objet de fouilles. Les résultats de ces fouilles ont été présentés en détails dans plusieurs rapports⁷² et publications (Lecoq, 2007 et 2008), si bien que nous n'en dressons ici qu'une synthèse succincte mettant l'accent sur leurs implications pour l'histoire du site.

3.3.2.3.1- Les structures circulaires du quartier dit Pikiwasi

Le quartier de Pikiwasi concentre la grande majorité des vestiges de structures circulaires de Choqek'iraw. Elles sont au nombre de sept et se localisent dans la partie basse du secteur, établies sur un système de petites terrasses sans ordre apparent. Elles se trouvent dans un état de conservation précaire. De la plupart, il ne subsiste en place qu'une petite section de mur, de forme courbe, s'étendant sur guère plus de quatre ou cinq mètres. La structure la mieux conservée possède une forme elliptique avec un diamètre de moyen de cinq mètres. Elle est installée sur une terrasse étroite, si bien qu'une section de son mur est adossée au talus de la terrasse supérieure, et que la section opposée se trouve juste au-dessus de la rupture de pente du niveau de terrasse inférieur. Elle ne comporte qu'une pièce, de près de 23 m², et qu'une entrée, d'un mètre de large, orientée au sud-ouest qui donne sur un petit espace ouvert adjacent situé sur la terrasse. La maçonnerie correspond au style 2 que nous avons décrit plus haut. Les autres structures circulaires de Pikiwasi devaient présenter plus ou moins les mêmes caractéristiques.

Le décapage intégral du sol interne de trois de ces structures a, dans chacune, mis au jour un dépôt culturel d'une vingtaine de centimètres de profondeur en moyenne, correspondant vraisemblablement à un sol de piétinement en terre battue, et contenant une grande densité de fragments de poterie et de déchets de faune (camélidés et cochon d'inde), ainsi que quelques outils en os et en pierre. La grande majorité de la poterie correspond à un matériel utilitaire dont la paroi externe est souvent couverte d'une couche de suie témoignant de son usage pour la cuisson (Lecoq *et al.*, 2004).

Les résultats de la fouille des trois structures circulaires ne laissent pas de doute quant à leur fonction domestique. Ces structures possèdent, en effet, toutes les caractéristiques des habitations rurales de l'époque préhispanique tardive (Lavallée et Julien, 1973).

⁷² La série de rapports produits des fouilles de Choqek'iraw par l'équipe de l'UMR9096 sont les suivant : Lecoq *et al.*, 2004 ; Lecoq *et al.*, 2005 ; Lecoq *et al.*, 2006 ; Bejar *et al.*, 2006.

3.3.2.3.2- Les structures circulaires du secteur XIII

Le secteur XIII correspond, quant à lui, à un quartier localisé, à près de cinq cents mètres au nord de Pikiwasi, sur le versant oriental de la ligne de crête, en contrebas des *qollqa* du quartier *hanan*. Il abrite deux structures circulaires et une structure de forme grossièrement quadrangulaire (mais aux murs courbes), établies, dans une forte pente, sur un petit système de terrasses étroites de forme irrégulière, présentant vaguement les mêmes caractéristiques que Pikiwasi. Les structures sont aménagées sur des niveaux de terrasses de la même manière qu'à Pikiwasi. Elles présentent aussi les mêmes dimensions, hormis l'une d'entre elle qui possède une surface de plus de 45 m², pour un diamètre de près de huit mètres. Leur maçonnerie est, en revanche, bien moins élaborée et se distingue par l'intégration d'une grande roche dans le mur, visible sur le parement interne.

La fouille de ces structures a livré des résultats comparables à ceux de Pikiwasi, signifiant également leur fonction domestique (Lecoq *et al.*, 2005 ; Lecoq *et al.*, 2006). Toutefois, une structure se distingue par la présence, dans son sous-sol, d'un riche contexte funéraire inka. Une jeune défunte a ainsi été enterrée au centre de la structure, où trois groupes d'offrandes semblent avoir été déposés au même moment. Ces offrandes étaient constituées de deux grandes jarres inkas, d'un grand pot contenant les restes d'un contexte funéraire secondaire, ainsi que d'une coupe à piédestal inka déposée au centre d'une sorte de rosace formée de petites dalles fichées dans le sol. De cette fouille, il fut conclu que cette structure circulaire constituait, d'abord, comme les autres, une habitation qui, dans une seconde phase, fut abandonnée et réutilisée à des fins funéraires et cérémonielles à l'époque inka⁷³.

3.3.2.3.3- Commentaires : nature et ancienneté de l'occupation des structures circulaires de Choqek'iraw

Comme nous l'avons vu plus haut, la structure circulaire est une forme architecturale typique de l'époque préhispanique tardive qui apparaît avec la période Intermédiaire Récente dont elle forme la structure d'habitat caractéristique. Comment interpréter la présence de ce type de structure, non-inka, au sein d'un palais/centre cérémoniel inka, comme Choqek'iraw ? A titre de comparaison, des sites, comme Machu Picchu et Písac, qui devaient posséder, comme nous l'avons vu, une fonction relativement analogue, ne recèlent, à notre connaissance, pas ce type de structure (Valencia, 2005 ; Kaulicke *et al.*, 2003). Plusieurs indices suggèrent que l'histoire des structures circulaires pourrait remonter à une époque antérieure à l'établissement du palais inka. Ces indices relèvent de l'architecture et du mode d'occupation, ainsi que du matériel céramique associé.

A Pikiwasi, les vestiges des sept structures circulaires occupent une position marginale dans l'organisation spatiale des structures inkas. Les terrasses où elles sont établies ne présentent, en effet, pas de cohérence topographique avec les travaux de terrassement inka en amont. En outre, comme dans le secteur XIII, les structures circulaires se trouvent non seulement sur un système de terrasses étagées, mais aussi à l'extrémité de l'espace terrassé, de façon plus planifiée

⁷³ Le lecteur trouvera un essai d'interprétation sur la symbolique élaborée de ce contexte funéraire dans Lecoq (*et al.*, 2005) et Lecoq (2007).

et ordonnée, par les inkas. On peut donc supposer que les structures circulaires et leurs terrasses pourraient constituer les vestiges d'un espace architectural préexistant aux travaux de nivellement inkas.

L'état de conservation de la plupart des structures circulaires de Pikiwasi, dont il ne subsiste presque rien, pas même les éboulis, laisse aussi penser qu'elles pourraient avoir été abandonnées et démontées lors de l'aménagement du quartier inka. Quant aux structures les mieux conservées qui ont fait l'objet de fouilles, elles ont vraisemblablement été réoccupées durant l'époque inka⁷⁴. C'est, en effet, ce que semble indiquer la présence de quelques fragments de céramique inka dans leur sol archéologique, bien qu'il ne soit pas exclu que ces derniers puissent avoir été déposés après l'abandon des structures⁷⁵.

Les décors peints de la céramique inka, mise au jour dans les structures circulaires, ne sont pas très sophistiqués, tant du point de vue des motifs que de leur exécution⁷⁶. Selon Lecoq (2004 et 2007), certaines compositions de décors géométriques peints en noir et rouge, tels les réticules et les lignes parallèles, pourraient ainsi être apparentées à la tradition *Killke*⁷⁷, d'origine pré-inka. De plus, les structures circulaires ont aussi livré un certain nombre de tessons de styles non-inkas qui pourraient dater de l'Intermédiaire Récent⁷⁸, voire d'époques antérieures⁷⁹ (Lecoq, 2004).

Les recherches menées par Lecoq dans les quartiers périphériques réunissent donc un certain nombre d'indices attestant d'une occupation pré-inka à Choqek'iraw. La découverte d'une petite structure rectangulaire, mise au jour à plus d'un mètre de profondeur dans le sol d'une

74 Les quatre structures, réoccupées à l'époque inka, présentent de petits remaniements architecturaux qui pourraient refléter un changement dans la nature de leur occupation. Il est en effet courant que les entrées des structures aient été réduites suivant l'adossement d'un petit muret et que des niches à offrandes aient été aménagées dans leur seuil (Lecoq, *et al.*, 2005 ; Lecoq, *et al.*, 2006).

75 En raison de la pente prononcée et des fortes pluies saisonnières, l'érosion est très active dans le quartier de Pikiwasi. Par conséquent, il est probable qu'une partie des tessons inkas mis au jour dans les structures circulaires proviennent des structures inkas situées juste en amont. De plus, il faut signaler que les sols des structures circulaires sont particulièrement affectés par les phénomènes de glissement et de lessivage ; les nombreuses racines qui s'y développent perturbent aussi beaucoup les sols archéologiques et rendent souvent imprécise la lecture stratigraphique. Il faut aussi signaler que la proportion de céramique *inka* est faible dans les sols archéologiques des structures circulaires, en comparaison de celle qu'on trouve dans les édifices voisins typiquement inka (Gallegos, 2005).

76 A Choqek'iraw, la poterie de style inka correspond à plusieurs types de pâtes et de traitements de surface. La grande majorité du matériel semble avoir été produit sur place et/ou dans la région. A notre connaissance, les exemples de céramique aussi raffinée que celles des collections de Cuzco, sont très rares (Paz et Alccacontor, 2003 ; Gallegos, 2005 ; Cori del Mar, 2005).

77 Dans l'état actuel des recherches, cette hypothèse intéressante demande à être approfondie car la distinction des styles *Inka local* et *Killke* relève, souvent, de nuances difficiles à cerner en l'absence de pièces entières et de collection de référence de style *Killke apparenté* pour la région.

78 Ces fragments se caractérisent par leur pâte ordinaire et leurs applications modelées de forme diverses. L'applique la plus courante forme un motif en croissant (voir *infra*, 6.2.4.1.3).

79 Les fouilles des structures circulaires de Choqek'iraw ont permis de constituer un corpus de plus d'un millier de tessons. Ils sont en cours d'analyse ; les résultats seront présentés, en détail, dans la thèse d'habilitation de Lecoq. Le matériel décoré est rare. Hormis les styles *Inka local*, *Killke* et autres de l'Intermédiaire Récent, Lecoq (2004) attribue une poignée de tessons polychromes, caractérisés par leur engobe rouge-orangé, à l'Horizon Moyen, et quelques fragments à l'époque Formative. Le site de Choqek'iraw était-il déjà occupé à l'époque formative ? Compte tenu de l'emplacement atypique du site pour cette époque, il s'agit d'une question insolite, soulevée par la découverte de quelques fragments d'une petite céramique noir brunie ornée de grain de café et de petites figurines zoomorphes qui, d'après Lecoq (2004), pourraient présenter des similitudes avec la tradition *Marcavalle/Chanapata* (voir *supra*, 3.2.1.2). Quoiqu'il en soit, la plupart de ces fragments qui ont été trouvés dans le mortier des structures circulaires, suggèrent que le site aurait pu être déjà occupé avant la construction de ces dernières.

vaste terrasse de Pikiwasi par Gallegos (2005), semble, d'ailleurs, conforter cette hypothèse⁸⁰. En ce qui concerne les structures circulaires, elles constituent vraisemblablement les vestiges de structures d'habitat domestique appartenant à un village qui était installé sur le site durant la Période Intermédiaire Récente, avant l'édification monumentale du palais inka. D'après la céramique mise au jour, cette occupation pourrait être affiliée, comme le suggère Lecoq (2008) à des groupes porteurs de la tradition *Killke* et/ou de traditions de l'Intermédiaire Récent du cours moyen de la vallée de l'Apurimac, dont l'approche régionale, que nous présentons dans les prochains chapitres, doit permettre de préciser l'identité socioculturelle.

3.4- ARCHEOLOGIE DE LA REGION DE CHOQEK'IRAW : bilan des connaissances

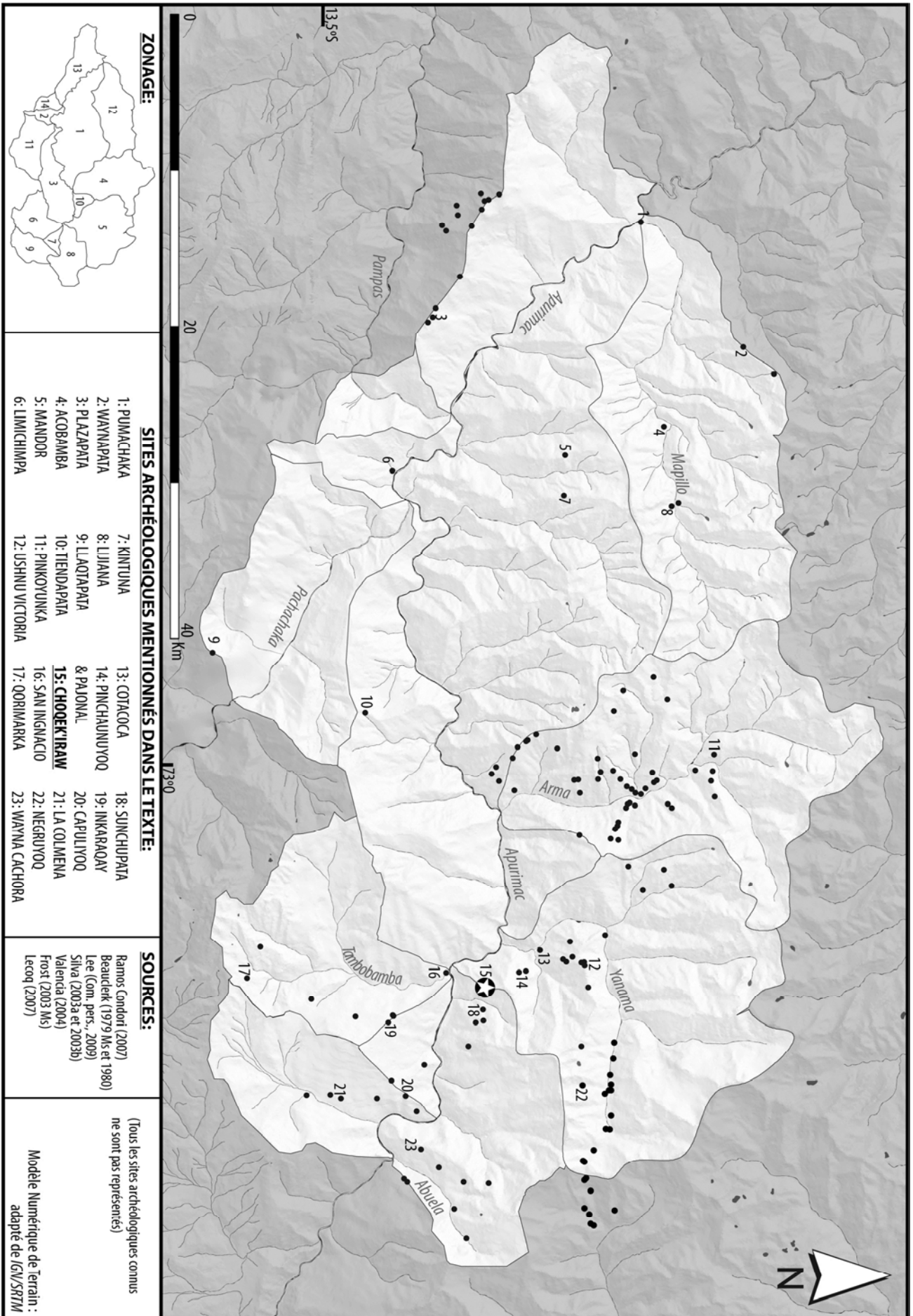
La documentation scientifique sur l'archéologie du cours moyen de la vallée de l'Apurimac n'est pas abondante. Elle est constituée de données morcelées issues des explorations réalisées depuis les années soixante, ainsi que de deux cadastres archéologiques élaborés ces dernières années dans le cadre des projets *Qhapaq Ñan* et de délimitation du *Parque Arqueológico Choquequirao*. Mis à part Choqek'iraw, seul le site de Qoriwayrachina a fait l'objet de fouilles (Frost, 2003 Ms). L'état des lieux des connaissances que nous réalisons maintenant constitue la première synthèse systématique sur l'archéologie régionale. Pour plus de clarté, nous scindons la présentation selon le zonage géographique du CMVA que nous avons établis antérieurement. Les principaux sites sont présentés sur la carte 3.2.

3.4.1- LE BASSIN DU YANAMA

3.4.1.1- Le versant Yuraq Mayu

Sur le versant sud de la *quebrada* Yuraq Mayu, se trouvent les sites de Pinchaunuyuq et Pajonal, à trois heures de marche de Choqek'iraw. Le premier correspond à un système de terrasses, s'étendant sur plus d'un hectare, associé à trois bâtiments inkas à l'architecture finement élaborée. Non-loin, le site de Pajonal recèle les vestiges d'une soixantaine de structures circulaires à l'architecture grossière, installés dans la pente à mi-versant. L'occupation de ces deux sites est sans doute liée au palais inka dont ils constituaient vraisemblablement des établissements satellites (Paz et Alccacontor, 2003 ; Valencia, 2004).

⁸⁰ Cette structure a été découverte de façon fortuite lors de travaux de restauration des terrasses de la partie haute de Pikiwasi en septembre 2005, si bien qu'elle n'a pas encore été fouillée dans son intégralité. Néanmoins, le dégagement du couronnement des murs a permis d'identifier sa forme rectangulaire et ses dimensions d'approximativement huit mètres par cinq (Gallegos, 2005). Cette découverte évoque celle des structures rectangulaires qui se trouvaient sous les vestiges inkas de Huillca Raqay et qui ont été datés de la fin de la Période Intermédiaire Récente (Kendall, 1994).



Carte 3.2- Sites archéologiques du Cours Moyen de la Vallée de l'Apurimac

3.4.1.2- Le complexe du *cerro* Victoria

Localisé en plein centre du bassin du Yanama, le *cerro* Victoria abrite un vaste complexe archéologique inka, dénommé Qoriwayrachina. Il est composé de douze sites, dispersés entre le sommet, couronné d'une plateforme cérémonielle, et le pied de la montagne, où est installé un petit *tampu*⁸¹ à la confluence du Yanama et de la *quebrada* Yuraq mayu. Le complexe est très étendu et recèle une grande variété de ses vestiges architecturaux⁸². Au vu de l'architecture des bâtiments inkas⁸³, il ne fait pas de doute que Qoriwayrachina entretenait une relation étroite avec Choqek'iraw qui se situe à une petite journée de marche. Plusieurs dizaines de structures circulaires sont dispersées dans le complexe.

Les études réalisées sur plusieurs de ces sites en 2001 et 2002, signalent une possible occupation pré-inka, comme à Choqek'iraw (Bejar, 2002 ; Frost, 2003 Ms). Deux dates radiocarbone associées à du matériel céramique inka, situent son occupation entre 1295 et 1445 apr. J.-C. Outre le matériel céramique *Inka local*, les chercheurs signalent la présence de *Killke* et d'un style non-peint de l'Intermédiaire Récent caractérisé par ses décors plastiques⁸⁴. Enfin, les fouilles ont avéré, comme à Choqek'iraw et Huillca Raqay, l'existence de murs à près d'un mètre et demi de profondeur sous les édifices inkas.

3.4.1.3- La haute vallée du Yanama

Dans sa section supérieure, le Yanama s'écoule dans une vallée en auge au climat froid d'altitude. Valencia (2004) y a identifié vingt-trois sites archéologiques. La plupart d'entre eux sont constitués de grands enclos en pierres des champs qui pourraient avoir abrité de grands troupeaux de camélidés. Les sites de structures circulaires sont peu nombreux et présentent généralement moins de cinq structures de maçonnerie rustique et mal conservée. Plusieurs sites pourraient constituer les vestiges de petits établissements miniers de l'époque coloniale ; c'est, rappelons-le, au pied du Saksarayuyq que se situent la plupart des gisements miniers exploités ces cinq derniers siècles (voir *supra*, 1.1.3.4). Sur le versant sud de la vallée du Yanama, au pied du Yanaqucha, le site de Negruyoq est orné de peintures rupestres figurant des personnages anthropomorphes et des camélidés, ainsi que des motifs circulaires concentriques.

81 Deux arguments suggèrent la fonction de *tampu*. Situé dans le fond de vallée, cet établissement inka se trouve au cœur d'une zone de culture *yunga* qu'il a dû administrer. Par ailleurs, il semble que le site se situe sur un axe de circulation qui traverse le bassin du Yanama dans le fond de vallée (Valencia, 2005 ; Valencia dans Frost, 2003 Ms).

82 Un aqueduc, long de plus de 7 km, alimente le site en eau qui est captée au pied du glacier Yanaqucha. Dispersées sur les hauteurs, quatre plateformes aménagées offrent des points de vue sur le cirque de glacier du bassin du Yanama. Les structures rectangulaires sont, pour la plupart, de forme irrégulière. Il existe plusieurs dizaines de structures circulaires regroupées dans les différents sites, ainsi que de grands systèmes de terrasses. Qoriwayrachina forme également un bon exemple de l'architecture funéraire de Vilcabamba. Les sites funéraires sont constitués de tombes en puits empierrés et de deux *chullpa* (Frost, 2003 Ms).

83 Dans l'ensemble, la forme et la maçonnerie des édifices, ainsi que le matériel céramique observé en surface et présentée dans le rapport de Bejar (2002) rappellent fortement la culture matérielle de Choqek'iraw.

84 Comme à Choqek'iraw, une applique en croissant constitue l'attribut le plus courant de ce style local. Par ailleurs, Bejar (2002) attribue deux tessons de col ornés d'un visage modelé, à l'Intermédiaire Ancien. Cependant, il convient de signaler que la représentation de visage sur le col des vases est une caractéristique courante des traditions stylistique de l'Intermédiaire Récent, dont il existe plusieurs exemples dans le département d'Apurimac.

3.4.1.4- Les versants ouest et nord

Couverte d'une végétation dense, cette zone du bassin du Yanama est encore mal connue. Sur le versant ouest, Silva (2003) a identifié quatre petits sites dans un état de conservation précaire, avec des vestiges de structures circulaires, dont il ne subsiste que l'empreinte au sol.

3.4.2- LA VALLÉE DE L'APURIMAC EN AMONT DE CHOQEK'IRAW

Dans la vallée de l'Apurimac, un groupe de trois édifices inkas, alignés sur le replat d'une ligne de crête, fait face à Choqek'iraw. Ces trois imposantes structures rectangulaires à mur pignon, ornées de niches, ont été dessinées par Wiener (1880) au 19^{ème} siècle (voir Figure 3.2.g, p. 128). Sur le même versant de la rive gauche, Valencia (2004) a identifié une douzaine de sites, dont l'ensemble de structures circulaires du lieudit Capuliyuq est le plus étendu. Les bas versants recèlent plusieurs sites de terrasses agricoles (*ibid.*). Les grandes terrasses des *hacienda* de San Ignacio dans la vallée de Tambobamba et de La Colmena dans la vallée de Cachora pourraient être d'origine préhispanique (Miranda, 2005 ; Quispe 2004 ; Arroyo, 2005).

Sur la rive droite de l'Apurimac, Valencia (2004) a identifié six sites, non loin de Choqek'iraw, aux alentours du lieudit Marampata. Deux grands plateformes pourraient être associées à la mise en scène du paysage sacré du palais inka. Le site de Sunchupata possède un bâtiment inka de deux étages, isolé, qui exhibent les mêmes caractéristiques que les *qollqa* du palais Choqek'iraw. A une dizaine de kilomètres en aval, onze sites archéologiques ont été identifiés sur le versant sud du Padreyuq. Les sites sont dispersés, à différentes altitudes, autour de la *quebrada* Abuela. D'après Valencia (2004), cinq petits ensembles de structures circulaires sont situés sur l'éperon éponyme. Parmi eux, Wayna Cachora présente les structures circulaires les mieux conservées du CMVA ; certains murs s'élèvent sur plus de deux mètres de haut. Une plateforme, installée à plus de 4000 mètres d'altitude, au pied du glacier Padreyuq, offre une vision panoramique sur la vallée.

3.4.3- LA VALLEE D'ARMA

Au cœur de la vallée d'Arma, se trouve un établissement inka, dénommé Pinkoyunka, localisé à proximité du village de Kewiña. A la fin des années soixante, Paddock (1970) réalisa une étude superficielle de ses vestiges architecturaux assez bien conservés. Dans sa courte publication, il relève plusieurs structures rectangulaires, dont l'une est ornée de niches trapézoïdales, et un cimetière composé d'une centaine de tombes en puits empierrés. D'après lui, la céramique, observée en surface sur le site et dans un contexte funéraire, ne présente pas de caractéristiques inkas. Plus tard, le site de Pinkuyunka est dessiné par l'architecte Vincent Lee (2009 Ms) qui est, par ailleurs, l'auteur d'un grand nombre de plans de sites inkas de la cordillère de Vilcabamba (Lee, 1989)

En 2003, une prospection réalisée par Silva (2003a et 2003b), dans le cadre du projet *Qhapaq Ñan*, permet d'identifier quarante-trois sites archéologiques en aval de Kewiña. Tous les sites présentent des vestiges architecturaux, et correspondent, pour la majorité, à des ensembles

de structures circulaires, presque toujours établis sur la crête des éperons qui couvrent les versants de la vallée. Silva mentionne également quelques sites de terrasses sur les bas versants, des enclos isolés dans les zones d'altitude, des puits empierrés dans les sites de structures circulaires, ainsi qu'un site de peinture rupestre en mauvais état de conservation. Selon lui, tous les sites identifiés sont des vestiges de l'époque préhispanique tardive (*ibid.*).

3.4.4- LA VALLÉE DE L'APURIMAC EN AVAL DE CHOQEK'IRAW

Dans les années soixante et soixante-dix, Ramos Condori (2007) et Beauclerk (1979 Ms et 1980) réalisèrent plusieurs explorations archéologiques dans la région occidentale du CMVA et dans la vallée affluente du Mapillo. Ces reconnaissances non-systématiques, suivant les principaux chemins (dont certains sont d'origine préhispanique), ont permis l'identification d'une douzaine de sites présentant des vestiges architecturaux, dont Ramos et Beauclerk dressèrent des descriptions générales agrémentées de croquis. Ils sont aussi les auteurs des premières cartes archéologiques de la région où ils mentionnent aussi les principaux axes de circulation préhispanique⁸⁵.

Pour ce qui est de la vallée de l'Apurimac, Ramos et Beauclerk signalent l'existence de quatre grands ensembles de structure circulaires. Les sites de Kintuna, Mandor, Llaqtapata et Tiendapata⁸⁶ sont situés sur des éperons, localisés de part et d'autre de la vallée de l'Apurimac, au niveau de sa confluence avec le Pachachaka. Beauclerk (1979 Ms) fait également référence à des vestiges de terrasses agricoles installées sur les terrasses fluviales de l'*hacienda* Pasaje que Kendall aurait identifiés comme inkas (Beauclerk, Com. pers., 2008).

Enfin, en ce qui concerne la vallée du Mapillo, Ramos et Beauclerk signalent trois sites inkas aux lieudits de Lijiana, Acobamba⁸⁷ et Pumachaka. D'après eux, ils pourraient constituer les vestiges de *tampu* installés le long d'un chemin inka⁸⁸ parcourant le fond de vallée. Ils indiquent aussi la présence de groupes de structures circulaires (Calvario Moqo et Chuntawilka), plus haut sur les versants. Dans les années quatre-vingt-dix, Lee (com. pers., 2009) réalisa aussi plusieurs exploration sur les éperons qui s'étirent sur le versant sud du Choqezafra. Il y identifia un vaste établissement de structures circulaires dénommé Waynapata, ainsi que deux structures funéraires de type *chullpa*, au lieudit Rumiwasi.

85 A ce sujet, Beauclerk mentionne l'existence de tronçons empierrés de près de six mètres de large sur la rive droite du *rio* Mapillo, non-loin de sa confluence avec l'Apurimac. Il s'agit, sans doute du même chemin dont on trouve des sections empierrées dans les environs de Choqetira. Ce grand chemin a dû former un axe de circulation particulièrement important au cours de la résistance de Manku Inka. Ce dernier a dû emprunter cette route a plusieurs reprises afin de sortir de Vilcabamba vers la région d'Andahuaylas, via Orongoy.

86 D'après Beauclerk (com. pers., 2010), le site de Tiendapata n'a jamais été visité. La mention qu'il en fait dans son manuscrit (Beauclerk, 1979 Ms) se réfère à l'indication d'un informateur local.

87 Il existe des croquis d'Acobamba et de Lijiana, dessinés par Lee (2009 Ms). Les vestiges de bâtiments attribués à l'époque inka se situent au long du sentier qui parcourt le fond de vallée, au milieu d'habitations actuelles. Ils se trouvent dans un état de délabrement très avancés qui rend incertaine leur affiliation préhispanique.

88 Certaines sections de ce chemin sont toujours empierrées.

Sur la rive gauche de l'Apurimac, en aval de sa confluence avec le Pampas, se trouve un long contrefort appelé « l'oreille du chien »⁸⁹. En 2007, la région fit l'objet d'une reconnaissance qui permit d'identifier une vingtaine de sites (Lecoq, 2007). Neuf, d'entre eux, correspondent à des ensembles de structures circulaires, établis sur la ligne de crête du contrefort. Ces sites se caractérisent pour présenter souvent des aménagements défensifs. D'après Lecoq (2007), certains d'entre eux présentent des structures de plan rectangulaire qui pourraient être de facture inka.

En aval de la vallée du Mapillo, l'Apurimac s'enfonce dans la région historiquement connue comme *Mayomarka* (Ocampo, 1906 : 318 ; Caceres, 1984 : 95). En raison de son accès difficile⁹⁰ et de sa végétation surabondante, l'archéologie de la région est particulièrement mal connue. En 2008 et 2009, Beauclerk (com. pers., 2008 et 2009) réalisa de courtes explorations dans les alentours d'Osambre⁹¹ et de Capiro. Il put identifier deux vastes systèmes de terrasses agricoles (aux murs de contention en pierre), aménagés sur les terrasses fluviales, non-loin desquels se trouveraient des contextes funéraires inkas. Plus en altitude, Beauclerk trouva une petite plateforme construite en pierre, établie sur une ligne de crête au lieu-dit Wayllapampa, qui offre un point de vue ouvert sur la vallée de l'Apurimac et les sommets environnants de la cordillère de Vilcabamba (Choquezafra et Icma Qolla). Ces données sont maigres mais signifient que la basse vallée de l'Apurimac était occupée à l'époque préhispanique tardive et que cette région devrait faire l'objet d'une reconnaissance plus approfondie⁹².

3.4.5- COMMENTAIRES : le paysage archéologique du CMVA avant notre étude

Les études réalisées, depuis les années soixante, dans le CMVA ont permis d'identifier plus de cent-cinquante sites archéologiques. Les ensembles de structures circulaires forment la majorité des sites connus. Ils constituent vraisemblablement les vestiges de l'habitat des populations installées dans la vallée depuis l'Intermédiaire Récent. Le paysage archéologique inka est formé d'une douzaine⁹³ de sites qui présentent des vestiges architecturaux de style inka. Au total, huit plateformes, possédant des caractéristiques plus ou moins similaires à celles de la grande plateforme cérémonielle de Choqek'iraw, ont été identifiées sur les hauteurs au pied des glaciers. Les vestiges funéraires sont rares et correspondent à deux types de structures : des puits empierrés (généralement localisés à proximité des ensembles de structures circulaires et des établissements inkas) et des *chullpa* qui se trouvent relativement isolés. Par ailleurs, un grand nombre de vestiges d'enclos dans les zones d'altitude et de systèmes de terrasses agricoles sur les bas-versants ont été identifiés, mais leur origine préhispanique (bien que probable) reste à confirmer. Enfin, l'art rupestre de la région demeure méconnu. Seuls deux sites de peinture ont

89 Ce nom fait référence à la forme du département d'Ayacucho. La pointe de l'oreille du chien est une région peu peuplée et isolée depuis la violence des années quatre-vingt (Jimenez, 2009). Les deux villages les plus importants sont Mollebamba et Ninabamba. En ce qui nous concerne, nous nous y référons souvent par le terme Wayrapata qui est le nom par lequel les habitants de la région de Waskatay, où nous avons travaillé, désigne cet endroit.

90 Il s'agit, en effet, d'une zone marginale et isolée où se côtoient colons et *Matsiguengua*. La région a beaucoup souffert lors de la guerre civile des années 80-90 (Jiménez, 2009 : 211, notamment). La relative proximité de la zone *cocalera* du VRAE en font une région potentiellement dangereuse, en raison du conflit qui oppose les producteurs de coca à l'armée péruvienne.

91 Osambre correspond vraisemblablement au site historique dénommé Cusambi qui est localisé sur la carte 2.3.

92 Leivers a réalisé plusieurs explorations dans la région, dont nous espérons la publication.

93 Le complexe archéologique du cerro Victoria, composés de plusieurs sites dont la plupart présentent des vestiges architecturaux de facture inka, est traité ici comme un seul individu.

été identifiés mais les pétroglyphes sont plus courants ; ils correspondent à de petites cupules creusées sur les affleurements rocheux.

Malgré le nombre assez important de sites documentés, l'histoire du CMVA reste mal connue. L'ensemble des données provient d'études superficielles. Les cadastres récents, qui totalisent à eux seuls cent-quinze sites, n'ont pas fait l'objet d'étude de synthèse sur la nature et la distribution des vestiges (Silva, 2003a et 2003b ; Valencia, 2004). En raison de la difficulté du terrain, la représentativité des prospections et l'extension des sites ne sont généralement pas bien évaluées. Il n'existe pas de données sérieuses sur la céramique. Les deux seuls sites fouillés, Choqek'iraw et Qoriwayrachina, semblent pourtant avoir connu une histoire préhispanique complexe.

L'état des lieux, que nous venons de réaliser, montre le caractère superficiel et morcelé des connaissances sur l'histoire préhispanique du CMVA. C'est sur ce constat que nous avons entrepris de réaliser une approche systématique sur l'archéologie de la région et de mener de nouvelles études de terrain qui devaient permettre de façonner une vision plus solide sur l'histoire de la région et d'apporter de nouveaux éléments pour l'interprétation de la situation de Choqek'iraw.

A. BILAN DE LA PREMIERE PARTIE

Résumé et questions soulevées

La première partie de ce travail, développée en trois chapitres, avait pour objectif de dresser le cadre de recherche.

Dans le premier chapitre, nous avons pris la mesure de l'espace montagnard aux caractéristiques géographiques extrêmes, que forme le CMVA : une vallée au dénivelé avoisinant cinq mille mètres, un relief abrupt couronné de cimes éternellement enneigées ; le tout dessine un paysage unique dans les Andes. De telles mensurations géographiques soulèvent plusieurs questions relatives à l'occupation humaine d'un tel milieu : comment pouvait s'organiser le peuplement dans un tel espace ? Comment exploiter cette mosaïque écologique dont la diversité fait la principale richesse ? Comment de tels paysages étaient vécus et perçus par les communautés paysannes qui l'habitaient et par les Inkas qui en firent le théâtre d'un leurs plus ambitieux ouvrages architecturaux ?

Le premier chapitre ouvre plusieurs pistes de recherche concernant ces questions. Ces pistes reposent sur :

- une sorte de « déconstruction » des paysages de la vallée que nous avons opérée afin d'en cerner les détails physiographiques et environnementaux. Cette démarche nous a permis de dresser un zonage du CMVA qui forme le cadre géographique de notre approche régionale sur le paysage archéologique, ainsi que la base de nos analyses de la spatialité du peuplement préhispanique.

- une somme d'observations (fondées sur l'ethnographie et l'ethnohistoire) relevant du domaine de l'écologie culturelle. Cette approche « ethnoarchéologique » se justifie ici pleinement, tant les héritages préhispaniques sont tangibles dans les modes de vie paysans actuels et omniprésents dans leur paysage (réutilisation des champs, des enclos, des chemins, etc.). A cela, il faut ajouter que le CMVA forme un milieu où la nature, de par son relief notamment, impose, aujourd'hui comme hier, les mêmes conditions montagnardes radicales à ses habitants.

Dans les chapitres 2 et 3, nous avons réalisé la revue des données ethnohistoriques ainsi que l'état des lieux des connaissances archéologiques sur la cordillère sud-orientale et plus spécifiquement sur Choqek'iraw et la vallée de l'Apurimac. D'une manière générale, les visions ethnohistoriques et archéologiques sont assez concordantes.

A l'époque inka, le CMVA formait une sorte d'espace intermédiaire entre les provinces *chanka* et *kichwa* du *Chinchaysuyu*, d'une part, et les domaines royaux de la cordillère de Vilcabamba, d'autre part.

Les informations concernant l'Intermédiaire Récent sont bien plus rares. Dans l'ethnohistoire, la plupart des données relèvent des mythes inkas qui expliquent le développement de l'hégémonie politico-culturelle cuzquéenne sur la cordillère sud-orientale. Quant au paysage archéologique de cette époque, il est composé d'une myriade de villages dont le nombre et la dispersion traduisent l'importance démographique des sociétés paysannes qui habitaient cette vaste région comprise entre Andahuaylas et Cuzco, même s'il demeure de nombreuses inconnues relatives à leur affiliation ethnique et à leur organisation territoriale.

Ces deux regards complémentaires, ethnohistorique et archéologique, nous ont permis de façonner une solide introduction sur l'histoire préhispanique de Choqek'iraw et du CMVA. Mais ils soulèvent aussi plusieurs questions auxquelles nous allons tenter de répondre dans la suite de ce travail.

En ce qui concerne l'époque inka, il subsiste de nombreuses inconnues au sujet de l'étendue du domaine royal de Choqek'iraw et à son rayonnement régional. En dehors du domaine inka, on ne mesure d'ailleurs pas bien quelle était la densité et la nature du peuplement de la vallée de l'Apurimac et de la cordillère de Vilcabamba. Quant au peuplement pré-inka, les informations demeurent très sporadiques. Les recherches ponctuelles, réalisées jusqu'à maintenant, qui signalent la présence de manifestations culturelles non-inkas dans le CMVA, n'ont pas permis de définir, avec précision, l'identité socioculturelle des populations installées dans la vallée, ni d'ailleurs l'ancienneté de leur établissement. Il n'existe, en particulier, aucune information concrète concernant leur possible affiliation avec les *Chanka*, *Kichwa* ou autres groupes ethniques supposés peupler la région. En bref, on doit constater, qu'alors que les dernières études ont livré les premières informations de caractère scientifique sur Choqek'iraw, aucune hypothèse étayée de données de terrain n'a été développée concernant le contexte régional du site¹.

C'est pour tenter de répondre à ces questions et de combler ce silence archéologique que nous avons entrepris une approche régionale visant à déterminer la nature et l'histoire du peuplement du CMVA². Pour mener à bien cette étude, nous avons réalisé une série de reconnaissances, entre 2006 et 2007, dans certaines zones spécifiques de cette vaste région au

1 La dimension géopolitique de Choqek'iraw a été abordée, de manière ponctuelle, par Bingham (1910), Samanez et Zapata (1995), et par Lecoq (2008). Ces auteurs ne disposaient, toutefois, pas de données de terrain suffisantes pour traiter cette problématique de façon approfondie.

2 Rappelons que l'origine de notre étude est liée aux recherches dirigées par Lecoq sur l'ancienneté et la nature de l'occupation de Choqek'iraw. C'est, en effet, d'un commun accord avec lui que nous avons décidé d'entreprendre des reconnaissances archéologiques dans la vallée de l'Apurimac, ceci afin de développer un contexte régional sur l'histoire de Choqek'iraw. Cela étant dit, le développement de notre recherche et l'acquisition d'abondantes données de terrain inédites, nous ont amené, au fur et à mesure, à adapter un angle d'étude plus vaste, dans lequel la région (le CMVA) forme désormais l'objet fondamental. Signalons également que dans le même temps et de façon complémentaire, Lecoq entreprit la reconnaissance archéologique de la basse vallée du Pampas, toute proche de notre aire d'étude. Il réalisa trois missions de terrain en 2007, 2008 et 2010 dans une grande région comprise entre Chungui et la confluence du Pampas avec l'Apurimac.

paysage archéologique méconnu. Nous en exposons, dans la deuxième partie de ce travail, le déroulement et les résultats.

CHAPITRE 4

Reconnaissance archéologique du CMVA

« Le quatrième jour de notre campagne fut marqué par de nouvelles fatigues. Nous gravâmes des montagnes droites comme des murailles, profitant, pour arriver à leurs plateaux juchés en gradins les uns sur les autres, des éboulements de sable ou de pierres. Un des indiens roula, avec son havresac sur le dos, du haut d'un éboulement : il n'était pas mort, mais il avait le corps brisé, et ne put continuer sa route. Nous lui envoyâmes deux de ses camarades pour le transporter à Yamana et nous ramener une nouvelle provision de rhum. Nous buvions du rhum le matin et le soir, parce qu'il faisait froid ; à midi, parce qu'il faisait chaud. Nous manquions tout à fait d'eau ; mais nous n'en marchions pas moins, résignés à tout souffrir plutôt que de revenir sur nos pas. Notre route traversait des bois à demi consumés et dont la cendre, dispersée par le vent, nous aveuglait. Nous allions toujours, toussant et maugréant ; il fallut cependant nous arrêter, la nuit venue, au bord d'un précipice. C'était notre dernier jour d'épreuve, et le lendemain nous aperçûmes à cinquante pas de nous, les premières maisons de la ville déserte de Choquiquirao. » (Lavandais, 1851 : 1040)

La cordillère de Vilcabamba a, depuis toujours, été le théâtre d'explorations passionnées. Nombreux sont ceux qui, comme Ernest de Sartiges cité ci-dessus (sous son nom de plume, Lavandais), l'ont vu comme un terrain propice à la « chasse aux trésors abandonnés par les derniers inkas ». Avec ses reliefs abrupts et ses forêts luxuriantes, la région forme, en effet, un décor tout à fait à la hauteur des fantasmes « des plus grands explorateurs fouet et machette en mains ».

Mais il n'est pas question ici d'exploration à la recherche de l'éternel dernier palais inka ou autre mythique « *Païtiti* ». Il s'agit d'une simple reconnaissance dans la vallée de l'Apurimac, dont l'objectif est de documenter le paysage archéologique, afin de disposer d'une vision générale sur la nature et l'histoire de son peuplement. Prospector une vallée interandine pose, toutefois, un certain nombre de difficultés auxquelles nous avons dû parer en mettant en œuvre une méthode de reconnaissance efficace et adaptée à un tel milieu.

Ce chapitre a donc comme objectif d'expliquer le développement des recherches sur le terrain et d'en exposer les résultats de manière synthétique. Pour cela, nous présentons, d'abord, la méthodologie mise en place afin de prospector notre aire d'étude et en discutons les résultats. Nous dressons, ensuite, un panorama général du paysage archéologique des zones prospectées.

4.1- PROSPECTIONS DANS LE CMVA

4.1.1- ETUDES PRELIMINAIRES

4.1.1.1- Définition des terrains

Avec ses 2000 Km², le cours moyen de la vallée de l'Apurimac forme une aire d'étude trop vaste pour une approche de terrain exhaustive¹. Pour cette raison, les reconnaissances archéologiques ont dû être circonscrites à des zones sélectionnées de façon préliminaire. Des quatorze zones orographiques qui composent la région d'étude, nous en avons ainsi retenu quatre qui sont présentées dans le tableau 4.1 et localisées sur la carte 4.1.

	Zone 1	Zone 2	Zone 3	Zone 4	T
Zone	Massif de Chuntawilka	Massif Hatun Urqu	Massif Yanaqucha	Vallée d'Arma	O
Type de zone (physiographie)	Versant	Versant	Versant	Vallée	A
Rive de l'Apurimac	Droite	Gauche	Gauche	Droite	L
Superficie (Km²)	138	30	167	242	577
Nombre de sites archéologiques déjà connus	3	1	1	44	48

Tableau 4.1- Zones du CMVA sélectionnées pour les prospections

La sélection des zones à prospector s'est opérée sur des critères archéologiques et géographiques que nous expliquons ci-dessous.

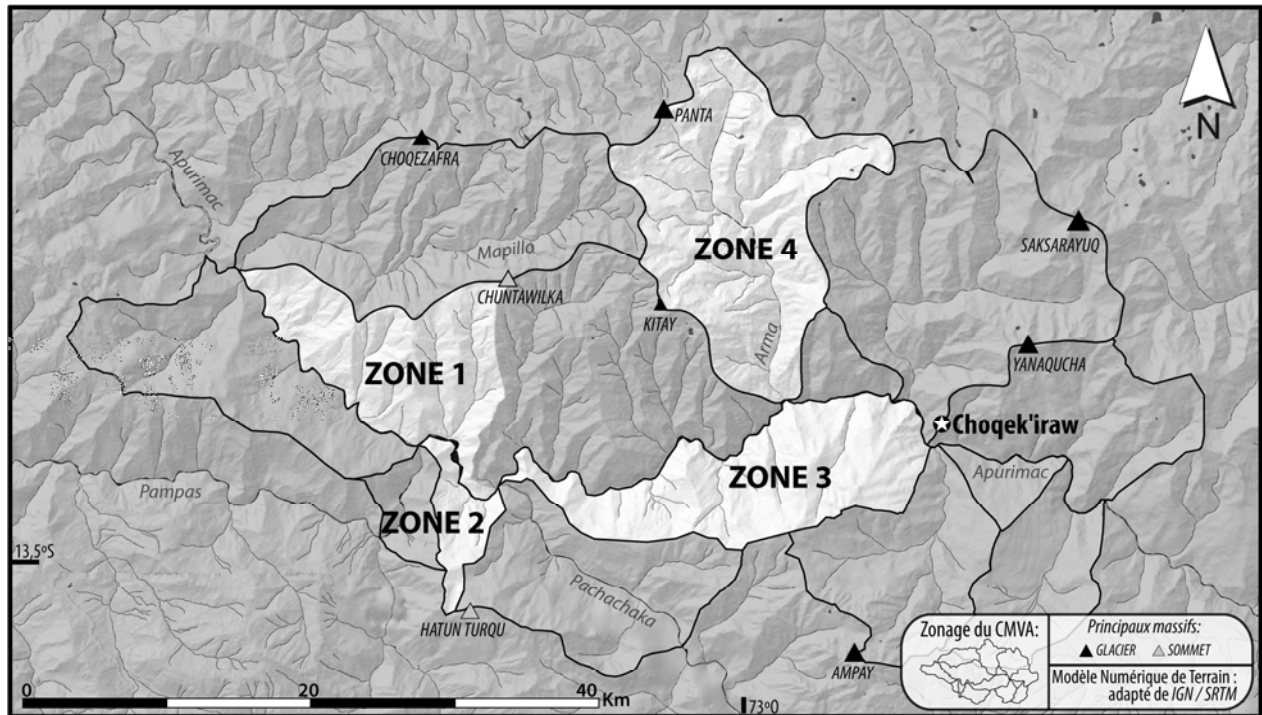
Du point de vue archéologique, nous avons opté pour les zones les moins connues, à l'exception de la vallée d'Arma qui avait été prospectée au préalable par Silva en 2003 (voir *supra*, 3.4.3). La reconnaissance de la vallée nous permet, en effet, de nous familiariser avec le paysage archéologique régional. Ainsi, c'est sur la base de l'examen des vestiges identifiés par Silva (2003a et 2003b) et de leur distribution dans le paysage² que nous avons mis au point une méthode de reconnaissance adéquate pour les prospections que nous avons réalisées ultérieurement dans les trois autres zones.

Du point de vue géographique, il nous a semblé important d'étudier les deux rives de l'Apurimac afin d'être en mesure de comparer leur occupation respective. En ce qui concerne les types de configurations physiographiques que nous avons définis dans le chapitre 1, nous avons privilégié les zones de versant ; d'une part, car l'archéologie des zones de vallée était déjà, au

1 Signalons, à titre de comparaison, que les prospections menées par Parsons (*et al.*, 1997) dans la région Tarama-Chinchayqocha, et par Bauer (2004) dans la région de Cuzco, ont couvert 800 et 1200 km², respectivement. Ces deux antécédents de prospections de régions montagneuses, au terrain abrupt (comparable à notre aire d'étude), montrent bien que la reconnaissance de l'ensemble du CMVA était hors de notre portée.

2 La vallée d'Arma présente, avec ses vastes versants découpés par de longs éperons, une configuration physiographique assez similaire à celle de la vallée de l'Apurimac (voir *supra*, 1.1.2.2.1).

moins partiellement, documentée, et d'autre part, parce que les zones de versant, qui se situent au cœur du CMVA, nous ont semblé plus représentatives de l'occupation de la vallée comme telle.



Carte 4.1- Les zones d'étude de terrain

4.1.1.2- Etudes préliminaires du paysage

Avant d'entreprendre les reconnaissances sur le terrain, nous avons étudié, de façon approfondie, les caractéristiques géo-environnementales de la région, avec l'objectif de mettre au point une logistique adaptée à un tel terrain et d'optimiser la probabilité de découverte de vestiges. Cette démarche visait aussi à déterminer les terrains prospectables et à conférer une certaine représentativité écologique et physiographique aux itinéraires de prospection sélectionnés (Binford, 1964 ; Schiffer *et al.*, 1978 ; Gallardo et Cornejo, 1986). Pour ces études préliminaires, les ressources cartographiques, l'imagerie aérienne et les modèles numériques de terrain disponibles ont été examinés de façon détaillée.

4.1.1.2.1- Cartographie et toponymie

Une quinzaine de cartes, dont la plus ancienne remonte à 1786, possèdent des données toponymiques pour la région³. Les toponymes consignés dans ces cartes ont été étudiés

³ Les cartes les plus intéressantes pour leur toponymie proviennent des sources suivantes : Oricaín, 1783 (dans Aparicio 1970) ; Colpaert, 1865 ; Wiener, 1880 ; Samanez, 1883 ; Bües, 1958[1936] ; *Instituto Geográfico Militar del Peru*, 1943, 1946 et 1957 ; *Instituto Geográfico Nacional del Peru*, 1969-1970, 1996, 1998 et 1998[1978] ; *Ministerio de Educacion - UEE*, 2003. Le lecteur peut se reporter à l'annexe sur les ressources cartographiques (p. 430) pour des informations plus détaillées sur ces documents.

attentivement afin (1) de localiser les sites historiques (mentionnés dans les sources écrites) et (2) de déceler des indices de l'existence de sites archéologiques⁴.

Comme nous l'avons déjà signalé dans le chapitre 2 (voir Tableau 2.5, p. 93), plusieurs sites mentionnés dans les sources historiques ont été identifiés sur les cartes. Les sites localisés dans les zones d'étude de terrain, tels que Qarku, Takmara et Kiuñalla, ont donc fait l'objet d'une attention particulière lors des prospections. Des vestiges archéologiques y ont été identifiés (voir *infra*, 9.1.1).

Dans les Andes, comme ailleurs, il est courant que les toponymes traditionnels se réfèrent à la dimension historique du lieu qu'ils désignent. Le cas échéant, ils constituent parfois de bons indicateurs de l'existence de vestiges archéologiques. Dans le CMVA, c'est le cas des toponymes quechua *Inkaraqay* et *Inkawasi*, qui signifient, respectivement, « le village abandonné de l'inka » et « la maison de l'inka »⁵ (d'après Holguín, 1989[1608]) et se réfèrent sans doute donc aux vestiges d'architecture préhispanique identifiés sur ces sites⁶. Mais, l'étude des toponymes consignés sur les cartes disponibles n'a pas permis de développer d'autre piste, car la plupart des noms de lieux se réfèrent aux caractéristiques physiologiques du paysage⁷.

4.1.1.2.2- L'imagerie aérienne

Le recours à l'imagerie aérienne est courant pour la reconnaissance archéologique. L'observation attentive des photos aériennes et des images satellites permet, en effet, d'identifier des sites archéologiques potentiels⁸. Dans des conditions optimales de visibilité des vestiges, ces images permettent même de dessiner des planimétries approximatives, comme l'ont fait Déodat et Lecoq (2009) pour certains villages préhispaniques de la région voisine de Chungui du département d'Ayacucho⁹.

4 Dans la région, l'essentiel de la toponymie est en langue quechua mais aussi, et plus rarement, en aymara dont l'on trouve parfois des bribes dans les noms de montagnes (voir annexe, tableau 1 et 2, p. 436 et 437). Nous tenons, ici, à remercier le linguiste César Itier, qui nous a bien aidé pour l'étude toponymique. Il ressort de cette étude que les toponymes possédant une sémantique à dimension historique sont rares. Ils sont surtout beaucoup moins nombreux, dans le CMVA, que dans d'autres régions andines, comme la région Intersalar en Bolivie, par exemple, où l'indication toponymique est à l'origine de 20% des sites identifiés par Lecoq (1999 : 42).

5 Dans le dictionnaire quechua d'Holguín (1989[1608]), on trouve « *pueblo despoblado* » à l'entrée « *Racay racay* » et « *corral* » pour « *Racay* ». Quant à « *Wasi* », c'est le mot quechua courant pour désigner la maison.

6 D'autres toponymes se réfèrent aussi probablement aux vestiges archéologiques des lieudits. C'est le cas, par exemple, de « *Ninaruniyuq* » et « *Ninabamba* », termes quechuas qui signifient respectivement « lieu qui possède des pierres ardentes » et « la petite plaine ardente » ; il est en effet courant dans les montagnes andines d'écouter des témoignages au sujet de flammes et de lueurs visibles la nuit sur les sites archéologiques contenant des tombes et autre caches aux trésors.

Les termes « *Patallaqta* », « *Machullaqta* », « *Ushnupata* » et « *Quchapata* » se réfèrent aussi sans doute aux vestiges archéologiques : le premier signifie « village d'altitude », le second « l'ancien village », le troisième « des puits en altitude » et le dernier à des « réservoirs en altitude ». Cela étant dit, signalons que l'ensemble de ces toponymes ont été recueillis sur le terrain et ne sont pas consignés sur les cartes, si bien qu'ils ne nous ont pas servis pour élaborer les itinéraires de prospections au préalable.

7 Lors des prospections, nous avons pu constater que la plupart des toponymes des endroits visités (aussi bien ceux mentionnés sur les cartes que ceux indiqués par les habitants de la région) se réfèrent aux caractéristiques du paysage : à la forme du relief, à la présence de faune ou de flore, à l'activité humaine réalisée en ce lieu, où encore à une combinaison de ces éléments.

8 Depuis Willey (1953), l'étude la photographie aérienne, et désormais de l'imagerie satellite, constitue une « étape obligée » et souvent très efficace, des approches régionales en archéologie (voir Garcia San Juan, 2005).

9 *Google Earth* consigne un cliché, en haute résolution (inférieure au mètre par pixel), fourni par l'entreprise *GeoEye*, de la région de Chungui. Dans les zones de *puna*, on perçoit distinctement les vestiges architecturaux, qui se trouvent dans un bon état de conservation. Sur la base de ces images et de quelques mesures complémentaires de terrain, une dizaine de plans de site ont pu être produits suivant cette technique, pour un résultat qui illustre très bien la morphologie et l'organisation spatiale des grands villages préhispaniques des alentours de Chungui (Lecoq, Déodat et Vivanco, 2009).

Mais peu de photographies aériennes existent sur le CMVA (voir Annexe, p. 437). Les séries disponibles ont été scrutées, sans résultat probant au niveau de l'identification de vestige archéologique, si ce n'est la localisation des principaux systèmes de terrasses agricoles.

Quant aux images satellites, les clichés *Landsat ETM+* proposés par la NASA (exploités pour les études géographiques présentées dans le chapitre 1) ne possèdent pas une résolution assez précise pour l'identification de vestiges¹⁰. Quelques images de meilleure qualité sont visibles parmi la mosaïque du logiciel *Google Earth* (voir Annexe, p. 438). Nous les avons également étudiées, mais à l'exception de deux sites de la vallée d'Arma où l'on distingue le plan au sol de quelques structures circulaires, aucun autre vestige architectural n'a pu être identifié ; ceci s'explique par la végétation dense et humide qui couvre une grande partie de la région et par l'état de conservation médiocre des vestiges.

Pour conclure sur ce point, signalons que l'étude de l'imagerie aérienne n'a donc pas été fructueuse sur le plan archéologique (car seul deux sites ont pu être repérés), mais qu'elle s'est tout de même révélée très utile, à posteriori, pour la délimitation précise des sites identifiés sur le terrain. Sur le plan géographique, ces images, qui fournissent une vision précise du couvert végétal, des habitats et des sentiers (etc.), ont aussi été précieuses pour l'orientation sur le terrain et pour la définition préliminaire des zones à prospecter de façon préférentielle.

4.1.1.3- Définition de zones de prospection préférentielle

En raison du relief accidenté et de la couverture végétale souvent exubérante, le CMVA forme un terrain peu adapté à la prospection archéologique. Ces limitations nous ont conduit à écarter certaines zones que les caractéristiques géo-environnementales rendaient difficilement accessibles.

Dans un premier temps, nous avons décidé d'exclure la plupart des zones couvertes de forêt de nos itinéraires de prospection. L'identification fortuite de vestiges architecturaux y est, en effet, très improbable sans une logistique conséquente que nous n'avons pas les moyens de mettre en œuvre. De plus, la végétation limite beaucoup la visibilité des vestiges dont la description devient problématique et aléatoire¹¹, ce qui pose problème pour la comparaison des sites sous-couverts avec les sites d'espace libre de végétation¹². C'est pour cette raison que la partie orientale de la zone 1 (versant du massif Chuntawilka), que nous aurions souhaité prospecter, a dû être écartée.

Dans un deuxième temps, il nous a paru raisonnable d'écarter les pentes les plus prononcées des zones de prospection. Pour ce faire, nous avons, sur la base des modèles numériques de terrain disponibles, discriminé les zones de pente supérieure à 25° ; ils sont, en effet, peu appropriés à la conservation des vestiges architecturaux et, de toute manière, peu

10 Les Images *Landsat ETM+* ont une résolution d'approximativement 15 mètres par pixel (<http://landsat.gsfc.nasa.gov/>), bien insuffisante pour l'identification de vestiges archéologiques. On distingue d'ailleurs à peine les villages actuels.

11 Dans les forêts du CMVA, il est possible de passer à quelques mètres d'une structure architecturale sans pouvoir la distinguer dans la forte végétation. Quant aux chances d'identifier du petit matériel comme la céramique, elles sont presque nulles.

12 Des attributs aussi basiques que l'extension du site sont difficiles à déterminer sous-couvert végétal.

propices pour l'implantation humaine¹³. Les terrains plats et dégagés correspondent, le plus souvent, aux crêtes des contreforts et des éperons latéraux (voir *supra*, 1.4.1.1). Nous avons donc pris le parti de prospecter de façon systématique les lignes de crête, d'autant plus qu'elles forment des contextes physiographiques correspondant au mode d'occupation du sol typique de l'époque préhispanique tardive (voir *supra*, 3.2.2.1.1.2). Dans les quatre zones d'études, les fortes pentes forment près de 65% de l'espace, alors que les terrains plats (inférieurs à 10°) n'en représentent que 5%.

Pour conclure, nous soulignerons donc que si la zone d'étude est vaste, le terrain « physiquement » prospectable est, en revanche, assez réduit.

4.1.2- LA PROSPECTION PEDESTRE

4.1.2.1- Organisation des terrains : aspects administratifs et logistiques

Au moment de la planification du projet de recherche, de nombreuses inconnues se sont présentées quant aux modalités de la prospection terrestre sur un tel terrain. D'abord, notre méconnaissance humaine de la région ne nous garantissait pas d'emblée une accessibilité totale au territoire, suivant des contraintes sociales et logistiques. Par ailleurs et compte tenu de l'originalité d'une démarche de prospection intensive au cœur d'une vallée interandine, nous ne disposons pas d'une idée quantifiable du coût en temps et en efforts physiques des reconnaissances à réaliser. Pour remédier à ce problème, nous avons programmé une phase de terrain préliminaire en 2006. Cette dernière consista en la reconnaissance succincte des vallées du Yanama et du Mapillo, afin de nous familiariser aux paysages *vilcabambinos*, et en une première mission de prospection archéologique dans la vallée d'Arma.

En 2007, trois missions de prospections ont été réalisées dans les zones : (1) du versant du massif Chuntawilka, (2) du versant du massif Toroyuq et (3) du vaste versant du massif Yanaqucha. Afin de disposer des autorisations administratives pour réaliser ces prospections, un projet, intitulé « *Proyecto de investigación arqueológica valle del Apurímac 2007* »¹⁴ (Saintenoy et Gallegos, 2007) a dû être élaboré. Cependant, dans une telle région rurale marginale, qui a été touchée de plein fouet par la violence de l'époque du Sentier Lumineux (dans les années quatre-vingt) et qui est, aujourd'hui, le théâtre de flux de contrebandes liés au narcotrafic, le bon déroulement du projet ne dépendait pas exclusivement d'une autorisation administrative. Le développement et l'entretien d'un bon rapport avec les autorités locales et la population a constitué un enjeu permanent qui nous garantissait l'accès aux terres des communautés paysannes et aux parcelles privées¹⁵. Nous avons ainsi toujours été bien accueillis dans les zones d'étude, où

13 Parsons (*et al.*, 2000 : 84) et Bauer (1992 : 68) qui ont réalisé des prospections (qu'ils qualifient de « systématiques ») dans diverses régions montagneuses des Andes centrales, ont également pris le parti de ne pas prospecter les pentes fortement inclinées. Remarquons cependant qu'il n'est pas exclu que, par endroit, certaines zones en pente puissent abriter, ponctuellement, des vestiges, comme à Choqek'iraw, où les terrasses à lamas sont installées sur un versant incliné à plus de 50°. Cela dit, il nous paraît difficile que des sites d'habitat aient été établis sur de telles pentes.

14 Le projet a été autorisé par la résolution n°836 de l'*Instituto Nacional de Cultura*. Le rapport correspondant, déposé à l'*INC*, consigne l'ensemble des informations d'ordre administratif et logistique (Saintenoy et Gallegos, 2007).

15 Pour cela, nous avons pris le soin de réaliser une mission préliminaire dont le but était de soumettre notre projet d'étude de terrain aux autorités locales. La réalisation des prospections aurait, en effet, été impossible sans la collaboration des communautés paysannes de la région, dont nous profitons de remercier ici l'intérêt et le soutien.

nous avons, en outre, pu recueillir de nombreuses informations d'ordre archéologique, écologique et ethnologique, auprès des habitants de la région, grâce à leur intérêt et leur générosité.

4.1.2.2- Déroulement des terrains : méthode de prospection pédestre

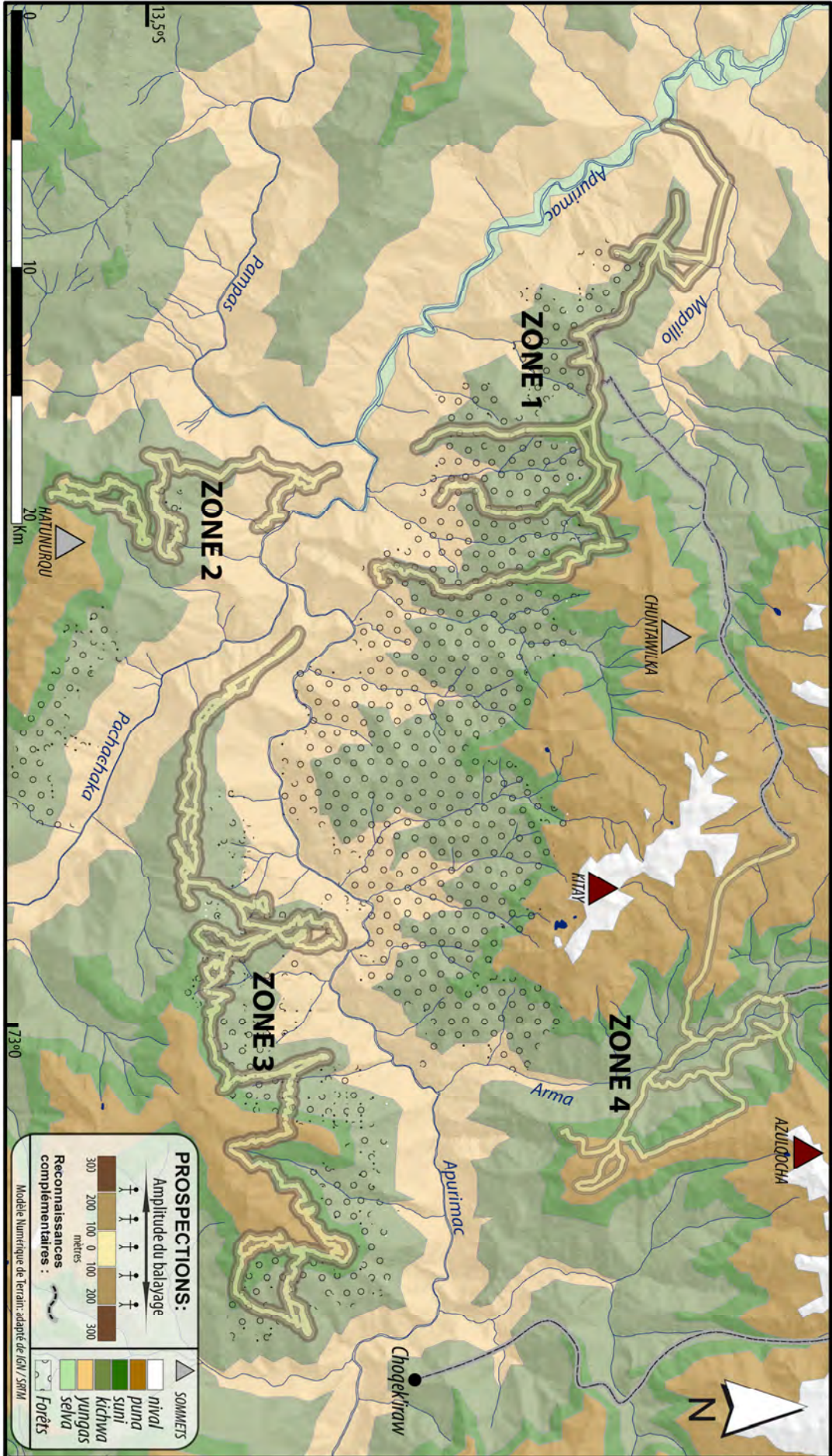
4.1.2.2.1- Logistique des prospections

En raison de l'éloignement de la région et des conditions difficiles d'accessibilité¹⁶, les missions se sont organisées en trois phases de prospection indépendantes, étalées entre juin et août 2007¹⁷. Chaque mission s'est déroulée sur une quinzaine de jours de terrain, au-delà desquels la fatigue et la quantité de données accumulées devenaient difficilement gérables.

Sur le terrain, l'amplitude des zones d'études conjuguée à la précarité, voire à l'inexistence, du réseau routier nous a souvent contraints à l'itinérance. Nous ne disposions pas de camp de base permanent, ni d'électricité pour le traitement immédiat des données. Nous résidions chez l'habitant et, généralement tous les deux ou trois jours (en fonction de l'avancée des prospections), nous déplaçons notre campement depuis lequel nous rayonnons.

¹⁶ Il faut près de deux jours pour se rendre sur les zones d'étude, en empruntant plusieurs bus.

¹⁷ Notons que ces mois correspondent à la saison sèche, la plus appropriée pour la prospection archéologique dans cette région proche du bassin amazonien.



Carte 4.2- Couverture des prospections

4.1.2.2.2- Intensité de la prospection

Les prospections pédestres ont été réalisées par cinq ou six prospecteurs, soit généralement quatre archéologues et un ou deux guides locaux¹⁸. Les zones de prospections préférentielles, définies au préalable, ont été couvertes par un balayage régulier. Lorsque la topographie le permettait, les prospecteurs ont été agencés en ligne et séparés par une distance, approximative et variable selon les conditions de visibilité, d'une cinquantaine à une centaine de mètres. Par ce type d'organisation, qui peut être qualifié d'« *extensif à basse intensité* » (Schiffer *et al.*, 1978 ; Cherry, 2005), nous avons privilégié l'amplitude de la couverture du terrain plutôt qu'une résolution détaillée¹⁹. L'objectif du projet était de déterminer la nature du peuplement de la région et focalisait donc l'établissement humain comme unité d'étude. La méthode employée ne permettait donc pas de disposer d'un registre systématique et détaillé des vestiges « hors-sites » (Ebert, 2001), comme des artefacts isolés par exemple. Enfin, il faut mentionner que plusieurs sites ont été identifiés grâce aux renseignements d'informateurs locaux (c'est le cas de la plupart des sites sous-couverts).

4.1.2.2.3- Registre des données

Sur le terrain, nous avons consigné les données archéologiques et géo-environnementales sur des fiches et des carnets de notes²⁰. La localisation des sites d'intérêt a été relevée par le système de positionnement par satellites²¹. Nous reportions les plus importants sur les cartes de terrain²² et sur les photos aériennes, afin de saisir immédiatement l'insertion des sites dans le paysage. L'ensemble des vestiges archéologiques et des paysages a été photographié et parfois aussi dessiné, afin de disposer d'un registre le plus exhaustif possible et de former une base de données visuelles pour l'étude postérieure en laboratoire. Les ensembles architecturaux les mieux

18 Nous tenons à remercier, ici, les personnes qui ont participé aux terrains : le co-directeur Homar Gallegos, les archéologues Rolando Ajata Lopez, Olivier Fabre et Isabelle Bejar Quispe, ainsi que les étudiants Henry Quispe, Wilbert Gamarra et Jefferson Reynaga Farfán. Enfin, Julio Mase, Mauro Mase, John Vallejo, Gregorio Urbano, Elias Marino, Fredy Aiquipa, Sr Roldan, Sr José, Sr. Urbano et Javier Chirino Reinaga, se sont tous révélés être d'excellents guides, sans lesquels nous n'aurions pas obtenu d'aussi bons résultats.

19 Comme nous pouvons le voir sur la carte 4.2, l'amplitude latérale maximale de nos balayages fut donc de l'ordre des six cent mètres. C'est aussi la mesure que nous avons utilisée pour évaluer les surfaces couvertes. Il convient, toutefois, de remarquer que cette valeur est légèrement surestimée. Afin d'enregistrer avec précision la couverture de la prospection, il eut été nécessaire que chaque prospecteur soit équipé d'un récepteur *GPS* ; or nous disposions que de deux ou trois dispositifs.

20 Pour ce faire, nous avons élaboré une fiche d'enregistrement de site avant les missions de terrain. Cette fiche a été adaptée au cours des missions, en fonction des spécificités du paysage archéologique régional. Finalement, les fiches de site ont été mises au propre en laboratoire. Les données ont été reportées dans un système de base de données, sous le software *Microsoft Excel* dont la flexibilité permettait, à la fois, l'analyse statistique et le traitement SIG sous *Esri Arcgis*.

21 Nous avons utilisé des récepteurs *GPS* simples qui localisent l'objet d'intérêt dans un rayon d'incertitude de plus ou moins cinq mètres. Les détails sur l'utilisation des *GPS* sont présentés dans la section géomatique en annexe.

22 Ces cartes ont été élaborées d'après la topographie, au 1/100000, de l'*Instituto Geografico Nacional del Peru*. Le modelé du terrain est représenté par des courbes de niveau tous les cinquante mètres. Ces cartes de terrain nous ont permis de localiser les sites d'intérêt, de recueillir et de confronter la toponymie usuelle à celle de l'*IGN*, ainsi qu'à évaluer la précision et l'exhaustivité des données topographiques fournies par l'*IGN*. Nous avons ainsi pu mesurer l'imprécision de la topographie *IGN*, concernant la toponymie et le réseau hydrographique, qui ont, de ce fait, pu être corrigés.

conservés ont fait l'objet d'un relevé topographique élémentaire²³, qui illustre la morphologie des établissements. Enfin, nous avons procédé au ramassage sélectif du matériel céramique de surface²⁴, afin de disposer de données relatives à l'affiliation chrono-culturelle des gisements.

4.1.2.3- Remarques relatives aux conditions de visibilité et de perception des vestiges

Selon les paysages en présence, les conditions de perception des vestiges archéologiques ne sont pas homogènes dans les zones d'études. Cet aspect mérite quelques commentaires afin de mieux cerner la nature du corpus de vestiges identifiés.

PUNA (3500-4000m)	
Physiographie	<u>Unités physiographiques en présence</u> : Sommets, Terrains plats et Pentas généralement peu prononcées.
	<u>Panorama</u> : dégagé (le plus souvent)
Couvert végétal	Herbe <i>Ichu</i>
Condition de visibilité	Les vestiges architecturaux sont identifiables dans un rayon de près de deux cent mètres. En revanche, l'herbe <i>ichu</i> d'altitude rend presque impossible l'identification de petit matériel en superficie (comme la céramique).
QUECHUA (2300-3500m)	
Physiographie	<u>Unités physiographiques en présence</u> : Crêtes, Replats et Pentas +/- prononcées.
	<u>Panorama</u> : Les zones de crêtes présentent un horizon ouvert et une bonne visibilité sur les pentes latérales. Dans les zones de pentes, la visibilité est satisfaisante vers l'aval.
Couvert végétal	Champs / Végétation graminée / Végétation arbustive humide / Forêt
Condition de visibilité	La visibilité dépend fondamentalement du type de couvert végétal : <ul style="list-style-type: none"> - Les champs labourés et les zones de culture sont propices à l'identification de petit matériel ; les vestiges architecturaux y sont, en revanche, souvent démontés. - Les zones de végétation à graminées et arbustive sont favorables à l'identification des vestiges architecturaux. - Les zones de forêts ont, à qqs exceptions près, été écartées des itinéraires de prospection. La plupart des vestiges architecturaux identifiés dans les bois l'ont été suivant les indications des informateurs locaux. Les découvertes fortuites sont rares.
YUNGA (1000-2300m)	
Physiographie	<u>Unités physiographiques en présence</u> : Promontoire, Terrasse fluviale, Plateau et Fortes pentes
	<u>Panorama</u> : dégagé sur les promontoires de fond de vallée ; sinon généralement restreint.
Couvert végétal	Sol rocailleux / Végétation arbustive sèche / Forêt
Condition de visibilité	Hormis dans les zones de forêt, les vestiges architecturaux sont identifiables à distance, d'autant plus en terrain plat. Cependant, le caractère accidenté des fonds de vallées constitue une limite d'horizon visuel. Sur les terrains rocailleux, le petit matériel n'est pas perceptible à plus de 3 m compte tenu de l'effet d'homochromie.

Tableau 4.2- Paysages et conditions de visibilité des vestiges archéologiques, dans le CMVA

Les conditions de visibilité varient beaucoup selon les étages écologiques et le caractère « ouvert/couvert »²⁵ du paysage. Les principaux facteurs relèvent de l'orographie et du type de couvert végétal (lui-même fonction de l'exploitation du sol). Le tableau 4.2, ci-dessus, résume les

23 Les mesures ont été prises à l'aide d'une boussole à visée, d'un clinomètre, d'une mire topographique et de décimètres. Les plans ne possèdent donc qu'une précision relative. Néanmoins, ils illustrent bien la morphologie de l'établissement et l'organisation spatiale des structures architecturales.

24 La méthode de ramassage de céramique est expliquée dans le chapitre 6, consacré à la céramique.

25 Par « paysage ouvert », nous qualifions les terrains occupant une situation topographique élevée (et/ou dégagée) et où le couvert végétal est peu développé. Dans le CMVA, les paysages ouverts sont, le plus souvent, de nature anthropique. Quant au « paysage couvert », il présente généralement une situation topographique encaissée (dans une *quebrada*, par exemple), où se développent naturellement, et rapidement, les forêts andines.

caractéristiques physiographiques et le faciès végétal de chaque étage écologique et synthétise leurs conditions de visibilité spécifiques pour l'identification des divers types de vestiges archéologiques.

4.1.2.4- Couverture et représentativité des prospections

Pour apprécier de façon critique les résultats des reconnaissances archéologiques et la pertinence de la méthode développée, nous présentons maintenant les données relatives à la couverture effective des prospections, ceci afin d'évaluer la représentativité géo-environnementale des itinéraires réalisés.

4.1.2.4.1- Couverture effective des zones d'étude

Sans compter la vallée d'Arma (la zone 4 qui, comme nous l'avons déjà expliqué, n'a pas été reconnue de façon ordonnée), les prospections ont permis de couvrir une petite centaine de kilomètres carrés (voir figure 4.1 et tableau 4.3) ; soit près du tiers de la superficie totale des zones d'étude (1, 2 et 3)²⁶, et 50% des zones « physiquement prospectables »²⁷.

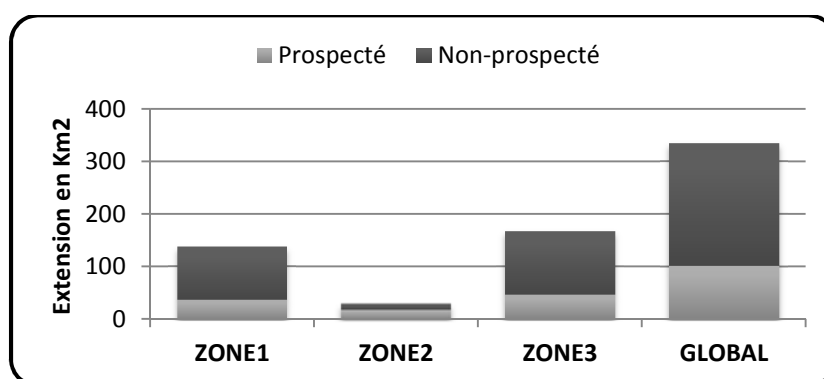


Figure 4.1- Couverture générale des zones d'étude

4.1.2.4.2- Représentativité géo-environnementale

Afin de dresser un panorama représentatif de la diversité géo-environnementale de la région, la prospection a été rationalisée suivant une stratification fonction de l'étagement

26 Comme le montre le tableau 4.3, dans les zones 1 et 3, près du tiers de l'espace a été examiné ; dans la zone 2, nettement moins étendue, plus de la moitié a été couverte.

27 Le concept de zone physiquement prospectable est défini plus haut (voir *supra*, 4.1.1.3). Ces 50% ont été calculés suivant l'exclusion des terrains de plus de 25° d'inclinaison, de la superficie des zones d'étude (sur le modèle numérique de terrain *IGN/SRTM*). Idéalement, une approche exhaustive du territoire doit être fondée sur une prospection systématique et une description géographique aussi complète que possible de l'espace en jeu (Johnson, 2005). Dans les Andes centrales, cependant, et à fortiori sur un tel terrain, la couverture totale est improbable (du moins sans la mise en place de moyens colossaux). Aussi, lorsqu'on lit l'expression « prospection systématique » (Parsons et *al.*, 2000 ; Bauer, 2004), il est courant que les auteurs ne tiennent pas compte de l'intensité réelle de la prospection et éludent les zones d'accès difficile. A ce propos, il faut signaler qu'il est généralement délicat d'évaluer l'intensité réelle des prospections dans les publications disponibles. Depuis quelques années, l'un des nombreux intérêts du développement des SIG, est la possibilité qu'ils offrent pour la quantification de la prospection archéologique, ce que nous proposons ici.

écologique et de la configuration physiographique. Le tableau 4.3, ci-dessous, compare la superficie des étages écologiques pour chaque zone, à la superficie couverte lors des prospections. Il rend, ainsi, compte, de façon précise, de la représentativité des prospections et permet de faire quelques commentaires.

ZONES D'ÉTUDE : SUPERFICIE DES ETAGES ECOLOGIQUES (en Km ²)								
	ZONE1	%	ZONE2	%	ZONE3	%	GLOBAL	%
PUNA	5,6	4%	0,003	0%	18	11%	24,2	7%
SUNI	11,2	8%	4,5	15%	19	11%	34,8	10%
QUECHUA	48,5	35%	8,1	27%	68	41%	124,4	37%
YUNGA	66,2	48%	16,8	57%	62	37%	144,7	43%
SELVAALTA	6,3	5%	0,1	0%	0	0%	6,5	2%
SUPERFICIE DES ZONES	137,8	100%	29,6	100%	167,0	100%	334,5	100%
/								
PROSPECTION : COUVERTURE (en Km ²)								
	ZONE1	%	ZONE2	%	ZONE3	%	GLOBAL	%
PUNA	1,3	4%	0,2	1%	7,0	15%	8,5	8%
SUNI	10,6	29%	5,4	30%	8,6	18%	24,6	24%
QUECHUA	16,4	45%	7,4	41%	25,4	54%	49,2	48%
YUNGA	8,3	22%	5,0	28%	5,7	12%	19,0	19%
SELVAALTA	0,2	1%	-	-	-	-	0,2	0%
TOTAL	36,9	100%	18,0	100%	46,7	100%	101,6	100%
COUVERTURE DES ZONES	27%		61%		28%		30%	
(en gris foncé, évaluation de la surface prospectée en fonction de l'étendue des zones d'étude)								

Tableau 4.3.- Stratification des prospections suivant l'étagement écologique

La couverture de l'étage de *puna* est assez fidèle (aux alentours de 8%) à la proportion de la superficie totale de cet étage écologique dans les zones d'études²⁸. Quant à l'étage *suní*, il est, en revanche, surreprésenté. Il s'agit, en effet, comme nous le verrons, d'une zone où se concentre un nombre élevé de vestiges archéologiques, si bien que nous y avons porté une attention privilégiée. L'étage quechua, qui forme, aujourd'hui, la principale zone de vie et de résidence (voir *supra*, 1.3.2.2), est, de fait, la région la plus accessible, du point de vue logistique ; c'est pourquoi la moitié de l'espace couvert par les prospections correspond à cet étage. Quant aux paysages de fond de vallée (les *yunga*), ils ont été peu explorés. Il s'agit, en effet, d'une zone au relief particulièrement accidenté, correspondant au cañon de l'Apurímac (très encaissé au niveau de la zone 3), si bien que son accès est souvent délicat, voire périlleux (falaises, éboulement, etc.). De plus, il existe aujourd'hui peu d'établissements humains où dresser des campements temporaires. Le climat y est également pénible pour la réalisation de longues marches. Par conséquent, les *yunga*, qui forment pourtant l'étage écologique le plus étendu dans les zones d'étude, sont sous-représentés dans nos prospections. Signalons, néanmoins, que la prospection

28 Toutefois, il faut signaler que la *puna* a fait l'objet de reconnaissance plus étendue dans la partie orientale de la zone 3, dans les environs de Kiuñfilla en face de Choqek'iraw.

des vastes terrasses fluviales des alentours de l'ex-hacienda Pasaje (zone 2), nous donne, comme nous l'expliquerons plus loin, un bon aperçu de l'occupation de ce type de paysage.

Pour conclure ces commentaires, il faut constater que, d'une manière générale, la stratification par étage écologique n'a pas pu être respectée de manière stricte. Toutefois, grâce à l'évaluation rigoureuse de la représentativité écologique des prospections, nous disposons d'un contexte précis pour l'étude des modes d'occupation du sol à l'époque préhispanique. Enfin, il faut souligner que les prospections ont, par ailleurs, permis de reconnaître l'ensemble des types d'unités physiographiques en présence²⁹.

4.2- RESULTATS DES PROSPECTIONS

Les reconnaissances réalisées en 2006 et 2007 dans les zones 1, 2, 3 et 4 du CMVA, ont permis d'identifier plus de cent cinquante sites archéologiques inédits, et d'en visiter près de vingt autres déjà été signalés par des recherches antérieures. Une petite dizaine de sites supplémentaires qui nous ont été signalés par nos informateurs locaux, n'ont pas pu être visités, mais ces ceux-ci nous en ont néanmoins dressé une description assez précise pour disposer d'une idée générale de la nature de leurs vestiges et de leur localisation. Notre corpus comprend donc un total de près de deux cent sites.

Les modes de découverte des sites sont détaillés dans le tableau 4.4 puis synthétisés sur la figure 4.2, ci-dessous.

	Zone1	%	Zone2	%	Zone3	%	Zone4	%	TOTAL	%
Sites inédits (découverte fortuite)	36	80%	34	64%	44	88%	12	24%	126	63%
Sites inédits (signalés par informateur local)	3	7%	15	28%	5	10%			23	12%
Sites déjà documentés (par des recherches antérieures)	3	7%	1	2%			13	25%	17	9%
Sites non-visités (d'après informateur)	3	7%	3	6%	1	2%			7	4%
Sites non-visités (déjà documenté)							26	51%	26	13%
Totaux	45	100%	53	100%	50	100%	51	100%	199	100%

Tableau 4.4- Modes de découverte des sites archéologiques (détaillés par zone)

29 Comme nous l'avons expliqué plus haut, les lignes de crêtes ont été reconnues de façon systématique. Mais la prospection a aussi permis de reconnaître l'ensemble des types d'unité physiographique présents dans la région : crête des éperons latéraux, crête des contreforts, sommet, replat, pente, terrasse fluviale ; seuls les glaciers n'ont pas été abordés. En ce qui concerne les pentes fortement inclinées, plusieurs d'entre elles ont été parcourues, bien que nous eussions décidé de les exclure des zones de prospection préférentielle ; aucun vestige archéologique n'y a été identifié.

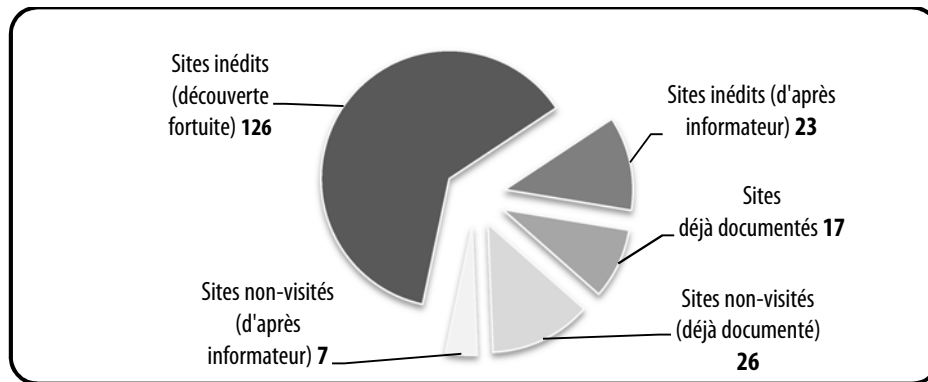


Figure 4.2- Modes de découvertes des sites archéologiques
(toutes zones confondues ; en gras, le nombre de sites)

4.2.1- NATURE DES SITES ARCHEOLOGIQUES IDENTIFIES

Nous concevons le « site archéologique », tel que le définit García San Juan (2005 : 24), comme « *un groupement spatialement défini et fonctionnellement significatif de vestiges matériels d'activités humaines réalisées dans le passé* »³⁰. Les sites archéologiques que nous avons identifiés dans le CMVA, sont surtout constitués de vestiges³¹ d'architecture et de matériel céramique. Nous en dressons maintenant une première classification, de caractère général, basée sur la nature des vestiges identifiées.

4.2.1.1- Nature des vestiges identifiés

De façon préliminaire, nous distinguons donc les sites archéologiques identifiés au cours des prospections d'après la nature des vestiges qu'ils recèlent. Les sites peuvent ainsi être classés

30 Le texte original que nous avons traduit est le suivant : « *agrupación espacialmente definida y funcionalmente significativa de vestigios materiales de actividades humanas desarrolladas en el pasado* » (García San Juan, 2005 : 24). En archéologie, le « site » est sans doute l'unité d'enregistrement et d'analyse la plus courante pour les approches régionales. Pourtant, il suffit de parcourir la littérature pour se rendre compte que son usage ne rend pas toujours compte d'un concept univoque. Dans le corps du texte, nous avons reproduit la définition très générale de García San Juan (2005) qui met en avant la spatialité et la fonctionnalité des vestiges. En géographie traditionnelle, le concept de site se réfère aux « *conditions naturelles existant préalablement à l'émergence d'un espace social* » (Levy et Lussault, 2003). D'autres définitions relevant du domaine de l'archéologie, comme celle de Leclerc et Tarrête (dans Leroi-Gourhan, 2005), mettent d'ailleurs en exergue cette dimension géographique. Ces auteurs le définissent, en effet, comme un « *gisement inséré dans un certain paysage, et que l'on considère dans ce qu'il a d'unique ; son emploi implique la volonté de comprendre cette insertion dans le paysage, et de chercher les raisons du choix par les hommes de cette implantation particulière [...]. Les sites peuvent être classés par le type de paysage qu'ont choisi les occupants [...]. Ils peuvent également être distingués par les modalités de l'installation ou les activités menées en ce lieu* ». Dans cette thèse, nous utilisons aussi souvent le terme d'établissement que nous concevons comme une implantation humaine (ayant entraînée une modification du paysage pour y habiter ou, du moins, y exercer une activité spécialisée), traduction du terme anglo-saxon « *settlement* » (« *asentamiento* » en espagnol) qui est traditionnellement employé dans les approches régionales (Willey, 1953 ; Stanish, 2001). Pour conclure, soulignons que nous utilisons, le plus souvent, le terme « site » dans son acception géographique, et que nous lui préférons « établissement » lorsque nous nous référons à la nature de son occupation.

31 Notre usage du terme « vestige » repose sur la définition qu'en font Leclerc et Tarrête (dans Leroi-Gourhan, 2005[1998] : 1153). Ils le définissent comme « *l'ensemble de tout ce qui témoigne des activités ou simplement de la présence ancienne des hommes en un lieu donné, qu'il s'agisse de ce qui reste d'eux-mêmes, d'objets abandonnés volontairement ou involontairement, des traces qu'ils ont laissés en modifiant leur milieu naturel ou de l'organisation qu'ils ont introduites entre tous ces éléments* ». Cette ample définition est assez large pour intégrer tous les objets susceptibles de constituer l'unité minimale d'enregistrement archéologique. Dans le contexte américaniste, il faut signaler que « vestige » constitue une traduction acceptable des concepts anglo-saxons, « *artefact* », « *ecofact* » et « *structure* », dont on ne possède pas d'équivalent en langue française, mais qui sont couramment utilisés dans le monde hispanophone. Le lecteur peut trouver une définition approfondie de ces concepts dans les manuels de Renfrew et Bahn (1998[1993] : 43-44) et dans celui de Sharer et Ashmore (1993[1987] : 114-117).

en trois grandes catégories : les sites à vestiges architecturaux, les gisements céramiques sans architecture (conservée) et d'autres sites, tels que les abris sous roche et les manifestations d'art rupestre isolé, classés dans une catégorie à part.

TYPE DE VESTIGES		ZONE1	ZONE2	ZONE3	ZONE4	Global	GENERAL
ARCHITECTURE	Structure isolée	3	4	7	5	10%	86%
	Ensemble architectural	22	23	29	34	55%	
	Ensemble architectural avec céramique	15	15	10	4	21%	
GISEMENT DE CERAMIQUE (sans architecture)	Gisement de céramique	3	1	1	3	4%	7%
	Artefact isolé (hors-site)		5			3%	
AUTRES	Abri sous roche aménagé	2	5	3	2	6%	8%
	Art rupestre isolé				3	2%	
TOTAUX (nombre de sites)		45	53	50	51	100% (173)	100% (199)

Tableau 4.5- Répartition des sites archéologiques d'après la nature de leurs vestiges

4.2.1.1.1- Les sites avec architecture

Comme on peut le constater sur le tableau 4.5, l'essentiel des sites (86%) recèlent des vestiges architecturaux en pierre. Ils correspondent, pour la plupart, à des ensembles de structures, plus ou moins nombreuses et variées, allant de petits groupes isolés à de vastes complexes architecturaux qui s'étendent sur parfois plus de vingt hectares. Les ensembles de structures de plan au sol circulaire forment la grande majorité des sites avec architecture (64%). Les systèmes de terrasses (16%) sont également assez répandus. Les autres sites, au faciès variés, recèlent des structures de formes quadrangulaires, des enclos, des terrassements, des canaux, des sections de chemin empierré, des plateformes, des puits empierrés, etc. (Figure 4.3). L'ensemble de ces structures architecturales, dont nous réalisons une étude détaillée dans le chapitre 5, forment les vestiges des sites d'habitat, des infrastructures du monde rural, des cultures funéraires, etc. de l'époque préhispanique³².

4.2.1.1.2- Les gisements de céramique (sans architecture)

Les gisements de céramique de surface sont bien plus rares que les sites architecturaux. Sur le terrain, l'identification de fragments de poterie (essentielle pour l'affiliation chrono-culturelle des sites) s'est limitée, à quelques exceptions près, aux champs récemment labourés et aux (environs des) villages où certains travaux de construction mettaient au jour le sous-sol au moment de notre visite. Seule une dizaine de gisements de céramique a été identifiée hors des

³² Lorsqu'ils sont bien conservés, les vestiges architecturaux constituent de bons indicateurs de la nature originale de l'établissement. C'est d'ailleurs, comme nous le verrons, sur le faciès architectural du site que repose notre diagnostic quant à la fonction probable des établissements préhispaniques identifiés.

sites architecturaux³³. Les gisements les plus fournis présentent, parfois, plus d'une vingtaine de fragments au mètre carré. Lorsque la quantité de fragments se limite à une petite poignée (un à trois) et qu'il n'existe aucune autre trace d'occupation associée, nous considérons qu'il est fort probable qu'il s'agisse de vestiges hors-site (leur présence relevant, sans doute, d'un phénomène post-dépositionnel).

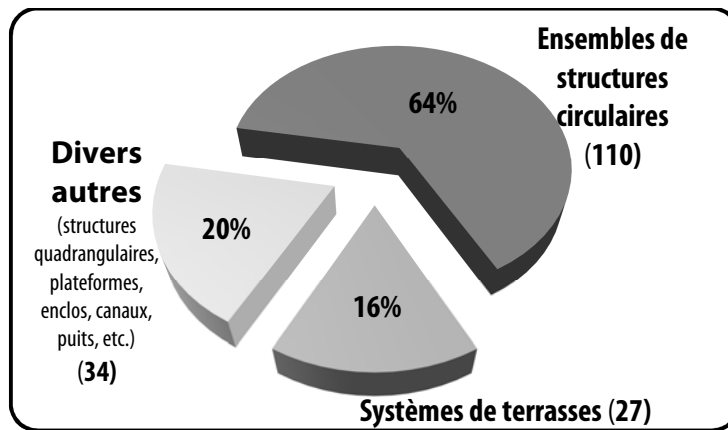


Figure 4.3- Répartition générale des sites avec architecture par type de vestiges
(entre parenthèse, le nombre de sites)

4.2.1.2- Délimitation et nomenclature des sites

D'une manière générale, le critère de base que nous avons considéré pour la délimitation du site archéologique est qu'il forme une étendue « *couverte, de façon presque continue, de vestiges d'une occupation ancienne et que ces derniers appartiennent à un même établissement* »³⁴ (Willey & Philips, 1958 : 18). Les sites ont été délimités sur le terrain, où l'emplacement des vestiges a été déterminé à l'aide du système de positionnement par satellites. L'extension des sites (qui apparaît dans les tableaux 4.7, 4.9, 4.11 et 4.13) a été calculée suivant l'intégration de ces points *gps* dans des groupements (*clusters*) spatiaux³⁵ (représentés par des polygones sur les cartes 4.3, 4.4, 4.5 et 4.6).

Pour ce qui est de la nomenclature, nous avons élaboré un système spécifique : chaque site comporte un numéro, n, précédé d'un préfixe de trois caractères correspondant à la division administrative minimale (en l'occurrence, la communauté paysanne) à laquelle il appartient (Tableau 4.6). Cette nomenclature a été adoptée afin de pouvoir ajouter, si besoin, des sites

33 Un tiers des sites architecturaux (soit quarante-et-un) présente du petit matériel culturel en surface. Ce dernier est composé, pour l'essentiel, de fragments de céramique car l'outillage lithique est très rare. La relative rareté de petite culture matérielle sur les sites architecturaux s'explique principalement par la couverture végétale, comme l'*ichu*, qui en limite considérablement la visibilité.

34 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *the site [...] is fairly continuously covered by remains of former occupation and the general idea is that these pertain to a single unit of settlement, which may be anything from a small camp to a large city.* » (Willey et Philips, 1958 : 18). La traduction est nôtre.

35 Sur les sites ayant fait l'objet d'un relevé *gps* systématique, c'est-à-dire où l'emplacement de chaque structure architecturale a été marquée, les groupements géométriques ont été réalisés à l'aide de l'outil *Geowizard Convex Hull (enveloppe convexe)*. Une zone tampon arbitraire de dix mètres a été définie autour des structures architecturales. Pour certains sites dont nous avons enregistré un nombre limité de points *gps* sur le terrain, nous avons eu recours à l'imagerie aérienne, pour la délimitation précise des ensembles de vestiges.

complémentaires qui pourraient être découverts lors de futures recherches dans les communautés paysannes concernées.

	Communauté paysanne	CODE	Nbre sites
Zone 1	Inkawasi	INK-n	17
	Qarku	QAR-n	28
Zone 2	Waskatay	WAS-n	26
	Takmara	TAK-n	23
	Pasaje	PAS-n	8
Zone 3	Kiuñalla	KIU-n	28
	San Juan de Karqeqi	SJN-n	25
Zone 4	Arma ³⁶	ARM-n	53

Tableau 4.6- Nomenclature des sites archéologiques

Cela dit, nous employons généralement le lieudit comme nom du site dans le texte. En effet, il nous semble que l'usage du lieudit rend l'identification plus aisée qu'un système de code, d'autant plus que ces lieudits sont autant de toponymes qui caractérisent l'identité (et parfois l'histoire) de ce lieu.

Enfin, il faut signaler que dans notre base de données, chaque site s'est vu attribué un numéro individuel qui apparaît dans les tableaux de présentations de sites (4.7, 4.9, 4.11 et 4.13). Nous utilisons ce numéro sur les cartes afin d'alléger la figuration des légendes et d'en améliorer ainsi la lisibilité. C'est aussi ce numéro qui est inséré dans le texte à la suite du lieudit (SNⁿ) pour que le lecteur puisse repérer le site dans les tableaux et sur les cartes.

4.2.2- PRESENTATION GENERALE DU CORPUS DE SITES ARCHEOLOGIQUES

La présentation des sites archéologiques, que nous exposons dans les pages suivantes, vise à opérer une synthèse des données générales relatives à leur localisation et à la nature de leurs vestiges. Les deux cent sites sont étalés dans quatre tableaux³⁷ (4.7, 4.9, 4.11 et 4.13) qui correspondent aux quatre zones d'étude sur le terrain. A chaque tableau, est associée une carte de localisation (4.3, 4.4, 4.5 et 4.6) où les sites sont représentés sous forme de polygones figurant leur étendue approximative. Pour chaque zone, un tableau complémentaire (4.8, 4.10, 4.12 et 4.14) synthétise les données relatives à la répartition géographique et à la densité des vestiges archéologiques. Afin d'ébaucher un panorama synthétique du paysage archéologique de chacune des zones et d'en clarifier la description, nous regroupons les sites suivant leur contexte géographique.

36 Comme la vallée d'Arma ne possède pas de communauté paysanne spécifique, nous avons employé le nom de la vallée pour la nomenclature des sites.

37 Dans la colonne « Type de vestiges », les initiales « ESC » signifient « Ensemble de Structures Circulaires », « STA » va pour « Système de Terrasses Agricoles », et « SQ » pour « Structure Quadrangulaire ».

4.2.2.1- Les sites archéologiques de la zone 1

Dans la zone 1, les prospections ont consisté en la reconnaissance systématique des lignes de crêtes, complétée par deux excursions dans les *yunga* des bas-versants du contrefort d'Inkawasi. Quarante-cinq sites (correspondant à près de cent hectares de vestiges, au total), ont été identifiés. Près de 90% d'entre eux présentent des vestiges architecturaux, plus ou moins bien conservés, selon la proximité des zones habitées aujourd'hui. Les sites se répartissent en quatre grands ensembles géographiques : le contrefort de la région d'Inkawasi et les trois éperons latéraux de Qarku, San Fernando et Chuntawilka.

L'ample crête du contrefort d'Inkawasi présente la plus grande densité de vestiges archéologiques. Mais comme il s'agit d'une zone densément peuplée aujourd'hui, les vestiges architecturaux en place sont assez peu nombreux. Mais il semble que la plupart des murs actuels (ex : parcellaires et premières assises des maisons) aient été bâtis avec les pierres des structures préhispaniques, dont on peut encore observer, à plusieurs endroits, l'empreinte du plan au sol. Compte tenu de l'état de conservation plutôt précaire des structures architecturales, l'importance des établissements préhispaniques de la crête du contrefort d'Inkawasi est surtout indiquée par les grandes étendues couvertes de petit matériel archéologique mobilier, d'où provient l'essentiel de la céramique diagnostique ramassée dans la zone 1 (voir *infra*, 6.1.2). L'ensemble de cette ligne de crête était sans doute aménagée à l'époque préhispanique.

Lors des excursions sur les bas-versants du contrefort d'Inkawasi, plusieurs sites ont pu être identifiés. On trouve notamment une grande quantité de fragments de céramique sous le village de Naranjal, ce qui pourrait traduire l'existence d'un établissement préhispanique important à cet endroit (SN⁴). Ailleurs, les vestiges observés correspondent, pour la plupart, à des systèmes de terrasses agrémentés de canaux et de parcellaires qui, comme nous le verrons, pourraient bien être d'origine précolombienne.

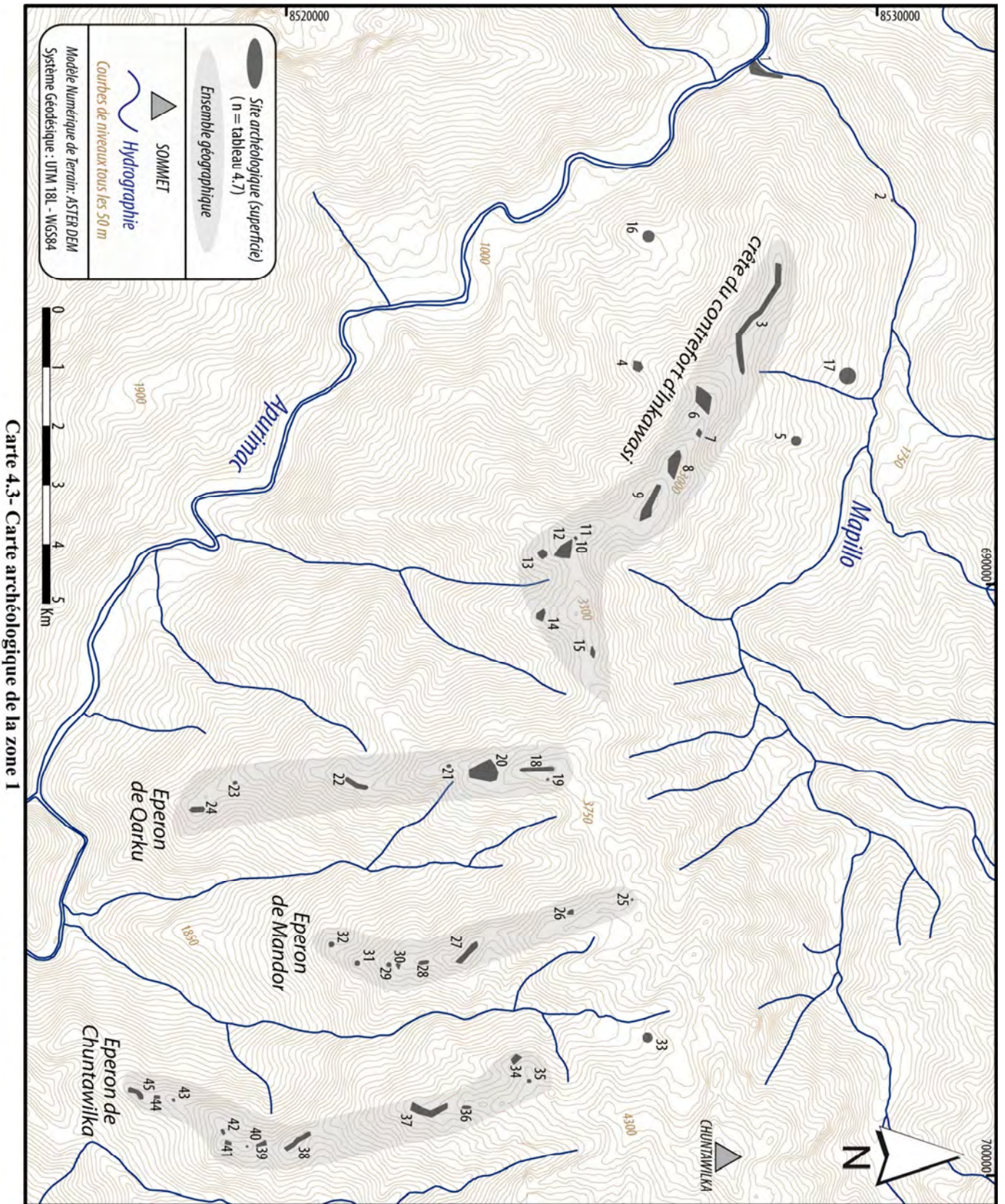
Dans la région orientale de la zone 1, les trois éperons latéraux présentent aussi de nombreuses traces d'occupation préhispanique. Les vestiges architecturaux y sont généralement bien conservés, en particulier dans les bois qui couvrent les éperons de San Fernando et Chuntawilka, entre 2500 et 3800 mètres d'altitude. Ils correspondent, pour la plupart, à des ensembles de structures circulaires qui se distribuent « verticalement » sur la crête des éperons. Comme le montre le tableau 4.8, l'étage *suni* présente la plus grande densité de vestiges et parmi les sites les plus étendus comme Villar1, Mandor1 et Quchapata (SN^{20,27} et 37).

	Nombre de sites	%	Superficie moyenne des sites (en ha)	Superficie totale de vestiges (en ha)	Densité (Superficie totale de vestiges / Superficie prospectée)
PUNA	2	4%	0,1	0,16	0,1%
SUNI	11	24%	2,6	28,91	3,4%
QUECHUA	26	58%	1,9	49,90	3,0%
YUNGA	6	13%	2,2	13,20	1,3%
Totaux	45	100%	2,0	92,17	2,5%

Tableau 4.8- Répartition des sites archéologiques et densité des vestiges dans la Zone 1

SITES			LOCALISATION			Mode de Découverte	Caractéristiques	
N°	Code	Nom (d'après le lieu-dit)	Emplacement géographique	Ecolo	Alt.		Type de vestige(s) *	Aire (en ha)
1	INK-1	Pumachaka	Contrefort Inkawasi / Terrasse fluviale rio Apurimac	yunga	997	Déjà documenté	ESQ + Céramique	4,94
2	INK-2	Cerakayuq	Vallée du Mapillo / Fond de vallée	yunga	1200	Fortuite	Mur isolé	0,03
3	INK-3	San Martin	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	2550	Fortuite	ESC + Céramique	13,72
4	INK-4	Naranjal1	Contrefort Inkawasi / Versant Apurimac / Eperon latéral	yunga	2237	Fortuite	Céramique	1,79
5	INK-5	Apaylla	Contrefort Inkawasi / Versant Mapillo	yunga	2114	Informateur (non-visité)	Céramique	1,66
6	INK-6	Corralpata	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	2796	Fortuite	ESC + Céramique	6,61
7	INK-7	Corink	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	2865	Fortuite	Mur isolé	0,46
8	INK-8	Inkawasi	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	3000	Fortuite	ESC + Céramique	5,42
9	INK-9	Patapampa	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	3100	Fortuite	ESC + Céramique	5,84
10	INK-10	Plateria1	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	3243	Fortuite	PF isolée + Céramique	0,01
11	INK-11	Plateria2	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	3240	Fortuite	Funéraire isolé	0,08
12	INK-12	Plateria3	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	3250	Fortuite	ESC + Céramique	4,62
13	INK-13	San Pedro	Contrefort Inkawasi / Versant Apurimac / Eperon latéral	quechua	3148	Informateur	ESC + Céramique	1,28
14	INK-14	Layampata	Contrefort Inkawasi / Versant Apurimac / Eperon latéral	quechua	3133	Informateur	ESC + Céramique	1,50
15	INK-15	Pacopata	Contrefort Inkawasi / Crête	quechua	3300	Informateur	ESC	0,51
16	INK-16	Naranjal2	Contrefort Inkawasi / Versant Apurimac	yunga	1600	Informateur (non-visité)	STA	2,43
17	INK-17	Aguilluyuq	Contrefort Inkawasi / Versant Mapillo	yunga	1732	Fortuite	STA	2,34
18	QAR-1	Ushnupata1	Eperon Qarku / Partie Haute	suní	3800	Fortuite	ESC	5,07
19	QAR-2	Ushnupata2	Eperon Qarku / Partie Haute / Versant Est	suní	3763	Fortuite	SC isolée	0,04
20	QAR-3	Villar1	Eperon Qarku / Partie Haute	suní	3650	Fortuite	ESC + Céramique	11,10
21	QAR-4	Villar2	Eperon Qarku / Partie Haute	suní	3532	Fortuite	ESC	0,13
22	QAR-5	Qarku	Eperon Qarku / Partie intermédiaire	quechua	3127	Fortuite	ESC + Céramique	1,95
23	QAR-6	Sillapata1	Eperon Qarku / Partie intermédiaire	quechua	2500	Fortuite	ESC	0,15
24	QAR-7	Sillapata2	Eperon Qarku / Partie intermédiaire	quechua	2445	Fortuite	ESC + Céramique	1,28
25	QAR-8	Abra ushto	Eperon Mandor / Partie Haute	puna	3954	Fortuite	SC isolée	0,02
26	QAR-9	Mandor puna	Eperon Mandor / Partie Haute	suní	3825	Fortuite	SC isolée	0,38
27	QAR-10	Mandor1	Eperon Mandor / Partie Haute	suní	3700	Déjà documenté	ESC + Céramique	3,01
28	QAR-11	Mandor2	Eperon Mandor / Partie Haute	suní	3550	Fortuite	ESC	0,52
29	QAR-12	Mandor3	Eperon Mandor / Partie Haute	quechua	3427	Fortuite	ESC	0,19
30	QAR-13	Mandor4	Eperon Mandor / Partie Haute	quechua	3369	Fortuite	ESC	0,21
31	QAR-14	Mandor5	Eperon Mandor / Partie Haute	quechua	3130	Fortuite	ESC	0,33
32	QAR-15	Mandor6	Eperon Mandor / Partie Haute	quechua	2866	Fortuite	Terrassement isolé	0,33
33	QAR-16	Totorayuq	Quebrada Pintoq / Partie Haute / Qda Alto Andina	suní	3818	Informateur (non-visité)	Enclos isolé	1,56
34	QAR-17	Queullaqucha	Eperon Chuntawilka / Versant Ouest / Eperon 2ndaire	suní	3805	Fortuite	STA	1,11
35	QAR-18	Chuntawilka corral	Eperon Chuntawilka / Versant Ouest / Qda Alto Andina	puna	3950	Fortuite	Enclos isolé	0,14
36	QAR-19	Kintuna	Eperon Chuntawilka / Partie Haute	suní	3845	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,33
37	QAR-20	Quchapata	Eperon Chuntawilka / Partie Haute	suní	3728	Fortuite	ESC + Céramique	5,67
38	QAR-21	Pacaypata1	Eperon Chuntawilka / Partie intermédiaire	quechua	3076	Fortuite	ESC + Céramique	2,50
39	QAR-22	Pacaypata2	Eperon Chuntawilka / Partie intermédiaire	quechua	2958	Fortuite	ESC	0,62
40	QAR-23	Pacaypata3	Eperon Chuntawilka / Partie intermédiaire	quechua	2968	Fortuite	ESC	0,02
41	QAR-24	Pacaypata4	Eperon Chuntawilka / Partie intermédiaire	quechua	3000	Fortuite	ESC	0,35
42	QAR-25	Pacaypata5	Eperon Chuntawilka / Partie intermédiaire	quechua	2900	Fortuite	ESC	0,20
43	QAR-26	Pacaypata6	Eperon Chuntawilka / Partie intermédiaire	quechua	2565	Fortuite	ESC	0,09
44	QAR-27	Pacaypata7	Eperon Chuntawilka / Partie intermédiaire	quechua	2543	Fortuite	ESC	0,25
45	QAR-28	Pacaypata8	Eperon Chuntawilka / Partie intermédiaire	quechua	2529	Fortuite	ESC + Céramique	1,42

Tableau 4.7- Sites archéologiques de la Zone 1 (localisation et caractéristiques générales) (* voir la note 40)



Carte 4.3- Carte archéologique de la zone I

4.2.2.2- Les sites archéologiques de la zone 2

Dans la zone 2, qui est, rappelons-le, la moins étendue, cinquante-trois sites archéologiques (pour plus de soixante hectares de vestiges, au total) ont été identifiés. Ils se regroupent en cinq ensembles géographiques : les sommets Toroyuq-Piruruyuq, la vallée en auge de Waskatay, le versant Apurimac du massif, l'éperon qui naît au niveau du village de Takmara et s'étend vers le fond de vallée, ainsi que l'imposant promontoire, appelé Mankan Churku, qui se trouve au pied de cet éperon (Carte 4.4).

Les sommets Toroyuq, Piruruyuq et Chamilku (qui couronnent le versant Pachachaka du massif) sont reliés par une ligne de crête (s'étendant sur près de cinq kilomètres) qui a été totalement prospectée. Huit établissements préhispaniques y ont été identifiés. Il s'agit de grands ensembles architecturaux (s'étendant sur un total de près de vingt hectares), assez bien conservés. Ils sont composés, pour l'essentiel, de structures circulaires. Cette occupation explique la forte densité de vestiges des étages *puna* et *suni* qui apparaît dans le tableau 4.10.

Au pied de ces sommets, plusieurs petits sites ont été identifiés dans la vallée en auge de Waskatay. On y trouve des structures architecturales isolées (surtout des enclos dont l'origine préhispanique est incertaine) et deux abris sous roche aménagés recèlent des restes funéraires en très mauvais état de conservation.

Le vaste versant du massif, ouvert sur la vallée de l'Apurimac, est parsemé de plusieurs sites dispersés entre 3000 et 1000 mètres d'altitude. On y observe des vestiges architecturaux qui correspondent, pour la plupart, à d'ensembles de terrasses. A l'ouest, le versant est bordé d'un long éperon latéral. Son occupation possède une configuration « verticale » comparable à celle des éperons de la zone 1, bien que les sites soient, pour la plupart, moins étendus et que leurs vestiges se trouvent dans un état de destruction plus avancé. L'un d'entre eux, Ninarumiyuq (SN°89), a permis de constituer la plus grande collection de céramique décorée ramassée lors des prospection.

Au pied de cet éperon, le promontoire Mankan Churku, qui domine la confluence du Pampas avec l'Apurimac, recèle six petits ensembles architecturaux, surtout composés de structures circulaires. Ils sont établis sur les hauteurs du promontoire.

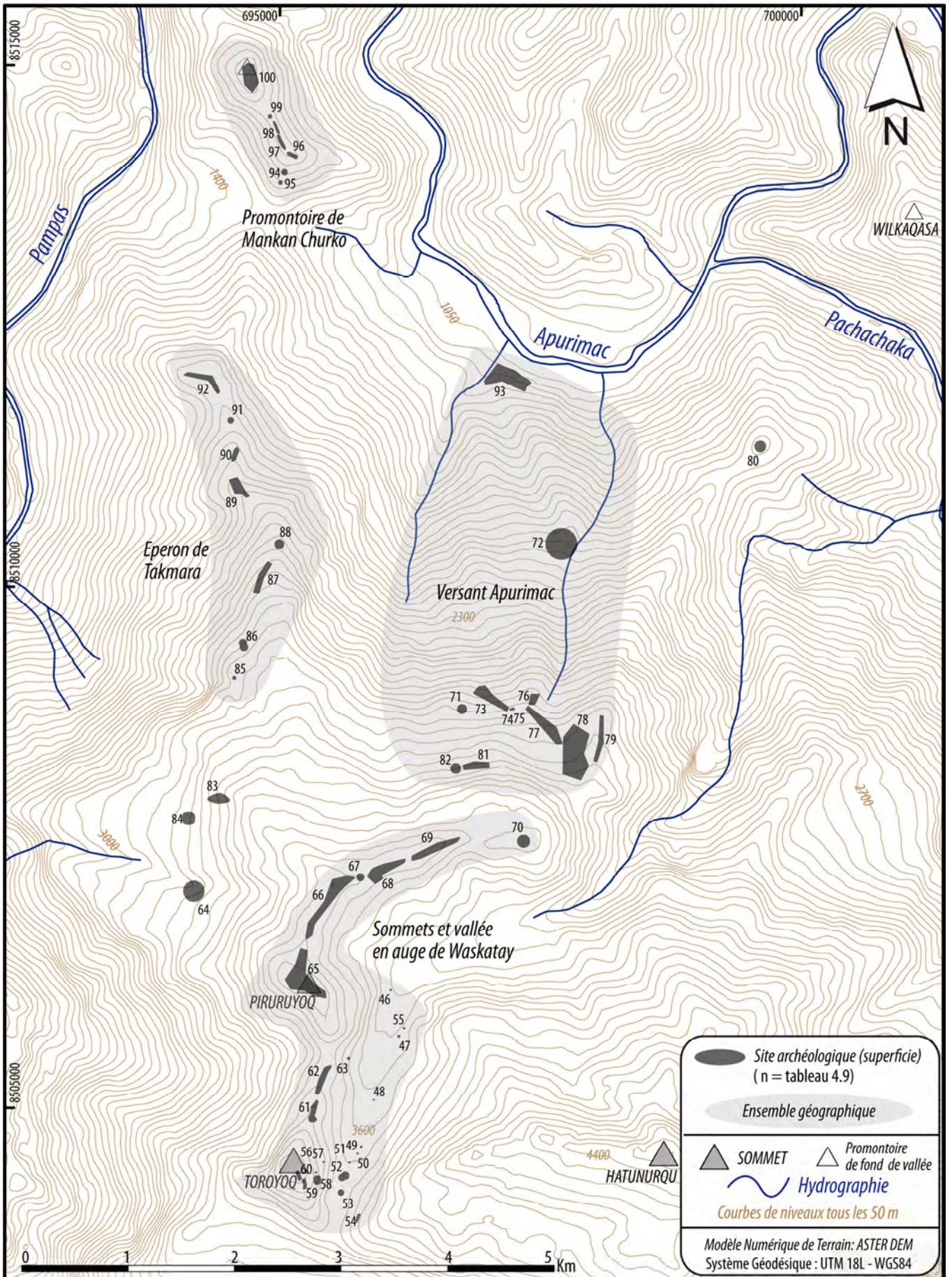
	Nombre de sites	%	Superficie moyenne des sites (en ha)	Superficie totale de vestiges (en ha)	Densité (Superficie totale de vestiges / Superficie prospectée)
PUNA	2	4%	0,2	0,34	2,8%
SUNI	20	38%	1,0	19,62	5,0%
QUECHUA	20	38%	1,4	27,66	3,2%
YUNGA	11	21%	1,5	16,90	3,2%
Totaux	53	100%	1,2	64,53	3,6%

Tableau 4.10 - Répartition des sites archéologiques et densité des vestiges dans la Zone 2

4.2- RESULTATS DES PROSPECTIONS

SITES			LOCALISATION			Mode de Découverte	Caractéristiques	
N°	Code	Nom (d'après le lieu-dit)	Emplacement géographique	Ecolo	Alt.		Type de vestige(s) *	Aire (en ha)
46	WAS-1	Waskatay1	Vallée Waskatay / Rive gauche	quechua	3463	Fortuite	Céramique	0,001
47	WAS-2	Waskatay2	Vallée Waskatay / Rive droite	suní	3533	Informateur	Abris sous roche funéraire	0,012
48	WAS-3	Waskatay3	Vallée Waskatay / Rive droite	suní	3574	Fortuite	Céramique	0,001
49	WAS-4	Waskatay4	Vallée Waskatay / Rive gauche	suní	3636	Fortuite	Voie empierrée	0,002
50	WAS-5	Waskatay5	Vallée Waskatay / Rive gauche	suní	3650	Fortuite	Céramique	0,002
51	WAS-6	Waskatay6	Vallée Waskatay / Rive gauche	suní	3656	Fortuite	Section de canal isolée	0,001
52	WAS-7	Waskatay7	Vallée Waskatay / Rive gauche	suní	3697	Fortuite	Enclos isolé	0,455
53	WAS-8	Waskatay8	Vallée Waskatay / Rive gauche	suní	3700	Fortuite	Enclos isolé	0,152
54	WAS-9	Pikchupata	Vallée Waskatay / abra / Rive gauche	suní	3776	Informateur	Abris sous roche funéraire	0,052
55	WAS-10	Waskatay10	Vallée Waskatay / Rive droite	suní	3538	Fortuite	Abris sous roche funéraire	0,003
56	WAS-12	Toroyuq1	Cerro Toroyuq / Versant est	suní	3808	Fortuite	Céramique	0,001
57	WAS-13	Toroyuq2	Cerro Toroyuq / Versant est	suní	3873	Fortuite	Céramique	0,001
58	WAS-14	Toroyuq3	Cerro Toroyuq / Versant est	suní	3852	Fortuite	ESC + Céramique	0,350
59	WAS-15	Toroyuq4	Cerro Toroyuq / Versant sud	puna	3932	Fortuite	ESC	0,187
60	WAS-16	Toroyuq5	Cerro Toroyuq / Versant sud	puna	3987	Fortuite	ESC	0,157
61	WAS-17	Iglesiachayuq1	Cerro Toroyuq / Versant nord	suní	3800	Fortuite	ESC + Céramique	0,745
62	WAS-18	Iglesiachayuq2	Cerro Toroyuq / Versant nord	suní	3745	Fortuite	ESC + Céramique	1,078
63	WAS-19	Iglesiachayuq3	Cerro Toroyuq / Versant nord	suní	3605	Fortuite	STA	0,007
64	WAS-20	Pakaylla	Cerro Piruruyuq / Versant sud	quechua	3184	Informateur (non-visité)	Abris sous roche funéraire	2,752
65	WAS-21	Piruruyuq	Cerro Piruruyuq / Sommet & Versant nord	suní	3850	Fortuite	ESC + Céramique	6,356
66	WAS-22	Muñayuq	Crête Piruruyuq-Muñayuq	suní	3750	Fortuite	ESC + Céramique	4,662
68	WAS-24	Tastapata	Crête Muñayuq-Chamilku	suní	3700	Fortuite	ESC + Céramique	2,631
69	WAS-25	Quchapata	Crête Muñayuq-Chamilku	suní	3700	Fortuite	ESC + Céramique	2,208
70	WAS-26	Chamilku	Crête Muñayuq-Chamilku	suní	3650	Informateur	ESC	0,902
71	TAK-1	Ataquapata	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	2994	Informateur	STA	0,485
72	TAK-2	Llojiyuq	Versant Apurimac / Partie intermédiaire	yunga	2032	Informateur (non-visité)	STA	6,543
73	TAK-3	Unkapukro	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	2900	Informateur	STA	2,263
74	TAK-4	Pakayaku1	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3020	Informateur	Abris sous roche funéraire	0,004
75	TAK-5	Pakayaku2	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3024	Informateur	ESC	0,010
76	TAK-6	Pakayaku4	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3006	Informateur	STA	0,538
77	TAK-7	Pakayaku5	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3103	Informateur	STA	2,881
78	TAK-8	Muyunku	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3182	Informateur	ESC	9,428
79	TAK-9	Llaullipata	Eperon Llaullipata / Partie haute	quechua	3130	Informateur	ESC	1,262
80	TAK-10	Ullaspata	Promontoire Ullaspata / Partie basse	yunga	2050	Informateur (non-visité)	ESC	0,704
81	TAK-11	Markhupata	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3308	Informateur	STA	1,208
82	TAK-12	Sinuachayoc	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3301	Informateur	ESC	0,572
83	TAK-13	Caputuchayuq	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3344	Fortuite	STA	1,166
84	TAK-14	Sirankay	Versant Apurimac / Partie haute	quechua	3201	Fortuite	Céramique	1,041
85	TAK-15	Mutuyupukro1	Eperon Takmara-Mankan Churku / Partie haute / Versant ouest	quechua	2987	Fortuite	STA	0,028
86	TAK-16	Mutuyupukro2	Eperon Takmara-Mankan Churku / Partie haute	quechua	2934	Fortuite	ESC	0,514
87	TAK-18	Unkapukro	Eperon Takmara-Mankan Churku / Partie haute	quechua	2756	Fortuite	STA	1,344
88	TAK-19	Inkilpukro	Eperon Takmara-Mankan Churku / Partie haute	quechua	2686	Fortuite	ESC	0,461
89	TAK-20	Ninarumiyuq	Eperon Takmara-Mankan Churku / Partie intermédiaire	quechua	2414	Informateur	ESC + Céramique	1,342
90	TAK-21	Cruzpata1	Eperon Takmara-Mankan Churku / Partie intermédiaire	quechua	2350	Fortuite	STA	0,360
91	TAK-22	Cruzpata2	Eperon Takmara-Mankan Churku / Partie intermédiaire	yunga	2250	Fortuite	ESC	0,151
92	TAK-23	Tintowaqachina	Eperon Takmara-Mankan Churku / Partie intermédiaire	yunga	2200	Informateur	ESC + Céramique	1,205
93	PAS-1	Limichimpa	Versant Apurimac / Partie basse	yunga	1148	Déjà documente	STA+ Céramique	5,071
94	PAS-2	Mankan Churku1	Promontoire Mankan Churku / Versant sud	yunga	1800	Fortuite	Terrassement + Céramique	0,045
96	PAS-4	Mankan Churku3	Promontoire Mankan Churku / Versant sud	yunga	1800	Fortuite	ESC + Céramique	0,191
97	PAS-5	Mankan Churku4	Promontoire Mankan Churku / Versant sud	yunga	1800	Fortuite	ESC + Céramique	0,250
98	PAS-6	Mankan Churku5	Promontoire Mankan Churku / Versant sud	yunga	1800	Fortuite	ESC + Céramique	0,140
99	PAS-7	Mankan Churku6	Promontoire Mankan Churku / Versant sud	yunga	1950	Fortuite	ESC	0,047
100	PAS-8	Mankan Churku7	Promontoire Mankan Churku / Sommet	yunga	1800	Fortuite	Enclos isolé + Céramique	2,557

Tableau 4.9- Sites archéologiques de la Zone 2 (localisation et caractéristiques générales) (* voir la note 40)



Carte 4.4- Carte archéologique de la zone 2

4.2.2.3- Les sites archéologiques de la zone 3

Avec cinquante sites identifiés couvrant un total de cent quatre-vingt hectares, la zone 3 semble, dans l'état actuel des recherches de terrain, avoir été la région la plus aménagée à l'époque préhispanique. Signalons toutefois que la grande extension de la superficie totale des vestiges s'explique par la présence de quelques sites de grandes dimensions, puisque cinq d'entre eux avoisinent, en effet, les vingt hectares. On distingue sept ensembles géographiques de sites archéologiques. Dans la section orientale du massif, on trouve : la vallée de Kiuñalla, le gigantesque éperon Qoriwayrachina et la *quebrada* Tinkuq. Sa section centrale est traversée par les éperons Ankasulkana, Ayaviri et Ccarabamba. Sa section occidentale est formée par le long contrefort qui s'étend entre Takmara et le contrefort de Wilkaqasa.

Comme on peut le voir sur le tableau 4.12, la zone 3 se distingue par une occupation de la *puna* plus importante que dans les autres zones d'étude sur le terrain. La grande majorité des établissements de *puna* de la zone 3 se trouve sur le puissant éperon de Qoriwayrachina qui a été prospecté de façon assez intensive. La quinzaine de petits sites identifiés (d'ailleurs, les seuls visibles dans les grandes étendues d'*ichu*) recèlent principalement des structures circulaires et nombre d'enclos, ce qui reflète l'occupation singulière de cette zone située juste en face de Choqek'iraw. Avec un demi-hectare en moyenne, ces sites sont, en effet, un peu plus grands que les établissements de *puna* des autres zones. Toutefois, il faut remarquer que la densité globale d'occupation de la *puna* de la zone 3 ne paraît pas foncièrement plus élevée qu'ailleurs. Dans la *quebrada* d'altitude adjacente, où s'écoule le Tinkuq, on trouve le même type de petits ensembles architecturaux à l'étage *suní*.

Dans la section centrale de la zone 3, la plupart des sites identifiés correspondent à de grands établissements de structures circulaires localisés sur les crêtes des éperons Ankasulkana, Ayaviri et Ccarabamba. Parmi eux, l'éperon de Ccarabamba pourrait avoir été le plus densément aménagé à l'époque préhispanique. Sa ligne de crête présente, en effet, cinq ensembles de structures circulaires, dont le plus grand atteint vingt hectares. Outre les ensembles de structures circulaires, plusieurs systèmes de terrasses ont été identifiés dans les environs de l'éperon de Ccarabamba, dont les plus étendus sont localisés sur les replats de Waywayo et Karqeqi, de part et d'autre de l'éperon.

Sur la crête du long contrefort qui forme la section occidentale de la zone 3, on trouve, au lieu-dit Totoraki (SN°149), les vestiges architecturaux d'un des établissements préhispaniques les plus étendus de la région. Il semble, qu'à l'image du contrefort d'Inkawasi (zone 1), la crête du contrefort de Takmara ait été densément occupée à l'époque préhispanique. Un autre grand établissement préhispanique devait, d'ailleurs, se situer à l'emplacement de l'actuel village de Takmara (SN°147). On y trouve, en effet, une grande quantité de céramique préhispanique en surface, dans les champs attenants aux habitations du village. On y observe aussi quelques vestiges architecturaux dans les environs du cimetière. Comme nous le verrons (voir *infra*, 9.1.1.2.2), l'occupation préhispanique de la région pourrait être associée à l'exploitation des mines de sel gemme qui se trouvent dans la partie basse du contrefort. Bien qu'aucune trace matérielle d'exploitation préhispanique n'ait pu être identifiée sur le site d'extraction actuelle, dénommé Kachikunka³⁸ (SN°152), la proximité de vestiges de grands établissements, tel Pajonal

38 En français, on peut traduire le terme quechua « *kachi kunka* » par l'expression, la « gorge du sel ».

(SN°151), semble indiquer que les mines de sel pourraient avoir formé une ressource économique importante de la région.

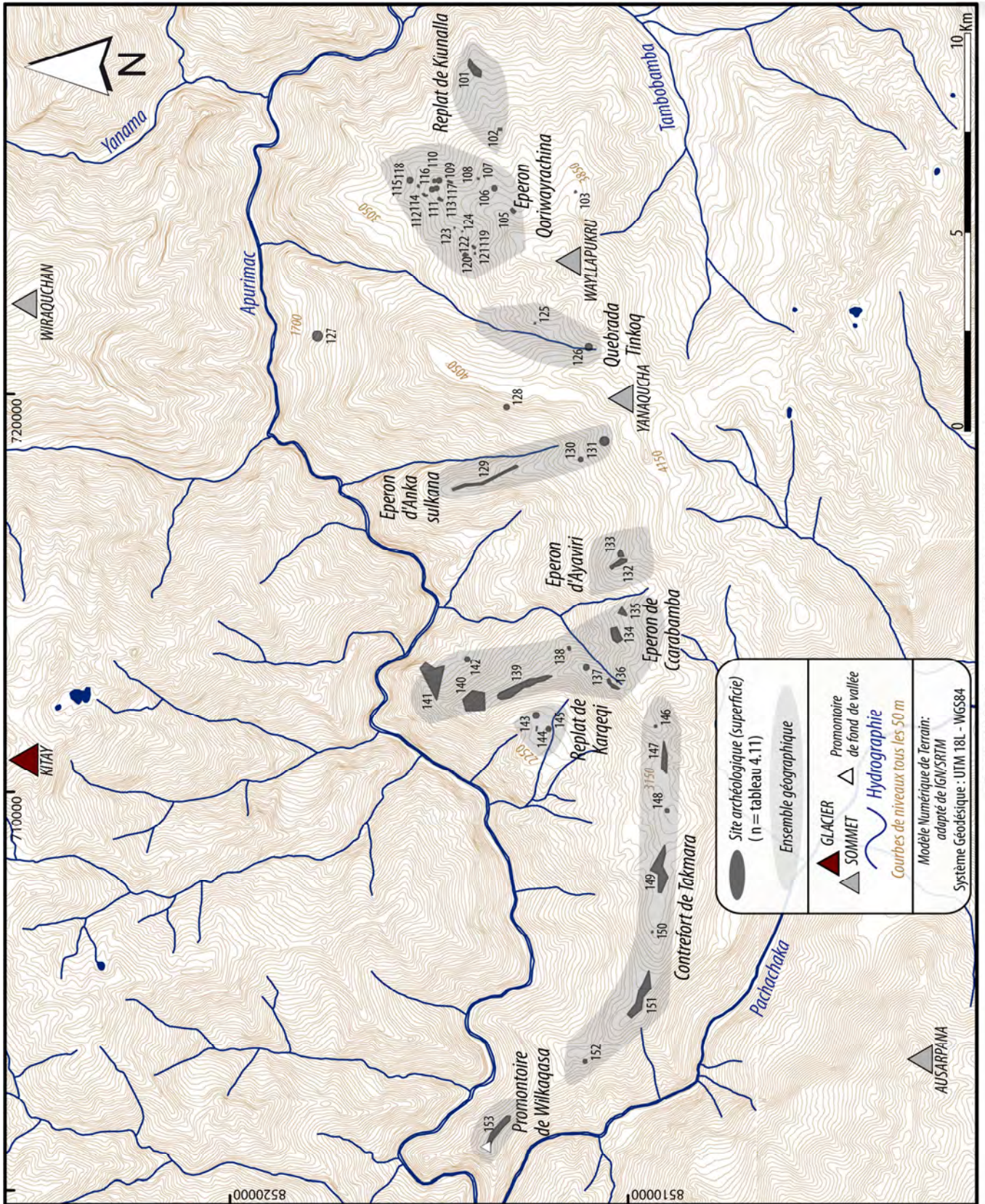
	Nombre de sites	%	Superficie moyenne des sites (en ha)	Superficie totale de vestiges (en ha)	Densité (Superficie totale de vestiges / Superficie prospectée)
<i>PUNA</i>	17	34%	0,5	7,73	1,1%
<i>SUNI</i>	11	22%	1,3	14,25	1,7%
<i>QUECHUA</i>	18	36%	6,4	115,19	4,5%
<i>YUNGA</i>	4	8%	10,7	42,77	7,5%
Totaux	50	100%	3,6	179,95	3,9%

Tableau 4.12- Répartition des sites archéologiques et densité des vestiges dans la Zone 3

4.2- RESULTATS DES PROSPECTIONS

SITES			LOCALISATION			Mode de Découverte	Caractéristiques	
N°	Code	Nom (d'après le lieu-dit)	Emplacement géographique	Ecolo	Alt.		Type de vestige(s) *	Aire (en ha)
101	KIU-1	Kiuñaalla mirador	Vallée de Kiuñaalla	quechua	2939	Fortuite	STA + Céramique	6,29
102	KIU-2	Inkapaqcha	Vallée de Kiuñaalla / Versant ouest	quechua	3099	Informateur	Ensemble Archi	0,34
103	KIU-3	Wayllapukro1	Eperon Velavelayuc	puna	3916	Fortuite	Structure funéraire	0,12
105	KIU-5	Sogtacoqchayuc1	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	puna	4034	Fortuite	ESC	0,71
106	KIU-6	Sogtacoqchayuc2	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	suni	3867	Fortuite	ESC	1,10
107	KIU-7	Sogtacoqchayuc3	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	suni	3705	Fortuite	ESC	0,09
108	KIU-8	Sogtatupuyuc	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	suni	3840	Fortuite	STA	0,36
109	KIU-9	Tawacorralyuc	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	suni	3876	Fortuite	Enclos isolé	1,07
110	KIU-10	Qoriwayrachina1	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	puna	3904	Fortuite	ESC	0,49
111	KIU-11	Qoriwayrachina2	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	puna	4113	Fortuite	Enclos isolé	0,45
112	KIU-12	Qoriwayrachina3	Eperon Qoriwayrachina	puna	4140	Fortuite	SC isolée	0,01
113	KIU-13	Qoriwayrachina3'	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	puna	4115	Fortuite	Enclos isolé	0,01
114	KIU-14	Qoriwayrachina4	Eperon Qoriwayrachina	puna	4148	Fortuite	Plateforme isolée	0,17
115	KIU-15	Qoriwayrachina5	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	puna	4054	Fortuite	SC isolée	0,14
116	KIU-16	Qoriwayrachina6	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	puna	4015	Fortuite	STA	0,98
117	KIU-17	Qoriwayrachina7	Eperon Qoriwayrachina / Versant est	puna	3993	Fortuite	Enclos isolé	0,92
118	KIU-18	Niño urqu	Eperon Qoriwayrachina / Versant nord	puna	3922	Fortuite	ESC	1,39
119	KIU-19	Lirio1	Quebrada Tinkoq / Partie intermédiaire	puna	3990	Fortuite	Enclos isolé	0,14
120	KIU-20	Lirio2	Quebrada Tinkoq / Partie intermédiaire	puna	3955	Fortuite	ESC	0,06
121	KIU-21	Lirio3	Quebrada Tinkoq / Partie intermédiaire	puna	3984	Fortuite	Enclos isolé	0,07
122	KIU-22	Lirio4	Quebrada Tinkoq / Partie intermédiaire	suni	3845	Fortuite	ESC	0,61
123	KIU-23	Lirio5	Quebrada Tinkoq / Partie intermédiaire	puna	3897	Fortuite	Abris sous roche funéraire	0,02
124	KIU-24	Lirio6	Quebrada Tinkoq / Partie intermédiaire	puna	3989	Fortuite	ESC	0,01
125	KIU-25	Pumabamba	Quebrada Tinkoq / Partie haute	suni	3854	Informateur	Abris sous roche funéraire	0,05
126	KIU-26	Kaqla	Quebrada Tinkoq / Partie haute	puna	3994	Fortuite	ESC	2,04
127	KIU-27	Pukaraqay	Eperon Roqa / Partie basse	yunga	1965	Informateur (non-visité)	STA	4,31
128	KIU-28	Marampata	Quebrada Eknaywayko	suni	3707	Fortuite	Terrassement isolé	1,15
129	SJK-1	Ankasulkana1	Eperon Anka sulkana / Partie intermédiaire	quechua	2898	Fortuite	ESC + Céramique	7,39
130	SJK-2	Ankasulkana2	Eperon Anka sulkana / Partie haute	suni	3531	Fortuite	Terrassement isolé	0,75
131	SJK-3	Ankasulkana3	Eperon Anka sulkana / Partie haute	suni	3883	Fortuite	Abris sous roche aménagé	3,78
132	SJK-4	Ayaviri1	Eperon Ayaviri / Partie haute	suni	3651	Fortuite	ESC	3,87
133	SJK-5	Ayaviri2	Eperon Ayaviri / Partie haute	suni	3627	Fortuite	ESC	1,42
134	SJK-6	Ichorqo	Eperon Iwilcha	quechua	3291	Fortuite	ESC + Céramique	6,26
135	SJK-7	Lasuerte	Eperon Iwilcha	quechua	3440	Fortuite	ESC	1,97
136	SJK-8	Tiendapata	Eperon Ccarabamba / Partie haute	quechua	3372	Fortuite	ESC	1,93
137	SJK-9	Unkapukro	Eperon Ccarabamba / Partie haute	quechua	3171	Fortuite	ESC + Céramique	1,28
138	SJK-10	Campanapata	Eperon Ccarabamba / Partie intermédiaire (éperon secondaire Versant est)	quechua	2904	Fortuite	ESC	0,39
139	SJK-11	Ccarabamba1	Eperon Ccarabamba / Partie intermédiaire	quechua	2775	Fortuite	ESC + Céramique	19,34
140	SJK-12	Ccarabamba2	Eperon Ccarabamba / Partie basse	quechua	2462	Fortuite	STA	21,93
141	SJK-13	Waywayo1	Replat Waywayo	yunga	1924	Fortuite	STA	26,22
142	SJK-14	Waywayo2	Replat Waywayo	yunga	1969	Informateur	STA + Hacienda	1,07
143	SJK-15	Karkiki1	Replat Karqeqi	quechua	2339	Informateur	STA	1,59
144	SJK-16	Karkiki2	Replat Karqeqi	quechua	2316	Fortuite	Section de canal isolée	0,08
145	SJK-17	Huichilmoqo	Replat Karqeqi	quechua	2350	Fortuite	ESC + Céramique	0,93
146	SJK-18	Takmara 1	Contrefort Takmara - Wilkaqasa / Partie haute	quechua	3334	Fortuite	Céramique	0,18
147	SJK-19	Takmara 2	Contrefort Takmara - Wilkaqasa / Partie haute	quechua	3151	Fortuite	ESC + Céramique	6,70
149	SJK-21	Totoraki	Contrefort Takmara - Wilkaqasa / Partie haute	quechua	3000	Fortuite	ESC + Céramique	20,08
150	SJK-22	Balcón	Contrefort Takmara - Wilkaqasa / Partie intermédiaire	quechua	2974	Fortuite	SQ isolée	0,09
151	SJK-23	Pajonal	Contrefort Takmara - Wilkaqasa / Partie intermédiaire	quechua	2529	Informateur	ESQ + Céramique	18,44
152	SJK-24	Kachikunka	Contrefort Takmara - Wilkaqasa / Partie basse	yunga	2180	Informateur	Mines de sel	0,59
153	SJK-25	Wilkaqasa	Contrefort Takmara - Wilkaqasa / Promontoire Wilkaqasa	yunga	1895	Fortuite	Archi + Céramique	11,17

Tableau 4.11- Sites archéologiques de la Zone 3 (localisation et caractéristiques générales) (* voir la note 40)



Carte 4.5- Carte archéologique de la zone 3

4.2.2.4- Les sites archéologiques de la zone 4

Pour la zone 4, notre corpus comprend cinquante et un sites (pour un total de plus de vingt-cinq hectares de vestiges archéologiques) dont seule la moitié a été reconnue sur le terrain. Les autres sites, présentés dans le tableau 4.13, ont été identifiés par Silva (2003a et 2003b). Comme nous l'avons déjà signalé, celui-ci réalisa, en 2003, une reconnaissance des deux versants de la vallée d'Arma, depuis sa confluence avec l'Apurimac jusqu'au pied de l'éperon de Kewiña. Pour notre part, nous avons, dans un premier temps, parcouru le fond de la vallée en auge des hauteurs d'Arma (au pied du massif du Panta) et exploré les environs de Kewiña. Dans un deuxième temps, la rive gauche, en aval de Kewiña, fit l'objet de reconnaissances plus étendues ; les éperons de Pakupata, Huchuypinay et Machu Llaqta, ainsi que le sommet du Wiraquchan, y ont été prospectés. Sur la rive droite, seul l'éperon de Ninamarca-Warwapata a été reconnu.

Sur l'éperon de Kewiña, qui occupe une position centrale dans la vallée d'Arma, nos recherches se sont concentrées sur le site inka de Pinkuyunka (SN°156), auquel nous nous intéresserons plus loin (voir *infra*, 9.1.1.1.3.1). Dans le reste de la vallée, on trouve bon nombre de sites archéologiques sur l'ensemble des lignes de crêtes des éperons latéraux des versants des deux rives. Ces sites recèlent, pour la plupart, des vestiges architecturaux composés, le plus souvent, de structures circulaires. Les mieux conservés se trouvent sur l'éperon appelé Machu Llaqta (expression quechua signifiant le « vieux village »), où sept sites se répartissent, verticalement, entre 2700 et 4000 m d'altitude. Sur les autres éperons, il ne subsiste généralement que l'empreinte au sol de structures démontées qui forment des espèces de dépressions circulaires. En effet, les vestiges archéologiques de la vallée se trouvent, pour la plupart, dans un état de destruction particulièrement avancé. Cette situation explique d'ailleurs, sans doute, pourquoi l'extension des sites archéologiques de la vallée d'Arma est bien plus réduite que dans les autres zones (Tableau 4.14). A ce sujet, il faut aussi noter l'absence de grand établissement³⁹. Par ailleurs, la vallée d'Arma se singularise par l'existence de plusieurs sites d'art rupestre. Enfin, comme dans les autres zones, il est courant d'observer des vestiges de système de terrasses sur les bas-versants, dont les plus étendus se localisent aux lieudits Chamanayuc et Patallaqta de la rive droite.

	Nombre de sites	%	Superficie moyenne des sites (en ha)	Superficie totale de vestiges (en ha)
PUNA	8	16%	0,3	2,34
SUNI	17	33%	0,4	7,21
QUECHUA	25	49%	0,5	13,08
YUNGA	1	2%	2,9	2,87
Totaux	51	100%	0,5	25,50

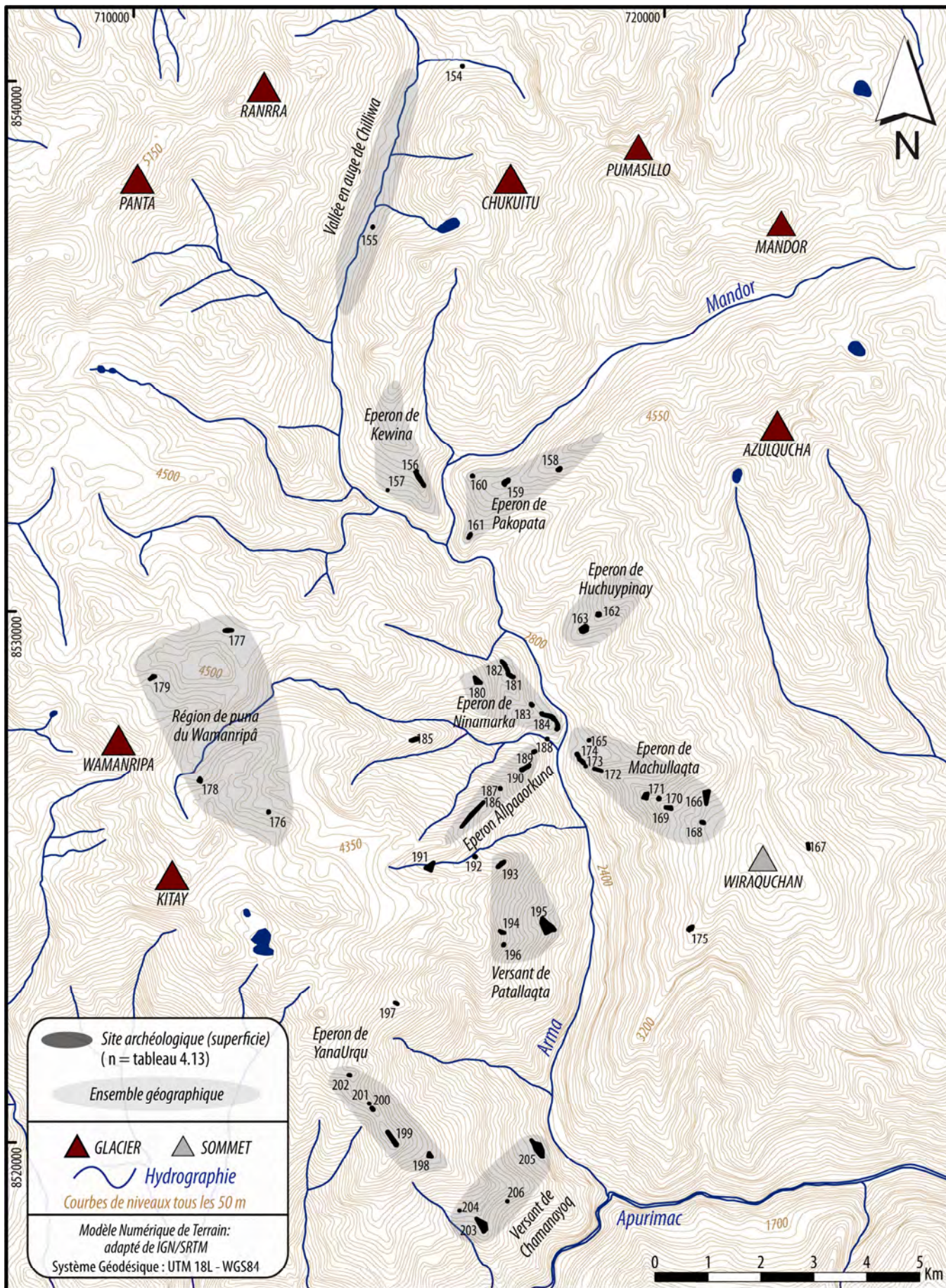
Tableau 4.14- Répartition des sites archéologiques dans la Zone 4

³⁹ La faible extension des sites de la vallée d'Arma pourrait aussi s'expliquer par le fait que, dans la majorité des cas, nous avons utilisé les points *gps* de Silva pour former les polygonales. Or, il est possible que le protocole de relevé de Silva ait pu différer du nôtre, tendant à réduire la superficie des sites identifiés. Au sujet des statistiques, notons également que les grands sites, comme nous l'avons déjà remarqué pour le cas de la zone 3, influent considérablement sur la moyenne.

4.2- RESULTATS DES PROSPECTIONS

SITES			LOCALISATION			Mode de Découverte	Caractéristiques	
N°	Code	Nom (d'après le lieu-dit)	Emplacement géographique	Ecolo	Alt.		Type de vestige(s) *	Aire (en ha)
154	ARM-54	Wayrakmachay	Arma / Partie Haute	<i>Puna</i>	4050	Fortuite	Abris sous roche aménagé	0,06
155	ARM-55	Chiliwa	Arma / Partie Haute	<i>Suni</i>	3750	Fortuite	Enclos isolé	0,05
156	ARM-1	Pinkoyunka	Arma / Éperon Kewiña	<i>Suni</i>	3617	Déjà documenté	ESQ + Céramique	0,98
157	ARM-56	Kewiña2	Arma / Éperon Kewiña	<i>quechua</i>	3429	Fortuite	Art Rupestre	0,01
158	ARM-2	Agwiruyuyq	Arma Rive gauche / Éperon Pacopata	<i>Suni</i>	3899	Fortuite	ESC	0,22
159	ARM-3	Pakupata1	Arma Rive gauche / Éperon Pacopata	<i>Suni</i>	3700	Déjà documenté	ESC	0,55
160	ARM-4	Pakupata2	Arma Rive gauche / Éperon Pacopata	<i>Suni</i>	3584	Fortuite	Céramique	0,07
161	ARM-5	Ankawachana	Arma Rive gauche / Éperon Pacopata	<i>quechua</i>	3297	Fortuite	ESC	0,18
162	ARM-6	Huchuypinay1	Arma Rive gauche / Éperon Huchuypinay	<i>quechua</i>	3438	Fortuite	ESC	0,22
163	ARM-7	Huchuypinay2	Arma Rive gauche / Éperon Huchuypinay	<i>quechua</i>	3300	Fortuite	SC isolée + Céramique	1,10
164	ARM-8	Huchuypinay inkañan	Arma Rive gauche / Éperon Huchuypinay	<i>Suni</i>	3854	Fortuite	SC isolée	0,00
165	ARM-9	Mandorpata	Arma Rive gauche	<i>quechua</i>	2731	Déjà documenté (non-visité)	Céramique	0,03
166	ARM-10	Unuchayuyq	Arma Rive gauche / Éperon Machu Llaqta	<i>Suni</i>	3780	Fortuite	ESC	1,20
167	ARM-57	Wiraquchan1	Massif Wiraquchan	<i>Puna</i>	4072	Fortuite	Sentier isolé	0,12
168	ARM-11	Machullaqta1	Arma Rive gauche / Éperon Machu Llaqta	<i>Suni</i>	3911	Déjà documenté	Enclos isolé	0,13
169	ARM-12	Machullaqta2	Arma Rive gauche / Éperon Machu Llaqta	<i>Suni</i>	3596	Déjà documenté	ESC	0,29
170	ARM-13	Machullaqta3	Arma Rive gauche / Éperon Machu Llaqta	<i>quechua</i>	3453	Déjà documenté	ESC	0,11
171	ARM-14	Machullaqta4	Arma Rive gauche / Éperon Machu Llaqta	<i>quechua</i>	3400	Déjà documenté	ESC	0,58
172	ARM-16	Machullaqta5	Arma Rive gauche / Éperon Machu Llaqta	<i>quechua</i>	2950	Déjà documenté	ESC	0,14
174	ARM-18	Machullaqta7	Arma Rive gauche / Éperon Machu Llaqta	<i>quechua</i>	2789	Déjà documenté	ESC + Céramique	0,54
175	ARM-19	Wiraquchan2	Arma Rive gauche / Éperon Paqchaq siqi	<i>Suni</i>	3762	Fortuite	ESC	0,42
176	ARM-20	Wamanripayuyq	Arma Rive droite / Haut versant	<i>Puna</i>	4520	Déjà documenté (non-visité)	SC isolée	0,05
177	ARM-21	Wañapampa	Arma Rive droite / Haut versant	<i>Puna</i>	4500	Déjà documenté (non-visité)	SC isolée	0,41
178	ARM-22	Rumiwasi	Arma Rive droite / Haut versant	<i>Puna</i>	4503	Déjà documenté (non-visité)	SC isolée	0,23
179	ARM-23	Chancabamba	Arma Rive droite / Haut versant	<i>Puna</i>	4596	Déjà documenté (non-visité)	Enclos isolé	0,25
180	ARM-24	Ccopas	Arma Rive droite / Éperon Ninamarca	<i>quechua</i>	3476	Déjà documenté	Céramique	0,67
181	ARM-25	Ninamarca1	Arma Rive droite / Éperon Ninamarca	<i>quechua</i>	3185	Déjà documenté	ESC	0,30
182	ARM-26	Ninamarca2	Arma Rive droite / Éperon Ninamarca	<i>quechua</i>	3107	Déjà documenté	ESC	0,72
183	ARM-27	Warwapata1	Arma Rive droite / Éperon Ninamarca	<i>quechua</i>	2877	Déjà documenté	Puits Funéraire isolé	0,14
184	ARM-29	Warwapata2	Arma Rive droite / Éperon Ninamarca	<i>quechua</i>	2752	Déjà documenté	ESC	1,32
185	ARM-31	Allqowarkuna	Arma Rive droite / Éperon Allqowarkuna	<i>Suni</i>	3523	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,40
186	ARM-32	Sialaya	Arma Rive droite / Éperon Allpaorkuna	<i>Suni</i>	3778	Déjà documenté (non-visité)	ESC	1,21
187	ARM-33	Ushnopata	Arma Rive droite / Éperon Allpaorkuna	<i>quechua</i>	3381	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,05
188	ARM-34	Allpaorkuna1	Arma Rive droite / Éperon Allpaorkuna	<i>quechua</i>	2600	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,04
189	ARM-35	Allpaorkuna2	Arma Rive droite / Éperon Allpaorkuna	<i>quechua</i>	2811	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,09
190	ARM-36	Allpaorkuna3	Arma Rive droite / Éperon Allpaorkuna	<i>quechua</i>	3033	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,55
191	ARM-37	Putaq 1	Arma Rive droite / Qda Putaq	<i>Puna</i>	3905	Déjà documenté (non-visité)	ESC	1,17
192	ARM-38	Putaq 2	Arma Rive droite / Qda Putaq	<i>Suni</i>	3683	Déjà documenté (non-visité)	Art Rupestre isolé	0,08
193	ARM-39	Machuanuska	Arma Rive droite / Éperon Putaq	<i>Suni</i>	3650	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,44
194	ARM-41	Patallaqta1	Arma Rive droite / Partie Basse / Bas versant	<i>quechua</i>	3373	Déjà documenté (non-visité)	STA	0,22
195	ARM-42	Patallaqta2	Arma Rive droite / Partie Basse / Bas versant	<i>quechua</i>	2818	Déjà documenté (non-visité)	ESC	3,58
196	ARM-43	Patallaqta3	Arma Rive droite / Partie Basse / Bas versant	<i>quechua</i>	3313	Déjà documenté (non-visité)	Enclos isolé	0,08
197	ARM-44	Homada	Arma Rive droite / Partie Basse / Versant	<i>Suni</i>	3800	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,07
198	ARM-45	Yanaurqu1	Arma Rive droite / Éperon Yanaurqu	<i>quechua</i>	3394	Déjà documenté (non-visité)	ESC	0,32
199	ARM-46	Yanaurqu2	Arma Rive droite / Éperon Yanaurqu	<i>Suni</i>	3800	Déjà documenté (non-visité)	ESC	1,06
201	ARM-48	Yanaurqu4	Arma Rive droite / Éperon Yanaurqu	<i>Suni</i>	3823	Déjà documenté (non-visité)	SC isolée	0,03
202	ARM-49	Yanaurqu5	Arma Rive droite / Éperon Yanaurqu	<i>Puna</i>	3988	Déjà documenté (non-visité)	Enclos isolé	0,05
203	ARM-50	Chamanayuyq1	Arma Rive droite / Bas versant Chamanayuyq	<i>quechua</i>	2474	Déjà documenté (non-visité)	STA	2,07
204	ARM-51	Chamanayuyq2	Arma Rive droite / Bas versant Chamanayuyq	<i>quechua</i>	2586	Déjà documenté (non-visité)	Abris sous roche funéraire	0,02
205	ARM-52	Chamanayuyq3	Arma Rive droite / Bas versant Chamanayuyq	<i>Yunga</i>	1922	Déjà documenté (non-visité)	ESC + Céramique	2,87
206	ARM-53	Chamanayuyq4	Arma Rive droite / Bas versant Chamanayuyq	<i>quechua</i>	2361	Déjà documenté (non-visité)	Art Rupestre isolé	0,01

Tableau 4.13. Sites archéologiques de la Zone 4 (localisation et caractéristiques générales) (* voir la note 40)



Carte 4.6- Carte archéologique de la zone 4

4.2.2.5- Localisation des sites identifiés : synthèses et commentaires

La figure 4.4, ci-dessous, montre que les étages écologiques *suni* et *quechua* concentrent les trois-quarts des sites identifiés lors des prospections, et pourraient donc être les principales zones d'établissement à l'époque préhispanique. Dans l'état actuel des recherches et compte tenu de la couverture partielle des prospections, il convient, toutefois, d'être prudent à ce sujet ; car, comme le révèle la comparaison de la figure 4.4 au tableau 4.4, la répartition des sites dans les étages écologiques semble être corrélée à la distribution des prospections dans ces derniers. Cette tendance est bien visible dans les zones 1 et 2. Pour ce qui est de la zone 3, on remarque que la *puna* semble avoir fait l'objet d'une occupation plus dense qu'ailleurs (concentrée, comme nous allons le voir, plus spécifiquement dans sa partie orientale, en face de Choqek'iraw). Quant aux *yunga*, il faut signaler qu'elles comptent un nombre relativement faible de sites, en comparaison avec l'étage *suni* notamment (qui a été couvert de manière à peu près semblable).

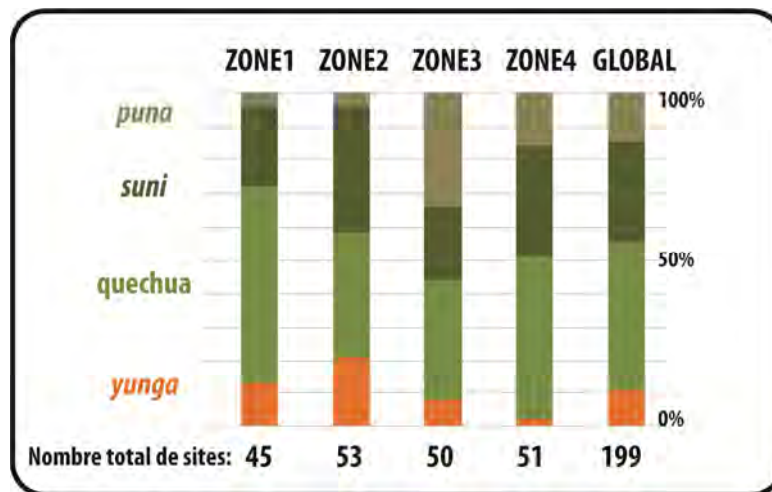


Figure 4.4-. Répartition des sites fonction de l'étagement écologique

En ce qui concerne la physiographie, nous avons déjà mentionné que les prospections ont permis de couvrir l'ensemble des contextes physiographiques du CMVA. Sur le plan archéologique, il faut souligner que toutes les unités physiographiques présentent des indices d'occupation, mais qu'il existe aussi, comme le montre le tableau 4.15, de fortes disparités entre la fréquence de leur occupation.

Les crêtes des contreforts et des éperons constituent, comme nous l'envisagions déjà avant d'entreprendre les prospections, l'emplacement le plus courant des établissements préhispaniques. Bien que la forte proportion de sites identifiés sur les crêtes s'explique, sans doute, par la démarche de reconnaissance préférentielle et systématique de ce type d'unité physiographique, il faut souligner qu'on y trouve les sites architecturaux les plus étendus. De plus, l'évaluation de la densité d'occupation par unité physiographique (que nous n'avons pas calculée ici), montrerait sans doute le même phénomène. Par ailleurs, l'occupation des terrains inclinés (versants et *quebradas*), s'est révélée, comme nous l'envisagions aussi, beaucoup plus éparse. Elle se limite, le plus souvent, à de petits sites, qui plus est mal conservés, mis à part le cas des systèmes de terrasses qui s'étendent parfois sur plusieurs hectares (en particulier, sur les replats des bas-versants de l'étage *yunga*). En ce qui concerne les sommets, la reconnaissance

s'est limitée au Toroyuq et au Piruruyuq (dans la zone 2) qui étaient les plus accessibles, en raison de leur faible élévation (aux alentours de 4000 m) et de l'absence de neiges éternelles.

Unités physiographiques	ZONE1	ZONE2	ZONE3	ZONE4	GLOBAL	SYNTHESE	
Sommet		1			1%	9%	Sommets
Sommet – Terrain plat sur ligne de crête		1			1%		
Sommet – Relief sur ligne de crête		5			3%		
Sommet – Versant en pente		5		1	3%		
Sommet – Replat sur versant		2		3	3%		
Vallée en auge		10		3	7%	7%	Vallée en auge
Crête de contrefort – Terrain plat	7		6		7%	13%	Contreforts
Crête de Contrefort - Relief	4				2%		
Crête d'éperon – Pente	2	3	3	3	6%	36%	Eperons latéraux des versants
Crête d'éperon – Terrain plat	13	5	6	25	25%		
Crête d'éperon – Relief	8		2	2	6%		
Versant d'éperon – Pente		1	5		3%	9%	
Versant d'éperon – Replat	3	1	6	1	6%		
Quebrada - Pente		1		1	1%	5%	
Quebrada – Terrain plat	1		2	4	4%		
Versant- Pente	2	5	2	6	8%	21%	Versant des massifs
Versant- Replat	3	5	16	2	13%		
Promontoire de fond de vallée		7	1		4%	6%	Fond de vallée
Bas-versants			1		1%		
Fond de vallée – Terrasse fluviale	2	1			2%		
Totaux (nombre de sites)	45	53	50	51	100% (199)		

Tableau 4.15-. Répartition des sites par type d'unité physiographique

4.2.2.6- Commentaires relatifs à l'état de conservation des vestiges

Avec un total de près de deux cent sites répertoriés, les zones prospectées sont assez riches en vestiges de surface. Les restes architecturaux sont nombreux, bien qu'ils se trouvent d'ordinaire dans un état de destruction très avancé. Souvent, il ne subsiste d'ailleurs que l'empreinte du plan au sol des structures, comme à Inkawasi (SN°8) par exemple (voir Figure 5.3.b, p. 196). L'impact anthropique constitue le principal agent destructeur des sites⁴⁰. L'état de

40 En dehors des terrains fortement inclinés, le processus d'érosion naturelle ne semble pas avoir beaucoup endommagé les vestiges architecturaux en pierre. Dans la région, le processus de dépôt sédimentaire est très limité. Le principal facteur de destruction des sites est donc l'impact anthropique. L'utilisation des sites architecturaux préhispaniques comme carrière de pierre de construction est habituelle. La réutilisation des chemins, canaux, enclos (etc.) est également monnaie courante et, comme nous l'expliquons plus loin (voir *infra*, 5.4), pose problème pour l'attribution chronologique de ce type de structures. La destruction des vestiges préhispaniques pour l'aménagement de parcelles agricoles constitue, somme toute, le pire impact ; le site de Qarku (SN°22) en est un bon exemple. L'incendie de sites archéologiques, pour l'essartage et la mise en culture, est aussi commun. S'il a l'avantage certain de dégager les vestiges architecturaux de la végétation, il contribue, en revanche, à la destruction des vestiges organiques d'activités humaines qui se trouvent dans le sous-sol superficiel.

conservation des vestiges dépend donc de l'occupation et de l'usage actuels du sol. On distingue deux grandes tendances :

- Les sites localisés dans les environs immédiats des villages actuels⁴¹ et dans les zones de culture se trouvent, le plus souvent, dans un état de conservation précaire. Les vestiges d'architecture préhispanique ont souvent été réutilisés, lors de ces dernières décades, pour les constructions de bâtiments et de parcelles modernes. En revanche, ces sites présentent, pour la plupart, une petite culture matérielle assez abondante, mise au jour par les terrassements et les labours qui ramènent le mobilier archéologique en surface.

- Dans les zones « sauvages », à l'écart des zones habitées, les vestiges architecturaux sont mieux conservés. Dans les régions d'altitude, il n'est, d'ailleurs, pas rare d'observer des murs en place, qui permettent une lecture satisfaisante du faciès original de l'établissement préhispanique. En revanche, l'identification du petit matériel archéologique mobilier est, le plus souvent, compromise, en raison du couvert végétal (*ichu* ou forêt).

En bref, il faut souligner que sur les sites à l'architecture la mieux conservée, il est assez rare de pouvoir observer de la céramique en surface, et que réciproquement, sur les gisements céramiques les plus abondants, l'architecture est, le plus souvent, presque intégralement démontée ; ceci pose évidemment un problème pour la comparaison des sites entre eux.

4.2.3- CONCLUSION

La présentation générale du corpus de sites, que nous venons de réaliser, constitue le préambule de notre étude du paysage archéologique du cours moyen de la vallée de l'Apurimac. Elle vise, en premier lieu, à dresser un panorama synthétique des résultats bruts de nos reconnaissances de terrain entreprises dans la région. Elle permet aussi de faire, dès maintenant, plusieurs remarques préliminaires quant à la nature de l'occupation préhispanique de la région :

- Avec l'identification de plus de cent cinquante sites inédits, les prospections réalisées ont permis de compléter, de façon non-négligeable, le cadastre archéologique régional.

- Bien que non-exhaustives, les prospections indiquent que la région était intégralement occupée à l'époque préhispanique. Avec plus d'une centaine d'ensembles de structures circulaires qui forment les vestiges d'établissements résidentiels villageois, on peut penser que la région était bien peuplée.

- L'occupation préhispanique est attestée dans tous les étages écologiques et dans l'ensemble des unités physiographiques.

41 Dans la zone 1, les villages de San Martin, Corralpata, Naranjal, Apaylla, Inkawasi, Qarku et Sillapata sont installés sur des établissements préhispaniques (SN°3, 4, 5, 6, 8, 22 et 23). Dans la zone 2, on peut observer des fragments de céramique, de probable origine préhispanique, dans les champs attenants au petit village de Sirankay (SN°84). Dans la zone 3, il semble que les localités de Kiuñalla, Ccarabamba et Takmara étaient déjà occupées à l'époque préhispanique (SN°101, 139 et 147). Enfin, dans la zone 4, il existe des structures architecturales inkas, non-loin du village de Kewiña sur le site de Pinkoyunka ((SN°156). A l'image des villages de Ccopas et Ninamarca, également localisés dans la vallée d'Arma, il semble qu'une partie des structures architecturales préhispaniques aient été démontées pour la réutilisation des pierres dans les constructions modernes (SN°180 et 181).

- Dans l'ensemble, les vestiges identifiés se trouvent dans un état de conservation précaire, mais, somme toute, satisfaisant pour réaliser une étude approfondie de la nature de l'occupation préhispanique de la vallée.

Ces différentes données doivent, à présent, être examinées, de manière plus approfondie, afin de construire une typologie des établissements qui nous permettent de développer des hypothèses solides sur la nature du peuplement et la configuration territoriale de la région. En conséquence, les deux chapitres suivants sont consacrés à l'étude de la culture matérielle. L'étude de l'architecture et du matériel céramique nous permettra de déterminer la dimension fonctionnelle et l'affiliation chrono-culturelle de la plupart des établissements et autres sites associés.

CHAPITRE 5

L'architecture préhispanique du CMVA

Avec des ruines de villages sur la plupart des crêtes, de vastes systèmes de terrasses de cultures étendus sur les versants, de nombreux enclos dispersés au cœur des pâturages d'altitude et des plateformes couronnant les sommets (etc.), les vestiges de murs de pierre, appelés *pirka* en quechua, sont omniprésents dans les paysages du CMVA. 90% des sites archéologiques identifiés lors de nos prospections recèlent des vestiges architecturaux. C'est donc par le bâti que nous débutons l'étude de la culture matérielle des sociétés préhispaniques du CMVA.

Cette étude du bâti vise à dresser un panorama détaillé des manifestations architecturales préhispaniques qui subsistent dans les paysages du CMVA. Comme nous allons le voir, la plupart des vestiges de structures observées relèvent de l'habitat (architecture domestique) et de l'aménagement du paysage rural pour l'économie paysanne (infrastructures agropastorales), et forment donc le reflet de la pratique habitante des sociétés montagnardes dans un tel milieu. Cela dit, d'autres structures, de forme singulière et à la fonction parfois plus difficile à entrevoir, pourraient avoir été destinées à des activités cérémonielles et/ou à marquer certains lieux signifiants du paysage, aspects que nous explorerons aussi. Enfin, nous nous intéresserons également à l'architecture funéraire qui indique la cohabitation de pratiques assez diverses dans la région.

Ce chapitre est organisé de la façon suivante : nous réalisons d'abord une introduction générale où nous exposons une typologie des formes architecturales en présence et décrivons les caractéristiques génériques du bâti en pierre (matière première et maçonnerie). Nous nous intéressons ensuite, tour à tour, à chaque type de structure. Pour chacun, nous réalisons une description détaillée de ses caractéristiques architecturales¹. Afin de déterminer la fonction et l'ancienneté de ces structures, nous agrémentons les descriptions de données de fouilles archéologiques (réalisées ailleurs dans les Andes centrales sur des structures similaires), d'informations ethnohistoriques et d'analogies ethnographiques. Ainsi, cette étude tente de

¹ Pour la description architecturale, nous nous référons aux vocabulaires définis dans Bouchard (1983), Bessac (*et al.*, 2004) et dans le Grand Robert de la langue française (2005).

proposer une approche globale sur l'architecture vernaculaire du CMVA, en considérant, non seulement, les aspects techniques, mais aussi ses implications écologiques, économiques et sociales, ainsi que sa dimension culturelle.

5.1- L'ARCHITECTURE PREHISPANIQUE DU CMVA : Généralités

5.1.1- TYPOLOGIE GENERALE DES STRUCTURES ARCHITECTURALES

Pour entreprendre l'étude détaillée des vestiges architecturaux, nous avons élaboré une typologie générale des structures en présence. Elle s'organise autour des formes suivantes : structures de forme circulaire, d'autres de formes quadrangulaires, terrasses, enclos, canaux, bassins, chemins, plateformes et puits. Notons que la plupart des sites archéologiques recensés recèlent plusieurs types de structures.

5.1.2- LE BÂTI EN PIERRE

L'ensemble des vestiges d'architecture préhispanique du CMVA est bâti en pierre². Le plus souvent, les murs sont doubles et constitués de moellons unis par un mortier de boue. Mais, comme nous allons le voir, la nature des pièces de construction et la facture de leur mise en œuvre sont assez variables. Elles dépendent, en effet, du savoir-faire des maçons, de la fonction de la structure construite, mais aussi surtout de la disponibilité des roches utilisées et de leurs propriétés. Il est donc nécessaire d'ouvrir, dès maintenant, une parenthèse pour rappeler les principales caractéristiques de la lithologie régionale³.

5.1.2.1- Les matières premières disponibles : rappel

Avec sa géologie très hétérogène, le CMVA offre une grande variété de roches pour la construction.

Sur le versant sud de la cordillère de Vilcabamba, les affleurements sont essentiellement d'origine métamorphique. Les schistes, micaschistes et paragneiss sont les roches les plus communes. En raison de la structure foliée de ce type d'affleurements, les roches ont tendance à se déliter en dalles et sont donc faciles à équarrir. Elles constituent, par conséquent des pièces de construction adéquates pour le dressage de parements plus ou moins appareillés. Dans la

2 La pierre est apparemment la seule matière première destinée à l'architecture à s'être conservée. Mais il faut penser que d'autres formes de bâti en matières périssables existaient à l'époque préhispanique. On trouve, en effet, aujourd'hui plusieurs exemples d'emploi de bois et de terre dans l'architecture traditionnelle. Les parois des petites chaumières du hameau de Lirio (dans la zone 3) sont, par exemple, faites de longues branches droites, plantées à la verticale, unies et revêtues par un mortier de terre. Dans la plupart des maisons traditionnelles des villages actuels d'Inkawasi, Villar ou encore Kewiña, la pierre n'est employée que pour former l'assise des murs qui sont, du reste, élevés en adobe. Ainsi, il est probable que ce type d'architecture composite ait existé à l'époque préhispanique, ce qui pourrait expliquer la faible hauteur des murs de certaines habitations préhispaniques.

3 Le lecteur trouvera une synthèse détaillée de la géologie du CMVA dans le premier chapitre.

cordillère de Vilcabamba, on trouve aussi, par endroit, des affleurements d'ardoise, de quartzites et de calcschistes⁴.

Quant au versant de la rive gauche situé entre le Pampas et le Pachachaka (zone 2), il appartient à un massif montagneux de nature essentiellement sédimentaire⁵. Les roches les plus courantes sont les calcaires et les grès qui forment, au délitage, des blocs de morphologie irrégulière, aux arrêtes arrondies. Seule la lutite, une argilite qui possède une structure à tendance foliée (ressemblant au schiste), a tendance à former de petits blocs plus ou moins allongés. Le calcaire et les grès doivent être dégrossis, et éventuellement équarris, afin d'obtenir un matériel de construction de la dimension désirée et une forme approximativement parallélépipédique.

En raison de l'hétérogénéité de la lithologie régionale, les habitants du CMVA disposaient donc d'une grande variété de matières premières pour leurs ouvrages architecturaux. Toutes les roches que nous venons de mentionner ont été employées dans les différents types de maçonnerie que nous décrivons ci-dessous.

5.1.2.2- Les styles de maçonneries

Dans le troisième chapitre, nous avons exposé une typologie des murs du complexe architectural de Choqek'iraw où nous avons distingué quatre styles de maçonneries (voir *supra*, 3.3.2.1.1). A l'échelle régionale, nous avons identifié trois types complémentaires. Nous reconnaissons donc un total de sept styles de maçonnerie distincts dans le CMVA, qui sont exposés dans le tableau 5.1 et dont les plus courants sont illustrés sur la figure 5.1 (ci-dessous).

Des maçonneries déjà décrites pour Choqek'iraw, le type 1, constitué de roches métamorphiques⁶, est le plus courant dans le CMVA. Sa facture est plus ou moins soignée selon les sites et les structures. On le trouve à la fois sur les édifices inkas (comme à Choqek'iraw) et sur les habitations paysannes.

4 L'ardoise, le quartzite et le calcschiste sont des roches rares. A l'époque préhispanique, elles étaient vraisemblablement réservées à la réalisation de certains détails architecturaux. Par exemple, à Choqek'iraw, l'ardoise était utilisée pour faire des corniches. Bien qu'ils soient peu exploités, on trouve parfois des quartzites, de façon intrusive, dans des maçonneries constituées de dalles. Quant au calcschiste, encore plus rare, il s'agit du matériel qui a été sélectionné pour la confection des mosaïques murales de camélidés sur les parements du système de terrasses occidental de Choqek'iraw (Valencia, 2005).

5 La géologie du massif n'est, toutefois, pas aussi homogène qu'elle apparaît sur les cartes de l'INGEMMET. Sur le terrain, nous avons, en effet, observé plusieurs affleurements intrusifs de nature métamorphique dans la zone 2 : le sommet de Piruruyuq (gneiss), la carrière de Perolchayuq (schiste) et le lieu-dit Waylla Pukru (métamorphique). Il n'est donc pas rare de trouver des carrières de pierres plates dans la région, même si les roches de nature sédimentaire sont, de loin, les plus courantes. Il convient de signaler ici que l'identification des roches a été réalisée, à partir de photographies et de quelques échantillons, par les géologues Stéphanie Touron, Raul Carreño, Carlos Cano et Victor Carlotto, auxquels nous exprimons notre gratitude.

6 Le type 1 se caractérise par la mixité de la matière première employée. Il s'agit d'une maçonnerie à tendance horizontale mixte avec assemblage de dalles et/ou de blocs parallélépipédiques de roches métamorphiques, et de moellons ou de roches vaguement dégrossies. Afin de combler les irrégularités de la maçonnerie, les constructeurs ont souvent eut recours à des cales de petites dimensions. Sur la rive gauche où les roches métamorphiques sont rares, la lutite (sédimentaire) a été employée comme pierre plate. La texture de la maçonnerie est variable selon la facture. Il s'agit de l'architecture classique inka de Vilcabamba, mais aussi de la maçonnerie la plus courante dans les villages. Elle est de facture variable, en particulier dans les villages où on observe des murs assez grossiers.

Le type 2, également constitué de roches métamorphiques mais qui se distingue par l'usage presque exclusif de pierres plates, est le plus élaboré⁷. Les dalles sont, en effet, soigneusement agencées à l'horizontale afin de former des parements compacts, à l'appareil régulier qui possède, en outre, une certaine esthétique.

Quant aux types 5⁸ et 6, inexistant à Choqek'iraw, ils se caractérisent par leur matière première de nature sédimentaire dont les roches (comme nous l'avons déjà mentionné) forment des pièces de construction de morphologie plus arrondie que les métamorphiques. Le type 6 se distingue du 5 par la facture plus élaborée des blocs utilisés qui sont généralement de grandes tailles et grossièrement dressés. Le type 6 est associé, comme nous l'expliquons plus loin, aux édifices inkas⁹ (ceux qui ne sont pas bâtis en type 1).

Enfin, le type 7 est caractéristique des murs des infrastructures rurales, tel que les enclos, les parcellaires et certains murs de contention de terrasses, qui sont bâtis de façon assez rudimentaire.

Type	Matière première	Agencement	Association
1	Roches métamorphiques variées (parfois combinées avec des sédimentaires)	<u>Maçonnerie mixte</u> de blocs parallélépipédiques et de pierres plates	Architecture domestique et inka. Maçonnerie la plus courante dans la cordillère de Vilcabamba
2	Roches métamorphiques variées	Appareil composé essentiellement de <u>dalles agencées à l'horizontale</u>	Appareil caractéristique des structures circulaires de facture architecturale la plus élaborée
3	Micaschistes	<u>Dalles disposées à la verticale</u>	Appareil rare observé à Choqek'iraw et, d'après Silva (2003) sur les sites Yanaurqu 1 et 2 (zone4)
4	Roches diverses	Gros <u>blocs taillés</u> destinés à former les encoignures et les chambranles des grands édifices	Détails architecturaux des bâtiments inkas
5	Roches sédimentaires	<u>Moellons mis en œuvre sans ordre apparent</u>	Maçonnerie la plus commune de l'architecture domestique et rurale de la zone 2
6	Roches sédimentaires	<u>Blocs grossièrement dressés</u>	Appareil de certains édifices inkas de Vilcabamba (dans régions sédimentaires)
7	Roches diverses	<u>Blocs bruts d'extraction</u> formant des murs simples et secs	Maçonnerie grossière des enclos, parcellaires, etc.

Tableau 5.1- Typologie des maçonneries de l'architecture préhispanique du CMVA

Pour conclure, soulignons que l'ensemble des roches mises en œuvre dans les structures préhispaniques est originaire de la région. D'ailleurs, il semble que le matériel de construction

⁷ Le type 2 se caractérise par l'emploi exclusif de roches métamorphiques. Les roches délitées sont généralement équarries afin de dresser une pièce de construction plate (10-20 cm d'épaisseur, en moyenne) de section rectangulaire. Selon le soin de la taille, les pièces présentent des axes horizontaux et des angles orthogonaux plus ou moins définis. Il est courant que des blocs, de plus grandes dimensions (30 x 40 cm environ), d'apparence parallélépipédique soient aussi employés. Les pièces de construction sont assemblées afin de former un mur double avec certaines dalles en boutisse. Le tout est uni par un mortier de terre, généralement discret sur la face du mur lorsque celui-ci est bien conservé. Cet appareil de bonne facture est compact. Sa texture est régulière car les blocs ont été dressés de telle manière à présenter une face plate visible dans le parement. L'appareil possède une apparence soignée et ordonnée car il est composé de rangées distribuées horizontalement. Les murs construits en dalles de schistes sont non seulement les plus aboutis techniquement, mais aussi les plus stylisés de l'architecture domestique du CMVA.

⁸ Le type 5 se caractérise par l'emploi de roches sédimentaires comme les grès et les calcaires. Compte tenu de leur structure lithologique, ces roches ne forment pas de pièces régulières, à moins d'être taillées, ce qui est très rare (en dehors de l'architecture inka). En revanche, ces roches sont parfois très grossièrement dressées, afin de former des parallélépipèdes mal équarris. Le plus souvent, les pièces de construction sont de morphologie irrégulière et forment un moellon. Dans certains cas, leur dimension a été sélectionnée. La maçonnerie ne présente pas un ordre particulier. Sa texture est irrégulière. Il est courant que les murs de moellon soient adossés sur des affleurements rocheux. Compte tenu du caractère anarchique de la maçonnerie, la quantité de mortier (terre et pierres) utilisée (et visible) est nettement supérieure que dans l'appareil de type 1 et 2, notamment.

⁹ Les édifices du célèbre palais inka du site de Vitkos, situé sur le versant nord de la cordillère de Vilcabamba, constituent un bon exemple de la maçonnerie de type 6.

était, le plus souvent, extrait à l'endroit même de l'établissement¹⁰. Cette pratique évitait non seulement les efforts de bardage, mais permettait, dans le même temps, le terrassement du terrain. Remarquons donc qu'il existe une relation directe entre la matière première employée pour les ouvrages architecturaux et la géologie locale. C'est d'ailleurs ce que nous allons constater dans l'étude détaillée des divers types de structures que nous présentons maintenant.

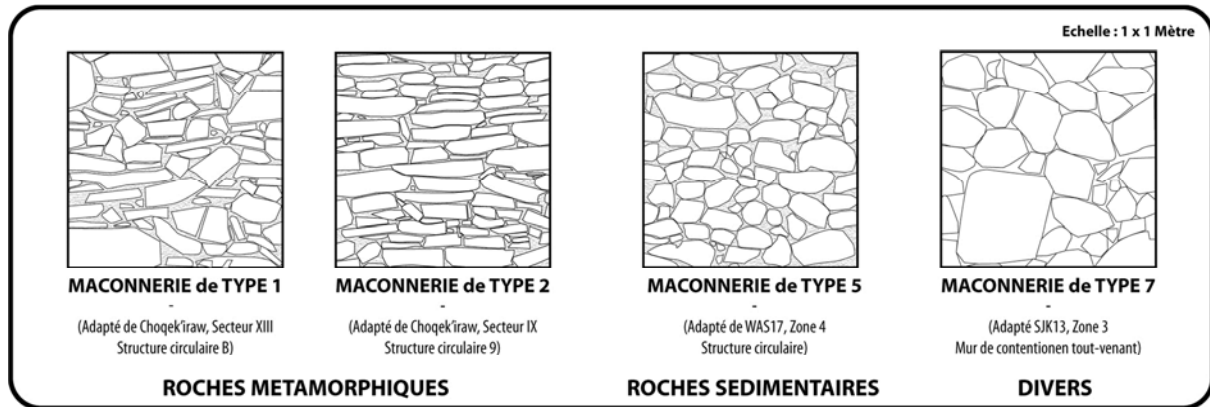


Figure 5.1- Styles de maçonneries préhispaniques les plus courants dans le CMVA

5.2- LES HABITATIONS DE FORME CIRCULAIRE

Avec un total de près de deux milles structures observées sur une centaine de sites¹¹, la structure circulaire est, de loin, la forme architecturale la plus commune dans les quatre zones prospectées. Elle correspond à une enceinte de plan au sol plus ou moins circulaire, d'une vingtaine de mètres carré en moyenne (4-5 mètres de diamètre), qui possède une seule ouverture et un seul niveau.

Comme nous l'avons déjà mentionné (voir *supra*, 3.2.2.1.1.2), les structures circulaires de ce type sont très courantes dans les Andes centrales car, en effet, tout indique qu'elles formaient les habitations paysannes de l'époque préhispanique tardive (Cobo, 1956[1653] : 195-198 ; Lavallée et Julien, 1973 ; Gasparini et Margolies, 1977). Dans le CMVA, on les trouve, à quelques rares exceptions près, toujours assemblées en groupes, plus ou moins denses et étendus. Ces ensembles de structures circulaires forment les vestiges des établissements résidentiels des sociétés paysannes qui peuplaient la région. Ces établissements varient beaucoup dans leur taille, leur morphologie et leur organisation spatiale ; nous en réalisons, une étude spécifique dans le chapitre 7 où nous distinguons plusieurs types d'établissements et émettons des hypothèses concernant l'agencement des espaces villageois. Ici, nous nous limitons donc à décrire, de façon détaillée, l'architecture de la structure circulaire et à expliquer les caractéristiques relatives à sa fonction d'habitation¹².

¹⁰ Rappelons à ce sujet que les sites architecturaux sont, pour la plupart, situés sur les lignes de crête, où il est courant de trouver des affleurements rocheux.

¹¹ Les ensembles de structures circulaires sont répertoriés dans les tableaux 7.2-7.8 (p. 269-295) du chapitre 7 qui présentent les différents types d'établissements résidentiel, ainsi que leurs caractéristiques sitologiques et architecturales.

¹² Bromberger (dans Bonte et Izard, 2007 [1991]) définit « habitation » comme un « *un micro-milieu construit ou aménagé pour la résidence des hommes* ».

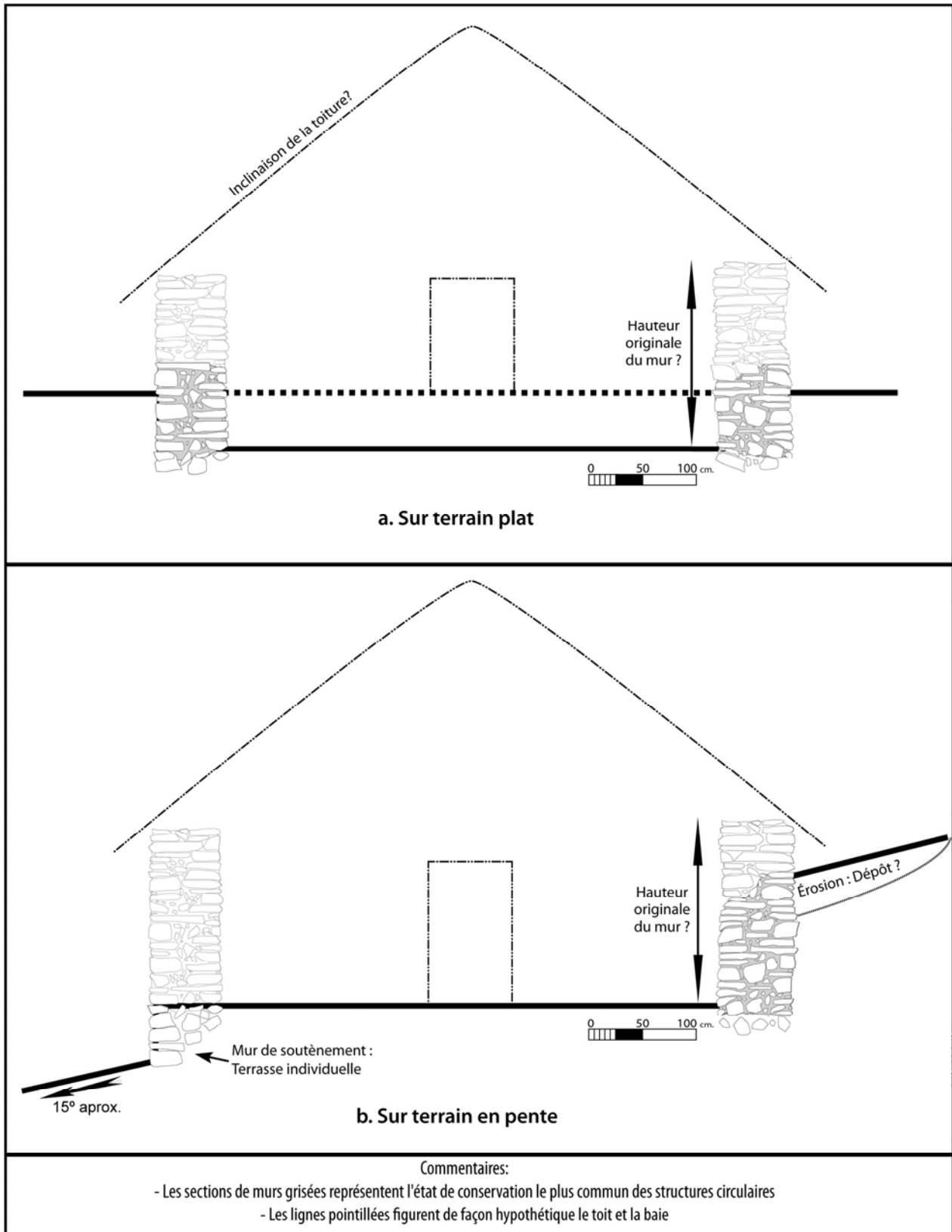


Figure 5.2- Modes d'implantation au sol et état de conservation typique des structures circulaires

5.2.1- DESCRIPTION DES STRUCTURES CIRCULAIRES

Au premier abord, la structure circulaire est une forme architecturale simple. Mais sur le terrain, nous avons pu constater que la facture de ce type de structure varie, selon les régions, selon les sites et même à l'intérieur d'un établissement. Nous en dressons donc une description détaillée. Suivant une trame technologique, nous commençons par expliquer les modalités de l'implantation au sol de la structure puis décrivons ensuite sa morphologie, sa maçonnerie et réalisons, pour finir, quelques remarques concernant la toiture.

5.2.1.1- Morphologie des structures circulaires

5.2.1.1.1- Mode d'implantation au sol

Le « mode d'implantation au sol » se réfère à l'aménagement du terrain préliminaire à l'élévation des murs. Les structures circulaires sont, en effet, presque toujours bâties sur des sols qui ont été terrassés à cet effet. Comme nous le représentons de façon schématique sur la figure 5.2, le mode d'implantation au sol est adapté à la forme naturelle du terrain, selon que celui-ci soit plat ou en pente.

Sur les terrains plats, le sol interne de la bâtisse est généralement plus profond que la surface du terrain sur lequel elle est établie. Dans ce cas, le terrain naturel a donc été creusé afin d'implanter la structure circulaire plus ou moins en profondeur dans le sol. Cette pratique visait, comme on peut le supposer, à en consolider la structure et peut-être aussi à lui conférer une meilleure isolation. Sur certains sites, comme Kintuna et Muñayuq (SN³⁶ et 66) notamment, les structures sont ainsi parfois enfoncées sur plus d'un mètre dans le sol. Ce mode d'implantation au sol est le plus courant en terrain plat, mais il n'est pas unique pour autant. On trouve en effet, par ailleurs, des structures qui sont, au contraire, rehaussées. C'est le cas de deux des structures circulaires du site de Villar 1 (SN²⁰), qui sont établies sur des petites plateformes en terreplein qui les rehaussent de plus d'un mètre. Il s'agit là d'un mode d'implantation au sol singulier dont la finalité, difficile à expliquer (dans une perspective fonctionnaliste), visait peut-être à mettre en valeur ces structures au sein de l'établissement.

Sur les terrains en pente¹³, les structures circulaires sont presque toujours établies sur de petites « terrasses individuelles »¹⁴. Ces terrasses de nivellement, dont l'extension correspond juste à la superficie et à la forme du plan au sol de la bâtisse, sont aménagées suivant le creusement du talus, ce qui crée un profil positif, en amont, et négatif, en aval. D'une manière générale, plus la pente est importante, plus hauts sont les profils¹⁵. En raison du plan au sol circulaire de la structure, ces derniers possèdent une forme courbe. Comme le montre la figure 5.2, il est courant que le profil en aval soit consolidé à l'aide d'un muret de contention en pierre,

13 Signalons qu'il est très rare de trouver des structures circulaires sur des terrains à l'inclinaison supérieure à 20°.

14 Par « terrasse individuelle », nous désignons les terrasses de nivellement aménagée afin d'y établir une seule structure circulaire. Les terrasses, plus étendues, groupant plusieurs structures sur un même niveau sont rares. Elles se trouvent généralement sur les flancs des crêtes et n'abritent, le plus souvent, pas plus de deux structures (voir notamment la figure 7.1, p. 267).

15 A titre indicatif, signalons que la hauteur moyenne des profils amont est de l'ordre du mètre et le profil aval ne dépasse le demi-mètre que sur les terrains fortement inclinés.

alors que le profil amont est contenu par l'élévation du mur de l'enceinte circulaire. Bien que ce ne soit plus le cas dans l'état actuel de conservation des structures observées, il est probable que le mur en amont s'élevait au-delà du talus afin de contenir l'érosion de la pente et l'écoulement des eaux de pluies. Le cas échéant, on peut supposer qu'un petit fossé creusé au dos des bâtisses facilitait le drainage des eaux de pluies dans la pente et soulageait ainsi le mur en élévation (tel que nous le représentons de façon hypothétique sur la figure 5.2). En ce qui concerne l'orientation de la structure, remarquons que ce mode d'implantation au sol implique une ouverture latérale (à la pente)¹⁶.

Dans cette région montagneuse où les terrains plats sont rares, la terrasse individuelle est donc le mode d'implantation au sol le plus courant de la structure circulaire. Il faut d'ailleurs souligner que ce type d'aménagement est même souvent réalisé sur des terrains dont l'inclinaison est peu prononcée, ce qui illustre bien l'importance de cette coutume de l'architecture domestique¹⁷.

Pour conclure nos remarques sur l'implantation au sol des structures circulaires, signalons aussi qu'il est courant que les structures soient adossées aux petites ruptures de pente naturelles, formées par les affleurements rocheux qui constituent une assise stable et solide sur laquelle on peut appuyer un pan de mur sans difficulté¹⁸.

5.2.1.1.2- Plan au sol et dimensions de la structure circulaire

Le plan au sol des structures varie dans sa forme et dans ses dimensions. La forme n'est, en effet, jamais tout à fait circulaire, mais, le plus souvent, elliptique ou ovale¹⁹. Il existe même quelques exemples de structures de forme presque carrée (aux angles arrondis) et un exemple d'une vaste structure de forme « en D » sur le site de Warwapata dans la zone 4 (SN°183), cas sur lequel nous reviendrons plus tard. Soulignons que la régularité de la forme va généralement de pair avec la qualité de l'architecture, si bien que les bâtisses à la construction la plus soignée sont aussi souvent les plus rondes.

16 En théorie et, comme c'est le cas sur les structures les mieux conservées que nous avons pu observer sur le terrain, l'établissement sur terrasse individuelle limite la disposition de l'ouverture au point d'intersection entre l'espace nivelé et la pente ; suivant l'orientation de la pente, l'ouverture est donc latérale.

17 D'après Lavallée et Julien (1973), ce mode d'établissement au sol « sur terrasse individuelle » est aussi courant dans les villages préhispaniques de la *puna* de Junin. Il pourrait, en fait, s'agir d'une façon de bâtir largement répandue dans les Andes centrales. Mais comme il est rare de trouver des descriptions précises sur les modes d'établissement au sol dans les publications concernant l'architecture domestique, il est toutefois difficile de mesurer l'ampleur de cette pratique.

18 L'adossement des structures circulaires aux affleurements rocheux permettait peut-être aussi une certaine économie de matériel de construction. Il est également probable qu'elle constituait une réponse technique à la pression de l'érosion naturelle sur le pan de mur amont de la structure (afin de soutenir la pente). Mais signalons aussi qu'outre ses fonctions techniques, cette pratique pourrait avoir possédé une certaine dimension symbolique. En effet, il est possible que l'adossement des habitations domestiques aux affleurements rocheux reflète une certaine volonté d'inscription « harmonieuse » de l'espace construit dans le milieu naturel, ce qui semble être un des concepts centraux du style architectural inka (Van de Guchte, 1990) particulièrement visible Choqek'iraw (Lecoq *et al.*, 2006).

19 A notre connaissance, il n'existe pas d'information ethnohistorique au sujet des techniques de construction des structures circulaires. Afin de projeter le cercle, on peut supposer que les bâtisseurs ont pu avoir recours à un jalon central depuis lequel ils étiraient une corde. Cependant, sur un tel terrain, les contraintes topographiques (la présence d'affleurements rocheux, par exemple) semblent, souvent, avoir empêché la projection rigoureuse du cercle. La projection au sol de la forme de la structure (avant l'élévation des murs) était sans doute réalisée suivant le creusement d'un petit fossé de fondation où étaient installées une ou deux assises de moellons sous la surface, comme l'ont montré les fouilles des structures circulaires de Choqek'iraw (Lecoq *et al.*, 2004). Quant au sol interne, il semble que comme à Choqek'iraw, il a pu être nivelé suivant le dépôt d'un lit de gravats sur le substrat rocheux. Les gravats étaient ensuite recouverts d'une couche de quelques dizaines de centimètres de terre battue.


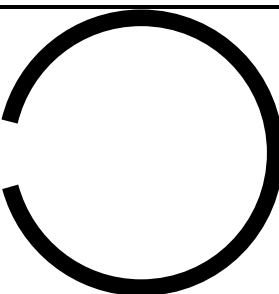
	Diamètre interne	Superficie de l'espace intérieur	
		8 m	
 Structure de 3m	7 m	38 m ²	 Structure de 8m
	6 m	28 m ²	
	5 m	19 m ²	
	4 m	12 m ²	
	3 m	7 m ²	

Tableau 5.2- Superficie de la structure circulaire (comparaison à l'échelle)

D'après les statistiques calculées sur un corpus de plus de trois cent structures (qui ont été mesurées sur le terrain lors des relevés topographiques²⁰), la taille moyenne de ce type de structure est de l'ordre de 4,7 m de diamètre, soit une superficie de près de 20 m². La plus petite structure mesurée fait un petit peu moins de deux mètres de diamètre et la plus grande près de huit mètres²¹. Comme le montre le tableau 5.2, la grande disparité de l'espace intérieur des structures circulaires laisse à penser que la nature des activités qui y étaient réalisées devait différer selon la taille de la bâtisse (voir *infra*, 7.1.7.2.2).

5.2.1.2- Maçonnerie des structures circulaires

Aujourd'hui, les structures circulaires les mieux conservées présentent des murs qui s'élèvent à près d'un mètre et demi²². Mais comme aucune d'entre elles ne montre un couronnement à l'apparence finie, il est probable que, comme dans d'autres régions andines, certaines structures circulaires s'élevaient sur environ deux mètres²³. Les murs sont doubles et mesurent, le plus souvent, entre soixante et quatre-vingt centimètres d'épaisseur. Quant aux pièces de construction, leur nature est très variable, à l'image des styles de maçonnerie.

20 Ce corpus de structures circulaires est issu de trois sites de la zone 1 (Mandor, Quchapata et Villar ; SN°27, 37 et 20), un site de la zone 2 (Muñayuy – secteur 4 ; SN°66) et quatre sites de la zone 4 (Ankawachana et Machu Llaqta 2, 4 et 7 ; SN°161, 169, 171 et 174). Le lecteur trouvera les plans de ces ensembles de structures circulaires dans le chapitre 7.

21 Ces deux structures se trouvent sur le site de Mandor1 (SN°27, zone 1) où est implanté un vaste établissement de plus de quatre-vingt structures.

22 Les structures circulaires les mieux conservées de la zone 1 se trouvent sur les sites de Mandor, Kintuna (SN°27 et 36), dans la zone 2 sur le site de Muñayuy (SN°66), dans la zone 3 sur celui de Tiendapata (SN°136), et sur les sites Machu Llaqta 4 et Patallaqta 2 (SN°171 et 195) dans la zone 4.

23 A titre de comparaison, signalons que les (ensembles de) structures circulaires de la région de Jauja, qui sont parmi les mieux conservés des Andes centrales, possèdent des murs de près de deux mètres et demi, dont la partie haute est généralement effruiée (DeMarrais, 2001). Quant au CMVA, les structures circulaires les mieux conservées se trouvent sur le site de Wayna Cachora relevé par Valencia (2004). Leurs murs s'élèvent sur près d'1,7 m et semblent également posséder un fruit. Pour ce qui concerne la région Asto, Lavallée et Julien (1973 : 43) supposent que les murs ne devaient pas dépasser deux mètres et remarquent aussi leur légère inclinaison vers l'intérieur. Le fruit semble donc être une caractéristique largement répandue dans les Andes centrales et pourrait bien avoir été présent sur les structures de notre zone d'étude (bien que nous ne l'ayons pas représenté sur la figure 5.2).

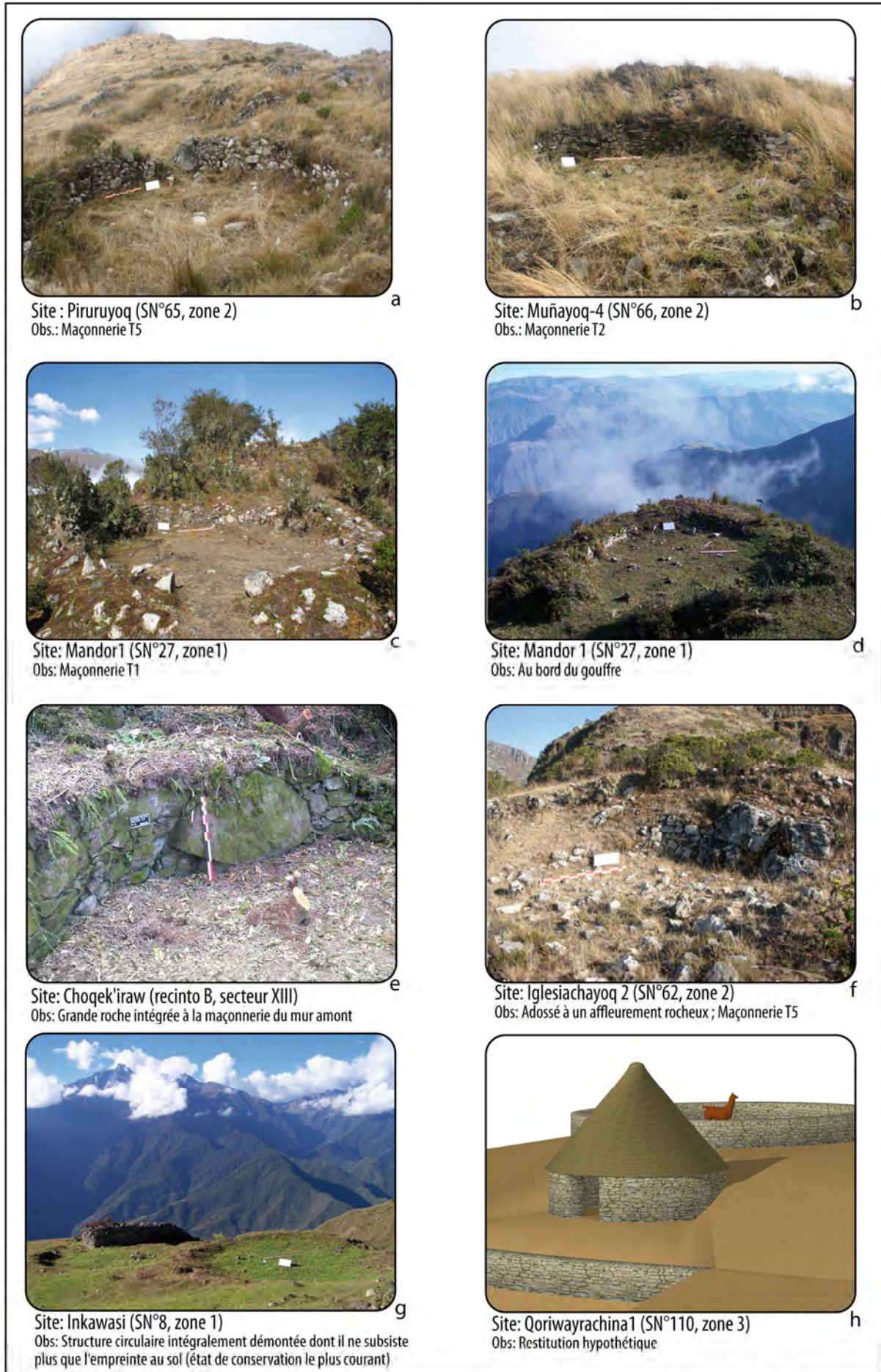


Figure 5. 3- Vestiges d'habitations préhispaniques (structures circulaires) du CMVA

5.2.1.1- Répartition des styles de maçonnerie des structures circulaires

De la centaine de sites répertoriés avec des structures circulaires, seuls quarante-six (des zones 1, 2 et 3) présentent des vestiges de maçonnerie en place. Les maçonneries correspondent à trois des types que nous venons de définir. Leur répartition est illustrée dans le tableau 5.3.

	Nombre de sites			
	Zone 1	Zone 2	Zone 3	Global
Type 1	13	3	11	27
Type 2	1	2	0	3
Type 5	0	16	7	23
(Global = total de 46 sites où la maçonnerie est visible)				

Tableau 5.3- Répartition des styles de maçonnerie des structures circulaires

Les types 1 et 2, caractérisés par l'assemblage plus ou moins régulier de blocs de roches métamorphiques où dominent les pierres plates, se trouvent, pour la plupart, dans les zones 1 et 3. Quant au type 5, en moellons sédimentaires, il est le plus répandu dans la zone 2. La répartition des styles de maçonnerie des structures circulaires est donc, sans surprise (et comme nous l'annoncions déjà plus tôt), étroitement liée à la géologie locale.

Le tableau 5.3 montre aussi que la maçonnerie en pierres plates la plus élaborée (le type 2) est très rare ; nous ne l'avons observée que sur trois sites : Kintuna (SN°36 dans la zone 1), Muñayuq et Tastapata (SN° 66 et 68 dans la zone 2)²⁴. Même si nos observations ne sont pas forcément représentatives (car d'autres sites de structures circulaires dont les murs ne sont pas conservés pourraient avoir recélé des structures bâties en type 2), la rareté de ce style soulève des questions relatives à sa répartition. Il nous semble, en effet, qu'au vu de sa facture et de sa rareté, ce type de maçonnerie pourrait avoir formé un style spécial réservé à la construction des structures circulaires les plus importantes²⁵, hypothèse sur laquelle nous reviendrons plus tard (voir *infra*, 7.1.3.1.2).

5.2.1.2- Aménagement des parements

Il arrive, par ailleurs, que les parements des structures circulaires soient aménagés (même s'il s'agit d'une pratique rare). Les aménagements de ce type les plus courants correspondent à la disposition de grandes pierres plates fichées verticalement dans le sol au niveau de la première

²⁴ La présence d'une maçonnerie soignée en dalle de schiste (de type 2) sur ces deux sites de la zone 2, s'explique par la présence d'un affleurement intrusif de roches métamorphiques au lieu-dit Perolchayuq, à quelques dizaines de mètres de ces sites.

²⁵ A ce sujet, il est intéressant de signaler que, dans les grands établissements de structures circulaires de la région de Jauja, les structures qui appartenaient aux ensembles à patio les plus importants (dits « de l'élite ») exhibent, d'après DeMarrais (2001), une maçonnerie plus soignée que celles des autres structures.

assise sur le parement ou sur la face intérieure du mur²⁶, dont la finalité est difficile à déterminer ; elle en consolidait peut-être la fondation.

Un autre type d'aménagement assez répandu dans la région consiste en l'intégration de grandes roches dans la maçonnerie, comme à Choqek'iraw où le mur amont de la structure A du secteur XIII exhibe une roche, qui présente une grande face plate de près d'un mètre carré, intégrée dans le parement (Figure 5.3.e). En raison de l'effort qu'implique la pose d'une telle roche, on peut penser qu'il s'agit là d'une pratique revêtant une certaine dimension symbolique. Il est d'ailleurs tentant de rapprocher cette observation au culte aux *wak'a* que nous avons mentionné plus haut dans le contexte inka. On retrouve, en effet, ici la même idée de symbiose entre le paysage naturel et l'espace construit, mais cette fois, dans le contexte de l'architecture domestique.

Enfin, le dernier type d'aménagement que nous avons observé correspond à l'agrément de niches dans le parement interne. S'il s'agit là d'un trait stylistique typique de l'architecture inka, ce type d'ornementation est, en revanche, très rare sur les structures circulaires. De fait, le site de Kintuna (SN°36) est, à notre connaissance, le seul du CMVA à receler des structures circulaires ornées de niches²⁷.

5.2.1.3- Les chambranles

Les chambranles des structures circulaires sont mal conservés, ce qui implique qu'aucun linteau en place n'a pu être observé. Il est donc impossible de déterminer si le linteau était formé par une forte pierre de taille, comme à Jauja (DeMarras, 2001), ou par des poutrelles de bois, comme c'était le cas sur certains bâtiments quadrangulaires de Choqek'iraw (Bingham, 1910), avant qu'ils ne soient récemment remplacés par du ciment. En revanche, il est assez courant que les jambes de l'embrasure soient consolidées par la disposition de pierres plates, de grandes dimensions, fichées verticalement dans le sol. Quant au seuil, il ne se définit plus mais, dans le cas des structures établies en profondeur, il présentait probablement une marche construite. La présence d'une marche permet, en effet, de protéger le sol interne des eaux de pluies et de l'intrusion de rongeurs, mais aussi d'empêcher la fuite des petits animaux, comme les cochons d'indes par l'exemple²⁸.

5.2.1.3- Remarques concernant la toiture

En règle générale, les toitures des bâtisses préhispaniques étaient constituées d'une charpente en bois qui soutenait une couverture de chaume, dont les traces sont, aujourd'hui, inexistantes en surface, mais dont on trouve parfois des restes dans les sols archéologiques. Des vestiges de charpente, formés par plusieurs poutres carbonisées, ont, ainsi, été mis au jour à

26 Ce type de détail architectural a été observé sur certaines structures circulaires des sites de Choqek'iraw, San Martin et Muñayuq, notamment.

27 Sur le site de Kintuna, les niches qui ornent le parement interne de certaines structures sont de petites dimensions (20x20 cm, environ).

28 Comme c'est toujours le cas aujourd'hui, il est vraisemblable que l'élevage de cochon d'Inde était courant dans les maisons (Lavallée et Julien, 1973 ; D'Altroy, 2001 ; Lecoq *et al.*, 2005).

Yuraq Rumi²⁹. Dans les niveaux supérieurs des structures circulaires de Choqek'iraw, il est courant de trouver des fragments d'argile brûlée présentant des empreintes de fibres végétales (Lecoq *et al.*, 2004 ; Lecoq *et al.*, 2006), ce qui laisse penser qu'une espèce de chape argileuse était peut-être appliquée aux toits de chaume pour les imperméabiliser (à moins que ces fragments d'argile ne soient les vestiges d'un crépi qui couvrait les murs).

Si l'on connaît les composants de la toiture, la reconstitution de sa morphologie est, en revanche, plus problématique. Sur la figure 5.2, nous avons représenté un toit conique, avec une inclinaison d'environ 40°³⁰. La forme conique (ou en dôme approximatif) du toit des chaumières circulaires est, en effet, celle que décrit Cobo pour les chaumières du Collao au 16^{ème} siècle, et aussi, d'un point de vue technologique, l'hypothèse la plus plausible³¹ (Lavallée et Julien, 1973 : 44 ; Fabre 2006). Avec un tel toit qui s'élevait à au moins trois mètres, les chaumières possédaient donc une physionomie bien plus imposante que celle qu'on observe aujourd'hui (Fig. 5.3.h, p. 196). Ces toits de chaumes pesaient des centaines de kilos, surtout lorsqu'ils étaient gorgés d'eau. Ils devaient donc être soutenus par une charpente puissante, dont la structure et le système d'attache est difficile à déterminer³². Quoiqu'il en soit, la toiture constituait un ouvrage important destiné à protéger la maison des fortes intempéries de la cordillère orientale. Tout comme les activités paysannes, on peut penser que la réfection cyclique des toitures était une activité majeure de la vie en communauté.

29 Le site de Yuraq Rumi, aussi connu par le nom de Chuquipalpa (Calancha, 1974-1981[1638] ; Bingham, 1922), se situe sur le versant nord de la cordillère de Vilcabamba. Il se trouve non-loin du palais inka de Vitkos. D'après Calancha (1974-1981[1638] : 800), il abritait le principal « temple du soleil » de la région. Ce sanctuaire inka a été incendié par le moine augustin Marcos Garcia en 1570 (*ibid.* : 827). Lors des fouilles réalisées sur le site en 2008, sous la direction de Bauer, le niveau de l'incendie correspondant à la destruction du site, décrite par Calancha, a pu être identifié à l'intérieur des édifices. Les poutres carbonisées étaient associées à des tenons et des anneaux d'amarrage de toiture, ce qui ne laisse aucun doute quant à leur fonction initiale de charpente.

30 Dans les Andes centrales, la saison des pluies met la toiture en chaume à rude épreuve. Celle-ci devait donc être conçue en fonction du drainage des eaux pluviales. En théorie, plus le plan est incliné, plus l'eau s'écoule, ce qui lui évite de pénétrer profondément dans le toit, d'autant plus si le chaume est agrémenté d'une chape d'argile. L'inclinaison du versant améliore donc, sans doute, considérablement l'imperméabilité de la toiture. Elle augmente aussi, par là même, son espérance de vie. Avec une telle inclinaison, les toitures devaient donc s'élever sur parfois plus de cinq mètres de haut. Outre les problèmes liés au drainage, l'élévation du toit évite l'enfumage excessif de la pièce et permet, également, l'aménagement d'un grenier dans les combles. Ces greniers, aujourd'hui connus sous le nom de *taqe* en quechua, sont très courants dans les chaumières paysannes. C'est notamment l'endroit où l'on stocke les grains et les fourrages.

31 La forme conique a été adoptée pour couvrir les structures circulaires restaurées des sites de Kuelap et de San Pedro de Raqchi. Par ailleurs, dans la *puna* des environs du village de Huari (Ancash), on peut toujours observer des petites *chosas* circulaires en pierre qui sont couvertes d'un toit de chaume en forme de dôme (Venturoli, 2004 : 40). Comme le documentent Gasparini et Margolies (1977 : 150), la forme de dôme est également celle des toitures des habitations circulaires de l'ethnie Chipaya de la région d'Oruro en Bolivie.

32 Sur les structures de plan au sol quadrangulaire inkas, il est courant de trouver des tenons, des anneaux et des retraites (situés non-loin du couronnement des murs) qui permettaient d'amarrer la charpente (Gasparini et Margolies, 1977 : 180 ; Bouchard, 1976b et 1983 : 45-53). Or, à notre connaissance, les structures circulaires ne présentent pas ce genre d'élément, si bien qu'il est difficile de déterminer, archéologiquement, de quelle manière la charpente était attachée à la structure. A ce sujet, Cobo (1956[1653] : 195), se référant aux chaumières de la région du Collao du début du 16ème siècle, décrit plusieurs types d'assemblages de charpentes de bois. D'après lui, la forme conique, dont la charpente est formée de longues branches relativement droites constituant les chevrons, est la plus courante. Dans le cas des toitures en dôme, il signale que la charpente est formée de branches voutées. Enfin, il ajoute que la charpente des plus grandes maisons, les mieux bâties, est soutenue par un poteau central. Mais à notre connaissance, aucun trou de poteau correspondant n'a jamais pu être identifié dans les sols des structures fouillées (Lavallée et Julien, 1973 : 44).

5.2.2- L'HABITATION PAYSANNE DE L'EPOQUE PREHISPANIQUE TARDIVE

Au-delà des variations modales que nous venons de présenter, la structure circulaire constitue un concept architectural homogène : une pièce, une entrée et un seul niveau³³. Il s'agit aussi, rappelons-le, du type de structure architecturale, de loin, le plus courant de l'époque préhispanique tardive des Andes centrales. A croire les témoignages de Bandera (1968[1557]) et de Cobo (1956[1653] : 195-198), celle-ci formait l'habitation paysanne. Le premier indique, en effet, que les paysans de la région d'Ayacucho vivaient dans des maisons « *pequenas y humildes que son, para la pluparte, de forma circular* »³⁴. Quant à Cobo (*ibid.*), il précise, qu'au 16^{ème} siècle, il existait deux types de maisons : les rondes et les quadrangulaires. D'après lui, la forme circulaire était « *plus commune dans les régions de climat froid, comme le Collao, car elle permettait une meilleure isolation* ». Il rapporte, qu'à l'exception de celles des caciques, « *les maisons possédaient des murs, peu élevés, qui formaient un cercle parfait de, plus ou moins, quatre ou cinq mètres de diamètre* »³⁵. En outre, il signale que les bâtisses étaient « *simples et sans étage [et qu'elles possédaient une] pièce unique [qui] était à la fois le vestibule, le salon, la chambre, le garde-manger, la cave, la cuisine et même l'étable* »³⁶.

Dans les Andes centrales, plusieurs structures circulaires de ce type ont été fouillées³⁷. Leur sol de piétinement en terre battue présente généralement des foyers de cuisson, des amas de cendre, des pierres à moudre, des fragments de récipients en terre cuite de cuisine et de stockage, de grandes quantités de déchets de faune, etc., soit tout un ensemble de vestiges d'activités du monde domestique (Lavallée et Julien, 1973 ; D'Altroy et Hastorf, 2001 ; Lecoq *et al.*, 2004 ; Lecoq *et al.*, 2006). En revanche, il semble que l'espace intérieur de ce type de structure n'ait pas été aménagé de manière spécifique. Le mobilier est rare et se limite, lorsqu'il y en a, à de grandes roches et des banquettes (Kendall, 1984 ; Lecoq *et al.*, 2005). Notons que la présence de nombreux déchets dans le sol de piétinement et l'absence de mobilier correspond tout à fait à la description du jésuite Cobo qui remarque que « *le sol est couvert de déchets car les habitants ne prennent jamais le soin de nettoyer la suie ni de balayer* » et que « *les meubles de la maison ne*

33 Sans compter, un potentiel grenier sous les combles.

34 Cette citation est extraite du texte suivant : « *casas pequeñas y humildes, y por la mayor parte, redondas, supliendo con el arte, la pobreza y la necesidad de ropa. No usan casas grandes, y si alguna hay de tiempo antiguo, nadie la habita ni sirve para más de hacer borracheras en ellas y otras bellaquerías. Generalmente, están pobladas en todas las partes y lugares que fue posible poblar, conforme a la disposición, calidad y cantidad del agua y tierras – las construcciones están en todas las partes y lugares que fue posible poblar.* » (Bandera, 1968[1557]). La traduction est nôtre.

35 Cette citation est extraite du passage suivant : « *En la sierra hacen las casas de piedra y barro y la cubren de paja. [...] Las casas son unas redondas y otras a dos aguas; las redondas son más usadas y comunes en las tierras frías, como en la provincia del Collao, porque así son abrigadas. Las ordinarias de la gente plebeya tienen las paredes no más altas que un estado, y algunas mucho menos, sacadas en forma de un perfecto círculo desde catorce hasta veinte pies de diámetro [4 à 5 mètres], más o menos, según su capacidad y tamaño; y muchas hay tan pequeñas y bajas, que quitado el techo, parece el ruedo de la pared un brocal de pozo. [...] Verdad es que vemos hoy en partes algunas casas destas redondas, que unas antiguas moradas de caciques, de extraña grandeza, altas y muy capaces, [eran] muy acomodada para el modo de vivir.* » (Cobo, 1956[1653]). La traduction est nôtre.

36 L'extrait original dont il est fait mention est le suivant : « *Todas son sencillas y sin altos, de una sola pieza, la cual juntamente es zaguán y sala, recámara, despensa, bodega, cocina y aun establo* » (Cobo, 1964[1653] : 198). La traduction est nôtre.

37 Il est important de signaler qu'il n'existe, à notre connaissance, que deux recherches scientifiques qui ont donné lieu au décapage intégral de structures circulaires : les projets Asto (Lavallée et Julien, 1973) et Choqek'iraw (Lecoq, 2008). Ailleurs, comme dans la région de Jauja (D'Altroy et Hastorf, 2001) notamment, la fouille de ce type de structures s'est limitée à la réalisation de sondages. De nouveaux décapages seraient nécessaires afin de préciser l'organisation de l'espace domestique et de vérifier les dires de Cobo que nous reproduisons ici.

sont autres que les marmites, les jarres, les pots et les tasses [et que] la table et la couche se situe sur le sol, sans autre luxe qu'une simple couverture »³⁸ (Cobo, 1964[1653] : 198).

La perspective archéologique sur la structure circulaire se combine donc bien à la vision ethnohistorique. Il ne semble donc pas faire de doute que la structure circulaire corresponde à l'habitation paysanne de l'époque préhispanique tardive³⁹. Les nombreux ensembles de structures circulaires, que nous avons identifiés dans le CMVA, étaient donc, sans doute, autant d'établissements résidentiels de cette époque ; nous en réaliserons une étude approfondie dans le chapitre 7 consacré aux espaces villageois.

5.3- LES STRUCTURES DE FORMES QUADRANGULAIRES

Les vestiges d'une quarantaine de bâtiments de plan au sol quadrangulaire ont été observés sur le terrain. Ces structures sont, pour la plupart, très mal conservées ; il n'en subsiste le plus souvent que l'empreinte au sol et la première assise des murs (Figure 5.4, p. 203). Ceci pose, comme nous allons le voir, de sérieux problèmes pour en déterminer l'ancienneté et l'affiliation socioculturelle.

Les structures de formes quadrangulaires se répartissent sur une vingtaine de sites et sont de facture variée. Leur forme et leurs dimensions sont bien plus hétérogènes que celles des structures circulaires. La plupart des bâtiments sont de plan rectangulaire mais leurs dimensions et leur maçonnerie sont très variables. Leurs principales caractéristiques architecturales sont résumées dans le tableau 5.4 et présentées dans les descriptions qui suivent⁴⁰.

5.3.1- DESCRIPTION DES STRUCTURES DE FORMES QUADRANGULAIRES

5.3.1.1- Morphologie des bâtiments de plan au sol quadrangulaire

A la différence des structures circulaires, les bâtiments quadrangulaires sont presque toujours implantés sur des terrains plats et établis à même le sol (sans talus ou autre terrasse individuelle).

La forme et les dimensions des structures quadrangulaires sont très variables, si bien qu'il est difficile d'en dégager une typologie standard. Leur plan au sol est, le plus souvent, rectangulaire, mais on trouve aussi des structures de plan carré sur les sites de Pumachaka et d'Ushnupata notamment (SN°1 et 19). Parmi les édifices de plan rectangulaire, les ceux des sites de Villar 1 et de Pakupata 1 (SN°20 et 159), se distinguent par leurs grandes dimensions et leur forme très

38 Le texte original dont il fait mention est le suivant : “*el suelo cubierto de basura, porque nunca toman trabajo en los desollinar y barrer. [...] Las alhajas de casa no son otras que ollas, tinajas, cantaros y tazas, instrumentos todos de barro. La mesa y cama el suelo, sin otro colchon y regalo que una manta grosera*” (Cobo, 1964[1653] : 198). La traduction est nôtre.

39 Signalons qu'elle réunit aussi les caractéristiques architecturales de la maison telle qu'elle est définie théoriquement par Leclerc et Tarrête (dans Leroi-Gourhan, 2005) : « *Habitation fixe, destinée à une occupation longue, et dont la structure distingue la fonction de couverture (toit) et la fonction de support et d'isolation (murs)* ».

40 La description suit le même plan que celle de la structure circulaire que nous avons traité dans les pages précédentes. Afin d'éviter les redites, nous ne mentionnerons ici que les aspects les plus importants.

allongée, s'assimilant à de grands halls. La superficie moyenne des bâtiments est comprise entre 20 et 40 m², bien que l'on trouve des structures plus petites et d'autres plus grandes (voir tableau 5.4).

SITES					CARACTERISTIQUES ARCHITECTURALES			STRUCTURES ASSOCIEES		DIMENSION CHRONOLOGIQUE			
ZONE	N°	CODE	Nom (d'après le lieu dit)	AIRE (ha)	Nombre de Structure(s) quadrangulaire	Maçonnerie	Dimensions o = mal conservée - = non-mesurée	Structures circulaires	Autres structures préhispaniques	INKA (probable)	PREHISPANIQUE INDETERMINÉ	MODERNE abandonnée	INDETERMINÉ
1	1	INK-1	PUMACHAKA	4.94	4	T6	9x9 / 9x4 / 6x5 / o		X	X			
	14	INK-14	LAYAMPATA	1.50	1	T1	5x5	X				X	
	19	QAR-2	USHNUPATA2	0.04	1	-	3,5x3,5						X
	20	QAR-3	VILLAR1	11.10	1	T6	18x5	X		X			
2	76	TAK-6	PAKAYAKU4	0.54	1	T5	-	X				X	
	93	PAS-1	LIMICHIMPA	5.07	1	T6	8x7			X			
3	102	KIU-2	INKAPAQCHA	0.34	1	T1	-	X	Terrasses		X		
	112	KIU-12	QORIWAYRACHINA3	0.01	1	T1	1,5x2,5				X		
	135	SJK-7	LASUERTE	1.97	1	T1	6x4	X	Terrasses		X		
	138	SJK-10	CAMPANAPATA	0.39	1	T1	4x3	X			X		
	139	SJK-11	CCARABAMBA1	19.34	3	T5	6x4 (2) / -	X	Terrasses	X?	X		
	147	SJK-19	TAKMARA 2	6.70	1	T1	0	X			X		
	151	SJK-23	PAJONAL	18.44	1	-	4x3						X
4	156	ARM-1	PINKUYUNKA	0.98	7 (+)	T1	Variées		Puits	X			
	159	ARM-3	PAKUPATA1	0.55	6	-	11x3 / 10x5 / 9x4 / 8x4	X					X
	182	ARM-26	NINAMARCA2	0.72	2	T1	11x6,5 / 6x4,5	X					X
	195	ARM-42	PATALLAQTA2	3.58	1	-	-	X	Terrasses				X
	203	ARM-50	CHAMANAYUQ1	2.07	1	-	-						X
	205	ARM-52	CHAMANAYUQ3	2.87	1	-	-	X					X

Tableau 5.4- Les structures de formes quadrangulaires

5.3.1.2- Maçonnerie des structures quadrangulaires

A l'image des structures circulaires, les structures quadrangulaires ont, dans leur majorité, des maçonneries de type 1 et 5 qui sont, rappelons-le, les plus communes et les plus courantes du CMVA. D'une manière générale, leur répartition est également fonction des faciès lithologique locaux.

Les bâtiments des sites Pumachaka, Villar 1 et Limichimpa (SN°1, 20 et 93) forment un cas particulier car ils exhibent un gros appareil de blocs parallélépipédiques (maçonnerie de type 6) qui, comme nous allons le discuter, pourrait bien être affilié au style architectural inka.



a
Site : Village de Kewiña dans la vallée d'Arma (zone 4)
Obs: Maison actuelle typique, avec les assises du mur en pierre



b
Site: Hameau de Totorayuq (zone 1)
Obs: Maison abandonnée depuis moins d'une dizaine d'années



c
Site: Village de Kewiña dans la vallée d'Arma (zone 4)
Obs: Empreinte au sol d'une maison moderne démontée (voir .a, ci-dessus), à ne pas confondre avec un vestige préhispanique



d
Site: Ecart de Lirio (zone 3)
Obs : Cabane en matière périssable ("tapial"). Des structures analogues pourraient avoir existées à l'époque préhispanique



e
Site: Pajonal (SN°151, zone 3)
Obs: Vestiges d'une grande structure de plan au sol rectangulaire (25x15m). Son faciès original est difficile à déterminer .



f
Site: Balcon (SN°150, zone 3)
Obs: Vestiges d'une structure de plan au sol carré (13x13 m). Son faciès original est difficile à se représenter .



g
Site : Pinkuyunka (SN°156, zone 4)
Obs.: Structure de plan au sol rectangulaire inka dont le parement interne est orné de trois niches



h
Site: Pakupata 1 (SN°159, zone 4)
Obs: Empreinte au sol d'une structure de forme rectangulaire dont l'ancienneté n'est pas déterminable en l'état

Figure 5.4- Diversité des structures de formes quadrangulaires du CMVA (modernes et préhispaniques)

5.3.1.3- Toiture des bâtiments quadrangulaires

Comme la plupart des bâtiments de formes quadrangulaires sont très mal conservés (il ne subsiste généralement que l'assise des murs), il est difficile de se représenter la forme du couronnement des murs et encore moins la physionomie de la couverture des bâtiments. Certaines structures possédaient peut-être un mur pignon et un toit à deux versants comme certains édifices de Choqek'iraw (voir *supra*, 3.3.1.1), mais la plupart présentait sans doute un couronnement plat soutenant une charpente de bois, comme celle des chaumières actuelles au toit à quatre versants (Figure 5.4.b), qui ressemble au modèle de toiture décrit par Bouchard (1976a et 1983). Le développement d'hypothèses plus approfondies serait aventureux.

5.3.2- AFFILIATION CHRONO-CULTURELLE DES STRUCTURES DE FORMES QUADRANGULAIRES

Dans les Andes centrales, les archéologues attribuent souvent les vestiges tardifs de bâtiment de forme quadrangulaire aux manifestations architecturales de la culture inka. Ce réflexe s'explique par le fait, qu'à quelques rares exceptions près, les bâtiments inkas étaient toujours de plan quadrangulaire, et parce que l'habitation villageoise typique est le plus souvent de plan circulaire⁴¹. La région de Cuzco recèle pourtant des exemples de structures de plan au sol rectangulaire qui, outre leur forme, ne présentent aucune caractéristique de l'architecture inka et qui, de fait, ont été datées de la période Intermédiaire Récente ; c'est notamment le cas de certaines structures des vallées de Cusichaca et du Vilcanota (Kendall, 1994 ; Covey, 2003b : 148).

Dans le CMVA, la plupart des bâtiments quadrangulaires ne présentent pas non plus les caractéristiques spécifiques de l'architecture inka. Ceci pourrait s'expliquer, d'une part, par le fait qu'il ait existé des structures quadrangulaires préhispaniques non-inka (dont il resterait à déterminer l'appartenance ethnique des habitants), et, d'autre part, parce que le plan rectangulaire est aussi la forme typique des maisons modernes. Afin de distinguer les structures modernes, des structures préhispaniques et/ou des édifices inkas, une petite étude comparative des structures en présence s'impose. Pour ce faire, commençons par rappeler les principales caractéristiques de l'architecture inka.

41 Dans les régions montagneuses des Andes centrales, les cas d'habitation de plan quadrangulaire sont, à notre connaissance, assez rares. On en trouve néanmoins des exemples dans les bassins d'Osmore et du Colca, localisés dans la cordillère occidentale du sud du Pérou, dans les régions de Moquegua et d'Arequipa (Stanish, 1989 ; Aldenderfer, 1993 ; Wernke, 2006). Dans l'altiplano bolivien, l'architecture domestique est plus hétérogène. A Uyuni par exemple, la forme quadrangulaire est prédominante et les habitations de forme circulaires beaucoup plus rares (Lecoq, 1999 : 126). Pour approfondir le sujet, le lecteur peut se reporter à Lecoq (1999) et Stanish (1989) qui discutent la dimension ethnique de la forme de l'habitation dont elle constituerait un marqueur fondamental.

5.3.2.1- Les bâtiments inkas

Les ouvrages spécialisés sur l'architecture inka (notamment, Bouchard, 1976 Ms, 1983 et 1992 ; Kendall, 1985 ; Calvo, 1987 ; Hyslop, 1990 ; Protzen, 1992 et 2005[1993]) dévoilent de nombreuses caractéristiques propres aux édifices inkas, dont nous retiendrons les suivantes :

- un plan au sol quadrangulaire, bien que leurs formes et leurs dimensions soient très variables ;
- une maçonnerie généralement sophistiquée, dont l'expression classique correspond à des appareils stylisés de pierres de taille à joints vifs ;
- l'agrémentation des murs par des ensembles de niches et de baies, le plus souvent de forme trapézoïdale ;
- des modes de groupements spécifiques des bâtiments, qui se caractérisent, d'ordinaire, par un jeu d'opposition et de symétrie.

Dans les zones que nous avons prospectées, Pinkuyunka (SN° 156), situé au cœur de la vallée d'Arma, est le seul site dont les structures, de par leur organisation spatiale et la présence de niches trapézoïdales, possèdent un faciès inka classique⁴² (Figure 5.4.g). Trois autres sites, Pumachaka, Villar 1 (SN°1 et 20 dans la zone 1) et Limichimpa (SN°93 dans la zone 2), présentent des bâtiments qui, malgré leur piètre état de conservation, pourraient aussi être affiliés à la culture inka. Ces trois sites recèlent en effet des vestiges de murs massifs avec une maçonnerie de type 6 qui, comme nous l'avons expliqué plus haut, paraît être un appareil typique des édifices inkas dans la cordillère de Vilcabamba. A Pumachaka, les bâtiments sont groupés. A Limichimpa, la structure rectangulaire se trouve au cœur d'un système de terrasses qui possède, comme nous allons le voir, des caractéristiques inkas. Enfin, à Villar 1, le plan au sol allongé de la grande structure rectangulaire évoque, comme le montre la figure 7.2 (p. 273), la forme classique des grands halls, dénommés *kallanka*.

5.3.2.2- Les bâtiments « préhispaniques indéterminés »

Six autres sites recèlent des structures quadrangulaires dont l'ancienneté est difficile à déterminer. Ces structures sont implantées au cœur d'ensembles architecturaux préhispaniques (composés de nombreuses habitations circulaires). Leur forme et leurs dimensions sont très variables. Elles ne présentent visiblement aucune caractéristique spécifique de l'architecture inka. Leur maçonnerie est d'ailleurs identique à celle des structures circulaires. A l'instar des structures rectangulaires non-inka de la vallée du Cusichaca (voir *supra*, 3.2.2.1.5), il est possible que ces structures soient affiliées à une tradition d'habitation de forme rectangulaire de la fin de l'époque Intermédiaire Récente. Cela dit, il faut admettre, que dans l'état actuel des recherches et sans avoir pu fouiller l'une de ces structures, nous ne sommes pas en mesure de développer d'hypothèses plus approfondies quant à leur fonction, affiliation ethnique et ancienneté.

42 Rappelons qu'aucun établissement inka de la région ne recèle de maçonnerie de style cuzquézien de pierres de taille à joints vifs.

5.3.2.3- L'héritage préhispanique de l'architecture traditionnelle de Vilcabamba

Bâtie en pierre⁴³, l'architecture des maisons modernes du CMVA semble avoir hérité de diverses caractéristiques de l'architecture préhispanique (Figure 5.4.a à d, p. 203). En effet, les matériaux de constructions et les maçonneries sont identiques⁴⁴, tout comme, d'ailleurs, les dimensions des maisons actuelles, la forme de leur toiture⁴⁵ et la présence de niches, qui semblent aussi inspirées de la tradition préhispanique. Cela dit, l'observation attentive des maisons actuelles nous a permis de dégager certaines spécificités de l'architecture moderne qui permet de la distinguer de l'architecture préhispanique :

- Les niches des structures modernes sont généralement de petites tailles, souvent plus larges que hautes, et possèdent des jambes d'encadrement qui n'existent pas sur les niches préhispaniques.
- Les entrées des maisons modernes se situent souvent en coin, ce qui n'est, à notre connaissance, jamais le cas dans l'architecture inka.
- La façade des maisons modernes possède, souvent, un auvent (suivant la saillie des murs latéraux), or ce type de façade semble inconnu à l'époque préhispanique.
- Le couronnement des murs est plat. Il n'existe, à notre connaissance, pas de mur pignon qui pourrait être une spécificité de l'architecture inka.

C'est sur la base de ces caractéristiques que nous avons écarté certains bâtiments de plan quadrangulaire en ruines qui auraient pu être confondus avec des édifices préhispaniques⁴⁶. L'origine préhispanique de plusieurs structures demeure toutefois incertaine.

5.3.2.4- Le cas des grandes structures quadrangulaires des sites Balcon et Pajonal

Sur la crête du contrefort de Takmara (dans la zone 3), les sites de Balcón et Pajonal (SN°150 et 151) recèlent un type de structure singulier, de plan au sol rectangulaire et carré qui se caractérise

43 La plupart des maisons sont bâties en pierre. Remarquons, néanmoins, qu'un certain nombre d'entre elles ne possède que quelques assises de pierres sur lesquelles s'élèvent des murs d'adobe. Ajoutons qu'on trouve aussi une architecture, moins courante, dans un matériel plus léger dénommé « *tapial* », correspondant à des bâtisses de branches auxquelles est appliqué un torchis (Figure 5.4.d, p. 203).

44 Ceci s'explique, d'une part, par la disponibilité et la nature de la matière première et, d'autre part, par le fait que les sites archéologiques ont très souvent été utilisés comme carrière de pierres déjà dégrossies. Il faut remarquer, soit dit en passant, que cette habitude des maçons constitue le principal facteur de destruction des sites archéologiques.

45 Les maisons modernes sont de plan rectangulaire et parfois carré. Leurs dimensions moyennes sont de 6x4 m. Lorsqu'elles possèdent une toiture traditionnelle en chaume, comme c'est encore souvent le cas, la charpente en bois est amarrée à des tenons. Avec ses poutres qui reposent directement sur le couronnement des murs et un épi de faitière, la structure des charpentes (des toits de deux ou quatre versants) est très similaire à celle décrite par Bouchard (1976b) pour la vallée de l'Urubamba.

46 C'est notamment le cas des structures quadrangulaires des ensembles architecturaux des sites Layampata et Pakayaku 4 (SN°14 et 76). Ces deux sites recèlent, en effet, chacun une structure quadrangulaire en ruine isolée au cœur des habitations préhispaniques de forme circulaire. Dans un premier temps, il nous a semblé que ces structures quadrangulaires étaient les vestiges d'un bâtiment inka intrusif, mais l'étude approfondie des détails architecturaux nous a conduit à constater qu'il est plus probable qu'il s'agisse de structures modernes abandonnées et tombées en ruines. La présence de ruines de structures modernes sur (ou non-loin) des sites archéologiques constitue, selon nous, un bon exemple de la difficulté existante pour la détermination de l'ancienneté des structures. L'attribution des structures de plan quadrangulaire à l'époque préhispanique est à réaliser avec prudence tant les héritages préhispaniques sont nombreux dans l'architecture vernaculaire moderne. L'ancienneté de plusieurs structures en ruines que nous avons relevées demeure incertaine.

par ses bâtiments aux grandes dimensions⁴⁷ (Figure 5.4.e et f, p. 203). Avec près de 200 m², la plus petite d'entre elles, est en effet deux fois plus vaste que les plus grands bâtiments quadrangulaires dont nous venons de parler ; la plus vaste mesure près de 900 m². Ces structures se trouvent en très mauvais état de conservation ; il n'en subsiste que l'empreinte au sol, parfois circonscrite par une assise de mur encore en place, dans laquelle, nous n'avons pas identifié de trace de baie. Dans cet état de conservation, il est donc impossible de se représenter l'aspect original de ces structures. Etant donnée leur grande superficie, il semble peu probable qu'elles aient possédé une toiture. Remarquons, néanmoins, que les plus grands bâtiments inkas connus, qui se trouvent sur les sites de Raqchi, Inkallaqta et Waytara⁴⁸ et qui présentent un plan au sol rectangulaire avec une superficie dépassant 2000 m², étaient couverts (Gasparini et Margolies, 1977). Cela dit, compte tenu du piteux état de conservation des structures rectangulaires de Pajonal, il serait, toutefois, audacieux de les attribuer à une manifestation inka. Il faut admettre, que dans l'état actuel des recherches, nous ne sommes pas en mesure de déterminer la fonction ni d'assurer l'origine préhispanique de ces structures⁴⁹. Toutefois, la proximité des mines de sel gemme laisse penser que l'établissement de Pajonal pourrait être associé à l'exploitation de ces mines qui, comme nous l'avons mentionné antérieurement, devaient constituer une ressource précieuse à l'époque préhispanique.

Alors que les habitations de plan circulaire de l'époque préhispanique tardive forment un paysage architectural homogène, il faut souligner la complexité du cas des structures de plan au sol quadrangulaire. Elles sont peu nombreuses et généralement mal conservées, leurs formes sont très variées. L'affiliation chronologique de la plupart d'entre elles demeure incertaine. Certaines structures possèdent néanmoins diverses caractéristiques de l'architecture inka et peuvent donc être considérées comme des manifestations de l'influence culturelle (et politique) des Inkas dans la région. Mais, force est de constater que pour une région localisée aux portes du cœur du *Tawantinsuyu* et toute proche des domaines royaux de la cordillère de Vilcabamba, les vestiges architecturaux inkas sont plus rares que ce que on pourrait penser.

Ayant présenté l'architecture domestique (caractérisée par ses habitations circulaires) et le cas des structures quadrangulaires, nous nous intéressons maintenant aux nombreuses structures formant les infrastructures du monde rural, aménagées par les sociétés paysannes d'hier et parfois toujours utilisées aujourd'hui.

47 Le site Balcon ne recèle qu'une seule structure de plan au sol carré (de 13x13 m), définie par une assise d'un mur double constitué de blocs de grandes dimensions. Quant à Pajonal, il s'agit d'un site très étendu mais qui présente peu de vestiges architecturaux. Notre visite du site a été rapide (et notre registre de ce grand site pourrait être incomplet). Nous avons relevé la présence (d'un enclos et) de trois empreintes au sol de structures rectangulaire (25x15 et 18x10) et carré (30x30 m). Comme à Balcon, ces structures ont été presque intégralement démontées, si bien qu'il est impossible de se représenter leur aspect original.

48 Le temple de *Wiraqucha* à Raqchi (tel qu'il est dénommé par Garcilaso) est, avec 92x25 m, le plus grand bâtiment connu du *Tawantinsuyu*. La *kallanka* du site d'Inkallaqta en Bolivie mesure 78x26m. A l'échelle des structures de Pajonal, on trouve sur le site de Waytara un bâtiment *inka* de 26x10 m (Gasparini et Margolies, 1977).

49 Aucun matériel céramique diagnostique n'a pu être identifié sur ces sites.

5.4- LES INFRASTRUCTURES DU MONDE RURAL

5.4.1- LES SYSTEMES DE TERRASSES AGRICOLES

Dans les Andes, les systèmes de terrasses agricoles sont dénommés par le terme espagnol *andenería* et leurs terrasses, *pata pata* en quechua (Ballon Aguirre *et al.*, 1992 ; Morlon, 1996). Le terrassement des versants montagneux est une pratique ancienne qui joue un rôle important dans la vie paysanne car elle améliore considérablement la production (Morlon, 1996 ; Denevan, 2001). Les systèmes de terrasses inscrits dans le paysage forment ainsi le reflet de la nature et du degré de planification des pratiques agricoles des sociétés paysannes andines⁵⁰.

5.4.1.1- Les sites avec un système de terrasses

Il suffit de scruter les images aériennes disponibles pour se rendre compte que de nombreux systèmes de terrasses de culture dispersés ont été aménagés sur les versants de la vallée de l'Apurimac. Lors de nos prospections pédestres, nous avons relevé sur le terrain près de cent-vingt hectares de terrasses de culture qui sont répartis sur une quarantaine de sites (répertoriés dans le tableau 5.5). Cette centaine d'hectares est sans doute dérisoire⁵¹ en comparaison à l'étendue totale des systèmes de terrasses de culture dans les quatre zones d'études de terrain⁵², mais elle nous permet néanmoins de disposer d'une idée détaillée de l'architecture des terrasses et de leur variété. Les sites dont nous avons pu examiner sur le terrain les systèmes de terrasses sont répertoriés dans le tableau 5.5, ci-dessous.

50 Les espaces cultivés ne se limitent pas aux systèmes de terrasses. Dans le CMVA, il est courant d'observer des sillons sur le sol qui forment les vestiges de champs labourés (Erickson, 2000). Nous ne les avons pas répertoriés ici car leur ancienneté n'est sans doute pas très éloignée. Etant donné la forte érosion des terrains de la région, il est probable que les traces de labours préhispaniques se soient effacées depuis longtemps, ou encore que les champs labourés aient été constamment réutilisés depuis l'époque préhispanique.

51 Les versants où les systèmes de terrasses de culture sont aménagés n'ont pas fait l'objet de prospections intensives, car nous avons privilégié les crêtes où se trouvent les sites d'habitat qui nous intéressaient (voir *supra*, 4.1.1.3).

52 A l'image des travaux de Denevan (*et al.*, 1987) dans la vallée du Colca (Arequipa), il eut été possible de tenter un recensement de l'ensemble des systèmes de terrasses agricoles visibles sur l'imagerie aérienne. Cependant, l'imagerie satellite et photographique disponible est loin de couvrir de façon homogène et exhaustive nos zones d'étude de terrain. Rappelons, en effet, que les images disponibles en haute résolution sont plutôt rares et qu'il est courant que des nuages obstruent de grandes étendues (voir annexe, p 438.). Le couvert végétal pose aussi de gros problèmes : il est impossible de discerner les vestiges d'aménagement du sol dans les vastes zones de forêt de la cordillère de Vilcabamba, par exemple. Signalons d'ailleurs que, parmi les sites identifiés, plusieurs ne sont pas perceptibles sur l'imagerie aérienne, ceci pour des raisons liées non seulement au couvert végétal, mais aussi à l'état de conservation des terrasses abandonnées (de fait, le quart des vestiges de terrasses, que nous avons identifiés sur le terrain, se trouve sur des versants érodés dont les terrasses sont en piteux états de conservation).

Cela dit, il ne faudrait pas sous-estimer l'apport considérable de l'imagerie aérienne. Les images que nous avons consultées montrent de vastes étendues de systèmes de terrasses agricoles sur les versants où ne nous sommes pas rendus lors de nos reconnaissances. Elles sont aussi bien utiles pour évaluer l'extension des systèmes de terrasses, ce qui peut être une tâche ardue sur le terrain lorsque ceux-ci sont particulièrement étendus sur les pentes. En fait, il semble que le paysage de certaines zones que nous avons reconnues, comme les flancs de la crête Piruruyuq-Chamilku et le versant Apurimac Takmara-Pasaje (dans la zone 2) ainsi que les crêtes et les flancs des contreforts d'Inkawasi (zone 1) et de Takmara (zone 3), sont presque intégralement terrassées (ce que nous n'avons pas toujours repéré sur le terrain). Nous n'avons pas répertorié ces sites pour l'étude architecturale que nous présentons dans ce chapitre mais tenons compte de leur existence dans nos analyses des systèmes d'occupation du sol.

SITES				CARACTERISTIQUES GEOGRAPHIQUES		CARACTERISTIQUES ARCHITECTURALES					ETAT	
ZONE	N°	CODE	Nom (d'après le lieu-dit) (-secteur)	ECOLO	Alt. (msnm)	Aire (en ha)	Types de terrasses	Observations	Canal associé	Bâtiments associés		
1	16	INK-16	NARANJAL2	yunga	1600	2.43	-				En usage	
	17	INK-17	AGUILILLUYUQ	yunga	1732	2.34	A et B1		X		En usage	
	34	QAR-17	QEULLAQUCHA	suní	3805	1.11	B1			X	Abandonné	
2	61	WAS-17	IGLESIACHAYUQ1(-6)	suní	3800	0.75	B2			X	Abandonné	
	63	WAS-19	IGLESIACHAYUQ3	suní	3605	0.01	E				Erodé	
	71	TAK-1	ATAQPATA	quechua	2994	0.48	B1				Abandonné	
	72	TAK-2	LLOQIYUQ	yunga	2032	6.54	B1		X		En usage	
	73	TAK-3	UNKAPUKRO	quechua	2900	2.26	B1				En usage	
	75	TAK-5	PAKAYAKU2	quechua	3024	0.01	B1				En usage	
	77	TAK-7	PAKAYAKU5	quechua	3103	2.88	B1				Abandonné	
	78	TAK-8	MUYUNKU	quechua	3182	9.43	B2				Abandonné	
	79	TAK-9	LLAULLIPATA	quechua	3130	1.26	A	Sans mur	X	X	Erodé	
	81	TAK-11	MARKHUPATA	quechua	3308	1.21	E				Erodé	
	83	TAK-13	CAPUTUCHAYUQ	quechua	3344	1.17	B1	Sans mur			Abandonné	
	85	TAK-15	MUTUYPUKRO1	quechua	2987	0.03	E				Erodé	
	86	TAK-16	MUTUYPUKRO2	quechua	2934	0.51	E				X	Erodé
	87	TAK-18	UNKAPUKRO	quechua	2756	1.34	E					Erodé
	88	TAK-19	INKILPUKRO	quechua	2686	0.46	E				X	Erodé
90	TAK-21	CRUZPATA1	quechua	2350	0.36	E			X		Abandonné	
91	TAK-22	CRUZPATA2	yunga	2250	0.15	E			X	X	Abandonné	
92	TAK-23	TINTOWAQACHINA	yunga	2200	1.21	E			X	X	En usage	
93	PAS-1	LIMICHIMPA	yunga	1148	5.07	C	Saruna / Mur latéral	X	X	X	Abandonné	
3	101	KIU-1	KIUNALLAMIRADOR	quechua	2939	6.29	E				En usage	
	102	KIU-2	INKAPAQCHA	quechua	3099	0.34	A				X	En usage
	115	KIU-15	QORIWAYRACHINA5	puna	4054	0.14	D	Mur latéral			X	Abandonné
	116	KIU-16	QORIWAYRACHINA6	puna	4015	0.98	D					Abandonné
	127	KIU-27	PUKARAQAY	yunga	1965	-	-					-
	129	SJK-1	ANKASULKANA1 (-2)	quechua	2898	1.5	A				X	Abandonné
	134	SJK-6	ICHUORQO	quechua	3291	6.26	A					En usage
	135	SJK-7	LASUERTE	quechua	3440	1.97	A				X	Abandonné
	136	SJK-8	TIENDAPATA	quechua	3372	1.93	E				X	En usage
	137	SJK-9	UNKAPUKRO	quechua	3171	1.28	E				X	En usage
140	SJK-12	CCARABAMBA2	quechua	2462	21.93	A, B1 et B3					En usage	
141	SJK-13	WAYWAYO1	yunga	1924	26.22	A et B3					En usage	
143	SJK-15	KARKIKI1	quechua	2339	1.59	B1					En usage	
4	194	ARM-41	PATALLAQTA1	quechua	3373	0.22	-					-
	203	ARM-50	CHAMANAYUQ1	quechua	2474	2.07	-				X	-
	205	ARM-52	CHAMANAYUQ3	yunga	1922	2.87	-				X	-

Tableau 5.5- Les sites avec un système de terrasses

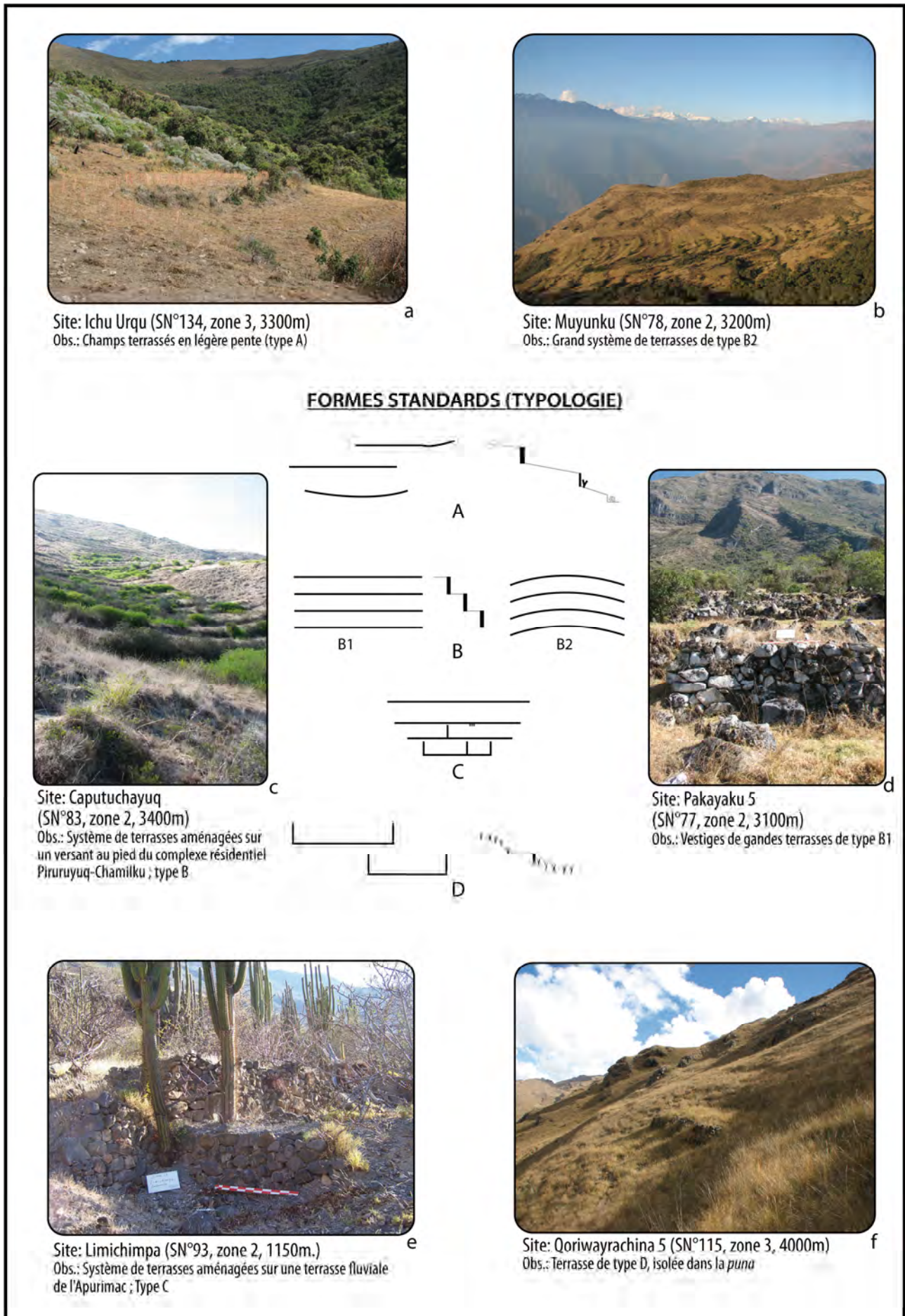


Figure 5.5- Aperçu des systèmes de terrasses agricoles du CMVA

5.4.1.2- L'architecture des terrasses

Du point de vue architectural, les systèmes de terrasses sont des espaces aménagés en gradins formés par creusement et/ou levée de terre. Le côté en surplomb est généralement agrémenté d'un mur de contention en pierre. Ce mur est constitué de gros blocs, à peine dégrossis, disposés de façon irrégulière dans le parement (maçonnerie de type 7). Les roches utilisées proviennent toujours des affleurements rocheux les plus proches. A la différence des terrasses inkas dont nous avons parlées plus haut, les murs « robustes » des systèmes de terrasses agricoles que nous avons observés ne possèdent, vraisemblablement, aucune dimension esthétique (Santillana, 1999). La morphologie et les dimensions des terrasses sont très variables et nous en distinguons cinq types⁵³ (illustrés sur la figure 5.5) :

- Le type A correspond aux larges terrasses au profil incliné, aménagées sur les versants (8 sites)⁵⁴.

- Les systèmes de terrasses de type B se caractérisent par leur profil en escalier, formé par des murs de contention élevés (13 sites)⁵⁵. D'une manière générale, la largeur des terrasses et la hauteur du surplomb dépendent de l'inclinaison du versant⁵⁶. On distingue les terrasses au segment droit (B1), des terrasses au segment courbe (B2, qui suivent les courbes de niveau du terrain), des vastes terrasses de plan au sol irrégulier (B3) installées sur les replats.

- Le type C correspond aux systèmes de terrasses aménagées sur les terrasses fluviales (un seul site visité). Les terrasses sont généralement peu élevées, souvent intégrées dans des sortes de parcelles formés par des murs latéraux, et toujours munies d'un système d'irrigation.

- Les terrasses isolées dans la *puna* correspondent au type D (2 sites).

- Enfin, nous avons classé dans le « type » E, les terrasses très érodées dont il ne subsiste que des segments en mauvais état de conservation qui ne permettent pas de définir leur morphologie ni leur extension originale (12 sites).

Pour être complet sur l'architecture des terrasses agricoles du CMVA, il convient d'ajouter quelques remarques complémentaires à cette typologie. D'une manière générale, la

53 Pour élaborer cette typologie, nous nous sommes inspirés de l'étude de Denevan (1987 : 22 et actualisée en 2001 : 175-182) de la morphologie des systèmes de terrasses abandonnées du cañon du Colca dans la région d'Arequipa. Une autre typologie générale des systèmes de terrasses des Andes centrales a été élaborée par Kendall et Rodriguez (2009). Comme elle repose sur des aspects technologiques déterminés par la fouille, nous n'avons pas pu l'appliquer. Quant à la typologie de Santillana (1999 : 93), elle a été élaborée à partir d'observations réalisées essentiellement sur les grands sites inkas de la vallée du Vilcanota-Urubamba. Avec quinze types, il s'agit de l'étude la plus exhaustive de la forme des terrasses. Elle est, cependant, peu adaptée à notre étude car la grande majorité des terrasses présentées est bien plus sophistiquée que l'essentiel des terrasses du CMVA.

54 Les terrasses de type A sont probablement les plus répandues dans la zone d'étude, car de vastes espaces de ce type de terrasses n'ont pas été relevés. A l'instar des terrasses à formation lente, formées et soutenues par des haies d'arbustes (Morlon, 1996 : 107), les terrasses de type A ne possèdent pas toujours de mur de contention en pierre, et sont donc moins visibles que les terrasses en escalier. Comme on peut le voir sur la figure 5.5, la régularité du plan au sol est variable. Les plus larges terrasses de type A ont été observées sur le site Ichu Urqu où les niveaux atteignent près de trente mètres. A titre indicatif, l'inclinaison de la pente naturelle est ici de l'ordre de 10°.

55 Les sites présentant les plus belles terrasses en escaliers sont Muyunku, Pakayaku 5 et Limichimpa (SN°78, 77 et 93) dans la zone 2, ainsi que Karqeji 1 et Ccarabamba 2 (SN°143 et 140) dans la zone 3. Dans la zone 1, le site de Queullaqucha (SN°34) présente de terrasses massives mais très érodées.

56 Les terrasses les plus étroites mesurent environ deux mètres et les plus larges, plus de dix mètres.

hauteur du surplomb dépend de l'inclinaison de la pente. Mais sur certains sites, comme Pakayaku 5 et Limichimpa (SN°77 et 93), se trouvent des terrasses s'élevant sur près d'un mètre et demi, installées sur des pentes peu prononcées, agencement qui leur confère une certaine monumentalité. Notons également qu'il est courant que les murs de contention possèdent une légère inclinaison vers l'amont, sans doute afin de mieux soutenir le talus. Les terrasses sans mur de contention en pierre sont rares. Les murs aménagés le sont encore plus ; le site de Limichimpa (SN°93) est, d'ailleurs, le seul dont certains murs de contention sont agrémentés de sorte de marches appelées *saruna*⁵⁷. Autre détail architectural rare : le mur latéral formant un angle n'est visible que sur certaines terrasses des sites Limichimpa et Qoriwayrachina 5 (SN°93 et 115). Enfin, il faut signaler qu'aucun vestige d'escalier encastré, typique de l'architecture inka (Farrington, 1992), n'a pu être observé.

5.4.1.3- Les structures associées aux systèmes de terrasses

Aujourd'hui, il est rare d'observer des vestiges de canaux dans les systèmes de terrasses. D'ailleurs, lorsqu'ils ne sont pas réutilisés, ils se trouvent souvent dans un très mauvais état de conservation. Seuls les systèmes de terrasses de l'étage *yunga*, où l'irrigation est une condition *sine qua non*, possèdent, presque systématiquement, des vestiges de canaux. Quant aux autres sites, on peut supposer que les terrasses n'étaient pas forcément irriguées et que leur exploitation se limitait à la culture pluviale (voir *supra*, 1.3.2.2).

Sinon, il faut signaler qu'il est assez courant de trouver de petits groupes de structures circulaires non-loin des terrasses agricoles (tableau 5.5), qui formaient vraisemblablement des habitations paysannes dispersées dans les zones de culture (voir *infra*, 7.1.5).

5.4.1.4- Répartition et ancienneté des systèmes de terrasses

Comme le montre la figure 5.6 qui permet de visualiser la répartition des systèmes de terrasses dans les étages écologiques en fonction de leur extension, les systèmes de terrasses se concentrent dans les étages écologiques quechua et *yunga* où l'agriculture est traditionnellement la plus développée. Les six systèmes de terrasses situés au-delà de la limite altitudinale de culture céréalière (dans les étages *suni* et *puna*) sont, d'ailleurs, peu étendus (sites de moins de 0,5 Ha)⁵⁸. A l'inverse, les plus grands systèmes de terrasses, tels Waywayo 1, Ccarabamba 2 et Muyunku (SN°141, 140 et 78), qui s'étendent sur plus de dix hectares, se situent à mi-versant, aux alentours des 3000 mètres d'altitude, ou plus bas. On trouve aussi de grands systèmes de terrasses dans les *yunga* qui sont sans doute ceux auxquels se réfèrent les sources ethnohistoriques (voir *supra*,

57 « *Saruna* » est un mot quechua qui désigne la présence de trois ou quatre pierres en saillie dans le parement. Ces pierres forment une sorte d'escalier qui permet de passer d'un niveau à l'autre. Dans le cas de l'architecture inka, où elles sont très répandues, les *saruna* possèdent aussi une dimension esthétique, en particulier, lorsqu'elles sont disposées de façon systématique sur plusieurs niveaux de terrasses qu'elles ornent, de la sorte, en formant de grands motifs verticaux en zigzags (Farrington, 1992 ; Santillana, 1999).

58 La présence de terrasses « de culture » sur les versants de l'étage *puna* est rare et difficile à expliquer. Les terrasses éparses, que nous y avons observées, se concentrent sur les hauteurs de l'éperon Qoriwayrachina (zone 3). Elles ressemblent au type « *upland walled terraces* » décrit par Denevan (1987 : 22) qui explique que ce type de terrasses était destiné à la culture de tubercules, mais qu'il servait également de « barrage de retenue » afin de limiter l'érosion et de stabiliser les hauts-versants (Denevan, 2001 : 176).

1.3.2.2). A ce propos, Limichimpa (SN°93), le site aux terrasses les plus élaborées qui pourraient être de facture inka⁵⁹, matérialise peut-être la politique impériale d'exploitation des terrasses fluviales de l'Apurimac dont fait mention Garcilaso (1976[1609] : 161) (voir *infra*, 9.1.1.2.1.1).

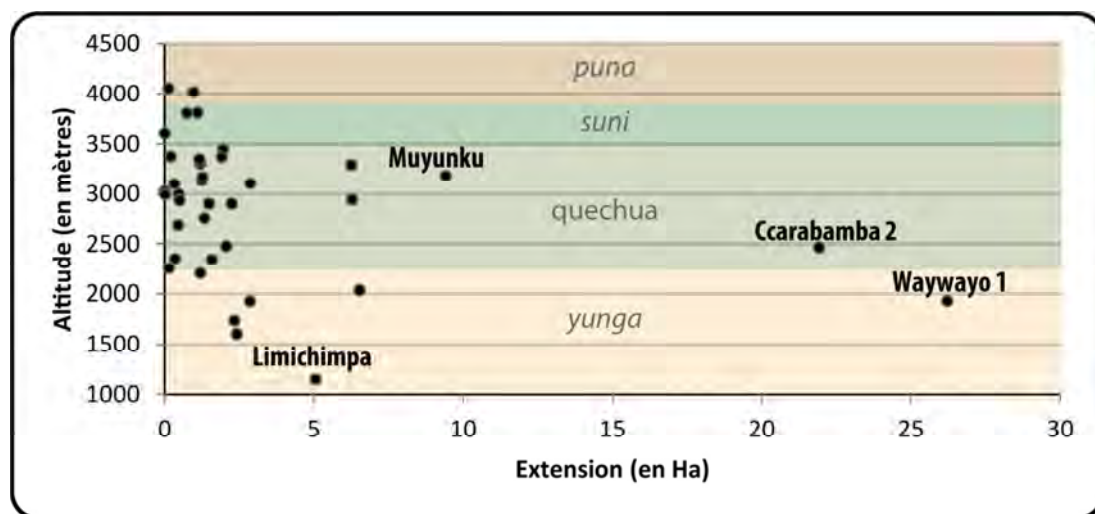


Figure 5.6- Répartition générale des systèmes de terrasses (les sites indiqués sont mentionnés dans le texte)

Il convient d'être très prudent quant à l'attribution chronologique préhispanique des systèmes de terrasses que nous avons identifiés sur le terrain. Il s'agit, en effet, d'un type de vestige qui se prête mal au jeu de périodisation chrono-culturelle des archéologues. Les indices les plus solides qui suggèrent l'ancienneté d'un système de terrasse reposent sur plusieurs critères comme :

- leur association à d'autres types de vestiges préhispaniques comme des habitations circulaires ou de la céramique, par exemple ;
- le fait que les terrasses soient très érodées, ce qui suggère un abandon ancien (bien qu'impossible à situer de façon précise sur la frise chronologique).

En réalité, il faut admettre que l'origine préhispanique de la plupart des systèmes de terrasses que nous avons répertoriés reste à démontrer. Par exemple, il ne fait pas de doute que certains systèmes de terrasses, comme ceux de Karqeqi et Waywayo (SN°142 et 144), ont dû être exploités durant l'époque des *hacienda* coloniales (17-18^{ème} siècles)⁶⁰. D'ailleurs, le tiers de ces systèmes de terrasses que nous avons identifiés est toujours en usage (même si leur exploitation demeure ponctuelle et n'utilise pas l'ensemble de la superficie terrassée disponible). Les paysans

59 L'affiliation inka du site de Limichimpa repose uniquement sur son faciès architectural. Ses terrasses de culture possèdent un style et un agencement singulier, unique dans le CMVA (voir *supra*, le type C). La présence de *saruna* pourrait être un indice d'une certaine influence inka. Le site recèle aussi les vestiges d'un bâtiment dont le plan au sol quadrangulaire et la grosse maçonnerie de type 6 pourrait également posséder une influence inka. Dans un rapport du projet de Cusichaca que nous n'avons pas pu consulter, il paraît que Kendall (spécialiste des aménagements agricoles inkas) attribue aussi ce site à l'époque inka (Duffait, com. pers., 2007). Cela dit, il faut signaler que l'affiliation inka du site de Limichimpa resterait à démontrer sur des bases plus solides car aucun matériel céramique inka n'a été identifié en surface et parce qu'il n'existe pas d'autres détails architecturaux typiques des systèmes de terrasses inkas (à ce sujet, voir notamment l'étude d'Heffernan (1996 : 27) qui définit les caractéristiques des systèmes de terrasses du paysage inka de la vallée de Limatambo).

60 Sur ces deux replats, qui se situent de part et d'autre de l'éperon de Ccarabamba dans la zone 3, on trouve les vestiges des *hacienda* qui sont mentionnées dans les archives du 17^{ème} siècle (Villanueva, 1982 : 178 et 207) (voir *supra*, 2.2.4). Il est fort probable que les systèmes de terrasses étaient exploités à cette époque. Reste à savoir s'il s'agit de terrasses de culture d'origine préhispanique réutilisées ou si elles pourraient avoir été construites durant l'époque coloniale ?

qui les cultivent aujourd'hui les ont toujours connus et, d'après nos informateurs, aucun programme récent de construction et/ou de réhabilitation de terrasses n'a été entrepris dans la région⁶¹.

Pour conclure, reprenons les mots de Denevan (1987 : 1) qui constate que, dans les Andes centrales, « *les terrasses du passé sont les terrasses d'aujourd'hui, entretenues, modifiées et reconstruites [...], en utilisant pour cela la technologie préhispanique avec peu de changement* »⁶². Sans une étude approfondie de la facture technologique des terrasses agrémentées de datation absolue (Denevan, 2001 ; Branch *et al.*, 2007 ; Kendall et Rodriguez, 2009), il est donc vain de tenter d'attribuer un système de terrasses à une époque particulière. Comme pour l'ensemble des infrastructures du monde rural, il est d'ailleurs préférable d'user ici de la notion « d'héritage inscrit dans notre paysage », à comprendre dans une perspective ethnoarchéologique plutôt que strictement historique.

5.4.2- LES STRUCTURES ASSOCIEES A LA GESTION DE L'EAU

5.4.2.1- Les canaux

Des vestiges de canaux ont été identifiés sur treize sites qui sont répertoriés dans le tableau 5.6. On les trouve généralement au sein (et/ou) non-loin des établissements résidentiels ou associés aux systèmes de terrasses.

SITES				CARACTERISTIQUES GEOGRAPHIQUES		Nature des vestiges
ZONE	N°	CODE	Nom (d'après le lieudit)	ECOLO	Alt. (msnm)	
1	6	INK-6	CORRALPATA	quechua	2796	Ensemble de structures circulaires
	7	INK-7	CORINK	quechua	2865	Ensemble de structures circulaires
	17	INK-17	AGUILLLUYUQ	yunga	1732	Système de terrasses agricoles
2	51	WAS-6	WASKATAY6	suní	3656	Isolé
	72	TAK-2	LLOQIYUQ	yunga	2032	Système de terrasses agricoles
	79	TAK-9	LLAULLIPATA	quechua	3130	Ensemble de structures circulaires
	90	TAK-21	CRUZPATA1	yunga	2350	Système de terrasses agricoles
	91	TAK-22	CRUZPATA2	yunga	2250	Ensemble de structures circulaires
	92	TAK-23	TINTOWAQACHINA	yunga	2200	Ensemble de structures circulaires
	93	PAS-1	LIMICHIMPA	yunga	1148	Système de terrasses agricoles
3	139	SJK-11	CCARABAMBA1	quechua	2775	Ensemble de structures circulaires
	144	SJK-16	KARKIKI2	yunga	2316	Système de terrasses agricoles
	149	SJK-21	TOTORAKI	quechua	3000	Ensemble de structures circulaires
4	184	ARM-29	WARWAPATA2	quechua	2752	Ensemble de structures circulaires

Tableau 5.6- Les sites avec des traces de canal d'irrigation

61 www.pronamachcs.gob.pe

62 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : “*The terraces of the past are the terraces of today – maintained, modified, rebuilt, and even expanded in some regions, utilising the basic prehistoric agro-technology with little change*” (Denevan, 1987 : 1). La traduction est nôtre.

Les canaux les mieux conservés sont empierrés. Ils se trouvent associés aux systèmes de terrasses d'Aguililluyuq, Limichimpa et Karqeqi 2 (SN°17, 93 et 144). Comme on peut le voir sur la figure 5.7 (e et f), la base du canal est formée par un dallage de petits blocs de morphologie irrégulière, et ses côtés par une rangée de blocs aboutés de dimensions légèrement plus grandes. Ces canaux font une trentaine de centimètres de large, pour à peu près la même profondeur. Aujourd'hui, le canal d'Aguililluyuq, localisé sur le versant Mapillo du contrefort d'Inkawasi est le seul à être toujours utilisé. Les nombreux champs en terrasses inclinés de ce versant sont alimentés par l'eau provenant de la ligne de crête de l'éperon d'Inkawasi, qui est, elle-même, captée, en amont, dans la *puna* du massif Chuntawilka. Sur la ligne de crête d'Inkawasi, une canalisation souterraine moderne et quelques réservoirs en béton ont été installés ces dernières années, mais il existe encore des traces de l'ancien canal. Comme c'est le cas des autres vestiges de canaux abandonnés, que nous avons observés ailleurs, la structure a perdu son empierrage.

Aujourd'hui, ces canaux abandonnés sont reconnaissables à la longue cicatrice de plusieurs dizaines de mètres qui forment leur empreinte sur le sol (Figure 5.7.g, p. 218). Des vestiges de canaux de ce type ont été observés dans tous les contextes physiographiques : sur les contreforts, sur la crête des éperons et sur les versants. Bien qu'il n'en subsiste aujourd'hui que des traces sporadiques, les réseaux hydrauliques traditionnels devaient être particulièrement développés dans le CMVA. Ils alimentaient en eau domestique les établissements installés sur les contreforts et certaines crêtes, et permettaient, si nécessaire, l'irrigation des versants agricoles. A l'instar des systèmes de terrasses, il paraît raisonnable de supposer que leur origine remonte à l'époque préhispanique.

5.4.2.2- Les *qucha*

Selon Morlon (1996 : 247), « en langue quechua, le mot *qucha* désigne tout type de réservoir ou de bassin, naturel ou artificiel, permanent ou temporaire, destiné à contenir de l'eau, peu important ses dimensions, sa forme et sa profondeur. Ainsi, le lac Titicaca est *qucha*, tout comme les coupes cérémonielles. Les paysans de l'altiplano appellent aussi *qucha* les dépressions creusées dans le sol, ou s'accumule l'eau de pluie et dans lesquelles ils cultivent »⁶³. En ce qui nous concerne, nous désignons par le terme *qucha* de simples dépressions creusées dans le sol que nous avons pu observer sur plusieurs sites. Ces dépressions ne possèdent pas une forme particulière et s'étendent sur plus ou moins 300 m². Les mieux conservées et aussi celles dont la facture anthropique est très probable se trouvent au cœur des grands sites de structures circulaires de Villar 1 et Quchapata (SN°20 et 37) qui en présentent, respectivement, deux et trois. Sur le premier, le périmètre de l'une d'entre elle pourrait même avoir été délimité par une rangée de pierres aboutées⁶⁴ (Figure 5.7.h, p. 218). La fonction de ces bassins artificiels est difficile à

63 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *En lengua runasimi o quechua, la palabra qucha designa todo depósito de agua, natural o artificial, permanente o temporal, cualesquiera que se sean sus dimensiones, formas o profundidad. El lago Titicaca es qucha, pero también los vasos ceremoniales. Los campesinos del Altiplano llaman también qucha las depresiones excavadas en el suelo, donde se acumula el agua de lluvia y en las cuales cultivan* » (Morlon, 1996 : 247). La traduction est nôtre.

64 Cette observation n'est qu'une hypothèse fondée sur la présence de quelques pierres alignées (sur une petite dizaine de mètres) sur le périmètre de la dépression.

déterminer. Ils pourraient avoir été destinés à recevoir les eaux de pluies, formant ainsi des sortes de réservoir au cœur de ces grands établissements résidentiels⁶⁵.

5.4.3- LA STRUCTURE DE TYPE ENCLOS

Nous avons répertorié une soixantaine d'enclos au cours de nos prospections.

SITES				CARACTERISTIQUES GEOGRAPHIQUES		CARACTERISTIQUES ARCHEOLOGIQUES		
ZONE	N°	CODE	Nom (d'après le lieudit)	ECOLO	Alt. (msnm)	Situation	Nombre d'enclos	Structures associées ⁶⁶
1	33	QAR-16	TOTORAYUQ	<i>suní</i>	3818	Isolé	2	
	35	QAR-18	CHUNTAWILKACORRA	<i>suní</i>	3950	Isolé	1	
2	52	WAS-7	WASKATAY7	<i>suní</i>	3697	Isolé	3	
	53	WAS-8	WASKATAY8	<i>suní</i>	3700	Isolé	1	
	100	PAS-8	MANKANCHURKO7	<i>yunga</i>	1950	Isolé	1	
3	109	KIU-9	TAWACORRALYUQ	<i>suní</i>	3876	Isolé	4	
	110	KIU-10	QORIWAYRACHINA1	<i>suní</i>	3904	Ensemble de structures circulaires	2	SC
	111	KIU-11	QORIWAYRACHINA2	<i>puna</i>	4113	Isolé	2	
	113	KIU-13	QORIWAYRACHINA3'	<i>puna</i>	4115	Isolé	1	
	115	KIU-15	QORIWAYRACHINA5	<i>puna</i>	4054	Ensemble de structures circulaires	1	SC ; TA
	117	KIU-17	QORIWAYRACHINA7	<i>suní</i>	3993	Isolé	2	
	118	KIU-18	NIÑO URQU	<i>suní</i>	3922	Ensemble de structures circulaires	3	SC
	119	KIU-19	LIRIO1	<i>suní</i>	3990	Isolé	1	
	121	KIU-21	LIRIO3	<i>suní</i>	3984	Isolé	2	
	122	KIU-22	LIRIO4	<i>suní</i>	3845	Ensemble de structures circulaires	1	SC
	126	KIU-26	KAQLLA	<i>suní</i>	3994	Ensemble de structures circulaires	7	SC
	132	SJK-4	AYAVIRI1	<i>suní</i>	3651	Ensemble de structures circulaires	1	SC
	151	SJK-23	PAJONAL	quechua	2529	Isolé	1	SQ
4	155	ARM-55	CHILIWA	<i>suní</i>	3750	Isolé	-	
	158	ARM-2	AGWIRUYUQ	<i>suní</i>	3899	Ensemble de structures circulaires	1	SC
	168	ARM-11	MACHULLAQTA1	<i>suní</i>	3911	Isolé	2	
	170	ARM-13	MACHULLAQTA3	quechua	3453	Ensemble de structures circulaires	2	SC
	175	ARM-19	WIRAQUCHAN2	<i>suní</i>	3762	Ensemble de structures circulaires	3	SC
	176	ARM-20	WAMANRIPAYUQ	<i>puna</i>	4520	Ensemble de structures circulaires	1	SC
	177	ARM-21	WAÑAPAMPA	<i>puna</i>	4500	Ensemble de structures circulaires	1	SC
	178	ARM-22	RUMIWASI	<i>puna</i>	4503	Ensemble de structures circulaires	3	SC
	179	ARM-23	CHANCABAMBA	<i>puna</i>	4596	Isolé	1	
	191	ARM-37	PUTAQA 1	<i>suní</i>	3905	Ensemble de structures circulaires	1	SC
	195	ARM-42	PATALLAQTA2	quechua	2818	Ensemble de structures circulaires	-	SC ; SQ
	196	ARM-43	PATALLAQTA3	quechua	3313	Isolé	1	
	202	ARM-49	YANAURQU5	<i>suní</i>	3988	Isolé	2	
	205	ARM-52	CHAMANAYUQ3	<i>yunga</i>	1922	Ensemble de structures circulaires	1	SC ; SQ ; TA

Tableau 5.7- Les sites avec des enclos

Ils se répartissent sur une quarantaine de sites, localisés, sauf quelques rares exceptions, en altitude. Il s'agit de grandes enceintes aux murs grossiers composés de pierres des champs

65 Remarquons, toutefois, qu'au moment de nos visites en juin et en août, une seule de ces dépressions était remplie d'eau. Par ailleurs, signalons qu'aucun indice ne permet de penser qu'elles aient pu être cultivées comme les *qucha* de la région de Juliaca étudiées par Flores Ochoa et Paz Flores (dans Morlon, 1996 : 247).

66 « SC » pour Structure Circulaire ; « SQ » pour Structure de forme Quadrangulaire » ; « TA » pour Terrasse Agricole.

(maçonnerie de type 7) (Figure 5.7.a et b). Leur forme et leur extension sont très irrégulières. Ils sont, le plus souvent, de tendance circulaire ou elliptique, bien que certaines structures ne présentent pas de forme spécifique. Les plus petites enceintes font environs 150 m² (soit une extension trois fois supérieure à celle des plus grandes structures circulaires). Les plus grandes s'étendent sur plus d'un quart d'hectares. A vrai dire, tous les enclos ne sont pas, à proprement parlé, des enceintes. Certains d'entre eux, comme sur le site Qoriwayrachina 2 (SN^o111), ne sont, en effet, pas clos. Sur ce site, la structure correspond à un long mur établi sur un replat qui circonscrit un grand espace au pied d'une forte pente (qui ferme naturellement cet espace). Comme le montre la figure 5.7.b, ce mur se termine en une espèce de spirale formant une structure circulaire, à la fonction indéterminée.

5.4.3.1- Répartition spatiale des enclos

Les enclos sont presque toujours installés, au-delà des 3700 mètres d'altitude, dans les étages *suni* et *puna*. Il ne fait pas de doute qu'ils étaient destinés au regroupement et à la protection des troupeaux de camélidés qui passaient la plus longue partie de l'année dans les pâturages d'altitude.

Les enclos se trouvent isolés ou par groupe de deux ou trois. Ils sont parfois associés à quelques structures circulaires (moins de cinq), comme c'est le cas dans les petits établissements de *puna* de l'éperon Qoriwayrachina dans la zone 3 (voir Figure 9.2, p. 378). Signalons qu'on trouve aussi parfois un ou deux enclos en périphérie de certains grands établissements résidentiels villageois situés à l'étage *suni*.

5.4.3.2- Ancienneté des enclos

L'ancienneté des enclos est difficile à déterminer pour deux raisons évidentes :

- d'une part, car aucun petit matériel culturel préhispanique associé aux enclos n'a pu être identifié (tâche d'autant plus difficile que ceux-ci se trouvent généralement sur des terrains couverts d'*ichu*) ; et,
- d'autre part, parce que les enclos situés en périphérie des établissements préhispaniques ne sont pas forcément contemporains aux autres structures⁶⁷.

L'attribution chronologique des enclos demeure donc spéculative mais ceux-ci n'en constituent pas moins de bons marqueurs de l'aire des activités pastorales. Ils forment ainsi de bons indicateurs des systèmes d'occupation du sol des sociétés agro-pastorales sur lesquels nous reviendrons (voir *infra*, 7.3.1).

67 Dans certains cas, comme à Villar 1 (SN^o20), les enclos situés au cœur de l'établissement ont été aménagés avec les pièces de construction démontées des habitations préhispaniques.

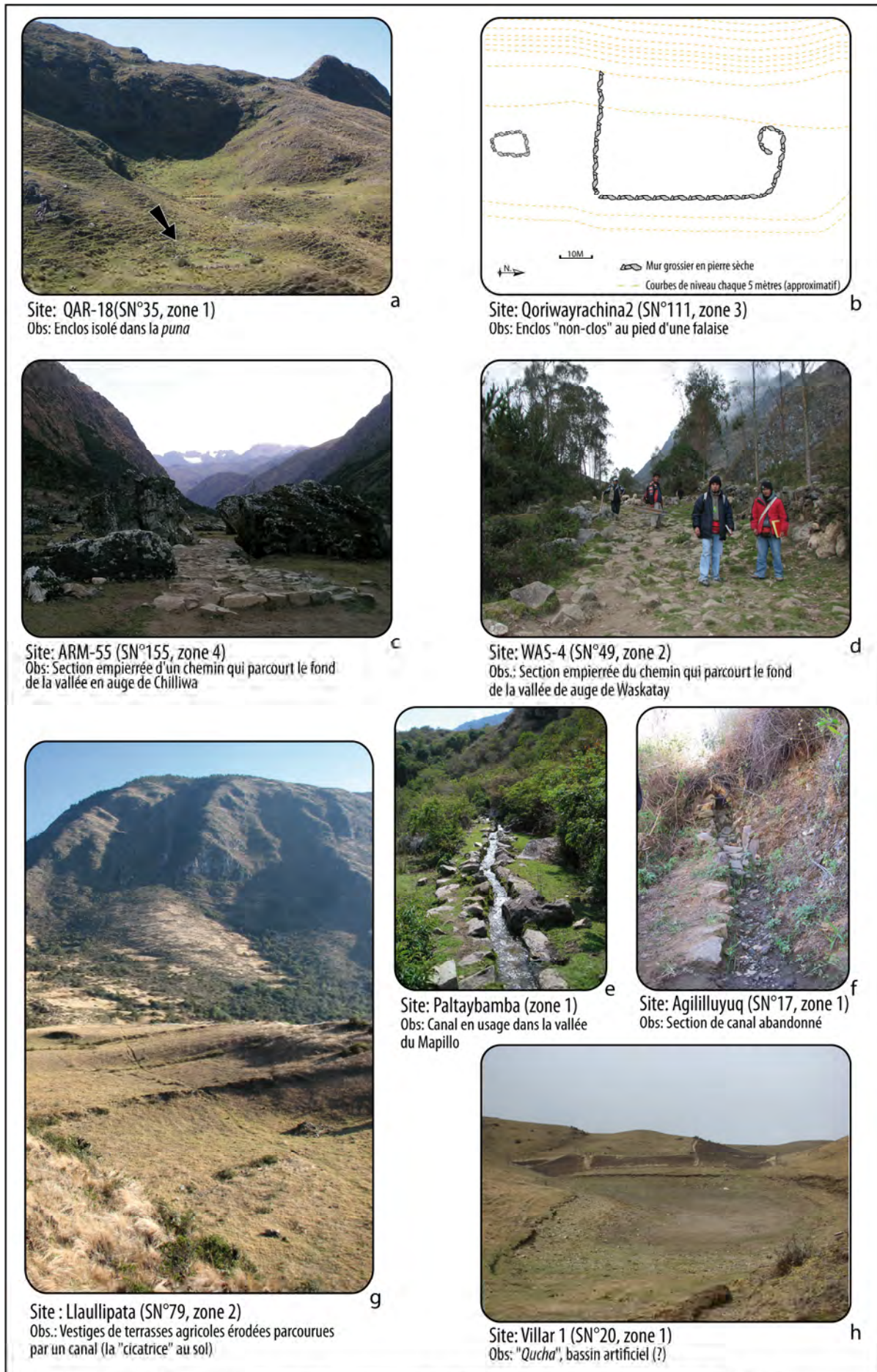


Figure 5.7- Aperçu des infrastructures du monde rural aménagées dans le CMVA

5.4.4- LE RESEAU VICINAL

Un nombre incalculable de chemins parcourent la région. Ceux qui sont situés dans les environs des villages sont utilisés continuellement. De petits sentiers parcourant les versants sont empruntés pour rejoindre les cabanes dispersées dans le finage. D'autres, qui traversent les zones sauvages, ne servent que très occasionnellement pour se rendre aux pâturages éloignés.

Il est bien entendu très délicat de déterminer l'ancienneté d'un chemin. Cela dit, il est raisonnable de penser qu'un unique chemin unissant deux établissements préhispaniques existe depuis cette époque. C'est d'ailleurs la stratégie de prospection employée par Duffait (2007) qui a réalisé une vaste reconnaissance des chemins de la cordillère de Vilcabamba. Celui-ci releva plus de quatre-vingt kilomètres de sections de voies empierrées qui sont localisées, pour la plupart, sur le versant nord de la cordillère. Ces voies empierrées unissaient les grands établissements inkas tels que Machu Picchu, Vitkos, Espiritu Pampa et Choqek'iraw. Il existait donc, dans la cordillère de Vilcabamba, un réseau vicinal sophistiqué, aménagé par les Inkas⁶⁸ mais dont l'origine remonte sans doute à des époques antérieures.

Lors de nos prospections, nous avons identifié des vestiges de voie empierrée (Figure 5.7.c et d) sur quatre sites. Les mieux conservés et les plus amples, qui sont d'ailleurs toujours utilisés, parcourent les fonds de vallée en auge de Chilliwa (SN°155 dans la zone 4) et de Waskatay (SN°51 dans la zone 3). On trouve aussi une section de chemin en très mauvais état de conservation sur le site INK-7 (SN°7 dans la zone 1) ; celui-ci est probablement le dernier vestige de la voie qui unissaient (avant l'arrivée de la route, il y a quelques années) les villages de la crête du contrefort d'Inkawasi et, plus tôt, les grands établissements préhispaniques qui s'y trouvaient (voir *supra*, 4.2.2.1). Signalons également le grand axe de circulation qui parcourt l'ensemble de la vallée du Mapillo sur une trentaine de kilomètres entre le col Warwaqasa et la confluence avec l'Apurimac. En l'absence de route carrossable dans la cordillère de Vilcabamba, il s'agit d'un axe emprunté tous les jours pour qui désire traverser la cordillère ; il comporte plusieurs sections empierrées.

L'étude exhaustive du réseau vicinal du CMVA reste à faire. Il serait notamment nécessaire de consigner dans un SIG l'ensemble des chemins représentés sur la cartographie ancienne et aussi d'exploiter, de façon systématique, l'imagerie aérienne disponible où une myriade de chemins et de sentiers sont visibles.

68 Le réseau vicinal aménagé par les Inkas dans la cordillère de Vilcabamba était situé en marge du réseau principal, dénommé *Qhapaq Ñan*, qui articulait le *Tawantinsuyu* (voir *supra*, 2.1.3.1). Les chemins inkas sont connus pour emprunter préférentiellement les régions d'altitude en évitant, si possible, les gros dénivelés (Hyslop, 1992).

A notre connaissance, il n'existe, en revanche, pas d'étude spécifique de réseau vicinal préhispanique « non-inka », sans doute, à cause du problème d'attribution chronologique (relatifs à la dynamique d'abandon/réutilisation) des infrastructures rurales que nous avons déjà signalé dans le contexte des systèmes de terrasses et des enclos.

5.5- LE CAS DES PLATEFORMES

Par le terme « plateforme », nous désignons les terrassements formant un petit plateau aménagé dont tous les côtés sont en surplomb. Il s'agit d'un type de structure assez rare qu'on trouve dans les établissements résidentiels ou isolé au sommet des montagnes.

La présence de plateformes aménagées au cœur des établissements résidentiels est assez courante. Les détails relatifs à la forme architecturale et au mode d'implantation de ce type de plateforme, qui forment des sortes de place dans les établissements, sont présentés dans le chapitre 7 qui traite de l'espace villageois.

Les plateformes isolées sont très rares. De fait, nous n'avons identifié qu'une seule structure correspondant rigoureusement à cette forme architecturale⁶⁹. Elle se trouve sur le site Qoriwayrachina 4 (SN¹¹⁴ dans la zone 3) et correspond à l'aménagement du sommet d'une butte de la crête du grand contrefort éponyme, situé juste en face de Choqek'iraw. Comme le représente le croquis de la figure 9.2 (p. 378), cette plateforme dessine un plan au sol ovale. Le terre-plein est délimité par un mur de contention maçonné en pierres plates, dont la partie supérieure se trouve en surplomb formant un petit parapet qui s'élève sur un demi-mètre. L'esplanade, d'environ 300 m², possède une ouverture à chaque extrémité, au nord et au sud. Il semble qu'une structure formée de pierres fichées dans le sol était aménagée au centre de l'esplanade, mais comme cette structure a été détruite (par des pilleurs) il est impossible de s'en représenter la forme originale.

L'architecture de la plateforme du site Qoriwayrachina 4 ressemble beaucoup à celle de la grande plateforme cérémonielle de Choqek'iraw, bien qu'elle soit cinq fois moins étendue que cette dernière. La structure aménagée sur le sol de l'esplanade de Qoriwayrachina 4 était peut-être aussi comparable aux « damiers » inscrits sur le sol de la plateforme de Choqek'iraw⁷⁰. Quoiqu'il en soit, soulignons dès maintenant (avant de revenir plus loin sur ce sujet) que la plateforme de

69 Deux autres structures, qui ne sont à proprement parler pas des plateformes, forment des sortes de places aménagées qui pourraient avoir joué un rôle relativement comparable à celui des plateformes :

- La première se trouve à une extrémité de l'établissement d'Ankasulkana 1 (SN¹²⁹, dans la zone 3). Il s'agit d'une place empierrée de forme circulaire et de plus de douze mètres de diamètre. Le sol est revêtu de grandes dalles disposées de façon relativement régulière. La surface dallée est limitée par une rangée de pierres plates fichées de champ dans le sol. Cette place offre un panorama exceptionnel sur les glaciers de Vilcabamba et, en particulier, sur la vallée d'Arma située juste en face. Mais bien qu'elle appartienne à un établissement préhispanique, on ne peut pas exclure que cette structure ait été aménagée postérieurement. Comme nous l'a suggéré Lecoq, il pourrait s'agir d'une structure aménagée afin de battre, trier et ventiler les récoltes de céréales. On trouve en effet des structures modernes analogues dans la vallée de Limatambo (Heffernan, 1996 : 19). Signalons toutefois que les habitants du hameau, tout proche, pensent qu'il s'agit d'une structure préhispanique, contemporaine des autres vestiges du site archéologique.

- La seconde structure se trouve sur le site de Platería 1 (SN¹⁰, dans la zone 1). Il s'agit d'une grande construction, de plan au sol carré (18x18 m) à l'orientation cardinale, qui est implantée non-loin du sommet de l'une des collines de la crête du contrefort d'Inkawasi. Les deux côtés dans la pente présentent plusieurs niveaux de terrasses étroites. Compte tenu des altérations récentes, il est délicat de cerner son faciès original, mais la structure possède un caractère monumental indéniable en relation à l'architecture préhispanique de la région. Notons aussi que cette grande structure pourrait avoir fait partie d'un établissement résidentiel préhispanique dont les premières structures circulaires se trouvent à une centaine de mètres (SN¹²).

70 Il est assez courant que les plateformes cérémonielles andines, généralement dénommées *usnu* (voir *supra*, 3.2.2.2.2), recèlent de petites structures aménagées sur le sol de leur esplanade et/ou des puits (Meddens *et al.* 2010). Sur certain *usnu* d'altitude de la région d'Ayacucho, les fouilles ont même mis au jour une couche de sédiment exogènes dans le terre-plein (Meddens *et al.*, 2008), découverte qui évoque certains témoignages du 16^{ème} siècle au sujet de la place principale de Cuzco (*Awkaypata*) dont le sous-sol était formé par une grande couche de sable fin. Cela dit, la fonction spécifique et le rôle symbolique de ces divers aménagements sur le sol des plateformes cérémonielles sont encore loin d'être bien compris (*ibid.* ; Staller, 2008). L'une des hypothèses traditionnelles bien étayée par les sources ethnohistoriques (Albornoz dans Duviols, 1984 : 202, notamment) envisage que ces structures pourraient être des réceptacles de libations rituelles (Zuidema, 1989[1980] et Pino Matos, 2010 ; Lecoq et Saintenoy, 2010).

Qoriwayrachina 4, qui est située à 4200 m d'altitude au cœur de la vallée de l'Apurimac, offre un panorama exceptionnel sur le CMVA et les glaciers de Vilcabamba ; elle occupait ainsi sans doute une place privilégiée dans le paysage sacré de la région dont elle permettait d'ailleurs de pendre toute la mesure (voir *infra*, 9.2.2.1.2).

5.6- L'ARCHITECTURE FUNERAIRE

Quelques vingt-trois sites (répertoriés dans le tableau 5.8) recelaient des ossements humains⁷¹. On les trouve dans trois types de structures qui semblent avoir été construites et/ou aménagées à cet effet. Ainsi, trois types de contexte funéraire se distinguent: les tombes en puits, les affleurements rocheux et les abris sous roches. Nous en dressons une description succincte et émettons quelques commentaires sur les pratiques funéraires et leur variété.

SITES				Dans un établissement	TYPES DE CONTEXTES FUNERAIRES				VESTIGES ASSOCIES	
ZONE	N°	CODE	Nom (d'après le lieudit)		Puits empierreés	Nbre de puits	Cavités rocheuses	Abris funéraires	Crâne	Céramique
1	11	INK-11	PLATERIA2				X		X	
	27	QAR-10	MANDOR1	X	X	20				
2	47	WAS-2	WASKATAY2					X		
	54	WAS-9	PIKCHUPATA					X	X	
	55	WAS-10	WASKATAY10				X			
	64	WAS-20	PAKAYLLA				X		-	
	65	WAS-21	PIRURUYUQ	X				X		
	74	TAK-4	PAKAYAKU1				X		X	
3	122	KIU-22	LIRIO4	X	X	1				
	123	KIU-23	LIRIO5				X			
	125	KIU-25	PUMABAMBA					X	X	
4	156	ARM-1	PINKUYUNKA	X	X	69				
	171	ARM-14	MACHULLAQTA4	X	X	3			X	
	175	ARM-19	WIRAQUCHAN2	X	X	?				
	180	ARM-24	CCOPAS		X	30				
	181	ARM-25	NINAMARCA1	X	X	6				
	183	ARM-27	WARWAPATA1		X	1			X	
	184	ARM-29	WARWAPATA2	X	X					
	186	ARM-32	SIALAYA	X	X					
	187	ARM-33	USHNOPATA	X	X					
	193	ARM-39	MACHUWANUSKA	X	X					
	195	ARM-42	PATALLAQTA2	X			X		-	
	204	ARM-51	CHAMANAYUQ2				X		-	

Tableau 5.8- Les contextes funéraires (- : site non-visité)

71 Dans un monde où, d'une part, les ancêtres possèdent encore, parfois, une certaine importance symbolique matérialisée dans des croyances liées à la fertilité de la terre et/ou à la santé des vivants (Salomon, 1995 : 340 ; Kaulicke, 2000 : 94 et 2001 : 25-26), et dans lequel, d'autre part, le pillage de tombes est, paradoxalement, une pratique relativement répandue, l'attitude de l'archéologue face aux vestiges funéraires est particulièrement sensible. Comme nous découvrons les régions et ses habitants au fur et à mesure des prospections, il nous a paru prudent de réserver l'attention portée aux contextes funéraires aux découvertes fortuites, ceci afin de ne pas éveiller des spéculations quant au bien-fondé de notre activité scientifique. Pour cette raison, les sites funéraires qui nous ont été signalés n'ont pas toujours été visités.

5.6.1- LES TYPES DE CONTEXTES FUNERAIRES

5.6.1.1- Les tombes en puits

Ce type de structure funéraire est le plus répandu. Il s'agit de puits empierrés que l'on trouve sur, ou dans les environs immédiats, des établissements préhispaniques⁷². Environ cent-trente puits ont ainsi pu être identifiés sur un total de douze sites. Hormis quelques rares exceptions, la plupart des puits que nous avons identifiés étaient pillés, ce qui nous a permis, d'une part, d'examiner leur architecture et, d'autre part, de déterminer leur fonction funéraire, car ceux dont le contenu n'a pas été complètement vidé présentaient, pour seul vestige, des restes d'ossements humains⁷³. Ces puits, excavés dans le sol, font un peu moins d'un mètre de diamètre pour un mètre de profondeur. Leur paroi est revêtue d'un simple parement formé de pierres plates (le plus souvent, disposées à la verticale). En surface, les puits les mieux conservés (voire intacts) présentent une petite structure de pierres caractéristique ; celle-ci possède un bon mètre de diamètre, mais ne dépasse guère 20-30 cm de haut. Cette structure avait pour fonction de sceller le puits mais aussi, vraisemblablement, d'en indiquer la présence, dans le but probable de réaliser des offrandes à la mémoire du défunt⁷⁴.

Les sites Pinkuyunka et Mandor 1 (SN°156 et 27) sont les établissements qui présentent le plus grand nombre (compté) de tombes en puits, respectivement soixante-neuf et vingt. Sur ces sites, les puits sont regroupés sur des secteurs tout proches, bien que relativement indépendants, des bâtiments. Le premier site est un établissement inka, le second, un ensemble de structures circulaires, ce qui pourrait indiquer que cette coutume funéraire, si elle est avérée contemporaine aux établissements, ne paraît pas posséder une affiliation culturelle spécifique inka ou locale. A ce sujet, il faut remarquer qu'aucun matériel culturel associé aux ossements n'a pu être identifié, ce qui laisse planer un doute quant à leur association directe aux autres vestiges de ces établissements préhispaniques. La fouille de puits scellés permettrait, sans doute, de lever cette incertitude, car il n'existe, à notre connaissance, pas de données scientifiques sur ce type de contexte funéraire, si ce n'est la mention de structures analogues sur d'autres sites archéologiques du CMVA, tels Victoria (Frost, 2003 Ms), Inkaraqay, Waywacalle (Valencia, 2005), Toromoqo

72 Warwapata 1 (SN° 181 dans la zone 4) est l'unique site où nous avons observé un puits isolé. Sur ce site, la tombe en puits, pillée, est associée à une roche présentant des pétroglyphes. Cependant, il faut signaler que Warwapata 1 se trouve à mi-chemin entre deux grands établissements préhispaniques qui se situent à une quinzaine de minutes de marche. Il ne s'agit donc pas à proprement parler, d'un site isolé.

73 Les puits empierrés possédaient-ils une autre fonction ? Dans la région Asto, Lavallée et Julien (1973 : planche 6) ont démontré que certaines structures souterraines, en puits, pourraient avoir servi de silos. Les structures décrites par ces auteurs, sont, toutefois, plus grandes que celles dont nous traitons et se trouvent toujours à l'intérieur des habitations circulaires. Dans son ethnographie, Sillar (2000 : 150) décrit aussi des structures de stockage, appelées *q'ayru*, qui possèdent plus ou moins les mêmes dimensions que les tombes en puits dont nous traitons ici, mais qui ne sont pas revêtus de pierres. Si tout semble indiquer qu'on a bien à faire à des contextes funéraires, il faut, tout de même, admettre qu'il est possible que certaines structures aient pu constituer des silos. A ce sujet, Lecoq (1999) montre, en effet, que dans la région Intersalar en Bolivie, des silos ont été réutilisés comme cistes et vice-versa, en raison du caractère rituel qui se rattache à ces formes architecturales.

74 Aujourd'hui, la réalisation d'offrandes au défunt est un rituel courant. Dans les cimetières de Qarku et de Pacaypata (zone 1), nous avons ainsi constaté qu'il est commun que de petites niches soient percées dans la façade des pierres tombales en béton, afin d'y déposer des offrandes. Il est tentant de rapprocher ces pratiques à la culture andine traditionnelle des sépultures ouvertes qui implique une communication entre les vivants et les morts (Isbell, 1997 ; Lecoq, 1999).

(Quispe, 2005) et Pucarea (Arroyo, 2005). En dehors de la région, il semble que ce type de contexte funéraire ne soit pas très répandu⁷⁵.

5.6.1.2- Les cavités rocheuses

La disposition des défunts dans les cavités rocheuses est une pratique funéraire souvent relevée par les chroniqueurs et les extirpateurs d'idolâtrie (Arriaga, 1968[1621] ; Guaman Poma, 1615 ; Taylor, 1980, entre autres). D'après Arriaga (1968[1621] : 225), cette pratique visait à la réalisation de rituels liés aux cultes aux ancêtres qui assuraient la fertilité des champs se trouvant aux alentours des grottes. En quechua, les cavités funéraires sont appelées *machay* (Holguín, 1989 [1608] : 222 ; Salomon, 1995 : 321). Nous avons identifié huit sites sur lesquels des restes osseux étaient disposés dans les failles d'affleurements ou dans de petites cavités vaguement creusées au pied de grandes roches. Il s'agit de contextes funéraires simples, le plus souvent, scellés par un petit muret de pierres des champs. La plupart d'entre eux ne semblent avoir abrité qu'un seul individu. Si des objets étaient associés aux restes osseux, ils ont dû être pillés avant notre visite. L'absence de matériel culturel rend, d'ailleurs, fort spéculative l'attribution chronologique préhispanique de ces sépultures.

Dans la cordillère de Vilcabamba, il existe de nombreuses inhumations de ce type à Machu Picchu et à Choqek'iraw. Sur le premier site, plus d'une centaine de sépultures ont été étudiés par Eaton (1990[1916]). Elles recélaient généralement de la céramique inka et, parfois, d'autres styles contemporains (Salazar, 2007), ce qui atteste leur origine préhispanique. A Choqek'iraw, on trouve, sur le versant localisé en amont des grandes terrasses sur secteur VII, des dizaines de roches naturelles au pied desquelles ont été aménagées des inhumations (Bejar et Saintenoy, 2005). Ces sépultures modestes présentent très peu de matériel et, même si on ne dispose pas d'indice solide à ce sujet, il semble qu'elles aient été aménagées après l'abandon du site (Paz et Alccacontor, 2003 ; Lecoq, Bejar et Saintenoy, 2005). Il n'est, en effet, pas exclu que ces sépultures puissent correspondre aux fameux « *délits funéraires* » de la fin du 16^{ème} siècle, époque à laquelle, il était courant que les « *indiens déterrent le cadavre des cimetières catholique afin de les transporter ailleurs y faire leur cérémonies* » (adapté de Duviols (1971), cité dans Lavallée et Julien, 1973 : 28). Sur le même sujet, Polo de Ondegardo (dans Heffernan, 1997 : 31) signale aussi qu'il était commun que les morts soient déplacés afin d'être inhumés dans les lieux sacrés, sur les montagnes, dans les anciennes tombes ou encore dans les maisons des villages

75 Dans les départements de Cuzco et d'Apurimac, nous avons relevé peu de mentions de tombes en puits empierrés (voir notamment la photo d'un puits fouillé dans Bauer et Dearborn, 1998 : 102), ce qui ne signifie pas, pour autant, qu'il n'y en ait pas, mais, pour le moins, qu'il ne semble pas s'agir d'une tradition funéraire répandue.

Dans le département voisin d'Ayacucho, les mentions de tombes à puits associées aux établissements de l'époque préhispanique tardive sont également très rares. L'unique mention de tombes à puits associés à des « sites chankas » est faite par Navarro del Aguila (1983[1939] : 160) qui les nomme *putukukuna*. Gonzalez, Pozzi et Vivanco (1987), qui ont visité des centaines de « sites chanka » ne rapportent pas de tombe en puits dans leur publication. Quant à Lumbreras (1974 : 212), il fait mention d'une structure qui pourrait être une tombe en puits, mais sa description est sommaire et il ne s'agit que d'un cas isolé. Par contre, les tombes à puits sont bien connues dans le contexte de l'archéologie de l'Horizon Moyen de la région d'Ayacucho où elles formaient apparemment un mode d'inhumation assez courant dans la culture wari (Lumbreras, 1974 ; Ochotoma et Cabrera, 2001 ; Isbell, 2004 ; Lecoq *et al.*, 2008).

Cela dit, en l'absence de toute trace d'établissement et de céramique caractéristique de l'Horizon Moyen dans notre zone d'étude, il nous semble difficile d'envisager que les tombes en puits que nous avons identifiés soient les vestiges d'une occupation de cette époque, d'autant plus qu'ils se trouvent localisés dans des établissements résidentiels préhispaniques tardifs (à moins bien sûr que l'origine de ces établissements ne remontent à l'Horizon Moyen, ce qu'aucune donnée ne permet d'affirmer pour le moment).

abandonnées. Enfin, il est important de signaler que ce type de coutume semble perdurer dans la région, comme l'atteste la mise au jour d'un enterrement secondaire avec un fragment de jean dans l'une des structures funéraires de Choqek'iraw⁷⁶. Comme nous venons de le voir, il est donc difficile de déterminer l'ancienneté des contextes funéraires disposés dans les cavités rocheuses, si bien qu'il faut admettre que les sépultures de ce type, que nous avons identifiées sur le terrain, ne peuvent être attribuées, sans équivoque, à l'époque préhispanique.

5.6.1.3- Les abris sous roches funéraires

Quatre abris sous roches, situés dans des régions d'altitude supérieure à 3500 m, présentent une quantité assez importante de restes osseux, laissant à penser que ces endroits ont été utilisés comme contexte funéraire collectif. A l'exception du petit abri du site Piruruyuq (SN°65), ces abris ont en commun de se trouver en dehors des établissements préhispaniques. Ils ne présentent pas de vestiges d'aménagements architecturaux importants : seul WAS-9 (SN°54), localisé dans la vallée en auge de Waskatay au niveau du col (appelé *abra Piqchu*), présente, comme simple aménagement, une petite terrasse de nivellement au pied de la paroi de l'abri, sur laquelle se trouvent dispersés des amas d'os humains désarticulés. Les trois autres abris, que nous avons reconnus, étaient vidés de l'essentiel de leur matériel.

5.6.2- COMMENTAIRES RELATIFS AUX PRATIQUES FUNERAIRES

Notre étude succincte des sépultures permet de réaliser quelques commentaires préliminaires sur les pratiques funéraires du CMVA. D'abord, il faut signaler qu'aucun monument funéraire n'a été identifié lors de nos prospections, alors que quelques *chullpa* sont connus, par ailleurs, dans la région⁷⁷. Les structures construites se limitent aux puits empierrés qui, comme nous l'avons indiqué, pourraient correspondre à la coutume funéraire dominante de

76 A ce sujet, Lecoq (*et al.*, 2005) pense qu'il s'agit d'une tombe réutilisée, et ritualisée, de par la présence de plusieurs offrandes.

77 Par « monument » funéraire, nous nous référons aux structures construites, dont les dimensions leur permettent d'être distinguées dans le paysage, depuis une certaine distance. Dans les Andes, ces monuments, qu'Isbell (1997) désigne de façon générique « *sépulture ouverte* », comportent une ouverture qui permettait d'accéder à la chambre des défunts. Comme il est bien connu dans le contexte inka, ceux-ci étaient l'objet de cultes qui impliquaient le déplacement des momies lors des fêtes (*ibid.* ; Kaulicke, 2001 ; voir Guaman Poma, 1615, pour des illustrations). Dans la littérature scientifique, ce type de monuments funéraires est, le plus souvent, désigné par le terme *chullpa* (bien que, d'après Kaulicke (2001), l'origine préhispanique de ce dernier reste à démontrer). Sur ses dessins, Guaman Poma le désigne par le terme *pucullu*. Dans le manuscrit de Huarochiri, on trouve aussi les expressions : « *machay* » (grotte) et « *aya wasi* » (maison de la mort) (Salomon, 1995 : 322).

Dans le CMVA (hors des zones que nous avons prospectées), les *chullpa* sont très rares. Ils se trouvent tous dans la cordillère de Vilcabamba. Dans le complexe Qoriwayrachina, deux *chullpa* sont accrochés au flanc sud-ouest du cerro Victoria à une altitude de 3400 mètres (Frost, 2003 Ms). Les structures sont établies sur un léger replat qui offre un vaste panorama sur le cœur de la vallée du Yanama. L'une est entière et bien conservée, l'autre est partiellement démolie. Il s'agit de structures de plan au sol circulaire, d'approximativement deux mètres de diamètre et près d'un mètre et demi de hauteur. Elles sont coiffées d'une fausse voûte à encorbellement en dalles qui forment une petite corniche sur la façade. Leur ouverture est orientée, respectivement, vers le Nord-ouest et l'Ouest (voir Fig. 3.2.h, p. 128). Elles sont distantes de 2,5 m et alignées selon un axe Nord-Sud. Par ailleurs, il existe un *chullpa*, sur la crête d'un des éperons de la façade sud du Choqezafra, dans la vallée du Mapillo. D'après le croquis de Lee (2009 Ms) et la description de Leivers (Com. pers., 2010), ses caractéristiques sont comparables à celles des *chullpa* de Qoriwayrachina (voir *supra*, 3.4.1.2). Dans l'état actuel des explorations, ces trois *chullpa* sont uniques dans Vilcabamba. Dans la vallée du Mapillo, il faut signaler qu'il existe huit petits monuments funéraires, non loin du site inka de Lijiana (au lieu-dit Layan Pata). D'après la photo de l'un d'entre eux, publiée par Beauclerk (1980), il pourrait s'agir de *chullpa*, bien que, dans l'état de conservation, il semble que ces structures soient plus basses que les *chullpa* décrites précédemment. Pour conclure, il faut noter que tous les *chullpa* connus dans la cordillère de Vilcabamba sont associés à des établissements inkas.

la région et, peut-être, plus spécifiquement de la cordillère de Vilcabamba où a été identifié l'ensemble de ce type de structures, à une exception près⁷⁸. Il est aussi important de rappeler, ici, que les tombes en puits semblent plutôt associées aux établissements résidentiels villageois qu'aux établissements inkas, alors que les *chullpa* identifiés dans les zones environnantes se trouvent, au contraire, toujours non-loin de sites inkas. Faut-il, par conséquent associer les *chullpa* à la culture inka et les puits, plutôt aux pratiques funéraires des sociétés paysannes indigènes ? Seule la fouille de certaines structures funéraires pourrait apporter une réponse à cette interrogation.

Pour ce qui est des sépultures aménagées dans les cavités rocheuses et dans les abris sous roches, nous avons vu qu'il est délicat, dans l'état actuel des recherches, de déterminer rigoureusement leur origine préhispanique. Il s'agit, en effet, de sépultures modestes dans lesquelles nous n'avons pas trouvé de matériel culturel vraiment diagnostique.

En ce qui concerne le matériel osseux, nous n'en avons pas réalisé l'étude spécifique. Soulignons toutefois la présence de crânes déformés et de traces de trépanation⁷⁹ qui, comme dans d'autres régions andines (Hoshower *et al.*, 1995 ; Andrushko et Verano, 2008), pourraient avoir été des pratiques communes dans le CMVA. La déformation des crânes constitue, d'ailleurs, un bon argument pour attribuer les contextes funéraires identifiés à l'époque préhispanique. Par ailleurs, il faut signaler que les crânes déformés proviennent de sépultures modestes, ce qui laisse à penser que la déformation crânienne n'était pas un marqueur de statut social, mais qu'elle était, peut-être, plutôt liée à l'identité ethnique des individus, comme le signalent, d'ailleurs, plusieurs chroniqueurs espagnols (notamment, Cieza 1946[1553] ; Garcilaso, 1976[1609] ; Cobo, 1956[1653]). Le fait que les crânes provenant d'un même contexte funéraire présentent le même type de déformation semble, d'ailleurs conforter cette hypothèse⁸⁰. Cependant, compte tenu de la nature de notre corpus de données funéraires, il ne faudrait pas, ici, tirer de conclusions trop hâtives de ces remarques préliminaires.

5.7- REMARQUES FINALES SUR L'ARCHITECTURE PREHISPANIQUE DU CMVA

En résumé, l'architecture préhispanique des zones prospectées du CMVA est caractérisée par une dizaine de formes typiques, dont nous avons dressé une description individuelle dans ce chapitre. Bien que ces modèles de structures présentent certaines variations, le faciès architectural de la région donne, somme toute, l'impression d'une certaine homogénéité. Cette impression pourrait s'expliquer par l'état de conservation relativement précaire des vestiges architecturaux qui se sont, d'une manière générale, beaucoup moins bien conservés que ceux des régions de

78 Le seul puits empierré identifié sur la rive gauche se trouve dans la *quebrada* Tinkuq en aval du hameau de Lirio (zone 3).

79 Une dizaine de crânes a été examinée, sur photographies, par Veronica Silva et Vivian Standen (*Universidad de Tarapaca*), que nous remercions au passage. Parmi les crânes examinés, deux présentent une déformation tabulaire droite et un autre une déformation tabulaire oblique. Trois autres crânes montrent des traces de trépanation, bien que dans un cas, il pourrait s'agir d'une fracture partiellement reconstituée (comme l'indique la présence de fissures partant de l'ouverture). Enfin, la grande majorité des individus possédaient de graves abcès périapicaux au moment de leur mort.

80 Les crânes qui présentent une déformation tabulaire droite proviennent du site WAS-9 (SN°54), alors que ceux exhibant une déformation tabulaire oblique ont été trouvés sur le site TAK-4 (SN°74).

Jauja, de Chungui, de la région Intersalar ou des Andes de Tarapaca, par exemple (DeMarrais, 2001 ; Lecoq, *et al.*, 2008 ; Lecoq, 1999 ; Muñoz et Chacama, 2006). Cependant, si l'on se fie aux données publiées sur l'architecture préhispanique de la cordillère sud-orientale du Pérou, il semblerait que cette homogénéité architecturale soit, tout bien considéré, une caractéristique générale de cette grande région.

La dizaine de formes, que nous avons décrites, reflètent plusieurs aspects de l'occupation préhispanique, parmi lesquels on retiendra :

- l'habitat en villages composés de chaumières circulaires ;
- la vie paysanne et l'économie rurale dont les systèmes de terrasses, les enclos, les canaux, etc. forment les infrastructures ;
- les pratiques funéraires dont la variété est attestée par l'existence de plusieurs types d'inhumation ;
- l'aménagement du paysage culturel, suivant l'implantation de plateformes sur des lieux singuliers ; et,
- une influence inka assez discrète dans l'architecture, compte tenu de la proximité de Cuzco et surtout du domaine de Choqek'iraw.

Sur le plan chronologique, les comparaisons et les analogies, que nous avons faites au fur et à mesure de la description des formes architecturales, montrent que l'ensemble des structures identifiées sont originaire de l'époque préhispanique tardive (10-16^{ème} siècle apr. J.-C.).

C'est le cas des groupes de structures circulaires (qui constituent la grande majorité des établissements) qui forment l'essentiel du paysage archéologique et qui, partout où ils ont été datés dans les Andes centrales (Lavallée et Julien, 1973 ; Kendall, 1994 ; D'Altroy, 2001 ; Bauer et Kellet, 2010), sont attribués à cette époque et, plus spécifiquement, à la période Intermédiaire Récente.

En revanche, la situation chronologique des infrastructures du monde rural, comme les vestiges de terrasses, d'enclos, etc. est plus complexe. Nous avons déjà expliqué que, du fait de leur constante réutilisation, ces infrastructures se prêtent mal au jeu de périodisation historique. Cela dit, leur association à d'autres vestiges préhispaniques, comme des structures circulaires par exemple, montre que l'origine de l'aménagement de la plupart de ces infrastructures remonte certainement à l'époque préhispanique.

Quant à l'architecture inka, nous avons vu, d'une part, que ses manifestations sont relativement rares et, d'autre part, que sa mise en œuvre est loin d'être aussi sophistiquée que sur les grands sites inkas de Vilcabamba, tel Choqek'iraw, Vitkos et Machu Picchu. Aucun édifice en pierres de taille n'a été identifié.

Pour conclure, signalons que cette étude du bâti préhispanique de la région nous donne une idée relativement fiable sur la fonction générale de la plupart des types de structures en présence et, par conséquent, des établissements où ils se trouvent. En revanche, du fait de son homogénéité, l'architecture ne permet pas de développer des hypothèses précises sur la

dimension « ethnique » du peuplement de la région. Ces aspects chrono-culturels sont examinés de façon plus détaillée d'après l'étude du matériel céramique que nous présentons à suivre.

CHAPITRE 6

Le matériel céramique

Avant d'entreprendre cette recherche, les seules informations disponibles sur la céramique préhispanique du CMVA provenaient de Choqek'iraw (Lecoq, 2004) et du *cerro* Victoria (Frost, 2003 Ms ; Bejar, 2002). Sur ces deux grands établissements inkas, l'essentiel de la céramique mise au jour est affiliée au style inka, mais il existe aussi quelques poignées de tessons qui seraient apparentées à des traditions stylistiques de la période Intermédiaire Récente, voire à des époques antérieures (voir *supra*, 3.3.2.3.3 et 3.4.1.2). L'un des enjeux de notre approche régionale était donc d'étayer ces hypothèses concernant l'ancienneté et l'histoire de l'occupation de la région. Or, en l'absence de fouilles, c'est l'étude du matériel céramique collecté lors des prospections (voir *supra*, 4.1.2.2) qui devait nous permettre d'aborder cette problématique.

Au sujet de l'ancienneté de l'occupation de la région, nous allons voir si les données céramiques confirment la vision issue de l'étude des vestiges architecturaux dont l'origine remonte vraisemblablement à la période Intermédiaire Récente (voir *supra*, chap. 5), ou si elles dévoilent des traces d'occupation plus ancienne, comme on en trouve dans les régions limitrophes de la basse vallée du Pampas (Lecoq et Déodat, 2007 et 2008), d'Andahuaylas (Bauer *et al.*, 2008 Ms) et dans la vallée de Cusichaca (Kendall, 1994) notamment.

Concernant la dimension ethnique du peuplement préhispanique tardif de la région, question, qui est l'objet plus spécifique de cette thèse, nous tâcherons de cerner à quelle aire d'influence était rattaché le CMVA qui, comme nous l'avons vu (voir *supra*, chap. 2 et 3), formait un « espace intermédiaire » entre les deux grands pôles de développement socioculturel de la cordillère sud-orientale : Andahuaylas et Cuzco.

Enfin, l'étude du matériel céramique devrait aussi permettre de disposer d'une vision plus approfondie sur la nature de l'occupation inka du CMVA.

Ce chapitre est organisé de la façon suivante : nous expliquons, d'abord, la façon dont a été constitué le corpus de matériel céramique ; nous exposons, ensuite, les résultats de l'étude du matériel à partir de la description de ses caractéristiques technologiques, morphologiques et stylistiques. Puis, nous discutons la portée des résultats dans le contexte des problématiques exposées ci-dessus.

6.1- CONSTITUTION ET NATURE DU CORPUS DE MATERIEL CERAMIQUE

6.1.1- LES GISEMENTS DE MATERIEL CERAMIQUE ET LA CONSTITUTION DU CORPUS SUR LE TERRAIN

Une cinquantaine des sites archéologiques identifiés lors des prospections menées dans les zones 1, 2 et 3 recélaient de la céramique en surface¹. La plupart de ce matériel provient de gisements mis au jour par des labours et/ou localisés dans les (alentours des) villages actuels. La densité de céramique est très variable selon les gisements. L'absence de céramique (en surface) sur la centaine d'autres sites archéologiques s'explique par la végétation de cette région intertropicale humide qui en obstrue la visibilité (voir tableau 4.2, p. 162).

La relative rareté de matériel céramique et sa distribution inégale dans la région nous ont contraints au ramassage non-stratifié. Celui-ci visait à collecter, en priorité, les tessons décorés et les fragments de bord les plus complets. En l'absence de ce type de fragment, nous avons ramassé des tessons non-diagnostiques afin de caractériser la variété des pâtes en présence.

Les gisements céramiques sont répertoriés dans le tableau 6.1 où sont exposées les données quantitatives concernant les caractéristiques générales du matériel qui y a été prélevé.

¹ L'étude céramique ne concerne que les zones 1, 2 et 3. La zone 4, reconnue un an plus tôt en 2006, n'a pas fait l'objet de ramassage de céramique car nous ne disposions pas à cette époque de l'autorisation légale (qui nous été délivrée en 2007 par l'INC) pour réaliser ce genre d'intervention.

SITE				CARACTERISTIQUES ARCHEOLOGIQUES			CORPUS DE FRAGMENTS DE CERAMIQUE						
ZONE	N°	CODE	Nom (d'après le lieudit)	Alt	AIRE (ha)	Type de Vestiges	Nombre de Fragments	N° Fragments / Total zone	Forme diagnostique	Proportion de Formes D. (%)	Décorés	Proportion de Décorés (%)	Contexte
1	1	INK-1	PUMACHAKA	997	4.9	Ensemble de structures quadrangulaires	2	0.8%					SURFACE
	3	INK-3	SANMARTIN	2550	13.7	Ensemble de structures circulaires	20	8.2%	6	30%	1	5%	VILLAGE
	4	INK-4	NARANJAL1	2237	1.8	Gisement de céramique	15	6.1%	6	40%	3	20%	VILLAGE
	6	INK-6	CORRALPATA	2796	6.6	Ensemble de structures circulaires	18	7.3%	6	33%	1	6%	LABOURS
	8	INK-8	INKAWASI	3000	5.4	Ensemble de structures circulaires	89	36.3%	39	44%	17	19%	VILLAGE
	10	INK-10	PLATERIA1	3243	0.0	Plateforme isolée	2	0.8%	1	50%			LABOURS
	12	INK-12	PLATERIA3	3250	4.6	Ensemble de structures circulaires	28	11.4%	12	43%	3	11%	LABOURS
	13	INK-13	SANPEDRO	3148	1.3	Ensemble de structures circulaires	10	4.1%	4	40%	1	10%	LABOURS
	14	INK-14	LAYAMPATA	3133	1.5	Ensemble de structures circulaires	25	10.2%	11	44%	2	8%	LABOURS
	20	QAR-3	VILLAR1	3650	11.1	Ensemble de structures circulaires	4	1.6%					SURFACE
	22	QAR-5	QARKU	3127	1.9	Ensemble de structures circulaires	13	5.3%	9	69%	1	8%	LABOURS
	27	QAR-10	MANDOR1	3700	3.0	Ensemble de structures circulaires	2	0.8%					SURFACE
	37	QAR-20	QUCHAPATA	3728	5.7	Ensemble de structures circulaires	2	0.8%	2	100%			SURFACE
	38	QAR-21	PACAYPATA1	3076	2.5	Ensemble de structures circulaires	10	4.1%	5	50%	1	10%	LABOURS
	45	QAR-28	PACAYPATA8	2529	1.4	Ensemble de structures circulaires	5	2.0%					LABOURS
TOTAUX ZONE 1 (15 gisements)							245	36.8%	101	41%	30	12%	
2	46	WAS-1	WASKATAY1	3463	0.001	Céramique isolée	1	0.4%					SURFACE
	47	WAS-2	WASKATAY2	3533	0.01	Abris sous roche funéraire	3	1.1%	1	33%			SURFACE
	48	WAS-3	WASKATAY3	3574	0.001	Céramique isolée	2	0.7%	1	50%			LABOURS
	50	WAS-5	WASKATAY5	3650	0.002	Céramique isolée	2	0.7%	1	50%			SURFACE
	58	WAS-14	TOROYUQ3	3852	0.4	Ensemble de structures circulaires	5	1.8%					SURFACE
	61	WAS-17	IGLESIAHAYUQ1	3800	0.7	Ensemble de structures circulaires	28	10.1%	16	57%	2	7%	SURFACE
	65	WAS-21	PIRURUYUQ	3850	6.4	Ensemble de structures circulaires	54	19.5%	32	59%	2	4%	LABOURS
	66	WAS-22	MUÑAYUQ	3750	4.7	Ensemble de structures circulaires	8	2.9%	4	50%	1	13%	SURFACE
	68	WAS-24	TASTAPATA	3700	2.6	Ensemble de structures circulaires	8	2.9%	4	50%	1	13%	SURFACE
	69	WAS-25	QUCHAPATA	3700	2.2	Ensemble de structures circulaires	16	5.8%	6	38%	5	31%	LABOURS
	89	TAK-20	NINARUMIYUQ	2414	1.3	Ensemble de structures circulaires	79	28.5%	40	51%	10	13%	LABOURS
	93	PAS-1	LIMICHIMPA	1148	5.1	Système de Terrasses Agricoles	9	3.2%					SURFACE
	94	PAS-2	MANKANCHURKU1	1649	0.0	Terrassement isolé	3	1.1%	1	33%			SURFACE
	96	PAS-4	MANKANCHURKU3	1800	0.2	Ensemble de structures circulaires	6	2.2%	6	100%			SURFACE
	97	PAS-5	MANKANCHURKU4	1800	0.3	Ensemble de structures circulaires	37	13.4%	18	49%	8	22%	SURFACE
98	PAS-6	MANKANCHURKU5	1800	0.1	Ensemble de structures circulaires	6	2.2%	6	100%			SURFACE	
100	PAS-8	MANKANCHURKU7	1950	2.6	Enclos isolé	10	3.6%	7	70%	2	20%	SURFACE	
TOTAUX ZONE 2 (17 gisements)							277	41.7%	143	52%	31	11%	
3	101	KIU-1	KIUNALLAMIRADOR	2939	6.3	Système de Terrasses Agricoles	16	11.2%	1	6%			LABOURS
	125	KIU-25	PUMABAMBA	3854	0.1	Abris sous roche funéraire	1	0.7%					SURFACE
	129	SJK-1	ANKASULKANA1	2898	7.4	Ensemble de structures circulaires	16	11.2%					SURFACE
	134	SJK-6	ICHUURQU	3291	6.3	Ensemble de structures circulaires	22	15.4%	7	32%			LABOURS
	137	SJK-9	UNKAPUKRU	3171	1.3	Ensemble de structures circulaires	15	10.5%	6	40%			LABOURS
	139	SJK-11	CCARABAMBA1	2775	19.3	Ensemble de structures circulaires	13	9.1%	2	15%			SURFACE
	145	SJK-17	HUICHILMOQO	2350	0.9	Ensemble de structures circulaires	9	6.3%					SURFACE
	146	SJK-18	TAKMARA 1	3334	0.2	Céramique isolée	12	8.4%	7	58%	1	8%	LABOURS
	147	SJK-19	TAKMARA 2	3151	6.7	Ensemble de structures circulaires	8	5.6%	2	25%	1	13%	LABOURS
	149	SJK-21	TOTORAKI	3000	20.1	Ensemble de structures circulaires	6	4.2%					SURFACE
	151	SJK-23	PAJONAL	2529	18.4	Ensemble de structures quadrangulaires	20	14.0%	3	15%	1	5%	SURFACE
	153	SJK-25	WILKAQASA	1895	11.2	Murs isolés	5	3.5%	1	20%			LABOURS
TOTAUX ZONE 3 (12 gisements)							143	21.5%	29	20%	3	2%	
TOTAUX GLOBAL (44 gisements)							665	100.0%	273	41%	64	10%	

Tableau 6.1- Les gisements céramiques étudiés

6.1.2- NATURE DU CORPUS DE MATERIEL CERAMIQUE

Au total, six cent soixante-cinq fragments de céramique ont été collectés dans quarante-quatre gisements. Le tableau 6.1 montre que 41% des fragments possèdent une forme diagnostique (bords, bases, etc.) et que 10% d'entre eux présentent des décorations. Ces proportions sont faibles, étant donnée la stratégie de ramassage sélectif opérée sur le terrain. Elles traduisent, en fait, les grandes inégalités concernant la quantité de matériel céramique entre les gisements². Sur les sites les plus fournis, le matériel diagnostique forme l'essentiel du corpus, alors que dans les gisements les plus pauvres, nous avons dû ramasser le moindre tessons non-diagnostique afin de posséder une information sur la nature des pâtes en présence. La rareté de matériel décoré pourrait s'expliquer par le fait que dans cette région humide, les tessons se trouvent généralement couverts de terre, ce qui rend difficile l'identification des décorations peintes³. De fait, la grande majorité du matériel décoré collecté possède des appliques modelées en relief, plus visible sur le terrain.

En ce qui concerne la répartition spatiale du corpus, signalons qu'avec environ deux-cent cinquante tessons chacun, les corpus des zones 1 et 2 sont équilibrés. En revanche, le corpus de la zone 3 ne comporte que cent cinquante tessons, dont seulement trois sont décorés. L'absence de matériel décoré dans la zone 3 est difficile à expliquer.

En résumé, soulignons que le corpus de matériel céramique étudié présente certaines disparités dont il faut tenir compte.

6.2- ETUDE DU MATERIEL CERAMIQUE

6.2.1- METHODE D'ANALYSE

En laboratoire, chaque tessons a été étudié en fonction de sa pâte, de sa forme et, lorsqu'il en comportait, de ses décors.

Pour la pâte, nous avons, en premier lieu, cherché à caractériser la matière première utilisée pour la confection de la poterie, sur la base des inclusions minérales et organiques prises dans l'argile⁴. Nous avons aussi considéré la facture de la céramique⁵, en tenant compte des

2 Le lecteur remarquera dans le tableau 6.1 que certains gisements, tels Inkawasi (SN°8, dans la zone 1), Piruruyuq et Ninarumiyuq (SN°65 et 89, dans la zone 2), présentent un nombre de fragments très supérieur à celui des autres gisements. Ces trois gisements, à la céramique très abondante, recélaient parfois plus de vingt fragments au mètre carré. La plupart des tessons décorés proviennent de ces sites.

3 Les siècles de fortes précipitations qui sont passés depuis l'enfouissement du matériel pourraient aussi être responsables du lessivage de la peinture, ce que confirme la présence de nombreux tessons érodés.

4 L'examen des inclusions minérales a, d'abord, été réalisé à l'œil nu et à la loupe, avant d'être détaillé et approfondi suivant la réalisation de lames minces dont la pétrographie (nature et densité des inclusions minérales) a été analysée par le géologue Raul Mayta (*Universidad Mayor de San Andres*). Les pâtes les plus courantes (1, 2 et 6), ont été analysées.

5 Pour la caractérisation de la facture des pâtes, nous avons étudié le type de cuisson (d'après Orton *et al.*, 1997 : 155), la couleur (selon le « Code Expolaire » de Cailleux et Taylor, 1964), la texture (d'après l'échelle élaborée par Mathew *et al.*, et reproduite dans Orton *et al.*, 1997 : 267) et la dureté (échelle de Mohs simplifiée dans Orton *et al.*, 1997 : 266).

informations ethnologiques disponibles sur la production traditionnelle de poterie dans les Andes centrales (Ravines, 1978 et 1989 ; Arnold, 1989, 1994 et 2003 ; Sillar, 2000).

Concernant les formes⁶, nous avons tenté de déterminer la variété des récipients en présence, tâche qui s'est révélée ardue en l'absence de collection de référence pour la région.

Quant aux décors, le faible nombre de tessons en comportant nous a permis de les décrire et de les illustrer de façon assez détaillée. Nous faisons aussi quelques commentaires préliminaires sur les traditions stylistiques en présence.

6.2.2- LES PATES

Six grands types de pâtes et leurs variantes ont été identifiés. Nous en dressons d'abord une description, puis réalisons quelques commentaires sur leur répartition.

6.2.2.1- Description des types de pâtes

6.2.2.1.1- La pâte 1

Cette pâte, la plus répandue (50% du corpus), est de tonalité dominante brun rouge foncé⁷, résultante d'une cuisson semi-oxydante⁸. Elle se caractérise par ses inclusions minérales constituées de quartz, feldspath, plagioclase et biotite⁹. Du fait de la présence abondante de biotite, cette pâte possède une apparence micacée aisément reconnaissable¹⁰.

Nous avons distingué trois variantes de la pâte 1 (1a, 1b et 1c) en fonction de sa facture technologique. La pâte 1a est la plus compacte (ses inclusions font moins d'1 mm et représentent moins de 20% de la pâte) et la plus dure¹¹. Les tessons font fréquemment entre 6 et 9 mm d'épaisseur. En général, sa surface extérieure est soigneusement lissée et souvent couverte d'un léger engobe brun rouge foncé, dont la tonalité est très proche de la couleur de la pâte. La pâte 1b est moins compacte avec des inclusions mesurant jusqu'à 2mm. Elle forme une qualité standard. Sa surface extérieure est souvent lissée. Finalement, la pâte 1c est d'aspect grossier ; elle est

6 Les caractéristiques morphologiques ont été décrites d'après les échelles de Ravines (1989) et Manrique (2001), et classés suivant les nomenclatures proposées par Balfet (*et al.*, 1983) et par Cauliez (*et al.*, 2001).

7 La tonalité dominante de la pâte varie dans les nuances du brun rouge foncé (Code Expolaire : H24, E32, H21, équivalent Munsell : 5YR- 4.5/3 ou 2.5YR-3.5/2). Il est courant que la couleur de la surface des tessons soit très légèrement différente du cœur de la pâte observée au niveau de la fracture. Nous n'avons pas pu définir avec certitude si cette nuance correspond à un bain d'engobe ou si, comme le suggère Ravines (1989), elle est le produit d'un lissage au chiffon humide. Ce dernier est, en effet, une pratique courante au Pérou, désignée « *falso engobe* ».

8 La grande majorité des fragments présentent des parois et un noyau de couleur variable, caractéristique d'une cuisson hétérogène modérément contrôlée en four ouvert. Quelques rares tessons, caractéristiques d'une cuisson réductrice, doivent, sans doute, leur état, à la disposition aboutée des récipients dans les fours ouverts. Il est, en effet, courant que les récipients soient aboutés « ouverture - base », créant ponctuellement des atmosphères réductrices (Ravines, 1978 ; Sillar, 2000).

9 Nous ne sommes pas en mesure de déterminer si ces inclusions minérales ont été ajoutées à l'argile comme dégraissant, ou si elles (ou une partie d'entre elles) sont présentes dans les gisements d'argile locaux, comme c'est le cas dans la région d'Ayacucho (Arnold, 1989 : 38).

10 Cette apparence micacée est due à l'expulsion de l'humidité, lors du processus de séchage. Celle-ci forme un revêtement micacé en surface (Costin, 1986-87 : 195). De fait, et comme le montrent les lames minces, la proportion apparente de mica en surface est souvent supérieure à celle contenue dans le noyau.

11 Indice 5 sur l'échelle de Mohs

poreuse, de texture irrégulière avec des inclusions atteignant 5 mm, et ne possède pas de traitement de surface spécifique. L'épaisseur des fragments peut faire jusqu'à 3 cm.

Les pâtes céramiques micacées sont courantes dans le sud des Andes centrales (McNeish, 1970 ; Costin, 1986-87). D'après les études ethnoarchéologiques d'Arnold (2003 : 73-76), elles sont très résistantes et réservées à la confection des récipients destinés à l'usage domestique¹² ; ce qui est le cas ici, car l'essentiel des pâtes 1 correspond aux fragments de récipients culinaires (fermés de type jarre, marmite ou pot) dont certains possèdent encore des taches de suie, caractéristiques de leur usage sur le feu.

6.2.2.1.2- La pâte 2

La pâte 2 correspond à près de 40% du total du corpus. La superficie des fragments est de tonalité dominante brun rouge - brun rouge clair¹³. Sa cuisson, en atmosphère semi-oxydante, n'est pas toujours homogène. Ses inclusions sont essentiellement de nature sédimentaire : quartz, plagioclase, feldspath et zircon (dans l'ordre d'importance). Certains tessons possèdent aussi un petit peu de mica¹⁴, mais dans une proportion bien moins importante que dans la pâte 1, dont elle ne possède pas le typique faciès micacé. Elle est souvent couverte d'un léger engobe brun rouge.

Comme sa facture est très variable, nous avons défini trois sous-types de pâte afin de distinguer les différentes qualités. Les sous-types de pâte 2a, 2b et 2c présentent les mêmes caractéristiques que les trois variantes de la pâte 1 (voir ci-dessus), si ce n'est, qu'à rang identique, les inclusions ont tendance à être plus grandes. Comme pour la pâte 1, l'épaisseur des fragments est très variable, entre 0,5 et 1 cm, avec même certains gros tessons de près de 2 cm dans la variante 2c.

6.2.2.1.3- La pâte 3

Cette pâte, rare (2% du corpus), se distingue par sa surface très brillante où surabondent les particules de mica. Celles-ci sont beaucoup plus nombreuses et plus grosses (jusqu'à 5 mm) que dans la pâte 1. La couleur de la pâte est variable et sa cuisson hétérogène. L'épaisseur moyenne des fragments est d'environ 7 mm.

Dix des quinze fragments, qui correspondent à ce type de pâte, proviennent du site de Naranjal (SN⁴) dans la zone 1, où nous avons pu observer une urne, presque entière, de forme losangique, confectionnée dans cette pâte (voir Fig. 6.6.d, p. 243). Les autres fragments proviennent de sites de basse altitude de la zone 3.

12 D'après les études d'Arnold (2003) dans la communauté traditionnelle de potier de Quinoa à Ayacucho, les pâtes micacées seraient jusqu'à cinq fois plus résistantes et présentent l'avantage de se fissurer avant de se rompre, ce qui permet de transvaser le contenu du récipient avant de le perdre. D'après lui, les récipients en pâte micacée sont utilisés pour la cuisson, la fermentation de *chicha* et la conservation de denrées.

13 Code Expolaire : D32, D43, équivalent Munsell : 5YR-6/4.

14 A la différence de la pâte 1, les inclusions de mica sont de tonalité jaune, ce qui indique qu'il s'agirait de phlogopite plutôt que de biotite.

6.2.2.1.4- La pâte 4

Cette pâte est rare (2% du corpus). Les tessons sont de couleur claire ; la tonalité varie autour du jaune rouge¹⁵, résultante d'une cuisson dans une atmosphère semi-oxydante. La composition de la pâte est assez hétérogène et très variable : mica, quartz et feldspath forment les inclusions les plus courantes. Cette pâte présente aussi des traces de dégraissant en matière organique. Les tessons sont tendres¹⁶ et très érodés, du fait de leur cuisson à basse température.

Si cette pâte n'était pas aussi courante (en particulier dans la vallée d'Arma), on pourrait supposer que les fragments correspondant soient des rebuts de production. S'agirait-il d'un matériel caractéristique d'un contexte de production ponctuel et peu soigné ? Certains tessons présentent des traces, comme la fracture arrondie des arrêtes, indiquant qu'ils pourraient avoir été employés pour le lissage de céramique (Fernandez, Com. pers., 2009). Mais le faible nombre de tessons étudiés ne permet pas d'émettre d'hypothèses plus approfondies.

6.2.2.1.5- La pâte 5

Le type 5, également très rare (2% du corpus), correspond à une pâte de bonne qualité, dont l'argile a été affinée. Sa couleur varie autour du jaune rouge et du jaune brun¹⁷. Sa cuisson est homogène en atmosphère semi-oxydante. La pâte est généralement très dure¹⁸. Elle est très compacte, sa granulométrie est fine, les inclusions de plus d'1 mm sont très rares ; les plus courantes sont le quartz, le feldspath et le mica. La plupart de ces tessons, dont l'épaisseur moyenne est comprise entre 6 et 11 mm, présentent une surface (interne et externe) finement lissée, voire polie, et parfois couverte d'un engobe rouge faible¹⁹.

Les tessons de pâte 5 sont rares mais distribués de façon assez homogène dans la zone d'étude. Certains d'entre eux présentent des décors apparentés au style inka. Une étude plus poussée de la variabilité de cette pâte serait souhaitable²⁰.

6.2.2.1.6- La pâte 6

Avec son argile de couleur pâle, cette pâte rare (4% du corpus) est bien reconnaissable. Sa tonalité varie entre le brun et le rouge très pâles, le gris pâle et le rose²¹. L'essentiel des tessons, et en particulier les pâtes les plus claires, pourraient avoir été confectionnés avec une argile de

15 Code Expolaire : C46, D36, D38, équivalent Munsell : 5YR-6/6

16 Indice 2-2,5 sur l'échelle de Mohs.

17 Code Expolaire : C58, D58, D46; équivalent Munsell : 7.5YR-6/8 et 5YR-6.5/6

18 Sa dureté est de l'ordre de 6 sur l'échelle de Mohs.

19 Code Expolaire : F22 ; équivalent Munsell : 10YR-5/1

20 Cette pâte est plus variable que les autres. Dans un cas, du quartzite a été identifié (sur lame mince). D'ailleurs, une étude plus approfondie permettrait sans doute de distinguer plusieurs variantes de cette pâte 5. En effet, le principal critère de définition de cette pâte relève surtout de la préparation très soignée de l'argile et de son affiliation au matériel inka.

21 Code Expolaire : C52, C54, B61, B62, C16, A22 ; équivalent Munsell : 7.5YR- 7/3 et 8/4, 10YR-8/3 et 10R-7/4

type kaolin²². La pâte est de cuisson homogène et de texture plutôt fine. Ses inclusions minérales ne dépassent généralement pas le millimètre comprennent du quartz et du feldspath. Sur lame mince, on note la présence de biotite mais dans une quantité non-perceptible à l'œil nu.

Les tessons en pâte 6 font entre 5 et 9 mm, en moyenne, et sont fréquemment ornés de peinture. A deux exceptions près, les vingt-cinq fragments proviennent de gisements localisés dans la zone 2.

6.2.2.2- Commentaires sur la répartition des pâtes

Les pâtes 1 et 2, qui représentent 90% du corpus, sont les pâtes standards de la région. Mais, il est très rare de les trouver dans les mêmes gisements. Comme le montre la figure 6.1 et la carte 6.1, la pâte 1 est la plus répandue dans les zones 1 et 3 où la pâte 2 est très rare. Quant à la pâte 2, elle est presque exclusive à la zone 2.

En fait, la répartition spatiale de ces deux pâtes standards correspond à la configuration géologique de la région. La pâte 2, qui se distingue de la pâte 1 par l'absence de mica, se trouve dans la zone 2 et dans la région occidentale de la zone 3, au faciès géologique sédimentaire ; alors que la pâte 1 est répandue dans les zones au faciès métamorphique où abonde le mica. Il semble donc que la géologie locale détermine le type de pâte céramique en usage, ce qui indique deux choses :

- une production locale de la céramique, et que
- les inclusions minérales prises dans la pâte, du moins le mica, semblent être des impuretés naturelles et non un dégraissant ajouté (Arnold, 1989).

En ce qui concerne les autres pâtes qui sont rares, remarquons que la distribution des tessons confectionnés à base d'argile pâle (pâte 6) est restreinte à la zone 2, et que celle des fragments en pâte 3, au faciès « extrêmement micacé », est localisée dans les gisements des bas-versants des zones 1 et 3.

La répartition spatiale très marquée de la plupart des pâtes examinées suggère plusieurs hypothèses sur les modes de production de la céramique que nous développons plus loin (voir *infra*, 6.3.1.1).

²² Des analyses plus approfondies seraient nécessaires afin de déterminer avec précision la nature de ces argiles claires et, en particulier, d'isoler l'argile kaolin. D'après Cano (Com. pers., 2008), les gisements d'argile kaolin les plus proches se trouvent dans la région d'Andahuaylas.

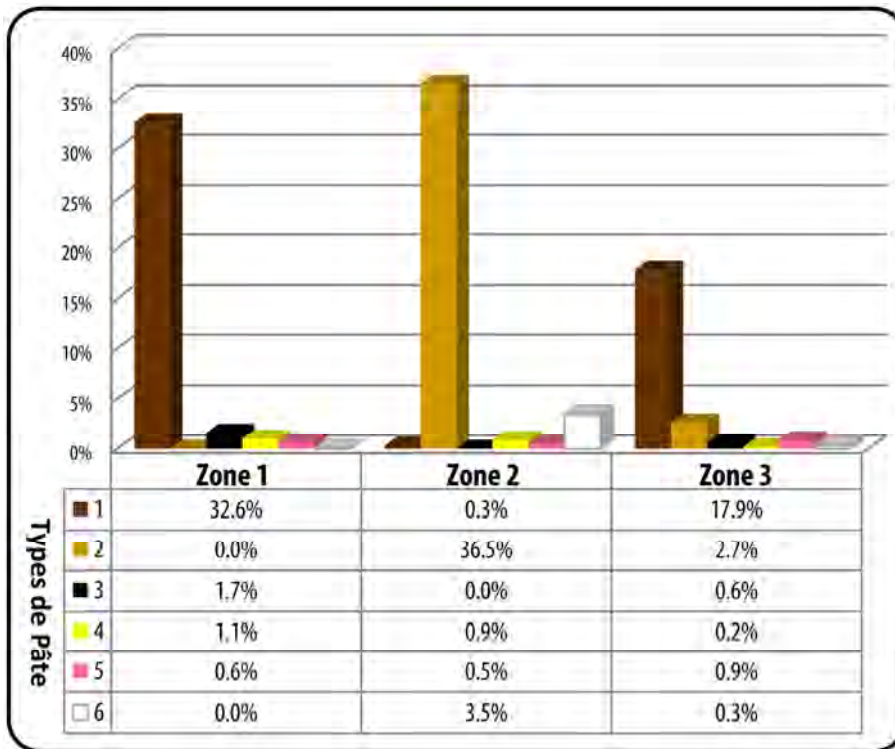
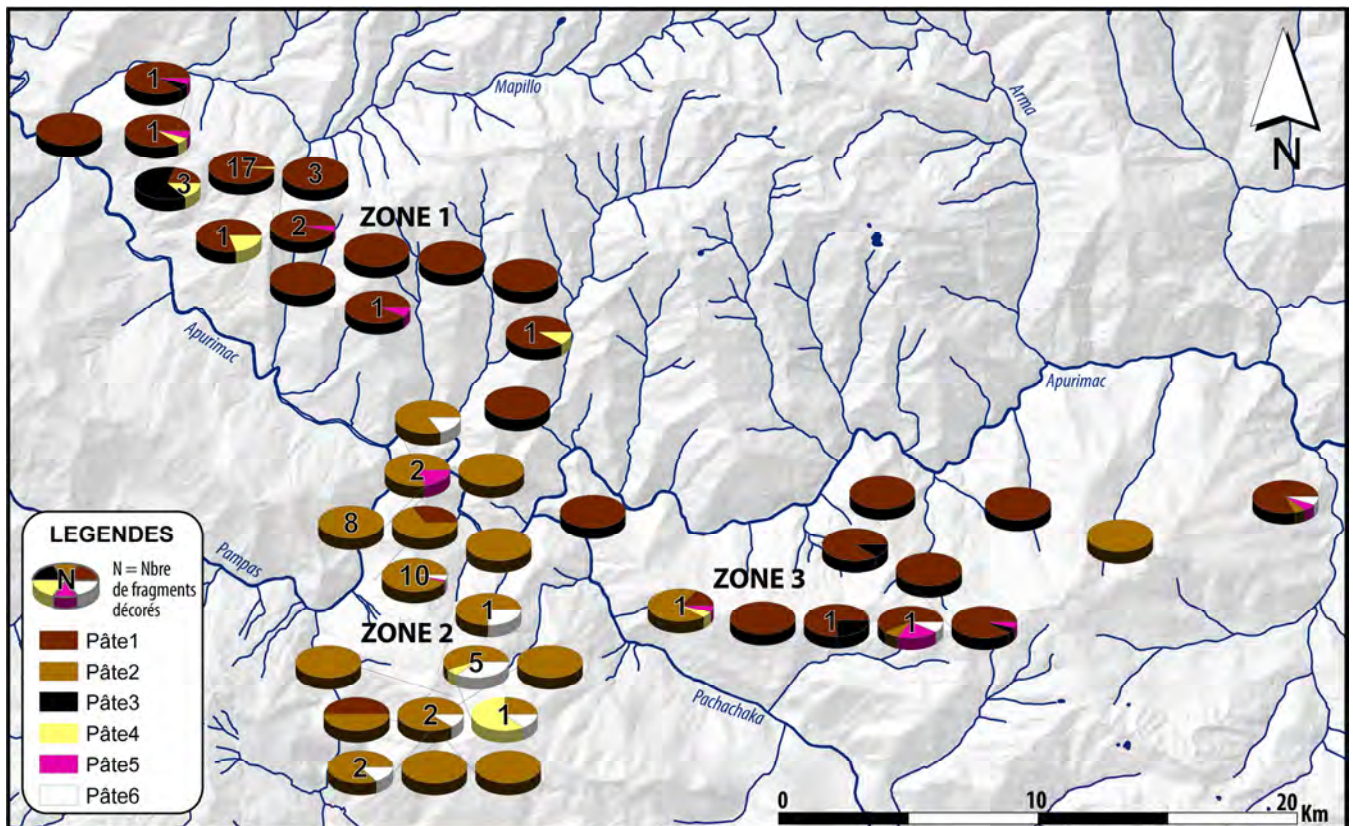


Figure 6.1- Répartition des pâtes céramiques par zone



Carte 6.1- Gisements de matériel céramique et Distribution spatiale des types de pâte

6.2.3- LES FORMES

En l'absence de collection de référence pour la région et en raison de la nature très fragmentée du matériel collecté sur le terrain, l'identification des formes des récipients céramique s'est révélée délicate. Nous nous en sommes donc tenu à un diagnostic préliminaire, organisé en deux grandes catégories de récipients - fermés et ouverts- dont les proportions sont indiquées dans les tableau 6.2, ci-dessous.

Nombre de tessons appartenant à des :	Pâte 1	Pâte 2	Pâte 3	Pâte 4	Pâte 5	Pâte 6	Total
Récipients Fermés	41%	42%	13%	36%	23%	20%	40%
Récipients Ouverts	16%	23%	7%	14%	31%	36%	19%
Indéterminé	43%	35%	80%	50%	46%	44%	41%
Total	100%	100%	100%	100%	100%	100%	100%

Tableau 6.2- Répartition des récipients fermés / ouverts

6.2.3.1- Les récipients fermés

Les récipients fermés sont les plus nombreux (Tableau 6.2). Dans cette catégorie de récipients, prédominent les fragments de pots globulaires, d'autres plus profond (parfois agrémentés d'un col) et de marmites (Fig. 6.2). On trouve aussi des fragments de jarres à long col plus ou moins vertical. Ces jarres sont de taille petite et moyenne (les plus hautes devaient faire un peu plus de cinquante centimètres de haut).

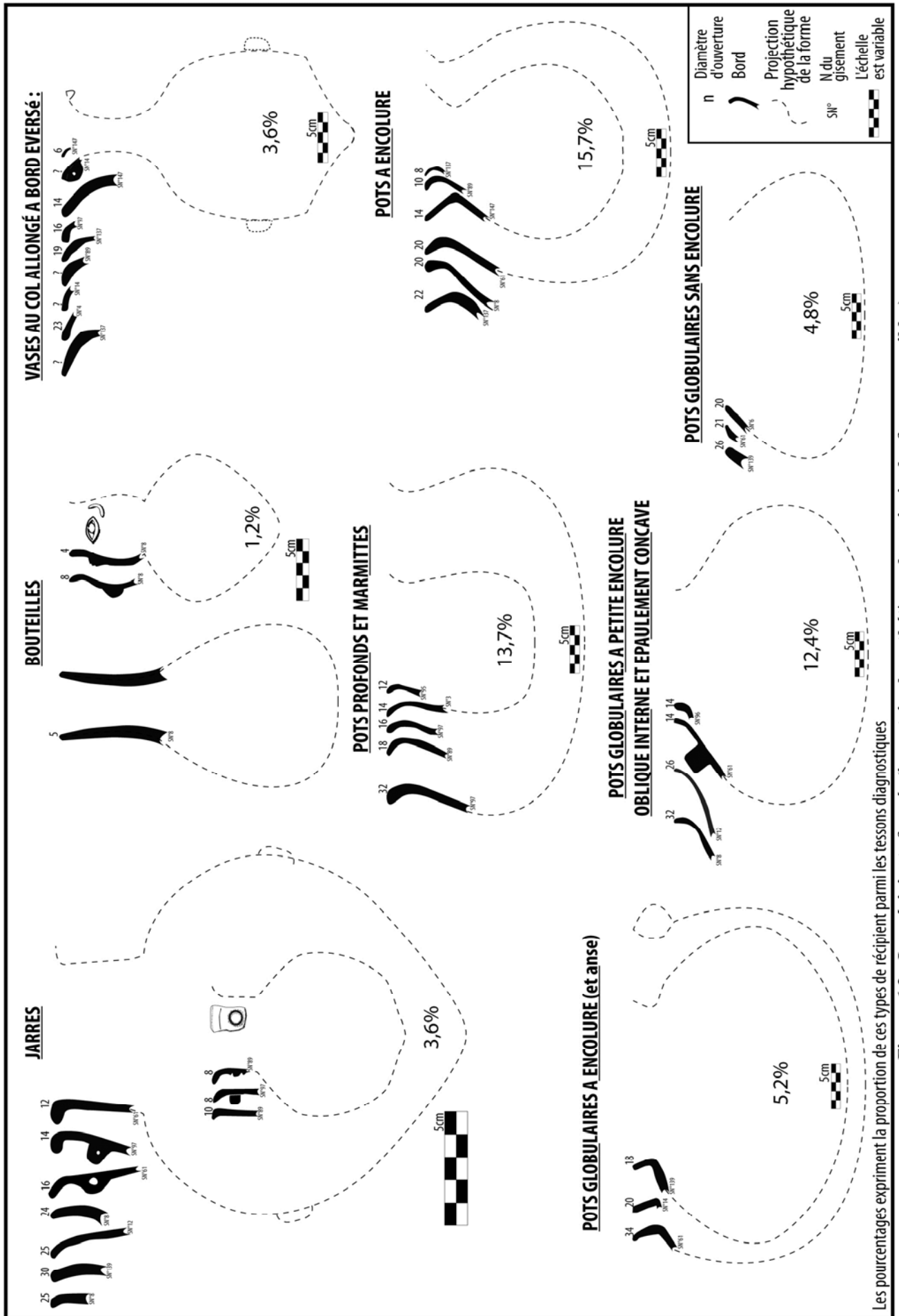
D'après les informations disponibles pour les régions périphériques (Gonzales *et al.*, 1987 ; Bauer, 1992b et 2002 ; Bauer *et al.*, 2008 Ms), les récipients que nous avons identifiés s'assimilent aux formes domestiques classiques de l'époque préhispanique tardive ; certaines sont toujours en usage dans les communautés traditionnelles²³.

Selon les données ethnographiques (Ravines, 1978 ; Sillar, 2000 ; Arnold, 2003), l'essentiel des pots, dont le terme générique est *manka* en quechua, devait être destiné au stockage et à la cuisson de denrées alimentaires. Cette dernière paraît, d'ailleurs, être attestée par les traces de suie visibles sur certains fragments²⁴. Quant aux jarres, appelées *puyñu*, il est vraisemblable qu'elles contenaient l'eau et, à croire Cobo (1956[1653]: 197), surtout de la *chicha* à laquelle était destinée une part importante de la cuisine²⁵ (Bray, 2003).

23 Les musées *INC*, d'Ayacucho, d'Abancay et d'Andahuaylas, ainsi que le *Museo Inka* de Cuzco possèdent d'abondantes collections de référence. A quelques rares exceptions près, nous n'avons pas observé de pièces entières chez les habitants lors de nos séjours sur le terrain.

24 A ce sujet, Costin (1986-87 : 195) émet une remarque intéressante sur la base de l'étude du matériel céramique utilitaire recueilli dans le Haut Mantaro. Selon elle, les pots (ou jarres) à col long étaient plutôt destinés au stockage et les pots au col court plus vraisemblablement à la cuisson car ces derniers sont, en effet, les seuls à présenter des traces de suie.

25 La citation originale de Cobo (1956[1653]: 197) est la suivante : "no guardaban en casa otro licor, ni aun agua, más que su vino o chicha, y esa no les dura mucho tiempo, y así la hacen a menudo en cantidad de cuatro a seis arroba a la vez; y según lo mucho que beben, no tiene un hombre con eso más que para una semana, poco más o menos. Para hacer este brebaje, guardarle y beberle, tienen más instrumentos y vasos que para su comida". La traduction est nôtre.



Les pourcentages expriment la proportion de ces types de récipient parmi les tessons diagnostiques

Figure 6.2 - Les récipients fermés (inventaire hypothétique des principales formes possibles)

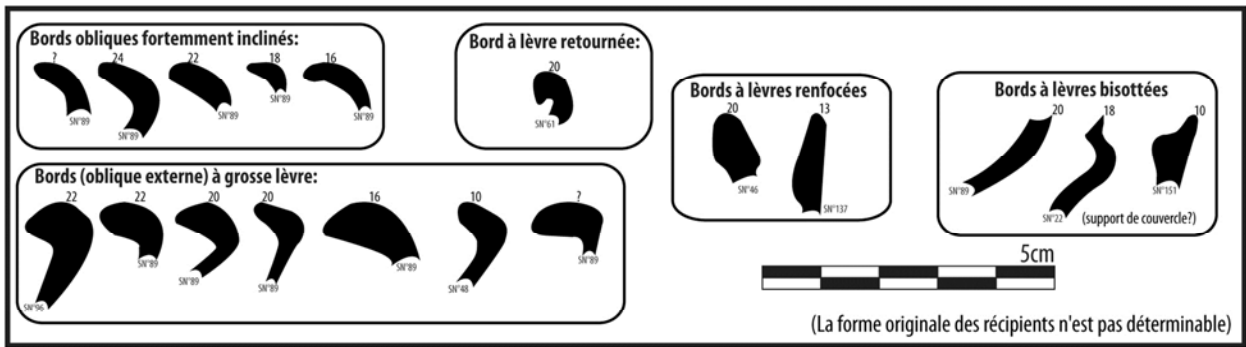


Figure 6.3- Echantillon de bords à lèvres spéciales

6.2.3.2- Les récipients ouverts

Les récipients ouverts sont plus rares que les récipients fermés, à l'exception du cas des pâtes 5 et 6 qui correspondent au matériel inka et à l'argile pâle (Tableau 6.2).

Parmi les récipients ouverts, on trouve des écuelles aux parois convexes, d'autres aux parois divergentes et des assiettes (Fig. 6.4). En quechua, les plats sont généralement dénommés *puku*. Ces récipients ouverts, destinés au service (Sillar, 2000), sont de tailles diverses ; les plus grands possèdent un diamètre d'environ 30 cm et les plus petits de 8 cm. Aucune forme de gobelet (type *qero*) n'a été identifiée.

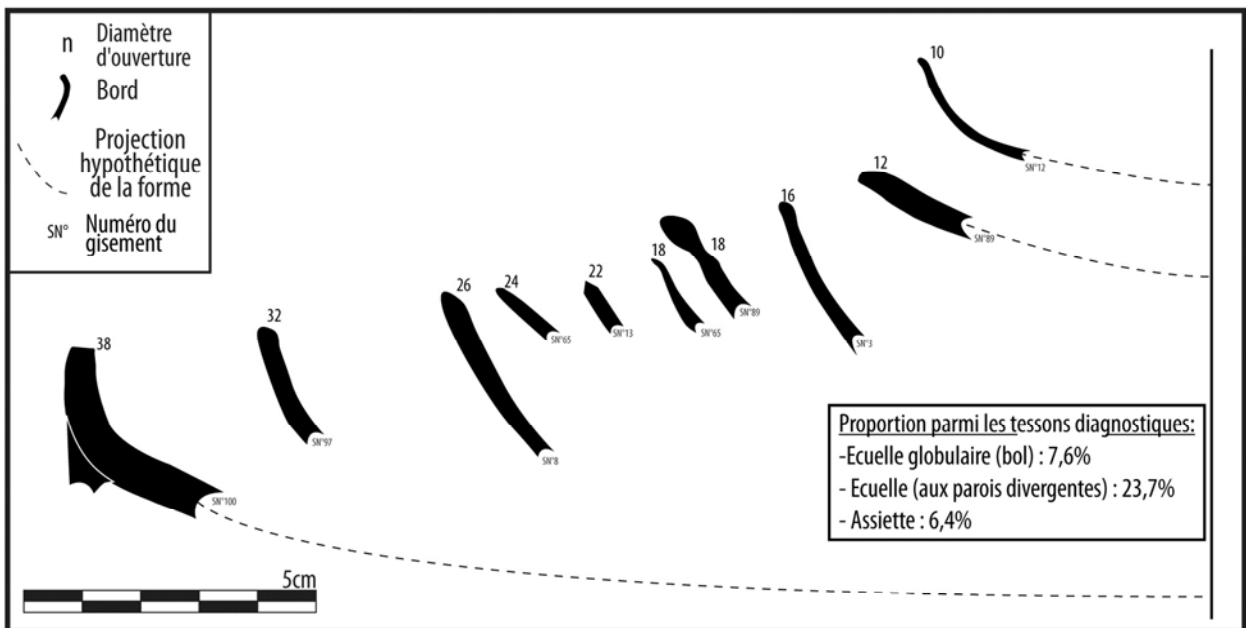


Figure 6.4- Les récipients ouverts (quelques bords projetés traduisant la variété des plats)

6.2.3.3- Commentaires relatifs à certaines formes au faciès singulier

En plus des récipients courants que nous venons de présenter, signalons l'existence de deux formes rares au faciès singulier :

- la première correspond à une bouteille au goulot, aux parois fines (3 mm) de profil convexe, agrémenté d'applications modelées en relief (Fig. 6.2), dont on trouve des exemples assez ressemblant dans les collections du musée d'Ayacucho (Gonzales *et al.*, 1987) ;

- la seconde correspond à une grande jarre de forme losangique (30x30 cm), ornée d'un visage modelé, qui possédait un petit col oblique externe et un fond conique. A notre connaissance, ce type de forme losangique n'a jamais été documenté dans la cordillère sud-orientale et pourrait, comme nous le verrons, posséder un certain faciès stylistique amazonien (Fig. 6.6.d, p. 243).

Par ailleurs, signalons que certains éléments de forme, comme les cols aux bords fortement éversés, les coupes à pied (tubulaire et base annulaire) et les fragments de grandes écuelles (de près de 40 cm de diamètre) s'assimilant aux fameuses « *qucha* » (Matos, 1999), présentent toutes les caractéristiques de certains récipients classiques de la céramique inka (Bingham, 1915 ; Meyers, 1975 ; Julien, 1987-89).

Pour conclure, insistons sur le fait que ces remarques sur les formes de la céramique préhispanique du CMVA sont de caractère très préliminaires²⁶ et qu'elles devront être complétées et détaillées par la collecte sur le terrain d'un échantillon beaucoup plus large de fragments diagnostiques.

6.2.4- LES DECORS

Seuls soixante-six des tessons collectés sur le terrain sont décorés, soit environ 10% du total du corpus.

Nombre de tessons présentant une :	Pâte 1	Pâte 2	Pâte 3	Pâte 4	Pâte 5	Pâte 6	Total
Décoration modelée en relief	24	20	3	5			52
Décoration peinte		6		1	2	5	14
total	24	26	3	6	2	5	66

Tableau 6.3- Répartition des tessons décorés par pâtes

Deux modes de décoration se distinguent :

- les décors modelés en relief, souvent agrémentés d'incisions et d'excisions afin de composer des figurations anthropomorphes et zoomorphes, plus ou moins stylisés ;
- les décors peints à propos desquels la nature et l'état de conservation des tessons ne permettent que de réaliser des observations ponctuelles.

26 Notons qu'en l'absence de pièces entières, nous n'avons pas toujours pu associer les fonds de récipients aux formes déterminées. La plupart des bases examinées sont convexes et, parfois, coniques (ces dernières devaient appartenir aux jarres qui étaient fichées dans le sol). Les bases plates sont rares ; elles appartiennent sans doute aux écuelles et aux assiettes. Trois fragments de pied de tripode (en pâte 2) ont été identifiés dans la zone 2, ainsi que trois bases piédestal (appartenant à des coupes à pied tubulaire). En ce qui concerne les anses, elles sont plutôt horizontales sur les panses des jarres et verticales lorsqu'elles sont attachées au col des pots. Mais, le plus souvent, la nature des fragments ne permet pas de déterminer la position des anses sur le corps.

A quelques exceptions près, ces deux modes de décors ne sont jamais associés. Comme le montrent les tableaux 6.3 et 6.4 (qui présentent le nombre de fragments décorés par types de pâte et types de récipient), les tessons aux décors modelés en relief sont bien plus nombreux que les fragments peints. Ajoutons que les décors peints sont très rares sur les récipients fermés où prédominent les applications modelées façonnées sur les encolures et/ou les épaulements.

Nombre de tessons présentant une :	Récipients Fermés	Récipients Ouverts	Indéterminé	Total
Décoration modelée en relief	13	8	31	52
Décoration peinte	1	6	7	14
Total	14	14	38	66

Tableau 6.4- Répartition des tessons décorés par récipients

La plupart des tessons agrémentés de décors modelés en relief proviennent des gisements de la crête du contrefort d'Inkawasi (SN^o3-12, dans la zone 1), du complexe archéologique des hauteurs de Waskatay et du site de Ninarumiyuq sur le versant Apurimac (SN^o61-69 et SN^o89, dans la zone 2) (voir carte 6.2, p. 251). Il existe une grande variété d'éléments de pastillage²⁷, tels des boutons, des mamelons, des cordons, etc. Ceux-ci sont souvent associés, afin de former des motifs plus ou moins figuratifs que nous présentons ci-dessous.

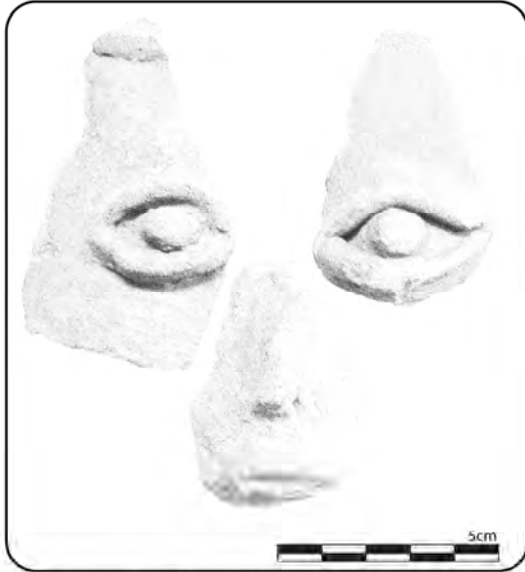
6.2.4.1- Les décorations modelées en relief

6.2.4.1.1- Les visages anthropomorphes

La figuration, plus ou moins stylisée, du visage anthropomorphe semble être le concept décoratif central de l'iconographie préhispanique du CMVA. Les visages apparaissent sur l'encolure ou sur l'épaulement des petites jarres ou des bouteilles. Ils sont représentés par des compositions d'éléments en relief, dont le plus remarquable et, peut-être aussi le plus typique de la région, correspond aux grands yeux confectionnés par l'application de deux cordons d'argile formant le contour et d'un bouton central pour l'œil. Comme on peut le voir sur la figure 6.7.a (p. 245), l'expression des yeux est réaliste et variable²⁸. La figuration du nez est réalisée à l'aide d'un mamelon d'argile finement modelé et agrémenté de deux excisions circulaires figurant les narines. Sur un fragment, le nez est associé à une bouche dont chacune des lèvres est représentée par des cordons aplatis (Fig. 6.6.a). Notons qu'à une exception près, tous les tessons avec une figuration réaliste du visage proviennent de la zone 1.

27 Le pastillage consiste en un « procédé de décoration par des ornements modelés à part et collés sur la surface à décorer » (Le grand Robert, 2005).

28 Sur la plupart des yeux, les éléments appliqués, les cordons et le bouton central, sont en saillie sur environ 1 cm. Remarquons aussi la présence d'un œil exorbité dont le bouton central est en saillie sur 2,5 cm, et d'un autre dont la pupille est surlignée d'une profonde incision horizontale en son centre.



a. Recomposition (hypothétique) des visages typiques de la tradition stylistique locale du CMVA



b. Visage en "grains de café" d'une figurine tubulaire (SN°147, zone 3)



c. Tête de félin provenant du site d'Inkawasi (SN°8, zone 1)



d. Vase losangique au visage anthropomorphe (SN°4, zone 1)
Urne funéraire au faciès stylistique d'influence amazonienne ?



e. *Zara cunupa* provenant de Mankan Churku (SN°95-100, zone 2)

Figure 6.6- Décoration figurative (diverse) sur la céramique préhispanique du CMVA

Parmi les décorations modelées, il est aussi courant que certains éléments en relief, de formes diverses mais moins figuratives, entrent dans la composition de visages plus stylisés. Parmi ces éléments, le plus courant consiste en un petit bouton rond agrémenté d'une incision circulaire²⁹ (Fig. 6.7.d). Comme c'est le cas dans les régions périphériques d'Ayacucho et d'Andahuaylas (Gonzales *et al.*, 1987 ; Bauer *et al.*, 2010), ces boutons pourraient figurer l'œil de visages stylisés³⁰. Les petits boutons, de type « grain de café », sont aussi souvent utilisés à cet effet. Notons sur la figure 6.6.b que les yeux et la bouche du visage d'une figurine tubulaire (provenant du site Takmara 2, SN°147)³¹ sont représentés par l'application de trois grains de café. Sur le vase losangiques (Fig. 6.6.d), les yeux et la bouche sont représentés par de légères protubérances allongées, modelées sur la surface extérieure et ornées d'une incision fine.

Les trois cas, que nous venons d'exposer, montrent qu'il existait plusieurs modes de représentation du visage anthropomorphe dans le CMVA préhispanique, qui pourraient appartenir, comme nous le verrons à des traditions stylistiques distinctes.

6.2.4.1.2- Autres figurations modelées

Le registre iconographique figuratif ne se limite pas aux visages anthropomorphes. Les artisans préhispaniques représentaient aussi des figures d'animaux et de cultigènes.

Deux figures zoomorphes ont été identifiées dans le gisement du village d'Inkawasi (SN°8, dans la zone 1). La première représente une tête de félin au faciès réaliste qui, si l'on se fie aux collections cuzquéniennes³², aurait pu orner une grande écuelle inka (Fig. 6.6.c). A l'époque inka, le félin était, en effet, un puissant symbole du pouvoir cuzquézien (Zuidema, 1989[1983] et Matos, 1999: 56). La seconde figure, plus érodée, représente un sujet ornithomorphe, typique des ornements appliqués aux assiettes inkas (Burger et Salazar, 2004 et Lecoq *et al.*, 2006).

Quant à la représentation de cultigènes, elle correspond à deux figurines modelées en forme d'épis de maïs (provenant du promontoire de Mankan Churku, SN°96) (Fig. 6.6.e). Dans les chroniques coloniales, ces figurines sont désignées par le terme « *conopa* » (Albornoz dans Duviols, 1984 ; Arriaga, 1968[1621] : 204 ; Flores Ochoa, 1974-76 et 1977). D'après les extirpateurs d'idolâtrie, il s'agissait d'amulettes qui formaient l'archétype du sujet figuré, ici le maïs, et étaient employées dans les rites de fertilité. Les paysans en conservaient toujours précieusement plusieurs dans leur foyer, qu'ils se transmettaient de père en fils. Il est probable que les récipients miniatures possédaient une fonction plus ou moins comparable.

29 Ces boutons possèdent généralement 1 ou 2 cm de diamètre. Les incisions circulaires ont été réalisées suivant une impression annulaire.

30 Sur un tessou de notre corpus, ce type de bouton est associé à une anse horizontale miniature figurant un nez stylisé ; mais il est aussi courant de le trouver isolé sur les petits tessous. Enfin, il faut signaler que ce type de bouton est utilisé dans des compositions figurant des têtes zoomorphes (Bauer *et al.*, 2010 ; Hostnig, com. perso., 2007).

31 Le grain de café est un attribut rare : mise à part cette figurine, on ne le trouve que sur un seul autre tessou. Notons que ces grains de café sont courants sur la céramique inka.

32 Le *Museo Inka* de Cuzco possède de grandes écuelles en céramique avec des têtes de félin très similaires ; cette écuelle provient sans doute de la collection de Bandelier, elle est illustrée dans Rowe (1946). On retrouve d'ailleurs la même figuration sur une écuelle en pierre taillée mise au jour à Choqek'iraw (Valencia, 2005).

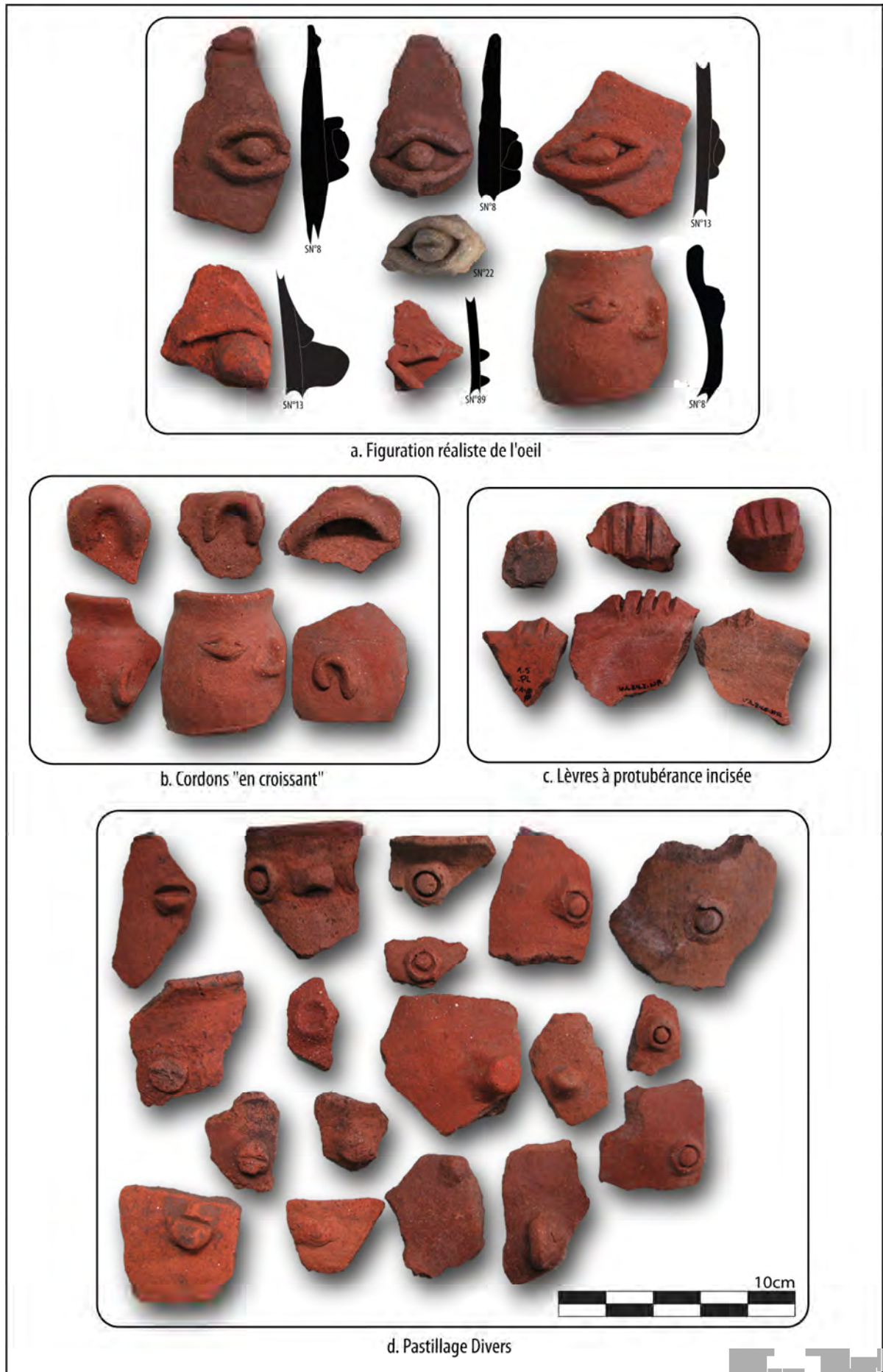


Figure 6.7- Décoration modelée en relief de la tradition stylistique locale du CNVA

6.2.4.1.3- Décoration non-figurative en pastillage

Le pastillage est le mode de décoration le plus courant. Mises à part les compositions figuratives, les récipients étaient souvent agrémentés de diverses petites appliques modelées qui, outre leur dimension décorative, servaient aussi sans doute à la préhension (Fig. 6.7). Parmi cette grande variété d'appliques, notons la présence récurrente d'un cordon en forme de croissant, appliqué verticalement ou horizontalement sur la surface externe des récipients³³ (Fig. 6.7.b). Mentionnons aussi que les lèvres des récipients ouverts comportent fréquemment des protubérances, parfois agrémentées d'incisions parallèles et de perforation (Fig. 6.7.c).

6.2.4.2- Les décors peints

Seul une quinzaine de fragments peints ont été identifiés. Même si ce tout petit nombre pourrait s'expliquer par les conditions taphonomiques (voir *supra*, 6.1.2), il faut admettre la peinture ne paraît pas avoir été une tradition décorative très répandue dans le CMVA. A une exception près, l'ensemble de ces fragments provient de la zone 2.

La plupart des tessons sont de petites dimensions et érodés, ce qui rend difficile la lecture des motifs. Ces derniers sont composés de lignes noires et rouge³⁴, qui entrent dans les compositions suivantes (Fig. 6.5):

- (a) des tracés noirs irréguliers, appliqués sur la surface externe ;
- (b) un motif réticulé composé de segments noirs sur un engobe crème ;
- (c) des lignes verticales, noires (et rouges), ou des petits motifs elliptiques sur la paroi interne de bord de bols (généralement revêtus d'un engobe rouge) ;
- (d) des franges rouges délimitées par de fines lignes noires ;
- (e) de fines lignes noires « brossées » sur la protubérance d'une lèvre.
- (f) un motif peint vert sur blanc dont l'aspect vitrifié indique son origine coloniale

En raison du faible nombre de tessons, de leur petite taille et de leur mauvaise conservation, l'affiliation stylistique de ces fragments est délicate à déterminer.

33 Les plus grands (5 cm de large environ) constitueraient de bons éléments de préhension pour de petits récipients. Les plus petits (2-3 cm) sont communs sur les bouteilles à goulot globulaire où ils sont parfois associés à d'autres formes de pastillage

34 D'après Cano (Com. pers., 2008), dans la région, le rouge est obtenu à partir d'oxydes de fer et le noir d'oxyde de manganèse.

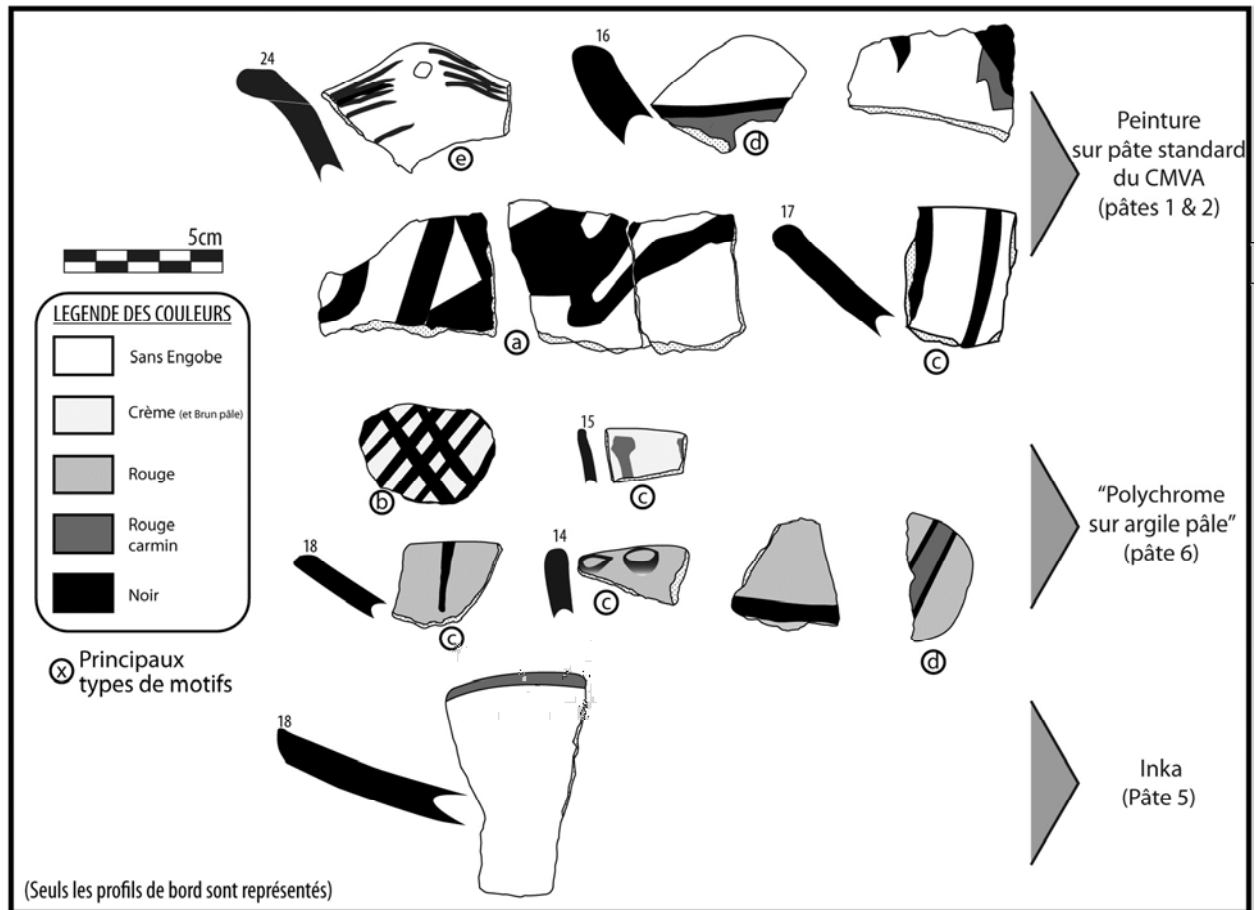


Figure 6.5- La décoration peinte

6.3- STYLES CERAMIQUES DU CMVA

L'étude de la céramique collectée dans le CMVA permet d'ébaucher des hypothèses préliminaires concernant les traditions stylistiques en présence. Sur la base de l'ensemble des données analysées, nous distinguons donc :

- une tradition locale bien définie ;
- deux styles marginaux qui reflètent peut-être des influences régionales ;
- un assemblage de fragments affiliés au style inka.

6.3.1- LA TRADITION LOCALE DU CMVA

Le matériel confectionné dans les pâtes 1 et 2, qui représente environ de 90% du corpus, est d'origine locale. L'ensemble de ce matériel appartient à une tradition assez homogène correspondant à la poterie courante qui était produite et utilisée par les habitants du CMVA à

l'époque préhispanique. Reste à détailler son contexte de production³⁵ et à opérer un diagnostic sur sa dimension chrono-culturelle.

6.3.1.1- La production de la céramique locale

La poterie commune du CMVA à l'époque préhispanique était donc confectionnée dans deux types de pâtes standards (1 et 2). Ces deux pâtes, de facture similaire, se distinguent par la matière première employée qui varie en fonction des faciès géologiques locaux (voir carte 6.1, p. 237); ceci indique que les potiers produisaient leur céramique avec l'argile disponible localement. De ce fait, on peut aussi déduire qu'il n'existait pas un unique centre de production de céramique pour l'ensemble du CMVA et que de la poterie était produite de part et d'autre de la vallée. Mais il reste à savoir si, dans chaque région, l'ensemble de la poterie provenait d'un village spécifique dont une partie des habitants étaient des artisans spécialisés, ou si la céramique était produite de façon dispersée dans plusieurs villages ? Compte tenu de la nature des données dont nous disposons, il est bien entendu délicat de traiter cette question de façon approfondie, mais, deux remarques préliminaires peuvent être faites.

La première est qu'aucun gisement de surface ne présentait d'outils associés à la production céramique ni de concentration importante de rebuts de cuisson, qui pourraient refléter l'existence d'un atelier³⁶.

La seconde concerne la variabilité de la facture des pâtes standards (voir *supra*, 6.2.2.1.1 et 6.2.2.1.2). Est-elle due à l'existence de plusieurs groupes de potiers, dispersés dans plusieurs villages, au savoir-faire inégal ? Ou s'agit-il d'un même groupe de potiers spécialisés qui produisaient différentes qualités de céramique ? Le faible degré de standardisation des récipients, que nous avons constaté (variété de l'épaisseur des parois et de la forme des bords pour le même type de récipient), apporte, à ce sujet, un élément de réponse. En effet, d'après les critères proposés par Costin et Hagstrum (1995 : 623-624) dans leur méthode d'étude des modalités de la production de la céramique andine, cette faible « *standardisation intentionnelle* » (diversité des formes), associée à l'hétérogénéité de la facture des pâtes (qu'elles appellent « *standardisation mécanique* »), suggère que la poterie était produite de façon dispersée par des artisans semi-spécialisés ; ceci tendrait à expliquer l'absence d'un « village de potiers ».

Cette hypothèse correspond d'ailleurs tout à fait à la vision ethnoarchéologique d'Arnold (2003 : 494) qui remarque, à ce sujet, que "*la production [traditionnelle] de poterie [dans la région d'Ayacucho] est ancrée dans un contexte de production technique et écologique plus vaste [et que] l'organisation de la production doit [donc] être conçue en tenant compte de la nature de l'écologie andine et de l'économie de subsistance montagnarde. Les limitations de la production de céramique dans les Andes sont importantes car il n'est pas possible de produire tout au long de l'année et à plein temps en raison de deux facteurs déterminants : (1) le froid, la pluie, une humidité élevée et le manque de soleil pendant la saison des pluies, (2) les contraintes liées au*

35 Pour une définition théorique approfondie de la notion de « contexte de production » de la céramique andine, le lecteur peut se reporter au travail de Costin et Hagstrum (1995 : 620-621).

36 Pour ce faire, il eut été nécessaire d'entreprendre des ramassages systématiques. Au sujet des déchets de cuisson et autres poteries ratées, on se reportera aux travaux de Costin sur la céramique préhispanique du Haut Mantaro (2001 : 211-212).

rythme du calendrier agricole. La production des vases et l'agriculture sont, en effet, [comme le souligne également Sillar (2000)] des activités complémentaires"³⁷.

En résumé et dans l'attente d'études plus approfondies, nous concluons que la production de la poterie constituait l'une des activités artisanales de base de la communauté paysanne et qu'elle était réalisée de façon dispersée au sein de divers villages. La poterie était sans doute produite saisonnièrement, en fonction des nécessités.

6.3.1.2- Style décoratif de la tradition céramique locale

Les appliques modelées en relief forment la grande majorité des décors qui agrémentent la poterie de tradition locale (voir Fig. 6.7, p. 245). Il s'agit du style décoratif le plus typique de la région. Ce type de décoration est courant dans la plupart des traditions stylistiques l'époque préhispanique tardive de la cordillère sud-orientale. La tradition *Chanka* d'Andahuaylas et les styles *Arqalla* et *Qachisco* d'Ayacucho, présentent des appliques modelées assez similaires à celles que nous avons décrites pour notre zone d'étude (Bauer *et al.*, 2008 Ms ; Lumbreras, 1974 ; Gonzales, 1992). Ces ressemblances suggèrent la contemporanéité de ces traditions régionales qui sont, en outre, toutes associées au même type d'habitat en agglomération de structures circulaires.

Parmi la grande variété de motifs modelés de la tradition céramique locale, certains attributs comme la figuration réaliste de l'œil et l'application de cordons en forme de croissant pourraient être plus typiques du CMVA et de ses environs.

Aucun œil de ce type n'a été identifié dans la région d'Andahuaylas par Bauer. Lumbreras (1975) décrit des yeux assez similaires appartenant à la tradition *Qachisco*, mais ils sont apparemment très rares. En revanche, une grande quantité d'yeux a été identifiée dans les régions de Chungui et de Mollepata (Lecoq *et al.*, 2007 et 2008). Bien que d'apparence assez similaire, ces yeux présentent, somme toute, certaines différences avec ceux que nous avons trouvés dans la région du contrefort d'Inkawasi. La facture des yeux de l'Oreille du chien est parfois plus sophistiquée ; ils sont confectionnés avec des cordons plus fins et des boutons à la forme elliptique plus régulière et mieux lissés. On y trouve aussi des yeux plus grands (jusqu'à 10x5cm) que ceux que nous avons identifiés dans les alentours d'Inkawasi (jusqu'à 5x3cm). Enfin, il est important de signaler que leurs pâtes diffèrent, ce qui indique que si les deux régions partageaient ce concept décoratif, les potiers en confectionnaient indépendamment de part et d'autre de la vallée³⁸.

Pour ce qui est des cordons en forme de croissant appliqués sur la surface externe des récipients, ils sont intéressants car, à notre connaissance, il n'existe pas d'exemple publié de ce type d'applique dans la cordillère sud-orientale. Comme nous en avons collecté un certain

37 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : "la producción alfarera esta incrustada dentro de un contexto de producción técnica y ecológica más amplia. [...] la organización de la producción necesita ser entendida teniendo en cuenta el carácter de la ecología andina y de la subsistencia. Las limitaciones en la producción de la cerámica en los Andes son significativas ya que no es posible una producción a lo largo del año y a tiempo completo debido a dos factores principales: (1) el frío, las lluvias, alta humedad relativa y la falta de sol durante la estación de lluvias, (2) los requerimientos de la agricultura de subsistencia. La producción de vasija y la agricultura son actividades complementarias" (Arnold, 1993 : 494). La traduction est nôtre.

38 A ce sujet, il est intéressant d'ajouter que le seul œil identifié dans la zone 2 ressemble, avec son cordon fin, plus à ceux de l'oreille du chien qu'à ceux d'Inkawasi (zone 1).

nombre dans le CMVA et que plusieurs appliques similaires ont été identifiées dans le complexe archéologique de Qoriwayrachina (Bejar, 2002) et sur le site de Choqek'iraw (Lecoq *et al.*, 2004, 2005 et 2006), on pourrait émettre l'hypothèse qu'il s'agit d'un attribut spécifique de la poterie du CMVA et de la cordillère de Vilcabamba.

D'après nos résultats, la tradition céramique locale du CMVA est rarement peinte. Les quelques tessons peints sont en pâte 2 et proviennent du gisement Ninarumiyuq et des sites du promontoire de Mankan Churku (SN°89 et 94-100), localisés sur le long éperon du versant Apurimac de la zone 2. Ces fragments sont ornés de motifs géométriques irréguliers en noir et rouge, aux traits le plus souvent approximatif (voir Fig. 6.5, p. 247). La nature des tessons ne permet pas de développer d'hypothèse spécifique quant à leur éventuelle affiliation stylistique.

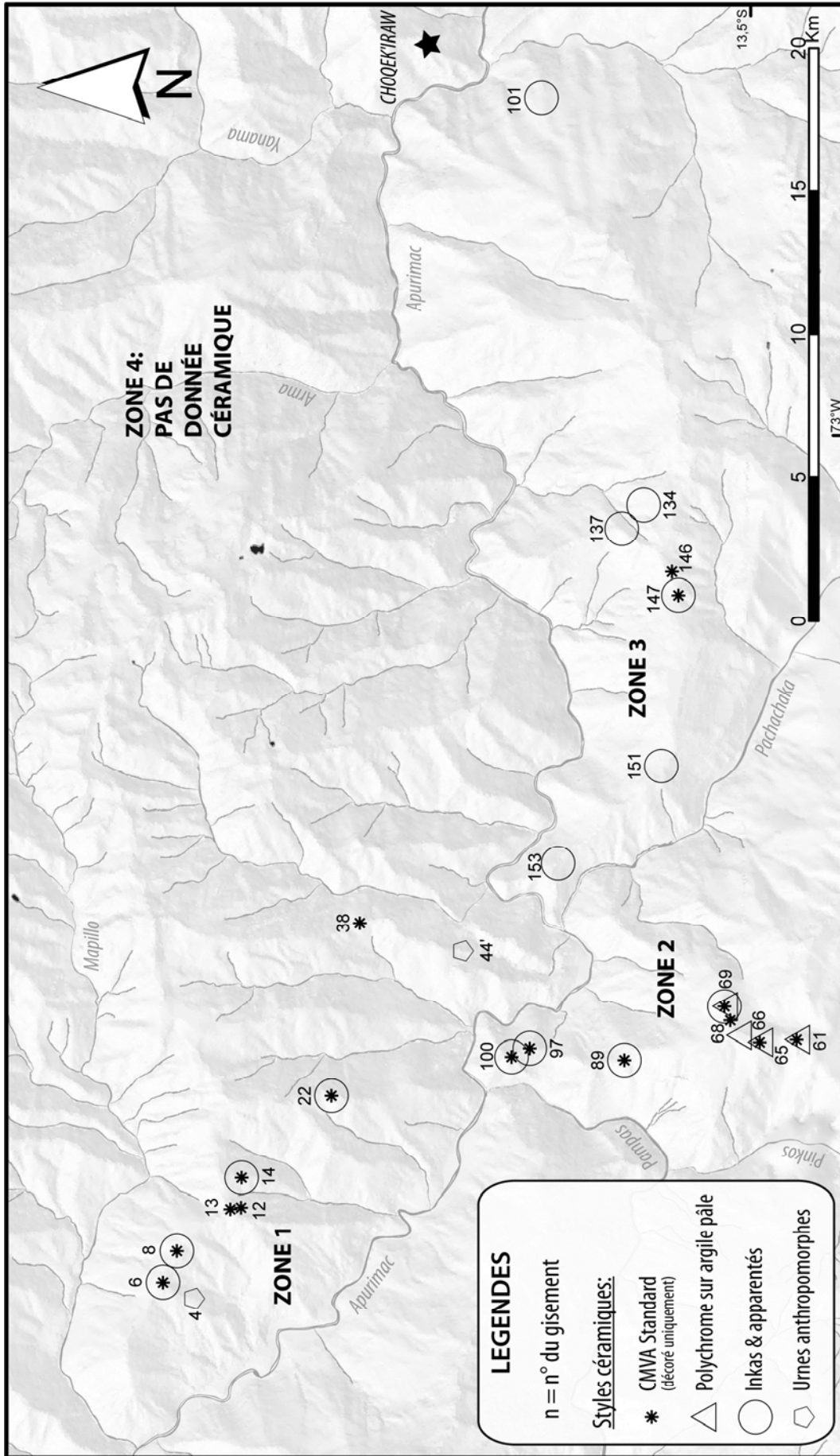
6.3.2- STYLES MARGINAUX : des influences régionales ?

Quelques poignées tessons possèdent un style distinct de la tradition céramique locale. Il s'agit d'un type aux décors polychromes peints sur une argile pâle et d'un autre correspondant aux grandes urnes funéraires anthropomorphes confectionnées dans une pâte au faciès « extrêmement micacé ». Dans les deux cas, la distribution des rares tessons correspondants est très localisée (Carte 6.2).

6.3.2.1– Le type « polychrome sur argile pâle »

Ce type singulier se caractérise par sa pâte de tonalité pâle (pâte 6), revêtue d'un engobe rouge-orangé ou crème, sur lequel sont peints des motifs géométriques divers formés de lignes noires et/ou rouges (voir Fig. 6.5, p. 247).

Ce style évoque la tradition *Chanka* d'Andahuaylas qui, rappelons-le, se caractérise par son argile de tonalité claire et présente des décors polychromes réalisés à l'aide d'une peinture diluée de couleur terne formant des lignes et des motifs peu soignés : les plus courants sont des lignes, noires et rouges, ondulées et des motifs réticulés (Bauer *et al.*, 2008 Ms). Cela étant dit, il serait audacieux de pousser plus loin le rapprochement car les cinq tessons peints que nous avons identifiés sont érodés et ne présentent pas de motifs suffisamment définis. Toutefois, si cette observation venait à être confirmée par des recherches ultérieures, elle conforterait l'hypothèse, suggérée par les données ethnohistoriques, qui fait de Waskatay (d'où provient tous les tessons de ce type ; SN°61, 65-69 ; Carte 6.2) l'une des *llaqta* affiliées au pays *chanka* (voir *supra*, 2.2.3.2).



Carte 6.2 - Distribution spatiale des traditions stylistiques de la céramique préhispanique du CMVA

6.3.2.2- Le cas des urnes anthropomorphes (et de la pâte 3)

Comme la plupart des fragments en pâte 3, les restes d'urnes anthropomorphes, au possible faciès stylistique d'influence amazonienne, dont l'expression la plus typique correspond au vase losangique de Naranjal (SN°19) (voir Fig. 6.6.d, p. 243), proviennent de gisements localisés au milieu des zones de culture des bas-versants de la zone 1 (Carte 6.2). Compte tenu de sa facture singulière, il est envisageable que cette pâte relève d'une tradition céramique à part.

Si son influence stylistique amazonienne est attestée, on pourrait émettre l'hypothèse que cette tradition était portée par certains groupes de colons implantés par les Inkas sur les bas-versants de la vallée de l'Apurimac. Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre 2, un *mitma Pilkosuni* y aurait été implanté sous *Thupa Yupanki* (voir *supra*, 2.1.3.3.1) Cette hypothèse devra faire l'objet de recherches plus approfondies.

6.3.3- CERAMIQUE AFFILIEE AU STYLE INKA

En théorie, la nature, la quantité et la distribution du matériel céramique affilié au style inka devrait refléter la nature de l'occupation de la région sous le *Tawantinsuyu*. La poterie inka était un média matériel important dans le contexte des relations entre l'état et les communautés locales (Cummins, 2007 ; Bray, 2008). Elle possède, pour cela, un style très standardisé, censé véhiculer des symboles identitaires aisément reconnaissables (Matos, 1999).

D'après les études ethnohistoriques et archéologiques (Murra, 2002[1978] ; Morris et Thompson, 1985 ; D'Altroy, Lorandi et Williams, 1994), la céramique inka était produite dans plusieurs contextes. Le plus typique, le style polychrome sophistiqué (généralement qualifié d'« impérial ») était confectionnée dans les grands ateliers d'état de Cuzco et des (alentours des) principales capitales provinciales (qualifié, le cas échéant, de « provincial »). Par ailleurs, des imitations, plus ou moins fidèles et élaborées, était produites par des potiers des communautés locales (appelé, de ce fait, « inka local »). Enfin, dans certains cas, on trouve des styles hybrides qui présentent un métissage de caractéristiques morphologiques et décoratives entre le style impérial et les styles propres aux groupes ethniques régionaux.

6.3.3.1- La céramique inka du CMVA et des régions périphériques

Il n'existe pas de données concernant l'existence de grands ateliers inkas dans la cordillère de Vilcabamba et la région du *Qhapaq Ñan* du *Chinchaysuyu* dans le département d'Apurimac. Il est possible que les palais, comme Machu Picchu et Choqek'iraw, recelaient des ateliers où travaillaient des potiers (et autres artisans) au service du souverain (voir *supra*, 3.3.1.3). La comparaison des collections publiées des poteries inkas de Machu Picchu et de Choqek'iraw montre, d'ailleurs, que leur céramique est très semblable.

Situé au cœur du CMVA, Choqek'iraw constitue donc un point de départ à l'étude de la céramique inka de la région, d'autant plus qu'une grande quantité de poterie y a été mise au jour

par les fouilles réalisées ces dernières années. Comme il n'existe aucune étude de synthèse³⁹, il est nécessaire d'ébaucher un panorama succinct des principaux styles céramiques identifiés sur le site. La classification générale, proposée ci-dessous, est basée sur une revue personnelle des données disponibles (Lecoq, 2004 ; Gallegos, 2005 ; Cori del Mar, 2005 ; Valencia, 2005) ; elle ne prétend pas à l'exhaustivité ; elle vise à faire un état des lieux général à partir duquel nous réalisons quelques remarques sur la nature de la céramique inka de la zone d'étude.

Nous distinguons quatre grands types de céramique à Choqek'iraw :

- Le premier correspond aux formes et aux décors inkas les plus classiques et sophistiqués (Rowe, 1944). Il est généralement façonné à partir d'une pâte, de tonalité dominante jaune rouge à brun rouge clair, qui correspond à la pâte 2 de Lecoq (2004), et s'assimile à la pâte 5 que nous avons définie au début de ce chapitre. Ce matériel est parfois revêtu d'un engobe crème ou rouge carmin, et, le plus souvent, orné de motifs géométriques peints en noir et/ou rouge⁴⁰.
- Le second, qui est aussi très répandu, est, d'une manière générale, moins élaboré que le premier. Il correspond à la pâte 1 de Lecoq (2004) et s'assimile, de par sa pâte moins affinée et son faciès micacé, à la pâte 1 que nous avons décrite plus tôt. Il est utilisé pour les poteries inkas, mais surtout pour un matériel d'apparence plus domestique.
- Le troisième, bien plus rare, correspond à un ensemble de vases inkas façonnés à partir d'une pâte à la tonalité claire (pâte 6, voir *supra*, 6.2.2.1.6).
- Le quatrième, encore plus rare, correspond à quelques fragments non décorés, à la pâte de tonalité rouge pâle à rosée⁴¹, très dure et compacte⁴².

En l'absence d'analyses précises de l'argile, il est difficile de déterminer l'origine de ces pâtes. Mais tout indique que le matériel de type 2 est originaire de la région, en raison, de son faciès micacé, largement répandu dans le CMVA. Pour sa part, le matériel de type 1, qui est très courant à Choqek'iraw, pourrait, de ce fait, avoir été produit sur le site. En revanche, l'origine du matériel de type 3 et 4 demeure inconnue⁴³.

39 En 1995, longtemps avant les grands projets de fouilles menés ces dernières années, Samanez et Zapata (1995 : 104) ont formulé, une typologie préliminaire basée sur l'observation ponctuelle du matériel de surface. Ils distinguent trois types: un matériel domestique au faciès micacé, un matériel de style classique cuzquézien et un style provincial « amené par les mitma qui participèrent l'édification du site ». Bien qu'elle ne repose sur aucune étude détaillée de la céramique, cette classification rudimentaire a le mérite d'ébaucher un cadre général. Mais, à ce jour, on doit la seule étude détaillée de la céramique de Choqek'iraw à Lecoq (2004). Celle-ci se base sur la céramique mise au jour lors des fouilles réalisées dans les secteurs IX, II' et XIII. La note de recherche publiée en 2004, à l'issue de la première année de fouilles, devrait bientôt être approfondie et complétée (une partie des données sont consultables dans les rapports de fouilles).

40 Ces motifs géométriques sont variés. Ils correspondent à ceux des styles polychromes A et B définis par Rowe (1994 : 47). A Choqek'iraw, il semble que prédominent les décors de type A.

41 Code Expolaire : C23, D 22 ; Equivalent Munsell : 5YR-7/4, 2.5 YR-6/2.

42 Dureté : 6 sur l'échelle de Mohs ; très petites, ses inclusions sont inférieures au millimètre.

43 Des tessons de pâte rosée (type 4) ont été identifiés dans les environs de Vitkos (Araoz, Com. pers., 2008). En ce qui concerne l'argile de lit de rivière (type 3), il existe plusieurs exemples de poteries inkas façonnées en argile kaolin dans la collection de Bingham à Machu Picchu. D'après Burger et Salazar (2005), il s'agirait de vases « inka provincial » d'origine exogène.

6.3.3.2 – Nature et fréquence de la céramique affiliée au style inka dans notre zone d'étude

Après avoir réalisé cette synthèse sur la céramique du plus important établissement inka de la région, revenons maintenant à la céramique collectée dans le CMVA. Les principaux attributs de la céramique inka, retenus pour son identification, sont les suivants :

- du point de vue technologique, la pâte 5 ;
- du point de vue morphologique, les formes classiques inkas, tels les cols au bord fortement éversé, les coupes à piédestal et les grandes écuelles (dites *qucha*) ;
- du point de vue des décors, certaines appliques zoomorphes⁴⁴ et certains motifs peints caractéristiques⁴⁵.

En considérant l'ensemble de ces critères, nous avons distingué une vingtaine de tessons apparentés au style inka dans notre corpus. Mais, l'affiliation inka de certains de ces fragments demeure incertaine (Fig. 6.8) car, dans une région si proche de Cuzco, les traditions locales de l'Intermédiaire Récent présentent des caractéristiques communes avec le style inka. Citons, par exemple, le cas des bases à piédestal, des cols évasés et de certaines décorations plastiques et peintes (comme les protubérances sur les lèvres) qui sont aussi courantes dans les traditions *Killke* et *Chanka* notamment.



Figure 6.8- Echantillon de tessons apparentés au style inka

44 La tête de félin et l'applique ornithomorphe du gisement d'Inkawasi (SN°8, zone 1) (voir Fig. 6.6.c, p. 243 et 6.8, ci-dessus)

45 Le motif le plus diagnostique est sans doute la « frange rouge entre lignes noires » qui est un classique du style inka de Cuzco (Julien, 1987-89) et très fréquent sur les céramiques inkas de Machu Picchu et Choqek'iraw (Burger et Salazar, 2004 ; Lecoq *et al.*, 2004, 2005 et 2006).

L'application d'une ligne rouge sur la lèvre plate d'une assiette provenant du gisement Takmara 2 (SN°147, zone 3) est aussi bien distinctive. On trouve le même type d'assiette dont la lèvre est surlignée de rouge dans la collection Bingham de Machu Picchu et dans la céramique mise au jour dans le secteur II' de Choqek'iraw (Cori del Mar, 2005).

L'engobe rouge carmin semble aussi être typique de la céramique inka (Julien, 1987-89).

Outre le petit nombre de fragments de style inka, l'absence de motifs polychromes classiques est frappante. Les tessons apparentés au style inka se répartissent de façon égale dans les trois zones étudiées (voir Carte 6.2, p. 251). Comme les décors inkas ont été confectionnés non seulement sur la pâte 5, mais aussi sur les pâtes locales 1 et 2, il faut croire qu'une partie de la céramique de style inka était produite par les potiers des communautés villageoises autochtones. Mais, dans l'état actuel des recherches, il est difficile d'avancer des hypothèses élaborées sur l'existence de styles hybrides. Pour cela, la région devra faire l'objet d'études plus approfondies.

Toujours est-il qu'avec, tout au plus, une vingtaine de fragments inkas (représentant à peine 2% de l'ensemble des ramassages de surface) sur une douzaine de gisements, la céramique inka paraît très rare⁴⁶ pour une région située aux portes du cœur du pays inka. Il est probable que la discrétion de la matérialité inka dans notre corpus reflète une situation géopolitique singulière de la région sous le *Tawantinsuyu*, que nous tenterons d'élucider dans le chapitre 9.

6.3.4- SYNTHÈSE ET DISCUSSION

Ayant réalisé l'étude du matériel céramique et décrits les traditions stylistiques en présence, il convient de faire le point sur les problématiques soulevées au début de ce chapitre ; elles concernent l'ancienneté de l'occupation de la région, son aire d'influence et la nature de l'occupation inka. Nous les abordons selon une trame chronologique.

6.3.4.1- L'histoire préhispanique ancienne

Aucune céramique apparentée aux traditions stylistiques antérieures à l'époque préhispanique tardive n'a été identifiée. Mais, il ne faudrait pas prématurément en déduire, pour autant, que l'aire étudiée n'était pas occupée durant les époques anciennes ; toutes les régions limitrophes l'étaient (voir *supra*, 3.2.1.2). Dans la région d'Andahuaylas (Grossman, 1983 ; Bauer *et al.*, 2008 Ms), dans la vallée de Cusichaca (Kendall, 1994) et dans la basse vallée du Pampas (Lecoq *et al.*, 2007, 2008 et 2010), des traditions céramiques de l'époque formative ont été identifiées. D'aucuns pourraient évoquer que la vallée de l'Apurimac n'était pas un milieu propice au mode de vie des sociétés de cette époque, mais la découverte de fragments de poterie apparentée au style *Muyu Moqo* dans la basse vallée du Pampas démontre que les vallées interandines étaient peuplées à cette époque (Lecoq *et al.*, 2007). Dans cette vallée les sites Formatifs se situent sur de replats des bas-versants, type d'emplacement que nous avons prospecté dans la vallée de l'Apurimac, mais sans succès. Peut-être que l'absence de céramique décorée en surface ne nous a pas permis de déceler l'ancienneté de ces sites ; ou encore que la

46 Il existe peu de données systématiques concernant la proportion de céramique de style inka sur les établissements inkas. Matos (1999 : 163-164), qui propose une synthèse succincte des données disponibles, met en relief la grande disparité de la quantité de céramique inka dans les grandes capitales provinciales (des sites comme Huánuco Pampa et Hatun Jauja présentent une très grande majorité de céramique inka, alors que sur d'autres, comme Pumpu, Incahuasi et Cochabamba, la céramique inka est inférieure à 10%). Dans le haut Mantaro, Costin (1986-87) évalue que le matériel inka constitue entre 2 et 30% des collections des sites à occupation tardive. En ce qui concerne les sites d'habitat non-inka, la quantité de matériel inka semble aussi très variable ; il est rare qu'elle soit quantifiée (Morris, 1971 ; Costin, 2001 ; Parsons, 2000 ; Bauer, 2004).

céramique formative de la région ne possède pas de similarité avec les traditions stylistiques formatives des régions limitrophes, ce qui empêche les datations croisées, etc.

Plus étonnant, aucun tesson apparenté aux traditions stylistiques de l'Horizon Moyen n'a été identifié. Pas de trace du style *Qasawirka*, très répandu dans la région voisine d'Andahuaylas, ni de styles polychromes apparentés à *Wari*, dont on trouve pourtant des exemples dans la basse vallée du Pampas (Lecoq *et al.*, 2010), dans la vallée du Cusichaca (Kendall, 1994) et même dans les environs d'Espiritu Pampa sur le piémont amazonien de la cordillère de Vilcabamba (Savoy, 1970 ; Araoz, Com. pers., 2010).

Il faut espérer que les recherches futures dévoileront l'ancienneté de l'occupation de la région. La fouille d'établissements résidentiels, à priori, de l'Intermédiaire Récent, montrera peut-être que l'occupation de certains de ces sites remontent à l'Horizon Moyen.

6.3.4.2- La Période Intermédiaire Récente

L'ensemble de la céramique collectée dans le CMVA est vraisemblablement originaire de l'époque préhispanique tardive (11-16^{ème} siècle). C'est ce qu'indiquent les similitudes entre les caractéristiques morphologiques et décoratives de la tradition locale du CMVA et celles des traditions stylistiques préhispaniques tardives d'Ayacucho et d'Andahuaylas. La céramique conforte donc l'attribution chronologique basée sur les vestiges architecturaux, proposée dans le chapitre précédent.

Durant l'Intermédiaire Récent, les habitants du CMVA produisaient une céramique aux caractéristiques assez homogènes. Il n'existe pas de distinction franche entre la céramique collectée de part et d'autre de l'Apurimac. A l'échelle régionale, nous avons vu que cette tradition céramique partage certaines caractéristiques avec les traditions des régions d'Andahuaylas et d'Ayacucho. En revanche, on ne trouve aucune trace de la tradition stylistique *Killke*. Rappelons, pourtant, que des gisements de *Killke* ont été identifiés à l'est de la région, dans les vallées de Limatambo et de Cusichaca (Kendall, 1994 ; Heffernan, 1996a) et que quelques tessons plus ou moins apparentés à *Killke* ont été reportés sur les sites de Choqek'iraw et Qoriwayrachina. L'absence de *Killke* dans la zone d'étude pourrait indiquer que celle-ci se trouvait en dehors de l'aire d'influence cuzquéenne ; la distribution de la céramique *Killke* est censée refléter le champ des interactions élitaires entre les groupes ethniques de la région de Cuzco (Bauer, 2004). La céramique conforte donc les données ethnohistoriques sur le fait que le CMVA se trouvait au seuil du pays cuzquéen, mais n'en faisait sans doute pas partie.

En résumé, au vu des caractéristiques de la tradition locale et des styles marginaux et en l'absence de *Killke* (et/ou apparenté), force est de constater, qu'à la période Intermédiaire Récente, le CMVA appartenait plutôt à l'aire d'influence d'Andahuaylas qu'à celle de Cuzco. Cela étant dit, l'affiliation ethnique des groupes habitant la région reste à déterminer ; la céramique est-elle un marqueur pertinent pour cela ? Nous avons vu qu'un type marginal « polychrome sur argile pâle » pourrait indiquer l'affiliation de la *llaqta* de Waskatay au pays *chanka*, bien que cette hypothèse préliminaire devra faire l'objet d'études plus poussées. En ce qui concerne le groupe *kichwa*, il n'existe pas d'information sur une possible tradition stylistique associée à ce groupe. Dans les régions d'Abancay et de Saywite, on trouve la même céramique agrémentée d'appliques modelées que dans l'ensemble du département d'Apurimac. Autrement

dit, la céramique ne permet pas, dans l'état actuel des recherches, de distinguer une occupation *chanka*, d'une occupation *kichwa*. Aussi, ce problème se pose dans notre zone d'étude. Nous y reviendrons de façon détaillée, au regard des autres données disponibles, dans le chapitre 8.

6.3.4.3- L'Horizon Tardif

Au sujet de l'occupation inka, la céramique apporte une perspective complémentaire à celle offerte par l'étude de l'architecture⁴⁷. Avec tout au plus une vingtaine de tessons affiliés au style inka et en l'absence de matériel se style *Inka Cuzco*, les résultats de l'étude du matériel céramique concordent avec ceux de l'étude de l'architecture. Ils soulignent, en effet, la rareté des manifestations matérielles de la culture inka dans le CMVA ; ceci peut paraître surprenant au vu de la situation territoriale de la région aux portes du cœur de l'empire et surtout de la proximité d'un des plus ambitieux projets architecturaux réalisés par les Inkas, Choqek'iraw.

47 Comme nous l'avons vu dans le chapitre 5, les vestiges d'architecture inka sont rares, alors qu'on aurait pu penser qu'il eut existé bien plus d'établissements inkas dans une région située entre les domaines royaux de Vilcabamba et le *Qhapaq Ñan* du *Chinchaysuyu* (du département d'Apurimac). Mais, compte tenu du piètre état de conservation des vestiges architecturaux sur la plupart des sites de la région, on ne peut pas exclure que certains établissements inkas aient été démontés. Ainsi, l'étude de la céramique devrait donc nous permettre de disposer d'un regard alternatif sur la densité et les modalités de l'occupation inka de la région.

B. BILAN DE LA SECONDE PARTIE

Nature et Chronologie des établissements préhispaniques

La deuxième partie de ce travail, développée en trois chapitres, avait pour but de présenter les recherches de terrain que nous avons réalisées dans le CMVA et d'en donner les résultats. Dans le chapitre 4, nous avons exposé les caractéristiques générales des près de deux cents sites archéologiques qui forment notre corpus. Les chapitres 5 et 6 présentent l'étude de leurs vestiges architecturaux et du matériel céramique collecté en surface.

Sur la base de cette étude de la culture matérielle, nous sommes désormais en mesure de réaliser un état des lieux sur la nature des établissements préhispaniques en présence et leur situation chronologique. L'ensemble des établissements sont de l'époque préhispanique tardive. La plupart sont originaires de la Période Intermédiaire Récente (10-15^{ème} siècle), les autres ont été implantés durant l'Horizon Récent (15-16^{ème} siècle).

La Période Intermédiaire Récente :

Les établissements résidentiels villageois composés d'habitations circulaires forment le gros des sites archéologiques identifiés (Tableau B.1). On trouve des vestiges de ces « villages », où étaient installées les sociétés paysannes habitant la région, dans tous les contextes physiographiques et à tous les étages écologiques (Carte B.1).

D'après les études menées dans d'autres régions des Andes centrales, cette culture d'habitat en villages formés de chaumières circulaires se serait développée au cours de la Période Intermédiaire Récente¹ ; période durant laquelle les montagnes andines expérimentent un

¹ La culture d'habitat en agglomération de structures circulaires établies sur les hauteurs est assez bien datée. Dans la vallée du Mantaro, une vingtaine de dates radiocarbone ont été obtenues sur ce type d'établissement ; elles s'étalent entre 900 et 1600 apr. J.-C. (D'Altroy, 2001 : 36). Dans la région *qolla*, quarante-trois dates radiocarbone situent la construction et l'occupation des *pukara* entre le 14^{ème} et le 15^{ème} siècle (Arkush, 2009 : 470). A Andahuaylas, une petite dizaine de datations radiocarbone, obtenues dans des contextes associés à de la céramique *chanka*, délimitent une période d'occupation comprise entre environ 900 et 1250 apr. J.-C. (Bauer et Kellet, 2010 : 95). Enfin, rappelons les six dates obtenues lors de la fouille des structures circulaires Asto qui sont comprises entre 980 et 1230 apr. J.-C. (Lavallée et Julien, 1973 : 20).

important essor démographique caractérisé notamment par l'expansion de l'habitat dans les hauteurs (voir *supra*, 3.2.2.1).

La céramique recueillie dans ces villages partage les mêmes caractéristiques que celles des traditions céramiques de l'Intermédiaire Récent des régions voisines (voir *supra*, 6.3), ce qui indique leur contemporanéité. En revanche, il nous est impossible de préciser l'ancienneté de l'implantation de ces villages au cours de cette période longue de quatre siècles, et encore moins de cerner la dynamique d'éventuelles phases de développement sociopolitique, comme cela a pu être proposé ailleurs². Au demeurant, de nombreuses questions se posent concernant la nature de ces « villages » et la structure de l'habitat des sociétés paysannes qui peuplaient la région, problématiques qui seront traitées dans le chapitre 7.

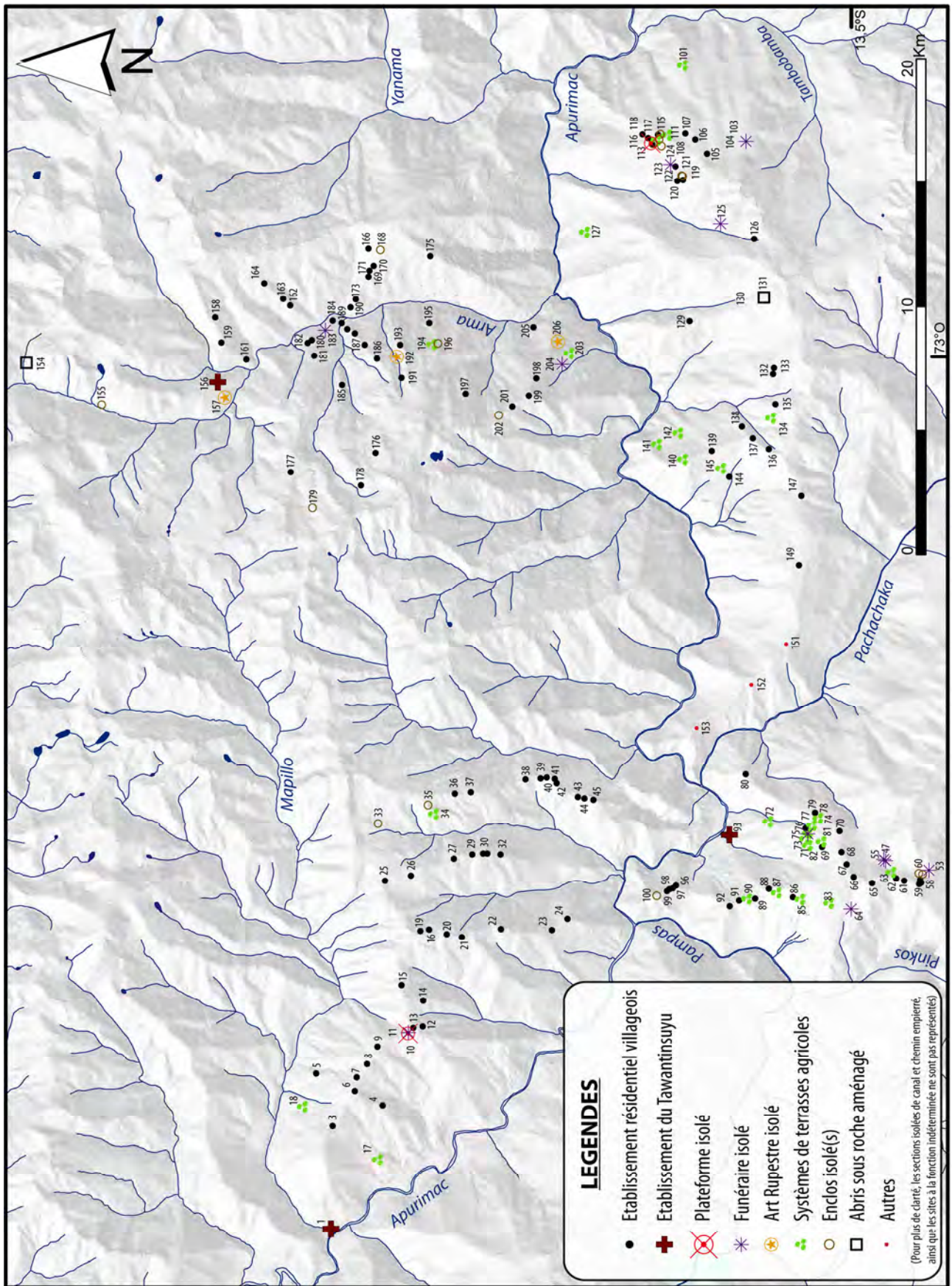
		ZONE 1		ZONE 2		ZONE 3		ZONE 4		GLOBAL						
		Nbre Sites	Ha	Nbre Sites	Ha	Nbre Sites	Ha	Nbre Sites	Ha	Nbre Sites	Ha					
Etablissements résidentiels villageois		35	78%	79.2	23	48%	26.7	22	44%	71.9	34	69%	21.1	114	59%	199.1
Infrastructures du monde rural (hors-établissement)	Aménagements Agricoles	3	7%	5.9	12	25%	25.7	9	18%	69.0	2	4%	2.3	26	14%	102.9
	Corral(s) isolé(s)	2	4%	1.7	3	6%	3.2	6	12%	2.7	5	10%	0.6	16	8%	8.1
	Vestiges de canal				1	2%		1	2%	0.1				2	1%	0.1
	Section de Chemin				1	2%					1	2%	0.1	2	1%	0.1
Sites « cérémoniels »	Plateforme isolée	1	2%					1	2%	0.2				2	1%	0.2
	Cimetière isolé	1	2%	0.1	5	10%	2.8	3	6%	0.2	2	4%	0.2	11	6%	3.3
	Art rupestre isolé										3	6%	0.1	3	2%	0.1
Etablissements du <i>Tawantinsuyu</i>		1	2%	4.9	1	2%	5.1				1	2%	1.0	3	2%	11.0
Autres	Abris sous roche aménagé							1	2%	3.8	1	2%	0.1	2	1%	3.8
	Indéterminé³	2	4%	0.4	2	4%	1.1	7	14%	32.1				11	6%	33.6
Total général		45	100%	92.2	48	100%	64.5	50	100%	180.0	49	100%	25.4	192	100%	362.0

Tableau B.1. Répartition des types d'établissements et autres sites par zone

(Ha : superficie en hectare)

2 Rappelons que les études de l'occupation préhispanique tardive du haut Mantaro suggèrent une première phase de développement généralisé des villages sur les crêtes, puis une seconde (à partir d'environ 1300 apr. J.-C.) au cours de laquelle se sont développés les immenses agglomérations fortifiées de plusieurs dizaines d'hectares qui forment les capitales régionales (Hastorf *et al.*, 1989 : 96 ; D'Altroy, 2001 ; voir *supra*, 3.2.2.1.1.2). Dans la région *qolla*, les études d'Arkush (2009) signifient également une origine plutôt tardive (à partir du 13^{ème} siècle) des *pukara*.

3 Dans la catégorie des indéterminés, se rangent les structures architecturales isolées de forme non définie, ainsi que certains terrassements (non-agricoles) isolés, dont la fonction n'est pas déterminable.



Carte B.1 - Les établissements et autres sites archéologiques du CMVA

Dans les environs des villages préhispaniques, de nombreux vestiges d'infrastructures⁴ du monde du rural - des systèmes de terrasses agricoles, des enclos, des canaux, des chemins, etc.- sont inscrits dans le paysage. Nous en avons répertorié sur une cinquantaine de sites (Tableau B.1).

L'ancienneté de la plupart de ces infrastructures traditionnelles demeure difficile à déterminer. Elles constituent, en effet, l'héritage dynamique de siècles d'aménagements des paysages ruraux. Toujours est-il que leur association avec les établissements villageois et leur agencement dans le paysage constituent de bonnes pistes de recherche « ethnoarchéologiques » à exploiter pour l'étude des systèmes d'occupation du sol des sociétés paysannes préhispaniques, aspect qui sera également développé dans le chapitre 7.

Nous avons aussi mentionné l'existence de plateformes isolées et de cimetières, ainsi que de lieux avec affleurements rocheux marqués de pétroglyphes. Bien que des activités de natures très différentes fussent réalisées sur ces sites, ils ont en commun leur dimension symbolique. Comme nous l'avons expliqué au cours du chapitre 5, ces lieux étaient probablement dédiés aux rituels, souvent liés aux paysages et aux ancêtres. D'un point de vue géographique, ils participaient aussi, comme nous allons le développer dans le chapitre 8, à une certaine construction symbolique des territoires.

L'Horizon Récent :

La présence d'architecture ou de céramique de style inka (ou affilié) sur une vingtaine de sites montre que la région était toujours occupée durant l'Horizon Récent (1430-1572 apr. J.-C., d'après les données ethnohistoriques⁵). Les manifestations matérielles inkas se résument à trois types de contextes :

- des ensembles architecturaux (au nombre de trois : Pumachaka, Limichimpa et Pinkuyunka ; SN°1, 93 et 156), dont la facture inka des bâtiments indique qu'il s'agirait d'établissements⁶ implantés par les Inkas durant l'époque impériale à des fins économiques, administratives et/ou politico-religieuse (voir *infra*, 9.1) ;
- des bâtiments inkas, intrusifs, au sein d'établissements villageois de l'Intermédiaire Récent⁷ ;

4 Le terme « infrastructure » est employé dans son acception d'« *infrastructure techno-économique* », expliquée par Leroi-Gourhan (1964 : 208-211).

5 D'après les récits inkas, nous nous trouvons dans l'une des premières régions intégrées au *Tawantinsuyu* après l'accession au pouvoir de *Pachakuti*. C'est dans cette région que l'occupation inka a été la plus longue, car les Inkas y étaient toujours installés près de quarante ans après la conquête espagnole (voir *supra*, 2.1).

6 Signalons, que par « inka », nous ne référons pas ici uniquement à la dimension chronologique mais surtout à la nature de ces établissements qui ont été implantés et planifiés par l'Etat afin d'assumer des fonctions spécifiques (administrative, religieuse, etc.). Leur fonction spécialisée les distingue donc des établissements résidentiels villageois.

7 Le site de Villar 1 (SN°20) est le seul dont la facture du bâtiment de plan au sol quadrangulaire allongé (s'assimilant à une *kallanka*) qui est installé en plein cœur d'une agglomération d'habitations circulaires, ne laisse aucun doute quant à son affiliation inka. Sur les sites de Ccarabamba1, Takmara 2 et Pajonal (SN°139, 147 et 151), il n'est pas certain que les vestiges d'édifices quadrangulaires soient d'origine inka (voir *supra*, 5.3.2), même si la présence de fragments aux faciès apparentés au style inka le laisse tout de même présager. C'est aussi le cas des plateformes de Qoriwayrachina 4 et Platería 1 (SN°114 et 10). Nous reviendrons de façon plus approfondie sur les vestiges matériels de l'occupation inka dans le chapitre 9.

- des tessons apparentés au style inka dans le matériel céramique de surface (une vingtaine de fragments sur quatorze sites dont douze sont des ensembles de structures circulaires).

En résumé, la dimension chronologique de cette étude (synthétisée sur la figure B.1) reste assez relative :

- les sites recelant des édifices ou du matériel céramique de style inka étaient occupés durant l'Horizon Récent (15-16^{ème} siècles) ;
- les établissements résidentiels villageois sont sans doute originaires de la période Intermédiaire Récente (10-14^{ème} siècles) ;
- l'origine de l'ensemble des infrastructures du monde rural associées aux espaces villageois demeure indéterminable.

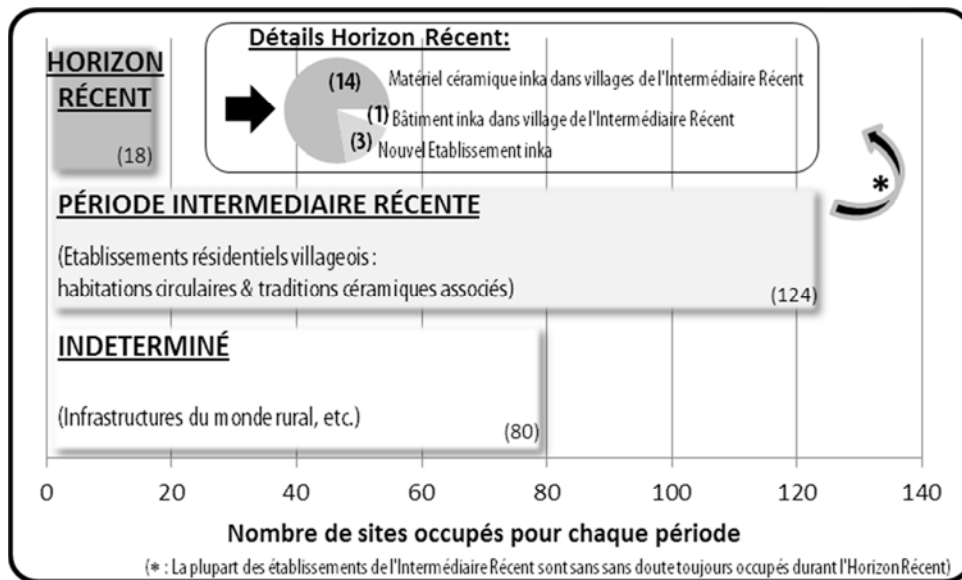


Figure B.1. Situation chronologique des établissements et autres sites archéologiques (d'après leur culture matérielle)

On l'aura compris la présence/absence de matériel de style inka constitue le seul indicateur permettant d'envisager une certaine diachronie. Pourtant, comme le remarquait déjà Lunt en 1987 au sujet de la vallée de Cusichaca, l'absence de matériel de style inka dans un établissement préhispanique tardif n'implique pas que celui-ci n'était pas occupé au cours de l'époque impériale. De fait, il n'existe aucun indice d'abandon des établissements résidentiels villageois suivant leur intégration au *Tawantinsuyu*. Bien au contraire, l'abondance de céramique de tradition locale de l'Intermédiaire Récent dans les établissements inkas, comme à Pinkuyunka (SN°156) par exemple, semble traduire la pérennité des cultures locales durant l'époque impériale. D'ailleurs, il est probable que la plupart des établissements résidentiels n'ont pas été abandonnés avant les années 1570, correspondant à la mise en place des réductions tolédanes de l'époque coloniale (voir *supra*, 2.2.1).

Dans l'état actuel des recherches, force est de constater qu'il serait audacieux d'envisager une scission à l'intérieur de l'époque préhispanique tardive entre l'Intermédiaire Récent et

l'Horizon Récent, juste sur la base de présence/absence de matériel inka. En revanche, tout indique que comme ailleurs dans les Andes centrales à cette époque, deux grandes phases de développement de l'espace social se sont succédées :

- la première correspond à la formation progressive des espaces villageois et des territoires ethniques lors de l'Intermédiaire Récent ;
- la seconde est celle de l'intégration de ces territoires à l'empire inka (donnant lieu à leur réaménagement) lors de l'Horizon Récent.

C'est à cette dynamique territoriale, relative aux modalités de l'intégration des sociétés paysannes autochtones à l'empire inka, que nous nous intéressons dans les deux derniers chapitres.

CHAPITRE 7

Les espaces villageois de l'époque préhispanique tardive

« L'organisation de l'espace habité n'est pas seulement une commodité technique, c'est, au même titre que le langage, l'expression symbolique d'un comportement globalement humain » (Leroi-Gourhan, 1965 : 150).

Les vestiges d'habitat¹ de la période Intermédiaire Récente forment l'essentiel du paysage archéologique du CMVA. Nous en réalisons ici une étude détaillée visant à cerner l'organisation des espaces villageois qui se sont mis en place durant cette longue période précédant l'intégration de la région à l'empire inka et l'établissement du domaine de Choqek'iraw.

D'un point de vue théorique, l'étude des espaces villageois est fondamentale dans notre démarche car, comme l'écrivirent Braemer, Cleuziou et Coudart (1999 : 11), *« en tant qu'abri, lieu de rassemblement et d'accueil, l'habitation et l'habitat produisent, reproduisent et matérialisent à tout instant des relations sociales. [...] C'est en grande partie parce qu'ils partagent physiquement un même espace construit que les membres d'une communauté constituent une entité stable et durable. Ainsi, et comme le montre l'ensemble des sociétés traditionnelles, c'est à partir d'un lieu de vie que peuvent être objectivées, pensées, et perpétuées la famille, les relations de parenté, les alliances, l'organisation et la substance identitaire de toute communauté. »*.

Le titre de ce chapitre mentionne « espaces villageois » au pluriel parce que notre approche s'articule à deux échelles imbriquées et complémentaires : d'une part, celle de l'établissement résidentiel² dont la morphologie et l'organisation spatiale donnent une image d'un certain mode de vie en communauté, et, d'autre part, celle des réseaux d'établissements (structure de l'habitat) dont l'étude permet d'émettre des hypothèses relatives aux systèmes d'occupation du

1 Par « habitat », nous nous référons ici à son acception classique en archéologie que Leclerc et Tarrête (dans Leroi-Gourhan, 2005[1988]) définissent comme l'« ensemble des vestiges qui témoignent en un lieu donné d'une installation humaine suffisamment longue pour avoir réalisé une structuration d'ensemble du site. Les vestiges des activités des hommes et le reste des aménagements auxquels ils ont procédé s'organisent alors autour d'un lieu central : l'habitation. ». Cela dit, nous verrons au fur et à mesure de ce chapitre et du suivant que « l'habitat » ne se réfère pas uniquement à la résidence mais, d'une manière plus générale à « l'ensemble des conditions matérielles, sociales et culturelles qui expriment un mode de vie, [et plus spécifiquement ici] à l'organisation des espaces de vie des individus et des groupes » (Lussault dans Levy et Lussault, 2003 : 437).

2 « Etablissement résidentiel » est l'expression générique par laquelle nous désignons les ensembles d'habitations.

sol des sociétés paysannes montagnardes. De fait, ce chapitre est l'occasion d'une réflexion de fond sur les notions connexes de « communauté villageoise »³ et de « territorialité paysanne » dans le contexte préhispanique.

7.1- L'HABITAT VILLAGEOIS : Les Etablissements Résidentiels

Formés essentiellement d'habitations bâties en pierre de forme circulaire, les vestiges des « villages » préhispaniques donnent, à première vue, une forte impression d'uniformité. Mais sur le terrain, l'étude attentive de leurs caractéristiques révèle qu'il existe, parmi la centaine d'établissements résidentiels que nous avons identifiés, des différences notables quant à leur insertion dans le paysage, à leur taille et morphologie, ainsi qu'à l'agencement spatial des habitations circulaires et autres structures associées qui les composent (terrasses, plateformes, enclos, etc.).

D'une manière générale, nous avons constaté que les principales caractéristiques des établissements résidentiels varient en fonction de leur sitologie⁴. Comme l'illustre le tableau 7.1, ci-dessous, la plupart de ces établissements sont établis sur les crêtes des nombreux éperons latéraux de la vallée de l'Apurimac. Les plus grands se trouvent sur les contreforts et les sommets. Les autres, généralement moins étendus et plus simples, sont dispersés dans les régions de *puna*, sur les versants, ainsi que sur les promontoires.

Pour faire l'étude des établissements résidentiels, nous avons donc pris le parti d'en élaborer une typologie basée sur leur emplacement physiographique. Nous distinguons donc des établissements d'éperon, de contrefort, de sommet, de *puna*, de versant et de promontoire.

3 Notons que l'emploi du terme « village » est discutable. Depuis le début de ce travail, nous l'utilisons, d'une manière générique, pour nous référer aux établissements résidentiels du monde rural de l'époque préhispanique tardive. Cela dit, la notion de « village » telle que nous l'entendons en langue française fait évidemment référence à une réalité sociale et historique étrangère aux Andes. D'après Le Grand Robert (2005), le village est une « agglomération rurale ; un groupe d'habitations assez important pour former une unité administrative, religieuse, ou tout au moins pour avoir une vie propre (à la différence des hameaux, écarts...) ». Cette définition met en exergue le fait, qu'à la différence des autres sites d'habitat de la communauté rurale, le « village » est le siège des institutions politiques et religieuses. Une autre définition, proposée par Pradeau (dans Levy et Lussault, 2003 : 987), souligne, pour sa part, que « village » ne se réfère pas seulement à l'agglomération d'habitations mais inclut aussi son finage (« son espace de souveraineté et de production »), et nous invite, ainsi, à opérer la distinction entre « espace résidentiel villageois », l'établissement résidentiel, et « espace villageois », le territoire de la communauté paysanne.

4 Par « sitologie », « on entend l'ensemble des caractéristiques géographiques de l'emplacement d'un établissement (altitude, topographie, distance à l'eau, terroir). » (Cette définition est tirée du Dictionnaire de l'Archéogéographie, dirigé par G. Chouquer, en ligne sur www.archeogeographie.org).













	ETABLISSEMENTS D'EPERON	ETABLISSEMENTS DE CONTREFORT	ETABLISSEMENTS DE SOMMET	ETABLISSEMENTS DE PUNA	ETABLISSEMENTS DE VERSANT	ETABLISSEMENTS DE PROMONTOIRE	TOTAUX & MOYENNE
NOMBRE DE SITES	 58 (51%)	 9 (8%)	 7 (6%)	 21 (18%)	 10 (9%)	 9 (8%)	114 (100%)
ESPACE RESIDENTIEL (superficie totale)	86,3Ha (44%)	64Ha (32%)	18,6Ha (6%)	9,5Ha (5%)	16,7Ha (8%)	3,1Ha (2%)	198,2Ha (100%)
EXTENSION MOYENNE (écart-type)	 1,5Ha (3,1)	 7,1Ha (6,2)	 2,7Ha (2,1)	 0,5Ha (0,5)	 1,7Ha (1)	 0,4Ha (0,4)	1,7Ha (3,3)

Tableau 7.1- Typologie des établissements résidentiels

Nous présentons maintenant, de manière approfondie, les caractéristiques de chacun des différents types d'établissement, à commencer par les établissements des éperons latéraux qui sont, de loin, les plus nombreux dans le CMVA et dont le bon état de conservation permet d'ébaucher une description détaillée de l'espace résidentiel villageois.

7.1.1- LES ETABLISSEMENTS DES EPERONS LATERAUX

Les grands éperons latéraux des versants de la vallée de l'Apurimac et de la vallée d'Arma abritaient la plupart des établissements résidentiels de la région. Les cinquante-huit sites d'habitat qui ont été identifiés sur le terrain sont répertoriés dans le tableau 7.2, ci-dessous (scindé en deux pages), où sont consignées leurs principales caractéristiques sitologiques (topographie, milieu) et archéologiques⁵.

⁵ Le tableau 7.2 qui répertorie les établissements résidentiels des éperons latéraux et en présente les caractéristiques sitologiques et archéologiques possède de nombreuses entrées. Pour plus de clarté, il demande à être commenté, d'autant plus qu'un tableau analogue est reproduit pour chaque type d'établissement :

- Pour ce qui est de l'identité du site, la présentation est la même qu'ailleurs.

- En ce qui concerne les caractéristiques sitologiques, il faut préciser que les données altimétriques qui sont exposées ont été calculées sur la base du modèle numérique de terrain *Aster GDEM version 1* (voir Annexes, p. 439).

Nous donnons « l'écart-type de la pente » (de la superficie du site) comme un indicateur de la régularité du terrain. Théoriquement, plus la valeur est élevée, plus le terrain est accidenté.

L'indice de « proéminence topographique » exprime l'altitude relative du site de l'établissement en fonction de son environnement. Cet indice est le résultat de la soustraction de l'altitude moyenne de l'aire du site considéré (et de ses environs dans un rayon de 200 m) à l'altitude de son point culminant. Plus la valeur de l'indice est élevée, plus le relief (positif) est prononcé (Parcero-Oubiña et Fabrega Alvarez, 2006 : 77 ; les détails du calcul sont présentés p. 442).

- Au sujet des caractéristiques archéologiques, la colonne intitulée « Terrassement » se réfère au modelé artificiel des sites d'habitat. Le site est coché d'un « X » lorsque l'ensemble d'habitations est établi sur un système irrégulier de petites terrasses d'habitat (à l'échelle de l'habitation ou de l'ensemble à patio). Lorsqu'il est coché d'un « XX », le site présente des vestiges de grands ouvrages de terrassements (correspondant à l'aménagement de grandes terrasses de nivellement et de plateformes) qui structurent l'espace résidentiel.

Dans la colonne « structures associées » (aux habitations circulaires), l'abréviation « SQ » signifie « Structure de forme Quadrangulaire », « TA » va pour « Terrasse Agricole », « E » pour « Enclos », « Q » pour « *Qucha* », « C » pour « Canal » et « P » pour « Puits ».

Le nombre d'habitations exposé dans le tableau correspond au nombre (approximatif) de structures circulaires comptées sur le terrain.

Enfin, l'étoile « * » en exposant dans la colonne attributaire de présence/absence de céramique en surface indique que le gisement possède des tessons décorés.

SITE				Caractéristiques SITOLOGIQUES							Caractéristiques ARCHEOLOGIQUES					
ZONE	N	CODE	NOM (lieudit)	Alt. (médiane) en m	Alt. (dénivelé) en m	Pente (moyenne) en °	Pente (écart-type)	Indice Proéminence topographique	Etage écolo	Distance à l'eau	Aire (en Ha)	Terrassement	Nombre HABITATIONS	Structures associées (nombre)	Céramique	Observation
1	18	QAR-1	USHNUPATA1	3764	67	11	3.96	1.7	<i>suní</i>	-1Km	5.1		23			
	19	QAR-2	USHNUPATA2						<i>suní</i>	-1Km	0.04			SQ(1)		Chosa isolée
	20	QAR-3	VILLAR1	3637	61	13	5.10	1.6	<i>suní</i>	-1Km	11.1	XX	71	SQ(1) ; Qucha(2)	X	
	21	QAR-4	VILLAR2	3519	0	22	0.00	0.8	<i>suní</i>	-1Km	0.1		3			
	22	QAR-5	QARKU	3139	28	7	3.03	1.2	quechua	-1Km	1.9		2		X*	
	23	QAR-6	SILLAPATA1	2502	3	14	0.25	0.4	quechua	-1Km	0.1	X	5		X	
	24	QAR-7	SILLAPATA2	2433	19	10	5.02	1.1	quechua	-2Km	1.3	X	2			
	26	QAR-9	MANDORPUNA	3842	55	36	4.33	0.2	<i>suní</i>	-1Km	0.4	X	1			Chosa isolée
	27	QAR-10	MANDOR1	3691	35	15	6.01	1.7	<i>suní</i>	-2Km	3.0	X	80	Puits (20)	X	
	28	QAR-11	MANDOR2	3523	13	16	1.50	0.9	<i>suní</i>	-1Km	0.5	X	40			
	29	QAR-12	MANDOR3	3434	3	16	0.45	0.2	quechua	-1Km	0.2		5			
	30	QAR-13	MANDOR4	3384	0	26	0.00	0.4	quechua	-2Km	0.2		5			
	31	QAR-14	MANDOR5	3125	11	16	2.74	0.8	quechua	-2Km	0.3	X	7			
	36	QAR-19	KINTUNA	3861	43	24	0.96	1.1	<i>suní</i>	-2Km	0.3	X	30			
	37	QAR-20	QUCHAPATA	3730	75	9	5.05	1.3	<i>suní</i>	-2Km	5.7	XX	80	SQ(1) ; Qucha(1)	X	
	38	QAR-21	PACAYPATA1	3065	45	12	6.94	1.7	quechua	-1Km	2.5	X	40		X*	
	39	QAR-22	PACAYPATA2	2929	30	18	8.61	1.0	quechua	-1Km	0.6	X	10			
	40	QAR-23	PACAYPATA3						quechua	-1Km	0.02		1			Chosa isolée
	41	QAR-24	PACAYPATA4	2958	6	13	4.11	1.2	quechua	-1Km	0.4	X	15			
	42	QAR-25	PACAYPATA5	2901	12	16	4.31	0.6	quechua	-1Km	0.2	X	20			
43	QAR-26	PACAYPATA6	2574	0	9	0.00	0.8	quechua	-2Km	0.1	?	?				
44	QAR-27	PACAYPATA7	2528	3	9	1.14	0.6	quechua	-2Km	0.2	?	?				
45	QAR-28	PACAYPATA8	2509	50	13	3.67	1.4	quechua	-2Km	1.4		2		X		
2	79	TAK-9	LLAULLIPATA	3206	49	13.6	2.6	0.9	quechua	-1Km	1.3	X	5	TA ; Canal		
	86	TAK-16	MUTUYPUKRO2	2968	37	30.8	0.7	0.4	quechua	-2Km	0.5	X	10	TA		
	88	TAK-19	INKILPUKRO	2678	20	26.4	2.4	0.6	quechua	-2Km	0.5	X	10	TA		
	89	TAK-20	NINARUMIYUQ	2425	55	18.7	2.8	1.0	quechua	-2Km	1.3	X	45		X*	
	91	TAK-22	CRUZPATA2	2233	1	9.5	1.9	0.8	<i>yunga</i>	-2Km	0.2	X	6	TA ; Canal		
	92	TAK-23	TINTOWAQACHINA	2196	18	4.7	2.4	1.4	<i>yunga</i>	-2Km	1.2	X	10	TA ; Canal	X	
3	129	SJK-1	ANKASULKANA1	2971	241	15.9	6.5	2.1	quechua	-1Km	7.4	X	50	TA ; Place empierrée	X	
	132	SJK-4	AYAVIRI1	3655	85	17.4	7.3	1.3	<i>suní</i>	-1Km	3.9		10	Enclos(1)		
	133	SJK-5	AYAVIRI2	3609	36	16.8	4.4	0.2	<i>suní</i>	-2Km	1.4	X	3			
	136	SJK-8	TIENDAPATA	3381	71	20.6	8.3	1.4	quechua	-1Km	1.9	X	25	TA		
	137	SJK-9	UNKAPUKRU	3176	28	15.4	3.4	1.1	quechua	-1Km	1.3	X	1	TA	X	
	138	SJK-10	CAMPANAPATA	2902	11	15.4	1.3	0.5	quechua	-1Km	0.4	X	6	SQ(1)		
	139	SJK-11	CCARABAMBA1	2763	226	14.5	6.2	1.8	quechua	-2Km	19.3	XX	34	SQ(3) ; Qucha ; Canal ; Sentier	X	
4	159	ARM-3	PAKUPATA1	3698	5	10.3	1.4	0.7	<i>suní</i>	-1Km	0.5		5	SQ(6)		
	162	ARM-6	UCHUYPINAY1	3416	4	12.5	0.3	0.5	quechua	-2Km	0.2		20		X	
	163	ARM-7	UCHUYPINAY2	3309	27	15.5	3.1	1.0	quechua	-2Km	1.1		1		X	
	164	ARM-8	UCHUYPINAY3						<i>suní</i>	-4Km			2	Sentier		
	166	ARM-10	UNUCHAYUQ	3728	28	24.3	2.7	-0.2	<i>suní</i>	-4Km	1.2	X	40			
	169	ARM-12	MACHULLAQTA2	3539	12	25.9	1.1	0.1	<i>suní</i>	-2Km	0.8	X	19			
	170	ARM-13	MACHULLAQTA3	3464	0	17.6	0.0	0.3	quechua	-2Km	0.1		10	Enclos(2)		
	171	ARM-14	MACHULLAQTA4	3367	21	18.5	2.6	0.7	quechua	-2Km	0.6		31			
	172	ARM-16	MACHULLAQTA5	2984	0	23.4	0.0	0.6	quechua	-1Km	0.1		5	Puits(3) ; Pétroglyphes		
	174	ARM-18	MACHULLAQTA7	2764	122	33.0	4.2	1.8	quechua	-1Km	0.5	X	47			
	175	ARM-19	WIRAQUCHAN2	3686	13	29.7	3.0	0.2	<i>suní</i>	-2Km	0.4	?	20	Enclos(3) ; Puits(?)		
180	ARM-24	CCOPAS	3486	25	16.6	2.4	0.6	quechua	-1Km	0.7	?		Puits(30)	X		

SITE				Caractéristiques SITOLOGIQUES							Caractéristiques ARCHEOLOGIQUES					
ZONE	N	CODE	NOM (lieudit)	Alt. (médiane) en m	Alt. (dénivelé) en m	Pente (moyenne) en°	Pente (écart-type)	Indice Proéminence topographique	Etage écolo	Distance à l'eau	Aire (en Ha)	Terrassement	Nombre HABITATIONS	Structures associées (nombre)	Céramique	Observation
				185	ARM-31	ALLQOWARKUNA		3533	27	29.1	4.1	1.3	suní	-1Km	0.4	?
186	ARM-32	SIALAYA		3798	197	25.2	9.2	0.9	suní	-1Km	1.2		2	Puits(?)		
187	ARM-33	USHNOPATA		3454	0	56.3	0.0	0.5	quechua	-1Km	0.1	?	10	Puits(?)		
188	ARM-34	ALLPAORKUNA1							quechua	-100m	0.04	?	?			
189	ARM-35	ALLPAORKUNA2		2829	0	36.0	0.0	0.7	quechua	-1Km	0.1	?	10	Sentier		
190	ARM-36	ALLPAORKUNA3		3062	46	21.9	6.5	0.9	quechua	-1Km	0.5	X	16			
193	ARM-39	MACHUWANUSKA		3647	48	25.1	4.7	1.2	suní	-1Km	0.4	X	15	Puits(?)		
198	ARM-45	YANAURQU1		3424	21	26.8	1.6	0.5	quechua	-1Km	0.3	X	10			
199	ARM-46	YANAURQU2		3795	12	11.5	4.7	1.5	suní	-1Km	1.1	X	32	Sentier		
201	ARM-48	YANAURQU4							suní	-1Km	0.03		1			Chosa isolée ⁶
				Proéminence topo (moyenne) : +0.9					Total Aire : 86.3 Ha		Total Habitations : 965					

Tableau 7.2- Etablissements des Eperons latéraux (les lignes discontinues en gras regroupent les sites d'un même éperon)

C'est donc parmi les établissements des éperons latéraux que l'on trouve les ensembles d'habitations circulaires les mieux conservées du CMVA, sur des sites localisés en altitude (généralement supérieure à 3400 m) qui ne sont plus occupés depuis l'époque préhispanique. C'est sur ces établissements à l'architecture en place et au paysage dégagé⁷ que repose l'essentiel de notre étude de l'espace résidentiel villageois et des modalités d'implantation des habitations que nous détaillons ci-dessous.

6 Les structures circulaires isolées (installées sur un terrain non-aménagé) forment un cas à part. Il s'agit, à priori, d'habitation où, à l'image des *chosas* actuelles, les paysans et/ou les pasteurs séjournaient au moment des récoltes où toutes autres activités économiques saisonnières, voire journalières. Le reste du temps, on peut penser qu'elles servaient, comme c'est le cas aujourd'hui, de remise où étaient entreposés des outils et d'autres objets liés à l'économie rurale.

7 Les établissements situés au-delà de 3500 mètres d'altitude possèdent aussi l'avantage de se trouver dans des paysages à la végétation dégagée. Celle-ci est généralement formée d'herbe *ichu* qui n'entrave pas, outre mesure, la lecture de l'organisation spatiale des structures architecturales. En revanche, les forêts, qui couvrent la crête des éperons entre 2500 et 3500 mètres d'altitude, ne permettent pas de disposer d'une vision (d'ensemble) exhaustive des aménagements architecturaux (voir Tableau 4.2, p. 162).

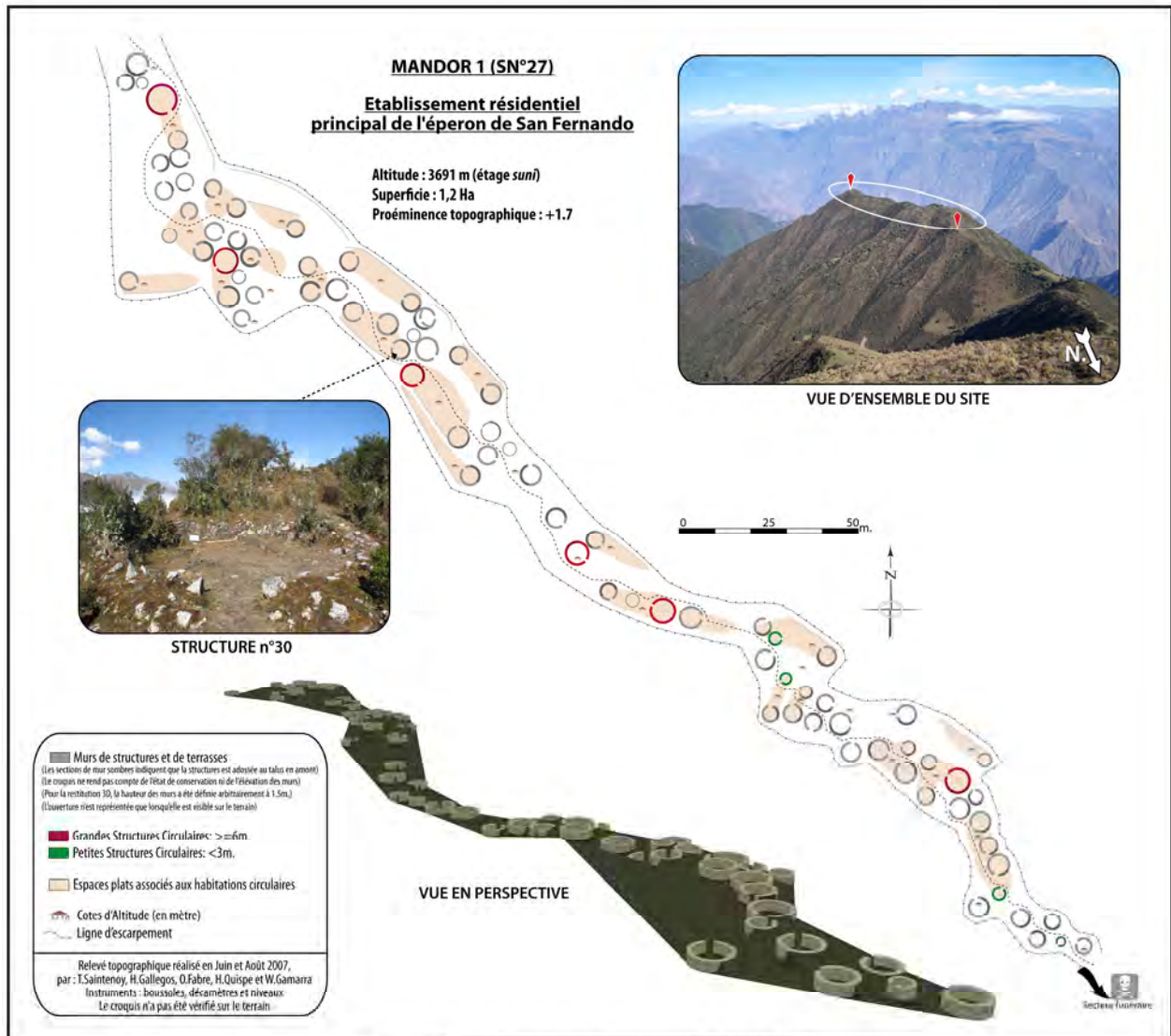


Figure 7.1- Plan de l'établissement résidentiel du site Mandor 1

-A3-

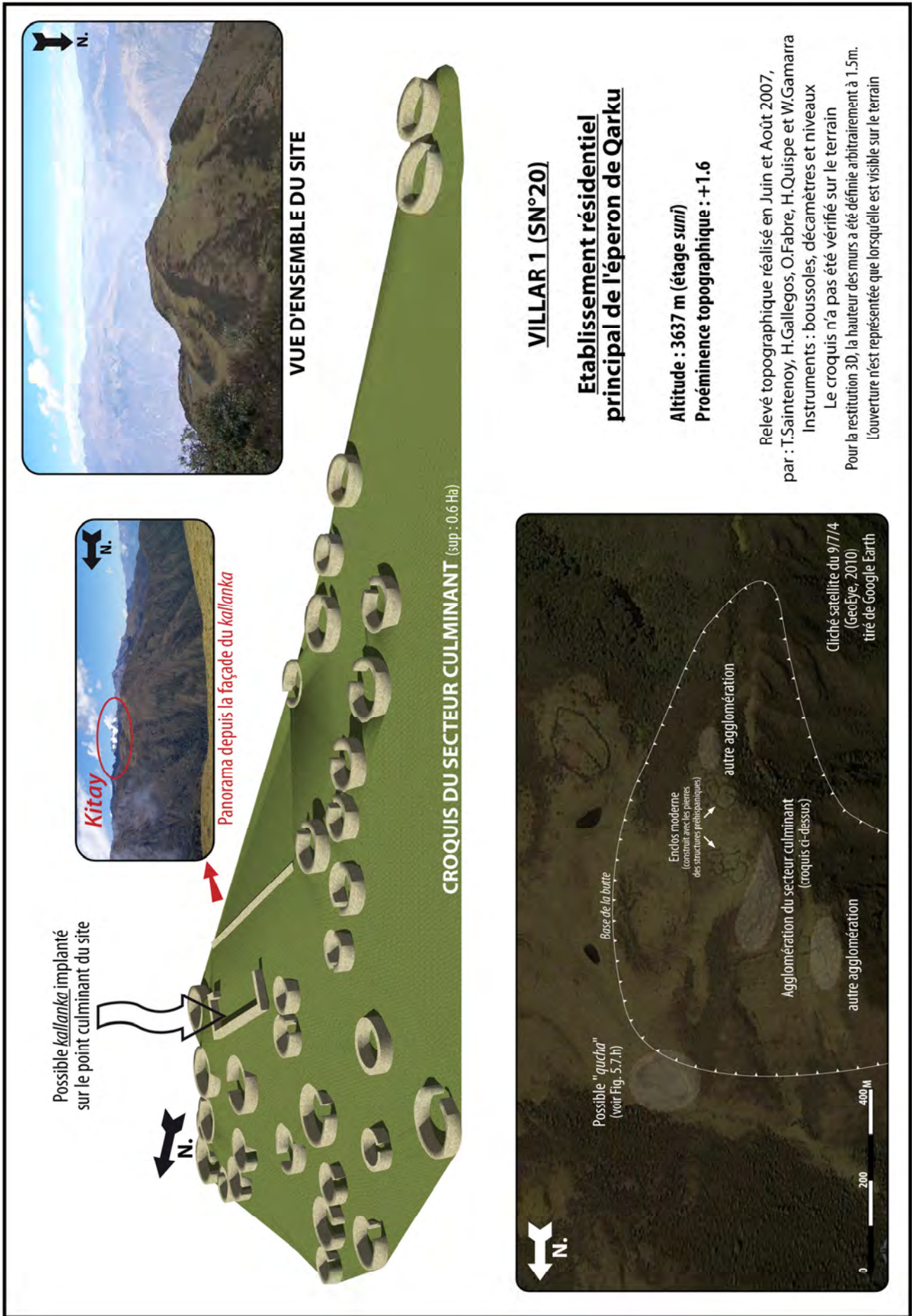


Figure 7.2 - Plan de l'établissement résidentiel du site Villar 1

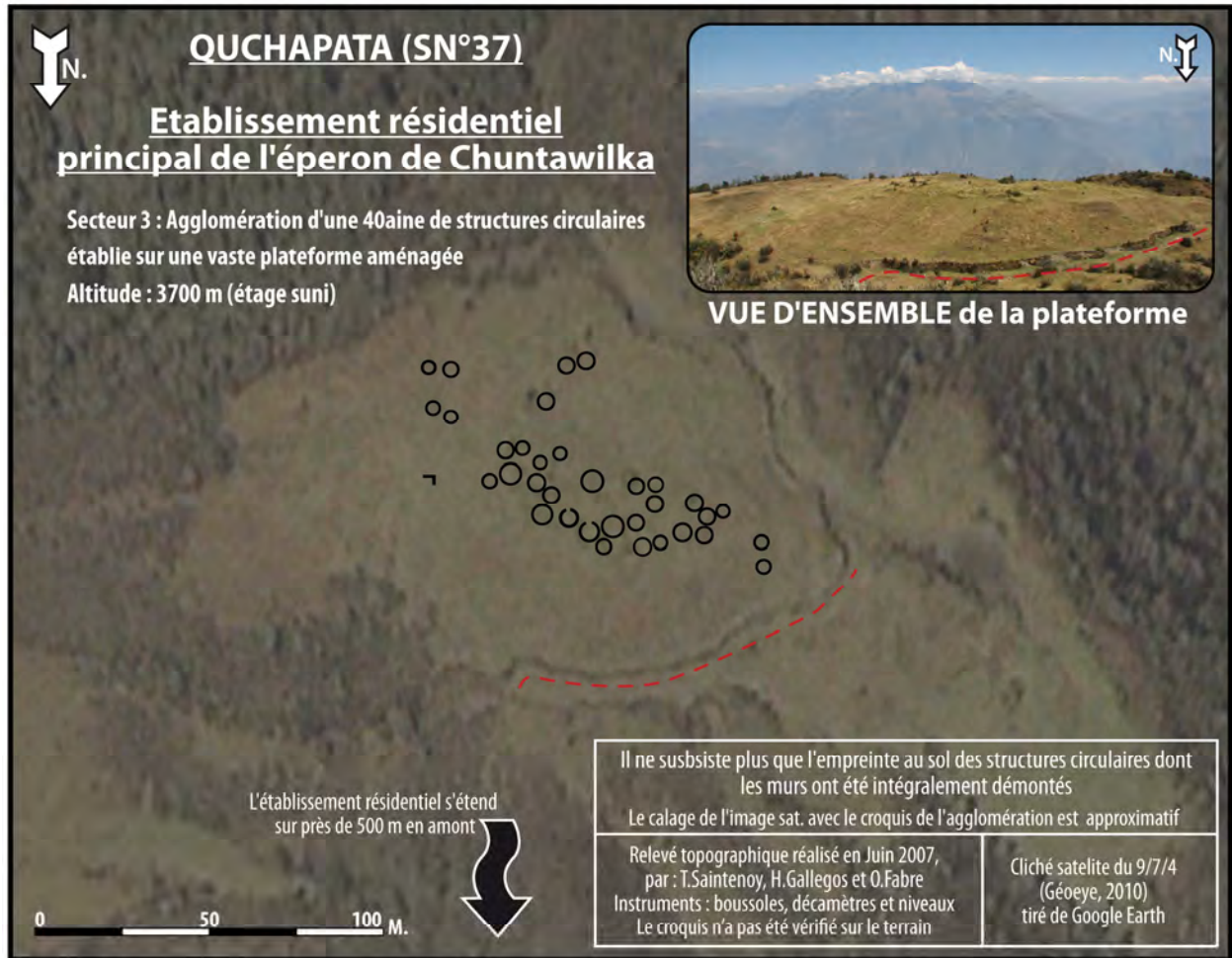


Figure 7.3- Plan du secteur 3 du site Quchapata

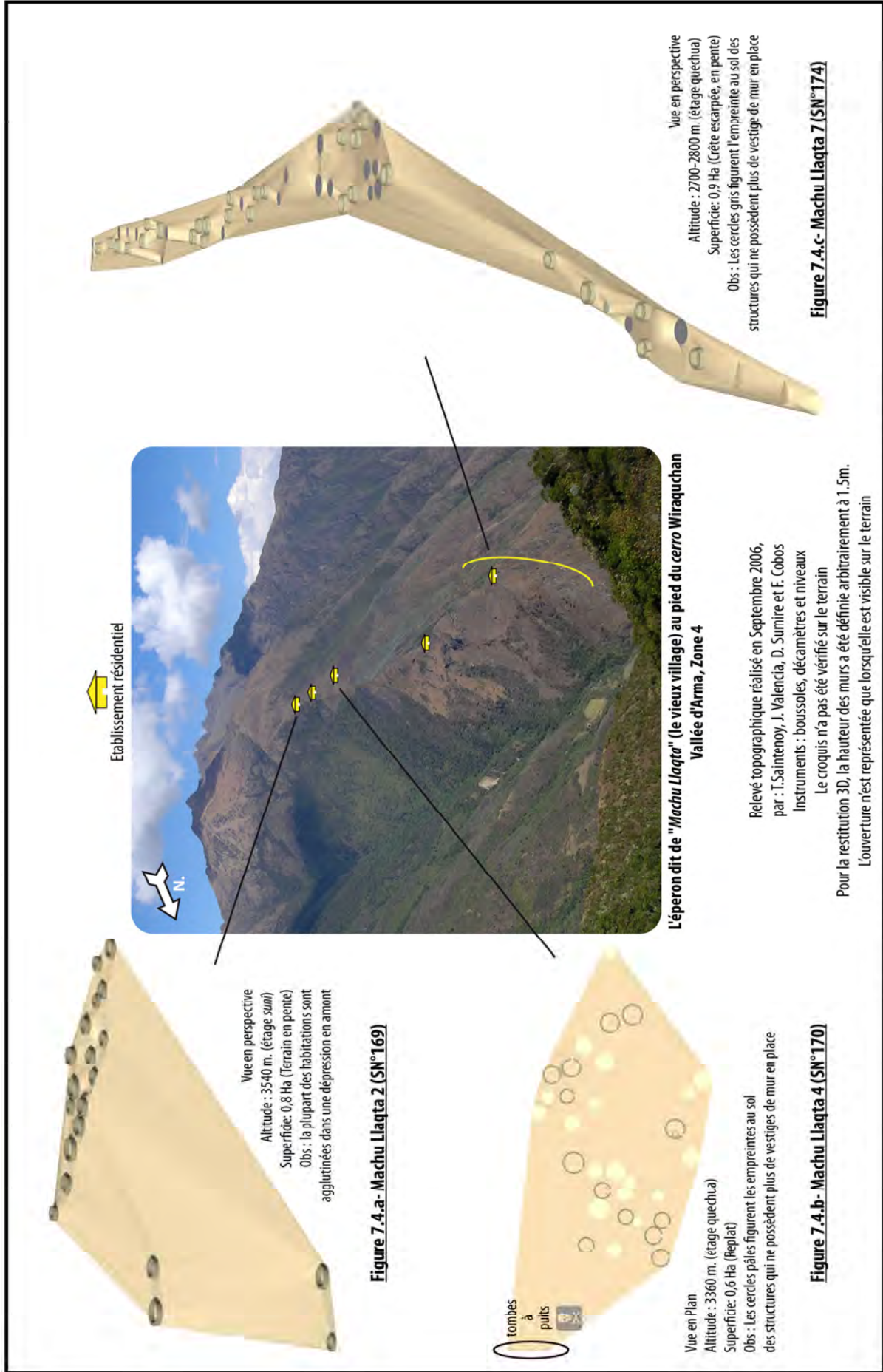


Figure 7.4- Les établissements résidentiels de l'épéron dit "Machu Llaqta"

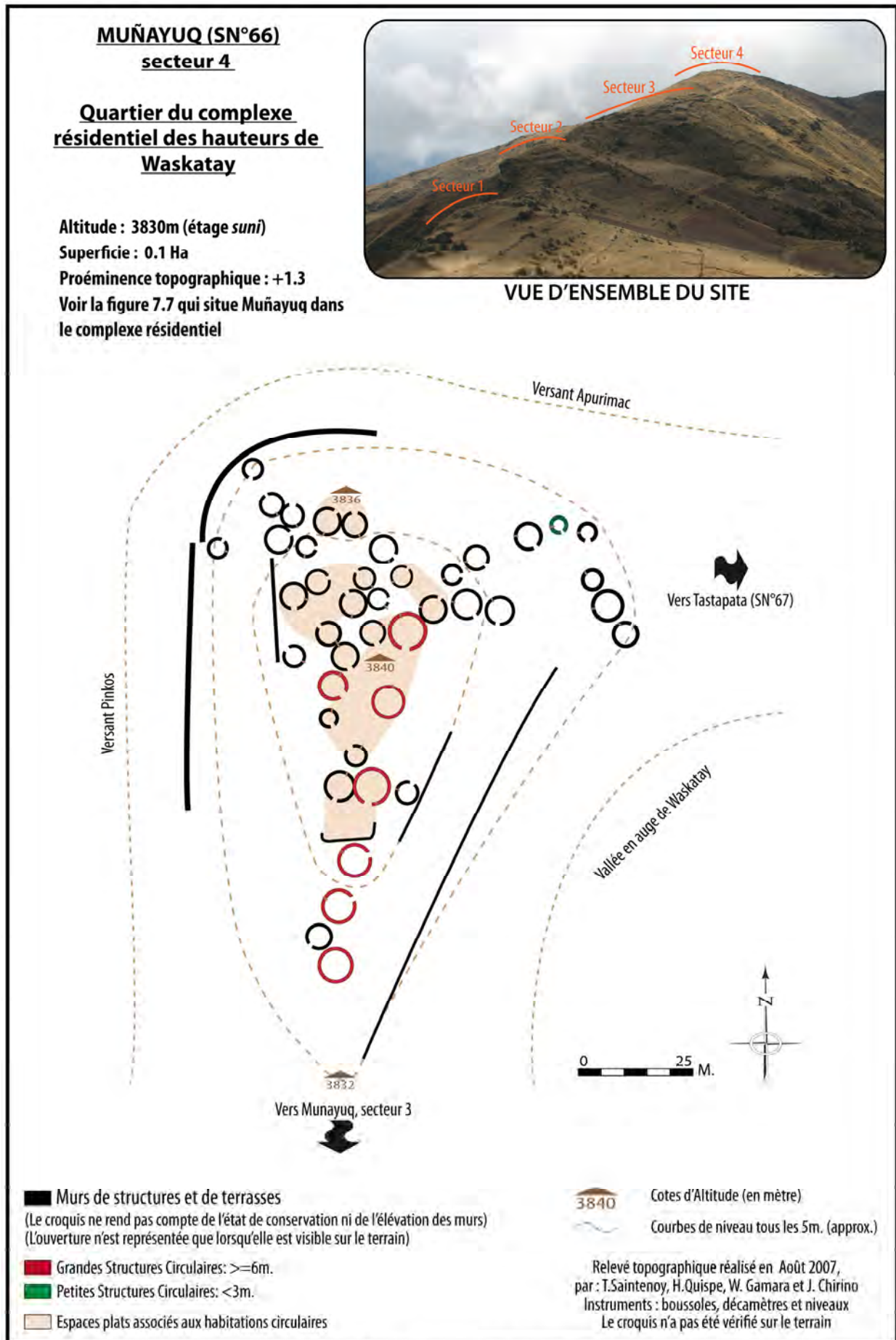


Figure 7.6- Croquis de l'agglomération du site Muñayuq, secteur 4

De par leur sitologie, leur taille et leur morphologie, les établissements résidentiels implantés sur la crête des éperons présentent des faciès variés. On distingue ainsi trois « schémas d'implantation de l'habitat »⁸ dont la morphologie semble, en grande partie, déterminée par la forme du terrain du site où sont établis les ensembles d'habitations circulaires. Les crêtes des éperons présentent en effet un profil irrégulier où alternent : 1) reliefs, 2) replats et 3) pentes prononcées. A chaque cas correspond un schéma spécifique que nous présentons ci-dessous.

7.1.1.1- Cas n°1 : implantation de l'habitat sur relief

Les buttes, les collines et autres éminences des lignes de crête recèlent presque toujours des vestiges d'habitat préhispanique. Sur ces reliefs, les ensembles de structures circulaires forment des agglomérations dont les habitations sont plus ou moins agglutinées selon la forme du terrain. D'une manière générale, plus le terrain est escarpé, plus les structures sont agglutinées, le plus souvent, sans ordre apparent, sur de petites terrasses de nivellement de formes irrégulières, aménagées sur la croupe et les flancs de la butte⁹. Sur les reliefs au terrain plus régulier, l'agencement de l'établissement est parfois, comme nous allons le voir, mieux structuré.

Pour la description des agglomérations, nous considérons, d'abord : 1) la morphologie générale de l'établissement, puis, 2) l'organisation spatiale des structures qui le composent.

7.1.1.1.1- Morphologie des établissements sur relief

D'une manière générale, la morphologie globale des établissements dépend de la forme du relief où ils sont implantés :

- Sur les collines, la forme arrondie du terrain détermine la morphologie à peu près concentrique de l'établissement, comme on peut le constater sur les plans de Muñayuq¹⁰ et Villar 1 (SN°66 et 20) par exemple (Fig. 7.6 et 7.2).
- En revanche, sur les reliefs à la forme allongée, comme sur le site Mandor 1 (SN°27), l'établissement possède un faciès étiré, voir longiligne (Fig. 7.1). D'ailleurs, sur les éminences allongées les plus escarpées, comme sur les sites d'Ankasulkana 1 et de Kintuna (SN°129 et 36), l'établissement se résume à un alignement de structures circulaires sur la crête effilée, dominant les versants abrupts de part et d'autre.

8 Par « schéma implantation de l'habitat », nous nous référons à l'agencement spatial des habitations et des structures associés sur le terrain.

9 Comme nous l'avons expliqué dans la partie consacrée au « mode d'implantation au sol de la structure circulaire » (voir *supra*, 5.2.1.1.1), les habitations circulaires des agglomérations (où elles sont agglutinées) sont généralement implantées profond dans le sol et aussi souvent adossées aux affleurements rocheux, ce qui leur garantit stabilité et isolation (alors qu'elles sont installées sur des terrains proéminents sensibles à l'érosion et exposés aux conditions climatiques).

10 Bien que Muñayuq (SN°66) fasse partie des établissements de sommet, nous nous y référons ici car le secteur 4 (dont nous avons dressé le plan), implanté sur une colline et bien conservé, possède les mêmes caractéristiques que les établissements installés sur les collines des crêtes.

7.1.1.1.2- Organisation spatiale des agglomérations

L'absence de planification des agglomérations résidentielles est bien illustrée par les plans des sites de Mandor 1, Muñayuq et Villar 1 (SN°27, 66 et 20) (Fig. 7.1, 7.6 et 7.2). On ne distingue, en effet, pas d'axe bien défini structurant l'établissement, ni de groupes de structures distribués de façon régulière¹¹. A première vue, les habitations circulaires semblent réparties sans ordre apparent. Elles sont articulées par un réseau tortueux de « ruelles », de passages et de rampes (s'immisçant entre les maisons), qu'il est souvent bien difficile de lire dans le chaos des ruines.

Sur les plans qui ont été dressés, on remarque que les structures circulaires sont souvent associées à un espace ouvert au terrain plat (signalé en rose sur les plans 7.1 et 7.6). Ainsi, on trouve, par endroits, des groupes de trois ou quatre structures réunies autour d'un même espace ouvert. Ailleurs, on peut observer deux ou trois structures alignées qui s'ouvrent, dans la même direction, sur une petite esplanade. Enfin, il est aussi commun que des terrasses latérales, aménagées sur les flancs du relief abritent une ou deux habitations se faisant face. En somme, il semble que l'association de la structure(s) circulaire(s) à un espace ouvert au terrain plat, sur lequel elle(s) ouvre(nt), forme un concept architectural fondamental reproduit, sans cesse, dans la plupart des agglomérations.

Dans les Andes centrales, ce mode d'agencement des habitations, courant dans les villages de l'Intermédiaire Récent, est généralement désigné « *ensemble à patio* » (Bonnier, 1997 ; DeMarrais, 2001). La morphologie de ces ensembles à patio, qui regroupent entre une et douze structures¹², est très variable. Dans son expression la plus typique, elle se caractérise par la présence d'une demi-douzaine de structures circonscrivant un patio central, avec même, dans certains cas, un petit muret entre les maisons afin d'isoler complètement l'ensemble du reste de l'agglomération. Lorsque ce modèle d'habitat se répète dans le village, le tout semble former un schéma « *alvéolaire* », tel que le désignent Lavallée et Julien (1973 : 33).

Certains chercheurs voient dans l'ensemble à patio l'expression architecturale de l'unité domestique¹³ (*ibid.* ; Earle *et al.*, 1987). Ils supposent ainsi que les structures circulaires qui le composent formaient les habitations d'une même famille, dont les membres partageaient le patio pour l'ensemble des activités domestiques réalisées en dehors de la maison.

Pourtant, bien que l'ensemble à patio soit couramment cité dans la littérature archéologique sur l'habitat préhispanique tardif, force est de constater, comme le signalent Bonnier (1997) et Parsons (*et al.*, 2000), que les ensembles à patio réunissant plus de deux ou

11 Au sujet de l'étude axiale des agglomérations de structures circulaires de l'époque préhispanique tardive, le lecteur peut se reporter à la méthode d'analyse architecturale développée par Hillier et Hanson (1984) et appliquée aux établissements *wanka* de Chawin, Umpamalca et Hatunmarka par DeMarrais (2001). Cette dernière conclut que l'absence de grands axes droits de circulation à l'intérieur des établissements indique que leur organisation spatiale n'a pas été planifiée et que ces établissements se sont développés par un processus d'accrétion progressif.

12 Dans les agglomérations *wanka*, DeMarrais (2001) fait état d'un maximum de six structures accolées. Dans le pays *Asto*, on trouve jusqu'à douze structures accolées, d'après Lavallée et Julien (1973).

13 Pour une discussion théorique de l'application du concept d'« unité domestique » en archéologie andine, le lecteur peut se reporter à l'essai d'Aldenderfer et Stanish (1993). Ces derniers proposent que le concept renvoie à « trois caractéristiques fondamentales : la fonction domestique, la résidence collective et la vie en famille ».

trois habitations sont rares¹⁴. C'est, en effet, le cas dans les établissements résidentiels du CMVA, où l'on ne trouve pas de patio bien défini (du moins encore visible) réunissant plus de quatre structures formant un groupe clairement circonscrit du reste de l'établissement¹⁵. Remarquons, en outre, que les quelques ensembles à patio visibles (Fig. 7.1 et 7.6) sont toujours isolés au cœur des établissements, ne formant donc pas de schéma alvéolaire étendu, comme celui décrit pour les établissements *asto* (Lavallée et Julien, 1973).

7.1.1.2- Cas n°2 : implantation de l'habitat sur replat

Les replats des crêtes recèlent aussi souvent des ensembles d'habitations. Ces terrains plats, qui sont assez rares et ne dépassent guère un hectare, offrent en effet des conditions privilégiées car l'aménagement de l'établissement est, ici, moins sujet aux contraintes topographiques qu'ailleurs dans cette région montagneuse. Sur ce type de terrain, on pourrait donc s'attendre à trouver des établissements aux habitations agencées de façon plus structurée. Pourtant, comme nous pouvons le constater sur les figures 7.3 et 7.4.b, ce n'est pas le cas des ensembles de structures circulaires des sites de Quchapata (secteur 3) et de Machu Llaqta 4 (SN°37, 169 et 171), au terrain plat où la distribution des habitations n'apparaît pas organisée. En outre, comme la plupart des structures de ces établissements ont été démontées, il est difficile, en l'absence d'indice sur l'orientation des ouvertures, de déterminer si les groupes de structures, visibles sur les plans (de Quchapata et Machu Llaqta 4), étaient organisées autour d'un patio. Sur le site Machu Llaqta 2 (SN°169), au terrain en léger dévers, on remarque même que la grande majorité des habitations n'est pas implantée sur le terrain le plus régulier, mais dans une dépression longitudinale adjacente. Cette observation soulève la question de savoir si les terrains plats étaient considérés comme les espaces les plus appropriés pour l'établissement. Pourquoi les habitations de Machu Llaqta 2 ont été implantées dans la dépression plutôt que sur le replat adjacent : afin d'être mieux abritées et/ou de réserver le terrain plat à d'autres fins ? A ce propos, le tableau 7.3 montre bien que la densité d'habitations est plus faible sur les replats que sur les reliefs. D'ailleurs, on voit sur les plans de Machu Llaqta 4 et de Quchapata que les ensembles de structures circulaires ne sont pas étendus à l'ensemble du terrain plat disponible, ce qui contraste fortement avec les agglomérations agglutinées implantées sur les reliefs comme celles de Mandor 1 ou de Muñayuq, par exemple.

14 Par exemple, d'après Bonnier (1997), il n'existe pas d'ensemble à patio dans la région des ethnies préhispaniques Chinchayqocha et Tarama, où les structures circulaires sont simplement associées à un espace ouvert correspondant à un niveau de terrasse. Selon elle, la présence/absence d'ensembles à patio pourrait constituer un marqueur ethnique, qui distingue notamment l'habitat Chinchayqocha-Tarama de celui de leurs voisins méridionaux *Xauxa* et *Asto*. Ajoutons que même dans les établissements de la région de Jauja qui présentent de grands ensembles à patio bien circonscrits, les évaluations ne donnent qu'une moyenne de deux structures circulaires par patio (Earle *et al.*, 1987 : 9), ce qui montre bien que les grands ensembles à patio étudiés par L'UMARP sont, somme toute, très rares.

15 A l'exception peut-être de l'ensemble de cinq structures établies sur le point culminant du secteur 4 de Muñayuq. Il n'existe pas d'ensemble à patio complètement circonscrit par un ensemble de structures accolées. Aucun muret semblable à ceux existant dans les patios du pays *Asto* et de la région de Jauja n'a été identifié.

SITES	DENSITE		SITOLOGIE	
	Espace couvert / Superficie de l'agglomération	Nbre de structures circulaires à l'hectare	Type d'établissement	Forme du terrain
VILLAR1	9 %	55	Eperon	Butte
MANDOR1	12 %	69	Eperon	Crête escarpée
QUCHAPATA (secteur 3)	7 %	65	Eperon	Replat aménagé
MUÑAYUQ (secteur 4)	16 %	86	Sommet	Butte
ANKAWAQANA	15 %	87	Promontoire	Crête escarpée
MACHULLAQTA 2	5 %	27	Eperon	Replat
MACHULLAQTA 4	13 %	52	Eperon	Replat
MACHULLAQTA 7	16 %	78	Eperon	Crête pente

Tableau 7.3- Densité de structures circulaires dans huit agglomérations résidentielles

7.1.1.3- Cas n°3 : implantation de l'habitat en pente

L'implantation de groupes d'habitations sur les pentes des crêtes des éperons n'est pas systématique, comme c'est le cas sur les reliefs et les replats, mais, somme toute, assez courante. Sur ce type de terrain, les habitations sont souvent distribuées de façon linéaire. Par exemple, dans les établissements des sites de Mandor 2, Pacaypata 3 et Tiendapata (SN°28, 40 et 136), les structures circulaires, établies en talus sur une terrasse individuelle, sont alignées, séparées d'une dizaine de mètres généralement, sur la ligne de crête.

L'établissement sur les crêtes à forte pente au relief accidenté est plus rare. Comme le montre le plan de Machu Llaqta 7 (SN°174), qui se trouve sur la partie basse de l'éperon éponyme localisé dans la vallée d'Arma (zone 4), la distribution des structures y est très irrégulière. Elle semble déterminée par la morphologie chaotique du terrain sur lequel des petites terrasses individuelles ont été aménagées au milieu des affleurements rocheux. Des structures sont agglutinées sur le moindre petit replat naturel (Fig. 7.4.c).

7.1.2.4- Commentaires relatifs aux schémas d'implantation de l'habitat

Les trois schémas d'implantation de l'habitat - sur relief, sur replat et en pente -, que nous venons de décrire dans le contexte des établissements résidentiels des grands éperons latéraux des versants, sont valables pour la plupart des types d'établissements du CMVA. Car, le plus souvent, le schéma d'implantation de l'habitat est fonction de la forme du terrain.

Soulignons, du reste, que ces schémas d'implantation de l'habitat sont aussi parfois combinés au sein des sites les plus étendus ; c'est notamment le cas des plus grands établissements résidentiels qui se trouvent sur les contreforts d'Inkawasi et de Takmara, ainsi que sur les sommets de la région de Waskatay, décrits ci-dessous.

7.1.2- LES ETABLISSEMENTS DES CONTREFORTS

Au nombre de neuf (répertoriés dans le tableau 7.4), les établissements résidentiels installés sur les crêtes des grands contreforts des régions d'Inkawasi (zone 1) et de Takmara (zone 3), se caractérisent par leur grande taille (7 ha en moyenne). Ces crêtes, qui forment les terrains plats les plus étendus du CMVA, étaient sans doute les unités physiographiques les plus aménagées à l'époque préhispanique tardive (voir *supra*, 4.2.2.5).

SITE				Caractéristiques SITOLOGIQUES						Caractéristiques ARCHEOLOGIQUES					
ZONE	N	CODE	NOM (lieudit)	Alt. (médiane) en m	Alt. (dénivelé) en m	Pente (moyenne) en°	Pente (Ecart-type)	Indice Proéminence Topographique	Etage écolo	Distance à l'eau	Aire (en Ha)	Terrassement	Nombre HABITATIONS	Structure associées	Céramique
1	3	INK-3	SANMARTIN	2573	85	10	5.08	1.8	quechua	-2Km	13.7	XX	50		X*
	6	INK-6	CORRALPATA	2790	88	15	6.59	1.4	quechua	-2Km	6.6	X	30	Canal	X*
	7	INK-7	CORINK	2879	4	7	3.10	0.9	quechua	-2Km	0.5	X	1	Canal ; Sentier ; Couronne	
	8	INK-8	INKAWASI	3013	56	9	6.79	1.2	quechua	-2Km	5.4	X	30	Eglise coloniale	X*
	9	INK-9	PATAPAMPA	3114	29	8	4.18	1.8	quechua	-2Km	5.8	X	50		
	12	INK-12	PLATERIA3	3256	64	15	6.18	1.4	quechua	-1Km	4.6	X	50		X*
	15	INK-15	PAKUPATA	3299	5	3	1.05	1.0	quechua	-1Km	0.5	X	10		
3	147	SJK-19	TAKMARA 2	3169	62	10.9	4.3	1.2	quechua	-2Km	6.7	X	3	SQ(1)	X*
	149	SJK-21	TOTORAKI	3021	91	7.2	4.1	1.9	quechua	-2Km	20.1	X	100	Canal	X
				Proéminence topo (moyenne) : +1.4				Total Aire : 64 Ha		Total Habitations : 324					

Tableau 7.4- Etablissements de Contrefort

Dans la mesure où plusieurs grands villages (actuels) y sont installés aujourd'hui, les vestiges architecturaux préhispaniques se trouvent dans un état de délabrement très avancé. La plupart du bâti préhispanique a été complètement démonté, comme l'atteste la réutilisation des pierres de construction dans de nombreux ouvrages modernes. Dans le cas de la région d'Inkawasi, où l'on passe d'un établissement résidentiel à l'autre en moins d'une demi-heure de marche, l'occupation pourrait même avoir été quasi continue, surtout si l'on considère que les villages modernes réoccupent des sites préhispaniques dont il ne subsiste que des traces éparses et discrètes¹⁶ (Fig. 7.5).

Au sujet de l'occupation des contreforts, il faut aussi souligner que, comme sur les éperons, les sites à forte proéminence topographique, telles les croupes des collines qui émergent des crêtes, étaient occupés de façon quasi-systématique. C'est le cas des sites de San Martin, Patapampa, Platería 3 et Pakupata (SN^o4, 9, 12 et 15) où les agglomérations résidentielles les plus importantes étaient implantées sur des butes (non réoccupées depuis). Toutefois, leur état de conservation ne nous a pas permis d'étudier de façon satisfaisante l'organisation spatiale de ces établissements.

¹⁶ Par endroit, des fragments de céramique préhispanique jonchent le sol des villages de San Martin et d'Inkawasi (SN^o3 et 8). La périphérie immédiate de ces villages recèle des empreintes de structures circulaires (voir Fig. 5.3.g, p. 193).

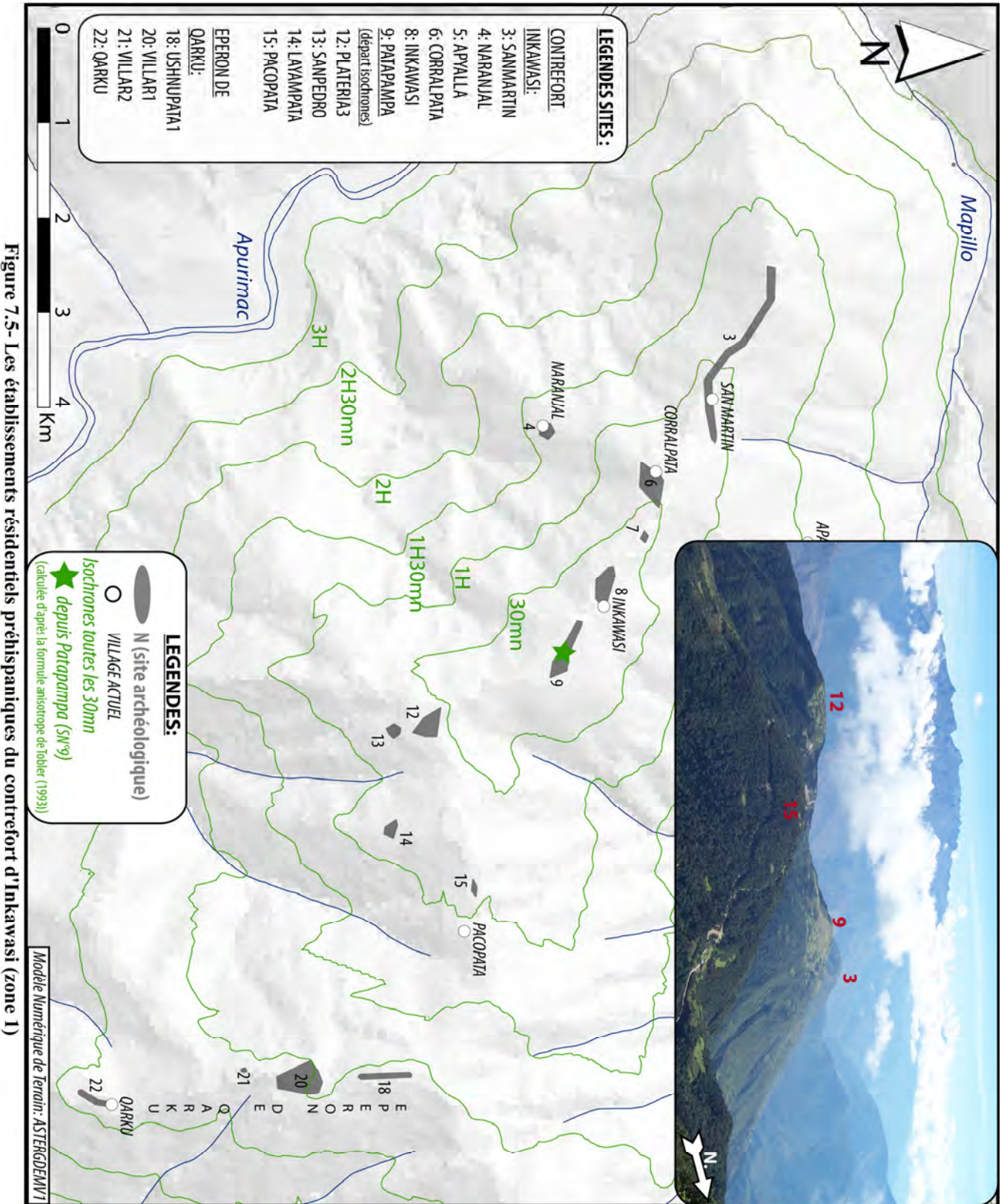


Figure 7.5- Les établissements résidentiels préhispaniques du contrefort d'Inkawasi (zone 1)

Les crêtes de ces deux grands contreforts situés de part et d'autre de l'Apurimac abritent, deux des trois plus grands établissements de la région, San Martin et Totoraki (SN⁴ et 149). S'étendant sur respectivement 14 et 21 ha, ces établissements semblent avoir été organisés en différents secteurs individualisés par les microreliefs. A Totoraki par exemple, la centaine de structures circulaires encore visibles se répartissent entre trois petites collines et un terrain en légère pente. Une fois encore, le terrain plat entre ces reliefs ne présente pas de trace d'aménagement, ce qui laisse à penser, comme nous l'avons déjà remarqué, que les reliefs ont, d'une certaine manière, été privilégiés pour l'implantation de l'habitat.

Le cas des grands complexes résidentiels des sommets de la région de Waskatay, que nous examinons maintenant, permet de réaliser des remarques plus approfondies sur la morphologie et l'organisation spatiale des grands établissements.

7.1.3- LES ETABLISSEMENTS DE SOMMETS

Ainsi que nous l'avons expliqué dans le premier chapitre, la zone 2 possède une configuration orographique singulière : le massif est couronné d'une crête sommitale, longue de près de cinq kilomètres. Elle articule les sommets Toroyuq, Piruruyuq et Chamilku. Cette crête était fortement peuplée à l'époque préhispanique. On y trouve aujourd'hui les vestiges de sept grands établissements résidentiels, à l'architecture assez bien conservée. Ils sont répertoriés ci-dessous dans le tableau 7.5.

SITE				Caractéristiques SITOLOGIQUES						Caractéristiques ARCHEOLOGIQUES					
ZONE	N	CODE	NOM (lieudit)	Alt. (médiane) en m	Alt. (dénivelé) en m	Pente (moyenne) en °	Pente (écart-type)	Indice Proéminence topographique	Etage écolo	Distance à l'eau	Aire (en Ha)	Terrassement	Nombre HABITATIONS	Structures associées	Céramique
2	61	WAS-17	IGLESIACHAYUQ1	3803	16	9.3	4.2	0.8	<i>suní</i>	-4Km	0.7	XX	25	TA	X*
	62	WAS-18	IGLESIACHAYUQ2	3739	35	11.6	6.6	1.1	<i>suní</i>	-4Km	1.1	XX	70	Sentier ; Pétroglyphes	
	65	WAS-21	PIRURUYUQ	3886	113	17.8	6.9	1.8	<i>suní</i>	-2Km	6.4	XX	50	TA ; Abri funéraire	X*
	66	WAS-22	MUÑAYUQ	3787	40	14.7	8.1	1.3	<i>suní</i>	-2Km	4.7	XX	99	Fossé ; Mur d'enceinte	X*
	68	WAS-24	TASTAPATA	3732	44	16.6	8.0	2.0	<i>suní</i>	-2Km	2.6	X	40		X*
	69	WAS-25	QUCHAPATA	3720	50	12.2	6.8	1.4	<i>suní</i>	-2Km	2.2	X	64		X*
	70	WAS-26	CHAMILKU	3688	26	16.5	8.1	2.0	<i>suní</i>	-1Km	0.9	X	20		
				Proéminence topo (moyenne) : +1.5				Total Aire : 18.6 Ha¹⁷		Total Habitations : 368					

Tableau 7.5- Etablissements de Sommet

17 Cette valeur est la somme de la superficie de chaque établissement résidentiel. Elle ne tient pas compte de la superficie globale des complexes de Piruruyuq-Chamilku et d'Iglesiachayuq. Ceux-ci correspondent, comme nous l'expliquons dans cette partie, au groupement de sites proches en un vaste complexe résidentiel dont la superficie, prise dans sa globalité, est plus importante que la somme de la superficie de chaque établissement (espace) résidentiel pris individuellement (voir Fig. 7.7, p. 290).

Etant donné leur proximité, il est possible de regrouper ces sept établissements en deux complexes à l'agencement spatial remarquable que nous illustrons ci-dessous.

7.1.3.1- Le complexe résidentiel de Piruruyuq-Chamilku

7.1.3.1.1- Description générale du complexe architectural

La crête s'étendant entre le sommet de Piruruyuq et la colline de Chamilku s'étire sur près de trois kilomètres, où alternent buttes et ensellements¹⁸. Plus de seize hectares y ont été aménagés afin d'établir des ensembles résidentiels. On y compte, aujourd'hui, les vestiges de quelques trois cents structures circulaires. Ces habitations préhispaniques sont organisées en cinq grandes agglomérations, distribuées de façon presque continue le long de la crête, comme le montre la figure 7.7 (p. 290).

Le cœur de chacune de ces agglomérations résidentielles est installé sur les buttes, où sont agglutinées les habitations, suivant le « schéma d'implantation de l'habitat sur relief » que nous avons décrit plus tôt (voir *supra*, 7.1.1.1). L'agglomération la plus étendue se situe dans la partie centrale de la crête (au lieu-dit Muñayuq). Celle-ci se subdivise en quatre secteurs correspondant à quatre collines. Le secteur 4, dont nous avons dressé un plan (Fig. 7.6), recèle les structures mieux conservées qui sont aussi les mieux bâties (voir Fig. 5.3, p. 196).

Sur les ensellements, de grands terrassements longitudinaux hébergent quelques habitations circulaires (bien moins nombreuses que sur les reliefs). Le plus souvent, ces habitations sont agencées en lignes. Selon les endroits, on y trouve une ou deux rangées de structures alignées le long de la crête. Les habitations sont réparties à distance régulière¹⁹. En règle générale, les rangées de structures ne sont pas implantées au centre de la ligne de crête mais sur un (de ces) bord(s), habituellement en amont du versant le plus incliné. Ce type d'agencement permet de libérer une longue esplanade au seuil des habitations. Celle-ci forme un axe de circulation dans l'établissement, ainsi qu'à l'instar des patios, un espace plat où pouvaient être réalisées les activités domestiques à l'air libre²⁰.

7.1.3.1.2- Un vaste complexe résidentiel structuré en quartiers ?

Bien que des critères relatifs à la densité de structures et à l'agencement topographique des agglomérations nous aient incités à définir cinq établissements distincts, il faut se demander si, du temps de son occupation, l'ensemble ne formait pas un même vaste complexe résidentiel structuré en quartiers. C'est ce que suggère le fait que l'occupation de la ligne de crête Piruruyuq-Chamilku soit presque continue : les espaces non-aménagés (entre les ensembles de structures

18 Les ensellements sont les crêtes au terrain plat compris entre deux reliefs.

19 Dans ces alignements, la distance entre les différentes structures circulaires est assez variable et dépend des établissements. Elles sont généralement espacées d'un à cinq mètres.

20 A ce propos, on peut supposer que l'alignement des structures ait été destiné à abriter l'esplanade des puissantes rafales de vent qui balayent les crêtes des éperons.

circulaires) ne font pas plus de trois cents mètres de long²¹, alors que, pour leur part, les agglomérations résidentielles s'étendent sur plusieurs centaines de mètres. Au vu de cette configuration spatiale « serrée » (Fig. 7.7), il paraît raisonnable de considérer que les cinq agglomérations de la crête Piruruyuq-Chamilku formaient les quartiers d'un même complexe résidentiel. Si tel est le cas, ce complexe constituerait un vaste ensemble de quelques vingt hectares, étendu sur près de trois kilomètres le long de la ligne de crête. Il formerait ainsi le plus grand « village » du CMVA.

En suivant cette hypothèse, examinons, à présent, les modalités de l'organisation « en quartiers » du complexe résidentiel Piruruyuq-Chamilku. Celui-ci en comptait donc cinq. Les deux quartiers les plus importants (par leur taille et le nombre d'habitations qu'ils réunissaient) étaient, à priori, les agglomérations de Piruruyuq et Muñayuq (SN° 65 et 66) qui sont implantés sur deux sites singuliers : Piruruyuq forme le secteur culminant de la crête et Muñayuq en occupe la partie centrale. Les trois autres quartiers se trouvent dans le prolongement de la ligne de crête. Ils sont moins étendus et apparemment moins structurés.

L'architecture des habitations du complexe résidentiel est assez homogène, à l'exception de celles du secteur 4 de Muñayuq (qui forme une agglomération implantée sur une butte au centre de la ligne de crête ; Fig. 7.6, p. 279). Ses structures circulaires sont grandes et leurs murs massifs ; ceux-ci sont construits dans une maçonnerie de qualité en pierres plates (type 2 : formant un appareil compact, à l'apparence soignée) n'existant qu'à cet endroit, car, dans les autres quartiers, les structures sont bâties dans un moellon grossier de roche sédimentaire (type 5) (voir Fig. 5.3 : comparer a et b, p. 196). La présence de telles structures, si bien bâties (parmi les plus sophistiquées que nous ayons observées dans l'ensemble du CMVA), sur le site Muñayuq, s'explique sans doute par la présence d'un affleurement intrusif de roches métamorphiques (au lieu-dit Perolchayuq) à quelques deux cents mètres de là (Fig. 7.7). Cela dit, on pourrait tout de même se demander si la facture de l'architecture domestique de l'agglomération (du secteur 4) de Muñayuq ne traduit pas l'importance de ce quartier au sein du complexe. Il eut, en effet, été aisé de barder des pierres depuis la carrière métamorphique de Perolchayuq (occupant une position centrale sur la crête) vers les autres quartiers.

A ce sujet, il faut signaler que Muñayuq est non seulement l'agglomération à l'architecture domestique la plus élaborée (du moins son secteur 4, le mieux conservé), mais aussi un quartier circonscrit du reste du complexe résidentiel ; d'une part, par un fossé (coupant transversalement la ligne de crête) qui le sépare de Piruruyuq, et d'autre part, par un mur d'enceinte de près d'un mètre de haut qui en restreint l'accès depuis le versant Apurimac. Cette situation singulière au cœur du complexe résidentielle laisse à penser que cette agglomération de Muñayuq (le secteur 4) pourrait en avoir formé le quartier principal.

Pour conclure notre réflexion au sujet du complexe Piruruyuq-Chamilku, insistons sur le fait que, si l'occupation des différentes agglomérations qui le composent est bel et bien contemporaine²², celui-ci formait sans doute le plus vaste « village » de la région ainsi que le plus structuré (avec des indices d'une certaine hiérarchisation entre ses quartiers), ce qui comme nous le verrons plus tard pourrait refléter son importance sociopolitique au sein CMVA.

21 A l'exception de Chamilku (SN°70) qui se trouve quelque peu isolé à l'extrémité est de la crête.

22 Pour affirmer l'existence d'un grand complexe résidentiel sur les hauteurs de Waskatay, il faudrait toutefois démontrer la contemporanéité de l'occupation des cinq établissements que nous avons distingués.

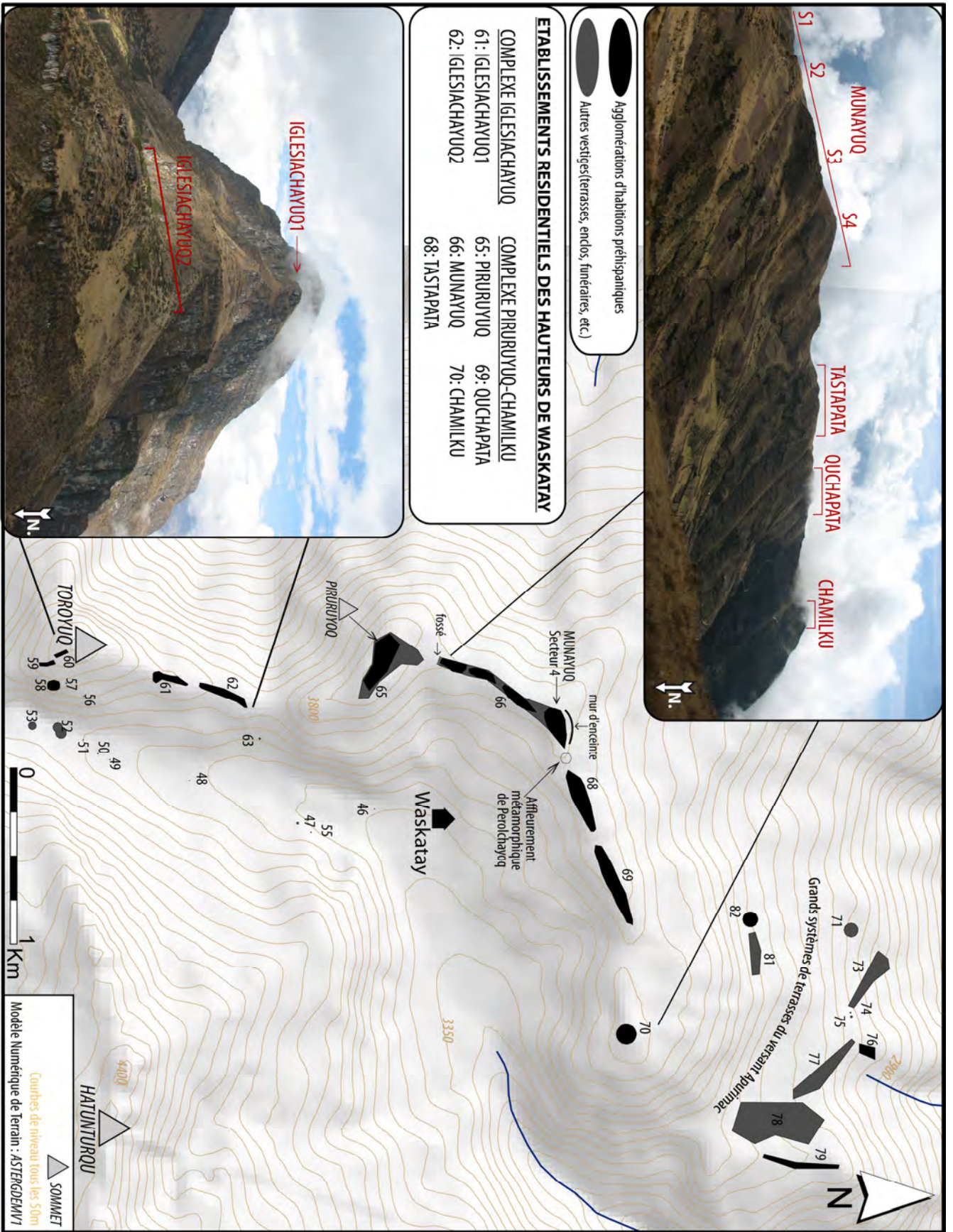


Figure 7.7- Complexes résidentiels des hauteurs de Waskatay

7.1.3.2- Le complexe d'Iglesiachayuq et son organisation duale

Les établissements des sites Iglesiachayuq 1 et 2 (SN°61 et 62) sont installés sur la crête unissant les sommets Toroyuq et Piruruyuq.

Iglesiachayuq 1 est un site peu étendu (0,7 ha), correspondant à une éminence rocheuse, à 3800 mètres d'altitude, tel un nid d'aigle au pied du sommet Toroyuq. Ce site, au terrain escarpé, a été aménagé suivant la construction de quelques niveaux de terrasses distribuées, de façon plus ou moins concentrique, autour de deux petites éminences, qui recèlent une trentaine d'habitations bien bâties²³.

Quant à Iglesiachayuq 2, il s'agit d'un ensellement, se trouvant une centaine de mètres en contrebas, dont la crête a été aménagée suivant de grands terrassements longitudinaux ; une centaine de chaumières, à l'architecture plus grossière (voir Fig. 5.3.f, p. 196), y sont établies.

Nous n'entrerons pas ici dans une description architecturale plus approfondie de ces agglomérations, mais il nous semble important de signaler que, compte tenu de leur proximité et de leur relatif isolement au sein de la région, ces deux sites auraient pu former les quartiers d'un même complexe résidentiel à la structure duale (Fig. 7.7). En effet, les villages organisés en deux quartiers étaient assez nombreux dans les Andes centrales préhispaniques ; c'est notamment le cas d'Achanchi dans la région d'Andahuaylas (Bauer, 2008 Ms) ainsi que d'Hatunmarka (Earle, 1997) et de Muchuykulpun (Bonnier et Rozenberg, 1978) dans la *sierra central*. Ce type d'organisation des villages est souvent interprété comme l'expression, dans le contexte de l'habitat, de l'organisation dualiste des sociétés andines (Parsons *et al.*, 1997 : 329). Dans le cas d'Iglesiachayuq, on pourrait même supposer, au vu de la configuration orographique du site, qu'à l'image de l'organisation spatiale de Choqek'iraw (voir *supra*, 3.3.1.1), Iglesiachayuq 1 formait un quartier *hanan* et Iglesiachayuq 2 un quartier *hurin*²⁴.

7.1.4- LES PETITS ETABLISSEMENTS DE PUNA

Une vingtaine d'établissements, localisés au-dessus de 3800 mètres d'altitude, possèdent une sitologie et un faciès architectural singuliers. Etablis dans les vallées en auge et sur des petits replats naturels des versants situés dans l'étage écologique *puna*, ils se caractérisent par leur petite taille, le faible nombre de structures circulaires et surtout par la présence d'enclos (Tableau 7.6).

23 Bien que l'espace disponible soit réduit, la plupart des structures circulaires d'Iglesiachayuq 1 sont de grandes tailles. La plus grande d'entre-elles, établie au sommet d'une des deux collines, atteint près de neuf mètres de diamètre. Il s'agit d'une des plus grandes structures circulaires observées dans la région.

24 Notons qu'il existe un couple d'établissements à l'agencement spatial comparable dans la zone 1 sur les sites de Kintuna et de Quchapata (SN°36 et 37). Le quartier bas, Quchapata, est le plus étendu et réunit la grande majorité des habitations ; le quartier haut, Kintuna, est établi, en amont, sur la crête escarpée de l'éperon où sont implantées un petit nombre de structures circulaires bien bâties. On pourrait aussi envisager que Patapampa et Inkawasi (SN°9 et 8), localisés sur le contrefort éponyme dans la même zone, formaient aussi les deux quartiers (haut et bas) d'un même établissement.

SITE				Caractéristiques SITOLOGIQUES						Caractéristiques ARCHEOLOGIQUES							
ZONE	N	CODE	NOM (lieudit)	Alt. (médiane) en m	Alt. (dénivelé) en m	Pente (moyenne) en °	Pente (écart-type)	Indice Proéminence topographique	Etage écolo	Distance à l'eau	Aire (en Ha)	Terrassement	Nombre HABITATIONS	Structures associées	Céramique	Observation	
1	25	QAR-8	ABRAUSHTO						<i>puna</i>	-1Km	0.02		1			Chosa isolée	
2	58	WAS-14	TOROYUQ3	3854	49	49.8	4.0	2.2	<i>suní</i>	-4Km	0.4	X	10		X		
	59	WAS-15	TOROYUQ4	3928	0	27.8	0.0	8.1	<i>puna</i>	-4Km	0.2	X	5				
	60	WAS-16	TOROYUQ5	3976	25	19.9	2.2	1.5	<i>puna</i>	-4Km	0.2	X	6				
3	105	KIU-5	SOQTACOCHAYUQ1	4008	36	20.8	1.8	0.1	<i>puna</i>	-4Km	0.7		5	Qucha(5)			
	106	KIU-6	SOQTAQUCHAYUQ2	3849	29	20.4	1.7	0.9	<i>suní</i>	-4Km	1.1	X	4				
	107	KIU-7	SOQTAQUCHAYUQ3	3701	0	27.0	0.0	0.2	<i>suní</i>	-4Km	0.1		2				
	110	KIU-10	QORIWAYRACHINA1	3900	19	19.0	3.2	3.1	<i>puna</i>	-4Km	0.5	X	4	Enclos(2)			
	112	KIU-12	QORIWAYRACHINA3						<i>puna</i>	-2Km	0.0			SQ(1)		Chosa isolée	
	115	KIU-15	QORIWAYRACHINA5	4039	0	38.1	0.0	-0.2	<i>puna</i>	-4Km	0.1	X	1	Enclos(1); TA		Chosa isolée	
	118	KIU-18	NIÑO URQU	3910	72	27.3	8.1	0.5	<i>puna</i>	-4Km	1.4		2	Enclos(3)			
	120	KIU-20	LIRIO2						<i>puna</i>	-2Km	0.1			3			
	122	KIU-22	LIRIO4	3845	22	19.6	4.4	0.3	<i>suní</i>	-2Km	0.6			4	Enclos(1); Puits(1)		
	124	KIU-24	LIRIO6						<i>puna</i>	-2Km	0.01			1			Chosa isolée
4	126	KIU-26	KAQLLA	3985	15	7.4	3.6	-0.7	<i>puna</i>	-1Km	2.0		5	Enclos(7)			
	158	ARM-2	AGWIRUYUQ	3855	15	26.6	2.4	0.2	<i>suní</i>	-1Km	0.2		3	Enclos(1)			
	176	ARM-20	WAMANRIPAYUQ						<i>puna</i>	-2Km	0.1		1	Enclos(1)		Chosa isolée	
	177	ARM-21	WAÑAPAMPA	4465	10	16.4	1.8	0.9	<i>puna</i>	-2Km	0.4		1	Enclos(1)		Chosa isolée	
	178	ARM-22	RUMIWASI	4502	14	24.4	3.9	-0.5	<i>puna</i>	-1Km	0.2		1	Enclos(3)		Chosa isolée	
	191	ARM-37	PUTAQA 1	3923	35	15.4	8.5	-0.2	<i>puna</i>	-100m	1.2		10	Enclos(1)			
	197	ARM-44	HORNADA	3817	0	9.3	0.0	0.2	<i>suní</i>	-1Km	0.1		5				
Proéminence topo (moyenne)²⁵ : +0.6										Total Aire : 9.5 Ha		Total Habitations : 74					

Tableau 7.6- Etablissements de *puna*

La plupart de ces établissements font moins d'un hectare. Ils comptent chacun, tout au plus, une dizaine d'habitations et il est rare que leur terrain ait été terrassé. Sur sept sites, on ne trouve qu'une chaumière isolée. Par ailleurs, les habitations sont dispersées, sans ordre apparent. Il est courant que ces petits établissements possèdent un ou plusieurs enclos (jusqu'à sept sur le site de Kaqla, SN°126), ce qui nous laisse supposer qu'ils étaient associés au monde pastoral. La figure 7.8, qui représente le site de Qoriwayrachina 1 (SN°110), illustre d'ailleurs bien le faciès général de ce type d'établissement.

25 Pour calculer cet indice, nous avons écarté le site de Toroyuq 4 (SN°59) qui, avec une valeur (surprenante) de + 8, possède une influence trop forte sur la moyenne. Ce site, à la situation particulière, est implanté sur le haut-versant du sommet Toroyuq, raison pour laquelle, son indice est très élevé.



Figure 7.8- Petit établissement du site Qoriwayrachina 1

7.1.5- LES ETABLISSEMENTS DE VERSANT

L'établissement sur les versants semble être assez rare. Seule une dizaine de sites d'habitat y ont été identifiés. Ils sont dispersés dans les étages écologiques quechua et *yunga*. Ils sont installés sur des replats et sur de petits éperons latéraux. La taille des établissements est assez variable (entre 0,5 et 3 ha). Sur les sites les mieux conservés, San Pedro, Layampata et Patallaqta 2 (SN°13, 14 et 195), on compte plusieurs dizaines de structures, à l'architecture plus ou moins en place²⁶. Les ensembles de structures circulaires paraissent posséder une organisation plutôt lâche (bien qu'en raison de l'état de conservation des sites et/ou de la couverture végétale, nous n'en ayons pas réalisé un examen détaillé²⁷). Les autres établissements (comme Naranjal et Apaylla²⁸ ; SN°4 et 5) sont plus petits et/ou complètement démontés. Enfin, il est important de signaler que tous des établissements de versants se trouvent cœur des zones de culture et que la plupart se trouvent non-loin de systèmes de terrasses agricoles.

26 Les deux sites les mieux conservés se trouvent sur la partie haute d'un petit éperon, tout proche de la ligne de crête du contrefort d'Inkawasi. A San Pedro, nous avons compté une cinquantaine de structures au milieu de la forêt.

27 La plupart des sites de versants se trouvent, en effet, dans les bois, ce qui empêche de cerner en globalité leur organisation spatiale.

28 Situés dans la zone 1 sur les versants du contrefort d'Inkawasi, Naranjal et Apaylla ne possèdent pas de vestiges architecturaux conservés. Il s'agit d'importants gisements de céramique où l'on trouve des densités importantes de tessons préhispaniques qui jonchent le sol des villages actuels.

SITE				Caractéristiques SITOLOGIQUES						Caractéristiques ARCHEOLOGIQUES					
ZONE	N	CODE	NOM (lieudit)	Alt. (médiane) en m	Alt. (dénivelé) en m	Pente (moyenne) en °	Pente (écart-type)	Indice Proéminence topographique	Étage écolo	Distance à l'eau	Aire (en Ha)	Terrassement	Nombre HABITATIONS	Structures associées	Céramique
1	4	INK-4	NARANJAL1	2225	40	23	3.72	0.7	yunga	-4Km	1.8			Gisement de céramique	X*
	5	INK-5	APAYLLA	2073	64	26	3.66	1.0	yunga	-2Km	1.7			Gisement de céramique	X
	13	INK-13	SANPEDRO	3141	23	15	2.97	0.4	quechua	-1Km	1.3	X	50		X*
	14	INK-14	LAYAMPATA	3133	36	18	3.56	0.4	quechua	-1Km	1.5	X	27	SQ(1)	X*
2	76	TAK-6	PAKAYAKU4	2975	39	24.7	2.5	4.3	quechua	-1Km	0.5	X	11	SQ(1)	
	82	TAK-12	SINUACHAYUQ	3302	38	27.9	5.6	0.2	quechua	-2Km	0.6	X	5		
3	135	SJK-7	LASUERTE	3374	50	18.5	2.9	0.5	quechua	-1Km	2.0	X	6	SQ(1); TA	
	145	SJK-17	HUICHILMOQO	2348	9	8.3	1.4	1.6	quechua	-1Km	0.9		3		X
4	195	ARM-42	PATALLAQTA2	2870	101	30.5	3.0	0.8	quechua	-1Km	3.6	X	25	Enclos(?); SQ(1); Abri funéraire	X
	205	ARM-52	CHAMANAYUQ3	2002	60	27.2	4.4	0.4	yunga	-1Km	2.9	X	3	Enclos(1); SQ(1); TA; Pétroglyphes	X
Proéminence topo (moyenne)²⁹ : +0,7 Total Aire : 16.7 Ha Total Habitations : 130															

Tableau 7.7- Etablissements de Versant

7.1.6- LES ETABLISSEMENTS DE PROMONTOIRE

7.1.6.1- Description générale

Comme nous l'avons expliqué dans le premier chapitre, le pied de certains grands éperons latéraux forme un promontoire, s'assimilant à un petit sommet dominant le fond de vallée (voir Carte 1.3, p. 16). A l'exception de Wilkaqasa, où l'architecture a été presque intégralement détruite, tous les promontoires qui ont été explorés présentent des vestiges de structures circulaires³⁰. Ces ensembles architecturaux, de petite taille (moins d'1ha), qui comptent jusqu'à une quarantaine de structures, sont généralement établis sur la crête et le sommet des promontoires. Le plus souvent, les structures circulaires sont alignées sur la crête étroite, sauf dans le cas de Warwapata 2 et de Ninamarka 2 (SN° 182 et 184, dans la vallée d'Arma) qui présentent des replats où les habitations sont plus dispersées³¹ (voir *supra*, 7.1.1.2).

29 Le site Pakayaku 4 (SN°76), avec son indice marginal, à la valeur quatre fois supérieure à celles des autres sites, a été écarté de la moyenne.

30 Rappelons que nous avons prospecté les promontoires de Mankan Churku (zone 2), de Wilkaqasa (zone 3), d'Ankawachana et de Ninamarka (zone 4). Par ailleurs, il nous a été reporté l'existence de structures architecturales préhispaniques sur le promontoire du lieudit Ullaspata (dans la zone 2). Enfin, Lecoq, Vivanco et Déodat (2007) ont identifié quelques structures circulaires et des terrassements au lieudit Azulqucha qui désigne la crête effilée du contrefort localisé près du village de Pacaypata (dans la zone 1).

31 Ces établissements se trouvent dans un mauvais état de conservation. Celui-ci ne nous a pas permis de lire l'organisation spatiale des structures architecturales de façon satisfaisante.

SITE				Caractéristiques SITOLOGIQUES							Caractéristiques ARCHEOLOGIQUES				
ZONE	N	CODE	NOM (lieudit)	Alt. (médiane) en m	Alt. (dénivelé) en m	Pente (moyenne) en °	Pente (écart-type)	Indice Proéminence topographique	Etage écolo	Distance à l'eau	Aire (en Ha)	Terrassement	Nombre HABITATIONS	Structures associées	Céramique
2	80	TAK-10	ULLASPATA	2014	15	12.0	4.6	1.6	yunga	-1Km	?		?		
	96	PAS-4	MANKANCHURKU3	1785	7	27.9	0.1	3.6	yunga	-1Km	0.2	X	6		X
	97	PAS-5	MANKANCHURKU4	1811	4	7.3	2.9	1.7	yunga	-1Km	0.3	X	30		X*
	98	PAS-6	MANKANCHURKU5	1813	2	7.2	0.6	1.2	yunga	-2Km	0.1	X	6		X
	99	PAS-7	MANKANCHURKU6	1815	0	7.2	0.0	1.2	yunga	-2Km	0.05	X	2		
4	161	ARM-5	ANKAWAQANA	3281	5	13.8	0.3	1.0	quechua	-1Km	0.2	X	26		
	181	ARM-25	NINAMARKA1	3198	13	14.6	8.4	2.3	quechua	-1Km	0.3	X	21	Puits(6)	
	182	ARM-26	NINAMARKA2	3184	9	6.3	2.0	0.8	quechua	-1Km	0.7		5	SQ(2)	
	184	ARM-29	WARWAPATA2	2818	151	25.3	6.4	1.3	quechua	-1Km	1.3	X	40	Puits(?) ; Canal	
Proéminence topo (moyenne) : +1.6 Total Aire : 3.1 Ha Total Habitations : 136															

Tableau 7.8- Etablissements de Promontoire

7.1.6.2- Commentaires relatifs à la nature des structures circulaires implantées sur les promontoires

Les promontoires constituent un emplacement géographique singulier aux caractéristiques sitologiques très particulières qui demandent pour autant à être commentées. A Mankan Churku, localisé aux alentours de 2000 mètres d'altitude, au cœur de la vallée de l'Apurimac, il règne une chaleur insupportable. De plus, tous les après-midis, les crêtes sont balayées par des vents violents qui s'engouffrent dans le fond de la vallée. Ces conditions climatiques difficiles contrastent fortement avec le climat plus tempéré des régions d'altitude supérieure où sont établis les villages préhispaniques. Ainsi, la situation de l'établissement de Mankan Churku interpelle : pourquoi des ensembles d'habitations ont-ils été construits sur ce site aux conditions extrêmes, apparemment impropres à la culture et où, en outre, il semble impossible de faire parvenir un canal ? Ces observations nous amènent même à reconsidérer la fonction des structures circulaires : sont-elles, comme ailleurs, des habitations ou pourraient-elles avoir été destinées à d'autres activités ?

Du point de vue architectural, la cinquantaine de structures circulaires de Mankan Churku sont rustiques. Avec leurs trois à quatre mètres de diamètre, elles sont plutôt plus petites que la moyenne et bâties, sans grand soin, avec un matériel de construction grossier. Elles se trouvent dans un état de conservation qui ne permet pas d'observer les détails architecturaux, telle leur ouverture.

Dans les Andes centrales, la forme circulaire n'était pas exclusivement réservée aux habitations. Dans certains cas, comme à Huánuco pampa et à Jauja notamment, les édifices de forme circulaire étaient aussi utilisés comme structures de stockage (Morris et Thompson, 1985 ; D'Altroy, 1992). D'après D'Altroy (1981 : 202), ces structures étaient bâties de la même manière que les structures d'habitat. A Jauja, elles faisaient cinq mètres de diamètre et étaient très similaires à l'intérieur d'un même site. D'autres études, comme à Huánuco et dans la région

Intersalar (en Bolivie), ont démontré qu'une des principales spécificités de ces structures étaient leur baie en fenêtre³² (Morris, 1971 ; Lecoq, 1999). Ces structures étaient aussi généralement regroupées et formaient souvent des alignements de plusieurs dizaines d'édifices implantés à flanc de versant, suivant les courbes de niveaux (Lavallée et Julien, 1973 ; Earle *et al.*, 1980 ; Matos, 1994). Ces derniers constituaient, en effet, des endroits bien ventilés, généralement situés non-loin des zones de production.

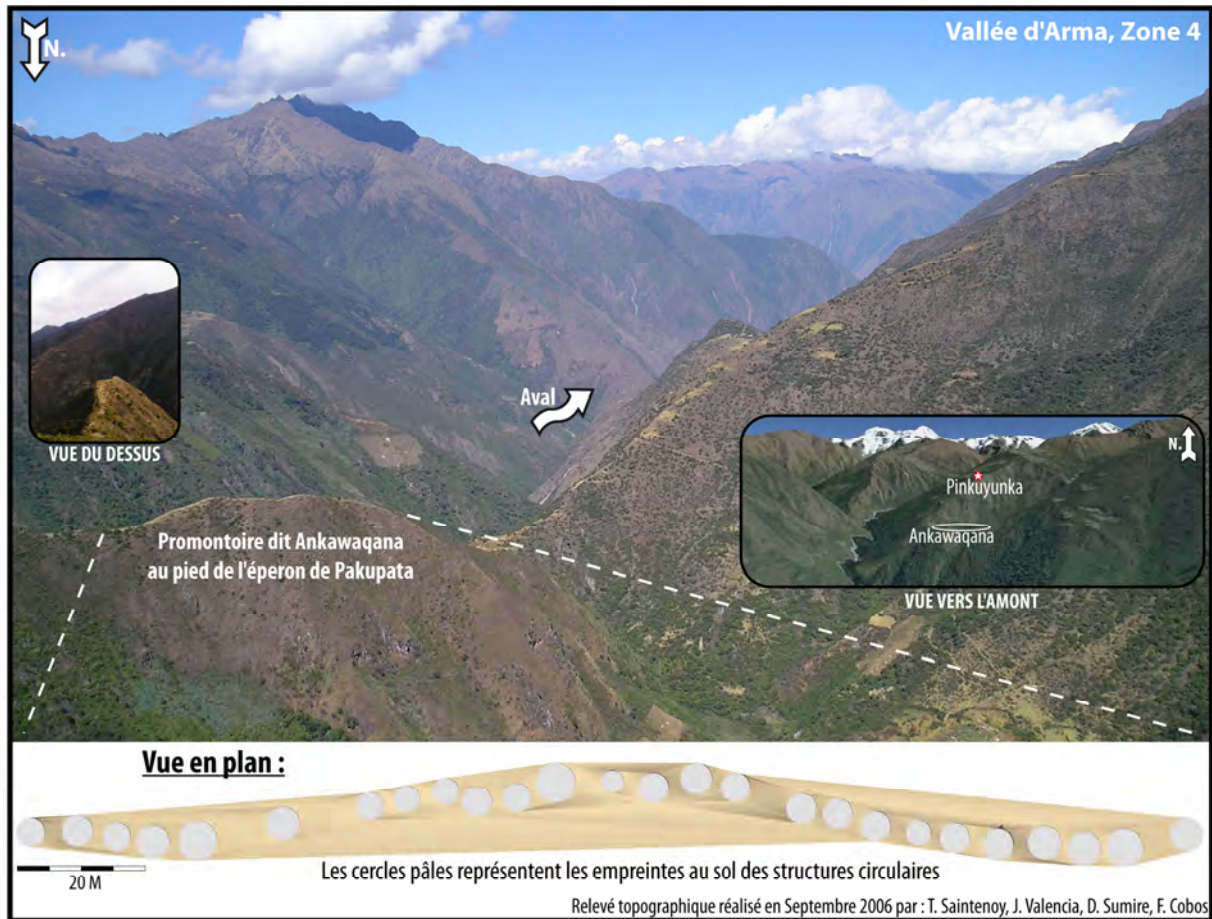


Figure 7.9- Ensemble de structures circulaires du promontoire d'Ankawaqana

Il est intéressant de remarquer que la plupart des ensembles de structures circulaires établis sur les promontoires, notamment Mankan Churku, mais aussi Ankawaqana (Fig. 7.9) et Ninamarka 1 (SN° 161 et 181, dans la vallée d'Arma), réunissent certaines de ces caractéristiques : des structures alignées sur des crêtes exposées aux puissants courants d'air des fonds de vallée, et qui sont situées proche des zones de culture. Toutefois, dans l'état actuel de conservation de l'architecture (dont il ne subsiste généralement que l'empreinte au sol), il est difficile de pousser au-delà l'analogie. Seule la fouille de ces structures pourrait éventuellement permettre de soutenir cette hypothèse, suivant la mise au jour de restes botaniques abondants ou de canal souterrain de ventilation³³, par exemple.

32 Il semble que cette ouverture en hauteur devait empêcher l'intrusion de rongeurs.

33 Ce type de canal de deux ou trois dizaines de centimètres de diamètre a, en effet, été mis au jour sur les *qollqas* inkas des sites de Choqek'iraw (Bejar, Com. Pers., 2004) et de Cheqoq dans la région de Cuzco et dans les *qollqas* circulaires de Huánuco (Morris et Thompson, 1985).

Un autre point important concernant les *qollqa* est, que selon la synthèse de Parsons (*et al.*, 2000) sur la *sierra central*, les sites de *qollqa* se trouvent toujours associés (ou proches des) aux établissements inkas. En effet, il est bien connu qu'elles formaient une infrastructure de base de l'économie politique inka, fondée sur la concentration et la redistribution (Murra et Morris, 1976 ; Murra, 1983[1978] ; D'Altroy, 1992). Or les trois sites-candidats que nous avons identifiés dans la vallée de l'Apurimac sont aussi localisés à proximité d'établissements inkas ; c'est le cas de Mankan Churku qui se trouve à moins d'une heure de marche en amont des systèmes de terrasses de culture inkas de la région de Pasaje (site Limichimpa, voir *supra*, 5.4.1.4). A Ninamarka 1 et Ankawaqana, on trouve des structures de plan au sol quadrangulaire au sein des établissements résidentiels tout proches, Ninamarka 2 et Pakupata 1 (SN° 182 et 159). Bien que nous n'ayons pas pu déterminer l'affiliation chrono-culturelle de ces édifices, il convient, néanmoins, de considérer ce fait comme un indice et une hypothèse qui pourrait être étudiée postérieurement.

7.1.7- LES ETABLISSEMENTS RESIDENTIELS : SYNTHÈSE ET DISCUSSION

Dans les pages précédentes, nous avons décrit de façon détaillée les établissements résidentiels villageois où étaient installées les sociétés paysannes du CMVA à l'époque préhispanique tardive. Nous en réalisons maintenant la synthèse qui vise à dégager les caractéristiques principales de l'espace résidentiel villageois, ceci afin de considérer ses implications sociales.

7.1.7.1- Synthèse relative à l'espace résidentiel villageois

Notre étude de l'espace résidentiel villageois s'articule autour de deux aspects imbriqués et complémentaires. Le premier relève du type d'emplacement qui, tel que nous l'avons expliqué, semble déterminer la nature des établissements résidentiels (morphologie globale, extension, etc.) ; le second correspond au schéma d'implantation des habitations qui dépend généralement de la forme du terrain.

7.1.7.1- Les types d'établissements résidentiels : bilan

Au sujet des types d'établissements résidentiels, nous récapitulerons les points suivants :

- Alors que la plupart des sites d'habitat se trouvent sur les crêtes des éperons latéraux, les plus grands établissements résidentiels sont établis sur les crêtes des contreforts d'Inkawasi et de Takmara, ainsi que sur les hauteurs de Waskatay. Qu'il s'agisse d'éperons, de contreforts ou de sommets, la ligne de crête forme donc, sans conteste, l'emplacement préférentiel de l'habitat (Tableau. 7.10 ; voir aussi Fig. 7.11, p. 304).

- Les établissements les plus étendus sont de morphologie longiligne. Ils s'étirent souvent sur plusieurs centaines de mètres, voire parfois sur plusieurs kilomètres, le long des lignes de crête³⁴.

- Les buttes, les collines et autres éminences rocheuses constituaient vraisemblablement des sites privilégiés où des agglomérations résidentielles ont été implantées de façon quasi systématique. Ce type d'emplacement offre, comme nous le verrons (voir *infra*, 7.2.1), de nombreux avantages tant sur le plan écologique que géopolitique.

- Les versants, les promontoires et les zones de *puna* recèlent aussi, par endroit, des groupes d'habitations. Ceux-ci sont généralement peu étendus et moins structurés. Ils pourraient bien être associés aux activités de production paysanne, telles que l'agriculture et l'élevage.

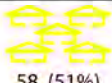














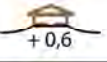


	ETABLISSEMENTS D'EPERON	ETABLISSEMENTS DE CONTREFORT	ETABLISSEMENTS DE SOMMET	ETABLISSEMENTS DE PUNA	ETABLISSEMENTS DE VERSANT	ETABLISSEMENTS DE PROMONTOIRE	TOTAUX & MOYENNE
Nombre de sites	 58 (51%)	 9 (8%)	 7 (6%)	 21 (18%)	 10 (9%)	 9 (8%)	114 (100%)
Espace résidentiel (superficie totale)	86,3 Ha	64 Ha	23 Ha	9,5 Ha	16,7 Ha	3,1 Ha	202,6 Ha
Nbre de structures circulaires (comptées)	965	324	368	74	130	146	2007
Extension moyenne des établissements (écart-type)	 1,5Ha (3,1)	 7,1Ha (6,2)	 2,7Ha (2,1)	 0,5Ha (0,5)	 1,7Ha (1)	 0,4Ha (0,4)	1,7Ha (3,3)
Indice de proéminence topographique	 +0,9	 +1,4	 +1,5	 +0,6	 +0,7	 +1,6	+ 1,1 (moyenne)
Répartition par étage écolo.	<i>puna</i>			13%			13%
	<i>suni</i>	18%		6%	5%		30%
	<i>quechua</i>	31%	8%			6%	48%
	<i>yunga</i>	2%				3%	9%

Tableau 7.10- Récapitulatifs des principales caractéristiques des établissements résidentiels³⁵

34 Ces grands établissements à la morphologie longiligne, adaptée au relief escarpé, sont généralement structurés en secteurs qui formaient peut-être des quartiers. Le complexe résidentiel Piruruyuq-Chamilku s'étend sur près de 3 km (voir Fig. 7.7, p. 290). L'établissement de San Martin s'étire sur 1,5 km. A Ankasulkana 1 dans la zone 3, l'établissement résidentiel s'étend sur plus d'1 km (voir les cartes 4.3, 4.4 t 4.5 p. 172, 175 et 179).

A notre connaissance, il n'existe pas d'autre exemple de ce type de morphologie longiligne les Andes centrales. A titre de comparaison, signalons qu'Hatunmarka, le plus grand complexe résidentiel préhispanique tardif de la région de Jauja, ne s'étend que sur un 1,5 km, alors, qu'avec 73 ha et plus de 3500 structures circulaires, il possède une superficie trois fois plus vaste que le complexe Piruruyuq-Chamilku, ainsi que dix fois plus de structures (Earle, 1997). Quant à Achanchi, le plus grand établissement résidentiel de la région d'Andahuaylas, son extension longitudinale avoisine les 500 m (pour une superficie totale d'environ 15 ha et près de 300 structures) (Bauer *et al.*, 2010).

35 La valeur correspondant à la superficie totale des établissements de sommet tient compte de la superficie actualisée des complexes de Piruruyuq-Chamilku (20 Ha approx.) et d'Iglesiachayuq (3 Ha approx.).

7.1.7.2- Schéma d'implantation des habitations : bilan

Comme nous l'avons illustré dans les pages précédentes, il est difficile de déceler une forme d'organisation structurée des habitations dans les établissements résidentiels du CMVA. La plupart des agglomérations se sont vraisemblablement développées suivant un processus d'accrétion. Nous soulignerons néanmoins les aspects suivants :

- D'une manière générale, il semble que plus le relief est escarpé, plus les habitations sont agglutinées.
- Sur les crêtes escarpées des éperons, les habitations se distribuent, sans ordre apparent, en fonction de la forme naturelle du terrain où ont été aménagées de nombreuses petites « terrasses d'habitat », qui sont entremêlées dans un tissu approximatif, au milieu des affleurements rocheux. Sur le site Mandor 1 (voir Fig. 7.1, p. 271), exemple type, il n'y a ni grande place, ni axe de circulation structurant l'établissement.
- Dans tous les cas, nous avons constaté qu'au sein des agglomérations, les grands ensembles à patio sont rares et mal définis, et ce, même sur les terrains les plus plats qui ne posent pas de contraintes topographiques majeures. En revanche, presque toutes les habitations sont associées à une « terrasse d'habitat » qui forme un espace ouvert plus ou moins étendu devant les maisons. L'aménagement de terrasses d'habitat apparaît comme le concept fondamental de l'architecture domestique de la région.
- C'est sur les crêtes des contreforts d'Inkawasi et de Takmara, ainsi que sur les hauteurs de Waskatay, que sont implantés les établissements les plus structurés. Les habitations sont, le plus souvent, agglutinées sur des buttes ; leur agencement n'apparaît pas plus ordonné qu'ailleurs. Mais ces établissements étendus se distinguent pour posséder plusieurs groupes de structures (généralement répartis en fonction de la forme du terrain) qui formaient peut-être autant de quartiers (voir *supra*, 7.1.3.1.2).

Le portrait sitologique et architectural de l'espace résidentiel villageois, que nous venons de dresser, nous invite à engager, à présent, une réflexion sur sa dimension sociale. L'agencement et la structuration architecturale des agglomérations montagnardes nous apportent, en effet, quelques indices sur le mode de vie en communauté dans les villages préhispaniques tardifs du CMVA.

7.1.7.2- La vie sociale dans les établissements résidentiels villageois

Dans quelles mesures la morphologie de l'espace résidentiel villageois nous renseigne sur l'organisation sociale de ses habitants ? On peut penser que la répartition des maisons est, à l'échelle d'un établissement, la traduction spatiale des rapports sociaux dominants (à ce sujet, voir Bromberger, dans Bonte et Izard, 2000[1991]: 319, et Paquot dans Levy et Lussault, 2003 : 585). Comment se regroupaient les habitants, quelle était la nature de l'unité domestique ? Existait-il des différences de fonction entre les habitations et de statut entre les unités domestiques ? Les archéologues andinistes qui se sont intéressés à ces questions sur l'architecture domestique ont abouti à des conclusions assez divergentes. Dans certains cas, comme dans le

haut Mantaro, il existe de solides indices d'une certaine différenciation sociale au sein des agglomérations résidentielles tardives, dans lesquelles l'architecture et les restes associés aux unités domestiques suggèrent l'existence d'une certaine « élite » (Hastorf, 2001). Cependant, dans l'état actuel des recherches, le haut Mantaro semble constituer une exception, car ailleurs, les études mettent plutôt en avant l'homogénéité de l'architecture domestique et l'absence de marqueur de stratification sociale au sein des sites d'habitat (Bonnier, 1997 ; Acuto, 2008 ; Bauer et Kellet, 2010). Nous faisons, ci-dessous, quelques remarques fondées sur le faciès architectural des villages que nous avons visités, en commençant par le noyau de l'espace social : la maison.

7.1.7.2.1- La maison (et l'unité domestique)

Représentons-nous, d'abord, la vie à l'intérieur des habitations circulaires : une ambiance sombre, même en plein jour, où la lumière ne pénètre que par la petite entrée de la maison, à moins que le toit de chaume, mal entretenu, ne laisse se glisser quelques raies de lumière, dans de rares interstices ; une atmosphère enfumée par le feu du foyer ; un espace étrié et « désordonné », entre grandes jarres adossées au mur (où, du reste, devaient être accrochés des outils, de la viande séchée et diverses babioles), de multiples pots autour du foyer, un tas de maïs dans un coin et un autre de tubercules, ailleurs, un amoncellement de peaux de bête prêtes à être déployés pour le coucher, etc. On y imagine bien une famille en train de prendre le repas ou de boire de grandes rasades de bière de maïs, assises en arc de cercle non-loin du foyer, et quelques cochons d'Indes circulant à leur aise sur le sol jonché de petits détritiques divers. A en croire les chroniques (Cobo, 1964[1653] : 198), les sols archéologiques (Lavallée et Julien, 1973 ; Lecoq *et al.*, 2004, 2005 et 2006) et notre courte expérience des chaumières paysannes de la vallée de l'Apurimac, cette image n'est sans doute pas trop éloignée de la réalité ! Mais ce qu'il faut retenir, c'est que, comme dans tout espace multifonctionnel sans gros mobilier, l'espace intérieur pouvait aisément être réaménagé selon les saisons, les activités correspondantes et le nombre de personnes dans la maison.

Quant au nombre de résidents par habitations et à la conformation de l'unité domestique, plusieurs hypothèses existent. A croire Cobo (1964[1653] : 198), la famille entière résidait dans la même habitation circulaire : « *les parents et les enfants, toute la famille, vivaient et dormaient ensemble, car même s'ils avaient voulu se mettre à part ils ne disposaient pas de l'espace suffisant à l'intérieur de la maison* »³⁶. Ce modèle d'une famille par habitation a été employé par certains archéologues (Parsons *et al.*, 2000), pour des estimations démographiques, qui considèrent, d'après des analogies ethnographiques, un nombre moyen de cinq individus par maison. D'autres chercheurs, comme Lavallée et Julien (1973) ou D'Altroy et Hastorf (2001) qui ont réalisé des études plus approfondies sur l'unité domestique, pensent qu'elle correspondait plutôt à l'ensemble à patio, aussi appelé unité alvéolaire, qui est, comme nous l'avons expliqué plus haut (voir *supra*, 7.1.1.1.2), un schéma d'implantation des habitations courant dans la *sierra central*. Ainsi, ces chercheurs supposent que l'ensemble à patio abritait une famille plus ou moins

36 Cette citation est adaptée de l'extrait suivant : “*y como no tienen diversidad de aposentos, es fuerza que vivan y duerman juntos padres y hijos, con todos los de la familia, sanos y enfermos, porque aunque quieran apartarse unos de otros, no les da lugar la estrechura del rancho y habitación*” (Cobo, 1964[1653] : 198). La traduction est nôtre.

étendue, en fonction du nombre d'habitations qu'il recelait³⁷. Au sein des villages, les plus grands ensembles à patio formaient de petits domaines, bien circonscrits, ce qui laisse envisager une sorte de segmentation familiale de la société, ou du moins la situation privilégiée des familles résidant dans les plus grandes unités domestiques, au sein de la communauté³⁸.

Dans le CMVA, on ne trouve pas de vestiges de grands ensembles à patio. Lorsque l'on visite les grands villages en ruines, la première idée qui vient à l'esprit est qu'habiter dans ces agglomérations montagnardes, où les maisons se trouvent souvent « les unes sur les autres », impliquait probablement une forte sensation de « voisinage ». La maison constituait, à priori, l'unique espace « privé », car à peine franchi le seuil, le voisinage était omniprésent. D'un point de vue des expériences sensorielles, les habitants des agglomérations partageaient donc sans doute les mêmes paysages visuels, sonores, ou encore olfactifs, ce qui, on peut le supposer, donnait lieu à une forte dimension communautaire de la vie dans les grands villages (Acuto, 2008). D'après Bonnier (1997), ce type d'agglomérations, dans lesquelles les ensembles à patio sont rares voire inexistantes, pourraient refléter une communauté plus ouverte, aux relations sociales moins structurées, voire moins hiérarchisées, que dans les villages où dominent les unités alvéolaires.

7.1.7.2.2- Des habitations plus grandes et d'autres plus petites

Il faut aussi se demander comment interpréter la grande variété de dimensions des habitations. Rappelons, en effet, que, dans les agglomérations, se côtoient des structures circulaires dont la superficie varie parfois du simple au quintuple (voir *supra*, tableau 5.2, p. 195).

Les habitations les plus grandes font plus de six mètres de diamètre. Comme on peut le constater sur le tableau 7.9 (ci-dessous), elles sont assez rares. Sur le site de Mandor 1 (SN²⁷) par exemple, on trouve seulement quatre grandes habitations qui se répartissent au milieu de la

37 A ce sujet, Lavallée et Julien (1973 : 80) développent une hypothèse intéressante sur la base de l'ethnographie d'une communauté paysanne de Cuenca étudiée par Houdart. Dans cette communauté, le nombre de cellules de l'ensemble à patio croît au fur et à mesure du développement de la famille. D'une génération à l'autre, certaines cellules changent de fonction ; par exemple, la pièce principale, « cuisine, pièce à dormir », est parfois déplacée vers une nouvelle cellule, l'ancienne étant réutilisée comme « réserve ». L'exemple de Minapampa suggère ainsi qu'un même ensemble à patio puisse abriter deux familles nucléaires (correspondant à une famille étendue, d'une petite dizaine d'individus, formée de trois générations différentes : celle des parents qui ont fondé l'unité domestique, celle de leurs enfants qui l'ont développé au moment de leur mariage ainsi que celle des petits-enfants). Du point de vue archéologique, cette dynamique de l'unité domestique est toutefois difficile à illustrer, en raison de la multifonctionnalité des cellules de l'unité domestique qui ne favorise pas la distinction du registre archéologique entre les structures (*ibid.* : 77).

38 Qu'il eut existé des unités domestiques (familles) au statut plus élevé que d'autres, c'est ce que semble signifier les recherches sur l'habitat préhispanique tardif du Haut Mantaro, qui signalent l'existence de résidences élitaires au sein des grandes agglomérations. Ces résidences correspondaient aux ensembles à patio les mieux bâtis et les plus étendus, avec aussi le plus grand nombre de cellules (DeMarrais, 2001). C'est, en effet, dans les sols de piétinement de ces ensembles que l'on trouve les restes des meilleures pièces de viande, plus d'ornements en métal et en coquillage, ainsi que des indices d'une plus grande consommation de maïs, que dans d'autres groupes d'habitations, moins étendus et moins structurés (voir Hastorf, 2001). Les chercheurs de l'UMARP supposent que les grands ensembles à patio étaient le théâtre de fêtes lors desquelles les parentèles dirigeantes légitimaient leur prestige social via la réciprocité symbolique, comme cela se fait encore souvent dans les Andes. Cependant, tout porte à penser que ces parentèles « favorisées » possédaient le même mode de vie paysan que le reste de la communauté et qu'ils ne formaient donc pas une classe sociale à part (Earle, 1997 ; Hastorf, 2001).

Pour approfondir, cette problématique, prenons l'exemple de la communauté de Wirabamba (Cotabambas, Apurimac) qui a été étudiée par Valderrama et Escalante (1976) dans les années soixante-dix. Ces derniers remarquent, en effet, que dans cette communauté d'éleveurs au mode de vie traditionnel, les chefs des *ayllu* possèdent une unité domestique plus grande et dotée d'un patio plus vaste que celles de familles communes. D'après Valderrama et Escalante, ces grands patios sont destinés à la réalisation de cérémonies élaborées qui réunissent l'ensemble des membres de la communauté. En tant qu'organisateur des festivités, les chefs décident du rythme des activités de la communauté et marquent donc ainsi leur autorité.

centaine de structures circulaires que compte l'agglomération (voir Fig. 7.1, p. 271). Faut-il penser que ces habitations étaient les maisons d'individus possédant un certain statut dans la communauté ? A ce sujet, Cobo (1964[1653] : 198) remarque, en effet, qu'« *habituellement les maisons des caciques sont plus somptueuses que celles des autres habitants* ». Il précise aussi que « *la différence réside surtout dans la taille et la qualité de la matière première mise en œuvre, car toutes les maisons possèdent le même plan au sol [circulaire] et que la maison du cacique ne possède pas plus de pièces [que les autres]* »³⁹.

A l'inverse, on peut penser que les plus petites structures, celles de moins de trois mètres de diamètre notamment, n'ont pas dû, au vu de leur petite superficie, servir de logement, ni même de cuisine. Aurait-il pu s'agir de sortes d'annexes domestiques, de réserve ? Comme le montrent les exemples ethnographiques (Houdart dans Lavallée et Julien, 1973) et certains cas archéologiques (comme dans les villages de la région Intersalar, par exemple ; Lecoq, 1999 et 2001), les habitations d'un même village, bien que pour la plupart multifonctionnelles, n'étaient pas toutes destinées aux mêmes activités.

Les différences de diamètres des structures circulaires constituent certainement une bonne piste de recherche pour l'étude de l'unité domestique. Mais, en l'absence de données de fouilles, il nous est bien difficile de dépasser le stade de la remarque, d'autant plus que nous n'avons pas décelé de modèle de groupement spécifique des petites et/ou grandes structures circulaires dans les secteurs des agglomérations dont nous avons levés les plans. La réalisation de plus amples relevés eut été souhaitable pour approfondir la problématique relative à la définition de l'unité domestique et de la hiérarchisation potentielle d'habitations au sein des agglomérations.

SITES	VILLAR 1	MANDOR 1	QUCHAPATA (secteur 3)	MUÑAYUQ (secteur 4)	ANKAWACHANA	MACHU LLAQTA 2	MACHU LLAQTA 4	MACHU LLAQTA 7	GLOBAL
Nbre de SC mesurés	33	83	41	43	26	19	31	47	319
Diamètre moyen (en m)	4.4	4.6	3.9	4.7	4.7	5.2	5.4	4.9	4.7
Diam. Max	5.8	8	5.5	7.1	6.0	7.2	7.0	7.0	8
Diam. Min	3.0	1.9	2.3	2.5	4.0	3.9	3.4	2.4	2
Diam. (écart-type)	0.8	1.0	0.8	1.1	0.5	0.9	1.0	1.0	0.9
Diam. >= 6M (Nbre et %)	0	4 (5%)	0	7 (16%)	0	4 (21%)	10 (32%)	4 (9%)	25 (8%)
Diam. <= 3M (Nbre et %)	3 (9%)	8 (10%)	6 (15%)	1 (0.02%)	0	0	0	1 (2%)	21 (7%)

Tableau 7.9- Mesures des structures circulaires de huit sites d'habitat du CMVA

7.1.7.2.3- Des quartiers au sein des établissements

Il est courant que les plus grands établissements soient structurés en quartiers. Ces derniers se distinguent par leur agencement topographique et parfois aussi par des aménagements architecturaux complémentaires. Rappelons, qu'au sein du complexe résidentiel des hauteurs de

39 L'extrait original qui est reproduit ici est le suivant : « *hallamos esta diferencia comúnmente: que las casas de los señores y caciques son algo más suntuosas que las de los particulares, no tanto en la labor y traza, cuanto en el tamaño y calidad de materiales; que en lo que es la forma y arte de la planta, todas guardan la misma, sin que de ordinario lleve más piezas la del señor que la del vasallo. Excepto, pues, las casas de caciques, todas las de los otros son tan humildes y de tan ruin traza y fabrica, que más se deben llamar chozas y cabañas que casas; y así, porque no las juzgamos por dignas de tal nombre, de ordinario las llamamos buhíos (nombre de las casas pajizas que usaban los indios de la isla Española).* » Cobo (1964[1653] : 198). La traduction est nôtre.

Waskatay (SN°65-70), le quartier central (Muñayuq) est circonscrit du reste de l'établissement par une tranchée et une petite muraille (voir Fig. 7.6 et 7.7, p. 279 et 290) et qu'il recèle (dans son secteur 4) des habitations mieux bâties que celles du reste du complexe. Sur ce point, citons aussi le cas de l'établissement d'éperon de Quchapata (SN°37), où une vaste plateforme (de près d'un hectare) a été aménagée au cœur de l'ensemble résidentiel. Elle forme un secteur résidentiel indépendant où sont installées une cinquantaine d'habitations qui occupent ainsi une position singulière dans l'établissement (voir Fig. 7.3, p. 275).

Au total, six établissements (répartis dans l'ensemble de la région⁴⁰) présentent des vestiges de gros œuvres de terrassements qui ont été exécutés afin de structurer l'espace des sites résidentiels. Qu'ils soient circonscrits par des aménagements architecturaux ou qu'ils occupent une situation topographique proéminente, l'existence de quartiers (plus ou moins exclusifs) constitue, selon nous, le marqueur le plus explicite de l'importance sociopolitique de l'établissement correspondant. On pourrait en effet penser que ces quartiers étaient habités par des individus au statut spécifique au sein de la communauté, peut-être par les familles les plus anciennes. Du reste, soulignons que les gros travaux nécessaires à l'aménagement de ces secteurs ont dû être planifiés, ce qui contraste fortement avec la probable croissance par accréation de la grande majorité des ensembles d'habitations circulaires. On pourrait même supposer que ces types de travaux possédaient un caractère « public », impliquant la réunion et l'effort conjoint d'un nombre important de membres de la communauté, pourquoi pas sous l'égide d'un *kuraka*.

7.2- L'ESPACE VILLAGEOIS : Structure de l'Habitat

Suite à la description des principales caractéristiques des établissements résidentiels et de leurs implications sociales, nous passons maintenant à une échelle plus vaste ; nous nous intéressons au mode d'occupation du sol des sociétés qui peuplaient la région à l'époque préhispanique tardive. Pour cela, nous réalisons une étude de la structure de l'habitat, soit du « *mode de répartition des sites d'habitat sur un territoire donné* » (Bromberger dans Bonte et Izard, 2001[1991] : 317). Nous nous interrogeons, d'abord, sur les motifs de l'emplacement préférentiel des villages sur les hauteurs. Ensuite, nous constaterons l'existence de possibles réseaux d'habitat correspondant à des systèmes spécifiques d'occupation du sol.

40 Dans la zone 1, les établissements d'éperon des sites Villar 1 et Quchapata (SN°20 et 37), ainsi que l'établissement de contrefort du site de San Martin (SN°3). Dans la zone 3, l'établissement d'éperon du site de Ccarabamba 1 (SN°139). Dans la zone 4, les complexes résidentiels des hauteurs de Waskatay que nous avons décrit plus tôt, Iglesiachayuq et Piruruyuq-Chamilku (SN°61-62 et 65-70). Il n'est pas exclu que d'autres établissements se trouvant dans un piètre état de conservation et/ou dans une végétation dense aient été aménagés de la sorte.

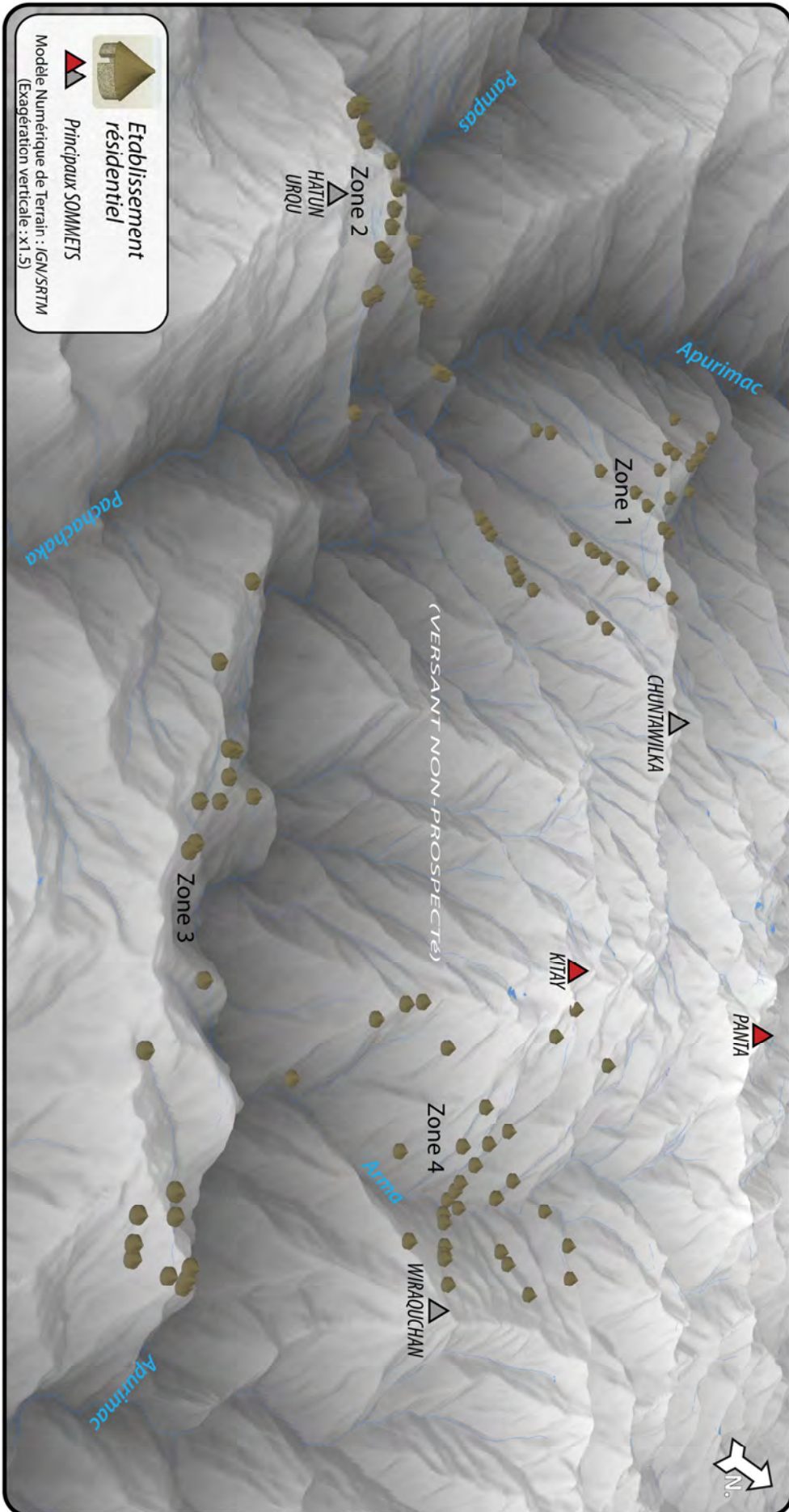


Figure 7.11- Implantation de l'habitat préhispanique tardif dans le CMVA

7.2.1- EMPLACEMENT PREFERENTIEL DES VILLAGES

7.2.1.1- La proéminence topographique

Qu'ils se situent sur les sommets, les contreforts ou les éperons latéraux, la plupart des établissements résidentiels sont installés sur les lignes de crêtes et, sur celles-ci, de façon préférentielle sur les buttes (Fig. 7.11, ci-dessous). De fait, tous les types d'établissements possèdent une proéminence topographique assez prononcée. Comme on peut le constater sur le tableau 7.10 (p. 298), tous les indices correspondants sont positifs⁴¹. Les sommets et les promontoires sont les sites les plus dominants dans le paysage. On trouve ensuite les contreforts et les éperons, aux valeurs assez variables (suivant si l'établissement est implanté sur une butte ou un replat), mais toujours positives. La recherche de site proéminent semble donc avoir été le critère primordial pour l'implantation de l'habitat ; comment l'expliquer ?

7.2.1.2- L'établissement sur les hauteurs : explications traditionnelles

L'implantation de l'habitat sur les hauteurs n'est pas une spécificité de la région. Les exemples de ce mode d'occupation du sol sont très nombreux dans les Andes centrales (voir entre autres, Meddens et Vivanco, 2002-2005 ; Stanish, 2003 ; Covey, 2008a).

Au 16^{ème} siècle, les visiteurs espagnols ont été les premiers à relever la présence de nombreux villages sur les hauteurs. Ils l'expliquaient généralement par le climat d'insécurité qui régnait dans les Andes avant l'avènement du *Tawantinsuyu* (Cieza, 1946[1553] ; Guaman Poma, 1615). Dès lors, s'est développée l'idée, encore assez courante dans la littérature sur l'époque préhispanique tardive, que les villages étaient établis sur les hauteurs afin d'en restreindre l'accès. En effet, cette situation topographique leur conférait une position « défendable », à l'abri des raids belliqueux des groupes voisins en quête de produits agricoles et de femmes (Rowe, 1946 : 274 ; Arkush, 2006). Nombre de villages de l'Intermédiaire Récent sont circonscrits par des systèmes de murs d'enceinte et de tranchées, s'assimilant tout à fait aux *pukara* (décrits notamment par Cieza, 1946[1553] : 5, 75 et 412). De fait, ce type d'aménagements architecturaux est souvent interprété comme un solide marqueur archéologique de la dimension sécuritaire de l'habitat sur les hauteurs et de la fragmentation politique du paysage social de l'Intermédiaire Récent (Parsons *et al.*, 2000 ; Arkush, 2009).

Récemment, des explications alternatives ont été proposées (Bauer et Kellet, 2010). Elles relèvent d'une perspective écologique. Il a ainsi été soutenu que l'implantation sur les hauteurs ne répondait pas uniquement à la recherche de sécurité, mais qu'elle traduisait aussi un changement de mode de vie. Celui-ci serait caractérisé par l'expansion des finages aux zones d'altitude, se traduisant par le passage d'une économie centrée sur l'exploitation agricole intensive des fonds

41 Rappelons que l'indice de « proéminence topographique » est le résultat de la soustraction de l'altitude moyenne de l'aire du site considéré (et de ses environs dans un rayon de 200m) à l'altitude de son point culminant. Plus la valeur de l'indice est élevée, plus le relief (positif) est prononcé (Parcero-Oubiña et Fabrega Alvarez, 2006 : 77).

de vallée à une économie mixte agro-pastorale. Dès lors, l'économie ne repose donc plus seulement sur l'exploitation des contrées agricoles de l'étage quechua, mais aussi sur l'utilisation des zones d'altitude de l'étage *suni* pour la culture de tubercules et peut-être même de céréales grâce au réchauffement climatique expérimenté au début du second millénaire (voir *supra*, 1.2.4.2).

7.2.1.3- L'établissement sur les hauteurs dans le CMVA

Avec son habitat sur les crêtes et les sommets, le CMVA constitue un contexte privilégié pour l'étude de la problématique relative au mode d'occupation du sol de l'époque préhispanique tardive. Remarquons, tout d'abord, qu'aucun site ne présente de vestiges d'aménagements défensifs, tels que des murailles et des fossés⁴², si bien que l'explication sécuritaire ne peut pas, ici, être étayée par des indices matériels. Ce mode d'occupation du sol s'explique, en revanche, très bien d'un point de vue écologique. Nous dressons, ci-dessous, une série de critères (assez évidents) qui vont dans ce sens:

- Tout d'abord, il faut rappeler que, d'un point de vue géodynamique, les crêtes constituent les terrains les plus stables et donc les plus adaptés pour l'implantation de l'habitat dans cette région où le glissement des terrains en pente est courant lors de la puissante saison des pluies.
- Comme il s'agit des terrains les plus plats, les crêtes forment aussi les axes de circulation les plus aisés pour parcourir la région. C'est d'ailleurs sur celles-ci qu'on trouve les sentiers les plus empruntés aujourd'hui afin de parcourir les versants (et même si l'habitat actuel ne s'y trouve plus).
- Les crêtes sont les lieux qui bénéficient de l'ensoleillement maximum au cours de la journée, ce qui n'est pas négligeable lorsqu'on habite à plus de 3000 m d'altitude. La proéminence topographique offre aussi un vaste panorama sur les environs. Cette situation donne d'ailleurs lieu à l'intervisibilité entre la plupart des villages de la vallée, du moins, entre les plus importants (voir *infra*, 8.1.2.3.2). Elle permet également aux villageois de contrôler, depuis leur résidence, les activités et les mouvements des personnes et des troupeaux, etc.
- Du point de vue de l'économie paysanne, cette position sur les crêtes bénéficie de qualités sitologiques certaines. D'une part, elle permet de contrôler les deux versants latéraux et d'y aménager des espaces agricoles sur les terrains les moins pentus⁴³. D'autre part, l'eau qui s'écoule abondamment par les *quebradas* adjacentes n'est qu'à rarement plus d'un kilomètre (voir *supra*, tableaux 7.2, 7.4–7.8 : « distance à l'eau »), ce qui constitue une distance raisonnable dans le contexte andin, d'autant plus qu'il est aisé de drainer l'eau jusqu'aux crêtes suivant l'aménagement de canaux à flancs de versant (du moins dans le cas des éperons latéraux).

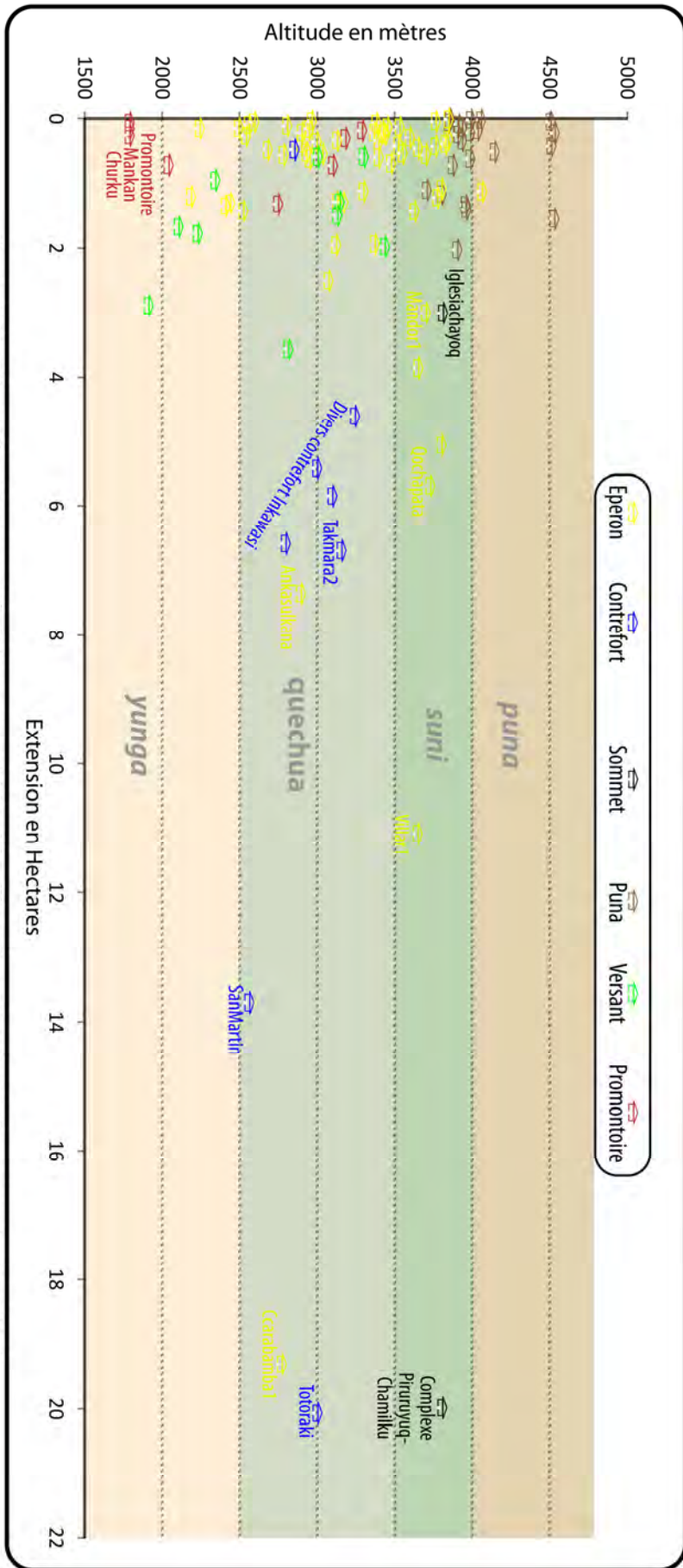
42 A l'exception de peut-être Muñayuq (SN°66), mais il s'agit là d'un seul quartier appartenant à un vaste complexe résidentiel, dont les autres quartiers ne sont pas aménagés de la sorte (voir *supra*, 7.1.3.1.2).

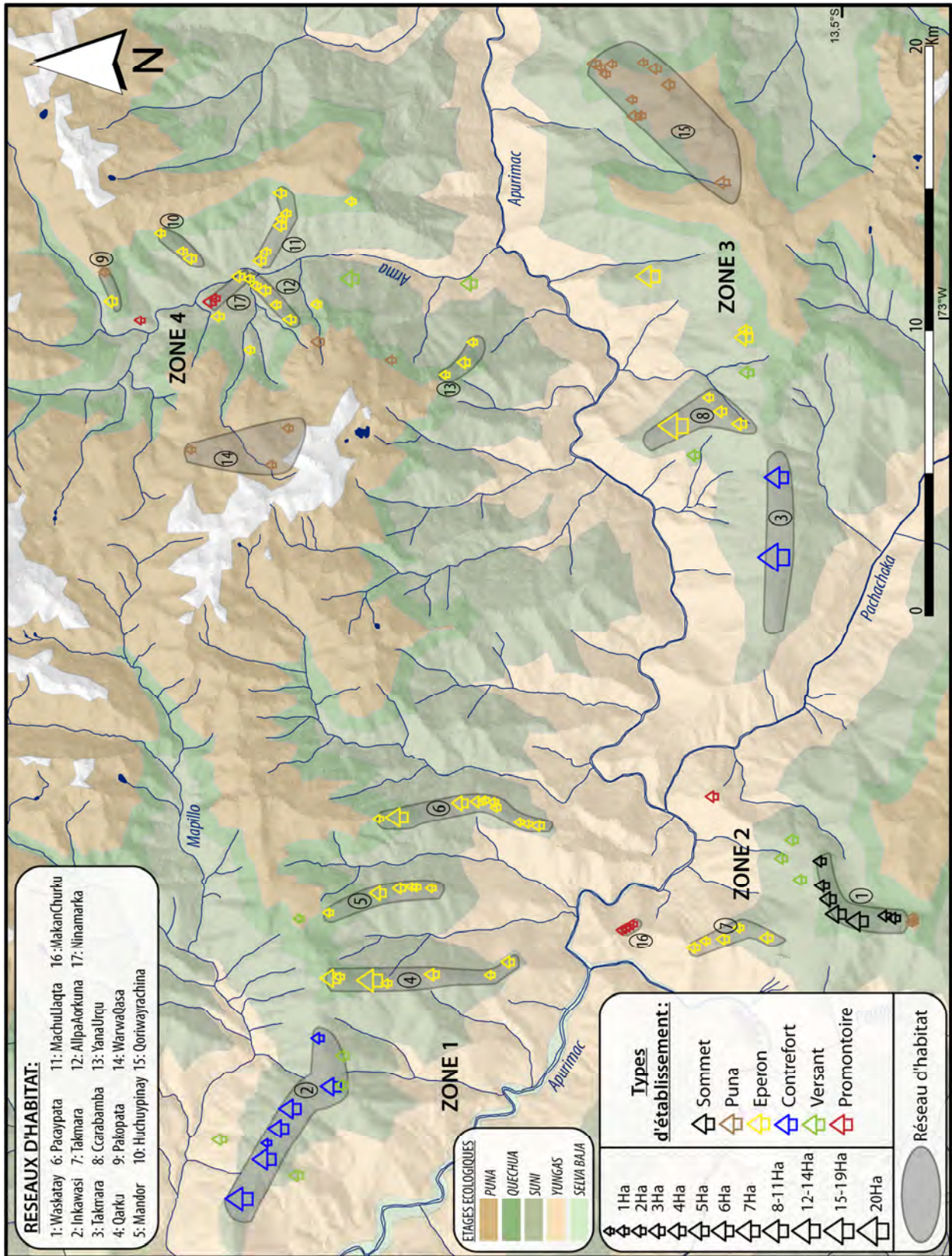
43 On pourrait penser que l'exposition différentielle des deux versants, à l'est et à l'ouest, donne lieu à des conditions microclimatiques distinctes, impliquant peut-être une certaine complémentarité de leurs qualités agricoles. Cette hypothèse reste toutefois à démontrer.

En somme, il nous semble que cette série de critères constitue une argumentation solide de la finalité écologique de l'établissement de l'habitat sur les hauteurs, même s'il ne faudrait pas ignorer les dimensions sociopolitiques et culturelles potentielles de ce mode d'occupation de l'espace. Nous reviendrons d'ailleurs plus tard sur ces aspects de la spatialité préhispanique du CMVA, après avoir examiné de façon approfondie les systèmes d'occupation du sol et ses implications écologiques et sociales.

7.2.2- RESAUX D'HABITATS ET SYSTEME D'OCCUPATION DU SOL

Avec un habitat dispersé, entre 1800 et plus de 4000 m d'altitude, dans tous les étages écologiques du CMVA (voir la Figure. 7.10, ci-dessous, et le Tableau 7.10, p. 298), le mode d'occupation du sol préhispanique tardif peut être qualifié « d'extensif ». Cela dit, l'examen de la répartition des sites d'habitat sur la carte archéologique indique l'existence de groupes d'établissements selon leur emplacement géographique. Or, si l'on admet que l'ensemble des villages était occupé de façon plus ou moins synchrone, ce groupement géographique des sites (proposé sur la carte 7.1, ci-dessous) pourrait traduire l'existence de « réseaux d'habitat » (Djindjian, 1992) que nous décrivons ci-dessous. Les deux formes de réseaux d'habitat les plus courants et les mieux définis correspondent à l'occupation des éperons latéraux et à celle des contreforts.





Carte 7.1 - Types d'établissements villageois et Réseaux d'habitat du CMVA

7.2.2.1- Les réseaux d'habitat des éperons latéraux

(Réseaux d'habitat n° 4-13 sur la carte 7.1)

L'implantation préhispanique sur les éperons latéraux des versants de la vallée de l'Apurimac est non seulement systématique, mais possède aussi une structure particulièrement homogène (Fig. 7.10). Celle-ci se caractérise par la présence d'une série de sites d'habitat (entre cinq et neuf) dispersés sur la crête, entre 2200 et 3900 mètres d'altitude. La distribution « segmentaire » de l'habitat au long des éperons, qui forment de véritables matrices inter-écologiques sur les versants de la vallée de l'Apurimac, donne à penser que ce type de structure de l'habitat était lié à l'articulation de la « micro-verticalité » (voir *supra*, 1.3.3).

Au vu de la répartition spatiale des sites (Carte 7.1), on ne peut s'empêcher de penser que ces segments pouvaient former des réseaux d'habitat plus ou moins individualisés. Cette configuration permettait à leurs habitants d'être autonomes du point de vue de la subsistance qui était assurée par l'extension du réseau d'habitat à plusieurs étages écologiques complémentaires.

L'autre argument de poids qui nous fait supposer que ces réseaux de sites pouvaient former des groupes indépendants est qu'ils sont tous structurés de façon analogue, à travers l'existence d'une relation hiérarchique entre les établissements d'un même éperon, représentée sur la figure 7.12.

Cette structure « segmentaire » de l'habitat sur les crêtes est caractéristique des sept éperons qui ont été prospectés : les trois éperons (Qarku, Mandor et Chuntawilka) de la partie orientale de la zone 1, l'éperon de Takmara dans la zone 2, celui de Ccarabamba dans la zone 3 et les deux éperons, Machu Llaqta et Allpaorkuna qui se font face dans la vallée d'Arma (zone 4)⁴⁴.

Comme le montrent la figure 7.12 et le tableau 7.11, il existe toutefois une certaine variabilité de la structure de l'habitat, selon les éperons. Tout d'abord, parce qu'ils ne sont pas tous aussi densément occupés ; la superficie totale des établissements par éperon varie beaucoup (entre deux et vingt-trois hectares) et l'habitat est plus ou moins fragmenté (entre quatre et neuf établissements). Ensuite, car on remarque que l'extension verticale des réseaux est plus ou moins étendue (entre 1500 et un peu moins de 1000 m de dénivelé)⁴⁵. A une exception près, les réseaux d'habitat s'étendent sur deux étages écologiques.

L'occupation de la plupart des éperons est concentrée dans les étages *suni* et quechua. L'établissement résidentiel principal, du moins le plus étendu, se trouve souvent localisé à l'étage *suni*, soit dans la partie haute des zones de production agricole et non-loin des pâturages où il est commun de trouver des vestiges d'enclos abandonnés.

44 A cette liste, on pourrait ajouter les éperons de Llaullipata-Ullaspata dans la zone 2, d'Ankasulkana dans la zone 3, ainsi que ceux de Pakupata, Huchuy Pinay et Yanaurqu dans la zone 4. Mais, comme ces éperons n'ont pas toujours été prospectés de façon exhaustive, nous ne les avons pas intégrés à l'étude comparative. Toutefois, il est possible de se rendre compte sur la carte 7.1 que leur occupation prend également la forme de réseaux segmentaires plus ou moins développés.

45 En réalité, il semble que les réseaux soient aussi étendus que la topographie le permette. A ce propos, rappelons que les zones d'altitudes ont été bien prospectées, ce qui n'a pas toujours été le cas des sections basses des éperons. Mais, compte tenu du relief souvent très accidenté des *yunga*, on peut penser que si des établissements s'y trouvent, ceux-ci doivent être très modestes.

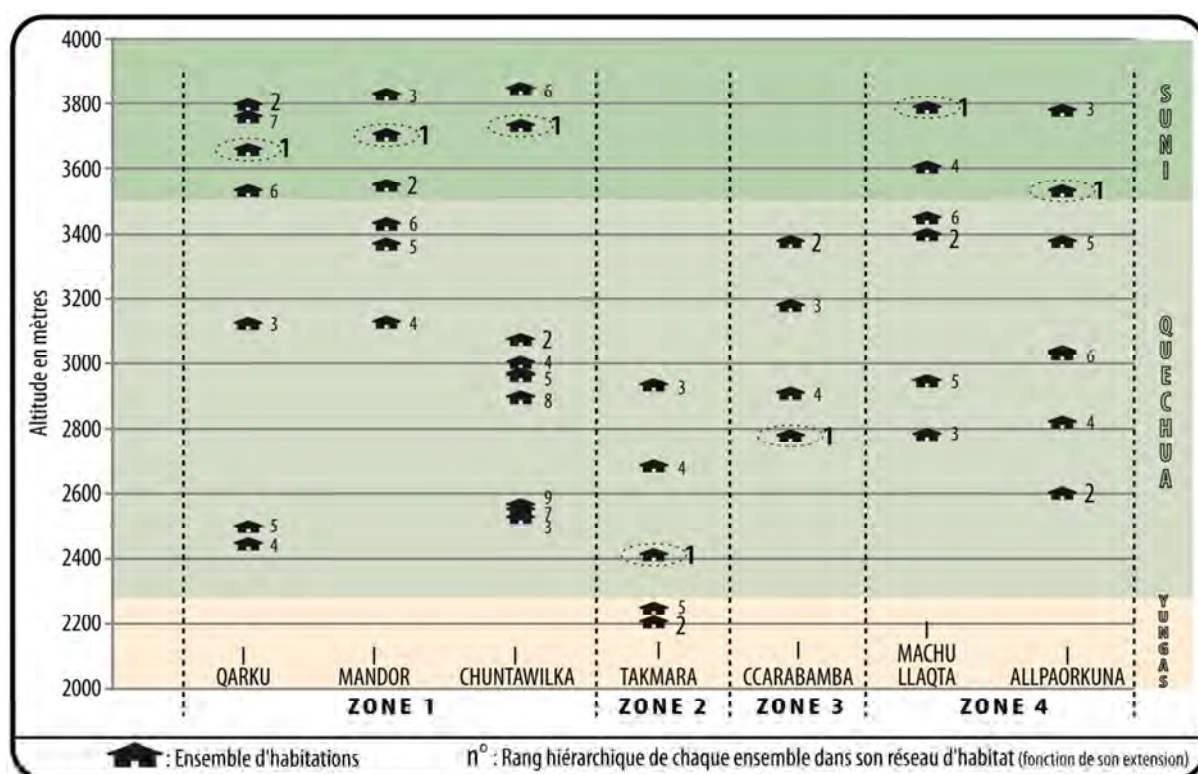


Figure 7.12- Les réseaux d'habitat sur les éperons latéraux

	QARKU		MANDOR		CHUNTA- WILKA		TAKMARA		CCARA- BAMBA		MACHU LLAQTA		ALLPA- ORKUNA	
	Nbre	Sup.	Nbre	Sup.	Nbre	Sup.	Nbre	Sup.	Nbre	Sup.	Nbre	Sup.	Nbre	Sup.
Nombre et Superficie														
PUNA														
SUNI	4	16.3 Ha	3	3.9 Ha	1	5.7 Ha					2	1.5 Ha	2	1.6 Ha
QUECHUA	3	3.4 Ha	3	0.7 Ha	8	5.4 Ha	3	2.3 Ha	4	22.9 Ha	4	1.4 Ha	4	0.7 Ha
YUNGA							2	1.4 Ha						
GLOBAL	7	19.7 Ha	6	4.6 Ha	9	11.1 Ha	5	3.7 Ha	4	22.9 Ha	6	2.9 Ha	6	2.3 Ha
Infrastructures pastorales			Etablissement de puna avec enclos		Enclos isolés dans la puna						Enclos isolés dans la puna		Enclos isolés dans la puna	
Aménagements agricoles associés							Systèmes de terrasses de culture épars sur les versants adjacents		Grands systèmes de terrasses de culture sur les replats de part et d'autres de l'éperon					
Observations							Complexe résidentiel P-C, en amont et Complexe du promontoire Mankan Churku en aval							
Nbre : Nombres d'établissements résidentiels ; Sup. : Superficie totale de l'espace résidentiel														

Tableau 7.11- Systèmes d'occupation du sol sur les éperons latéraux (synthèse)

L'occupation de deux autres éperons, ceux de Takmara et Ccarabamba (réseaux d'habitat n° 7 et 8 sur la carte), est tournée vers des altitudes plus basses⁴⁶. Ces éperons sont ceux aux environs desquels

46 La zone 2 constitue un cas particulier. Rappelons que le sommet du massif est coiffé par le grand complexe résidentiel des hauteurs de Waskatay, établis aux alentours de 3700 m d'altitude.

les systèmes de terrasses de culture sont les plus développés. Dans le cas de la zone 2, la plus grande partie du versant Apurimac était revêtu de systèmes de terrasses agricoles. Dans la zone 3, deux replats, de part et d'autre du pied de l'éperon de Ccarabamba, forment, encore aujourd'hui, des espaces privilégiés pour l'agriculture de produits de climats chauds.

7.2.2.2- Les réseaux d'habitat des grands contreforts

(Réseaux d'habitat n° 2 et 3 sur la carte 7.1)

L'occupation des contreforts d'Inkawasi et Takmara se distingue d'abord par la nature des établissements résidentiels en présence. Rappelons qu'ils sont non seulement bien plus étendus que ceux des éperons, mais aussi généralement plus structurés (voir *supra*, 7.1.7.2). San Martin et Totoraki (SN°3 et 149) constituent des établissements résidentiels aux dimensions de beaucoup supérieures à celles des autres établissements de leur contrefort respectif. Mais comme ces derniers sont aussi, pour la plupart, assez étendus et possèdent aussi des indices de structuration de leur espace résidentiel, l'existence d'une structure hiérarchique n'apparaît pas aussi évidente que dans le cas des réseaux d'habitat des éperons.

Du point de vue géographique, l'essentiel des crêtes de ces contreforts se situe, entre 2500 et 3000 m d'altitude, au cœur du terroir céréalier de l'étage quechua. Aujourd'hui, les villages contemporains et les sites archéologiques se trouvent au milieu des champs. De plus, les espaces agricoles sont largement étendus, en aval, sur les versants où les *yunga* sont propices aux cultures plus spécialisées de climats chauds.

7.2.2.3- Autres groupes d'établissements

(Réseaux d'habitat n°14-17 sur la carte 7.1)

Hors des éperons et contreforts et mis à part les établissements qui forment le grand complexe résidentiel des sommets de Waskatay (réseaux d'habitat n° 1), il reste à examiner le cas des établissements de versants et de *puna*.

Les premiers sont petits, assez rares et généralement dispersés au milieu des espaces agricoles aménagés sur les versants, si bien qu'ils ne semblent pas s'inscrire dans un modèle spécifique de structure de l'habitat.

En revanche, l'occupation des régions de *puna* pourrait avoir été plus organisée. Le groupe d'établissements installés sur les versants du massif de Qoriwayrachina, dans la partie orientale de la zone 3, est le plus développé (réseau d'habitat n° 15). Il est formé d'une douzaine de sites où l'on trouve quelques habitations éparses associées à un nombre assez important de grands enclos (voir tableau 7.6, p. 292). Ces petits établissements sont dispersés, sans ordre ni structure apparents, sur les versants du massif et dans la vallée en auge de Lirio adjacente. Leur insertion dans le paysage de *puna* et la présence des enclos laissent à penser qu'on ait ici à faire à un groupe de sites spécifiques associé aux activités pastorales.

Notons que les trois établissements du haut versant ouest de la vallée d'Arma (réseaux d'habitat n° 14) auraient pu constituer un groupe analogue.

7.2.2.3- Commentaires concernant la nature des réseaux d'habitat

La proximité des sites, leur emplacement géographique sur les unités physiographiques, ainsi que leurs faciès architecturaux nous ont amené à supposer l'existence de réseaux d'habitat (représentés sur la carte 7.1 et décrit ci-dessus). Au cours de ces descriptions, nous avons démontré que ces réseaux formaient des systèmes d'occupation du sol tout à fait cohérents d'un point de vue de l'écologie agro-pastorale andine. Il est donc tentant de penser que ces réseaux étaient des territoires paysans (plus ou moins individualisés), composés d'un ensemble d'établissements résidentiels (le réseau d'habitat) et de son finage⁴⁷ (l'unité physiographique occupée). Par conséquent, tout porte à croire que ces réseaux d'habitat formaient la structure de base de l'espace paysan, hypothèse que nous allons développer dans la troisième partie de ce chapitre.

7.3- L'ESPACE VILLAGEOIS : Economie, Territoire et Communauté

Jusqu'à maintenant, notre étude, pour l'essentiel, consisté en la description et l'analyse archéologique de l'habitat et du mode d'occupation du sol des groupes sociaux qui peuplaient le CMVA à l'époque préhispanique tardive. Pour aller plus loin, il nous faut à présent envisager l'interprétation de ces données dans une perspective plus anthropologique.

Comme nous l'avons déjà expliqué (voir *supra*, chap. 5), la nature des vestiges architecturaux ne laisse aucun doute sur l'identité paysanne des groupes sociaux qui peuplaient la région. Mais il subsiste de nombreuses questions relatives à leur mode de vie et notamment à leur organisation économique et territoriale. Nous allons tenter d'élucider ces questions sur la base de nos données archéologiques, à commencer par le thème de l'économie dont les modes d'occupation du sol sont considérés comme un bon indicateur archéologique (Parsons *et al.*, 2000).

7.3.1- ECONOMIE(S) PAYSANNE(S)

La forte densité de l'établissement aux étages écologiques *suní* et surtout quechua reflète le caractère essentiellement agricole de l'économie paysanne préhispanique du CMVA. Cela dit, la nature des systèmes d'occupation du sol suggère la coexistence de trois modèles d'organisation socio-économique dans la vallée. Les deux premiers, à la structure de l'habitat et à la configuration spatiale bien définies, correspondent à l'occupation des éperons et des contreforts ; ces deux systèmes sont associés à un mode de vie paysan où l'agriculture constituait apparemment l'activité économique centrale. Quant au troisième système, il correspond à des

47 Ce mot ancien est rarement utilisé. « Il se réfère à une aire délimitée appropriée et exploitée par une communauté paysanne. [C'est-à-dire] le territoire sur lequel un groupe rural, une communauté de paysans, s'est installé, pour le défricher et le cultiver, sur lequel il exerce des droits agraires ». On réserve la notion de "terroir" pour désigner une étendue de terrain présentant certains caractères qui l'individualisent au point de vue agronomique. » (Levy et Lussault, 2003 : 363).

groupes de petits établissements de *puna* dont les habitants se consacraient plus vraisemblablement à l'élevage de camélidés.

7.3.1.1- Economie de subsistance agro-pastorale sur les éperons latéraux de la vallée de l'Apurimac

Caractérisés par leur verticalité étendue à plusieurs étages écologiques, les réseaux d'habitat implantés sur les éperons latéraux bénéficiaient de l'ensemble des ressources que pouvait offrir la vallée de l'Apurimac. Les paysans avaient ainsi accès à tous les étages écologiques, en à peine une demie journée de marche. Ils disposaient donc d'un finage des plus variés, ce qui leur permettait, en théorie, d'assurer leur subsistance de façon autonome.

On notera que les vestiges d'aménagements agricoles sont assez rares sur les éperons, en particulier dans la cordillère de Vilcabamba⁴⁸. Dans cette cordillère abrupte, aux versants très inclinés, les systèmes de terrasses ne se sont peut-être pas conservés, du fait de l'érosion. Mais, il n'est pas exclu que ces versants n'aient jamais été aménagés et qu'ils aient été mis en culture sans grands travaux de terrassements préalables, comme c'est le cas aujourd'hui⁴⁹.

Comme nous l'avons déjà signalé, l'occupation du sol de la plupart des éperons s'étend aux étages *suní* et quechua, ce qui est une combinaison de finage assez courante dans les Andes centrales (voir Yamamoto, 1985 et Mayer, 1985 : 66, notamment). Ce mode d'occupation du sol est typique des économies de subsistance paysannes basées sur l'association de l'agriculture vivrière et du pastoralisme. Comme l'explique Yamamoto à partir d'exemples ethnographiques tirés de la cordillère orientale, ce type d'économie mixte repose, en grande partie, sur la culture pluviale des zones situées au-dessus de 3000 mètres d'altitude. C'est dans ces zones que sont cultivés les tubercules (pomme de terre, *oca*, *olluco*, etc.) qui, comme cela a été démontré ailleurs (Murra, 1983[1978] ; Hastorf, 1993), formaient la base du régime alimentaire paysan de l'époque préhispanique tardive. Yamamoto montre aussi que cette forme d'agriculture est souvent pratiquée en parallèle avec des activités pastorales réalisées non-loin en amont⁵⁰. Pour revenir à notre étude, remarquons que la présence d'enclos, dispersés sur les hauteurs des éperons, semble attester d'une certaine activité pastorale. Cependant, leur petit nombre laisse à penser que l'élevage n'occupait qu'une place annexe dans le mode de vie des habitants des éperons. D'ailleurs, il faut se demander si l'élevage était une activité à part entière ou si les enclos n'étaient pas plutôt destinés à réunir des troupeaux de passage, ou encore s'ils n'abritaient pas qu'un nombre réduit de têtes de bétails destinées à la boucherie.

Enfin, il faut ajouter, qu'avec l'extension des systèmes d'établissements sous les 3000 m d'altitude, il est vraisemblable que la culture céréalière (voire aussi de produits de climat chaud

48 Nous n'avons prospecté que très peu de versants. De plus, les forêts qui couvrent les versants de la cordillère de Vilcabamba limitent beaucoup l'exploitation de photos aériennes pour l'identification indirecte des aménagements du terrain.

49 Aujourd'hui, il est courant que les versants des éperons de la cordillère de Vilcabamba soient cultivés par essartage et sans aménagement préalable du terrain. La grande humidité atmosphérique qui règne dans la région suffit, en effet, à la croissance du maïs sans irrigation.

50 Dans son article, Yamamoto (1985) montre bien les mécanismes complémentaires liant l'agriculture à l'élevage. Il explique par exemple comment les troupeaux de lamas sont déplacés saisonnièrement depuis les zones de *puna* vers les étages *suní* et quechua afin de s'alimenter des friches laissées dans les champs après leur récolte. Les excréments des troupeaux les fertilisent.

sur la section basse des éperons) venait compléter l'économie paysanne des éperons latéraux de la vallée de l'Apurimac.

Cette combinaison de trois, voire quatre, terroirs (pastoralisme, culture pluviale de tubercules, culture céréalière et peut-être aussi de produits complémentaires, comme la coca et les fruits) dans un même territoire aux facettes écologiques contiguës est suffisamment rare dans les Andes pour être soulignée. Rappelons qu'elle constitue le principal attrait des vallées interandines pour la paysannerie (Brush, 1977).

7.3.1.2- Exploitation agricole des zones de moyenne et basse altitude des contreforts d'Inkawasi et Takmara

Il est probable que l'occupation des contreforts était associée à une économie différente de celle des éperons latéraux. D'abord, il faut signaler qu'on n'y trouve aucune trace d'activité pastorale, ce qui n'est guère surprenant ; rappelons, en effet, que l'occupation est concentrée, aux alentours de 3000 m, au cœur des terroirs céréaliers de l'étage *quechua*, avec un accès direct aux *yunga* des bas versants. Aujourd'hui, l'ensemble de ces espaces est mis en culture ; la plupart des infrastructures agricoles remontent probablement à l'époque préhispanique (voir *supra*, 5.4.1.4). On y produit une grande variété de céréales, de fruits, de légumes, etc. L'irrigation des champs et des terrasses est importante ; elle est même indispensable pour la culture des bas-versants. Or, les contreforts sont les unités physiographiques les moins bien drainées de la région (voir *supra*, 1.2.2). Le canal qui suit la crête des contreforts devait donc jouer, comme aujourd'hui, un rôle fondamental à l'époque préhispanique tardive. Il alimentait en eau domestique l'ensemble des établissements résidentiels installés sur la crête et permettait également l'irrigation des versants. On peut penser, par conséquent, que les vestiges de ces canaux constituent le meilleur témoignage de la cohésion sociale des établissements de contrefort. L'importance socio-territoriale des systèmes d'irrigation n'est, en effet, plus à démontrer dans les Andes (Gelles, 1957 ; Ossio, 1978 ; Brown, 1998).

7.3.1.3- Economie pastorale des groupes d'habitat implantés dans les régions d'altitude

En l'absence de grands établissements résidentiels dans la *puna*, on pourrait penser que le pastoralisme ne jouait qu'un rôle secondaire dans le CMVA où les pâturages d'altitude ne sont, d'ailleurs, pas très étendus et surtout assez dispersés (voir *supra*, chap. 1). Dans ce contexte, l'existence de deux groupes d'établissements, à priori, associés de manière spécifique aux activités pastorales requiert un commentaire. Cette hypothèse soulève notamment la question de l'articulation de ces groupes d'habitat aux autres territoires paysans. Les pasteurs formaient-ils une communauté indépendante, où appartenaient-ils à une macro-communauté dont la plupart des membres se consacraient à l'agriculture ? Cette question possède une double dimension : elle touche non seulement à la problématique concernant la nature des relations socio-économique entre pasteurs et agriculteurs, mais aussi à celle relative à la cohabitation de deux mondes culturels. D'après les informations ethnographiques, le mode de vie des pasteurs était distinct de celui des agriculteurs : le mode de résidence, la structure sociale, les activités et leur calendrier (voir Parsons *et al.*, 2000, pour une synthèse), ainsi que la cosmologie et les rituels associés

(Flores, 1977 ; Lecoq, 2001) sont autant de différences fondamentales. Cette bipartition du monde paysan andin est, d'ailleurs, illustrée dans les mythes d'origine qui expriment, souvent de façon très explicite, les relations d'opposition et de complémentarité entre *Ilaqtaruna* et *punaruna* (Duviols, 1973 et Taylor, 1980).

Vu leur petit nombre et leur dispersion, il est probable que les trois établissements des hauteurs du versant ouest de la vallée d'Arma (réseau d'habitat n°15 sur la carte 7.1), étaient intégrés à une forme d'économie agro-pastorale comparable à celle que nous avons décrite dans le contexte de la micro-verticalité des éperons latéraux.

La situation du groupe d'établissements de Qoriwayrachina (réseau d'habitat n°14) paraît différente. D'une part, parce que ce groupe est plus étendu et compte plus de sites et d'autre part, car nous n'avons pas identifié de grands établissements dans les environs (à l'exception peut-être du site de Kiuñalla (SN°101), à proximité du village actuel). Il subsiste donc deux hypothèses : soit le groupe de Qoriwayrachina formait une petite communauté indépendante, ce qui paraît peu probable compte tenu de l'existence de moins d'une cinquantaine de structures circulaires au total⁵¹, soit cette « petite communauté » de pasteurs entretenait une relation de complémentarité avec des agriculteurs. Compte tenu de l'absence de vestige de grands sites d'habitat dans les environs, on pourrait supposer que le groupe Qoriwayrachina était une composante territoriale de l'occupation préhispanique de l'ensemble du versant correspondant à la zone 3 où il n'existe, du reste, aucune trace d'activité pastorale parmi les paysages agricoles de la partie occidentale de cette zone. Cette hypothèse demanderait néanmoins à être examinée sous l'angle ethnohistorique, afin de mieux comprendre les modalités de l'intégration des petits groupes de pasteurs aux communautés paysannes de cette région agricole. Pour terminer sur ce point, il faut aussi signaler que ce groupe de petits établissements pastoraux pourrait être postérieur et, comme nous le discuterons plus loin, peut-être associé au domaine inka de Choqek'iraw, ou encore d'époque hispanique.

7.3.2- TERRITORIALITE PAYSANNE

Dans les dernières pages, nous avons tenté de développer des hypothèses sur l'organisation de l'espace paysan, en termes d'établissements archéologiques et des réseaux qu'ils forment en fonction de leur répartition géographique. Cet essai préliminaire sur la territorialité paysanne préhispanique repose sur une perspective essentiellement socio-économique qui s'est finalement traduite dans l'interprétation des systèmes d'occupation du sol en termes d'économie paysanne.

51 Les sites identifiés totalisent trente-et-une structures circulaires. Dans cette région d'altitude, où les vestiges sont plutôt bien préservés et où l'occupation actuelle est plutôt rare, on peut penser que le nombre de structures à l'époque préhispanique ne devait pas être beaucoup plus élevé.

Suivant cette hypothèse, les réseaux d'habitat et leur finage théorique constituaient les territoires de communautés villageoises⁵² plus ou moins indépendantes du point de vue de la subsistance, mais sans doute aussi imbriquées dans des entités sociales plus vastes (Platt, 1978). Pour prolonger cette réflexion, il apparaît important d'examiner quelle vision on peut se faire des communautés paysannes à partir de l'interprétation des données archéologiques : quelle pouvait-être leur dimension ? Quel était leur mode de résidence ? Comment pouvaient-elles être structurées socialement ?

7.3.2.1- Aperçu démographique

Pour répondre à ces interrogations, un point de départ naturel est de se représenter l'échelle, non seulement spatiale, mais aussi humaine, des populations concernées. En l'absence de recensement colonial (voir *supra*, 2.2), nous ne possédons, pour cela, d'autre recours que de nous risquer à des estimations démographiques qui nous permettent de disposer d'une vision approximative des populations des principaux groupes d'habitat que nous avons tenté de distinguer.

Les estimations sont exposées dans le tableau 7.12. Elles reposent fondamentalement sur la superficie des espaces résidentiels. Elles ont été calculées sur la base de la densité moyenne de structures circulaires par type d'établissements ; pour cela, nous nous sommes reportés aux valeurs des secteurs relevés, comme références⁵³. En admettant l'hypothèse que l'unité domestique constituait la résidence familiale (Lavallée et Julien, 1973 ; Earle *et al.*, 1987), nous avons cherché à déterminer le nombre approximatif d'unités domestiques afin d'en déduire le nombre de familles. Pour cela, nous avons considéré que l'unité domestique devait être formée en moyenne de deux structures circulaires. En l'absence de grands ensembles à patio dans la zone d'étude, ce chiffre nous a paru le plus raisonnable⁵⁴. Pour éviter les problèmes liés à la

52 L'usage du terme « communauté » nous a paru ici le plus neutre pour nous référer à des ensembles de familles étendues qui partageaient un même « territoire » où elles habitaient et qu'elles exploitaient de façon collective ou du moins concertée. Ces familles formaient ainsi probablement des groupes d'entraide pour la subsistance (à ce propos, voir la conception d'Isbell (2005[1978]) de l'*ayllu*). Nous avons préféré éviter l'emploi du terme *ayllu* ; d'une part car, comme nous l'avons déjà noté, il n'existe aucune donnée ethnohistorique mentionnant les *ayllu* de notre zone d'étude, et d'autre part, car il s'agit d'une notion polysémique qui demande donc un degré de contextualisation que nos données archéologiques ne permettent pas d'atteindre (Rowe, 1946 : 253 ; Molinié, 1986-87). Pour une revue critique de l'usage du concept de « communauté » dans les études andinistes, le lecteur peut se reporter au travail de Molinié (1978).

53 Pour les établissements d'éperon, où la densité des structures est assez variable dans les secteurs relevés, nous avons réalisé une moyenne. Concernant les établissements de contrefort, dont aucun secteur n'a été relevé en raison de leur mauvais état de conservation, nous avons considéré une valeur de cinquante structures à l'hectare, soit un chiffre plus bas que celui des établissements d'éperon où les structures sont plus agglutinées en raison du terrain escarpé. Pour les établissements de sommet, nous nous sommes référés à la densité du secteur 4 de Muñayuq (SN°66) dont nous avons dressé un plan.

54 Dans les établissements de la région *Asto* où les habitations sont fortement agglutinées et où les ensembles à patio sont très développés, Lavallée et Julien (1973) ont considéré un chiffre moyen de trois structures par unité domestique. A Jauja, la densité moyenne de structures par unité domestique, dans les trois établissements les plus développés, est de l'ordre de deux (Earle *et al.*, 1987).

détermination du nombre d'individus par famille nucléaire⁵⁵, nous présentons les résultats en nombre approximatif de familles. Enfin, il faut signaler que nous considérons une fourchette de 60-100% qui reflète les inconnues relatives au taux d'occupation⁵⁶ des sites et au possible phénomène de « multi-résidence » (que nous expliquons plus bas).

ZONE	NOM	Types d'établissement	Ha	Densité (Structures circulaires par Hectare)	CALCUL (Ha*D)/2	ESTIMATIONS (Nombre de familles)	
						60%	100%
1	Inkawasi	Contrefort	40	50	(40*50)/2	600	1000
1	Qarku	Eperon	14	58	(14*58)/2	240	400
1	Mandor	Eperon	9	58	(9*58)/2	150	250
1	Chuntawilka	Eperon	12	58	(12*58)/2	200	330
2	Waskatay	Sommet	12	82	(12*82)/2	300	400
2	Takmara	Eperon	4	58	(4*58)/2	60	110
3	Takmara	Contrefort	27	50	(27*50)/2	400	670
3	Ccarabamba	Eperon	23	58	(23*58)/2	400	670

Tableau 7.12- Estimations démographiques (les valeurs sont arrondies)

Les estimations présentées dans le tableau sont très approximatives. Elles doivent être considérées, tout au plus, comme des valeurs relatives qui permettent de comparer l'occupation des différents groupes d'habitat. De même, nous ne tenterons pas ici d'estimer la population totale de chaque zone, ce qui serait bien trop spéculatif, notamment en raison de la nature des prospections dont sont issues les données et des problèmes inhérents à la conservation différentielle des vestiges.

Les unités physiographiques, où sont implantés les groupes d'habitat, considérées dans le tableau 7.12 ont toutes été prospectées de façon exhaustive. Si on la compare avec le pays *Asto* et la région de Jauja, pour lesquels on dispose de données démographiques analogues, la région paraît assez densément peuplée, et ce, malgré l'absence de sites aussi étendus que dans ces régions. Comme nous l'avions déjà observé du point de vue de la densité de vestiges archéologiques, les contreforts auraient concentré une proportion importante de la population. Remarquons, par exemple, qu'avec 600-1000 familles, la population estimée du contrefort d'Inkawasi est plus ou moins comparable à celle des trois éperons latéraux (de la partie orientale de la zone 1) réunis. Selon leur taille, les principaux éperons auraient pu être habités par jusqu'à quatre cent familles nucléaires, soit une population d'au moins deux mille habitants. Comment se

55 La constitution de la famille paysanne à l'époque préhispanique tardive demeure une question problématique, qui n'a été abordée que par le biais d'analogies ethnographiques et/ou de données coloniales. Lavallée et Julien (1973) et Earle (*et al.*, 1987) considèrent six ou sept individus par famille. Cette valeur repose sur les recensements coloniaux où apparaissent le nombre de tributaires (ici, considéré comme chef de famille) et le nombre total de la population. En raison du contexte colonial, il est fort probable que les chiffres consignés dans les visites ne possèdent qu'une valeur très approximative (Wachtel, 1971 : 317). On peut penser, d'une part, que les indiens avaient plutôt intérêt à sous-estimer l'importance de leur population afin de se libérer d'un tribut trop accablant, et, d'autre part, que la démographie a dû baisser considérablement durant les premières décennies suivant la conquête du fait des épidémies et des guerres coloniales (*ibid.* : 333). Toujours est-il que nous ne savons rien, ou presque, du tissu social des familles étendues. En outre, la pertinence de l'application du concept de « famille nucléaire » dans le monde andin préhispanique reste à démontrer ; à ce sujet, le lecteur peut se reporter à l'étude de Rowe (1946 : 250) sur le vocabulaire de la famille consigné dans le dictionnaire quechua de Holguín.

56 Rien ne dit que toutes les habitations des établissements étaient occupées de façon contemporaine.

représenter la vie en communauté de ces familles établies sur les éperons de la vallée de l'Apurimac ?

7.3.2.2- Structure de l'habitat et mode de résidence

Pour nous intéresser, de plus près, à la structure de l'habitat et à ses implications sociales, examinons le cas du groupe d'habitat de l'éperon de Qarku (réseau d'habitat n° 4 sur la carte 7.1) qui nous paraît assez représentatif des groupes d'habitat des éperons du CMVA.

Selon nos estimations, Qarku serait l'éperon le plus peuplé de la zone 1. Celui-ci aurait pu compter entre 240 et 400 familles nucléaires. Sur cet éperon, l'habitat est fragmenté en sept établissements répartis entre 3800 et 2400 m d'altitude (voir Fig. 7.12, p. 311). Environ trois heures de marche séparent les établissements situés aux deux extrémités de l'éperon. Le site d'habitat le plus étendu, Villar 1 (SN°20), avec près de onze hectares, domine la hiérarchie des établissements de l'éperon. Le second, Ushnupata 1 (SN°18), localisé à près d'une demi-heure de marche en amont, s'étend sur à peu près cinq hectares. En termes de superficie, tous les autres sites d'habitat, qui font plus ou moins un hectare, peuvent être considérés comme des établissements mineurs. En admettant cette vision hiérarchique de la structure de l'habitat sur l'éperon de Qarku, on pourrait être tenté de penser que celle-ci reflète une organisation territoriale centralisée autour d'un site principal (ici couplé à un établissement secondaire).

Compte tenu de cette singulière structure de l'habitat, que penser du mode de résidence des quelques centaines de familles nucléaires qui vivaient sur les éperons ? Aujourd'hui, les familles, implantées de longue date dans la région, possèdent généralement plusieurs maisons dispersées, le plus souvent dans différents étages écologiques et à plusieurs heures de marches de distance (voir *supra*, 1.3.1.2). Le lieu de résidence dépend de la saison et des activités associées, des obligations communautaires (travaux collectifs, conseil de la communauté, etc.), ou encore des relations de réciprocité entre familles associées par des relations de *compadrazgo* par exemple (à ce sujet, voir le cas de G. Urbano exposé dans le premier chapitre, 1.3.3.2.2). Au vu de la structure fragmentée de l'habitat préhispanique, il est tout à fait plausible que les familles de paysans aient possédé plusieurs habitations réparties dans différents établissements, bien que cela soit impossible à démontrer du point de vue archéologique.

Si l'on considère que le phénomène de « multi-résidence » était développé, il faudrait alors reconsidérer à la baisse les estimations démographiques exposées dans le tableau 7.12. Ainsi, si les familles possédaient quatre ou cinq habitations plus ou moins dispersées, la population pourrait être divisée d'au moins moitié.

7.3.2.3- Fonction de l'établissement principal

Dans chaque réseau d'habitat, on trouve un établissement largement plus étendu que les autres (Fig. 7.12, p. 311). Celui-ci aurait pu jouer un rôle particulier que nous cherchons à déterminer ci-dessous.

Outre leur extension, les établissements principaux présentent certaines caractéristiques spécifiques qui les distinguent des autres établissements résidentiels de leur réseau d'habitat :

- Signalons d'abord qu'ils possèdent toujours le plus grand nombre de vestiges d'habitations, ce qui laisse à penser qu'ils étaient les agglomérations les plus peuplées de leur réseau d'habitat respectif. Mais, dans le contexte de la multi-résidence, on pourrait émettre l'hypothèse que la majorité des familles vivaient dispersées dans les petits établissements et que l'établissement principal n'était occupé que saisonnièrement ou pour certaines occasions⁵⁷.

- C'est sur les établissements principaux que l'on trouve des vestiges de grands ouvrages de terrassement qui structurent l'espace résidentiel en quartiers (voir *supra*, 7.1.7.2.3).

- Les établissements principaux sont ceux qui recèlent la plus grande variété de structures⁵⁸. Par exemple, les établissements des sites de Mandor 1, Machu Llaqta 4 et Ninamarka 2 (SN°27, 171 et 182) recèlent un secteur funéraire qui pourrait évoquer l'importance de ces sites du point de vue cérémoniel (ancestralité⁵⁹).

- L'établissement principal occupe, le plus souvent, une position centrale dans le réseau segmentaire d'habitat, si bien qu'on pourrait envisager, en nous inspirant de cas ethnographiques, que les sites principaux étaient conçus au centre, « *chawpi* », d'une structure territoriale symbolique duale de type haut/bas, par exemple (Earls et Silverblatt, 1976 ; Platt, 1978 ; Harris, 1978 ; Molinié, 1988). Le cas échéant, l'établissement principal constituait peut-être un point de réunion pour les divers événements de la communauté (conseils, fêtes, *tinku*, etc.).

- Les établissements principaux possèdent généralement le plus fort indice de prééminence topographique des groupes d'habitat auxquels ils appartiennent ; ce qui en fait, d'une part, le site qui offre le plus ample panorama visuel sur la vallée et, d'autre part, un point bien distinct dans le paysage (voir Carte 8.1 et Tableau 8.2, p. 341 et 339). L'implantation des établissements principaux sur les sites les plus visibles des éperons de la vallée octroyait à chaque communauté villageoise une place spécifique dans le paysage et donc une identité territoriale tangible.

En résumé, l'ensemble des indices exposés montrent que les plus grands établissements résidentiels étaient non seulement les sites les plus peuplés (du moins potentiellement), mais aussi peut-être le siège de la communauté paysanne qui occupait le centre géographique (physique et symbolique) de son territoire.

57 Aujourd'hui, à Inkawasi où siège la communauté paysanne et où se trouvent les magasins, la plupart des maisons ne sont pas occupées durant la saison humide, au cours de laquelle, la majeure partie de la population se trouve dispersées dans les champs.

58 Plusieurs de ces établissements principaux (Villar 1, Quchapata, Ccarabamba 1 ; SN° 20, 37 et 139) où l'on trouve les vestiges de dizaines de structures circulaires, présentent aussi des structures de formes quadrangulaires, assez rares dans la région (voir *supra*, 5.3). C'est aussi dans ces établissements qu'il est le plus courant de trouver des structures associées à la gestion de l'eau, comme des *qucha* et des canaux.

59 Dans le second chapitre, nous avons expliqué l'importance du culte aux ancêtres dans l'identité ethnique andine. On peut ajouter ici cette citation de Brun (2010 : 8-9) qui synthétise bien l'importance de l'ancestralité dans le concept de territoire : « Dans toutes les sociétés agraires traditionnelles, avec ou sans État, le territoire est perçu comme le fruit du travail de plusieurs générations de personnes auxquelles les vivants sont redevables. Le sol nourricier est aussi celui dans lequel se dissolvent les dépouilles mortelles des ascendants, d'où l'idée répandue d'un cycle liant la mort des anciens à la prospérité des vivants. L'espace territorial n'est évidemment pas une simple étendue bornée, reçue en héritage. Il possède une épaisseur, une profondeur dans laquelle la communauté vivante trouve ses « racines » qui sont ressenties comme indispensables à sa survie, à l'exemple d'un arbre. Ainsi, paradoxalement, bien que les humains se soient souvent appropriés ces espaces par la force, cette appropriation fait ensuite place dans leur imaginaire à la conviction qu'il s'agit de leur lieu d'origine. ».

7.3.2.4- La notion de « *llaqta* »

A l'époque coloniale ancienne, le terme quechua « *llaqta* » désignait les villages (Holguín 1989[1608] : 207) et plus spécifiquement les communautés regroupées dans les villages établis par les autorités coloniales. Mais Taylor (1980) et Ramirez (2002) ont montré qu'à l'époque préhispanique le sens de « *llaqta* » était autre ; il désignait l'ensemble formé par la communauté et le territoire qu'elle habite⁶⁰. Sur la base de l'étude du manuscrit de Huarochiri, Taylor (1980 :13) écrit que : « *dans son application la plus générale, llaqta se réfère à l'ensemble d'aspects qui associent un groupe humain déterminé à l'endroit d'où, selon sa mythologie, il est issu : il s'agit donc de la déité qui protège et anime la communauté, du sanctuaire de cette déité, des terres qu'elle anime et protège et de la communauté qui y habite. Le lien intime qui existe entre cette communauté et le pays où elle réside est garanti par la protection privilégiée de la déité locale* ». Ainsi, les membres de la communauté *Checa* de la région de Huarochiri étaient liés (entre eux et à leur terre) par la représentation symbolique qu'ils se faisaient de leur territoire. Le manuscrit de Huarochiri montre bien que celui-ci était conçu comme un « paysage sacré », c'est-à-dire un espace chargé de significations relatives à l'histoire, la culture et le mode de vie en société de ses habitants.

Cette notion nous invite à penser que les communautés villageoises que nous avons définies étaient peut-être autant de *llaqta*, car chaque communauté formait un ensemble de groupes de parentèles (*ayllu*), unis par des liens économiques (la gestion collective du finage), politiques (le réseau d'habitat dominé par l'établissement principal, le siège de la communauté), ainsi que par leur territoire commun (qui possédait une identité partagée avec celle de la communauté, un pays).

De cet essai sur la notion de « *llaqta* », retenons surtout que les communautés paysannes étaient attachées à la terre, non pas par un système foncier mais surtout par les liens identitaires qu'ils partageaient avec leur territoire.

7.3.2.5- Territorialités et communautés paysannes préhispaniques : commentaires

Finalement, il convient de se demander si les réseaux d'habitat que nous avons définis doivent réellement être considérés comme des « unités territoriales » dans le sens sociopolitique du terme ? C'est, en effet, l'idée que laisse transparaître notre approche basée sur l'interprétation des systèmes d'occupations du sol en termes de « territoire paysan » (que l'on pourrait aussi appeler agrosystème).

Les andinistes ne manqueront toutefois pas de remarquer que ces réseaux d'habitat paysan et leur finage respectif forment des territoires continus, alors qu'il a été maintes fois démontré, qu'à une échelle plus vaste, le morcellement et la discontinuité spatiale constituent une caractéristique récurrente de la territorialité andine (Murra, 2002[1975], 1985 et 1996 ; Rostworowski, 2004[1988]). Rappelons que cette territorialité morcelée s'explique généralement par le développement de stratégies géopolitiques menant au contrôle vertical d'un maximum de

60 « Territoire » est conçu ici en tant qu'espace habité, « l'écoumène » tel que l'appellerait Berque (2010[2000]) et non pas en tant que propriété foncière.

zones de production complémentaires, et visant à l'autonomie économique des groupes ethniques (Murra, 1983[1978]). Les études ethnohistoriques et les ethnographies ont, d'ailleurs, montré la grande variété des organisations territoriales et socio-économiques liées à ce paradigme (Masuda *et al.*, 1985 ; Fonseca, 1983-85).

La territorialité paysanne du CMVA est aussi très liée à la verticalité, mais à une échelle peu commune dans les Andes. La vallée forme, en effet, un milieu des plus variés (voir *supra*, chap. 1) et c'est pour cette raison que la région constitue un cas d'étude particulier ; en théorie, ses habitants pouvaient y subsister de façon autonome, sans avoir recours à l'exploitation de zones de production localisées hors de la vallée. Ceci pourrait expliquer la formation de territoires étendus verticalement sur les versants, qui garantissait ainsi l'accès direct à plusieurs zones de productions contiguës. La structure de l'habitat préhispanique, que nous avons illustrée dans ce chapitre, semble, en fait, tout à fait cohérente dans le contexte de la (micro-)verticalité.

Soulignons aussi que les réseaux d'habitat forment des territoires qu'une demi-journée de marche suffit généralement à parcourir⁶¹. Comme nous l'avons suggéré plus tôt, on pourrait même penser que ces groupes d'habitat, composés de moins d'une dizaine d'établissements très proches les uns des autres, constituaient, en réalité, les quartiers dispersés d'un unique village étendu (voir Fig. 7.4, p. 277), dont le finage était exploité, de façon plus ou moins collective, par les familles membres d'une même communauté (Wachtel, 1971 : 109). Il s'agit là, de fait, de la définition matérialiste que propose Murra (1983[1978] : 62) du « village andin » (dans le texte « *llaqta* », dans son acception coloniale ancienne) qui se réfère non seulement au lieu de résidence des membres de l'*ayllu*, mais aussi aux terres qu'il contrôle.

Bien que tous les aspects examinés jusqu'à maintenant semblent démontrer la cohérence territoriale des groupes d'habitat paysan que nous avons ébauchés, on pourrait toutefois reprocher le fort déterminisme géo-écologique qui intervient dans notre modélisation (proximité des sites, système d'occupation du sol fonction de la complémentarité écologique). Un regard plus approfondi sur la dimension sociale laisse, d'ailleurs, entrevoir que la situation pourrait avoir été plus complexe.

Selon nos estimations, les territoires paysans devaient être peuplés de quelques centaines de familles. En admettant la vision classique de l'*ayllu*, telle qu'elle a été définie par Rowe⁶² (1946 : 255) d'après les sources ethnohistoriques, on pourrait émettre l'hypothèse que ces familles formaient des *ayllu*, à l'intérieur desquels, « sur la base des liens de parenté, la possession [« contrôle » est sans doute ici plus approprié] du terroir était collective et impliquait des rapports d'entraide. [Car,] en effet, les membres de l'*ayllu* héritaient en commun de leur terroir, et celui-ci demeurait en bloc inaliénable » (Wachtel, 1971 : 109 ; sur le même sujet voir aussi Murra, 1983[1978] : 62). L'hypothèse, développée plus haut, sur la nature de la communauté villageoise est donc tout à fait conciliable à la vision classique de l'*ayllu*.

61 Il ne faudrait surtout pas confondre nos groupes territoriaux avec les groupes ethniques, formés de milliers, voire de dizaines de milliers d'individus, dont la territorialité possède le typique faciès d'archipel, comme celui des territoires *chupaychu* et *lupaqa*, illustrés par Murra (2002[1975]).

62 L'*ayllu* est défini par Rowe (1946) comme un groupe de parenté théoriquement endogame, de descendance patrilinéaire, possédant un terroir déterminé ; la traduction est de Wachtel (1971 : 109) qui ajoute qu'en réalité, le système de parenté de l'*ayllu* est mal connu.

Mais avant de poursuivre, il est nécessaire d'apporter quelques précisions au sujet de la tenure des terres paysannes. Il convient, en effet, de rappeler que les études ethnohistoriques et anthropologiques indiquent que la propriété foncière n'existait vraisemblablement pas avant la conquête espagnole (Ramírez, 2005 ; Testart, 2005 : 27). Soulignons donc qu'un *ayllu* (parentèle paysanne) contrôlait des terres, le finage, mais que les familles ne possédaient, à priori, pas de droit inaliénable sur les parcelles qu'elles exploitaient. En d'autres termes, les familles travaillaient, dans une sorte d'usufruit, la terre de la *llaqta* (l'ensemble formé par la communauté et la contrée qu'elle habitait).

Sur ce sujet, rappelons aussi que la juridiction du *kuraka*, « chef » de l'*ayllu*, ne concernait vraisemblablement pas un espace borné mais un groupe de familles dont il devait s'assurer l'alliance (à la communauté) par le déploiement d'une politique de générosité⁶³. Il visitait ainsi régulièrement les foyers paysans afin de solliciter leur aide et organisait souvent des fêtes afin de conforter les liens symboliques qui unissaient les parentèles dans une communauté (Ramírez, 2002 : 121 ; Nielsen, 2006 : 140), à l'image de ce que fera plus tard l'Inka à l'échelle des groupes ethniques (Murra, 1983[1978] ; Dillehay, 2003).

En résumé, tout indique qu'il serait imprudent de se faire une idée trop statique⁶⁴ de la territorialité des groupes paysans, et de ne pas envisager une dynamique des structures sociales et territoriales plus développées. Par exemple, sur le long terme (les quatre siècles de l'Intermédiaire Récent), il ne serait pas surprenant que les générations de mariages et autres alliances interfamiliales, sans compter le jeu de pouvoir des *kuraka*, soient à l'origine d'un tissu social alambiqué, caractérisé par des familles très étendues et le cas échéant dispersées. On ne peut donc pas exclure (et il est même d'ailleurs assez vraisemblable) que les populations paysannes des différents réseaux d'habitat étaient très imbriquées.

D'ailleurs, il est probable que les parentèles paysannes étaient intégrées à des réseaux sociaux plus développés que l'échelle de leur communauté, peut-être à l'image du modèle d'intégration sociale pyramidale des *Macha* en Bolivie, par exemple (Platt, 1978). Il faut envisager que ces territoires paysans appartenaient à un macro-territoire (ethnique, notamment) bien plus vaste (question abordée dans le chapitre suivant). Ici, toute la problématique relative à la territorialité paysanne préhispanique repose donc sur un jeu d'échelles (spatiales et temporelles) qu'il est bien difficile de démêler dans le contexte archéologique.

Pour conclure, signalons, comme le fait Molinié (1986-87 : 256), qu'il est malaisé de cerner des frontières sociales dans les Andes traditionnelles et encore moins dans les Andes préhispaniques. D'une part, car il ne va pas de soi que la territorialité sociale aille de pair avec la configuration géographique de l'espace ; et, d'autre part, car l'*ayllu* est une entité presque abstraite, fondamentalement politique, dont la cohésion et l'échelle d'intégration varient en fonction des époques, du calendrier agricole ou encore d'évènements politiques. Il serait donc imprudent d'aller plus loin dans notre tentative de caractérisation des structures sociales préhispaniques du CMVA d'après la structure de son habitat. Force est de constater que la

63 Signalons aussi que d'après Ramirez (2002), il est même peu probable que les *kuraka*, de par leur statut, aient contrôlé des parcelles privilégiées. Bien que ce fût le cas à l'époque coloniale (Wachtel, 1971), Ramirez suppose qu'ils les ont probablement acquises suite aux démantèlements du *Tawantinsuyu* et des manipulations politiques des administrateurs espagnols.

64 Cette conception générique de l'*ayllu* pourrait être le fruit de la rationalisation territoriale de l'empire inka pour le tribut. A ce sujet, Wachtel (1971 : 116) souligne, en effet, que « le tribut renforce l'immobilité sociale » : [bien qu'il] relie la communauté à un ensemble plus vaste, il l'isole, en même temps, dans son cadre local et consolide ses structures traditionnelles. ».

« recherche de la nature de l'*ayllu* » (en admettant que ce terme soit vraiment approprié) dans le registre archéologique constitue un exercice trop audacieux, voire utopique.

7.4- LES ESPACES VILLAGEOIS : Conclusion

Ce chapitre, consacré à l'étude de l'habitat préhispanique tardif du CMVA, visait à dresser un panorama de la nature des établissements résidentiels et à explorer la dimension sociale de la culture d'habitat en village qui s'est développée au cours de l'Intermédiaire Récent. Récapitulons-en maintenant les principaux aspects :

- Nous avons distingué six types d'établissements résidentiels selon leur emplacement géographique. Nous en avons décrits les caractéristiques sitologiques et architecturales. La plupart sont implantés sur les crêtes des éperons et des contreforts et, plus spécifiquement, sur les reliefs, situation qui leur confère une forte visualisation dans le paysage. Les établissements se différencient principalement par leur extension et par le degré de structuration de l'espace résidentiel ; c'est d'ailleurs ce second aspect qui constitue, selon nous, l'indicateur le plus explicite de leur importance sociopolitique. Les établissements principaux se répartissent dans l'ensemble de la zone d'étude, dispersés sur la plupart des unités physiographiques où ils sont associés à des sites d'habitat de moindre importance.

- En ce qui concerne la structure de l'habitat, nous avons défini des groupes d'établissements résidentiels d'après leur proximité et leur emplacement géographique. Nous avons émis l'hypothèse que ces groupes pourraient s'assimiler à des réseaux d'habitat paysans, car nous avons constaté, sur la base des modèles ethnohistoriques et ethnographiques, qu'ils correspondent à des systèmes d'occupation du sol tout à fait cohérents du point de vue de l'écologie montagnarde andine. La structure de l'habitat semble, en fait, étroitement liée aux mécanismes de micro-verticalité, typiques du contexte socio-écologique des profondes vallées interandines.

- Du point de vue social, nous avons engagé une réflexion sur deux aspects connexes relatifs aux sociétés paysannes de l'Intermédiaire Récent : la communauté villageoise et la territorialité paysanne. Nous avons en effet tenté d'interpréter la distribution spatiale de l'habitat en termes de structure territoriale. En raison du contexte géographique et de la présence d'un grand nombre d'établissements sur une aire restreinte, le paysage archéologique du CMVA forme, comme nous l'avons illustré, un cas d'étude intéressant pour traiter cette problématique. Toutefois, il faut admettre que le développement de notre réflexion sur la spatialité de la communauté villageoise et la territorialité paysanne s'est heurtée aux limites inhérentes à l'identification de l'organisation sociale en archéologie, car comme l'écrit Testart (2005 : 17) au sujet de « *la question de l'inscription au sol des phénomènes sociaux [...], il n'est pas si facile de remonter d'un plan de maison ou d'un plan de village aux structures sociales* ».

CHAPITRE 8

Peuplement et territorialité du CMVA à la période

Intermédiaire Récente

« L'espace prémoderne n'est pas ce que nous appelons « espace » [aujourd'hui, « l'espace cartésien »] ; il relève de la mondanité. Pour autant qu'il soit nommé, il ne vaut qu'en deçà d'un horizon » (Berque, 2010[2000] : 107).

La période Intermédiaire Récente correspond au développement des espaces villageois dont nous avons décrits les caractéristiques de façon détaillée dans le chapitre précédent. Nous livrons, à présent, une synthèse des aspects géographiques, écologiques, historiques et archéologiques étudiés au long de ce travail, visant à déterminer la dimension socioculturelle du peuplement du CMVA à cette époque. Les hypothèses que nous développons dans les pages suivantes reposent sur l'étude des systèmes d'occupation du sol, agrémentée des données céramiques (voir *supra*, chap. 6) et des informations ethnohistoriques disponibles (voir *supra*, chap. 2). Après avoir réalisée cette synthèse, nous engageons une réflexion sur la configuration territoriale de la région avant son annexion au *Tawantinsuyu*.

8.1- L'OCCUPATION DU CMVA DURANT L'INTERMEDIAIRE RECENT : ETAT DES LIEUX

Le CMVA constitue un contexte géographique singulier. Nous avons vu, en effet, que la confluence du Pampas et du Pachachaka avec l'Apurimac forme une sorte de frontière tripartite entre trois régions géographiques bien distinctes : la cordillère de Vilcabamba, le massif d'Hatun Urqu et le massif de l'Ampay (voir *supra*, 1.1.2), auxquels appartiennent les quatre zones étudiées sur le terrain. Cette configuration géographique singulière invite à aborder individuellement l'examen de la nature de l'occupation de chaque zone, afin d'être en mesure d'en comparer les caractéristiques et d'en déduire, finalement, une vision d'ensemble sur la

région. Comme nous l'avons fait dans les premiers chapitres, nous nous intéressons, d'abord, au cas de la cordillère de Vilcabamba, puis aux massifs de la rive gauche de l'Apurimac.

8.1.1- LA CORDILLERE DE VILCABAMBA

Rappelons que cette étude concerne le versant sud de la cordillère de Vilcabamba. Grâce à nos recherches sur le terrain, nous possédons une idée assez détaillée des paysages archéologiques de la région d'Inkawasi-Pacaypata (zone 1) et de la vallée d'Arma (zone 4). Ces deux régions appartiennent, respectivement, aux secteurs occidental et central de la cordillère. Elles sont distantes de plus d'une vingtaine de kilomètres (soit une longue journée de marche). On peut les rejoindre en empruntant la vallée du Mapillo qui est parcourue par une grande voie empierrée dont l'origine remonte sans doute à l'époque préhispanique (voir *supra*, 3.4.4), ou par le versant Apurimac (bien que celui-ci ne forme pas un axe de circulation naturel aussi évident que le premier cité). Sur ce dernier, s'étirent quatre éperons latéraux qui n'ont pas été reconnus mais où des vestiges de villages préhispaniques et de systèmes de terrasses nous ont été signalés (Leivers, Com. pers., 2007). Il est donc probable que l'occupation de ces éperons soit comparable à celles des trois éperons de la zone 1.

8.1.1.1- La région d'Inkawasi-Pacaypata (zone 1)

Au vu du grand nombre de vestiges de villages, la zone 1 était vraisemblablement bien peuplée à l'époque préhispanique tardive. Des établissements résidentiels étaient dispersés dans l'ensemble des unités physiographiques et des étages écologiques. L'étude de la structure de l'habitat nous a amené à distinguer quatre groupes (réseaux d'habitat) correspondant aux quatre principales unités physiographiques (voir Carte 7.1, p. 309).

Le contrefort d'Inkawasi était sans doute le réseau d'habitat le plus densément peuplé. San Martin (le plus grand site archéologique de la zone 1) et Inkawasi/Patapampa (SN°3 et 8/9), qui s'y trouvent, étaient apparemment les plus grands établissements résidentiels de la région. Du point de vue écologique, l'occupation de cette unité physiographique devait être tournée vers la production céréalière sur la crête et l'exploitation des terroirs *yunga* situés sur ses versants (où l'on trouve de vastes étendues de terrasses agricoles agrémentées de systèmes d'irrigation).

Quant aux trois éperons latéraux du versant Apurimac, nous avons émis l'hypothèse qu'ils constituaient des réseaux d'habitat plus ou moins indépendants. D'une part, car les éperons forment des finages potentiellement autonomes (du point de vue de la subsistance). D'autre part, car l'occupation du sol des éperons correspond à un même modèle caractérisé par une structure de l'habitat dominée par un établissement principal largement plus étendu et structuré que les autres (établissements résidentiels du même éperon). Les trois établissements principaux des éperons latéraux sont Villar 1, Mandor 1 et Quchapata (SN°20, 27 et 37), tous trois localisés à l'étage écologique *suni*, ce qui est typique de l'occupation du sol des communautés paysannes agropastorales des vallées interandines (voir *supra*, 1.3.2 et 7.3.1.1). Bien que l'hypothèse selon laquelle chaque éperon ait formé le territoire d'une communauté paysanne plus ou moins

individualisée soit attrayante, rappelons que le degré d'imbrication sociale entre ces communautés demeure toutefois impossible à déterminer.

La céramique archéologique de la zone 1 est très homogène. Sa matière première et sa facture ne laisse pas de doute quant à l'origine locale de la production (voir *supra*, 6.3.1). L'essentiel du matériel décoré provient des gisements de la crête du contrefort d'Inkawasi (voir Cartes 6.1 et 6.2, p. 237 et 251). Ce matériel correspond à la tradition locale aux décors modelés en relief (non-peinte) dont les visages anthropomorphes aux grands yeux forment l'expression la plus typique.

En raison de l'épisode historique de la dissidence de Vilcabamba, on ne dispose pas d'informations ethnohistoriques sur les groupes ethniques pré-inkas de la cordillère de Vilcabamba (voir *supra*, 2.2.2). Mais, au vu des données archéologiques, il ne fait pas de doute que la région était déjà densément peuplée avant son intégration au *Tawantinsuyu*.

Pour conclure, nous soulignerons que durant l'Intermédiaire Récent, la zone 1 était occupée par un groupe homogène de communautés paysannes qui partageaient la même culture d'habitat et la même céramique. Les territoires paysans (réseaux d'habitat) étaient bien structurés et peut-être aussi imbriqués dans un territoire plus vaste¹ à l'échelle de l'ensemble de la zone 1.

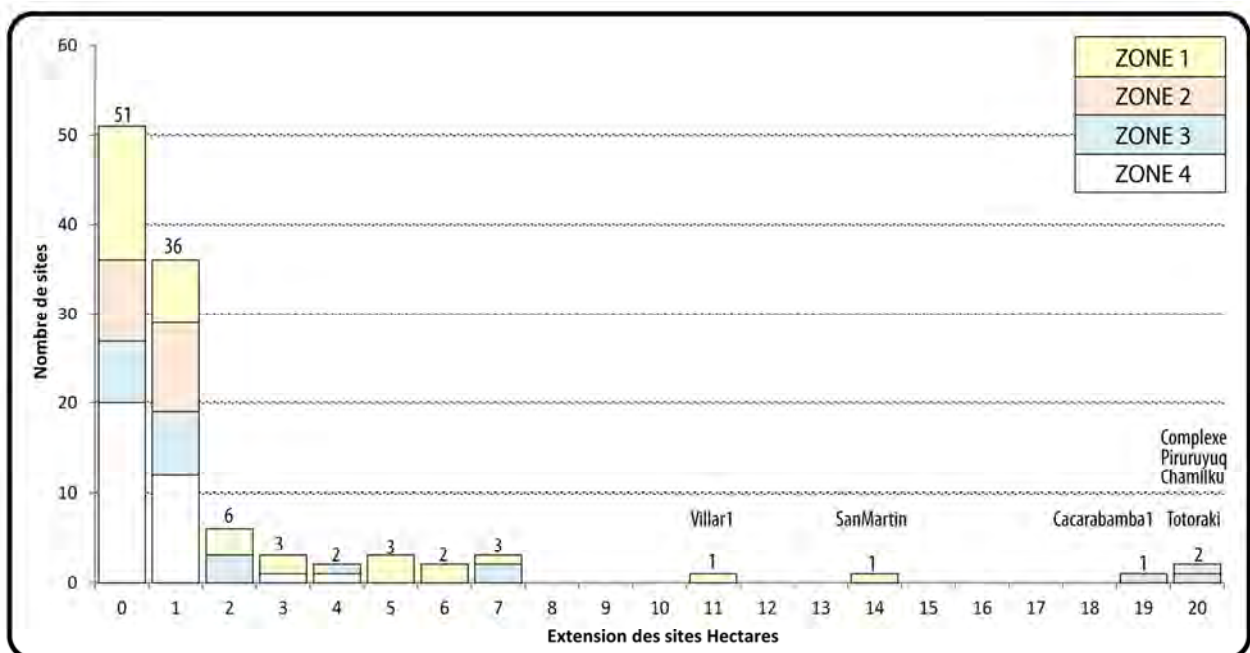


Figure 8.1- Classement hiérarchique des établissements résidentiels villageois selon leur extension, par zone

¹ C'est ce que pourrait indiquer la courbe convexe du test de loi rang-taille qui est exposé sur la figure 8.2. Il a été démontré ailleurs que la forme convexe des courbes rang-taille (généralement interprétée comme un marqueur de faible intégration politique), pouvait aussi traduire « la mise en commun de plusieurs systèmes d'établissements bien intégrés » (Olsson cité dans McAndrews *et al.*, 1997 : 70). Pour une explication générale de l'emploi (et de la pertinence) de la loi rang-taille en géographie du peuplement, le lecteur peut se reporter à la synthèse de Baudelle (2004 : 157-160).

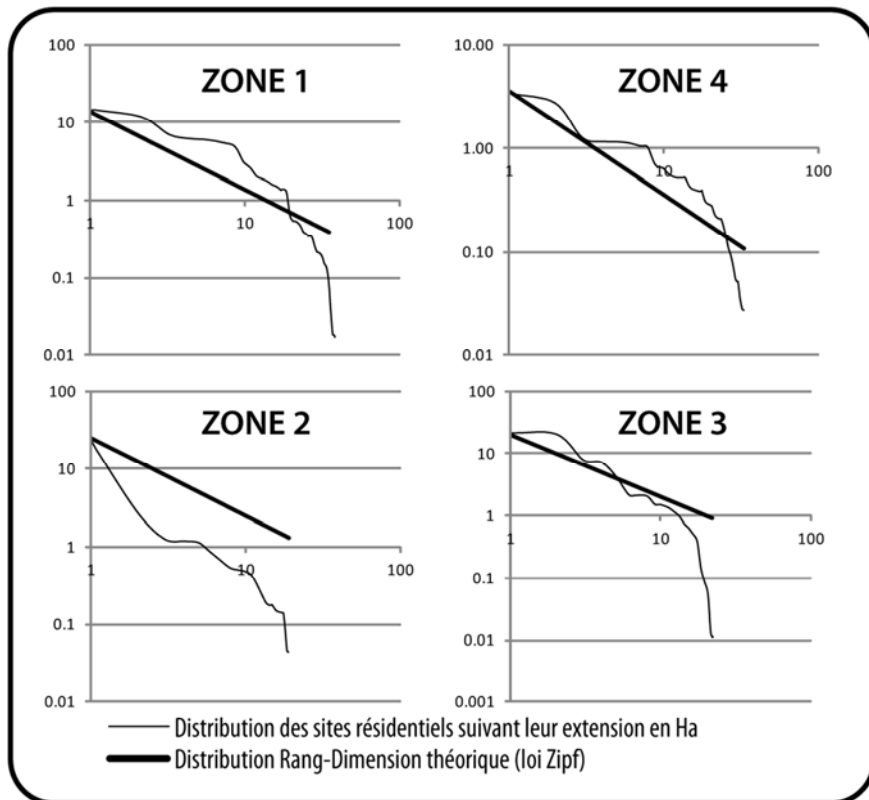


Figure 8.2- Test Rang-Dimension des établissements résidentiels, par zone

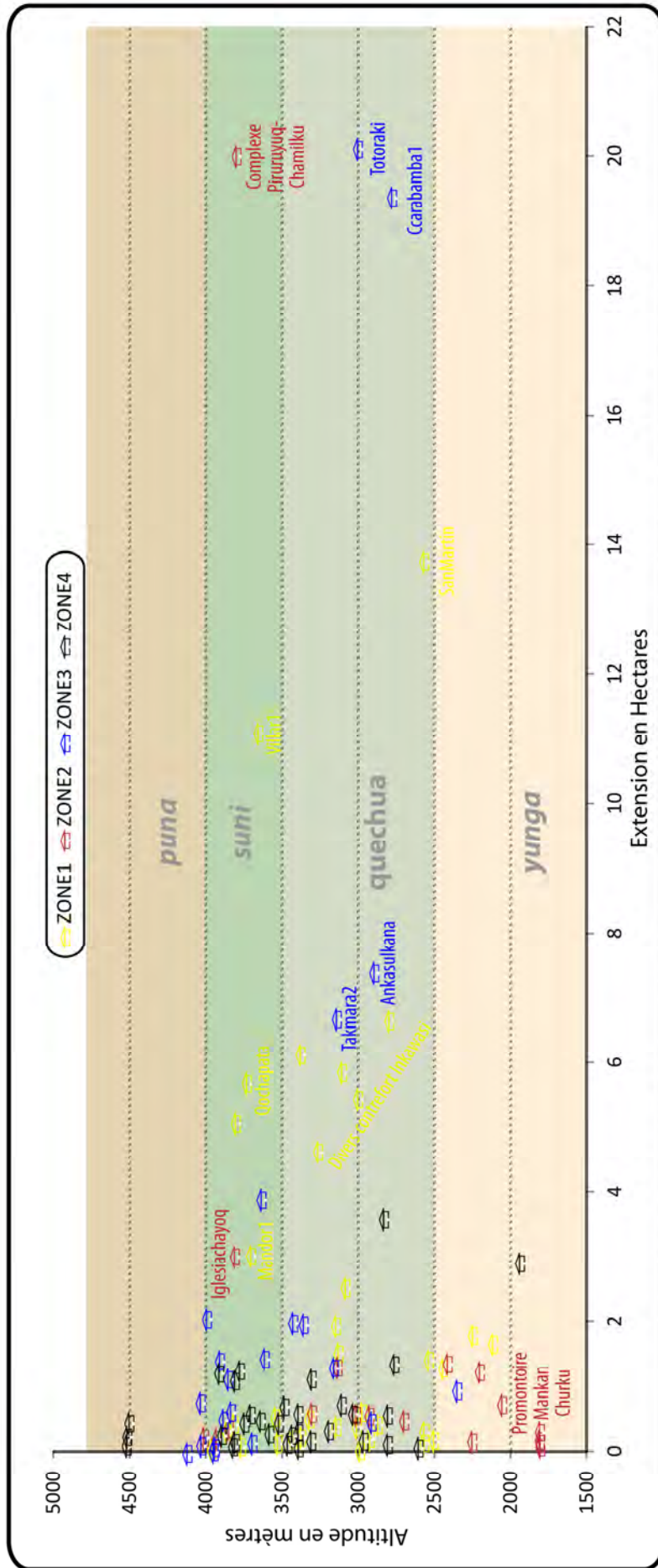


Figure 8.3- Répartition par zone des établissements résidentiels villageois selon leur extension et altitude

8.1.1.2- La vallée d'Arma (zone 4)

Dans la zone 4, l'espace villageois était étendu à l'ensemble de la vallée. Toutes les crêtes des éperons latéraux des deux versants de la vallée étaient occupées. Aujourd'hui, on distingue les vestiges d'une dizaine de communautés villageoises (voir Carte 7.1, p. 309). Les réseaux d'habitat correspondants s'étirent « verticalement » entre la *puna* et le fond de la vallée, comme c'est le cas sur les éperons de la zone 1. Les agglomérations sont toutefois moins étendues que celles des versants de la vallée de l'Apurimac. Sur un même éperon, la hiérarchisation entre les établissements est aussi généralement moins marquée. Les établissements principaux sont les suivants : Pakupata 1, Ninamarka 1, Machullaqta 4, Wiraqochan et Yana Urqu 2 (SN°159, 181, 171, 175 et 199).

A l'échelle de la vallée, on ne trouve pas d'établissement vraiment dominant ni en termes d'extension ni de structuration de l'espace résidentiel². Dans l'optique des *settlement patterns*, cela pourrait traduire l'existence d'un système d'occupation acéphale, caractérisé par la cohabitation de plusieurs petites communautés villageoises, peut-être imbriqués dans une macro-communauté dont cette vallée abrupte circonscrite entre les glaciers de Vilcabamba et le *río* Apurimac formait le territoire (Fig. 8.2).

Quant à l'affiliation socioculturelle de ces communautés paysannes installées dans la vallée durant l'Intermédiaire Récent, il faut admettre qu'en l'état actuel des recherches, il est difficile d'émettre quelconque hypothèse. S'agit-il du même groupe que celui de la zone 1, d'une colonie détachée d'un groupe ethnique du département d'Apurimac ou du versant nord de Vilcabamba, ou encore d'une communauté indépendante ? En l'absence de données céramiques et d'informations ethnohistoriques, cette question demeure en suspens.

8.1.2- LES MASSIFS DE LA RIVE GAUCHE DE L'APURIMAC

La rive gauche de l'Apurimac est composée de deux régions séparées par le cañon du Pachachaka. Celle du massif Hatun Urqu est peu étendue et engoncée entre le Pinkos/Pampas et le Pachachaka. Elle en domine la confluence avec l'Apurimac. Au contraire, le versant nord du massif de l'Ampay est particulièrement vaste. Il domine le cañon de l'Apurimac qui, dans cette section, forme une frontière presque infranchissable avec la cordillère de Vilcabamba.

8.1.2.1- Waskatay et le versant Apurimac du massif Hatun Urqu (zone 2)

La zone 2 semble avoir été la plus densément occupée (comme en témoignent les estimations approximatives présentées dans le tableau 8.1, plus bas). Comme ailleurs, l'occupation préhispanique tardive est étendue à l'ensemble des étages écologiques et des unités

² Signalons, néanmoins, que les établissements de Ninarmaka 1 et Machullaqta 4 (SN°181 et 171), localisés dans la section centrale de la vallée, pourraient avoir possédé une certaine importance socioculturelle, en raison de la présence de secteurs funéraires contigus à l'espace résidentiel. Dans le contexte du culte aux ancêtres, la présence de structures funéraires au sein d'un établissement pourrait, en effet, signaler son importance territoriale. Au sujet du culte aux ancêtres et des implications territoriales des structures funéraires, le lecteur peut se reporter aux études sur la vallée du Marañon de Bonnier (1997) et Mantha (2009).

physiographiques. Elle possède néanmoins une spatialité particulière qui contraste fortement avec celles des autres zones d'étude. Celle-ci est caractérisée par la concentration de l'habitat sur la crête sommitale du massif (hauteurs de Waskatay) où sont établis deux grands complexes qui réunissent plus des deux-tiers de l'espace résidentiel aménagé dans cette zone : Igleiachayuq et Piruruyuq-Chamilku (SN°61/62 et 65-70). Comme l'illustre la courbe Zipf de la figure 8.2, cette configuration spatiale pourrait traduire un système d'occupation du sol fortement centralisé (McAndrews *et al.*, 1997 : 70).

Il faut également souligner que la zone 2 est celle qui présente les systèmes de terrasses agricoles les plus développés. A l'image du site de Muyunku (SN° 78), l'agencement des terrasses est aussi très régulier, ce qui laisse à penser que ces zones de culture serait le produit d'un projet d'aménagement territorial planifié ayant nécessité une main d'œuvre conséquente (voir Fig. 5.5, p. 210).

Il est tentant de corréliser l'existence de ces grands systèmes planifiés de terrasses agricoles à la centralisation de l'habitat. Les habitants de la région formaient peut-être une communauté homogène sous une autorité politique suffisamment centralisée pour entreprendre ces grands travaux d'aménagements du finage qui impliquaient la plupart des paysans dans un système de gestion collective des activités agricoles.

En ce qui concerne la céramique, la grande majorité du matériel étudié possède un faciès semblable à celui des autres zones du CMVA ; bien que sa pâte (type 2), différente de celle des autres zones du CMVA, indique que la poterie était produite localement (voir *supra*, 6.2.2.2). Par ailleurs, le corpus céramique de la zone 2 se distingue par l'existence d'un assemblage singulier constitué de quelques fragments de vases façonnés dans une argile pâle, dont quelques-uns sont ornés de peintures polychromes. Ces fragments proviennent des gisements du complexe résidentiel des hauteurs de Waskatay (voir Carte 6.2, p. 251). Il s'agit d'un style céramique original dans le CMVA et dans la cordillère de Vilcabamba (voir *supra*, 6.3.2.1). Ses caractéristiques rappellent celles de la céramique *chanka* d'Andahuaylas (Bauer *et al.*, 2010), bien qu'elle n'en constitue pas pour autant un exemple typique (Bauer, Com. pers., 2008).

Dans les chapitres 2 et 6, nous avons présenté plusieurs indices qui tendent à associer la région de Waskatay à l'ethnie *chanka*. Waskatay ne se trouve qu'à deux longues journées de marche de la région d'Andahuaylas qui était le cœur du pays *chanka* (Bauer *et al.*, 2010). Sa région voisine, Huancarama, appartenait sans doute à l'*encomienda* de Maldonado qui avait été chargé en 1539 de gérer le territoire *chanka* pour la couronne espagnole. Dans le titre d'*encomienda*, se trouvent *Vilcabamba*, *Layoguacho* et *Pomachaca*, vraisemblablement localisés dans les environs de Huancarama³, à moins d'une demie journée de marche de Waskatay (Julien, 2002 ; Hyland dans Bauer *et al.*, 2008 Ms). Faut-il déduire de ces données que Waskatay était affilié au pays *chanka* et que, pour un problème de toponymie, on ne sache pas l'identifier dans la liste d'*encomienda* ? Mais il existe aussi la possibilité que la région ait appartenu à l'*encomienda* d'Acobamba de Nuño de Mendoza dont le titre demeure inconnu (voir *supra*, 2.2.3.1). Toujours est-il qu'il ne faudrait peut-être pas trop se fier à ces documents d'archives coloniales pré-tolédanes qui ne reflètent pas nécessairement la territorialité pré-inka.

³ Les toponymes « *Vilcabamba*, *Layoguacho* et *Pomachaca* » désignent des *haciendas* de la région de Huancarama dans l'Atlas de Paz Soldan (1877) et sur la carte de la région d'Abancay de la *Dirección Regional de Educación Apurímac*, publiée par le Ministère de l'Éducation du Pérou en 2003.

Si les habitants de la région de Waskatay étaient affiliés au groupe ethnique *chanka*, cette facette du pays *chanka* devait être importante car elle formait un terroir de climat chaud dans la vallée de l'Apurimac (venant compléter celui de la vallée du Pampas) et surtout parce qu'elle donnait accès au monde amazonien, via la cordillère de Vilcabamba. Faire de Waskatay la façade septentrionale du pays *chanka* est donc une hypothèse séduisante qui méritera d'être approfondie par une étude plus poussée de la céramique et des documents historiques.

	ESPACE RESIDENTIEL	SUPERFICIE DE LA ZONE	TAUX D'OCCUPATION
ZONE 1	79 Ha	138 Km ²	0.006 %
ZONE 2	27 Ha	30 Km ²	0.009 %
ZONE 3	72 Ha	167 Km ²	0.004 %
ZONE 4⁴	21 Ha	133 Km ²	0.002 %
GLOBAL	199 Ha	577 Km ²	0.003 %

Tableau 8.1- Approximation du taux d'occupation des zones d'étude

8.1.2.2 – Le versant nord de l'Ampay : les régions de Takmara et Kiuñalla (zone 3)

La zone 3 correspond au vaste versant du massif de l'Ampay dans la vallée de l'Apurimac. Celui-ci s'étire sur plus d'une vingtaine de kilomètres entre la région de Takmara, à l'ouest, qui surplombe la confluence du Pachachaka avec l'Apurimac, et celle de Kiuñalla, à l'est qui fait face à Choqek'iraw.

La région occidentale était probablement la plus peuplée durant l'Intermédiaire Récent. Elle recèle un grand nombre de villages dont les plus vastes, Totoraki et Ccarabamba (SN^o149 et 139) s'étendaient sur près de vingt hectares (voir Fig. 7.1, p. 271). L'occupation du contrefort de Takmara est assez comparable à celle du contrefort d'Inkawasi de la zone 1. Le mode de vie était aussi sans doute tourné vers l'agriculture céréalière et l'exploitation complémentaire des terroirs des bas-versants (voir *supra*, 7.3.1.2).

La région se singularise par l'existence de mines de sel gemme, toujours exploitées de façon collective par la communauté de Takmara (voir *supra*, 1.1.3.4). Mais, on ne sait pas grand-chose de l'exploitation du sel à l'époque préhispanique, si ce n'est qu'il existe un grand établissement, au lieu-dit Pajonal (SN^o151), tout proche des mines (SN^o152). Les vestiges architecturaux présentent des structures quadrangulaires de grandes dimensions mais dont l'état de conservation précaire ne permet pas de déterminer précisément le faciès original (voir *supra*, 5.3.2.4). La nature de l'occupation de ce site demeure, par conséquent, mal comprise, d'autant plus que la céramique de surface y est très rare. Par ailleurs, il serait souhaitable de réaliser une étude spécifique des gisements de sel afin de voir s'il subsiste des vestiges de son exploitation à

4 La superficie de la zone 4 correspond uniquement à la moitié sud de la vallée d'Arma, qui a été prospectée. Ici, le taux d'occupation ne reflète pas vraiment la densité de l'occupation de la vallée. Le taux est peu élevé car les établissements résidentiels sont peu étendus, mais ils sont très nombreux.

l'époque préhispanique. Si tel était le cas, les mines de sel pourraient avoir constitué un pôle économique important au niveau régional, voire même macro-régional⁵. Ceci pourrait d'ailleurs expliquer la présence des grands établissements de Totoraki et de Takmara⁶ et aussi pourquoi Garcilaso (1976[1609] : 195) fait mention de la « *nación tacmara* » au 16^{ème} siècle (voir *supra*, 2.2.4.1).

Dans la partie centrale de la zone 3, entre le contrefort de Takmara et la région de Kiuñalla, le peuplement était concentré sur les éperons de Ccarabamba et Ankasulkana, se trouvant au cœur d'un riche terroir où subsistent des vestiges de vastes systèmes de terrasses agricoles (voir Carte B.1, p. 261).

La région orientale de la zone 3 se distingue par l'absence de vestiges de grands établissements résidentiels (voir Carte 7.1, p. 309). Comme nous l'avons envisagé dans le chapitre précédent, cette région aurait formé une zone de production spécialisée ; les hauteurs étant destinées à l'élevage et les bas-versants à la culture de produits de climat chaud. Nous reviendrons plus tard sur l'histoire de la région de Kiuñalla qui pourrait être liée au domaine inka de Choqek'iraw.

Cet état des lieux de l'occupation pré-inka de la zone 3 ne serait toutefois pas complet sans rappeler que les informations ethnohistoriques font état de deux groupes socioculturels établis dans la région : les « *naciones tacmara et quinualla* » (voir *supra*, 2.2.4.1). L'existence de mines de sel dans la partie occidentale et de vestiges du domaine inka dans la partie orientale, explique probablement pourquoi cette région agricole isolée, au dos de l'Ampay et se jetant à pic dans le cañon de l'Apurimac, fait l'objet d'autant de mentions dans les archives coloniales anciennes et que les groupes qui y étaient installés aient été élevés au rang de « *naciones* » par Garcilaso⁷. Toujours est-il que cette division duale correspond tout à fait à la configuration territoriale de la zone 3 que nous avons déduite de la répartition des établissements préhispaniques (voir *supra*, 7.3.1).

Enfin, il reste à savoir si les « *naciones tacmara et quinualla* » étaient affiliées au groupe ethnique *kichwa* (voir *supra*, 2.1.1.2). Elles étaient, en effet, établies non-loin des vallées d'Abancay et de Saywite qui formaient le cœur du pays *kichwa* (Espinoza Soriano, 1973 ; Duviols, 1984). Mais compte tenu du peu de céramique décorée collectée dans la zone 3 et en l'absence de collection de référence pour les régions d'Abancay et de Saywite, il nous est impossible d'étayer cette hypothèse (voir *supra*, 6.3.4.2).

5 A notre connaissance, le gisement de sel gemme le plus proche se trouve sur le site de Palpacachi, dans la province de Grau au cœur du département d'Apurimac, à près de quatre-vingt kilomètres de notre zone d'étude ; cette mine aurait été exploitée à l'époque préhispanique (Gallegos, Com. pers., 2007). S'il n'existe pas d'autre gisement de sel dans les environs (ce qui reste à vérifier sur les cartes géologiques et dans les documents de tributs coloniaux), on pourrait penser que le gisement de Takmara était d'une grande importance dans l'économie régionale. Si tel était le cas, on imagine bien des caravanes de lamas, venant des communautés des hautes terres du département d'Apurimac, se procurer du sel au gisement de Takmara. En plus du sel, ces caravanes pouvaient aussi se ravitailler en produits de climat chaud, comme la coca et les piments. En échange, elles auraient pu fournir de la viande séchée aux communautés paysannes du CMVA où, comme nous l'avons expliqué, l'élevage était vraisemblablement une activité assez limitée.

6 Aujourd'hui, il ne reste presque rien du Takmara préhispanique. Il était situé à l'emplacement du village actuel où l'on trouve une quantité assez importante de céramique préhispanique dans tous les champs alentours et quelques vestiges de structures architecturales en très mauvais état de conservation dans le cimetière. Quant à Totoraki, ses vestiges se trouvent aussi dans un état de destruction avancé ; sur les vingt hectares, étendue considérable, il subsiste moins d'une centaine d'empreintes au sol de structure circulaire.

7 Bien qu'au 16^{ème} siècle, « *nación* » soit un terme employé de façon récurrente par les Espagnols pour dénommer les groupes ethniques (Itier, 2008), il paraît toutefois ici bien large pour désigner la petite région de Takmara, étriquée entre le Pachachaka et l'Apurimac. Toujours est-il que cette désignation indique que ses habitants possédaient une identité propre et qu'ils formaient un groupe social plus ou moins indépendant.

Ayant dressé une synthèse du peuplement des quatre zones d'étude lors de la période Intermédiaire Récente, intéressons-nous désormais à la configuration territoriale du CMVA pris dans son ensemble.

8.2- CONFIGURATION TERRITORIALE DU CMVA DURANT L'INTERMEDIAIRE RECENT

Dès l'introduction de ce travail, nous avons signalé que le « territoire » était un concept polysémique⁸. Dans son acception la plus courante, il fait référence à un espace « approprié » par un groupe social, soit pour Favory et Raynaud (1999) « *la projection et l'inscription dans l'espace géographique d'une ambition et d'une pratique sociale* »⁹. Au cours du développement de notre réflexion sur l'habitat villageois, nous avons expliqué que l'usage du terme « territoire » pourrait paraître impropre puisque cette notion implique une certaine idée de propriété de (ou de juridiction sur) la terre qui était vraisemblablement étrangère à la réalité andine préhispanique (Ramirez, 2002 ; Testart, 2005). Notons que certains se refuseraient l'emploi de ce terme « connoté », lui préférant sans doute l'usage de catégories emic comme celles de *llaqta* ou encore d'*ayllu*, ce que nous avons d'ailleurs tenté de faire dans notre essai de définition de la communauté villageoise (voir *supra*, 7.3.2.4). Cela étant dit, soulignons ici que la notion de propriété n'est pas indissociable de celle de territorialité. Certains géographes, comme Debarbieux (dans Levy et Lussault, 2003 : 910), nous invitent, en effet, à penser que le territoire est avant tout une question d'identité et pas nécessairement d'appropriation foncière. D'un point de vue conceptuel (donc dégagé des connotations liées à l'histoire moderne du terme), cet auteur définit le territoire comme l'« *agencement des ressources matérielles et symboliques capable de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu et ce collectif sur sa propre identité* ». En d'autres termes, les mécanismes « d'appropriation » de l'espace sont pluriels. Celle-ci ne repose pas toujours sur la construction de frontières physiques¹⁰ ; elle relève surtout de l'attribution d'une identité à une contrée : le paysage, en tant que système symbolique, est porteur d'identité. Qu'en est-il dans les Andes inkas ?

Dans les Andes préhispanique, l'étude de la territorialité est une thématique complexe qui malgré un nombre conséquent de recherches archéologiques et surtout ethnohistoriques demeure une problématique vivace (Murra, 1995). Dans le chapitre précédent, nous avons développé des hypothèses relatives à la configuration des espaces villageois, fondées sur l'étude de la structure

8 Pour une vision théorique de la polysémie de la notion de territoire, le lecteur peut se reporter à la définition de Levy (dans Levy et Lussault, 2003 : 907-908).

9 Autrement dit, la conception la plus courante du territoire relève de la tentative par un individu ou un groupe d'individus de conceptualiser un ensemble géographique, d'en contrôler l'accès et d'en communiquer les limites (Sack, 1986).

10 Par exemple, Debarbieux (dans Levy et Lussault, 2003 : 911) distingue deux formes d'appropriations, dites « forte » et « molle ». La première repose sur la construction physique de dispositifs de contrôle ou de défense, tels les bornages et les frontières, qui forment l'expression d'une souveraineté politique sur un territoire dont la délimitation clairement inscrite au sol. La seconde, dite « molle », repose sur des registres essentiellement cognitifs ou symboliques qui n'impliquent pas toujours une architecture construite car elle peut reposer sur la conceptualisation de ressources naturelles, tels des éléments physiques du paysage.

de l'habitat et des systèmes d'occupation du sol dans une perspective écologique. Nous allons, à présent, essayer de cerner la configuration territoriale de la région dans une perspective socioculturelle plus globale, en plaçant l'idée d'identité au cœur de la notion de territoire. Dans le contexte andin, cette « identité territoriale » était sans doute liée à l'affiliation ethnique des communautés paysannes qui peuplaient la vallée. Mais avant d'entreprendre cet essai sur la configuration territoriale du CMVA durant la période Intermédiaire Récente, il est nécessaire de rappeler trois points fondamentaux sur la territorialité andine :

- Les « groupes ethniques » correspondaient à des agrégats composites de communautés paysannes (*ayllu*) qui partageaient une certaine identité culturelle commune, fondée en grande partie sur l'ancestralité et l'attachement à des lieux mythiques (voir *supra*, 2.1.1).

- Le morcellement et la discontinuité spatiale, l'agencement en réseau plutôt qu'en une aire continue, est une caractéristique fondamentale de la territorialité ethnique andine. A titre d'exemple, citons le célèbre cas étudié par Murra (2002[1975]) des groupes ethniques montagnards *chupaychu* et *lupaqa*. Leurs territoires discontinus présentaient un faciès d'archipel¹¹ car ils s'étendaient à l'ensemble des zones de production nécessaires à leur subsistance, dans un rayon de plusieurs jours de marche¹².

- La territorialité andine n'était nécessairement définie pas par un cadastre borné¹³. Par exemple, les études ethnohistoriques de Ramírez (2005 : 32) montrent bien que la juridiction des *kuraka* portait sur les groupes sociaux et non sur les terres : « *le contrôle [direct] de la terre importait peu ; ce qui était fondamental pour un kuraka était de s'assurer les services de sujets* »¹⁴ (Ramírez, 2002 : 121 ; Nielsen, 2006 : 129), d'où leur politique de générosité. Les *kuraka* se rendaient ainsi régulièrement dans les foyers paysans afin de solliciter leur aide et organisaient souvent des fêtes afin de conforter les liens symboliques qui les unissaient en tant que communauté. Cela implique une renégociation constante de la territorialité à toutes les échelles de la société (et de ses espaces) et, par conséquent, un dynamisme spatial difficile à cerner dans le contexte archéologique, tant les frontières sociales¹⁵ et la spatialité des territoires auraient été contextuelles et donc mouvantes.

11 Du point de vue théorique, la configuration spatiale d'un territoire archipélagique peut être conçue comme un « *ensemble d'aires disjointes reliés par des éléments de réseaux non-territorialisés* » (Debarbieux dans Levy et Lussault, 2003 : 912).

12 Dans le cas des *Chupaychu* dont l'échelle démographique est plus ou moins comparable à celle de notre aire d'étude, le groupe ethnique possédait des colonies agricoles à trois-quatre jours de marche de son établissement principal. Quant aux *Lupaqa*, qui se comptaient en dizaines de milliers, ils possédaient des colonies à plus de dix jours de marche du cœur de leur territoire (Murra, 2002[1975] : 100).

13 C'est du moins la situation qui transparait des sources coloniales anciennes. « *D'après Betanzos, lorsqu'en 1551, Pizarro interrogea l'Inka au sujet de l'étendue de son empire, ses conseillers lui remirent des listes de seigneurs et de sujets. Ils ne dessinèrent pas de carte, ne dressèrent pas de relation de bornes et ne décrivirent jamais la juridiction de l'inka en terme de terres.* » (Nous avons extrait et traduit cette citation de Ramírez, 2002 : 122).

14 La citation originale dont il est fait mention a été traduite et adaptée de la suivante : « *lo que resultaba de especial interés aquí no era la tierra, sino los súbditos y su trabajo, lo que podríamos resumir en la frase : la tierra era gobernar.* » (Ramírez, 2002 : 121).

15 Par « frontière sociale », nous nous référons au processus cognitif de délimitation (autodéfinition) identitaire des groupes ethniques. Notons qu'en théorie, comme l'illustre Barth (1969), ce type de frontière n'est pas toujours inscrit dans le paysage, ni même référé à l'espace géographique. Les frontières sociales s'expriment dans l'auto-référencement culturel et dans la différence identitaire. Cela étant dit, nous avons vu que dans les Andes de l'époque préhispanique tardive, les sources ethnohistoriques (*cf.* le manuscrit de Huarochiri) comme les données archéologiques (voir l'étude Mantha (2009) sur les monuments funéraires de la vallée du Marañon, par exemple) démontrent que l'identité des groupes ethniques montagnards était étroitement liée au sol et à la sémantisation du paysage.

Il faut donc être bien conscient des limites intrinsèques de cet essai sur la territorialité du CMVA. Nous ne cherchons ici qu'à déterminer le faciès général de l'occupation de la vallée et les grandes lignes de l'organisation spatiale des entités socioculturelles qui y cohabitaient à l'époque Intermédiaire Récente.

Notre approche repose sur trois perspectives complémentaires. La première relève de la configuration géographique de la vallée et des modes d'occupation du sol (soit une synthèse des hypothèses émises précédemment sur le sujet). La seconde relève de la dimension historico-culturelle du peuplement telle qu'elle transparaît des informations ethnohistoriques et des données archéologiques. La troisième approche vise à évaluer les relations entre paysage (en tant qu'espace vécu), occupation du sol et spatialité ethnique.

8.2.1- CONTEXTE GEOGRAPHIQUE ET OCCUPATION DU SOL : SYNTHÈSE

Situées de part et d'autre de la confluence du Pampas et du Pachachaka avec l'Apurimac, qui formaient une profonde entaille au cœur de la cordillère sud-orientale et un carrefour géographique (voir *supra*, 1.1.2), les quatre zones d'étude sont à la fois proches mais aussi fortement individualisées. Dans la pratique, il faut au moins une journée de marche pour se rendre d'une zone à l'autre, sans compter la traversée des fleuves dont la puissance implique le passage obligé par des sites aménagés à cet effet (pont, nacelle, etc.). Bien qu'elles appartiennent toutes à la même vallée, les zones d'étude présentent, en outre, des conditions microclimatiques et environnementales sensiblement différentes. Rappelons, enfin, que du point de vue écologique, chaque zone offre une diversité de ressources, suffisamment variées et complémentaires, pour garantir l'autosubsistance de ses habitants (voir *supra*, 7.3.1).

Tous ces aspects nous ont incités à individualiser chacune des zones d'étude et à en examiner l'occupation préhispanique de façon indépendante, dans un premier temps. Dans chaque zone, la structure de l'habitat suggère l'existence de plusieurs réseaux qui, associés à leur finage, auraient formé les territoires de communautés paysannes plus ou moins indépendantes (au moins du point de vue de la subsistance). A l'échelle de la vallée, nous avons émis l'hypothèse que chaque zone d'étude constituait un territoire plus ou moins individualisé, composé de plusieurs communautés villageoises bien structurées et imbriquées dans un tissu social majeur, à l'image de l'organisation sociale des *ayllu* traditionnels.

8.2.2- PERSPECTIVE HISTORICO-CULTURELLE

8.2.2.1- Contexte ethnohistorique : rappel

Selon les sources ethnohistoriques, à la période Intermédiaire Récente, le CMVA se situait aux confins des pays ethniques *chanka* et *kichwa*. A priori, la rive gauche était donc peuplée de communautés affiliées à ces deux groupes ethniques. Mais il n'existe aucune donnée dans les sources écrites sur le cas de la cordillère de Vilcabamba, en aval de Limatambo. Kendall (1994 :104) propose que le versant nord (la région de Machu Picchu) puisse être affilié aux

Ayarmaka, hypothèse qui reste à démontrer. Mais, pour ce qui est du versant sud, la question demeure toute entière. En l'absence de céramique *Killke* et/ou apparentée (voir *supra*, 6.3.4.2), il faut croire que les communautés villageoises y étant établies étaient indépendantes de la sphère d'interactions sociopolitiques cuzquéniennes (Bauer et Covey, 2002) ; sa relation avec les groupes ethniques *chanka* et *kichwa* reste à déterminer.

En résumé, les sources écrites suggèrent que le CMVA était une région pluriethnique. Les communautés villageoises cohabitant dans la vallée étaient, à priori, affiliées à différents groupes ethniques ; mais il reste à savoir quelle était la nature des relations entre les communautés et leur groupe ethnique respectif.

Pour ce qui est des *Chanka* et des *Kichwa*, les régions de Waskatay, Takmara et Kiuñalla auraient formé une sorte de facette septentrionale de leurs pays respectifs. Le cas échéant, les pays *chanka* et *kichwa* s'étendaient, de manière plus ou moins continue, depuis les haut plateaux de *puna* du département d'Apurimac jusqu'à la vallée éponyme. Comme envisagé plus tôt au sujet des gisements de sel gemme de la région de Takmara, on imagine bien des caravanes de lamas articulant les échanges entre les haut-plateaux et la vallée dans un système de complémentarité étendu à l'échelle du département d'Apurimac (Lecoq, 1999 ; Tripcevic, 2007 et 2008). On pourrait même penser à un cas de « mobilité giratoire » articulant le trafic de sel, *charki*, coca, etc., plus ou moins comparable à celui proposé par Nuñez et Dillehay (1978) pour le nord du Chili. On sait, en effet, qu'au 16^{ème} siècle, des pasteurs *chanka* et *kichwa*, provenant de régions d'altitude du département d'Apurimac, se rendaient dans la région d'Acobamba afin d'y troquer du bétail contre de la coca¹⁶ (Guillén, 1980). Mais existe-t-il des traces matérielles de ces échanges et de ce peuplement pluriethnique supposé du CMVA ?

8.2.2.2- Données archéologiques : bilan

A première vue, les données archéologiques n'illustrent pas franchement le faciès pluriethnique de la région suggéré par les informations ethnohistoriques. Le paysage archéologique est assez homogène, tant du point de vue de l'architecture que de la céramique.

En ce qui concerne l'architecture, nous avons indiqué que l'ensemble de la vallée est caractérisé par la même culture d'habitat. Tous les villages présentent un faciès assez similaire (voir *supra*, 7.1). A la différence d'autres régions andines comme Moquegua (Aldenderfer et Stanish, 1993), l'architecture domestique ne permet pas ici d'étayer l'hypothèse de l'occupation pluriethnique.

Quant à la céramique, nous avons vu qu'elle est aussi très homogénéité. 90 % des tessons collectés sur le terrain appartiennent à la même tradition céramique locale (voir *supra*, 6.3.1). Cependant, plusieurs indices suggèrent une situation plus complexe qu'il n'y paraît.

Signalons, tout d'abord, que la poterie appartenant à cette tradition vernaculaire était produite indépendamment, dans chaque zone. Il est aussi intéressant de constater certaines petites différences dans la répartition spatiale des tessons décorés apparentés à cette tradition. Par exemple, il n'existe apparemment pas de poterie peinte sur la rive droite où elle est ornée de

¹⁶ Grâce au témoignage de Rodriguez de Figueroa (dans Guillén, 1980 : 644), on sait qu'en 1567, des pasteurs de communautés *aymaraes* et *kichwa*, venus du département d'Apurimac, se trouvaient à Apaylla (dans la vallée du Mapillo), afin d'y troquer de la coca contre du bétail. A l'époque, un mouton s'échangeait contre un sac de coca.

décors en relief. Alors que dans la région de Waskatay, on observe le même style de décors mais parfois agrémentés de peintures.

Ensuite, deux styles céramiques particuliers ont été identifiés (voir Carte 6.2, p. 251). Le premier correspond à quelques fragments façonnés dans une argile pâle, parfois décorés de peintures polychrome. Ces tessons, qui proviennent du complexe résidentiel des hauteurs de Waskatay, pourraient être le témoignage des relations macro-régionales qu'entretenait la communauté villageoise de Waskatay avec le pays *chanka* (voir *supra*, 6.3.2.1). Le second style céramique intrusif correspond aux urnes anthropomorphes qui, comme nous allons le développer, pourraient être la manifestation matérielle de la présence de colons d'origine amazonienne implantés sur les bas-versants de la région d'Inkawasi (voir *infra*, 9.1.1.2.1.2)

Dans l'état actuel des recherches, les données relatives aux styles céramiques du CMVA restent peu nombreuses pour étayer l'hypothèse du peuplement pluriethnique de la région suggéré par l'ethnohistoire. Elles laissent, néanmoins, entrevoir que l'approfondissement des recherches permettrait d'identifier des indices complémentaires.

Laissons momentanément les informations ethnohistoriques et les données issues de la culture matérielle, marqueurs traditionnels de l'affiliation ethnique en archéologie¹⁷, afin de considérer les liens possibles entre paysage et l'organisation spatiale des communautés paysannes qui habitaient le CMVA.

8.2.3- SPATIALITE ET PAYSAGES

Nous examinons à présent la nature du CMVA en tant que cadre de vie, dans la perspective des expériences et des pratiques sociales de ses habitants. On désigne généralement cette perspective par le concept d'« *espace vécu* » qui, autrement dit, se réfère à l'espace tel qu'il est perçu et pratiqué par les individus (Van der Leeuw, 1990 ; Staszak dans Levy et Lussault, 2003 ; Frémont, 2005). Habiter un territoire implique, en effet, une expérience corporelle constante de celui-ci (Tilley dans Renfrew et Bahn, 2005 : 205 ; Tilley, 2008). Il ne fait aucun doute que ces expériences sensibles participent non seulement à la vie en société dans cet espace, mais aussi, d'une certaine manière, à la formation et la dynamique des entités territoriales (Troncoso, 2008).

8.2.3.1- Spatialité du monde paysan : généralités

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 7, l'ensemble des habitants du CMVA de l'Intermédiaire Récent étaient paysans. Ils avaient, à priori, tous plus ou moins le même mode de vie centré sur le travail de la terre et, dans une moindre mesure, l'élevage. Dans ces communautés paysannes, de nombreuses activités devaient être réalisées en commun. En raison de l'exigence

17 La pertinence de la céramique en tant que marqueur ethnique demeure une problématique théorique vivace dans le monde andin. A ce propos, le lecteur se reportera aux articles de Murra (2002[1978]) et Julien (1993) qui illustrent les espoirs placés par les ethnohistoriens dans la céramique pour résoudre les problèmes d'affiliation ethnique, ainsi que les études de cas et les discussions des archéologues sur ce sujet : par exemple, Santoro (1995), Lecoq (1997), Santoro (*et al.*, 2009) et Druc (2009).

du calendrier agricole (Guaman Poma, 1615), la vie dans la vallée devait suivre un rythme partagé par la plupart. Au quotidien, on peut imaginer que la vie paysanne dans le contexte de la micro-verticalité impliquait une mobilité constante dans le finage, entre les habitations et les zones de culture, d'autant plus si l'on considère que le phénomène de multi-résidence devait être développé (voir *supra*, 7.3.2.2). Bien que nous ayons supposé l'existence de territoires paysans plus ou moins indépendants, il ne faudrait pas croire que la vie paysanne se cantonnait à son finage. Les zones géographiques (zones d'étude) sont proches ; une journée de marche suffit pour passer d'un versant à l'autre de la vallée. Cette proximité géographique implique aussi une forte visibilité réciproque entre ces contrées, dont nous mesurons les enjeux ci-dessous.

8.2.3.2- Le phénomène d'intervisibilité entre les villages

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que la plupart des établissements résidentiels étaient installés sur des sites à forte prééminence topographique. Nous avons également remarqué que les agglomérations principales étaient implantées sur des reliefs bien visibles dans le paysage. De ce fait, les principaux villages possèdent aussi, réciproquement, un panorama très développé sur leur environnement. Le tableau 8.2 expose et compare les valeurs de visibilité des principaux établissements de chaque zone.

ZONE 1		ZONE 2		ZONE 3		ZONE 4	
SITE	%	SITE	%	SITE	%	SITE	%
Villar 1 (SN°20)	51%	Piruruyuq (SN°65)	60%	Totoraki (SN°149)	40%	Yana Urqu 2 (SN°199)	34%
San Martin (SN°3)	44%	Chamilku (SN°70)	45%	Ccarabamba (SN°139)	36%	Wiraqochan 2 (SN°175)	18%
Qochapata (SN°37)	41%	Mankan Churku 7 (SN°100)	31%	Ankasulkana1 (SN°129)	29%	Machu Llaqta 4 (SN°171)	13%
Mandor 1 (SN°27)	40%	Iglesiachayuq 1 (SN°61)	27%	Kiuñalla (SN°101)	21%	Pakupata 1 (SN°159)	7%
Patapampa (SN°9)	35%	Ninarumiyuq (SN°89)	24%	Qoriwayrachina 1 (SN°110)	18%	Ninamarca 1 (SN°181)	6%
Moyenne	42%	Moyenne	37%	Moyenne	29%	Moyenne	16%
Valeurs exprimées en termes du pourcentage de l'espace visible dans un rayon de 30 Km autour du site (Calculées sur la base du modèle numérique de terrain ASTER GDEM V1)							

Tableau 8.2 – Panorama des principaux villages préhispaniques

A l'échelle régionale, les villages des zones 1 et 2, se trouvant dans la section la plus ouverte de la vallée (au niveau de la double confluence), bénéficient des panoramas les plus développés. Comme on peut le constater sur la figure 8.4 et la carte 8.1, il existe une visibilité réciproque entre la plupart des villages de ces deux versants en vis-à-vis. Vivant de part et d'autre de la vallée à un peu plus d'une dizaine de kilomètres de distance, les habitants des villages étaient donc en constante communication visuelle. Bien qu'à cette distance, on ne distingue pas les individus, les sites d'habitat sont néanmoins perceptibles. A l'époque préhispanique, les feux indiquaient clairement leur localisation et leur nombre. Par temps clair, les paysans distinguaient sans doute même les habitations, aux toits de chaume les plus élevés, des villages de l'autre rive. Cette intervisibilité implique que les habitants de la rive gauche étaient toujours au fait des activités des habitants de la rive droite et vice-versa. Autrement dit, les habitants de la rive gauche faisaient partie du paysage quotidien des habitants de la rive droite, et réciproquement.

Quant à la zone 3, les principaux villages de sa partie occidentale -Totoraki et Ccarabamba- étaient bien visibles tant depuis la zone 1 que depuis la zone 2. Ils participaient ainsi à ce réseau de communication visuelle. En revanche, la région de Kiuñalla, dans la partie orientale de la zone 3, en était exclue ; tout comme la vallée d'Arma qui, de par sa structure orographique fermée, à la visibilité restreinte sur la vallée de l'Apurimac, formait un paysage indépendant.

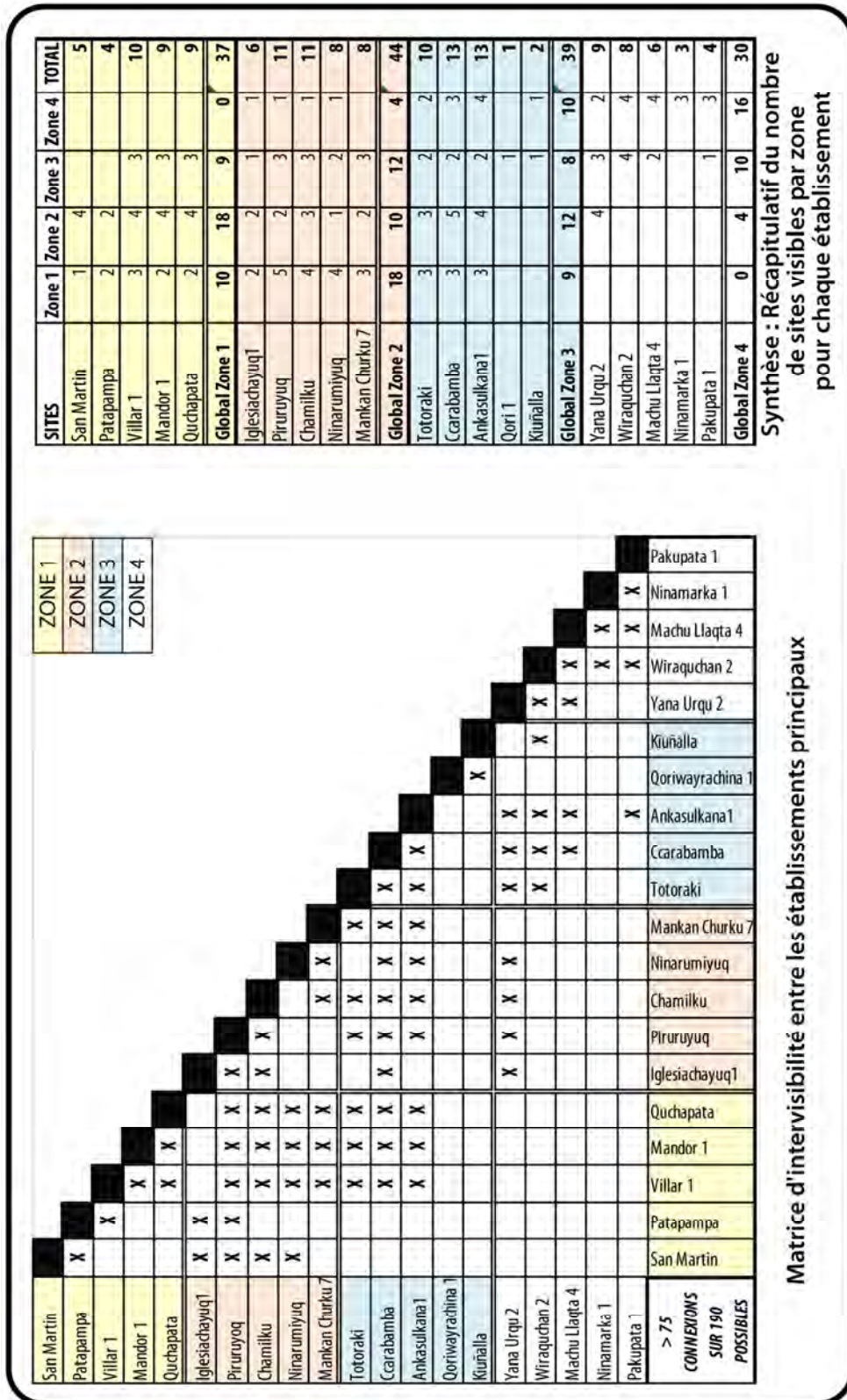
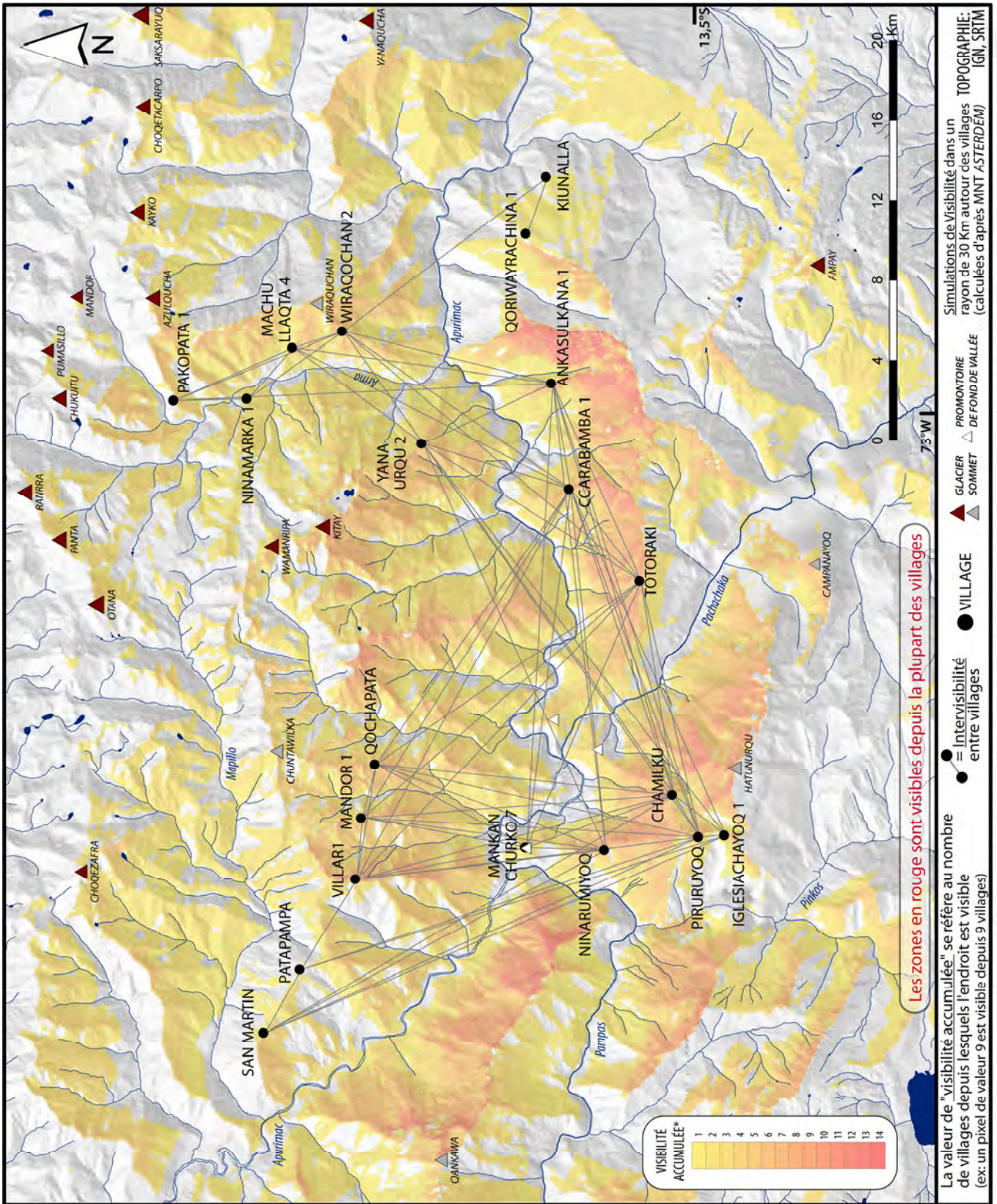


Figure 8.4 – Matrices d'intervisibilité entre les villages principaux



Carte 8.2- Panorama des principaux établissements résidentiels préhispaniques du CMVA

8.2.3.3- Paysages et système de représentations géographiques du CMVA

Dans son essai sur la territorialité et les frontières andines, Molinié (1986-87) explique bien qu'un territoire est, du point de vue cognitif, aussi un paysage, une contrée. Pour une communauté paysanne, habiter un espace implique de le voir, afin d'en acquérir une vision géographique et d'en percevoir l'étendue. Les habitants d'une même région possèdent donc plus ou moins la même conception de l'espace, car ils partagent les mêmes critères cognitifs de représentations géographiques de cette région. Par conséquent, les caractéristiques et les limites d'un territoire paysan se confondent généralement avec les objets physiographiques du paysage et sa ligne d'horizon¹⁸ (Wagner, 1976 ; Harris, 1978 ; Criado Boado, 1999).



Figure 8.5- Paysage quotidien au sortir d'une habitation villageoise dans la vallée d'Arma (SN°171)

Dans les sources ethnohistoriques et ethnographiques, c'est souvent à partir des éléments les plus en vue dans le paysage que sont construits les systèmes de représentation territoriale. Dans les Andes traditionnelles, la territorialité était définie et expliquée, d'un point de vue sémiologique, dans les mythes d'origine des groupes ethniques et dans la toponymie (Taylor, 1980 ; Martinez, 1989[1976]). Il est vraisemblable que la communication des limites territoriales

18 Ces quelques lignes écrites par Wagner (1976 : 199-200) sur la géographicit  de la communauté quechua de Sonqo (habitant au nord de Cuzco non-loin de Paucartambo) illustrent bien notre propos : « *L'organisation spatiale [de la communauté] est, au moins partiellement, le produit de l'environnement montagneux andins. Son espace ne s'étend pas sur de grandes plaines ni sur une mer, à l'horizon éloigné ; il est, au contraire, limité de toutes parts par des points de référence : des sommets éloignés, d'autres plus proches, des vallées étroites, etc. En outre, quiconque ayant passé quelques temps dans quelques régions montagneuses que ce soit, sait que ces points de référence changent constamment, même au cours d'un petit déplacement. Sur quelconque itinéraire, des montagnes et des vallées apparaissent, d'autres disparaissent (cachées par des collines proches), les montagnes offrent à nos yeux différentes faces, etc. Par conséquent, chaque lieu possède une orientation [situation] spatiale singulière et unique. Mais, dans le même temps, chaque lieu possède une [situation] régionale plus générale, constituée par les pics montagneux qui dominent dans une aire géographique [dans le cas de Sonqo, l'Ausangate dont le pic enneigé est visible non seulement depuis ce lieu, mais aussi depuis la plupart de la région de Cuzco, forme ainsi une sorte de relais, « inter-échelles », géographique]. ».* Autrement dit, chaque lieu possède, à la fois, une situation spatiale unique, définie par son environnement topographique immédiat, et une situation spatiale croissante définie par les plus hauts sommets de la région.

relevait donc essentiellement du domaine de l'oralité qui véhiculait la mémoire sociale des lieux et des territoires. Car, Fiche et Van der Leeuw (1990) l'expriment clairement, « *un espace produit par un groupe ou une société ne peut fonctionner que s'il est doté de mémoire : mémoire du temps de la nature, mémoire du temps des hommes ; chaque groupe, pour vivre dans son espace, doit en permanence faire appel à ces mémoires* ». Nous avons déjà illustré cette idée dans notre introduction à la géographie culturelle inka, dont les *wak'a*, et autres *wank'a*, sont non seulement des figures construites (physiquement ou non) sur un site géographique singulier, mais aussi des monuments qui consignent l'histoire de ce lieu en relation à celle de la région à laquelle ils appartiennent (voir *supra*, 2.1.3.1).

Pour cette étude de la territorialité du CMVA, il nous a paru important d'essayer d'intégrer la dimension paysagère, tant elle pourrait avoir joué un rôle primordial à l'époque préhispanique. Pour cela, il faut, d'une part, caractériser les milieux en présence, ce que nous avons fait de façon détaillée dans le premier chapitre, et, d'autre part, s'interroger sur la nature des marqueurs territoriaux potentiels.

Que l'on se situe sur un versant ou l'autre de la vallée, la structure générale du paysage est similaire : un grand fleuve qui s'écoule à nos pieds ; des versants, cultivés ou sauvages, découpés par des éperons plus ou moins proéminents alternant avec des *quebradas* ; une ligne d'horizon peuplée de dizaines de sommets aux formes variées dont les plus hauts sont couverts de neiges éternelles resplendissantes. Essayons, à présent, de mesurer l'implication des principaux éléments de ce paysage dans la territorialité préhispanique : le fleuve et les sommets.

8.2.3.3.1- Le río Apurimac

La ligne que forme l'Apurimac, telle une profonde cicatrice dans le massif andin, évoque instinctivement une frontière entre les massifs montagneux situés de part et d'autres. Il s'agit de l'élément central du paysage de la vallée qui sépare les habitants des deux rives. Bien qu'ils cohabitaient dans la même vallée, ceux-ci vivaient dans une situation ambiguë de vis-à-vis qui les rapproche autant qu'elle les oppose. En termes structuraux, on pourrait remarquer que les deux versants de la vallée constituent deux pendants, « *saya* », d'un même espace géographique dual, dont le fleuve forme une sorte « d'axe médian ».

8.2.3.3.2- Les sommets et la géographie sacrée

Il est bien connu que les sommets étaient les éléments les plus signifiants du paysage andin (voir *supra*, 1.3.2.5). De nombreuses croyances, liées aux phénomènes climatiques, à la fertilité et aux ancêtres, leurs étaient associées. Comme l'explique Reinhard (1983 : 43), sur la base d'une importante revue de la bibliographie ethnographique et ethnohistorique, « *les mythes liant les montagnes sacrées à la fertilité (des cultures et des animaux) et aux ancêtres, firent que les communautés paysannes les considéraient généralement comme leurs principales divinités tutélaires. [Il remarque également que] les populations de régions distinctes se sentaient parfois unies par le culte qu'ils rendaient aux mêmes montagnes [; et envisage aussi que] le culte aux montagnes était sans doute un élément central et constitutif de l'identité ethnique, notamment lorsque certaines montagnes étaient vénérées de façon spécifique dans une grande région par*

diverses communautés. »¹⁹. Reinhard rejoint ainsi l'idée de Favre (1967) qui a émis l'hypothèse que le culte aux *wamani*²⁰ serait l'un des aspects fondamentaux de la cohésion territoriale des provinces inkas, les chroniqueurs la désignant souvent par le même nom, « *wamani* ».

Dans la cordillère de Vilcabamba, il est probable que le Salkantay, son sommet le plus élevé qui était bien visible depuis le *Qhapaq Ñan* du *Chinchaysuyu* à la sortie de Cuzco et qui donnait aussi parfois son nom à la cordillère (Fornée, 1965[1586]), en constituait l'« emblème territorial »²¹. Il était sans doute la principale figure du paysage sacré ainsi qu'un objet important dans la géographie du *Tawantinsuyu* (voir *infra*, 9.1.2.3.2).



Figure 8.6- « Habiter les montagnes andines »
(Gregorio Urbano sur le site archéologique Ushnupata, au pied du Choqezafra)

A l'échelle du CMVA, il est probable que les habitants concevaient leur espace et situaient leur territoire en fonction des principaux sommets. Nous avons déjà mentionné que les extirpateurs d'idolâtrie, tel Avila (dans Taylor, 1980), signalaient que les *llaqta* (communautés villageoises) étaient, conceptuellement et territorialement, liées au paysage sacré auquel elles s'identifiaient et dont les sommets constituaient les principales divinités tutélaires (Martinez, 1989[1976]). Sur ce même sujet, Albornoz (dans Duviols, 1967 : 20) relate que « toutes les communautés indiennes, indépendamment de la taille de leur territoire, possédaient des *guaca*

19 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : «Las creencias que las deidades de las montañas controlaban la fertilidad de los cultivos y de los animales y que los antepasados eran descendientes de ellas significó que estas fuesen frecuentemente consideradas las deidades más importantes al nivel local. Esto significó que la gente de muchas áreas se sintió unificadas por la adoración que hacían a las mismas montañas. Cuando algunas montañas sagradas eran adoradas de un modo especial en una gran región por varias comunidades, esto podría haber sido la base para un sentido de unidad étnica.» (Reinhard, 1983 : 43). La traduction est nôtre.

20 *Wamani* est le terme en usage dans la région d' Ayacucho pour désigner les montagnes sacrées.

21 Nous utilisons ici l'expression « emblème territorial » dans son acception définie par Lussault (dans Levy et Lussault, 2003 : 305), comme « la fraction d'un espace, en général un lieu et/ou un monument [ici, le sommet d'une grande montagne], qui, par métonymie, représente et même signifie cet espace et les valeurs qui lui sont attribuées ».

pacarisca »²², des lieux sacrés. Il ajoute que, parmi les montagnes sacrées, les glaciers et les volcans étaient les plus importants. D'ailleurs, plusieurs ethnographies indiquent que l'importance symbolique des *apu* croît avec leur altitude (Nuñez del Prado, 1970 : 71) : dans la région de Cuzco, les deux plus hautes montagnes, l'Ausangate et le Salkantay sont encore considérées comme les deux principales divinités tutélaires.

En l'absence de références ethnohistoriques et ethnographiques détaillées sur les montagnes de l'aire d'étude, nous avons tenté de déterminer les sommets les plus importants en fonction de leur visibilité dans le paysage²³. D'une manière générale, tous les villages sont établis sur des sites offrant un panorama développé sur les sommets de la région (voir Carte 8.1 et Fig. 8.5, p. 341 et 342). Il n'est pas rare que plus d'une dizaine de sommets soient visibles depuis un même village. Toutefois, il est intéressant de constater qu'il existe des différences notables de paysages entre certaines zones géographiques.

Les zones 1 et 2, les deux versants se faisant face dans la section occidentale du CMVA, partagent globalement le même paysage. Les sommets (par ordre d'importance²⁴) Kitay, Hatun Urqu, Qankawa et Ampay (voir Carte 1.3, p. 16) y sont omniprésents. Dans la zone 1, il existe une différence notable entre le paysage du contrefort d'Inkawasi, dominé par le glacier Choqezafra au-dessus de la vallée du Mapillo et largement ouvert sur l'Apurimac en aval, et celui des trois éperons latéraux, orientés vers l'amont. Les hauteurs de la zone 2 ouvrent aussi une perspective sur les sommets du cœur de la cordillère de Vilcabamba, invisibles depuis la zone 1, mais on ne les aperçoit au loin que par temps clair.

Le versant de la zone 3 offre un panorama exclusif sur l'ensemble de la cordillère de Vilcabamba. Les lignes de crêtes constituent de véritables miradors à l'horizon ponctué de dizaines de *nevados*. En raison de la grande étendue du versant, qui s'étire sur près de 25 km d'est en ouest, le paysage change lorsque l'on passe de la partie occidentale à la partie orientale du massif. La partie occidentale (région des villages préhispaniques de Takmara et de Ccarabamba) partage globalement le paysage des zones 1 et 2 mais jouit aussi une vue imprenable sur les glaciers du cœur de la cordillère de Vilcabamba. La partie occidentale, au-delà du massif de Qoriwayrachina (dans la région de Kiuñalla), offre un panorama, différent, orienté sur le secteur du Levant de la cordillère de Vilcabamba, centré sur le glacier Markani au pied duquel se trouve Choqek'iraw.

Située au cœur de la cordillère de Vilcabamba, la vallée d'Arma s'inscrit dans un paysage très différent de celui des zones de versant de la vallée de l'Apurimac. Il se distingue par la grande proximité de la plupart des glaciers de la cordillère. Lorsqu'on est orienté vers l'amont, ceux-ci forment un cirque circonscrivant la vallée. Le grand massif du Panta, tout proche, est particulièrement imposant. L'ouverture aval de la vallée forme une ligne de fuite sur celle de l'Apurimac où l'on aperçoit, au loin, l'éperon d'Ankasulkana (zone 3).

22 Cette citation est adaptée et traduite du passage suivant de la publication de Duviols (1967 : 20) : "*Hase de entender que ninguna parcialidad de naturales dexó de tener esta guaca pacarisca, por pequeña o grande que fuese la parcialidad*".

23 Signalons que cette étude est de caractère préliminaire. Elle a été réalisée d'après des observations sur le terrain où les principaux éléments du paysage des sites archéologiques ont été répertoriés sur des fiches et capturés sur des photographies et des vidéos panoramiques. Comme l'essentiel des prospections ont été réalisées entre juin et août nous avons bénéficié, le plus souvent, d'un ciel dégagé, bien que certaines journées, les nuages amazoniens sont venus masquer l'horizon. Postérieurement, des analyses de visibilité générées à partir des modèles numériques de terrain disponibles nous ont permis de réaliser des observations complémentaires (voir annexe carto).

24 Par « importance », nous nous référons ici aux sommets, à la fois, les plus proches (critère de monumentalité, de grandeur dans le paysage) et les plus en vue (nombre de villages depuis lequel le sommet est visible).

8.2.3.4- Commentaires

Le paysage du CMVA compte une vingtaine de sommets éternellement enneigés et une dizaine d'autres (s'élevant à plus de 4500 m d'altitude) dont les formes jaillissent des lignes d'horizon (voir Tableau 1.1, p. 18). L'étude des relations de visibilité entre ces sommets et les principaux villages n'est pas simple. Sur la base des observations réalisées sur le terrain, complétées par les résultats des simulations générées sous SIG, nous avons identifié les sommets les plus en vue dans les paysages de la zone d'étude. Ces observations permettent de dégager les hypothèses suivantes concernant les relations potentielles entre paysage et spatialité :

- La plupart des villages principaux établis sur les versants²⁵ qui se trouvent de part et d'autre de la double confluence sont non seulement intervisibles, mais partagent aussi globalement le même paysage, caractérisé par la présence des mêmes sommets. De par son omniprésence visuelle et sa proximité, le Kitay est le sommet plus en vue au cœur de la vallée de l'Apurimac.
- Le contrefort d'Inkawasi possède un paysage singulier dans lequel le Choqezafra²⁶ occupe une place monumentale du fait de sa proximité. La région se distingue aussi par le vaste panorama qu'elle offre sur la vallée de l'Apurimac en aval.
- La vallée d'Arma constitue un paysage isolé (de la vallée de l'Apurimac). A l'instar de celui de la vallée voisine du Yanama, également située en plein cœur de la cordillère de Vilcabamba, son horizon est parsemé de dizaine de *nevados*.
- La scission de la zone 3, en deux régions bien distinctes du point de vue archéologique correspond également à deux paysages différents.

8.3- L'OCCUPATION PRÉ-INKA DU CMVA: SYNTHESE

Au vu des données archéologiques, le CMVA était une région densément peuplée avant son annexion à l'empire inka. Un grand nombre de communautés paysannes, à l'habitat implanté sur les crêtes, y étaient établies. Le mode d'occupation du sol semble tout à fait adapté à « l'environnement vertical » de la vallée, si bien que les communautés étaient sans doute autonomes du point de vue de leur subsistance.

Les quatre zones, étudiées en détails, formaient probablement les territoires plus ou moins indépendants d'entités sociopolitiques composées de communautés paysannes imbriquées de type *ayllu*. A en croire les données ethnohistoriques, les populations cohabitant dans la vallée auraient été affiliées aux principaux groupes ethniques de la cordillère sud-orientale : *chanka*, *kichwa* et peut-être un troisième formé par la population indigène de la cordillère de Vilcabamba. Mais,

25 Nous nous référons ici, plus précisément, à la région orientale de la zone 1 (les éperons latéraux du versant Apurimac), à la zone 2, ainsi qu'à la région occidentale de la zone 3 (le contrefort de Takmara et l'éperon de Ccarabamba).

26 Le nom du Choqezafra évoque son importance symbolique. « *Choqe* », comme nous l'avons expliqué plus tôt, se réfère à toute chose « estimée et adorée ». « *zafra* » est sans doute une déformation de « *saqra* : le démon » (Itier, 1997). « *Ce démon qui parlait aux indiens* », soit l'attribut typique des principaux *wak'a*, celui de parler à l'Inka (Curatola, 2008).

dans l'état actuel des recherches, peu de témoignages matériels sont en mesure d'étayer cet hypothétique faciès pluriethnique de la région qui devra faire l'objet de recherches plus approfondies.

En tant que carrefour géographique et au vu de l'organisation spatiale des communautés villageoises, le CMVA ne formait pas un territoire homogène. Cela étant, les groupes qui cohabitaient dans la vallée partageaient de nombreux points communs. Ils étaient, à priori, tous paysans, possédaient la même culture d'habitat en village, ainsi que la même céramique. Ils vivaient, pour la plupart, à une longue journée de marche de distance les uns des autres et étaient en permanente communication visuelle. Ils partageaient aussi, souvent, le même paysage dont les principaux sommets jouaient peut-être un rôle fédérateur qu'il ne faudrait pas négliger tant les montagnes étaient importantes dans les systèmes de représentation géographique et de construction territoriale à l'époque préhispanique.

Abordons, à présent, l'occupation de la région à l'époque inka durant laquelle les populations du CMVA et leurs territoires ont été annexées au *Tawantinsuyu*.

CHAPITRE 9

Les Inkas et la vallée du *río* Apurimac

« Certains de ces wak'a sont des montagnes et des hauts sommets que même le temps ne saurait consumer »¹ (Arriaga, 1968[1621] : 247).

Comme le précédent, ce chapitre est une synthèse des aspects géographiques, écologiques, historiques et archéologiques étudiés au long de ce travail. Il vise à faire le point sur l'occupation inka du CMVA. La première partie est consacrée à l'étude de ses multiples facettes, avec l'objectif de déterminer les motifs de l'implantation inka dans cette profonde vallée interandine. Dans la seconde partie, nous portons un nouveau regard sur Choqek'iraw dont l'histoire et la fonction sont discutées à la lumière du contexte régional.

9.1- LE COURS MOYEN DE LA VALLÉE DE L'APURIMAC SOUS LE TAWANTINSUYU

Les sources ethnohistoriques indiquent que le CMVA fut intégré à l'empire lors des toutes premières phases d'expansion hors de la région de Cuzco. Selon les mythes inkas (voir *supra*, chap. 2), *Pachakuti* s'est d'abord aventuré dans la cordillère de Vilcabamba, par son versant nord. Peu de temps après, il a, semble-t-il, annexé le pays *chanka* à son empire naissant. Cependant, comme la vallée de l'Apurimac forme un espace intermédiaire entre ces deux régions, il est difficile de déterminer à quel épisode historique rattacher l'établissement inka dans la région. Toujours est-il que l'occupation inka sur le site de Choqek'iraw est attestée depuis environ 1450 (Lecoq, 2008 ; voir *supra*, 3.3.2.2) et que les Inkas demeurèrent installés dans la cordillère de Vilcabamba jusqu'en 1572.

Les vestiges archéologiques affiliés à la culture matérielle inka sont assez rares dans la vallée. Lors de nos prospections, nous n'avons identifié que trois ensembles architecturaux établis par l'administration inka. Les autres manifestations se résument à quelques bâtiments épars (dont

¹ La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *Y estas huacas unas son cerros y cumbres altas, que no las puede haber consumido el tiempo* » (Arriaga, 1968[1621] : 247). La traduction est nôtre.

la facture inka n'est pas toujours évidente) intrusifs dans les établissements résidentiels villageois, et à moins d'une vingtaine de fragments apparentés au style céramique inka, répartis sur une dizaine de sites.

Ces témoignages archéologiques permettent néanmoins d'engager une réflexion sur la nature de l'occupation inka de cet espace intermédiaire entre la province du *Chinchaysuyu* et les domaines royaux de la cordillère de Vilcabamba. Pour cela, nous faisons, d'abord, l'état des lieux de l'occupation inka dans chaque zone d'étude. Nous en réalisons, ensuite, une synthèse visant à dégager les principaux motifs de l'établissement inka dans la région et à expliquer le réaménagement du territoire des communautés paysannes autochtones. Pour conclure, nous essaierons de cerner quel rôle jouait la vallée de l'Apurimac dans la cordillère sud-orientale sous le *Tawantinsuyu*.

9.1.1- L'OCCUPATION INKA DU CMVA : ETAT DES LIEUX

Comme nous le faisons depuis le début de ce travail, nous examinons d'abord le cas de la cordillère de Vilcabamba, puis celui des massifs de la rive gauche de l'Apurimac.

9.1.1.1- La cordillère de Vilcabamba

L'occupation inka de la cordillère de Vilcabamba est bien connue pour deux aspects spécifiques :

- d'une part pour les domaines royaux de *Pachakuti* dont les palais (Vitkos, Machu Picchu et Choqek'iraw) doivent être considérés comme les fleurons de l'architecture inka et des sites uniques en leur genre ;
- d'autre part, pour avoir constitué le dernier territoire du *Tawantinsuyu*, après la conquête espagnole (voir *supra*, 2.1.3.2.3)

Pourtant, nous allons le voir, l'occupation inka ne se résume pas uniquement à ces deux aspects. Les relations avec les communautés paysannes originaires de la vallée et le réaménagement de leur territoire annexé à l'empire inka forment, selon nous, un aspect central de l'histoire de la région sous le *Tawantinsuyu* qui n'a, de plus, jamais été étudié.

9.1.1.1.1- La région d'Inkawasi et Qarku (zone 1)

Au moment de l'implantation inka dans la cordillère de Vilcabamba, plus d'un millier de familles paysannes devaient vivre dans la région extrême occidentale du versant sud de la cordillère (voir *supra*, 7.3.2.1). La présence de quelques tessons de céramique inka dans les villages témoigne que ceux-ci étaient toujours occupés durant l'époque inka. En fait, tout semble indiquer que l'intégration de cette région au *Tawantinsuyu* n'a pas entraîné de grands bouleversements. Par conséquent, il faut se demander quelle était la nature des relations entre la nouvelle autorité cuzquéniennne et les groupes locaux. Pour cela, nous examinons le cas du site de Villar 1 et de la région d'« *Inka-wasi* » (la « maison de l'Inka »).

9.1.1.1.1- La *kallanka* de Villar 1

Le site Villar 1 (SN°20), localisé sur le grand éperon latéral de Qarku, abritait l'un des principaux villages de la région. Situé sur la partie haute de l'éperon, l'établissement résidentiel préhispanique est installé sur une grande colline et ses alentours. Il s'étend sur une dizaine d'hectares et est structuré en quartiers.

Un grand bâtiment de plan au sol quadrangulaire est bâti sur le point culminant de la butte (et donc du site). Il est en mauvais état de conservation mais sa forme allongée est typique des *kallanka* inkas² (voir Fig. 7.2, p. 273). Du reste, sa maçonnerie (type 6 selon notre nomenclature exposée sur la figure 5.1, p. 191) détonne de celles des dizaines de structures circulaires qui l'entourent. Le faciès architectural du site nous invite à penser que ce bâtiment a été implanté à l'époque inka dans un village originaire de l'Intermédiaire Récent³.

Avec ses dimensions monumentales et sa situation, au cœur du site, sur le point culminant de la butte, la *kallanka* de Villar était sans doute faite pour être vue et aussi pour donner l'impression d'une certaine monumentalité. Elle domine les dizaines de petites habitations qui forment l'ensemble résidentiel. La façade principale du bâtiment ouvre sur une place. Elle est orientée, plein est, tout droit vers le *nevado* Kitay qui est le sommet le plus en évidence dans le paysage de la région de la confluence Pampas/Pachachaka/Apurimac. Comme le montre l'étude comparative de Meinken (2005), l'orientation de la façade principale des *kallanka* vers les montagnes est courante. Bien qu'en l'absence de fouilles, nous ne soyons pas en mesure de déterminer le type d'activités auquel était associé ce bâtiment, tout porte à croire que cet édifice monumental visait à signaler la présence inka, non seulement aux habitants de l'éperon de Qarku, mais aussi à ceux de l'ensemble de la région (Gasparini et Margolies, 1980 ; Acuto et Gifford, 2007). En effet, cet édifice est implanté sur le point culminant du site au plus fort indice de prééminence topographique de la région (voir Tableau 7.2, p. 269) ; il était visible depuis les éperons voisins de Mandor et Quchapata et même depuis le contrefort d'Inkawasi. Ainsi, le site de Villar formait une sorte de « nœud » visuel entre ces deux régions qui ne sont pas intervisibles et ne partagent pas le même paysage (voir Fig. 8.4, p. 340). Cette position stratégique pourrait expliquer pourquoi l'unique bâtiment au faciès typiquement inka dans la région a été implanté sur ce site particulier. La *kallanka* de Villar 1 devait être perçue comme un symbole du pouvoir inka en plein cœur de la zone 1. En outre, l'orientation du monument inka vers le principal *nevado* de la région n'est sans doute pas anodine. Elle visait peut-être à associer l'occupation inka à la principale divinité tutélaire de la région, hypothèse audacieuse mais qui ne surprendra pas les chercheurs familiers au monde inka, tant ces mises en scène paysagères étaient courantes à travers les Andes (Hyslop, 1990 ; Protzen, 1992 ; Cornejo, 1995 ; Gallardo *et al.*, 1995 ; Meinken, 2005 ; Acuto et Gifford, 2007).

2 Au sujet des « *kallanka* », voir *supra*, 3.2.2.2.2.1 et 5.3.2.1.

3 Cette hypothèse est fondée sur le faciès architectural du site ; elle devra être vérifiée par la fouille du bâtiment.

9.1.1.1.1.2- La « maison de l'Inka » et le site historique de Qarku

Contrairement à ce qu'évoque le nom de ce site « maison de l'Inka »⁴, on ne trouve aujourd'hui que des traces très éparées de l'occupation inka sur le contrefort d'Inkawasi. Les indices les plus tangibles de la présence inka se résument à une poignée de fragments de céramique identifiés dans les ruines des établissements résidentiels villageois (voir Carte 6.2, p. 251). Toutefois, l'architecture préhispanique de la région ayant été presque intégralement démontée, il est probable que des constructions inkas (« une maison de l'Inka ») y aient existé. La grande plateforme du site Platería 1 (SN°10) pourrait en être un exemple (voir *supra*, note 69 du chapitre 5, p. 220). Mais, compte tenu des nombreuses références historiques sur l'occupation inka de la région durant la dissidence de Vilcabamba (voir *supra*, 2.1.3.2.3), il est tout de même surprenant de ne pas trouver plus de vestiges de culture matérielle inka.

Nous avons vu précédemment que les sources ethnohistoriques font état de deux villages importants : Qarku et Apaylla. Le premier se situait « *au-dessus du río Acobamba* » (Guillén, 1976-1977), nom donné, à l'époque, à la section de l'Apurimac au niveau de sa confluence avec le Pampas, et, par extension, à la région d'Inkawasi (Villanueva, 1982 : 175). A Qarku, se trouvait une église où fut baptisé le fils de Titu Kusi en 1567 (voir *supra*, 2.2.2.1). Les sources n'indiquent pas sa localisation précise mais mentionnent que le site se trouvait sur/ou non-loin d'un sommet (où les espagnols avaient érigé un gibet) et qu'il possédait une place (Guillén, 1976-1977 : 81). A la lumière de cette description, il paraît douteux que le site historique corresponde au lieu dénommé Qarku aujourd'hui (SN° 22) ; ce dernier ne possédant pas de colline. Les vestiges archéologiques qui s'y trouvent sont ceux d'un ensemble de structures circulaires dont il ne subsiste qu'une empreinte au sol tout juste lisible ; aucun fragment de céramique inka n'y a été collecté. L'identification du Qarku préhispanique est importante, car il est probable que cet endroit (où fut baptisé *Kispe Titu* et où les Augustins érigèrent la première église de la région) était déjà un site important à l'époque inka. Gasparini et Margolies (1977 : 265) soulignent, en effet, qu'« *après la conquête, les ordres religieux et les curés avaient pour coutume d'ériger une église sur les sites où se trouvaient un temple idolâtre. La fanatique extirpation de l'idolâtrie ordonnait la destruction totale non seulement des idoles, mais aussi des sanctuaires. Sur leurs ruines, on recommandait la construction d'une église. La destruction partielle était autorisée, lorsque les fondations pouvaient être employées pour former les soubassements des murs de l'église catholique.* »⁵. A l'image de l'église de Waytara ou bien du Qorikancha, il est probable que l'église de Qarku ait été implantée sur un site qui possédait déjà une importance cérémonielle pour les Inkas. Du reste, on imagine mal le fils du *sapa inka* recevoir un sacrement religieux sur un site dépourvu de sens pour les andins. Comme il est peu probable que le Qarku actuel soit le site historique, il existe, selon nous deux candidats potentiels.

Le premier est Villar 1 (SN°20) que nous venons de décrire. Ce site est localisé à une demi-heure de marche en amont de Qarku. Il est accroché sur un éperon, dominant la confluence

4 « Inka-wasi » signifie littéralement « maison de l'Inka ». Comme le signale Hyslop (1990), il s'agit d'un toponyme courant dans les Andes dont l'origine est vraisemblablement assez récente. Il désigne les lieux où l'on trouve des traces de l'occupation inka.

5 Le texte original dont il est fait mention est le suivant : « [...] *después de la conquista, los órdenes religiosos y los curas tenían la costumbre de levantar una iglesia en el mismo sitio donde había un templo idolátrico. En la fanática acción de extirpar idolatrías (Real cedula de 1538, Instrucción de 1545, Constitución 3 del concilio 1551), se ordenaba la destrucción total no solo de los ídolos, sino también de los adoratorios. Sobre las ruinas de los mismos, se recomendaba la construcción de una iglesia. Fue admitida también la destrucción parcial cuando se podían aprovechar bases y muros para el templo católico.* » (dans Gasparini et Margolies, 1977 : 265). La traduction est nôtre.

Pampas/Apurimac, et établi sur une grande butte au sommet de laquelle on trouve les vestiges du bâtiment que nous avons identifié comme étant une possible *kallanka* (associée au paysage sacré) ; il y a aussi une place, soit autant d'éléments compatibles avec les descriptions de « Qarku » dans l'ethnohistoire.

Le second candidat pourrait être le village actuel d'Inkawasi qui est établi sur un important établissement préhispanique (SN⁰⁸). Il s'y trouve une grande place, au pied d'une colline, appelée Patapampa (SN⁰⁹), où étaient implantés un grand nombre d'habitations préhispaniques, qui pourrait s'assimiler au quartier haut d'un complexe résidentiel réunissant les deux établissements (voir *supra*, 7.1.3.2). En outre, Inkawasi/Patapampa est situé au centre de la ligne de crête du contrefort éponyme qui était densément occupé à l'époque préhispanique. Mais, le point le plus intéressant est qu'une grande église bâtie en pierre dans la tradition vernaculaire de Vilcabamba y est édifiée. Il s'agit d'un grand bâtiment dont les murs pignons et leurs corbeaux (auxquels devait être amarrée la toiture, à deux pans, en chaume), évoquent le style architectural inka. La façade nord est orientée vers le glacier Choqezafra, la façade est, vers le Chuntawilka et la façade ouest, vers le Qankawa, les trois sommets les plus en vue de la région. Inkawasi se situe donc au cœur d'un paysage à l'horizon très ouvert. L'endroit est visible de toute part dans la région. Il est proche de la vallée du Mapillo où, comme nous allons le voir, étaient installés plusieurs établissements inkas. Bien que l'église actuelle ne soit pas d'origine préhispanique, sa facture architecturale laisse à penser qu'elle pourrait avoir été construite sur et avec le matériel de construction d'un édifice antérieur. Lors de notre dernière visite à Inkawasi, une petite tranchée ouverte à quelques mètres de l'église laissait entrevoir une section de mur en sous-sol associée à de la céramique préhispanique. La réalisation de fouilles archéologiques permettrait de documenter l'histoire de ce bâtiment qui pourrait être l'« *inka wasi* » à laquelle fait référence le fameux toponyme.

Au-delà de la problématique relative à l'histoire de Qarku, les idées exposées ci-dessus démontrent que la région d'Inkawasi était occupée à l'époque inka, en dépit de la discrétion des vestiges matériels de style inka. Mais, il faut admettre qu'il subsiste de nombreuses questions concernant l'ancienneté et la nature de l'occupation inka de la région: les inkas y étaient-ils établis en permanence avant l'époque de la dissidence de Vilcabamba ? Le cas échéant, quelles étaient l'amplitude et la nature de cette occupation ? Dans l'état actuel des recherches, les données disponibles suggèrent qu'elle était assez limitée. De fait, la *kallanka* de Villar 1 est aujourd'hui le seul témoignage architectural de l'établissement inka dans la zone 1, au cœur des dizaines de villages des communautés paysannes locales.

9.1.1.1.2- Commentaires concernant la région voisine : la vallée du Mapillo

L'histoire inka de la région d'Inkawasi était sans doute liée à celle de la vallée voisine où s'écoule le *río* Mapillo, dont nous avons déjà parlé dans les chapitres 2 et 3. On y trouve les vestiges de trois établissements inkas le long d'un grand chemin empierré dont certaines sections font près de six mètres de large (Beauclerk, 1980). D'après Beauclerk (1979) et Hemming (1993[1970]), les établissements inkas des sites d'Acobamba et de Lijiana auraient été fondés à

l'époque de la résistance de Vilcabamba⁶. Acobamba pourrait même, selon Beauclerk, être le site de la rencontre de Titu Kusi avec Figueroa qui est à l'origine du traité d'Acobamba ; hypothèse que nous ne partageons pas car, comme nous l'avons expliqué (voir la note 70 du chapitre 2, p. 94), Acobamba était le nom de la région de la confluence du Pampas avec l'Apurimac et probablement pas celui de la vallée du Mapillo. Toujours est-il que cette vallée était importante pour les inkas ; cela pourrait s'expliquer par son climat chaud et humide propice à la culture de nombreux produits de prestige, tels la coca⁷ et le maïs, mais aussi car il s'agissait d'un des principaux axes de circulation dans la cordillère de Vilcabamba.

Lors de nos reconnaissances dans la région, nous nous sommes rendus sur les terrasses fluviales de la confluence du Mapillo avec l'Apurimac et y avons observé les vestiges de quatre bâtiments, de plan au sol quadrangulaire, qui pourraient être les ruines d'un établissement inka associé à la traversée de l'Apurimac. D'ailleurs, le site s'appelle toujours Pumachaka (SN° 1), le « pont du puma » en langue quechua. Pourtant, nous n'y avons trouvé aucune trace de culée de pont ni d'autre structure analogue. Flores Ochoa (1985), qui séjourna dans la région au début des années quatre-vingt et en dressa une carte, représente le site par un symbole signalant l'existence de ruines. Toutefois, nous ne savons pas s'il a réellement observé ces ruines sur le terrain ou bien s'il s'est laissé influencer par le toponyme. Toujours est-il que l'existence d'un pont sur l'Apurimac à cet endroit est aussi attestée par des documents historiques⁸.

En réalité, le site de Pumachaka est composé de trois terrasses fluviales, de part et d'autre de la confluence. Nous n'avons visité que celle de Vilcabamba, mais la terrasse de la rive Ayacucho présente aussi des vestiges et notamment ceux d'une grande plateforme de style *usnu*, dont John Beauclerk a eu l'amabilité de nous fournir un cliché datant des années 1970 (que nous reproduisons ici sur la figure 9.1.h, p. 369). Cette plateforme possédait un plan au sol plus ou moins carré (d'environ 100 m²), et était constituée de deux niveaux. Le niveau supérieur était agrémenté d'une corniche constituée de pierres plates, qui semble être un ornement architectural assez typique des *usnu* de la région de Chungui et d'Ayacucho (Leivers, Com. pers., 2009 ; Meddens *et al.*, 2010).

La situation de cet *usnu* au fond de la vallée de l'Apurimac est quelque peu surprenante, car la plupart des structures de ce type connues dans la région sont implantées sur des sites à forte prééminence topographique et localisés, le plus souvent, en altitude⁹. En revanche, l'association d'*usnu* aux principaux axes de circulation préhispanique est courante et bien documentée dans les sources ethnohistoriques. Albornoz (dans Duviols, 1984) signale « *qu'on trouve ce type de wak'a sur les chemins royaux* »¹⁰. Santa Cruz Pachacuti (1993 : 199-200) ajoute que « *lors des*

6 Beauclerk (1979) signale que les murs de ces édifices sont particulièrement épais puisqu'ils font plus d'un mètre de large. Il émet l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'une caractéristique de l'architecture néo-inka (pour une discussion sur l'architecture néo-inka, le lecteur se reportera à Protzen, 2005).

7 En raison de la grande proximité du bassin amazonien, la vallée du Mapillo constitue un terroir de premier choix (voir *supra*, 1.3.2). Rappelons aussi, qu'en 1566, Figueroa fait mention de la coca produite dans la région d'Apaylla que viennent se procurer des caravaniers venant d'Andahuaylas (Guillén, 1980 : 644).

8 Dans un manuscrit de 1594, Duffait (2007 : 57) releva, en effet, que « *la voie royale de l'Inca traverse les dites terres [Apaylla] et va jusqu'au grand fleuve en un lieu appelé Pomachaca. Aujourd'hui, le toponyme Pumachaca et les culées de ce pont existent toujours* ». Cette affirmation repose sur le témoignage d'Heredia publié en 1953 dans la *Revista del Museo e Instituto Arqueológico* que nous n'avons pas pu consulter.

9 Signalons le cas de l'*usnu* d'Abancay, qui occupe un emplacement particulier en fond de vallée, non-loin du Pachachaka à l'articulation des pays *chanka* et *kichwa*.

10 Le passage original est le suivant : « *Ay otra guaca general en los caminos reales y en las plaças de los pueblos que llaman uznos* » (Duviols, 1984 : 202). La traduction est nôtre.

conquêtes, [les Inkas] *faisaient barder des pierres afin d'édifier des usnu dans toutes les quebradas* », un peu à l'image d'une borne territoriale de type *apacheta*¹¹ (à ce sujet, voir Dean, 2006). Il explique aussi que « *dans les quebradas, les usnu servaient à voir si les troupes allaient en bon ordre de marche* »¹². Situé sur un grand chemin inka, l'*usnu* de Pumachaka était sans doute un marqueur territorial associé au passage de la région de Vilcabamba à celle de Chungui.

On pourrait aussi penser que le site constituait une sorte de médiation entre deux paysages socioculturels : le domaine inka de Vilcabamba et le pays *chanka* auquel étaient affiliées les communautés villageoises de la région de Chungui¹³. Le passage d'un territoire culturel à l'autre impliquait peut-être la réalisation de rituels dont l'*usnu* constituait la scène. La situation de Pumachaka n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle du mythe de l'oracle d'*Apurima*, localisé en amont dans la vallée éponyme, où les voyageurs réalisaient des sacrifices au moment de traverser le fleuve (voir *supra*, 2.1.2.3.1). Faudrait-il également voir dans le nom du site un indicateur de son statut ? La figure du puma était associée aux frontières sociales et géographiques dans les Andes inkas. Les études de Zuidema (1989[1983]) et Molinié (1986-87) montrent que, dans les chroniques, la figure du félin n'était pas seulement l'emblème des parentèles élitaires inkas, mais qu'elle était aussi un symbole des « transitions temporelles, spatiales et sociales ». Or, Pumachaka a tout d'une zone de transition : d'abord géographique, entre Chungui et Vilcabamba, mais aussi culturelle, le domaine inka, d'une part et le pays ethnique d'autre part¹⁴. Sans compter que le site marque aussi l'entrée dans le paysage amazonien ; les sociétés piémontaises *Pilkosuni* étaient établies non-loin en aval dans la vallée de l'Apurimac (Renard-Casevitz *et al.*, 1986). En résumé, Pumachaka était un site géographique important : il symbolisait la frontière occidentale du domaine inka dans la cordillère de Vilcabamba. Il s'agissait ainsi du pendant occidental de Choquechaka, pont qui, rappelons-le, était l'entrée officielle à la région orientale de la cordillère de Vilcabamba (voir *supra*, chap. 2.1.3.3.1).

11 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *y quando las quería hazer conquistas los ymbiaba sus capitanes y gente, los quales dizen que en cada quebrada lo hazia lleva piedras por para hazer usnus que son como unas piedras puestas como estrado. [...] un indio encantador [...] los abia dicho quelos llamesen apachitas y los pusso un rito que cada pasajero passasse con piedras grandes para dejar para el dicho efecto necesario ya declarado.* » Santa Cruz (1993 : 199-200). La traduction est nôtre.

12 Cette citation, tirée de la même source, a été adaptée de : « *y para ello manda que en cada quebrada obiesen usnos para ver si iban en buena orden de guerra, y en cada guamanin de treinta leguas los visita que numero de gente lleva cada capitán, y allí los reparte comida, etc.* » Santa Cruz (1993 : 248). La traduction est nôtre.

13 A notre connaissance, il n'existe pas d'information quant à l'affiliation territoriale de la région de Chungui. La situation politique de « l'oreille du chien » durant la dissidence de Vilcabamba est méconnue, tout comme l'histoire coloniale ancienne de la région. Une information importante est livrée dans le récit de Titu Kusi (1992[1570]) de la bataille entre Manqu et Villadiego en novembre 1538. Alors que Manqu séjournait dans le village d'Oroncoy (établi sur un sommet) où vivait un *ayllu* local qui le recevait avec faste, il apprit l'irruption dans la région d'une troupe d'Espagnols dirigée par le capitaine Villadiego (détachée de la troupe de Suarez). Les deux factions se livrèrent bataille. Les Inkas prirent le dessus et demeurèrent deux jours dans ce village pour y célébrer leur victoire, avant de prendre la route de la *sierra central* en campagne contre les traîtres *wanka*. Il n'est pas fait mention de l'affiliation ethnique des habitants d'Oroncoy. Enfin, remarquons que l'axe Pumachaka – Oroncoy – Andahuaylas est un itinéraire possible pour rejoindre la cordillère de Vilcabamba depuis Andahuaylas (sans passer par Curamba et donc sans traverser la profonde vallée du Pinkos). Il s'agit notamment de la route qu'emprunta Rodriguez de Figueroa pour se rendre à Acobamba rejoindre Titu Kusi (Guillén, 1976-77).

14 A ce sujet, il est aussi intéressant de remarquer que, d'après Cieza (1946[1553] : 421 ; voir aussi Huertas, 1990), le puma serait l'animal totem des *Chanka*.

9.1.1.1.3- La vallée d'Arma (zone 4)

Avec sa jumelle Yanama, la vallée d'Arma forme une région à part entière et bien délimitée dans la cordillère de Vilcabamba. Ces vallées naissent au pied des imposants *nevados* du secteur central de la cordillère. On accède à la vallée d'Arma par le col de Chukuitu, l'un des plus importants de la cordillère (qui articule ses deux versants). Le site est parsemé d'*apacheta* dont l'origine remonte sûrement à l'époque préhispanique. Aujourd'hui, le plus gros amoncellement de pierres est couronné de trois grandes croix qui témoignent que le site et, par extension, la géographie de Vilcabamba garde une forte dimension sacrée (Fig. 9.1.d, p. 369).

Parmi les dizaines de villages préhispaniques tardifs de la vallée, nous n'avons identifiés qu'un seul établissement inka¹⁵. Il se trouve sur le site de Pinkuyunka (SN°156), tout proche du village actuel de Kewiña, sur la crête d'un éperon à la confluence des vallées de Mandor et Arma. Localisé à 3600 mètres d'altitude, le site occupe une position géographique intermédiaire dans la vallée, à mi-distance entre le col Chukuitu et la confluence avec l'Apurimac, ainsi qu'à l'articulation des régions froides d'altitude et des régions chaudes en aval.

9.1.1.1.3.1- L'établissement inka de Pinkuyunka

Aujourd'hui, l'établissement est composé de trois secteurs bien distincts qui se répartissent sur la ligne de crête. Sur le plus haut, on trouve des vestiges de bâtiments dont le nombre et l'organisation spatiale est difficile à cerner, en raison de son état de conservation précaire¹⁶. Le secteur central comporte, en revanche, une dizaine d'édifices, en plus ou moins bon état, répartis de façon assez ordonnée sur la crête. Toutes les structures possèdent un plan au sol quadrangulaire. La plus grande mesure 18x8 m. La mieux conservée présente quatre niches sur la face interne du mur de long pan (voir Fig. 5.4.g, p. 203). Les niches sont orientées plein est et font face au piton enneigé du sommet appelé Azulqocha. En surface, on trouve peu de céramique et aucun tesson décoré¹⁷. Le secteur central se termine par une espèce de plateforme naturelle grossièrement aménagée dans les affleurements rocheux. En contrebas, le dernier secteur correspond à un cimetière qui s'étend sur près de trois cent mètres en aval sur la crête. Nous y avons relevé soixante-neuf puits empierrés, tous pillés (voir *supra*, 5.6.1.1).

L'existence d'un cimetière associé à l'établissement inka est intéressante. Elle rappelle, en effet, que la plupart des établissements inkas de la cordillère de Vilcabamba, tels Machu Picchu, Choqek'iraw et Qoriwayrachina, possèdent des secteurs funéraires ; alors qu'à quelques exceptions près, les établissements résidentiels villageois n'en comportent pas. Faut-il en déduire que les pratiques funéraires inkas visaient à « ancestraliser » leurs anciens en leur érigeant des tombes bien visibles dans le paysage ? Pour répondre à cette question, il faudrait toutefois

15 Il n'est pas exclu qu'il ait existé un autre établissement inka sur le site de Ccopas (SN°180), du versant ouest de la vallée. On y trouve, en effet, une quantité assez importante de céramique de style inka, mais il ne reste rien de son architecture (Silva, 2003).

16 Lee (2000), qui visita le site dans les années quatre-vingt, en a dressé un croquis auquel il intègre les structures du secteur. Lors de notre reconnaissance du site en 2006, il ne subsistait plus que l'empreinte au sol de la plupart de ces structures (et au mieux leur première assise). De fait, il nous a semblé que l'origine préhispanique de ces structures n'était pas évidente (voir Fig. 5.4.c, p. 203), si bien que nous ne les avons pas relevées. Certaines ruines pourraient, en effet, être celles de maisons modernes abandonnées. Par conséquent, l'extension originale de l'établissement inka demeure incertaine ; des sondages devraient permettre de la déterminer avec plus de précision.

17 C'est ce qu'avait déjà constaté Paddock (1970) lors d'une étude superficielle du site réalisée à la fin des années soixante.

s'interroger sur la contemporanéité des cimetières avec les établissements inkas. A Machu Picchu, les études de Salazar (2007) tendent à montrer qu'ils étaient contemporains, mais à Choqek'iraw, nous avons déjà expliqué qu'un certain nombre de contextes funéraires sont postérieurs à l'occupation du palais. En ce qui concerne Pinkuyunka, il est difficile de traiter cette problématique en l'absence de fouilles et d'étude du matériel de surface. Cela étant dit, il faut rappeler, qu'ailleurs dans la vallée, les tombes en puits sont l'expression d'une tradition funéraire associée aux établissements résidentiels villageois (plus anciens) (voir *supra*, 5.6.1.1). Il n'est donc pas exclu que le cimetière de Pinkuyunka soit antérieur à l'établissement inka sur le site. Cette problématique est liée à celle de la relation entre l'établissement inka de Pinkuyunka et les villages des communautés paysannes de la vallée, question que nous abordons à présent.

Comme ailleurs, les établissements villageois de la vallée d'Arma sont originaires de l'Intermédiaire Récent et toujours occupés à l'époque inka. En admettant qu'il s'agissait, à priori, du seul établissement inka dans la vallée, Pinkuyunka se trouvait donc isolé au cœur d'un ensemble de communautés villageoises établies dans la région depuis plusieurs siècles. Par conséquent, Pinkuyunka constitue une bonne étude de cas de la politique d'implantation inka dans les territoires autochtones.

9.1.1.1.3.1- Pinkuyunka et la vallée d'Arma

Pinkuyunka est localisé en plein cœur de la vallée d'Arma. Il occupe une position stratégique car il se trouve au carrefour des principaux axes de circulation dans la vallée et vers les régions adjacentes. Il se situe au milieu de l'étagement écologique entre la *puna*, (des vallées en auge) en amont, et les terroirs agricoles de la partie basse de la vallée, où se trouvent la plupart des villages paysans. Etant donné la structure orographique de la vallée, Pinkuyunka est implanté sur un site visible de toute part. A l'instar de Villar dans la zone 1, la présence inka était, ainsi, clairement inscrite dans le paysage des communautés paysannes. De plus, le site inka occupait une place intermédiaire, dans le champ de vision des paysans, entre leurs villages et les *nevados* du cœur de la cordillère de Vilcabamba. Cette situation dans le paysage pourrait bien avoir été un des motifs de l'implantation inka à cet endroit. Si tel est le cas, c'est peut-être ici que prend du sens l'association du cimetière à l'établissement inka. La présence du cimetière évoquait peut-être le lien symbolique qui unissaient les Inkas aux ancêtres de la communauté paysanne de la vallée d'Arma. Etant donné que le culte aux ancêtres et celui des montagnes sont souvent liés dans la cosmovision andine traditionnelle (Reinhard, 1983 : 42), on pourrait même émettre l'hypothèse que les Inkas aient, ainsi, cherché à légitimer leur autorité sur les *ayllu* de la vallée, à travers cette mise en scène paysagère élaborée qui fusionnait la culture inka, les ancêtres et les montagnes sacrées.

L'ensemble de ces éléments semblent montrer, qu'à l'échelle de la vallée, l'emplacement de Pinkuyunka constituait une sorte de « *taypi* ». Il correspond, en effet, non seulement au centre géographique de la vallée, mais aussi peut-être au centre conceptuel du paysage tel que se le représentaient ses habitants. La culture inka était ainsi placée au centre des réseaux vicinaux et économiques, ainsi qu'au cœur du paysage sacré.

Outre la problématique relative à la géopolitique des relations Inka/groupe autochtone, se pose aussi la question des motifs de l'implantation inka dans la vallée. Pourquoi les Inkas ont-ils installés un ensemble architectural sur le site de Pinkuyunka ? Quel en était la fonction ?

S'agissait-il exclusivement d'un site cérémoniel, comme le suggère son inscription dans le paysage sacré, ou aussi d'un *tampu* destiné à administrer l'exploitation de la vallée ?

Bien qu'elle soit quelque peu isolée en plein cœur de la cordillère de Vilcabamba, la vallée d'Arma possède, en effet, au moins deux types de ressources naturelles attrayantes pour les Inkas.

A l'instar de la vallée du Mapillo (voir *supra*, 9.1.1.1.2), elle forme un excellent terroir pour la culture de *coca* et autres produits de climat chaud et humide, très prisés. A ce sujet, il faut d'ailleurs mentionner qu'il existe, au pied de Pinkuyunka, un possible ensemble de *qollqa* (sur le site d'Ankawaqana ; SN°161) qui auraient pu être destinées à stocker le produit de la *mit'a* agricole des communautés paysannes (voir Fig. 7.9, p. 296).

Mais une autre ressource pourrait avoir motivé l'implantation de Pinkuyunka : les minerais métalliques. D'après le témoignage de la *quya* cuzquéenne Kusi Warkay (reproduit dans Duffait, 2007) et les archives coloniales sur les mines de Vilcabamba étudiées par Regalado de Hurtado (1992), les Inkas exploitaient de nombreux gisements métalliques dans la cordillère de Vilcabamba. Parmi ces gisements, il est fait mention des mines de « *guarguarcasa* » qui, si le toponyme est resté le même, se trouvent sur la rive droite de la vallée d'Arma. D'autres mines se situent au pied du massif du Panta (Cardenas *et al.*, 1997), non-loin de Pinkuyunka. Il est donc très probable que l'établissement inka sur ce site était aussi associé à l'exploitation minière.

9.1.1.2- La rive gauche de l'Apurimac

Les massifs de la rive gauche de l'Apurimac appartenaient à la province inka du *Chinchaysuyu* qui réunissait les pays ethniques *chanka* et *kichwa*. Nous examinons à présent la nature de l'occupation inka à la lueur des rares données archéologiques associées aux manifestations culturelles inkas dans les vestiges matériels.

9.1.1.2.1- La région du massif Hatun Urqu (zone 2)

La zone 2 recèle peu de vestiges inkas. Ils se limitent à quelques fragments céramiques provenant de gisements dispersés et aux terrasses agricoles de Limichimpa (SN°93). On trouve plus de vestiges associés à l'occupation inka sur les sites des bas-versants. Il existe, en effet, quelques fragments de céramique apparentés au style *inka* dans les gisements de Ninarumiyuq et Mankan Churku (SN°89 et 95-100). Mais ce sont les vestiges architecturaux de Limichimpa qui constituent l'expression matérielle la plus tangible de l'implantation inka dans la région.

9.1.1.2.1.1- Limichimpa et l'exploitation agricole inka des bas versants de la vallée de l'Apurimac

Le site de Limichimpa, localisé sur la terrasse fluviale de l'Apurimac, non-loin de l'ex-*hacienda* Pasaje, recèle les vestiges d'un vaste système de terrasses de culture. Ces terrasses sont plutôt moins impressionnantes qu'ailleurs sur le versant (sites de Pakayaku4 et Muyunku ; SN°77-78) car elles sont parfois basses et pas toujours très étendues. En revanche, elles possèdent une

facture architecturale élaborée qui se traduit dans leur agencement complexe et certains détails architecturaux, comme l'existence de *saruna*, par exemple (voir *supra*, 5.4.1.4). On y trouve aussi les vestiges d'un bâtiment de plan au sol quadrangulaire. Notons aussi qu'il est fort probable que le système de terrasses était largement plus étendu¹⁸.

L'architecture des terrasses, la présence d'un édifice rectangulaire et l'existence de céramique inka en surface (d'après Kendall qui visita le site en 1970¹⁹), indiqueraient que Limichimpa est le résultat d'un projet d'aménagement agricole dirigé par les Inkas. De fait, il est tentant d'associer ce site archéologique aux commentaires de Garcilaso (1976[1609] : 161) déjà mentionnés (voir *supra*, 2.2.4.2). Rappelons que ce chroniqueur, qui connaissait sans doute la région du fait que son père disposait d'une *encomienda* dans les environs du CMVA, relate que « l'Inka fit aménager des jardins afin de cultiver les très bons fruits qui poussaient sur les rives de ce fameux fleuve »²⁰. Si tel était le cas, d'autres systèmes de terrasses aménagés sur les bas versants des massifs de la rive gauche de l'Apurimac pourraient être le produit de ce projet d'aménagement territorial inka : en plus de Limichimpa, les terrasses de culture des sites de Karqeqi, Waywayo, IchuUrqu ou encore Pukaraqay (SN°143, 141 et 127, tous localisés dans la zone 3) notamment, ont peut-être aussi été construites sur l'ordre des Inkas.

9.1.1.2.1.2- Les paysans au service de l'Inka

Reste à savoir qui travaillait ces terres pour l'Inka. Dans le même passage précité, Garcilaso affirme que les Inkas implantèrent à cet effet des colonies de *mitma* en provenance de la région côtière de Nasca (*ibid.*). L'installation de *mitma* était effectivement une politique économique souvent mise en place par l'état inka à des fins agricoles (Espinoza Soriano, 1973 ; Wachtel, 1980) ; nous avons déjà expliqué le cas de la région voisine d'Abancay où les colons originaires des *yunga* vivaient dans un large établissement pluriethnique situé en plein cœur du terroir (voir *supra*, 2.1.3.2.1). Se pose donc le problème de savoir où vivaient les colons installés dans la vallée de l'Apurimac et quelle était leur relation territoriale avec les groupes paysans qui occupaient déjà la région au moment de son annexion au *Tawantinsuyu* ?

Il nous faut, à ce sujet, développer une hypothèse qui, bien qu'elle concerne la zone 1, est liée avec la problématique des *mitma* du CMVA. Dans le chapitre 2, nous avons expliqué que certaines sources du 16^{ème} siècle signalent que l'Inka installa des colons *Pilkosuni* dans la cordillère de Vilcabamba (Murua, 1962-64[1590] : 51). Selon Duffait (2007), la destination précise de ces colons aurait été la vallée du Mapillo²¹. Il paraît en effet logique que les *Pilkosuni*, originaires du piémont amazonien, aient été employés à mettre en culture le milieu naturellement

18 Les vestiges archéologiques conservés se trouvent quelque peu isolés, à l'extrémité est de la terrasse fluviale, au-delà d'un ravin. Mais on peut penser que le système de terrasses agricoles préhispaniques était probablement étendu à l'ensemble de la terrasse fluviale. En effet, il est probable que l'exploitation de l'hacienda Pasaje ait eu raison du reste du site.

19 Pour notre part, nous n'avons pas identifié de céramique inka sur ce site où la poterie est très rare.

20 Cette citation a été adaptée de l'extrait suivant : « *el río Apurímac, por pasar entre altísimas y asperísimas sierras, tiene a una mano y a otra de su corriente muy poca tierra de provecho, y esa poca no quiso el Inca que se perdiese, sino que se aprovechase en lugar de jardines, siquiera por gozar de la mucha y muy buena fruta que se cría en las riberas de aquel famoso río.* » (Garcilaso, 1976[1609] : 161). La traduction est nôtre.

21 Rappelons que Duffait (2007) suppose que la vallée d'Amaybamba, où Murua indique qu'ont été installés les *mitma Pilkosuni*, n'est pas celle qui possède ce nom aujourd'hui (et qui se trouve à l'est de la cordillère de Vilcabamba). D'après lui, l'« Amaybamba » préhispanique pourrait être l'actuelle vallée du Mapillo. Le lecteur peut se reporter à la note 56 du chapitre 2 (p. 85) où nous réalisons une revue critique de cette hypothèse.

boisé et humide de cette vallée. En outre, comme le souligne Renard-Casevitz (*et al*, 1986 : 87), « *une fois installés dans la vallée d'Amaybamba, ces mitma, fort peu dépayés, ont dû assurer l'amorce et l'entretien de relations pacifiques et attractives avec les groupes anti voisins, également Matsiguengua* ». Autrement dit, les *mitma Pilkosuni* étaient non seulement chargés de l'exploitation de la vallée du Mapillo, mais servaient aussi de médiateurs entre l'Inka et les autres groupes ethniques du piémont amazonien. Du point de vue archéologique, il est tentant rapprocher cette donnée historique de l'existence d'urnes anthropomorphes au faciès stylistique probablement amazonien dans deux gisements des bas-versants de la zone 1²² (voir Fig. 6.6.d, p. 243). Ces urnes seraient le témoignage matériel de la présence de colonies originaires du bassin amazonien dans la cordillère de Vilcabamba. Cette hypothèse audacieuse devra être vérifiée par de futures recherches mais suggère que des colons spécialisés dans l'exploitation de ressources spécifiques auraient cohabité avec les communautés paysannes montagnardes indigènes. D'ailleurs, c'est, en quelque sorte, ce qui se passe aujourd'hui dans la région d'Inkawasi-Pacaypata où les membres de la communauté paysanne d'Inkawasi (dont les principaux villages se trouvent sur la crête du contrefort éponyme) cohabitent avec les colons *andahuaylinos* venus, ces dernières décades, peupler les bas versants de la région afin d'y cultiver du café (voir *supra*, 1.3.1.1).

Pour revenir au cas de la zone 2, l'Inka aurait donc implanté des paysans originaires des régions désertiques de la côte Pacifique afin de mettre en culture les terrasses fluviales de la vallée de l'Apurimac. Comme l'explique Garcilaso²³, ces colons, de par leurs origines côtières (Nasca), étaient familiarisés avec les conditions climatiques arides et spécialisés dans la culture à irrigation (conditions comparables et technique indispensable à l'exploitation des terrasses fluviales de l'Apurimac). Mais, à la différence de la zone 1, nous n'avons pas identifié, sur la rive gauche, de style céramique intrusif susceptible de former une sorte de marqueur matériel de la présence de groupes de colons *yunga*. La question de la lisibilité archéologique de la présence de *mitma* demeure donc entière. Etant donné la faible extension de la zone 2, les colons devaient être imbriqués dans le territoire des communautés autochtones. Par exemple, signalons que l'eau indispensable à la culture des terrasses fluviales (où se trouve Limichimpa) provient de la région de Waskatay. Or les manifestations matérielles inkas sont très rares dans le grand complexe résidentiel des hauteurs de Waskatay²⁴. De plus, au vu de la forte centralisation politique de la communauté paysanne qui occupait la région au moment de son annexion à l'empire et en l'absence de centre administratif inka, il serait surprenant que les Inkas aient exercé une autorité politique directe sur la région. On peut donc imaginer que l'enclave *mitma* a dû être négociée dans un jeu complexe de réciprocités entre l'état inka et la communauté paysanne de Waskatay (Murra, 1983[1978]). A moins évidemment (et c'est peut-être l'alternative la plus plausible au

22 Le premier gisement est Naranjal (SN⁴), localisé sur le versant Apurimac du contrefort d'Inkawasi. La très forte densité de céramique préhispanique qui abonde en surface laisse penser qu'on ait à faire à un site d'habitat. Comme il n'existe aucune trace de structures circulaires, on pourrait penser que l'architecture des habitations était autre. Etant donnée ces caractéristiques singulières, faut-il croire que Naranjal était un village de colons qui possédaient une autre culture d'habitat que les paysans montagnards de la vallée de l'Apurimac ?

23 Garcilaso (1976[1609] : 161) explique, en effet, que « *dans la région de Rimac, les environs du fleuve sont si chaud que les indiens montagnards, originaires de terres au climat froid ou tempéré, ne peuvent pas vivre dans une telle chaleur car ils tomberaient malade et mourraient.* [...] Il faut aussi souligner que Garcilaso ajoute que « *les mitma [...] étaient peu nombreux à cet endroit car, en raison du relief très accidenté, il y a peu de terres cultivables sur les rives de l'Apurimac.* » (La traduction est nôtre).

24 Aujourd'hui, on ne trouve aucune trace de structure architecturale inka. Seul deux tessons céramiques apparentés au style inka y ont été identifiés.

vue des données archéologiques) que la terre de Limichimpa était travaillée par les habitants indigènes de Waskatay dans le cadre de la *mit'a* (*ibid.* : 66).

En réalité, les scénarios concernant la répartition des terres et les relations entre l'empire Inka, les colons et les communautés indigènes pourraient être nombreux. Le cas du site de Limichimpa et de la communauté indigène de Waskatay montre bien que les données archéologiques disponibles ne permettent de traiter cette problématique complexe que de façon superficielle. D'ailleurs, l'examen de l'occupation inka de la zone 3, que nous entreprenons à présent, pose des problèmes comparables.

9.1.1.2.2- La région du versant nord du massif de l'Ampay (zone 3)

Comme nous l'avons expliqué plus tôt, il existe une véritable scission territoriale entre les régions occidentale et orientale du versant Apurimac du massif de l'Ampay. Ces deux régions pourraient correspondre au pays respectifs des « *naciones tacmara et quinualla* ». Elles possèdent, néanmoins, un point commun : le fait que leurs versants aient été largement exploités pour l'agriculture. Mais, dans l'état actuel des recherches, il nous est impossible de déterminer si les différents systèmes de terrasses agricoles aménagés sur les bas versants ont été construits avant, durant, voire après, l'époque inka.

La présence (bien que minime) de céramique apparentée au style inka dans la plupart des établissements résidentiels villageois de la région montrent que les *naciones tacmara et quinualla* soutenaient des relations sociopolitiques et économiques avec l'empire cuzquéen (voir Carte 6.2, p. 251). Rappelons que certaines autorités politiques du groupe ethnique *kichwa*, à l'instar du *kuraka* de Curawasi marié à une *ñusta* cuzquéenne, entretenaient des liens étroits avec les Inkas de Cuzco.

Dans la région occidentale du massif, qui correspond au pays *Tacmara*, nous avons indiqué que se trouvent des gisements de sel gemme. Certaines ruines, toutes proches des mines, laissent supposer leur exploitation à l'époque préhispanique bien que l'absence de matériel culturel diagnostique ne permette pas de rattacher cet établissement à une culture ou une époque spécifique. Un document d'archive cité par Regalado de Hurtado (1992 : 109), dans son étude sur les mines de Vilcabamba, apporte néanmoins une information importante. Il stipule « *qu'à huit lieues de Vilcabamba la Grande, il y avait une grande montagne de pierre de sel où les Inkas avaient installés de nombreuses fermes et cabanes* »²⁵. Takmara se trouve, effectivement, à une quarantaine de kilomètres de Vilcabamba la Grande, au-delà la cordillère. Cette donnée historique permet de faire deux remarques importantes concernant l'occupation préhispanique de la région de Takmara. D'une part, les vestiges archéologiques du site de Pajonal (SN°151) pourraient être les ruines d'un grand établissement inka ; cette hypothèse devra être vérifiée par la réalisation de fouilles. D'autre part, cette mention des mines de sel, dont l'auteur est sans doute un administrateur colonial espagnol ayant été informé de leurs existences depuis le bassin du Vilcabamba, signifierait que les habitants de la région avaient pour coutume de traverser la cordillère afin de se procurer du sel dans la vallée de l'Apurimac. Cette information est

25 Nous avons traduit cette citation à partir de l'extrait suivant déjà cité dans le livre de Regalado de Hurtado (1992 : 109), *Religión y evangelización en Vilcabamba* : « *A ocho leguas de Vilcabamba la grande había un cerro grande de piedra de sal que dio lugar a que los incas tuvieran instalados muchos caseríos y bohíos* » .

importante car elle vient compléter le panorama des connaissances sur les réseaux socioéconomiques régionaux et confirme que les mines de sel en était un pôle important.

Si les Inkas contrôlaient directement l'exploitation des mines de sel gemme de la région de Takmara, cela constituerait une autre facette originale de l'occupation inka du CMVA. Reste à savoir qui travaillait la mine de sel : les membres de la communauté paysanne de Takmara dans le cadre de la *mit'a* ? Un groupe de fonctionnaires, *yana* ou *mitma*, de l'état ? Ou les deux ? D'une manière générale, il semble que les Inkas avaient une influence plus développée dans la zone 3 que dans la zone 2. C'est, du moins, ce que pourrait refléter l'existence de structures de formes quadrangulaires, peut-être d'origine inka, dans plusieurs villages de la région, dont l'important établissement du site Ccarabambal (SN°139).

9.1.2- L'OCCUPATION INKA DU CMVA : SYNTHÈSE

A l'échelle des quatre zones qui forment l'aire d'étude, les manifestations du *Tawantinsuyu* possèdent de multiples facettes. Comme nous l'avons illustré dans les dernières pages, la nature de l'occupation inka du CMVA varie selon les régions et selon l'époque concernée (pré- et post- 1532 av. J.-C.). La vallée ne constituait, en effet, pas un territoire homogène. Il s'agissait d'un espace intermédiaire composé de plusieurs territoires imbriqués, où devaient vivre une mosaïque ethnique de groupes sociaux de diverses origines ; leur cohabitation était chapeauté par l'autorité Inka.

Nous nous intéressons, à présent, à trois aspects de l'occupation inka du CMVA qui nous paraissent essentiels pour comprendre l'histoire de la vallée sous le *Tawantinsuyu*. Ceux-ci concernent : les motifs de l'établissement inka dans la région, le réaménagement du paysage sociopolitique, ainsi que la situation et le rôle de la vallée de l'Apurimac dans la géographie inka.

9.1.2.1- Motifs de l'implantation inka dans la région

9.1.2.1.1- « L'or et l'argent »

Les nombreux gisements d'or et d'argent de la cordillère de Vilcabamba ont dû constituer un attrait capital pour l'établissement inka dans la région (Regalado de Hurtado, 1992 ; Cardenas *et al.*, 1997 ; Duffait, 2007). Le récit de Cobo (1964 [1653]: 80) de la conquête de Vilcabamba par *Pachakuti* mentionne que les *kuraka* locaux lui offrirent plusieurs mines d'or et d'argent et que celui-ci en découvrit de nombreuses autres. A son retour à Cuzco, *Pachakuti* organisa deux mois de fêtes publiques afin de célébrer cette découverte. Cobo extrapole même que l'exploitation des mines de Vilcabamba par *Pachakuti* et ses successeurs sont à l'origine des richesses que les Espagnols découvrirent à Cuzco. Les mines de Vilcabamba jouissaient, en effet, d'une grande renommée à l'époque coloniale. Par exemple, Solarzano Pereira (dans Bouysse-Cassagne, 2004 : 63) explique que Titu Kusi était réfugié dans une région dont « *les montagnes étaient couvertes d'or et d'argent* ». D'ailleurs, il est probable que le nom de la cordillère fasse référence à ces richesses minérales. En langue aymara, « *Villca* » désignait anciennement le soleil

et certains sanctuaires associés à son culte (Bertonio, 2005[1612] : 742)²⁶ ; nous reviendrons plus tard sur l'importance du soleil dans Vilcabamba, mais retenons, ici, que dans la cosmologie inka, celui-ci était liée à l'or et au personnage de l'Inka (Bouysse-Cassagne, 2004 ; Berthelot, 1978). C'est en ce sens que « Vilcabamba » serait une référence aux nombreuses mines d'or de la cordillère dont les pépites étaient métaphoriquement les « larmes du soleil » et ainsi les fruits de l'essence divine du souverain inka (*ibid.*). Comme ce dernier en était le géniteur, les produits des mines lui revenaient de droit (Wachtel, 1971 : 114), ce qui explique sans doute l'association d'une telle région minière au personnage du *sapa inka* et peut-être aussi la formation des domaines royaux.

Mais, bien que les informations ethnohistoriques soient abondantes au sujet de l'exploitation minière inka dans la cordillère de Vilcabamba, les traces archéologiques de cette exploitation sont rares²⁷. Cet aspect important de l'occupation inka de la région devra faire l'objet d'études spécifiques. L'examen de la localisation des villages et des établissements inkas en relation aux mines devrait notamment permettre d'apporter des explications pertinentes relatives à l'agencement territorial de la région sous le *Tawantinsuyu*.

9.1.2.1.2- « Plumes, coca et psychotropes »

Un autre aspect ayant constitué un motif important de l'établissement inka dans la cordillère de Vilcabamba est la proximité du piémont amazonien, de ses ressources exotiques et de ses habitants à la culture autre. Les plumes colorées des oiseaux de la forêt amazonienne et les peaux de jaguar étaient des biens prestigieux dont les élites inkas se paraient pour leurs plus grandes fêtes (Bouysse-Cassagne, 1997 ; Zuidema, 1989[1983]). L'acquisition de ces produits « de luxe » passait par des échanges somptuaires avec les groupes amazoniens, dont la cordillère de Vilcabamba étaient le théâtre (Renard-Casevitz *et al.*, 1986). Nous avons vu que plusieurs sources ethnohistoriques signalent la présence de *mitma Pilkosuni* et l'incessant va-et-vient de *Manari* dans la région.

Mis à part les minerais et les objets exotiques, les Inkas devaient aussi tirer profit du climat chaud et humide des vallées de la cordillère et des terrasses fluviales de la vallée de l'Apurimac pour y cultiver des produits recherchés comme la coca, le maïs, le coton, les piments, etc. Mais ce sont les ressources sauvages de la *montaña* qui devaient être les plus prisées. Parmi

26 Dans le dictionnaire de Bertonio (2005[1612] : 742), on trouve les entrées suivantes au sujet de « *villca* » :

“- *Villca*: *El sol como antiguamente dezian y ahora dizen Inti.*

- *Villca Cuti*: *El solsticio quando empieza a desviarse del trópico de Capricornio a Cancer* [Décembre].

- *Villca*: *Adoratorio dedicado al Sol u otros Ídolos.*

- *Villcanuta*: *Adoratorio muy celebre entre Sicuana y Chungara. Significa casa del sol, según los indios barbaros* (Reinhard l'identifie au col de La Raya, Puno)

- *Villca*: *Es también una cosa medicinal o cosa que se daba a beber como purga, para dormir y en durmiendo dize que acudía el ladrón que avia llevado la hacienda del que tomo la purga y cobraba su hacienda. Era embuste de hechizeros*

- *Villcatha*: *Tomar esta purga que se hacía de muchas cosas.*”

27 Dans l'état actuel des recherches, les données relatives à l'industrie minière inka se résument à quelques objets liés au travail d'orfèvre à Choqek'iraw (Cori del Mar, 2005), un grand canal de 7,4 km de long dans le complexe Qoriwayrachina qui pourrait avoir été associé à l'exploitation minière (Frost, 2003 ; Duffait, 2007 : 251), et le grand nombre de vestiges de filons ouverts dans les hauteurs des montagnes dont il faudrait entreprendre l'étude. Sur ce sujet, il faut aussi mentionner l'existence de quelques structures qui pourraient, selon Beauclerk (1979), être liées à la fonte de métaux sur les sites appelés Qoriwayrachina et Chuntawilka localisés dans la région de Choqetira des hauteurs de la vallée du Mapillo, au pied du massif du Panta.

elles, l'arbre *Anadenanthera colubrina*, qui a peut-être donné son nom (*vilca*) à la cordillère, et le tabac sauvage, appelé *curu*, devaient être particulièrement recherchés. Les fruits du premier et les racines du second possédaient des propriétés psychotropes et étaient utilisés pour divers rituels²⁸ (Albornoz dans Duviols, 1967 : 22 ; Bouysse-Cassagne, 2004).

La cordillère de Vilcabamba présentait donc une grande variété de ressources attrayantes pour les Inkas. L'ensemble de ces ressources étaient des biens de prestige, voire « de luxe » dans la culture inka. Ils étaient tous destinés à des usages liés au monde cérémoniel, ce qui fait de la cordillère une région particulière dans l'empire et explique sans doute pourquoi l'occupation inka présente un faciès original et différent des provinces du *Tawantinsuyu*.

9.1.2.2- (Ré-) Aménagement du paysage sociopolitique

L'implantation inka dans les régions andines passait par la réorganisation des rapports sociaux et de l'économie politique, en faveur de la nouvelle élite dominante (Stanish, 2001). Pour ce faire, les administrateurs inkas avaient souvent recours au réaménagement des territoires et parfois à des mouvements de populations. Qu'en est-il dans le CMVA ?

Au vue des données archéologiques, la région ne semble pas avoir connue une reconstruction en profondeur de sa spatialité lors de son intégration au *Tawantinsuyu*. Les villages s'étant développés durant l'Intermédiaire Récent n'ont vraisemblablement pas été abandonnés. D'une manière générale, la territorialité des communautés villageoises autochtones ne semble donc pas avoir été bouleversée. Les infrastructures du *Tawantinsuyu* sont peu nombreuses dans la plupart des zones étudiées. On a plutôt l'impression que le nouvel ordre politique a été superposé à l'ordre villageois qui devait toujours régler les relations socioéconomiques à l'échelle locale.

Dans les « zones de versant » de la vallée de l'Apurimac, les communautés villageoises sont sans doute demeurées maîtresses de leur finage²⁹. Quelques rares édifices inkas, à l'instar de la *kallanka* de Villar 1, leur rappelaient toutefois en permanence la présence impériale. Le pouvoir inka était inscrit, de façon tangible, dans le paysage quotidien des paysans qui l'expérimentaient continuellement (même lorsqu'ils réalisaient des activités indépendantes de la sphère des relations avec les nouvelles élites inkas). La politique de domination inka reposait donc, semble-t-il, sur des mécanismes de légitimation de leur pouvoir, tout à fait à l'image de ce que Bourdieu (2001[1977] : 201-21) entend par « pouvoir symbolique ». Dans la région, il semble que les Inkas ont usé de mises en scène paysagères sophistiquées afin de détourner le « système symbolique » local car, comme nous l'avons illustré par les cas de Villar et Pinkuyunka, l'Inka se présentait comme médiateur cosmologique entre les communautés locales et leurs divinités tutélaires (*apu, mallki*). Cette hypothèse sur la politique de domination inka

28 Albornoz (dans Duviols, 1967 : 22) cite la *vilca* dans sa liste des objets sacrés. D'après lui, il s'agit « d'une purge qui était utilisée par les sorciers pour invoquer le démon » (la traduction est nôtre), pratique qui était d'ailleurs bien connue comme le confirment Holguín (1989[1608] : 352) et Bertonio (2005[1612] : 742), notamment. Albornoz ajoute que les concoctions à base de *vilca* étaient aussi souvent disposées dans les orifices des *conopas, enqaychus* (qu'il nomme « *tintero vilcana* [encrier à *vilca*] ») qui faisaient l'objet « d'adoration et de vénération ».

29 Comme l'explique Murra (1983 : 67), l'état inka avait tout intérêt à ce que les groupes paysans locaux assurent leur subsistance de façon autonome, afin de pouvoir tirer profit d'une partie du groupe, saisonnièrement, dans le cadre de la *mit'a*.

rejoint, d'ailleurs, tout à fait la conception du *Tawantinsuyu* développée par des chercheurs comme Conrad et Demarest (1984), Silverblatt (1988) ou encore Ramirez (2008). Ceux-ci voient, en effet, dans l'empire inka, avant tout, un système symbolique matérialisé par un culte d'état qui permet de légitimer l'idéologie et d'imposer la domination des élites inkas garantes de l'ordre non seulement sociopolitique, mais surtout cosmologique.

Ainsi, il n'est pas surprenant de constater que l'occupation inka se concentre surtout dans les « zones de vallées », tout proche des *nevados* qui étaient sans doute les principales figures du paysage sacré, plutôt que dans les terroirs des zones de versants (voir *supra*, 1.4.1.2.3).

Les rapports sociaux entre les « administrateurs » inkas et les communautés locales devaient être faits de discussions, d'ordre idéologique, qui traitaient de la nature ontologique du pouvoir inka, ainsi que de l'articulation des cultes des *wak'a* locales au culte au soleil (Ramirez, 2008 : 11). Il s'agissait, du moins, certainement du discours officiel auquel l'adhésion était fortement recommandée (sous la menace d'une armée de soldats inkas). Mais il faut croire, comme l'écrit Murra (1978 : 926), que « *l'état inca [...] a su détourner à son profit les institutions andines préexistantes : il apparaît comme une sorte de chefferie suprême, couronnement de toutes les structures emboîtées et pyramidales que constituaient les anciennes unités politiques. Les liens de parenté et les solidarités ethniques, les principes de réciprocités (asymétriques) et de redistribution sont ainsi réutilisés comme des masques idéologiques qui justifient de nouveaux rapports sociaux.* ». L'adhésion des communautés paysannes de la vallée de l'Apurimac à ce discours pourrait, d'ailleurs, expliquer la discrétion de la matérialité inka dans la région.

Dans la pratique, des jeux de dons et de contre-dons engageaient les communautés locales dans des relations de réciprocités avec l'état. C'est ainsi que, comme ailleurs, les paysans devaient apporter leurs services pour l'agriculture des parcelles de l'état, pour l'exploitation minière des gisements de l'Inka, et sur les chantiers architecturaux des palais des souverains. Notons que le séjour des individus dans les mines et sur les chantiers architecturaux, dans le cadre de la *mit'a*, étaient sans doute l'occasion pour les Inkas de leur communiquer les nouvelles règles culturelles et religieuses. En cela, Choqek'iraw a dû jouer un rôle fondamental.

En ce qui concerne les *mitma* établis dans la région par les Inkas, il est difficile de savoir, en l'absence de données ethnohistoriques consistantes, quelle était leur proportion par rapport aux populations autochtones. Le fait est que, sous le *Tawantinsuyu*, le faciès pluriethnique de la région s'est sans doute développé. Alors que deux ou trois groupes ethniques cohabitaient déjà dans la vallée avant son annexion au *Tawantinsuyu* (voir *supra*, 8.3), les Inkas y ont introduit des colons originaires de la côte Pacifique et établis des populations du piémont amazonien. La cohabitation de ces nombreux groupes ethniques soulève le problème de la partition des terres et des relations sociales entre les populations indigènes et les colons. Au vue de la forte densité démographique avant l'annexion de la vallée à l'empire, on peut penser que les colons n'ont pas été implantés sur des terres inhabitées (vision de Garcilaso), mais que les Inkas ont dû négocier la présence des colons avec les communautés indigènes. A ce sujet, nous avons vu plus haut que les données archéologiques disponibles ne permettent pas de déterminer la nature des relations territoriales entre les terres indigènes et les parcelles des colons : celles-ci étaient-elles bien délimitées et réparties ou doit-on plutôt s'imaginer un patchwork complexe construit de multiples petites pièces ? De même, se pose aussi la problématique des relations socioculturelles entre les communautés indigènes montagnardes et les colons : les identités étaient-elles clairement

démarquées ou faut-il envisager que les décennies de cohabitation aient donné lieu à un certain métissage culturel (Malpass et Alconini, 2010 : 295) ? Ces questions importantes pourraient faire l'objet de futures recherches tant il nous semble que le CMVA constitue un laboratoire propice à l'étude de la pluriethnicité dans les Andes centrales.

9.1.2.3- Le cours moyen de la vallée de l'Apurimac dans la géographie inka

La variété des ressources disponibles dans la cordillère de Vilcabamba pourrait, à elle seule, suffire à expliquer l'implantation et la nature de l'occupation inka dans la région. Pourtant, il nous semble qu'un autre aspect important reste à évoquer : la situation du CMVA et de la cordillère de Vilcabamba dans la géographie inka.

9.1.2.3.1- Le río Apurimac

9.1.2.3.1.1- Un fleuve « sacré »

Selon les sources ethnohistoriques, la vallée de l'Apurimac était la limite du cœur du pays inka (voir *supra*, 2.1.2.3.2). Un oracle s'y trouvait, non-loin de la traversée du fleuve par le *Qhapaq Ñan* ; il s'agissait de l'un des plus importants sanctuaires du *Tawantinsuyu* (Curatola, 2008). L'Apurimac était donc une entité géographique importante dans les systèmes de représentation territoriale. A travers les Andes, les fleuves étaient considérés comme des éléments animés du paysage. Polo de Ondegardo (dans Murra, 1983[1978] : 49) observa que « *lorsque les indiens [les] traversaient, ils avaient pour coutume de boire de leur eau en guise de salutation, afin de lui rendre hommage* »³⁰. Rappelons, d'ailleurs, qu'au cours de leur marche sur Cuzco, les *Chanka* réalisèrent des sacrifices au moment de traverser l'Apurimac (Cieza, 1946[1553] : 151). Comme l'expliquent Pedro Pizarro (1978[1571] : 81) et Cobo (1964[1653] : 199), l'Apurimac « *parlait* » à l'Inka et à ses sujets : il s'agissait d'un important *wak'a*, le « *prince de tous les fleuves* », d'après Garcilaso (1976[1609] : 196).

Mais, si la géographie et les informations ethnohistoriques nous ont, jusqu'ici, surtout amené à associer l'Apurimac à une idée de frontière, il ne faudrait pas perdre de vue que la région forme la confluence des trois plus grandes vallées interandines du sud du Pérou : celles des *ríos* Pampas, Pachachaka et Apurimac. Or, les lieux de rencontre, de contact, de confluence, et d'une manière générale, les espaces intermédiaires sont traditionnellement imprégnés d'une symbolique forte dans le monde andin. Ils sont liés aux concepts de *tinku*, centre de l'ordre social et élément essentiel des rites de fertilité (Earls & Silverblatt, 1978 ; Bouysse, 1978 ; Isbell, 1978 ; Platt, 1987 ; Molinié, 1988).

³⁰ La citation originale que nous avons traduit ci-dessus est la suivante : « *Quando pasan los ríos o arroyos [es común] beber del agua dellos por modo de salutación adorándolos* » (Polo de Ondegardo dans Murra, 1983[1978] : 49).

9.1.2.3.1.2- Le *tinku* et « l'oracle d'Apurimac »

La confluence des trois grands fleuves devait être un site clef dans la géographie andine préhispanique. Remarquons que le *paqarina chanka*, *Chocloqocha*, est la source du Pampas et que *Paqariq Tampu*, le lieu d'origine de l'ethnie inka, se situe dans la vallée de l'Apurimac en amont. Faut-il donc voir dans la confluence du Pampas avec l'Apurimac le point de rencontre (conceptuel) entre ces deux pays ethniques ? Supposons que cette idée n'ait pas échappé aux géographes inkas et *chanka* : ce *tinku* devait être un lieu fondamental dans leur cosmologie, à l'époque où Cuzquéniens et Andahuaylinos étaient en pleine lutte d'influence pour le contrôle hégémonique de la cordillère sud-orientale. D'ailleurs, on pourrait penser que cette situation géographique explique l'existence de l'oracle de l'Apurimac. D'après les chroniqueurs espagnols, celui-ci se trouvait, dans la pratique, quelques dizaines de kilomètres en amont de la confluence, sans doute afin d'être situé sur l'axe du *Qhapaq Ñan* où transitaient les voyageurs entre Andahuaylas et Cuzco.

Le *tinku* des trois grands fleuves est donc un élément à prendre en compte afin d'expliquer l'importance géographique du CMVA aux yeux des Inkas et des autres groupes ethniques de la région. Il aurait pu constituer un motif décisif pour l'implantation inka dans cette profonde vallée interandine, localisée en marge du *Qhapaq Ñan*. Dans notre zone d'étude, la confluence du Pampas avec l'Apurimac est surplombée par le promontoire appelé Mankan Churku. Celui-ci forme une véritable petite montagne s'élevant dans le fond de vallée, inscrite en plein cœur du paysage et visible d'assez loin dans la vallée. Cet élément du paysage constituait peut-être une sorte de monument naturel figurant le site de la confluence. Suivant cette hypothèse, il ne serait pas surprenant que le piton rocheux qui s'élève sur la crête sommitale ait figuré une sorte de borne territoriale (tel un *wanka*) indiquant la confluence (Harris, 1978 : 365) (Fig. 9.1.g, p. 369). Ce statut singulier du promontoire de Mankan Churku pourrait aussi expliquer pourquoi quelques habitations y étaient établies³¹ (voir *supra*, 7.1.6.1). Le site demande à être étudié de façon plus approfondie, mais il est envisageable que l'occupation de Mankan Churku soit liée à la dimension symbolique de la confluence des trois plus grands fleuves de la région.

9.1.2.3.2- Les nevados de Vilcabamba

On sait, d'après le témoignage de l'extirpateur d'idolâtrie Alborno (dans Duviols, 1967 : 28), que le plus haut sommet de la cordillère de Vilcabamba, le Salkantay³², était un *nevado* très vénéré au 16^{ème} siècle³³. Santa Cruz Pachacuti (*et al.*, 1993 : 212) le cite dans une liste de quatre

31 Notons que si les structures circulaires de Mankan Churku étaient des *qollqa* (voir *supra*, 7.1.6.2), celles-ci auraient pu être implantées à cet endroit, non seulement pour des raisons fonctionnelles (vent, proximité des terrasses de culture des bas-versants), mais aussi à des fins symboliques. A ce sujet, il est intéressant de se référer à l'étude de Molinié (1988) qui montre que le concept de *tinku* est associé à celui de fertilité ; ceci laisse entrevoir que l'aménagement de *qollqa* et de terrasses de culture inka de la région du *tinku* serait empreint d'une certaine dimension symbolique.

32 L'étymologie de « Salkantay » est sans doute liée au terme « *sallqa* » qui en langues quechua et aymara se réfère à « la *puna*, monde non-domestiqué des animaux sauvages sans maître » (Holguín, 1989[1608] ; Bertonio, 2005[1612]).

33 D'après Alborno (dans Duviols, 1967 : 28), le « *Salcantay est une montagne très haute, couverte de neiges éternelles, et très vénérée* » (la traduction est nôtre).

montagnes où se trouvent de nombreux *wak'a* de la région de Cuzco³⁴. Le Salkantay donnait même parfois son nom à l'ensemble de la cordillère (Fornée, 1965 [1586]), sans doute car il en est le point le plus visible depuis le *Qhapaq Ñan* au sortir de Cuzco. Autrement dit, le Salkantay était une montagne sacrée (un *guaca pacarisca*) et une sorte d'emblème de la cordillère de Vilcabamba. Il est d'ailleurs toujours l'objet de croyances religieuses et de rituels dans les régions de Cuzco et d'Apurimac³⁵ (Nuñez del Prado, 1970 : 71 et 1983 : 158).

A l'échelle régionale, d'autres glaciers du CMVA sont visibles depuis le *Qhapaq Ñan* du *Chinchaysuyu*. Mis à part les vallées de Limatambo et de Saywite qui, pour être localisées juste au pied de la cordillère de Vilcabamba, offrent un panorama grandiose sur les glaciers du secteur du levant, les régions d'Abancay et d'Andahuaylas possèdent aussi des sommets de Vilcabamba dans leur paysage. L'Ampay domine la région d'Abancay et du Pachachaka, cœur du pays *kichwa*³⁶. Depuis le pays *chanka*, deux glaciers sont bien visibles : le Kitay³⁷, depuis l'*usnu* de Curamba³⁸ et le Panta, depuis celui de Sondor.

Le Salkantay, l'Ampay et le Kitay constituent, ainsi, les principaux marqueurs géographiques qui permettent aux voyageurs du *Qhapaq Ñan* de situer la cordillère de Vilcabamba (et, par extension, le *tinku* Pachachaka/Pampas/Apurimac) depuis Cuzco et la province du *Chinchaysuyu*. Le fait que des sommets de Vilcabamba soient visibles sur l'horizon des *usnu* de Curamba et Sondor démontre que cette cordillère possédait une importance particulière dans le système de représentation géographique de la cordillère sud-orientale.

Avec ses vingt-cinq sommets éternellement enneigés, la cordillère de Vilcabamba constituait sans doute une région importante dans la géographie inka. En d'autres termes, il est possible que les Inkas aient non seulement été attirés par les ressources minérales et autres produits psychotropes, mais aussi par la volonté de contrôler les puissants *wak'a* de cette cordillère aux caractéristiques géographiques uniques dans les Andes³⁹. Ainsi, comme nous allons l'illustrer dans le cas de Choqek'iraw, l'emplacement des principaux établissements inkas pourrait avoir été déterminé en fonction des ressources naturelles, mais aussi conçu en étroite relation avec le paysage sacré dans le cadre d'une politique d'inscription de la culture et du pouvoir inka dans le paysage.

34 Santa Cruz Pachacuti (1993 : 212) relate que lors de son passage dans la région de Cuzco, le dieu Tunupa (d'après Duviols, une métaphore de l'apôtre Saint Thomas, messenger du dieu chrétien qui parcouru les Andes avant l'époque inka) détterra tous les *wak'a* et les idoles et les envoya aux sommets des montagnes « *Aosancata* [Ausangate], *Quiyancata* [?], *Sallcantay* [Salkantay] et *Pitosiray* [Pitusiray] ».

35 D'après les ethnographies de Nuñez del Prado (1970 : 71), « Apu Salkantay » était considéré comme la divinité tutélaire principale (qu'il illustre ici comme la résidence principale du « *Roal* », l'esprit des montagnes) d'une grande partie des régions d'Apurimac et de Cuzco.

36 A notre connaissance, il n'existe aucune référence ethnohistorique sur l'Ampay. Récemment, Nuñez del Prado (1970 : 71) a relevé qu'il s'agissait d'une montagne importante pour les habitants de la région d'Abancay.

37 Dans la liste des *wak'a* de la « province des *Quichuas* » élaborée par Albornoz (dans Duviols, 1967 : 28), le *wak'a* appelé « *Aposuisa* » suit le Salkantay et les deux *wak'a* de l'Apurimac. Il s'agit d'un « *wak'a d'une grande renommée qui se trouvait sur la montagne appelée Cuysa* » (la traduction est nôtre). En admettant que la liste ait été élaborée en suivant l'itinéraire du *Qhapaq Ñan*, on pourrait penser que cette montagne appartenait aussi à la cordillère de Vilcabamba. Or, sur une carte de *l'Instituto geográfico militar del Perú*, le Kitay est appelé Coisopacana, nom qu'on pourrait rapprocher du « *Cuysa* » d'Albornoz. Cette hypothèse devra néanmoins être critiquée à la lueur de l'étymologie de « *Coiso / Cuysa* » que nous n'avons pas su déterminer et en fonction de la localisation des trois *wak'a* qui suivent dans la liste afin de préciser celle de la montagne Cuysa.

38 L'*usnu* de Curamba offre une vue sur plusieurs glaciers de Vilcabamba. Le Kitay et l'Ampay sont les plus visibles et ceux qui se distinguent sur l'horizon par leur proximité, mais on aperçoit aussi au loin, par temps clair, le secteur central de la cordillère et notamment le piton enneigé appelé Azulqocha.

39 Dans les listes des mines brièvement exploitées par les Espagnols à la fin du 16^{ème} siècle, étudiées par Regalado (1992 : 112), se trouve un « *capacocho* » se référant sans doute à un sommet sacré de la cordillère (Duviols, 1976).



Figure 9.1- Paysages inkas du CMVA

9.2- CHOQEK'IRAW ET LE CMVA

Choqek'iraw est le plus grand établissement inka du CMVA. Avec son architecture sophistiquée, il s'agit d'une œuvre monumentale implantée sur un site exceptionnel en plein cœur de la vallée. Rappelons qu'il a été fondé au cours du 15^{ème} siècle par un *Sapa Inka* (*Pachakuti* ou *Thupa Yupanki*) dont il constituait l'un des palais (voir *supra*, 3.3.2.2). A l'instar de Machu Picchu et Písac, Choqek'iraw offrait au souverain une résidence luxueuse où il pouvait réunir son lignage royal pour des fêtes auxquelles on célébrait son prestige, son statut divin et donc son pouvoir (Dillehay, 2003 ; Rostworowski, 2004 ; Niles, 2004).

Rappelons aussi que les études archéologiques ont montré, qu'en marge des cérémonies, le palais était non seulement un sanctuaire (où résidaient sans doute des spécialistes du culte), mais aussi un centre artisanal réunissant tisserands, orfèvres et potiers, ainsi qu'une ferme aux vastes systèmes de terrasses de culture accrochés aux versants (Paz et Alccacontor, 2003 ; Gallegos, 2005 ; Valencia, 2005 ; Cori del Mar, 2006). L'essentiel des activités quotidiennes était probablement consacré à la production de biens somptuaires destinés aux rituels : tuniques colorées, parures dorées et argentées, amulettes, vaisselle décorée, coca, *chicha*, etc.

Autrement dit, tout semble indiquer que Choqek'iraw était, comme le pense Lecoq (2007 : 35 et 2010), un site fondamentalement et peut-être même exclusivement cérémoniel. C'est sans doute pour cette raison que l'architecture du palais est chargée de symboles qui visaient à illustrer la vision du monde inka. Nous ne reviendrons pas ici sur l'architecture du palais (voir *supra*, 3.3.1 ; Paz et Alccacontor, 2003 ; Zapata, 2005 ; Samanez, 2006 ; Lecoq, 2010). Nous nous intéressons au rayonnement régional de Choqek'iraw. Ce monument inka exerçait une forte influence sur la région environnante. Celle-ci relève de deux aspects connexes : d'une part la situation de Choqek'iraw dans le paysage socioculturel du CMVA et, d'autre part, la dimension symbolique que possédait l'emplacement géographique du site au cœur de la vallée de l'Apurímac.

9.2.1- LE DOMAINE INKA DU CMVA

Notre première hypothèse est que le domaine inka ne se limitait pas au palais de Choqek'iraw. Le paysage archéologique des environs du palais et les archives coloniales suggèrent que le domaine s'étendait dans la cordillère de Vilcabamba et la vallée de l'Apurímac.

9.2.1.1- Le paysage archéologique des environs de Choqek'iraw

Du point de vue archéologique, les environs de Choqek'iraw contrastent fortement avec le reste du CMVA. Ils présentent, en effet, un nombre assez important de sites où ont été construits des édifices inkas⁴⁰. Réalisons un tour d'horizon afin de mettre en évidence leurs liens avec Choqek'iraw.

40 L'ensemble des sites archéologiques inkas connus dans les environs de Choqek'iraw sont présentés dans le chapitre 3 (voir *supra*, 3.4).

Localisé à une courte journée de marche, le vaste complexe archéologique du *cerro Victoria* est au moins aussi étendu que Choqek'iraw (Bejar, 2003). Son architecture et sa céramique sont en nombreux points semblables à celles du palais inka. Tout indique que Choqek'iraw et Qoriwayrachina étaient occupés de façon concomitante. L'occupation inka de Qoriwayrachina possédait plusieurs facettes : elle était vraisemblablement liée à l'exploitation minière des filons d'or et d'argent du Saksarayuy ; les bas-versants étaient mis en culture et sa production stockée dans des *qollqa* ; la présence d'un *usnu* sur la cime du *cerro Victoria* et l'existence de *chullpa* sur ses versants indiquent que l'établissement inka possédait aussi une dimension cérémonielle (Bejar : 2002 ; Frost, 2003 Ms).

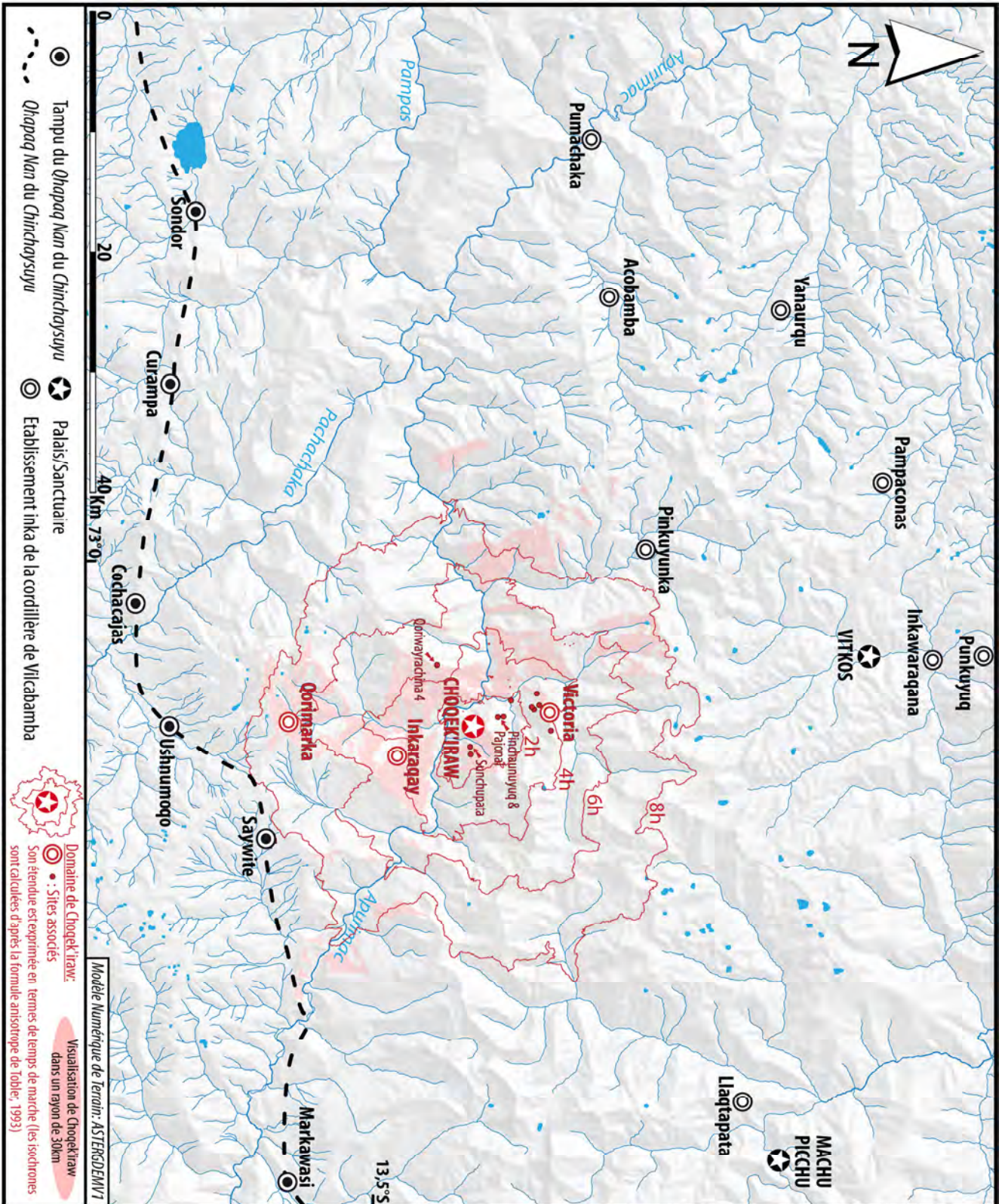
L'occupation de Choqek'iraw ne peut donc pas être dissociée de celle de Qoriwayrachina. Les deux établissements étaient occupés simultanément ; ils jouaient sans doute des rôles complémentaires. Par conséquent, nous considérons que Qoriwayrachina appartenait au même domaine que Choqek'iraw. La vallée du Yanama, du moins sa partie basse, était donc un espace exclusivement contrôlé par les Inkas.

Dans la vallée de l'Apurimac, les environs immédiats de Choqek'iraw sont parsemés de petits établissements inkas (Valencia, 2004). Sur la rive droite à une heure de marche en amont du palais, se trouve un grand bâtiment à deux étages sur le site de Sunchupata, ainsi qu'une plateforme aménagée sur les hauteurs du versant, non loin d'un piton rocheux qui était peut-être un monument naturel de type *wank'a*. Compte tenu de la proximité de Choqek'iraw, il ne fait pas de doute que ces sites faisaient partie du domaine du palais.

Soulignons que cet ensemble d'établissements inkas n'est pas restreint à la rive droite. En effet, sur la rive gauche, se trouvent plusieurs installations inkas assez importantes, à commencer par le site Inkaraqay (aussi appelé Inkawasi) se situant juste en face de Choqek'iraw (Wiener, 1880). On y observe trois grands édifices inkas, ornés de niches, dont la fonction, en l'absence de fouille, n'a pas encore été déterminée, mais qui, au vu de leur architecture et de la proximité du site, étaient sans doute liée à Choqek'iraw (voir Fig. 3.2.g, p. 128).

En contrebas d'Inkaraqay, le *río Tambobamba* s'écoule dans une vallée affluente à l'Apurimac. Dans le fond de cette vallée, non-loin de la confluence, s'étendent de grands systèmes de terrasses agricoles dans les environs de l'*ex-hacienda San Ignacio* (Miranda, 2005). Cette zone de culture, située au pied de Choqek'iraw à un peu plus de deux heures de marche du palais, formait peut-être une extension de son domaine agricole sur la rive gauche. Toujours est-il que ces terrasses pourraient être le résultat de la politique inka d'aménagement agricole des bas-versants de la vallée de l'Apurimac dont nous avons déjà parlé (voir *supra*, 9.1.1.2.1.1).

Dans la partie haute de la vallée du Tambobamba, deux édifices ornés de niches de style inka sont implantés sur le site de Qorimarka (Hostnig et Palomino, 1997). A l'instar d'Inkaraqay, il est difficile d'envisager la fonction de ces bâtiments qui n'ont pas été fouillés. Le site se trouve proche du col par lequel on accède à la vallée de Tambobamba depuis la région de Saywite. Comme l'ont signalé Samanez et Zapata (1995 :103), il se trouvait donc sur un axe de circulation qui menait à Choqek'iraw depuis le *Qhapaq Ñan* du *Chinchaysuyu*. Depuis Qorimarka, il faut une longue journée de marche pour rejoindre Choqek'iraw. Suivant notre hypothèse, Qorimarka, qui constitue un bon point-de-vue sur Choqek'iraw (certes distant d'une quinzaine de kilomètre à vol d'oiseau), serait une sorte d'entrée au domaine inka.



Carte 9-1- Le domaine de Choqek'iraw et les établissements inkas du CMVA (et alentours)

Pour finir ce tour d'horizon, signalons que les environs de Kiuñalla, faisant face à Choqek'iraw, présentent aussi des indices d'occupation inka. On y trouve les vestiges de terrasses agricoles (SN°101), non-loin desquelles existent des bâtiments de plan au sol rectangulaire en ruines, sur un site appelé Inkapaqcha (SN°102). Enfin, une plateforme similaire à l'*usnu* de Choqek'iraw couronne la crête du contrefort Qoriwayrachina (SN°114) ; nous développerons plus tard la relation entre cette plateforme et le palais inka.

Il existe, ainsi, un grand nombre d'établissements inkas dans un rayon d'une journée de marche autour de Choqek'iraw (Carte 9.1). Cet ensemble d'établissements formait probablement un vaste domaine inka, en plein cœur du CMVA, alors que, comme nous l'avons illustré plus tôt, les traces de l'occupation inka sont très rares dans le reste de la vallée. Ce qui est encore plus frappant, c'est l'absence, à quelques exceptions près, d'établissement résidentiel villageois dans la même zone. Nous allons voir à présent de quelle manière les données ethnohistoriques permettent d'étayer cette hypothèse.

9.2.1.2- Les terres « *del Inka* » dans les archives coloniales

Les archives coloniales, qui consignent des données relatives à la juridiction des terres du CMVA, permettent de développer plusieurs hypothèses relatives à la tenure des terres sous le *Tawantinsuyu* (Murra, 1995 ; Rowe, 1997 ; Rostworowski, 2005). Dans le second chapitre nous avons établi un bilan des connaissances sur l'histoire coloniale ancienne de la région. Reprenons, ici, de façon plus spécifique, certaines données offrant des indices sur les terres contrôlées directement par les Inkas.

Dans les archives ecclésiastiques, la vallée du Yanama apparaît comme très peu peuplée au 17^{ème} siècle (Villanueva, 1982). Ce quasi-abandon de la vallée pourrait s'expliquer par l'échec de la politique d'exploitation minière coloniale de la cordillère de Vilcabamba (Regalado, 1992). Cela étant dit, la faible démographie de la vallée pourrait remonter à une époque antérieure, car l'activité minière ne détermine pas à elle seule le peuplement ; des populations paysannes auraient très bien pu continuer à habiter la vallée en marge des mines. Par conséquent, l'hypothèse du dépeuplement de la vallée au moment de l'abandon du domaine inka, dont les populations associées (*yana* ou autres *mitma*) auraient émigrées avec la dissolution du système inka, est plausible. C'est, d'ailleurs, ce qui semble s'être passé dans la vallée voisine de Santa Teresa dont les terres abandonnées par l'Inka ont été léguées, en 1617, à des populations sans terre (ancien *mitma Cañari*) de la paroisse de Santa Ana de Cuzco (Gallegos, 2005).

Sur la rive gauche, existaient aussi, d'après des archives coloniales, des terres abandonnées par l'Inka, réclamées par certains habitants de la région de Kiuñalla⁴¹ (Burga, 2008 : 120 ; *Legajo de Miguel F. Gutierrez*, 1946 Ms). C'est notamment le cas des « *bois de l'inka* et des *cocales* » situés aux lieudits « *Chuquibamba, Moyopampa, Mandurque, Ycnay* ou encore *Uncalla* »⁴². Ces sites se trouvaient sans doute dans la vallée de Tambobamba et sur les bas-

41 Il faut être prudent dans la manipulation des données ethnohistoriques relatives aux « terres de l'Inka ». Il semble qu'à l'époque coloniale ancienne, il était courant de qualifier des terres « de l'Inka » afin d'en solliciter la propriété (Ramirez, 2002 ; Puma et Carrasco, 2005).

42 Pour consulter la liste détaillée de ces terres, voir *supra*, 2.2.4.2.

versants de la vallée de l'Apurimac dans la région orientale de la zone 3, où il existe, comme nous l'avons mentionné plus tôt, des vestiges de systèmes de terrasses.

Les sources écrites suggèrent donc, qu'au niveau de Choqek'iraw, le domaine inka aurait englobé des terres sur les deux rives de l'Apurimac, mais il reste à déterminer quelle était son extension en aval. La relation de l'*Encomienda del inka*⁴³, apporte un indice important à ce sujet (Julien, 2001). En admettant que « *Chuquicarando et Tasmara* » soient Choqek'iraw et Takmara (voir Carte 2.3, p. 92), on pourrait supposer que ce dernier ait appartenu au domaine inka, d'autant plus que l'exploitation des mines de sel gemme était vraisemblablement contrôlée par les Inkas (voir *supra*, 9.1.1.2.2). Enfin, il faut souligner que le document ne fait pas mention d'Acobamba ni d'autres noms qui correspondraient à une juridiction localisée en aval de Takmara ; ceci laisse à penser que le domaine inka ne s'étendait pas plus loin. D'ailleurs, à la différence du reste de l'espace qui aurait fait partie du domaine (Yanama, Tambobamba, Kiuñalla), les environs Takmara présentent les vestiges de grands établissements villageois où résidait une communauté villageoise plus ou moins autonome (voir *supra*, 8.1.1.2.2).

En résumé, les données ethnohistoriques exposées ci-dessus⁴⁴ concordent bien avec la distribution des vestiges archéologiques inkas illustrées précédemment. L'hypothèse de l'existence d'un domaine royal autour de Choqek'iraw est donc tout à fait plausible. Reste à se demander quel était le faciès de sa population.

9.2.1.3- La population du domaine inka

Il s'agit d'une question délicate pour laquelle, en l'absence de données archéologiques, nous devons nous en remettre aux connaissances générales fondées sur l'étude des chroniques et autres documents administratifs coloniaux. On doit à Murra (1983[1978] : chapitre 8) l'étude la plus approfondie sur les populations attachées directement à l'état inka. Suivant ses conclusions, tout porte à croire que la population résidant dans le domaine inka était essentiellement composée de *yana*, *aqlla* et *mitma*.

Dans le palais inka, un groupe de serviteurs, fidèles de l'Inka, était sans doute attaché au fonctionnement du sanctuaire et peut-être, plus spécifiquement, chargé de l'entretien des *mallki*, *awki* et autres idoles qu'il recelait. Des corps d'artisans se consacraient probablement à la confection des textiles, des vases et autres objets somptuaires destinés aux rituels (Gallegos, 2005 ; Cori del mar, 2005). D'après les chroniques, ces artisans spécialisés au service de l'Inka étaient recrutés à travers les Andes, parmi les régions où l'artisanat était le plus sophistiqué, et implantés en qualité de *mitma* dans les domaines inkas. Mais à Choqek'iraw, les témoignages archéologiques de ces *mitma* se limitent, à notre connaissance, à une poterie de la côte nord du Pérou mise au jour par Paz et Alccacontor (2003). De plus amples recherches livreront sans doute

43 L' « *Encomienda del Inka* » est une liste des juridictions inkas passées aux mains des frères Pizarro dans les premières années qui suivirent la conquête (1535-1539) (voir *supra*, 2.2.1 et en particulier le tableau 2.3, p. 90).

44 Nous n'avons pas étudié toutes les archives disponibles. La transcription des documents contenus dans le dossier d'archive suivant (que nous n'avons pas exploité dans son intégralité) est à même de livrer des informations plus détaillées sur le sujet :

Notaría pública de Don Justino Alosilla de la ciudad de Abancay, Caja de depósitos y consignaciones, Departamento de recaudación. "Tres Legajos de Miguel F. Gutierrez, acerca de las fundaciones, composiciones y confirmaciones, antiqúisimas, de sus fundos". 150 fojas reunidas por su abogado, el doctor Andrés A. Nuñez.

de nouvelles informations sur cette problématique. A Machu Picchu, établissement en nombreux points comparable à Choqek'iraw, plusieurs indices de cosmopolitisme ont été découverts dans les contextes funéraires (Eaton, 1990[1916] ; Salazar, 2007).

L'exploitation minière et agricole du domaine inka était sans doute aussi assurée par des groupes de *yana* et/ou de *mitma* spécialisés⁴⁵. Mais, tous ces groupes de spécialistes attachés en permanence au domaine inka formaient-ils réellement une population importante ? Le cas échéant, où résidaient-ils ? S'il nous est impossible de répondre à la première question, il existe, en revanche, des données archéologiques susceptibles de développer une hypothèse sur la question connexe de la résidence.

Il existe, en effet, au cœur du domaine inka, entre Choqek'iraw et Qoriwayrachina, quelques ensembles de structures circulaires : sur les sites de Sunchupata et Pajonal, de part et d'autre de Choqek'iraw, et sur quelques autres localisés sur les flancs du *cerro* Victoria. Bien que l'on puisse penser que ces ensembles d'habitations furent des établissements villageois des populations autochtones (originaires de l'Intermédiaire Récent), il existe, toutefois, deux raisons de remettre partiellement en cause cette hypothèse : 1) ces agglomérations isolées sur les versants ne correspondent pas au mode d'occupation du sol typique des communautés villageoises de l'Intermédiaire Récent (voir *supra*, 7.2.2) ; 2) elles forment des quartiers bien intégrés au cœur du grand complexe formé par Qoriwayrachina et Choqek'iraw. Par exemple, Pajonal se trouve tout proche des terrasses de culture inka du site de Pinchaunuyuq et à une heure de marche du palais de Choqek'iraw, ce qui donne à penser qu'il aurait pu loger les paysans au service des Inkas⁴⁶.

Si l'on se fie aux données disponibles sur ces établissements « de *yana* » (suivant notre hypothèse), ceux-ci regrouperaient un total de près de deux cents habitations circulaires, ce qui est un chiffre peu élevé en comparaison des autres domaines inkas pour lesquels nous disposons de données démographiques⁴⁷. Il est donc peu probable que les populations, *yana* et/ou *mitma*, qui résidaient dans le domaine inka étaient les seuls à assurer son exploitation. Les communautés paysannes indigènes du CMVA participaient sans doute aussi à certaines tâches dans le cadre de la *mit'a*.

45 A ce sujet, notons que Lecoq (2010 : 51) émet une hypothèse comparable lorsqu'il suppose que différentes communautés auraient pu être associées pour l'entretien des terrasses aux mosaïques de lamas.

46 Cette observation ne remet pas en cause l'ancienneté de l'établissement résidentiel implanté sur le site de Choqek'iraw avant l'édification du palais inka. A Choqek'iraw, plusieurs indices montrent que les structures circulaires et les bâtiments inkas appartiennent à deux phases de construction distinctes (voir *supra*, 3.3.2.3). En fait, si la plupart des structures circulaires du CMVA remontent vraisemblablement à l'Intermédiaire Récent, d'autres auraient pu être construites, comme nous l'avons déjà remarqué (voir *supra*, B), durant l'Horizon Récent ; cela serait le cas des structures du site de Pajonal auquel nous faisons référence ici.

47 A titre de comparaison, signalons que :

- le domaine de *Wayna Qhapaq* à Kispiwanka comptait d'après près de 3500 *mitma* originaires de différentes régions de l'empire (Villanueva Urteaga, 1970) ;
- 1000 chefs de familles *mitma yunga* étaient établis en permanence dans le domaine agricole de la vallée d'Abancay (Espinoza Soriano, 1973 : 233-234) ;
- et que, d'après l'étude de Wachtel (1980 :314), l'immense domaine de Cochabamba en Bolivie était travaillé par 14000 hommes sous *Wayna Qhapaq*.

Il est impossible d'avancer de tels chiffres pour Choqek'iraw, tant la configuration des domaines est radicalement différente : Abancay et Cochabamba n'étaient pas des domaines royaux sinon de grandes fermes de l'Etat (*ibid.*) ; quant au domaine royal de Kispiwanka, sa localisation et sa situation géographique n'est pas comparable à celle de Choqek'iraw (Niles, 1999).

En résumé, le domaine inka n'était pas un territoire statique, circonscrit ni spatialement ni socialement. Il faut croire, au contraire, qu'il s'agissait d'un vaste espace pluriethnique où cohabitaient diverses populations attachées au service de l'Inka avec les communautés paysannes indigènes : à l'image d'un puzzle en cours de construction dont chaque pièce représenterait un groupe socioculturel singulier. Concluons ici, momentanément, sur cette vision hypothétique d'un domaine inka implanté au cœur du CMVA. De futures recherches se chargeront de critiquer et d'approfondir cette hypothèse, mais il est certain que, loin d'être un palais isolé, perdu dans une profonde vallée interandine, Choqek'iraw était le pôle sociopolitique et culturel d'une région montagnarde bien peuplée.

9.2.2- CHOQEK'IRAW ET SON PAYSAGE

Pour conclure cette approche régionale sur l'histoire de Choqek'iraw et du CMVA, voyons à présent ce que représentait le palais inka pour les habitants de la vallée. Cet essai ne vise pas tant à déterminer la signification du monument inka, mais à comprendre pourquoi et comment il signifiait la cosmologie et le pouvoir inka aux yeux des groupes paysans locaux. Pour cela, il est nécessaire de reconsidérer l'emplacement géographique du site dans sa région dont nous avons décrit l'environnement naturel, culturel et social, tout au long de ce travail.

9.2.2.1- L'emplacement géographique du site

9.2.2.1.1- L'éperon de la montagne Yanaqucha

Le palais de Choqek'iraw a été implanté, comme la plupart des villages de la région, sur un des éperons latéraux des versants de la vallée de l'Apurimac. Cela étant, le site se distingue par son emplacement géographique très particulier, à plusieurs titres.

D'une part, l'éperon sur lequel est établi le palais n'est pas très étendu et présente une forme spécialement étriquée. La crête est étroite et les versants sont particulièrement pentus. Cette configuration naturelle de l'éperon contraste ainsi fortement avec le reste de la vallée où les villages les plus importants sont implantés sur les éperons les plus étendus et les plus larges. En d'autres termes, le site choisi par les Inkas pour établir leur palais ne possède pas une forte valeur spatiale⁴⁸ du point de vue du mode de vie paysan. Il ne permet, notamment, pas le développement d'un réseau d'habitat étendu à l'ensemble des étages écologiques de la vallée, alors qu'il s'agit, comme nous l'avons expliqué (voir *supra*, 7.2.2) d'une caractéristique fondamentale de la spatialité de l'habitat paysan. Il faut donc chercher ailleurs les motifs de l'implantation inka sur ce site singulier.

48 L'expression « valeur spatiale » se réfère à « l'ensemble des qualités socialement valorisables d'un espace. [Ce concept part du postulat que] l'espace n'est pas un matériau neutre : certains espaces ont plus de valeur que d'autres et ce phénomène est très actif dans les processus de différenciation spatiale » (Lussault dans Levy et Lussault, 2003 : 973). Concrètement, la valeur d'un espace est celle que les individus, les groupes et les organisations, dans un contexte historique donné, y projettent et y fixent. Ainsi, il ne fait pas de doute que les éperons latéraux les plus étendus formaient les espaces les plus recherchés par les sociétés paysannes du CMVA qui pouvaient y développer leur structure de l'habitat sur crête que nous avons défini dans le chapitre 7.

Soulignons, d'autre part, que le palais de Choqek'iraw, comme les autres établissements inkas de la région, se situe tout proche des sommets éternellement enneigés de Vilcabamba. Le site se trouve au pied d'un imposant glacier nommé Yanaqucha⁴⁹. Depuis les différents secteurs du palais, le *nevado* est omniprésent. Il semble reposer dans un berceau qui est formé par les hauteurs de la ligne de crête. De par sa monumentalité⁵⁰, il s'agit du principal objet dans le paysage du site. Il était sans doute en étroite relation avec l'établissement inka.

Il suffit de se rendre sur la rive opposée de l'Apurimac pour prendre conscience de cette relation paysagère. Depuis cet endroit, la vision est grandiose : le palais inka prend, ici, toute sa dimension esthétique. Celui-ci s'intègre de façon remarquablement naturelle à la montagne dont il semble tout juste souligner les formes brutes. Il faut croire que les architectes ont cherché, et réussi, à fusionner l'architecture du palais à la forme de la montagne.

9.2.2.1.2- La plateforme cérémonielle de Qoriwayrachina 4 : une « mise en scène » de Choqek'iraw ?

Dans le contexte d'une étude scientifique, cette observation sur la dimension « esthétique » de Choqek'iraw dans le paysage pourrait paraître bien subjective, s'il n'existait pas, en face du site, sur le sommet d'un grand contrefort de la rive gauche (appelé Qoriwayrachina), une plateforme à l'architecture identique à celle de l'*usnu* du palais. Comme ce dernier, la plateforme du site Qoriwayrachina 4 (SN°114) est circonscrite par un petit muret qui possède deux ouvertures opposées. Il existait aussi une structure au sol au centre de la plateforme (Fig. 9.2), ce qui est, rappelons-le une caractéristique récurrente des *usnu* inkas, peut-être des réceptacles de libation ou autres offrandes (Zuidema, 1989[1980] ; Meddens *et al.*, 2010 ; Pino Matos, 2010). Il ne fait pas de doute que l'*usnu* de Qoriwayrachina 4 était un site cérémoniel. Mais, en l'absence de fouilles, il nous est impossible d'avancer quels types de rituels y étaient pratiqués. Etant donné son emplacement et son architecture, il est clair que le site était lié à Choqek'iraw. Il fait, en effet, partie du domaine inka dans la vallée de l'Apurimac et son architecture est, en outre, identique à celle de l'*usnu* de son palais (Choqek'iraw) et de celui du sommet du *cerro* Victoria (complexe Qoriwayrachina), autre site cérémoniel de premier plan au cœur de la vallée voisine du Yanama (Bejar, 2003).

Implanté à 4150 mètres d'altitude, l'*usnu* de Qoriwayrachina 4 constitue un mirador offrant une vue exceptionnelle sur Choqek'iraw et la cordillère de Vilcabamba. Il pourrait avoir été conçu afin de « mettre en scène » le palais inka au cœur d'un paysage chargé de significations pour les Inkas et sans doute aussi pour les habitants du CMVA (Inomata et Coben, 2006).

49 Selon les cartes, les récits publiés et les témoignages des habitants de la vallée, ce sommet est aussi parfois appelé Qoriwayrachina, Warwaqucha, Markani, ou encore Choqek'iraw.

50 Par « monumentalité », nous nous référons ici à la sensation de grandeur qu'inspire ce sommet. D'un point de vue géométrique, on peut expliquer cette « sensation » de monumentalité, telle que l'a modélisée Higuchi (dans Moore, 1996 : 98), en fonction de la proximité du monument et de sa hauteur sur l'horizon.

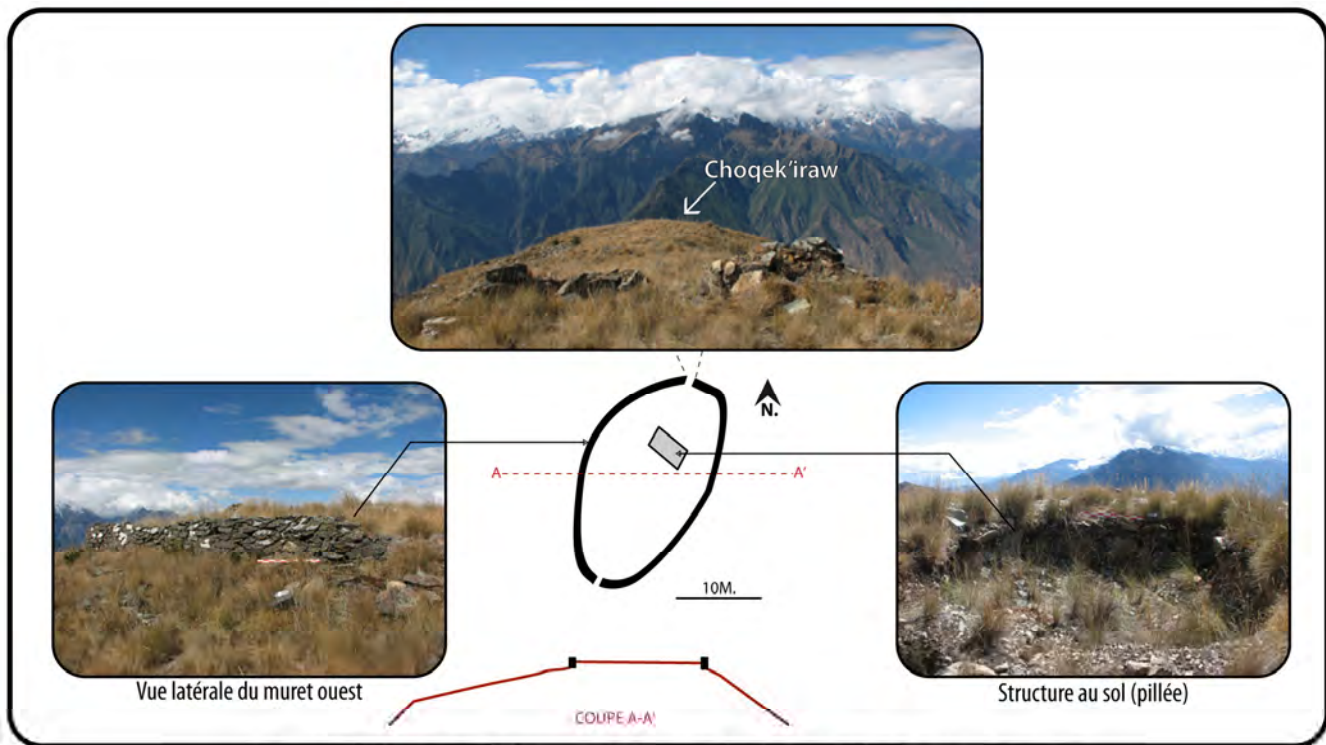


Figure 9.2- La plateforme cérémonielle du site Qoriwayrachina 4

9.2.2.2- L'hégémonie de Choqek'iraw dans la vallée de l'Apurimac

Le site où est implanté Choqek'iraw est localisé au cœur du CMVA. Il se trouve juste au niveau d'un changement de direction de la vallée qui, avant Choqek'iraw, se dirige vers le nord-ouest, et qui, après, s'infléchit vers le sud-ouest. Choqek'iraw est donc localisé à une sorte de coude de la vallée. Cette position singulière permet au site d'être bien visible dans l'ensemble du cours moyen⁵¹. On le devine même au loin, depuis l'oreille du chien qui domine le *tinku* Pampas/Apurimac, à l'ouest, et depuis la région de Cunyaq, à l'est, où se trouvait le pont du *Qhapaq Nan* qui traversait l'Apurimac. Depuis ces deux endroits, Choqek'iraw matérialise le point de fuite de la vallée, en amont et en aval, respectivement. Autrement dit, depuis les environs du pont inka sur le *río* Apurimac, Choqek'iraw marque conceptuellement la destination du fleuve et, depuis le *tinku*, il en figure l'origine.

Faut-il croire que cette situation spatiale dans le CMVA ait constitué un critère dans le choix de l'emplacement du palais inka ? Et que dans cette optique, Choqek'iraw ait formé une sorte de « monument »⁵² associé au *río* Apurimac ?

Cette hypothèse, reposant sur des jeux de panorama, est séduisante, bien qu'on puisse se demander si elle n'est pas seulement le produit de notre regard sur les cartes planimétriques que

51 Le panorama de Choqek'iraw s'étend sur 25% de ses environs, dans un rayon de 30 km. Si on compare cette valeur à celles des villages présentées dans le tableau 8.2 (p. 339), on se rend compte qu'elle n'est pas très élevée. Cette valeur s'explique sans doute par le fait que la vallée est considérablement plus étroite au niveau de Choqek'iraw qu'en aval dans la région du *tinku*, comme l'illustre la figure 1.3, p. 22. La principale caractéristique de Choqek'iraw, du point de vue de la visibilité, est que l'éperon sur lequel est implanté le palais inka est visible depuis très loin en amont et en aval.

52 Nous considérons ici le terme « monument » dans son acception suivante : « *Ouvrage d'architecture ou de sculpture qui a une valeur religieuse, symbolique* » (Le grand Robert, 2005). Nous faisons un double emploi de ce terme. Celui-ci, relatif aux idées et concepts associés à un site construit, est donc différent à l'usage que nous en faisons par ailleurs où il est employé comme un qualificatif exprimant « la sensation de grandeur » (voir *infra*, note 80 de ce chapitre).

nous possédons aujourd'hui. Il est, bien entendu, audacieux d'affirmer qu'une telle représentation conceptuelle de la géographie régionale ait été développée par les Inkas. Mais il n'est toutefois pas interdit de le suggérer, tant les exemples de constructions conceptuelles de l'espace par les « géographes » inkas sont nombreux, à commencer par le système (de projection radiale) des *ceques* de Cuzco dont les études des sources ethnohistoriques et archéologiques ont montré la grande importance sociale, politique et religieuse, et démontré la matérialité dans le paysage cuzquénien (Zuidema, 1995 ; Bauer, 2000[1998]).

Suivant cette hypothèse, Choqek'iraw était donc non seulement un palais où se réunissaient certains membres de l'élite inka, mais aussi un site qui possédait une forte signification géographique et culturelle, en d'autres termes un lieu sacré, un *wak'a* (Moore, 1996). Par conséquent, il faut envisager que Choqek'iraw était peut-être aussi une sorte de monument dont l'architecte chercha à matérialiser la cosmovision inka dans l'espace physique. Le cas échéant, il faut se demander si la symbolique de Choqek'iraw était réservée aux visiteurs du palais (du moins aux individus qui prenaient part aux rituels qui y étaient réalisés) ? Ou si le monument ne visait pas aussi à communiquer la présence inka aux habitants de la vallée ? Si tel est le cas, le monument devait être vu, d'où l'existence de la plateforme de Qoriwayrachina 4 et l'emplacement du site à un endroit visible à une distance maximum dans la vallée, tant en amont qu'en aval. Cela étant dit, il faut signaler qu'aucun édifice de Choqek'iraw ne possède des dimensions telles qu'il puisse être perçu dans un rayon de plus de cinq kilomètres de distance, ce qui correspond d'ailleurs plus ou moins à l'extension proposée du domaine inka dans la vallée.

C'est ici que l'hypothèse développée par Lecoq (2010) concernant la « symbiose » entre Choqek'iraw et la montagne Yanaqucha prend tout son sens. C'est, en effet, sans doute pour cela que les constructions inkas ne s'imposent pas dans le paysage⁵³ et qu'elles ne font qu'habiller les formes naturelles de la montagne, telles des tuniques reposant sur une roche sacrée, *wak'a* (Van de Guchte, 1999). D'ailleurs, il faut se demander qu'est-ce qui possédait potentiellement le plus de signification pour les habitants de la vallée : le palais inka ou le paysage dans lequel il est inséré, c'est-à-dire le fleuve Apurimac et la montagne Yanaqucha (voir l'ensemble de la cordillère de Vilcabamba) ? En « revêtant la montagne d'une tunique cuzquénienne », les Inkas n'auraient-ils pas cherché à s'approprier de ce lieu sacré et de son paysage environnant ?

Les Inkas avaient, en effet, pour coutume de respecter les *wak'a* locaux. Par exemple, le fameux sanctuaire d'altitude du Paryaqaqa dans la région de Huarochiri, qui faisait l'objet d'important pèlerinage durant l'époque inka, était, aux dires des extirpateurs d'idolâtrie, déjà une montagne sacrée avant que les Inkas ne dotent le sanctuaire de prêtres et de nombreux objets culturels (Taylor, 1980 ; Astuhuaman, 2008). En réalité, il semble que tous les grands sanctuaires

53 La plateforme cérémonielle, appelée « *usnu* », constitue un bon exemple de l'esthétique architecturale de Choqek'iraw. Elle consiste en une vaste esplanade aménagée sur le sommet de la colline qui forme le cœur du site. Cet aménagement préserve la forme naturelle du terrain et se distingue donc radicalement des pyramides à degré de Vilkaswaman ou Curamba (par exemple) qui sont intégralement construites en terre-plein et dont la forme géométrique détonne du paysage où elles sont implantées (Gonzales Carré *et al.*, 1996 ; Del Mar, 2007). Pourtant, nous avons démontré ailleurs qu'il s'agit vraisemblablement du même genre de monument (Lecoq et Sautenoy, 2010). A Choqek'iraw, le style qu'on pourrait qualifier de « naturaliste » de l'architecture de la plateforme cérémonielle semble, en fait, généralisé à l'ensemble du complexe. On trouve, en effet, par ailleurs un grand nombre de roches naturelles laissées en place, sur lesquelles sont souvent adossés les édifices (le dit « mur triomphal » d'Angrand et la façade du temple *hanan* en sont deux exemples). Ces roches semblent aussi parfois être intégrées à des jeux avec le paysage environnant dont elles paraissent figurer allégoriquement les principaux sommets (plusieurs roches du quartier *hanan* donnent ainsi cette impression). Dans la même veine, les baies de plusieurs édifices s'ouvrent sur les principaux objets du paysage, tels le sommet du Wiraquchan (comme c'est le cas des deux bâtiments jumeaux de la maison des prêtres) ou encore la cascade de la *quebrada* Sunchumayu (dont l'unique édifice des *andenerías* de Paqchayuq offre une vision singulière à travers une embrasure).

inkas (Pachakamaq, Titiqaqa, Coropuna, Vilcanota, Catequil, etc.) étaient des sites sacrés avant l'époque inka (Curatola, 2008 ; Salles-Reese, 2008 ; Stanish et Bauer, 2007 ; Ziolkowski, 2008 ; Reinhard, 1995 ; Topic, 2008). Le réaménagement des lieux sacrés était une pratique courante, et même un des mécanismes fondamentaux de l'intégration des régions au *Tawantinsuyu*. Dans ce contexte, l'hypothèse qui fait de Choqek'iraw un monument visant à l'appropriation du paysage sacré ainsi qu'un emblème du pouvoir inka sur les groupes autochtones (via le contrôle de ses *wak'a*) paraît tout à fait sensée. Mais pour mieux comprendre cette forme d'appropriation de l'espace, il est nécessaire de réaliser quelques remarques complémentaires relatives à la nature du palais inka. N'était-ce pas aussi et surtout un important sanctuaire ?

9.2.2.3- Le sanctuaire inka, la cordillère de Vilcabamba et le río Apurimac

9.2.2.3.1- Le sanctuaire inka

Choqek'iraw n'était donc pas seulement un palais (une résidence royale) ; il s'agissait aussi d'un sanctuaire implanté sur une montagne sacrée (un *wak'a paqarina*). Reste à savoir quelle était la nature de ce sanctuaire⁵⁴.

A l'image de tous les sanctuaires construits par les Inkas, plusieurs facettes de l'architecture de Choqek'iraw évoquent Cuzco, l'archétype du site sacré (Coben, 2006) : deux quartiers centraux et deux places principales, un *usnu*, un canal artificiel structurant le réseau urbain, un mur en zigzag, etc. (pour une comparaison plus complète voir Paz et Alccacontor, 2002 et Zapata, 2005). Mais d'autres aspects de Choqek'iraw le distinguent des grands sanctuaires inkas.

D'une part, il est situé en marge du *Qhapaq Ñan*, alors que la plupart des grands établissements inkas se trouvent le long de celui-ci, notamment les principaux *tampu* (voir *supra*, 2.1.3.2.1) et les capitales régionales qui étaient aussi de grands centres cérémoniels (Hyslop, 1990 et 1992). Choqek'iraw occupe donc une position quelque peu marginale dans le réseau vicinal inka, ce qui implique que les voyageurs du *Qhapaq Ñan* n'en soupçonnaient pas forcément l'existence⁵⁵ et en fait, dans le même temps, un site exclusif (peut-être réservé à un certain public).

D'autre part, il se distingue pour être un ensemble architectural où les espaces ouverts sont peu étendus. En additionnant les superficies de l'*usnu* et des deux places (*hanan* et *hurin*), moins d'un demi-hectare⁵⁶ était disponible, ce qui restreint notablement la population que pouvait

54 Par « sanctuaire », nous nous référons ici, d'une manière générale, à un établissement humain comportant « des édifices consacrés aux cérémonies d'une religion. Son accès est réservé à certains individus. » (Le Grand Robert, 2005).

55 C'est d'ailleurs aussi sans doute pour cela, que comme Machu Picchu, le site a été épargné de la folie extirpatrice coloniale.

56 L'*usnu* et la place *hurin* s'étendent sur approximativement 1500 m² chacun. La place *hanan* est moins vaste, sa superficie est de l'ordre de 500 m².

recevoir le site pour les cérémonies mises en scène sur ces places⁵⁷. En comparaison de sites voisins comme Saywite, Curamba et Sondor, Choqek'iraw formait donc un théâtre « de poche ». Même Machu Picchu et Vitkos qui sont aussi établis sur des éperons escarpés de la cordillère de Vilcabamba disposent de places largement plus étendues⁵⁸.

Choqek'iraw est aussi un ensemble architectural très structuré où la mobilité entre les différents secteurs pouvait être contrôlée, peut-être en fonction de l'identité des visiteurs et de la nature des activités qui y étaient réalisées. Par exemple, il ne fait pas de doute que la « maison des prêtres » et le quartier *hanan* étaient des endroits « privés » où les rituels pouvaient se dérouler dans une certaine intimité, d'autant plus que certains de leurs édifices possèdent des petites pièces à l'accès limité. Au contraire, la vaste esplanade que forme l'*usnu* est plus ou moins visible de toute part⁵⁹, mais une porte en restreint physiquement l'accès. En réalité, toute une étude reste à faire sur la configuration de l'espace du sanctuaire et de ses implications sociales pour la mise en scène des rituels et dans la vie quotidienne des résidents du site et des visiteurs. Cependant, tout porte à croire que Choqek'iraw n'était pas un site « public » par excellence, comme l'étaient par exemple Huánuco Pampa ou Curamba⁶⁰. Au contraire, son emplacement géographique et son architecture semblent plutôt indiquer que le site était réservé à un public déterminé qui y était convié à l'occasion de fêtes spécifiques, peut-être dans le cadre de pèlerinages comme ceux réalisés dans les grands sanctuaires oraculaires, Pariaqaqa, Coropuna ou Wanakawri, par exemple (Rostworowski, 2003 ; Curatola, 2008).

9.2.2.3.2- Le sanctuaire et les fêtes inkas

Que sait-on des cérémonies réalisées à Choqek'iraw ? Autant le dire tout de suite, rien ou presque. Zapata (1995) affirme qu'on y vénérât les ancêtres et le soleil, deux entités principales de la religion inka (Rowe, 1946 ; Conrad et Demarest, 1984), sans pour autant livrer de donnée empirique sur le sujet. Il émet simplement l'hypothèse que les édifices des deux grandes places, qui sont richement ornés de niches, étaient liés aux cultes aux ancêtres car les momies et autres idoles y étaient disposées. Il s'agit sans doute d'une idée séduisante mais bien évidemment invérifiable ; tous les contextes funéraires mis au jour sur le site sont des inhumations. Par ailleurs, Zapata (*ibid.*) suggère aussi que l'*usnu* aurait pu être la scène de rituels associés aux observations astronomiques, sans pour autant étayer son argument. Il est vrai que les pratiques

57 Les grandes terrasses se trouvant au pied du quartier *hurin* sur le versant oriental de l'éperon auraient pu accueillir les foules qui observaient et/ou écoutaient, depuis cet endroit, les cérémonies inkas qui se déroulaient sur l'*usnu*. Ces terrasses forment un espace de près d'un hectare et pouvaient recevoir une foule de plusieurs centaines, jusqu'à quelques milliers, de personnes. Cela étant dit, nous ne nous lancerons pas ici dans l'analyse détaillée de la capacité d'accueil démographique des différents espaces du complexe architectural. Signalons néanmoins que des études de ce type existent, à l'image des travaux de Moore (1996 : 146) qui pour sa modélisation de « l'échelle » des places consacrées aux réunions rituelles retient sur la base d'analogies ethnographiques un chiffre de 3,6 m² par individu.

58 A titre de comparaison, signalons que la grande place de Machu Picchu fait près d'un hectare et demi et qu'à Vitkos, il existe un grand nombre d'espaces ouverts entre les différents quartiers, ainsi qu'une grande place de plus de 2000 m² en face du palais principal (Valencia, 2005 ; Lee, 1989 : 66).

59 Si l'*usnu* est effectivement visible de toute part, seul le quartier *hanan* offre une vue intégrale sur son esplanade (voir Fig. 3.3, p. 130). Les individus qui n'assistaient pas aux cérémonies depuis le quartier *hanan* (c'est-à-dire depuis la place *hurin* ou depuis les grandes terrasses orientales) n'en percevaient sans doute que les sons les plus forts. En fait, une étude reste à mener sur la dimension acoustique des espaces du complexe architectural.

60 Sur ces sites, l'*usnu* se trouve au centre d'une grande place qui pouvait aisément accueillir des milliers de personnes à la fois. La place de Huánuco Pampa, peut-être la plus vaste du *Tawantinsuyu*, fait plus de vingt hectares ; celles de Curamba et Saywite font plus ou moins un hectare (Del Mar, 2006 ; Meddens, 1997 : 5).

rituelles sont souvent difficiles à détecter en contexte archéologique, quand bien même on dispose d'informations ethnohistoriques comme c'est le cas pour le monde inka.

Nous nous livrons, à présent, pour conclure ce travail, à un essai sur les liens symboliques entre le sanctuaire et son paysage. Pour cela, nous nous basons sur des observations du mouvement apparent du soleil sur l'horizon de Choqek'iraw.

Il est courant que les sites et les édifices inkas soient placés et orientés en fonction du mouvement apparent du soleil. Le calendrier officiel de l'état inka⁶¹ reposait, en effet, sur les observations de cet astre (Zuidema, 1974, 1980, 1981, 1988, 1989[1980] ; Aveni, 2003). Zuidema et Aveni ont montré que les *usnu* de Cuzco et son principal sanctuaire (le Qorikancha) constituaient les principaux points d'observation du mouvement du soleil sur l'horizon dont les dates clefs étaient les solstices et les passages au zénith et au nadir⁶². Certains établissements provinciaux, comme Huánuco Pampa, semblent avoir été planifiés en fonction des grands axes solaires qui étaient déterminés d'après l'*usnu* (Pino Matos, 2005).

Dans le paysage de Choqek'iraw, le soleil occupe des positions notables durant les périodes des deux plus grandes fêtes religieuses cuzquéniennes dont on peut lire de riches descriptions dans les chroniques : l'*Inti Raymi* et le *Qhapaq Raymi*. Les célébrations s'étendaient sur une vingtaine de jours et culminaient aux solstices d'hiver (aux alentours du 21 juin) et d'été (aux alentours du 21 décembre), respectivement (Zuidema 1974 ; Zuidema et Urton, 1976 : 89).

9.2.2.3.2.1- Choqek'iraw, le soleil de juin et les montagnes

L'Inti Raymi, qui se traduit littéralement par « la période du soleil, [...] commençait mi-mai et durait environ un mois [...]. Elle intervenait après les dernières récoltes et marquait la fin de l'année agricole, avant les semailles suivantes. On sacrifiait presque chaque jour un grand nombre de lamas, d'alpagas et de guanacos aux différentes divinités logées dans l'Enclos Doré [le Qorikancha], à Cuzco, notamment au Soleil, à l'Éclair et à Wiraqucha⁶³ pour qu'ils ne vieillissent pas en cette fin de cycle végétal. Les momies des anciens souverains et les statues des grandes divinités étaient sorties de leurs demeures et disposées sur la place de Kusipata pour y boire avec les vivants et y être honorées par des danses et des chants. » (Itier, 2008 : 135).

61 Le calendrier solaire inka se superposait au calendrier lunaire qui rythmait traditionnellement la vie paysanne (Ziólkowski et Sadowski, 1992 ; Bauer et Dearborn, 1998)

62 Le soleil passe deux fois par an au nadir (aussi appelé antizénith), aux alentours du 23 avril et du 18 Août. Le point de l'horizon où se couche le soleil à ces dates était marqué de grandes colonnes érigées sur le mont Sucasca (azimut 283,5°). D'après Zuidema (1981), ces colonnes servaient de repères calendaires qui marquaient les deux principaux moments du calendrier agricole : la fin des récoltes du maïs, en avril, et le début des semences, en août.

63 L'éclair et *Wiraqucha* étaient les deux principales divinités inkas. Dans la région de Cuzco, l'Éclair était connu par le nom quechua *Illapa* ou *Choqe Illa*. Il s'agissait de la divinité associée aux phénomènes atmosphériques et de la pluie. D'après Sarmiento (2001[1572] : 186), *Choqe Illa* était le *awki* (double litomorphe) de Pachakuti, probable fondateur de Choqek'iraw. Quant à *Wiraqucha*, ce terme se traduirait, d'après Itier (2008 : 121), par « lac du lever du jour ». Dans plusieurs mythes, cette divinité est de fait étroitement liée à la création du monde (Santa Cruz Pachacuti *et al.*, 1993). Il était notamment à l'origine des eaux sur terre qui provenaient du monde souterrain (la terre était conçue comme flottant sur une mer cosmique). « *Wiraqucha* présidait ainsi à l'agriculture d'irrigation [qui jouissait de l'eau qu'il pourvoyait]. L'avènement de ce type d'agriculture et de ce nouvel ordre [associé à la civilisation inka] rencontra l'opposition des *wak'a*, ou de certains d'entre eux, que *Wiraqucha* vainquit et transforma en pierre ». (*ibid.* : 122). *Illapa* était surtout vénéré par les habitants des régions de *puna*, alors que *Wiraqucha* possédait plus d'importance pour les paysans agriculteurs de l'étage quechua. « *Le culte de Wiraqucha et de l'Éclair cimentait donc la relation d'opposition et de complémentarité existant entre les habitants de chacun des deux étages écologiques montagnards* » (*ibid.* : 123).

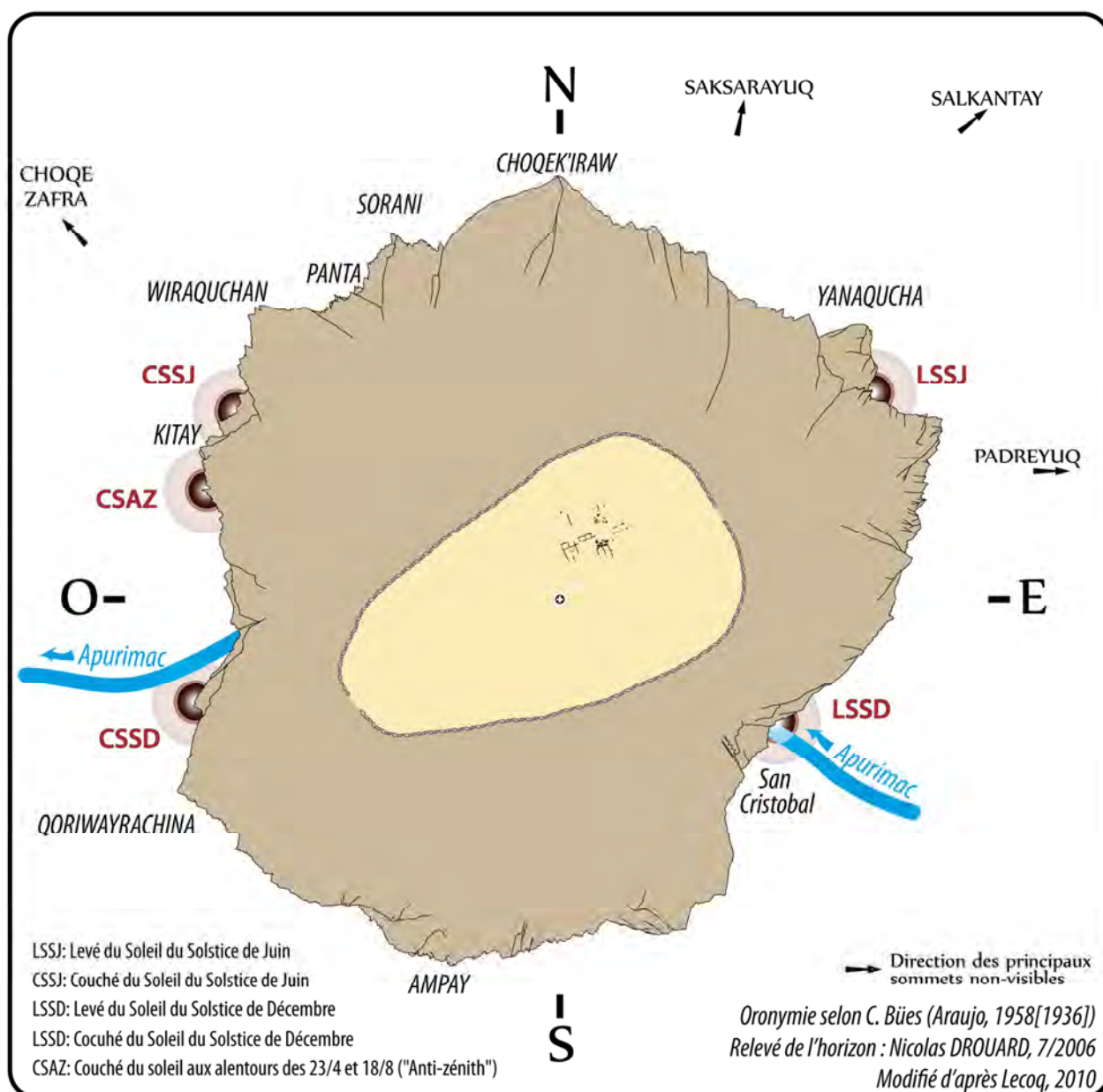


Figure 9.3- Mouvement apparent du soleil sur l'horizon de Choqek'iraw

Durant la période du solstice de juin, le soleil, observé depuis l'*usnu*, se lève et se couche en deux points de l'horizon fortement individualisés dans le paysage de Choqek'iraw (Fig. 9.3). Il se lève après 8 heures du matin dans le berceau juste à droite du glacier Yanaqucha, dans l'axe d'un piton rocheux qui saillit de la ligne d'horizon⁶⁴. Il disparaît après 18 heures à droite de la cime du glacier Kitay⁶⁵. Lors du solstice de juin, le mouvement apparent du soleil est donc associé à deux importants sommets de la cordillère de Vilcabamba. Nous allons voir qu'il s'agit des deux sommets les plus signifiants du paysage du site.

La cime éternellement enneigée du Yanaqucha est le sommet de la montagne où est implanté Choqek'iraw, ainsi que la source de l'eau qui s'écoule dans ses fontaines et qui irrigue ses champs. De par sa proximité et sa hauteur, il s'agit, sans conteste, de l'élément le

64 Le soleil apparaît à l'azimut 56°, soit environ deux heures après s'être levé sur l'écliptique à un azimut solsticial de 66°. A titre indicatif, signalons que le sommet du Yanaqucha se trouve sur l'azimut 50°.

65 Le point culminant du Kitay se situe sur l'azimut 292° sur l'horizon.

plus monumental dans le paysage du site. Il pourrait même être à l'origine de son nom. Rappelons que « *k'iraw* » signifie « le berceau » en langue quechua⁶⁶. Or, ne faut-il pas voir dans le « berceau » l'expression de la forme de la ligne de crête sur laquelle semble reposer le glacier (voir Fig. 9.1.b, p. 369) ? Quant au terme « *choqe* », nous avons déjà expliqué qu'il contient une riche sémantique. Il se réfère non seulement à l'or (en aymara ; Bertonio, 2005[1612]), mais aussi aux objets et aux individus tenus en grande estime, ainsi qu'aux choses brillantes⁶⁷ (Holguín, 1989[1608]). « *Choqe* » pourrait donc tout à fait se référer au glacier ou au soleil qui émerge du berceau –avec l'idée de naissance– juste à sa gauche durant la période de l'*Inti Raymi*.

Cette hypothèse est d'autant plus intéressante que cette figure d'un sommet dans un berceau n'est pas unique dans le paysage de Choqek'iraw. Comme le remarquait déjà Bingham dans sa publication de 1910, vue de profil depuis les secteurs de Sunchupata et de Sillapata⁶⁸ (situé à un kilomètre et demi à l'est du cœur du palais ; carte 9.1, p. 369), la dépression que forme le quartier *hurin* entre l'*usnu* et le quartier *hanan*, figure aussi un berceau duquel émerge la cime du Kitay (voir Fig. 9.1.a, p. 369), celle derrière laquelle se couche le soleil du solstice de juin (Fig. 9.3). Il est peu probable que cette double figure du berceau, associée au paysage de Choqek'iraw et au solstice de juin, soit une coïncidence. On pourrait envisager qu'il s'agisse d'un aspect important du capital symbolique du site géographique où a été implanté le sanctuaire inka.

A cela, il faut, en effet, ajouter que le Kitay est associé à un autre phénomène astronomique d'importance : lors de ses passages par l'anti zénith, à deux dates importantes du calendrier agricole inka (Zuidema, 1989[1980]), le soleil se couche au niveau d'un imposant piton rocheux⁶⁹ que l'on distingue sur l'horizon formé par la ligne de crête du principal contrefort du Kitay.

9.2.2.3.2.2- Le soleil de décembre et le *río* Apurimac

Le *Qhapaq Raymi*, qui se traduit littéralement par « la période principale » ou « la période royale » (Itier, 2008 : 136 ; Zuidema et Urton, 1976 : 91), durait la vingtaine de jours qui précédait le solstice de décembre. « *C'est pendant cette période que les adolescents [de la noblesse inka] effectuaient leur rite de passage à l'âge adulte, le warachikuy, à Cuzco et dans les*

66 Holguín (1989[1608] : 310) le traduit comme « *la cuna de niños* », le berceau des enfants, terme induisant l'idée de naissance. Une étymologie alternative pourrait être « *cchirau* » qui, d'après Holguín (*ibid.* : 113) signifie à la saison sèche en quechua. Dans son dictionnaire, on trouve les entrées suivantes : « *Chirau Punchao*: *Dia claro sin nuves en que hay sol y calor* [jour ensoleillé sans nuage] ; *Chirauracmi*: *aun no se ha puesto el sol aun dura el calor* ; *Chiraupacha*: *verano* [été] ». Selon cette hypothèse, « *choqe cchirau* » pourrait être traduit par le « soleil de la saison sèche » et ferait référence au soleil du solstice de juin qui apparaît dans le berceau.

67 A ce sujet, Lecoq (2010) souligne l'importance de *Chhoqueylla* (la divinité dont nous avons parlé plus haut) dans l'étymologie du site. Il « désigne l'éclair de la foudre, et donne bien l'idée de la brillance du métal », comme le « *choqe* » aymara, l'or. Il suggère ainsi que « *choqe* » pourrait se référer à l'idée de la sacralité des métaux et évoque les liens entre l'or et le soleil (étudiés notamment par Bouysse-Cassagne (2004), sujet auquel nous avons fait allusion plus tôt). A cette remarque intéressante, il faut ajouter qu'une mine d'argent, nommée « *Chuquitarango* », fut brièvement exploitée en 1589 par trois Espagnols (Regalado, 1992 : 112). Il est envisageable que ce nom, ressemblant beaucoup à *Choqek'iraw*, se réfère au même site. Le cas échéant, des mines d'argent pourraient avoir existé dans les environs du palais inkas, ce qui renforcerait considérablement l'hypothèse de cette étymologie métallique.

68 Le site de Sunchupata recèle un grand édifice inka de deux étages qui fait face à Choqek'iraw. Sur le site de Sillapata, se trouve une plateforme aménagée sur le versant, proche d'un grand piton rocheux qui pourrait avoir été considéré comme un *wank'a*.

69 Ce piton rocheux se trouve à un azimut de 283°.

capitales provinciales où résidaient les Inkas. De nombreux lamas étaient sacrifiés et brûlés devant les statues des dieux disposées sur la place principale. Une fois encore, ces cérémonies se prolongeaient dans des réjouissances où la boisson, la danse et le chant jouaient un rôle central. » (Itier, 2008 : 136).

Durant cette période qui correspond à la saison des pluies, le soleil, depuis Choqek'iraw, n'est pas associé à des points singuliers sur l'horizon (comme c'est le cas pour le solstice d'été). Il paraît se lever et se coucher dans la vallée de l'Apurimac, en amont et en aval, respectivement. Cette association du soleil de la saison des pluies au río Apurimac pourrait avoir possédé une signification particulière. C'est du moins ce qui transparaît d'un mythe sur la cosmologie inka relaté, entre autres, par Garcilaso (1976[1609] : 108) qui narre que « *quand le soleil se couchait [..], on disait que celui-ci pénétrait dans la mer [...] et, que tel un grand nageur, il plongeait sous la terre pour en ressortir au levant le jour suivant* »⁷⁰. Dans la cosmologie andine, on pensait que la terre flottait sur l'océan qui était à l'origine de toute l'eau qui émergeait par les lacs des régions d'altitude, comme le Titicaqa. Ce mythe, relaté dans les chroniques espagnoles et recueilli à plusieurs reprises dans la région de Cuzco par plusieurs ethnologues du 20^{ème} siècle, a fait l'objet de nombreuses études (voir notamment : Nuñez, 1970 : 63 ; Earls et Silverblatt, 1978 ; Urton, 2006[1981] ; Kaulicke, 2000 : 93). Parmi elles, l'ethnographie d'Urton dans le village de Misminay, où le soleil est également lié au río Vilcanota, apporte un éclairage intéressant. Urton (*ibid.* : 73) relate que, pour les habitants de Misminay, cette relation explique « *la différence dans la force et la taille du soleil entre les saisons. Durant la saison des pluies, le soleil est plus grand, brillant et chaud car, au cours de son voyage nocturne sous le fleuve en crues, il en boit les eaux ; par conséquent, le soleil est très puissant lorsqu'il en sort au matin. En revanche, durant la saison sèche, le fleuve draine beaucoup moins et le soleil est ainsi bien moins puissant quand il en sort, car il a beaucoup moins bu durant son voyage nocturne* »⁷¹.

Au sujet de la cosmologie inka, Duviols (dans Santa Cruz Pachacuti *et al.*, 1993 : 111) et Zuidema (1979 : 330) associent le soleil nocturne du monde souterrain à la divinité *Wiraqucha*, celle qui créa le monde tel que les Inkas le concevaient. Selon eux, *Wiraqucha* était donc la facette nocturne, appelé « *villca* » par Bertonio (2005[1612] : 742), de la divinité solaire diurne généralement appelé *Inti*. Zuidema (*ibid.*) émet aussi l'hypothèse que la graine de *vilca*, ronde et noire, du psychotrope (*anadenanthera colubrina*) dont nous avons déjà expliqué l'importance en relation avec la cordillère de Vilcabamba, ait pu représenter le soleil nocturne « *villca* », *Wiraqucha*. Sur une des plus anciennes cartes connues de la cordillère de Vilcabamba dessinée par Oricain, datée de 1786 et publiée par Aparicio Vega (1970), la région de Choqek'iraw est appelée « *cordillère de Wiraqucha* »⁷².

70 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *Cuando el Sol se ponía, viéndole trasponer por la mar (porque todo el Perú a la larga tiene la mar al poniente), decían que entraba en ella, y que con su fuego y calor secaba gran parte de las aguas de la mar, y que, como un gran nadador, daba una zambullida por debajo de la tierra para salir otro día al oriente, dando a entender que la tierra esta sobre el agua.* » Garcilaso (1976[1609] : 108). La traduction est nôtre.

71 La référence originale dont il est fait mention est la suivante : « *se creen ser las causantes de las diferencias en la potencia y tamaño del sol entre las temporadas lluviosa y seca. Durante la estación lluviosa (noviembre a febrero), el sol es más grande, más brillante y caliente debido a que, mientras viaja durante la noche entera por debajo del río, bebe las aguas crecidas del Vilcanota ; de ese modo, el sol es muy poderoso cuando sale por la mañana. Sin embargo, durante la estación seca (mayo a agosto), el Vilcanota arrastra un caudal bastante menor de aguas y el sol es más débil cuando sale, debido a que ha bebido mucho menos durante la noche.* » (Urton, 2006[1981] : 73). La traduction est nôtre.

72 Notons que sur la carte dessinée par Bues (1936), au début du 20^{ème} siècle, qui est la plus riche du point de vue toponymique, la montagne localisée immédiatement à l'ouest de Choqek'iraw au-delà du río Yanama, est appelée « *cerro Viracochan* ».

Il est aussi important de rappeler brièvement ici la présence des mosaïques de lamas sur les terrasses occidentale de Choqek'iraw qui font face au soleil couchant dans la vallée de l'Apurimac (Valencia, 2005 ; Lecoq, 2010). Un mythe, relevé à la fin du 16^{ème} siècle dans la région de Huarochiri, et son interprétation proposée par Zuidema et Urton (1976), nous incite à croire, que ces mosaïques de lamas pourraient avoir possédé une relation symbolique avec le *río* Apurimac. Le mythe stipule que, dans la voie lactée, les habitants de Huarochiri (comme c'est encore le cas aujourd'hui dans la région de Cuzco d'après Urton, 2006[1981]) distinguaient une constellation obscure⁷³, appelée *Yacana*, qui figurait un grand lama. Cette constellation « *était le kamaq des lamas [...] et se promenait à l'intérieur d'un fleuve [la voie lactée]* ». Plus loin, le mythe mentionne aussi « *qu'on dit qu'à minuit, sans que personne ne le sache, la Yacana boit toute l'eau de la mer. Si elle ne faisait pas cela, la mer nous engloutirait tous aussitôt.* » (Taylor, 1980 : 189). Nous n'entrerons pas dans les détails sur la symbolique de ce « lama céleste » qui, comme l'illustre Lecoq (2010), semble avoir été lié à Choqek'iraw, mais il faut néanmoins souligner son association avec la saison des pluies et le *río* Apurimac.

Zuidema et Urton (1976 : 67) montrent que « *deux groupes de constellations possédaient une importance centrale dans l'astronomie de l'ancien Pérou : d'une part, les Pléiades et Orion et, d'autre part, le lama céleste, son bébé et la Croix du sud. Ils marquaient les deux époques les plus importantes de l'année : la saison sèche en relation au solstice de juin et la saison des pluies liée au solstice de décembre. Les Pléiades annonçaient la première partie de l'année avec leur sortie héliaque⁷⁴ du matin [au solstice de juin], après avoir disparues pendant plus d'un mois du ciel nocturne. Le lama céleste possédait une fonction similaire avant le solstice de décembre* »⁷⁵. Ces observations infèrent deux hypothèses relatives à Choqek'iraw.

La première est que l'association des Pléiades (traditionnellement utilisées pour les pronostics agricoles) au soleil de juin dans le berceau du sommet Yanaqucha, laisse à penser que ce sommet (le *wak'a* où est implanté Choqek'iraw) aurait été liée, comme c'est le cas ailleurs dans les Andes, au concept de fertilité ou de clémences atmosphériques attribuées aux montagnes sacrées, divinités tutélaires du paysage (Reinhard, 1983).

La seconde, qui nous intéresse plus particulièrement, correspond aux terrasses décorées de mosaïques de lamas. On notera, en effet, que leur emplacement, faisant face à la vallée où se couche le soleil en décembre, est tout à fait cohérent dans l'optique de l'association du concept de *Yacana* au *río* Apurimac, d'autant plus que le principal escalier qui parcourt les terrasses semble se projeter tout droit dans le fleuve. A ce sujet, il faut souligner que les mêmes Zuidema et Urton

73 Les constellations obscures sont formées de zones de poussière interstellaire dont la faible densité d'étoiles donne cette apparence obscure qui contraste avec celle des zones plus lumineuse où abondent les étoiles brillantes. D'après Urton (1985), les principales figures (parmi lesquelles un renard, une perdrix, un serpent et un crapaud) du zodiac quechua sont des constellations obscures.

74 D'après l'Institut de Mécanique Céleste et de Calcul des Ephémérides, le lever héliaque du matin (ou le lever apparent du matin) correspond « *au premier jour où l'étoile est visible à l'est dans la lueur de l'aube juste avant le lever du Soleil. C'est le début de la période de visibilité du matin* ». Aux latitudes de la région de Cuzco (13° sud approx.), le lever héliaque des Pléiades coïncide avec la période du solstice de juin et est traditionnellement observé avec attention afin d'établir un pronostic sur l'année agricole à venir (Urton, 2006[1981]). Dans le mythe du *Yacana* du manuscrit de Huarochiri, il est stipulé que « *si les étoiles que nous connaissons sous le nom de Cabrillas (les Pléiades) apparaissent toutes grandes, on croit que l'année sera très fertile* » (Taylor, 1980 : 191).

75 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *Dos grupos de constelaciones tuvieron importancia central en la astronomía del antiguo Perú : las Pléyades y Orión por un lado; la llama celestial con su bebe y la Cruz del Sur por otro lado. Marcaron las dos épocas del año de mayor interés: el tiempo de secas en relación al solsticio de junio y el tiempo de lluvias, relacionado con el solsticio de diciembre. Las Pléyades anunciaron el primer medio año con su primera salida heliaca en la mañana, después de haber desaparecido por más de un mes del cielo nocturno. La llama celestial, con su bebe tuvo una función similar antes del solsticio de diciembre* ». La traduction est nôtre.

(1976 : 68) déduisent d'une riche étude lexicale que le lama céleste était lié au concept de déluge (qui, à Cuzco, est associé à la création de la dynastie inka). Or, comme le relate Garcilaso (1976[1609] : 196, cité plus tôt (voir *supra*, 1.1.2.3.2), les crues soudaines de l'Apurimac pouvaient être très destructrices (glissements de terrain, inondations, etc.) si bien que les gorges de l'Apurimac étaient des endroits redoutés. Les lamas de Choqek'iraw étaient-ils liés au mythe du lama céleste⁷⁶ qui buvait l'eau du fleuve Apurimac avant que celui-ci n'engloutisse le cañon et les terrasses fluviales où l'Inka avait fait aménager des jardins (voir *supra*, 2.2.4.2) ?

Un autre élément pertinent de l'étude de Zuidema et Urton (1976 : 73) est qu'ils relèvent, dans plusieurs témoignages ethnohistoriques concernant les rituels liés aux lamas, se déroulant aux alentours du solstice de décembre (dans les régions de Huarochiri, Chinchaygocha et Cuzco), que le lama est toujours associé à l'eau (mer ou fleuve) et au sel. Encore une fois, cette observation évoque Choqek'iraw et la vallée de l'Apurimac où se trouvent des mines de sel sur le site de Kachi kunka (SN°152), non-loin du sanctuaire (voir *supra*, 9.1.1.2.2).

9.2.2.3.2.3- L'oracle du *río* Apurimac

Tous les éléments que nous venons d'évoquer confortent l'hypothèse que Choqek'iraw formait un important sanctuaire implanté sur un *wak'a* dont le site offrait un panorama unique. De par son emplacement singulier dans la vallée, au pied des glaciers et surplombant le fleuve, le sanctuaire était sans doute le théâtre d'observations astronomiques qui, comme ailleurs, rythmaient le calendrier cérémoniel, mais dont les différents phénomènes, associés aux principales entités du paysage du site, illustraient une certaine cosmologie. Ainsi, la vision du monde inka était représentée dans l'architecture du sanctuaire et son paysage.

Tout semble indiquer que ce sanctuaire était étroitement associé au *río* Apurimac : son emplacement, le solstice de la saison des pluies, les lamas, etc. Dans ce contexte, il est difficile de ne pas penser au fameux oracle *Apurimac* qui, selon les témoignages espagnols était localisé à une trentaine de kilomètres en amont, au niveau du pont du *Qhapaq Ñan*. Quels liens possédaient Choqek'iraw avec l'oracle *Apurimac* ? Pourrait-il en avoir été le principal sanctuaire (comme s'interroge Curatola, 2008 : 17) ?

Dans le second chapitre, nous avons cité les quatre descriptions ethnohistoriques de l'oracle *Apurimac*. Rappelons qu'elles se trouvent dans les chroniques de Pizarro, Cieza, Albornoz et Cobo⁷⁷. Pizarro (1978[1571] : 81-82) est l'auteur de la description la plus détaillée du site qui, selon lui, était localisé sur la rive du fleuve. Toutefois, rien n'assure que Pizarro ait visité le site. Il est même probable que sa description soit de seconde main, tirée du témoignage de F. Martin, un Espagnol prisonnier de *Manqu*, qui expérimenta comment le fleuve Apurimac « parlait » à l'Inka. Pour sa part, Cieza (1946[1553] : 423) situe le sanctuaire sur la rive droite, ce qui fait dire à Heffernan (1996b) qu'il s'agirait du site archéologique de Markawasi au pied du sommet Tilka (voir Carte 2.2, p. 77). Mais, comme le remarque Cieza, sur ce site se trouvaient les « *aposentos del Inka* » ; il s'agit donc plus vraisemblablement d'un *tampu*. De plus, les

⁷⁶ Ici, il faut noter, que d'après Zuidema et Urton (1976 : 69), lorsqu'Avila (dans Taylor, 1980) précise que le lama céleste boit l'eau de l'océan « à minuit quand personne ne le voit », il pourrait, en termes astronomiques, se référer au début de la saison des pluies lorsque les principales étoiles de la constellation du *Yacana*, α et β du Centaures, se trouvent (invisibles) dans leur phase de culmination inférieure sous l'horizon.

⁷⁷ Nous ne reviendrons pas ici sur la version de Cobo qui est la plus tardive et surtout un plagiat de celle de Pizarro.

établissements inkas des environs relevés par Heffernan (1996a : 85-90) ne présentent pas franchement le faciès d'un des plus importants sanctuaires du *Tawantinsuyu*. Quant à Albornoz (dans Duviols, 1967 : 28), son témoignage est des plus succinct : « *Aporimac était un rocher ressemblant à indien de grande superstition* »⁷⁸. En résumé, il est possible qu'aucun de ces Espagnols n'ait réellement visité le sanctuaire oraculaire. En outre, on peut penser qu'un tel sanctuaire, résidence d'un important *wak'a*, a dû être caché aux Espagnols. Ces derniers en ont eu vent lorsqu'ils traversaient l'Apurimac sur le pont du *Qhapaq Ñan* où les hommes qui les accompagnaient devaient pratiquer des rituels et évoquer le mythe de l'oracle.

Afin de déterminer si Choqek'iraw est un candidat sérieux au titre de sanctuaire oraculaire de l'Apurimac, il est nécessaire de déterminer ce qu'était un oracle dans le contexte du *Tawantinsuyu* et quels sont les principales caractéristiques d'un sanctuaire oraculaire. Pour cela, nous nous basons principalement sur un livre intitulé *Adivinación y oráculos en el mundo andino antiguo* (Curatola et Ziolkowski, 2008). Celui-ci constitue la meilleure source d'informations sur le sujet : les plus grands sanctuaires oraculaires de l'époque inka y sont décrits, mais aucun ne traite d'*Apurimac*. La contribution de Curatola (2008) constitue une synthèse des données ethnohistoriques sur le phénomène oraculaire dans les Andes inkas. Elle démontre, qu'à tous les niveaux de la société (depuis le souverain Inka jusqu'au groupe paysan) les *wak'a* étaient consultés à des fins divinatoires. Les *wak'a* les plus importants avaient, en effet, la faculté de « parler », comme le faisait le *río Apurimac* à *Manqu*⁷⁹.

D'après Curatola (2008 : 15), « *les oracles étaient des sanctuaires contrôlés par des prêtres qui y résidaient, par l'entremise desquels les divinités du lieu donnaient des réponses à qui les interrogeait. Ils représentaient une des institutions les plus importantes du monde andin* »⁸⁰. Les grands prêtres inkas étaient dénommé *Wilak Umu* qui se traduit par « *le devin qui parle, qui relate* ». D'après Arriaga (1968[1621] : 206), les prêtres « parlaient aux *wak'a* ». Du point de vue archéologique, Ziolkowski (2008 : 128) propose une série de caractéristiques présentées par les principaux centres oraculaires connus. D'après lui, un centre oraculaire correspondait à un ensemble d'établissements articulés autour d'un sanctuaire principal auquel on parvenait par étapes. Le sanctuaire possédait une grande place qui permettait la réalisation de cérémonies publiques. Sur cet espace public ou dans ses environs, se trouvaient des représentations des sommets et des objets cultuels (comme à *Pariqaqa* et *Catequil*). Le sanctuaire présentait aussi des espaces construits ou naturels (édifice ou grotte, par exemple) dédiés exclusivement aux activités oraculaires. Enfin, Ziolkowski ajoute que la présence de structures funéraires est courante dans les environs immédiats du sanctuaire.

Choqek'iraw réunit toutes ces caractéristiques. Le domaine inka forme un ensemble d'établissements complémentaires dont Choqek'iraw est le centre (voir *supra*, 9.2.1). Il existait plusieurs façon de se rendre à Choqek'iraw (Duffait, 2007). Ces routes impliquaient le passage par les établissements secondaires, autant d'étapes d'où le voyageur apercevait les différentes facettes du sanctuaire dans son paysage et se familiarisait ainsi progressivement à la symbolique

78 Nous avons traduit cette citation de l'extrait suivant : « *Aporimac era una piedra a manera de indio de gran superstición* » (Duviols, 1967 : 28).

79 Rappelons ici que l'étymologie quechua d'*apu* – *rima* est le « seigneur qui parle ». Au sujet des démons qui parlaient aux indiens, voir également l'étude de l'extirpation de Duviols (2008[1971] : 31) : *La lutte contre les religions autochtones dans le Pérou colonial*.

80 La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « *Los oráculos – a saber, santuarios controlados por sacerdotes allí residentes, a través de los cuales las divinidades del daban respuestas a quienes las consultaban- representaron una de las instituciones más importantes del mundo andino.* » (Curatola, 2008 : 14). La traduction est nôtre.

du site. Comme nous avons essayé de le démontrer, Choqek'iraw formait un environnement hautement théâtralisé dont l'espace se prêtait aux mises en scènes cérémonielles. Certains édifices isolés auraient pu, par ailleurs, être dédiés à des rituels plus intimes, propres à des cérémonies exclusives impliquant des individus déterminés. Enfin, la présence d'un grand nombre de contextes funéraires dans les environs immédiats des quartiers centraux pourraient indiquer qu'après son abandon le sanctuaire ait formé un cimetière de renom pour les individus qui, à l'époque coloniale, voyaient toujours en Choqek'iraw un haut-lieu⁸¹ de la religion andine (Lecoq *et al.*, 2005 ; Lecoq, 2010).

9.2.3- CHOQEK'IRAW ET LE CMVA : SYNTHÈSE

« Forteresse destinée à protéger la civilisation andine des menaces amazoniennes, dernier refuge des Inkas de Vilcabamba, palais fondé par un souverain inka dont il constituait un domaine personnel », Choqek'iraw a fait l'objet de multiples interprétations qui ont beaucoup évoluées avec les années et la sensibilité des chercheurs. Aujourd'hui, les hypothèses anciennes relatives à la forteresse (Bingham, 1910)⁸² et au dernier refuge (Lavandais, 1851 ; Wiener, 1993[1880] ; Raimondi, 1966[1876]) sont obsolètes, même s'il n'est pas exclu que les Inkas aient ponctuellement séjourné à Choqek'iraw durant l'époque de la dissidence de Vilcabamba. Les données ethnohistoriques semblent indiquer que, comme Machu Picchu ou Písaq (Rowe, 1987 ; Niles, 2004), Choqek'iraw appartenait à un domaine royal dont il constituait un luxueux palais fondé par *Pachakuti* ou *Thupa Yupanki* (Duffait, 2005 et 2007).

Notre approche régionale nous a permis de dégager deux aspects complémentaires :

- l'existence d'un domaine inka autour de Choqek'iraw
- le rôle cérémoniel du palais qui était aussi un important sanctuaire

Le palais de Choqek'iraw se situait donc au cœur d'un vaste domaine inka établi dans le CMVA. Son existence est attestée archéologiquement par la présence d'une dizaine d'établissements inkas dans un rayon d'une journée de marche (voir Carte 9.1, p. 369). Les principales caractéristiques de ce domaine correspondent à son faciès pluriethnique et son imbrication dans les territoires des communautés villageoises autochtones. Nous avons d'ailleurs émis l'hypothèse que Choqek'iraw constituait aussi un monument représentant l'autorité inka sur la vallée et symbolisant la nouvelle culture hégémonique du *Tawantinsuyu*.

⁸¹ Nous concevons ici le « haut-lieu » tel que le définit Debarbieux (dans Levy et Lussault, 2003 : 448) comme « un lieu qui exprime symboliquement, au travers de ses représentations et de ses usages, un système de valeurs collectives ou une idéologie ».

⁸² Dans son article de la revue *American Anthropologist* paru en 1910 relatant son exploration de Choqek'iraw, Bingham émit l'hypothèse que Choqek'iraw appartenait à une série de forteresses inkas érigées afin de former une grande ligne de défense qui s'étendait jusqu'à Písaq en passant par Ollantaytambo. Selon lui, cette grande ligne formait le front de la civilisation andine, faisant face au « monde sauvage » du piémont amazonien. Aujourd'hui, cette hypothèse pourrait être qualifiée « d'une autre époque » ; époque à laquelle un alignement de points sur une carte, à l'articulation de deux grandes régions géographiques à la culture matérielle différente, devait être interprété comme une frontière. En outre, rappelons qu'au début du 20^{ème} siècle, le *Tawantinsuyu* était pensé comme un empire classique dont la fonction première, à l'image de celle l'empire romain, était de contrôler et d'administrer directement des biens et des personnes (Kaulicke, 2004). En considérant que cette approche théorique et nos hypothèses sont le produit de notre époque, force est de constater que la sensibilité des archéologues a profondément changée depuis l'époque de Bingham.

Inspiré par nos discussions avec Lecoq au cours du programme de recherche sur Choqek'iraw et sa région, nous nous sommes intéressé à la dimension cérémonielle du site. Nous nous sommes penché, en particulier, sur les aspects symboliques de l'emplacement du site qui occupait une position singulière dans la vallée. De multiples indices relevant de la géographie physique et culturelle ainsi que de l'ethnohistoire nous ont amené à explorer plusieurs pistes concernant les liens entre le palais inka et son paysage. Comme Machu Picchu avec lequel il possède de nombreux points communs (Reinhard, 2002), Choqek'iraw réunit toutes les caractéristiques d'un important sanctuaire. Il était sans doute lié à l'oracle *Apurimac* dont il était peut-être le principal sanctuaire.

C. BILAN DE LA TROISIEME PARTIE

Territorialités et paysages du CMVA au cours de l'époque préhispanique tardive

« Tout se passe comme si une ethnie ne pouvait survivre sans un territoire ; c'est-à-dire sans un enracinement, où elle puisse ancrer ses géosymboles et fixer un espace vécu qui lui soit familier » (Bonnemaison, 2004 : 57)

La troisième et dernière partie de ce travail, développée en trois chapitres, visait à cerner la nature du peuplement du CMVA, son agencement territorial et sa dynamique au cours de l'époque préhispanique tardive. Les hypothèses correspondantes sont fondées sur l'interprétation de l'ensemble des données géographiques, historiques et archéologiques exposées dans les deux premières parties.

Le chapitre 7 était consacré à l'étude de l'habitat et avait pour objectif de déterminer l'organisation du peuplement dans la vallée.

Dans un premier temps, nous avons illustré le faciès des établissements résidentiels dont les principales caractéristiques (morphologie, schéma d'implantation des habitations, structuration de l'espace résidentiel) varient généralement en fonction de l'emplacement des sites d'habitat ; la plupart des établissements sont implantés sur les éperons, mais les plus étendus et les mieux structurés se trouvent sur les contreforts et les sommets.

Dans un deuxième temps, nous avons poursuivi l'étude des espaces villageois en faisant l'analyse de la structure de l'habitat. Celle-ci nous a amené à constater l'existence de réseaux d'habitat bien définis. Ces réseaux forment des systèmes d'occupation du sol tout à fait cohérents d'un point de vue écologique et pourraient donc correspondre à des « territoires paysans ». Sur la base de ces données archéologiques, nous avons également émis l'hypothèse que, du point de vue social, chaque réseau d'habitat aurait constitué une « communauté villageoise ». Car, d'une part, chaque territoire paysan correspond à un espace résidentiel et son finage qu'en général deux à trois heures suffisent à parcourir, et parce que, d'autre part, chaque réseau possède un

établissement principal qui pourrait avoir formé une sorte de « siège » de la communauté¹. Nous avons aussi remarqué que ces « communautés villageoises » pourraient correspondre à la notion préhispanique de « *llaqta* » qui, d'après Taylor (1980), se réfère à l'ensemble formé par la communauté et son territoire qui possédait une identité commune.

Pour conclure sur ce point, nous soulignerons l'originalité de cette hypothèse sur la structuration de l'habitat villageois du CMVA car il n'existe, à notre connaissance, pas de véritable consensus concernant la spatialité des communautés villageoises montagnardes de l'époque préhispanique tardive. C'est d'ailleurs sur la base de cette proposition que nous avons entrepris l'étude, à une échelle plus vaste, de la « territorialité ethnique » du CMVA dans le chapitre suivant.

Dans le chapitre 8, nous avons dressé l'état des lieux de l'occupation du CMVA à l'époque Intermédiaire Récente, suivi d'un essai sur son peuplement ethnique. De cet essai, nous avons conclu que cette région, qui forme la confluence des trois plus grandes vallées interandines du sud du Pérou, était aussi sans doute une confluence socioculturelle. Les hypothèses que nous étayées au sujet de son agencement territorial donnent à penser que le peuplement de la région présentait un faciès pluriethnique. Le CMVA se trouvait aux confins des pays(-ages culturels) *chanka*, *kichwa*, cuzquézien et amazonien ; de futures recherches devraient livrer des données plus précises sur la question. Mais, il ne fait pas de doute que la confluence « Apurimac/Pampas/Pachachaka » et que la cordillère de Vilcabamba étaient des objets géographiques très signifiants dans l'ensemble de ces cultures et leur système de représentation territoriale.

Dans le dernier chapitre, nous avons, suivant notre approche régionale, fait le point sur l'occupation inka de cet espace intermédiaire entre les domaines royaux de la cordillère de Vilcabamba et les provinces *chanka* et *kichwa* du *Chinchaysuyu*. Nous avons notamment tenté d'expliquer pourquoi les manifestations architecturales et céramiques de style inka étaient aussi discrètes dans cette région localisée aux portes du cœur de l'empire. Nous avons ainsi émis l'hypothèse que l'hégémonie culturelle et politique inka était exprimée et légitimée par l'implantation de monuments sur des sites possédant une portée symbolique. L'inscription d'édifices inkas, bien visibles, dans les paysages du CMVA visait à l'appropriation territoriale de cette contrée. Car, le fleuve Apurimac, *Qhapaq Mayu*, et la cordillère de Vilcabamba étaient sans doute des références géographiques et symboliques fortes à l'échelle de la cordillère sud-orientale. La cordillère de « *wilka - pampa* » était vraisemblablement, comme son nom l'indique, une cordillère « *déifiée ou assimilée aux dieux* » (Taylor, 1980 : 234), raison pour laquelle les Inkas y ont laissé les traces indélébiles que sont Machu Picchu, Choqek'iraw ou encore Vitkos, autant de haut-lieux de leur religion, des « géosymboles »².

1 Notons que ces deux aspects relatifs au finage et au siège des « institutions » de la communauté font référence aux deux définitions classiques du concept de « village » (Pradeau dans Levy et Lussault, 2003 : 987 et Le Grand Robert, 2005) que nous avons exposé au début du chapitre 7 (voir *supra*, chap. 7 note 3, p. 266).

2 L'auteur de la notion de « géosymbole » est J. Bonnemaïson (2004 : 56). Selon lui, « un géosymbole peut se définir comme un lieu, un itinéraire, une étendue qui, pour des raisons religieuses, politiques ou culturelles prend aux yeux de certains peuples et groupes ethniques, une dimension symboliques qui les conforte dans leur identité ».

C'est d'ailleurs dans cette optique, relevant du domaine de la géographie culturelle, que nous avons ébauché, pour achever notre travail, un essai sur le rôle de Choqek'iraw et son rayonnement régional. Si l'hypothèse traditionnelle qui fait de Choqek'iraw une luxueuse résidence d'un souverain inka semble bien fondée, nous avons montré que le site était aussi un important sanctuaire où étaient peut-être réalisées des activités oraculaires et qui, vu depuis ses environs, constituait un media destiné à exprimer une certaine vision du monde aux habitants du CMVA et aux visiteurs qui s'y rendaient pour s'y imprégner de la culture inka³.



Figure C.1 – Choqek'iraw accroché à l'un des éperons abrupts de la montagne Yanaqucha

³ A ce sujet, notons que Lecoq (Com Pers., 2011) pense que les terrasses occidentales, ornées des mosaïques de lamas, pourraient représenter un calendrier.

CONCLUSION

Les questions posées à l'origine de cette recherche concernaient la nature de l'occupation préhispanique du cours moyen de la vallée de l'Apurimac ainsi que la situation régionale de Choqek'iraw. Pour les aborder, nous avons réalisé une sorte de boucle : parti de Choqek'iraw, nous en avons parcouru la région, pour revenir, dans les dernières pages, à notre point de départ. Force est de constater que le voyage a porté ses fruits car nous disposons désormais d'une vision étayée sur le rôle de cet établissement inka et sur son rayonnement régional.

Si l'apport de ce travail devait se résumer en deux points, nous retiendrions que :

- le CMVA était une région densément peuplée par une mosaïque ethnique de sociétés paysannes qui cohabitaient dans la vallée depuis l'époque Intermédiaire Récente (au moins), et que
- Choqek'iraw était situé au centre d'un domaine royal dont il était le palais ; le site formait aussi vraisemblablement un puissant monument qui était sans doute l'un des plus importants sanctuaires des Andes inkas.

Nous nous limitons ici à ces deux points essentiels car l'objet de cette conclusion n'est pas de dresser un récapitulatif des hypothèses développées au cours de ce travail (pour cela, le lecteur se reportera aux bilans des trois parties). Elle vise à mettre en relief les aspects théoriques qui ont orienté notre démarche scientifique, et à évoquer les perspectives ouvertes par cette étude pour qui serait intéressé par la poursuite des recherches archéologiques sur Choqek'iraw et le CMVA.

D'un point de vue théorique, le lecteur aura remarqué que la notion de « paysage » occupe une place centrale dans notre approche. Or, s'il aurait sans doute été bon de la définir dès le début de ce travail, nous ne l'avons pas fait d'emblée parce qu'il s'agit d'une notion complexe et polysémique dont cette recherche sur les Andes inkas nous a aidé à saisir la substance et à comprendre l'importance pour l'étude des relations hommes/environnements dans les sociétés prémodernes.

Dans son acception courante, le « paysage » est le produit de la perception humaine de l'agencement matériel et idéal de l'espace qui nous entoure¹. Une approche paysagère implique donc avant tout une échelle humaine - un corps et ses sens (Tilley, 2008) -, perspective que nous avons toujours, autant que possible, cherché à ne pas perdre de vue dans notre réflexion sur la spatialité du peuplement du CMVA. C'est pour cette raison que notre approche ne s'est pas limitée à la cartographie et que nous avons volontairement écarté les analyses spatiales (géométriques) ; ceci afin de privilégier les domaines propres à l'homme et à son expérience géographique telle que la visibilité et la mobilité, conçues et exprimées, le plus souvent, en termes de phénomènes sensibles (panorama visuel, intervisibilité, monumentalité, distance en temps de marche, voire même ambiance et esthétique, etc.).



Dans une acception anthropologique plus large, la notion de paysage fait aussi référence, comme l'écrit Thomas (2001 : 181) à « *l'ensemble des relations entre les individus et les lieux qui composent leur milieu* »². Or, c'est cet « ensemble de relations », que d'autres appelleraient « *écoumène* » (Berque, 2010[2000] : 17) ou encore « *mondanité* » (l'« *être dans le monde* »

1 Notons qu'il s'agit là de la définition classique que donne Tissier (dans Levy et Lussault, 2003 : 697) pour qui le terme paysage désigne un « *agencement matériel d'espace – naturel et social – en tant qu'il est appréhendé visuellement, de manière horizontale ou oblique, par un observateur. Représentation située, le paysage articule plusieurs plans, permettant l'identification des objets contenus et comprend une dimension esthétique* ».

2 Dans son article de synthèse sur l'archéologie du paysage, Thomas (2001 : 181) conclut qu'il existe, en anthropologie, deux interprétations différentes du terme « paysage » :

- « *dans la première, il est conçu comme un territoire [(« contrée » serait ici peut-être plus appropriée)] tel qu'il est perçu visuellement et,*

- *dans la seconde, comme l'ensemble des relations entre les individus et les lieux (qui forme le contexte de la vie quotidienne)* » (la traduction est nôtre).

Par « *relation entre les individus et les lieux* », Thomas (2008) fait référence à l'idée philosophique heideggérienne « d'habiter » qui repose sur le postulat qu'il n'existe pas d'espace (absolu) qui précède la chose, mais que l'espace (notre environnement) est le produit de notre conscience des objets et des lieux qui nous entourent. En cela, l'idée humaine d'espace (aussi abstraite soit-elle) relève fondamentalement de la « *mondanité* » (Berque, 2010[2000]) ; en d'autres termes, l'homme produit de l'espace en bâtissant des lieux auxquels il attribue une certaine identité géographique qui lui permet de concevoir cet espace. Dans ce sens, l'identité du lieu prime sur sa localisation car c'est la première qui permet d'en concevoir la seconde. Ce postulat théorique est à la base de notre réflexion relative à la géographicité inka.

d'Eliade, 2010[1957]), qui est l'objet d'étude de l'archéologie du paysage (Criado Boado, 1999 ; Anschuetz *et al.*, 2001 ; Garcia San Juan, 2005) et une problématique fondamentale de l'étude anthropologique de l'habitat (Stock, 2007). De fait, le paysage est, à la fois, l'ensemble des lieux de vie -l'habitat-, l'expression des organisations sociopolitiques et un palimpseste de systèmes symboliques associés à l'étendue terrestre (aménagée ou non). Notre démarche s'inscrit pleinement dans cette perspective, car nous avons cherché à porter un regard ouvert sur l'ensemble des constructions et des représentations spatiales (que celles-ci relèvent du monde matériel et/ou de la sphère symbolique) produites dans le contexte des relations entre les sociétés préhispaniques qui habitaient le CMVA et leur environnement. Ainsi, nous nous sommes penchés sur trois facettes imbriquées et complémentaires de la notion d'« habitat » :

- Nous avons examiné de manière approfondie les caractéristiques physiques et biologiques du CMVA et avons donc ainsi pris la mesure des conditions matérielles de « l'habitat » en tant qu'expression du mode de vie des sociétés paysannes qui peuplaient la vallée de l'Apurimac.

- Nous nous sommes également intéressés à « l'habitat » en tant qu'inscription au sol des phénomènes sociaux. A ce sujet, soulignons qu'au lieu de calquer notre démarche sur les traditionnelles études de *settlement pattern*, nous avons privilégié un essai de définition des groupes sociaux à partir de l'identification archéologique de la communauté villageoise. Pour ce faire, nous avons cherché à dépasser « la logique des points sur la carte », en considérant autant que possible dans notre réflexion des critères à l'échelle humaine (démographie, relations sociales, modes de voisinage, etc.)

- Enfin, nous avons insisté sur la dimension symbolique du paysage qui, comme l'écrit Berque (2010[2000]), « nous donne à percevoir le sens du monde où nous sommes (et que nous sommes aussi en ce sens-là) »³. En effet, le paysage est, par essence, producteur de sens. Preuve en est notre discipline, l'archéologie, dont l'objectif premier est la recherche de la signification des empreintes matérielles visibles sur l'étendue terrestre, ceci afin d'écrire l'histoire des lieux. C'est dans cette optique que nous avons exploré la dimension symbolique de Choqek'iraw, implanté sur un site singulier qui paraît réunir, comme nous l'avons illustré, plusieurs caractéristiques signifiantes dans la cosmologie inka telle qu'on la connaît à travers les mythes et l'ethnohistoire. En usant des mots d'Eliade (2010[1957] : 26), on pourrait qualifier Choqek'iraw de « *point fixe d'un espace sacré* », voire de « *centre du monde* » [inka dans la vallée de l'Apurimac]. Car, en effet, tout porte à croire que Choqek'iraw était un monument, *wak'a*, destiné à projeter le cosmos inka dans la vallée de l'Apurimac (ou vice-versa, selon que l'on se place du point de vue de l'habitant ou de celui du visiteur -le paysan de la vallée ou le pèlerin se rendant au sanctuaire-).

3 Pour Berque, un lien très fort unit les sociétés au milieu (paysage) qu'elles habitent. Ce lien est producteur d'identité. Selon lui, le paysage n'est autre que « *le lieu et le moment de l'expérience géographique fondamentale et fondatrice ; la réalité sensible de l'écoumène (conçue comme l'étendue terrestre en tant qu'habitat de l'humanité). Dans cette perspective, le paysage est une empreinte/matrice. Le paysage est marqué par des formes physiques que sont les empreintes, or notre perception du paysage se réalise à partir de matrices formées à partir de l'expérience des empreintes. Le rapport que nous entretenons avec l'écoumène est tissé par le renvoi réitéré des empreintes aux matrices et des matrices aux empreintes. Ce jeu continu, qui nous attache à l'écoumène, [Berque l'appelle] trajection paysagère* » (Tissier dans Levy et Lussault, 2003 : 700) et constitue un pendant important de notre identité culturelle (territoriale).

Si la notion de paysage a orientée notre recherche, celle de « territoire » en a constitué le fil conducteur. Aussi, notre approche régionale multi-scalaire, qui visait à cerner la spatialité du peuplement du CMVA dans la diachronie, forme une étude de cas du concept de territorialité dans les montagnes andines de l'époque préhispanique tardive. Notre réflexion a été développée à trois échelles : celle de la territorialité paysanne, celle de la territorialité ethnique et celle de la territorialité inka.

Concernant la territorialité paysanne, nous avons émis l'hypothèse que les réseaux d'habitat associés à leur finage correspondaient aux « territoires » des communautés villageoises s'étant développées au cours de la période Intermédiaire Récente. Cette hypothèse, étayée sur les systèmes d'occupation du sol, repose beaucoup sur le modèle théorique de la verticalité ; elle contient donc une certaine part de déterminisme environnemental. D'un point de vue archéologique, il reste à démontrer la contemporanéité des établissements qui composent le réseau. Ceci devra faire l'objet d'études plus approfondies avec la réalisation de sondages sur un échantillon de sites, afin de déterminer la synchronie de leur occupation sur la base de datations absolues (et pas seulement, comme nous l'avons fait, à partir de la céramique). D'un point de vue théorique, nous avons proposé de dénommer ces territoires paysans par le terme quechua *llaqta*, qui désignait, à l'époque préhispanique, l'ensemble formé par la communauté et son territoire. Cet ensemble possédait, en effet, une identité commune qu'il est encore impossible à déterminer archéologiquement. C'est à l'échelle des pays ethniques que nous avons engagé une réflexion approfondie sur cette notion d'identité territoriale.

Les mythes et autres données ethnohistoriques suggèrent qu'à l'époque Intermédiaire Récente, le CMVA était une région pluriethnique aux confins des pays *chanka*, *kichwa*, *vilcabamba* et cuzquézien. Mais l'identité ethnique demeure difficile à identifier dans le registre archéologique. Pour cela, nous avons essayé de faire parler la céramique. Certes la présence de deux styles marginaux parmi le matériel collecté pourrait suggérer une occupation pluriethnique, mais seule une étude basée sur un échantillon beaucoup plus large permettrait d'étayer les hypothèses préliminaires que nous avons formulées au sujet de l'affiliation de Waskatay au pays *chanka* et de la présence de colons amazoniens sur les bas versants du contrefort d'Inkawasi. D'autant plus que, mis à part les poignées de tessons affiliés à ces deux styles marginaux, l'essentiel de la céramique préhispanique correspond à une tradition locale commune à l'ensemble du CMVA.

Notre étude de la spatialité du peuplement du CMVA suivant une approche fondée sur l'espace vécu a abouti au même constat. De cet essai sur les liens entre paysage et territorialité, nous avons déduit que les communautés villageoises vivaient dans un étroit voisinage ; ceci laisse à penser que le faciès sociopolitique du CMVA à l'Intermédiaire Récent n'était pas celui d'un « âge guerrier » (*auka pacha*) caractérisé par un climat de conflits généralisés, comme c'était peut-être le cas ailleurs dans les Andes centrales. Bien au contraire, il est intéressant de constater qu'un espace intermédiaire, confluence socioculturelle, ne présente aucune trace de l'existence d'un quelconque front ni de territoires bornés, si ce n'est une frontière naturelle, le *río* Apurímac. Tout porte à croire que s'il existait une certaine démarcation territoriale entre les ensembles de communautés villageoises affiliées aux différents pays ethniques, celle-ci était associée aux principaux objets du paysage, comme les fleuves et les sommets. A ce sujet, nous avons émis l'hypothèse, sur la base d'une étude des panoramas visuels, que certains sommets, comme le Kitay et le Choqzafra, auraient joué le rôle d'emblèmes territoriaux. D'ailleurs, notons que cette

étude pourrait être approfondie, mais que ceci requerrait de disposer de Modèles Numériques de Terrain de meilleure qualité et/ou de prendre le temps de parcourir à nouveau les sentiers en observant attentivement les paysages et en notant systématiquement, pour chaque lieu, les principaux sommets sur l'horizon.

En ce qui concerne l'époque inka, nous avons constaté qu'en dehors du domaine de Choqek'iraw, l'intégration de la région au *Tawantinsuyu* n'a vraisemblablement pas entraîné de réaménagement en profondeur de la spatialité du CMVA. Rien n'indique que les communautés villageoises autochtones aient été abandonnées, ni que leur territorialité ait été bouleversée (même si la pluriethnicité de la région s'est vue développée à l'époque inka avec l'implantation de *mitma*). Les traces inkas sont rares, tant au niveau de l'architecture que de la céramique. En revanche, nous avons montré que les édifices et les sites où les Inkas ont implantés leurs établissements possèdent d'évidentes qualités scénographiques. Or, si les « empreintes » (*sensus* Berque) inkas sont bien visibles dans le paysage, c'est sans doute parce qu'elles ont été construites à cet effet (afin d'être vues). On peut penser qu'elles étaient destinées à inscrire l'identité inka dans le paysage, ce qui constitue une forme d'appropriation territoriale⁴. Notons que cette idée, illustrée dans cette thèse, n'est pas nouvelle et que plusieurs chercheurs, comme Molinié (1986-87 : 252), Zuidema (1995) ou encore Ramirez (2008), ont montré que la territorialité inka possédait une forte dimension symbolique. Certes les Inkas ont réalisé de grandes œuvres visant à administrer les contrées andines, comme en témoignent les vestiges d'infrastructures territoriales – que sont le *Qhapaq Ñan*, les *tampu*, les greniers, etc. -, mais la gestion politique d'une telle étendue, comme le *Tawantinsuyu* (qui formait, rappelons-le, un gigantesque territoire au faciès morcelé, discontinu, agencé en réseaux, et dont la géopolitique était constamment renégociée), est difficilement concevable sans l'existence d'un puissant « système de pouvoir symbolique » (Bourdieu, 1977). De fait, le *Tawantinsuyu* compte au moins autant de monuments (*usnu*, *wak'a*, etc.) que de centres administratifs.

Choqek'iraw était l'un de ces monuments, peut-être l'un des plus importants. Il est d'ailleurs difficile de penser que les raisons de l'établissement de Choqek'iraw et son domaine se limitaient à la volonté de contrôler les ressources minières de la cordillère de Vilcabamba et de cultiver les terrasses fluviales de la vallée de l'Apurimac. Certes ces ressources étaient des biens prisés, mais on peut penser que le contrôle de leur exploitation, dans une région si proche de Cuzco, ne requerrait pas l'établissement d'un tel ensemble d'édifices, qui plus est implantés sur des sites difficiles d'accès dans une région en marge. En d'autres termes, le CMVA n'était pas une « province inka » dont l'occupation se résumerait aux modèles classiques d'économie politique⁵. Aussi, notre étude rappelle que le dessein inka n'était pas seulement d'administrer un territoire pour le contrôle de sa population et la mainmise sur ses ressources naturelles.

4 Le « territoire » possède une forte dimension identitaire. Il participe toujours d'une vision du monde et d'une représentation auto-référencée et identitaire du groupe qui la construit. En d'autres termes, « le groupe s'affiche par le territoire qu'il revendique, par les représentations qu'il en construit et communique » (Debarbieux dans Levy et Lussault, 2003 : 910). D'ailleurs, Debarbieux ajouterait sans doute que la territorialité inka relève d'une forme d'appropriation qualifiée de « molle » parce que « les individus et les collectifs sociaux s'approprient des territoires sur des registres essentiellement cognitifs ou symboliques, sans déployer, le plus souvent, de dispositifs de contrôle ou de défense (qui définissent le sens dur de l'appropriation) ».

5 Nous nous référons ici aux modèles reposant sur les structures « contrôle directe/indirecte » ou encore « pouvoir territorial/hégémonique » appliqués au cas de l'empire inka par D'Altroy (1992) notamment. Pour une revue critique approfondie de l'application de ces concepts et leurs limites, le lecteur se reportera à la publication récente de Malpass et Alconini (2010).

Choqek'iraw, le CMVA et la cordillère de Vilcabamba, appartenaient à un territoire au statut singulier dans l'empire inka.

Notre thèse est que l'idée d'établir un tel domaine au cœur de la vallée de l'Apurimac naquit de la volonté du pouvoir politico-religieux de bâtir un des plus importants sanctuaires des Andes inkas dans une région qui occupait une place importante dans leur cosmologie (à l'image du lac Titicaca, par exemple). En tant que haut-lieu de la culture inka, Choqek'iraw était aussi un lieu de pouvoir. D'une part, car des performances politico-religieuses y étaient sans doute mises en scène lors de rituels pratiqués dans un théâtre au décor construit pour expliquer la vision du monde inka et légitimer l'autorité des cuzquéniens. D'autre part, car le site en lui-même était aussi probablement, vu dans le paysage, un monument du pouvoir.

En résumé, et pour lier les deux notions théoriques centrales de notre recherche, nous soulignerons que les Inkas ont tout d'une « civilisation paysagère » (Berque, 2008). En témoignent, l'existence : d'ouvrages architecturaux qui sont inscrits sur des sites géographiques aux caractéristiques singulières ; d'édifices qui sont souvent orientés en fonction du paysage environnant ; d'une esthétique architecturale naturaliste ; des roches sculptées à l'image des principaux objets du paysage ; d'une toponymie riche se référant aux caractéristiques physiques et symboliques des lieux ; des mythes dans lesquels les sommets et les fleuves incarnent les principales divinités tutélaires et forment les principaux emblèmes territoriaux ; de l'usage de mises en scènes paysagères pour légitimer leur pouvoir symbolique ; etc.

Cette recherche sur Choqek'iraw et la vallée de l'Apurimac constitue une première approche. Les hypothèses que nous avons développées sont de caractère préliminaire. Elles devront être critiquées suivant l'acquisition de données plus nombreuses et plus détaillées, grâce à l'extension des reconnaissances et l'intensification des prospections dans le CMVA et ses régions périphériques. Pour cela, la mise à disposition de photos aériennes et d'images satellites plus précises serait d'une grande aide, en raison de la difficulté du terrain pour la prospection archéologique. Le développement des recherches passera aussi obligatoirement par la fouille de plusieurs sites. Rappelons, en effet, que l'ensemble de notre recherche repose, à l'exception de Choqek'iraw et du complexe du *cerro* Victoria, sur l'étude de vestiges de surface. La réalisation de datations absolues est indispensable afin de déterminer l'ancienneté de la culture d'habitat en village que nous avons attribué à la période Intermédiaire Récente et de palier aux problèmes de contemporanéité entre les établissements. La fouille permettrait sans doute aussi d'acquérir plus de matériel céramique diagnostique, rare en surface, et peut être aussi de livrer des informations sur l'histoire ancienne de la région qui demeure inconnue. Au sujet, de la céramique, il faut souhaiter que le matériel, abondant, mis au jour lors des fouilles de *Copesco* à Choqek'iraw soit étudié comme il se doit, ce qui permettra de disposer d'une base de données de référence sur la céramique du CMVA. Concernant Choqek'iraw, toute une étude reste à faire sur la spatialité du complexe architectural - impliquant visibilité, acoustique- afin de cerner comment l'architecture conditionnait les performances sociales réalisées dans ce théâtre au décor singulier ; ceci pourrait être fait sur le site et/ou suivant des simulations réalisées à partir d'une modélisation numérique tridimensionnelle qui permettrait une approche en réalité virtuelle. Enfin notre hypothèse concernant la spatialité du domaine royal de Choqek'iraw, composé de plusieurs établissements complémentaires, pourrait être confrontée au cas de Machu Picchu qui possède, il nous semble, des caractéristiques similaires.

CONCLUSION

En résumé, il est souhaitable que les études archéologiques se développent dans la région car il ne fait pas de doute que l'Apurimac, le fleuve qui « parlait » aux Inkas, a encore beaucoup à nous apprendre au sujet de l'histoire préhispanique des Andes inkas.



REFERENCIAS CITEES

- Acosta Jose De
1954[1590]. *Historia natural y moral de las Indias*. Ediciones Atlas.
- Acuto Félix A.
1999. "Paisaje y dominación: la constitución del espacio social en el imperio inka". in A. Zarankin and F. A. Acuto (eds), *Sed non satiata. Teoría social en la arqueología latinoamericana contemporánea*, pp. 33-75. Ediciones del Tridente.
- Acuto Félix A. et Chad Gifford
2007. "Lugar, arquitectura y narrativas de poder: relaciones sociales y experiencia en los centros inkas del valle Calchaquí norte". *Arqueología Sudamericana*, 3(2): 135-161.
- Acuto Félix A. et Andrés Zarankin (eds)
2008. *Sed non satiata II: acercamientos sociales en la arqueología latinoamericana*. Colección Con-textos humanos, 4. Encuentro Grupo Editor, Universidad Nacional de Catamarca, Universidad de los Andes. Argentina.
- Aldenderfer Mark (ed)
1993. *Domestic architecture, ethnicity, and complementarity in the south central Andes*. University of Iowa Press. Iowa City.
- Aldenderfer Mark et Charles Stanish
1993. "Domestic architecture, household archaeology and the past in the south-central Andes". in M. Aldenderfer (ed), *Domestic architecture, ethnicity, and complementarity in the south central Andes*, pp. 1-12. University of Iowa Press. Iowa City.
- Amorin Garibay José et Laura Gutiérrez Arbulú
2001. "Exploración arqueológica en Curamba y su relación con Sondor". In I. Perez, S. Aguilar and M. Purizaga (eds), *XII congreso peruano del hombre y la cultura andina*, 2, pp. 287-294. Universidad Nacional San Cristobal de Huamanga. Ayacucho.
- Andrushko Valérie A. et John W. Verano
2008. "Prehistoric Trepanation in the Cuzco Region of Peru: A View Into an Ancient Andean Practice". *American journal of physical anthropology*, 137(1): 4-13.
- Angelier Jean-Paul
2005. "Explorateurs et scientifiques français à Choquequirao du 19ème siècle à nos jours". in L. Lema (ed), *Choquequirao : Le mystère des lamas du soleil et le culte aux apus*, pp. 53-69. Fonds de contre-valeur Pérou-France. Lima.
- Anonyme
1906[non-daté]. "Memorial de apuntamientos acerca de lo que conviene hacerse en la guerra del Inga". in V. M. Maurtua (ed), *Juicios de limites entre el Perú y Bolivia. Prueba peruana presentada al Gobierno de la Republica Argentina por Victor M. Maurtua, abogado y plenipotenciario especial del Perú*, Tomo 7 : Vilcabamba, pp. 301-305. Imprenta de Henrich y Comp. Barcelona.
- Anschuetz Kurt F., Richard H. Wilshusen et Cherie L. Scheick
2001. "An archaeology of landscapes: perspectives & directions". *Journal of archaeological research*, 9(2): 157-192.
- Aparicio Vega Manuel Jesus
1970. "Cartografía historica cuzcuena : mapas del Cuzco existentes en el archivo general de Indias". *Revista del Archivo Histórico del Cuzco*, 13: 185-202.
- Araoz Silva Miriam
2005. *Informe N° 50-2005/INC/DA/SDIC/MDAS. Informe de la primera salida de prospeccion arqueologica*. Instituto nacional de Cultura Apurimac. Abancay.
- Araoz Silva Miriam
2005. *Informe N° 70-2005/INC/DA/SDIC/MDAS. Informe de la segunda salida al campo de prospección arqueológica*. Instituto Nacional de Cultura Apurimac. Abancay.
- Araoz Silva Miriam
2008. *Informe Final del Proyecto de Investigacion Arqueologica con excavaciones en Yuraq Rumi - Vilcabamba. Tomo I: Excavaciones*. Instituto Nacional de Cultura. Cuzco.
- Arkush Elisabeth
2006. "Collapse, conflict, conquest: The transformation of warfare in the late prehispanic andean highlands". in E. Arkush and W. Allen (eds), *The archaeology of warfare*, pp. 286-335. University Press of Florida. Gainesville.

- Arkush Elisabeth
2009. "Pukaras de los Collas: Guerra y poder regional en la cuenca norte del Títicaca durante el Periodo Intermedio Tardío". *ANDES: Boletín de la misión arqueológica andina Universidad de Varsovia*, 7: 463-480.
- Arkush Elisabeth et Charles Stanish
2005. "Interpreting conflict in the ancient Andes". *Current anthropology*, 46(1): 3-28.
- Arnold Dean
1989. "Algunos principios para el análisis e interpretación de la pasta: aproximación inicial". in R. Ravines (ed), *La cerámica tradicional del Perú*, pp. 33-39. Editorial Los Pinos. Lima.
- Arnold Dean
1994. "Tecnología cerámica andina: una perspectiva etnoarqueológica". in I. Shimada (ed), *Tecnología y organización de la producción de cerámica prehispánica en los Andes*., pp. 477-504. Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Arnold Dean
2003. *Ecology and ceramic production in an andean community: New Studies in Archaeology*. Cambridge university press. Cambridge.
- Arriaga Pablo José De
1968[1621]. *Extirpación de la idolatría del Piru: Crónicas Peruanas de Interés Indígena*. Biblioteca de Autores Españoles, 209. Ediciones Atlas. Madrid.
- Arroyo Patricia
2005. *Proyecto de investigaciones arqueológicas sin excavaciones para la rehabilitación del tramo Cachora – Choquequirao*. Instituto Nacional de Cultura Abancay. Abancay.
- Ascue Medina Rosa Neyda
2000. *Registro arqueológico de Cochacajas: Informe del seminario de la investigación arqueológica peruana UNSAAC*. Universidad San Antonio Abad del Cuzco. Cuzco.
- Astuhuaman César
2007. "El concepto de provincia inca". *Arqueología y Sociedad*, 17: 273-292.
- Astuhuaman César
2008. "Los otros Pariacaca: oráculos, montañas y parentelas sagradas". in M. Curatola Petrocchi and M. S. Ziolkowski (eds), *Adivinación y oráculos en el mundo andino antiguo*, pp. 97-120. Institut Français d'Études Andines, Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Aveni Anthony F.
2003. "Archaeoastronomy in the ancient Americas". *Journal of Archaeological Research*, 11(2): 149-191.
- Baena Preysler Javier et Patricia Rios Mendoza
2006. "Realidad y abstracción: límites de la integración de datos en los SIG". in I. Grau Mira (ed), *La aplicación de los SIG en la arqueología del paisaje*. Serie Arqueología, pp. 15-28. Universidad de Alicante. Alicante.
- Balfet Hélène, Marie France Fauvet-Berthelot et Susana Monzón
1983. *Pour la normalisation de la description des Poteries*. Editions du CNRS. Paris.
- Ballon Aguirre Enrique, Rodolfo Cerrón-Palomino et Emilio Chambi Apaza
1992. *Vocabulario razonado de la actividad agraria andina. Terminología agraria quechua*. Centro Bartolomé de Las Casas. Cuzco.
- Bandera Damian De
1968[1557]. *Relación del origen e gobierno que los Ingas tuvieron*. Biblioteca Peruana. Lima.
- Bastien Joseph
1996. *La montaña del cóndor: metáfora y ritual en un ayllu andino*. Biblioteca andina, 16. HISBOL. La Paz.
- Baudelle Guy
2004[2000]. *Géographie du peuplement*. Collection Cursus. Armand Colin. Paris.
- Bauer Brian S.
1990. *Killke and Killke related pottery from Cusco, Perú*. Field Museum of Natural History. Chicago.
- Bauer Brian S.
1992. *Avances en arqueología andina*. Archivos de historia andina, 16. Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas". Cuzco.
- Bauer Brian S.
1992. *The development of the Inca state*. University of Texas Press. Austin.
- Bauer Brian S.
2000[1998]. *El espacio sagrado de los Incas, el sistema de ceques del Cuzco*. Archivos de historia andina, 33. Centro de estudios regionales andinos "Bartolomé de Las Casas". Cuzco.
- Bauer Brian S.
2002. *Las antiguas tradiciones alfareras de la región del Cuzco*. Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas" Cuzco.
- Bauer Brian S.
2004. *Ancient Cuzco: heartland of the Inca*. Joe R and Teresa Lozano Long series in Latin American and Latino art and culture. University of Texas Press. Austin.
- Bauer Brian S.
2006. "Suspension Bridges of the Inca Empire". in B. J. Isbell and H. Silverman (eds), *Andean Archaeology III*, pp. 468-493.
- Bauer Brian S.
2007. *Kasapata and the archaic period of the Cuzco Valley*. Monograph. Cotsen Institute of Archaeology at UCLA. Los Angeles.

- Bauer Brian S. et Miriam Araoz Silva
2010. "La fase Qasawirka en la región de Andahuaylas (Apurímac, Perú)". in R. Romero Velarde and T. p. Svendsen (eds), *Arqueología en el Perú: Nuevos aportes para el estudio de las sociedades andinas prehispánicas*, pp. 151-174. Anheh Impresiones Lima.
- Bauer Brian S. et Alan Covey
2002. "Processes of state formation in the Inca heartland (Cuzco, Perú)". *American Anthropologist*, 104(3): 846-864.
- Bauer Brian S. et David S. P. Dearborn
1998. *Astronomía e Imperio en los Andes: The cultural origins of Inca sky watching*. Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas". Cusco.
- Bauer Brian S. et Lucas C. Kellett
2010. "Cultural Transformations of the Chanka Homeland (Andahuaylas, Peru) during the Late Intermediate Period (A.D. 1000-1400)". *Latin American Antiquity*, 21(1): 87-111.
- Bauer Brian S., Lucas C. Kellett et Miriam Araoz
2008 Ms. *The Chanka: Archaeological research in Andahuaylas (Apurímac): Manuscrit de l'auteur*.
- Bauer Brian S., Lucas C. Kellett, Miriam Aráoz Silva, Sabine Hyland et Carlo Socualaya Dávila
2010. *The Chanka : archaeological research in Andahuaylas (Apurímac), Peru*. Monograph / Cotsen Institute of Archaeology, 68. Cotsen Institute of Archaeology Press. Los Angeles.
- Beauclerk John
1979 Ms. *Last refuge of the Incas: Manuscrit de l'article du Boletín de Lima*.
- Beauclerk John
1980. "La cordillera Vilcabamba: Último refugio de los Incas". *Boletín de Lima*, 4-5 78-81 / 18-30.
- Bejar Mendoza Ives
2002. *Prospección y Excavación del Complejo Arqueológico de Qoriwayrachina (Cerro Victoria)*. Instituto Nacional de Cultura. Cusco.
- Bejar Mendoza Ives, Patrice Lecoq et Thibault Saintenoy
2006. *Proyecto arqueológico Choqek'iraw: Informe final 2005*. Instituto Nacional de Cultura del Cuzco. Cuzco.
- Bejar Mendoza Ives et Thibault Saintenoy
2005. *Proyecto arqueológico Choqek'iraw: Informe preliminar de la primera fase del proyecto y descripción de las áreas a intervenir en la segunda fase*. Instituto Nacional de Cultura. Lima.
- Bellenger Xavier
2005. "El gran pago de Mulsina o el arte de mover las montañas". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 34(2): 235-249.
- Berenguer Rodriguez José
2000. *Tiwanaku: Señores del lago sagrado*. Chileno de Arte Precolombino. Santiago.
- Berque Augustin
2008. "La pensée paysagère : une approche mésologique". in R. Salerno and C. Casonato (eds), *Paesaggi culturali*, pp. 29-36. Gangemi Editore. Rome.
- Berque Augustin
2010[2000]. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Belin. Paris.
- Berthelot Jean
1978. "L'exploitation des métaux précieux au temps des Incas". *Annales Economies Sociétés Civilisations : Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 5-6: 948-966.
- Bertonio Ludovico
2005[1612]. *Vocabulario de la lengua Aymara: Transcripción del texto original de 1612*. Ediciones el lector. Arequipa.
- Bessac J.C.
2004[1999]. "Pierres de taille: archéologie et techniques". in J. C. Bessac, O. Chapelot, R. de Filippo, A. Ferdière, F. Jourot, D. Prigent, C. Sapin and J. Seigne (eds), *La construction. Les matériaux durs: Pierre et terre cuite*, pp. 7-50. Edition Errance. Paris.
- Betanzos Juan De
1968[1551]. *Suma y narración de los Incas: Crónicas Peruanas de Interés Indígena*. Ediciones Atlas. Madrid.
- Binford Lewis R.
1964. "A Consideration of Archaeological Research Design". *American Antiquity*, 29(4): 425-441.
- Bingham Hiram
1910. "The ruins of Choquequirau". *American anthropologist*, XII(4): 505-525.
- Bingham Hiram
1915. "Types of Machu Picchu Pottery". *American Anthropologist*, XVII(2): 257-271.
- Bingham Hiram
1922. *Inca land: Explorations in the highlands of Peru*. Houghton Mifflin company. Boston and New York.
- Bonavia Duccio
1968. *La ruinas de l'Abiseo*. Universidad Peruana de Ciencias y Tecnología. Lima.
- Bonnemaison Joël
2004. *La géographje culturelle. Cours de l'Université Paris IV-Sorbonne 1994-97*. Etabli par Maud Lasseur et Christel Thibault. CTHS. Paris.
- Bonnier Elisabeth
1997. "Morfología del espacio aldeano y su expresión cultural". in E. Bonnier and H. Bischof (eds), *Archeologica Peruana*, pp. 28-41. Sociedad arqueológica peruano-alemana. Reiss Museum. Lima.

- Bonnier Elisabeth et Henning Bischof
1997. *Arquitectura y civilización en Los Andes prehispánicos = Prehispanic architecture and civilization in the Andes*. Archaeologica peruana, 2. Sociedad Arqueológica Peruano-Alemana, Reiss- Museum Mannheim. Mannheim Germany.
- Bonnier Elisabeth et Catherine Rozenberg
1978. "L'habitat en village, à l'époque préhispanique, dans le bassin Shaka-Palcamayo (département de Junin, Pérou)". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 7(2): 47-71.
- Bonte Pierre et Michel Izard (eds)
2007[1991]. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Quadrige PUF. Paris.
- Bouchard Jean-François
1976. "Charpentes andines inca et modernes: observations et réflexions". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 5(3-4): 105-117.
- Bouchard Jean-François
1976 Ms. *Modèles de groupements de bâtiments à l'Horizon Tardif dans la vallée du río Urubamba: Manuscrit à paraître dans Revista del Museo Nacional*.
- Bouchard Jean-François
1983. *Contribution à l'étude de l'architecture inca: établissements de la vallée du Río Vilcanota-Urubamba*. Cahiers d'archéologie et d'ethnologie d'Amérique du Sud. Editions de la Maison des sciences de l'homme. Paris.
- Bouchard Jean-François
1992. "L'architecture Inca". in S. Purin (ed), *Inca Pérou: 3000 ans d'histoire*, pp. 470-489. Musées royaux d'Art et d'Histoire. Imschoot, Uitgevers. Bruxelles.
- Bourdieu Pierre
2001[1971]. *Langage et pouvoir symbolique*. Points Essais. Seuil. Paris.
- Bouysse-Cassagne Thérèse
1978. "L'espace aymara : urco et uma". *Annales Economies Sociétés Civilisations : Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 5-6: 1057-1080.
- Bouysse-Cassagne Thérèse
1997. "Si votre plumage... Signes d'identité, signes de pouvoir chez les Incas ". in A. Musset and T. Calvo (eds), *Des Indes occidentales à l'Amérique Latine (Sociétés, espaces, temps)*. CEMCA, IHEAL. Fontenay-aux-Roses.
- Bouysse-Cassagne Thérèse
2004. "El sol de adentro: wakas y santos en las minas de Charcas y en el lago Titicaca (siglos XV a XVII)". *Boletín de arqueología PUCP*, 8: 59-97.
- Bouysse-Cassagne Thérèse et Philippe Bouysse
1984. "Volcan indien, volcan chrétien. À propos de l'éruption du Huaynaputina en l'an 1600 (Pérou méridional)". *Journal de la Société des Américanistes*, 70: 43-68.
- Bowman Isaiah
1916. *The Andes of southern Peru*. H. Holt and company. New York.
- Braemer Frank, Serge Cleuziou et Anick Coudart (eds)
1999. *Habitat et société. XIXe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*. APDCA, CNRS, Centre de recherches archéologiques de la ville d'Antibes. Antibes.
- Bray Tamara L.
2003. "Inka pottery as culinary equipment: food, feasting, and gender in imperial state design". *Latin American Antiquity*, 14(1): 3-28.
- Bray Tamara L.
2004. "La alfarería imperial Inka: una comparación entre la cerámica estatal del área de Cuzco y la cerámica de las provincias". *Revista Chungara*, 36(2): 365-374.
- Bray Tamara L.
2008. "Las dimensiones simbólicas del poder en el imperio Inka". in P. González Carvajal and T. L. Bray (eds), *Lenguajes visuales de los incas*. Bar International Series, 1848, pp. 13-20. Archeopress. Oxford.
- Brown David O.
1998. "Water and power in the provinces: water management in Inka centers of the central highlands of Peru". *Tawantinsuyu*, 5: 23-36.
- Brun Patrice
2010. "Le territoire: une notion polysémique". *Territoire et Economie. Travaux de l'école doctorale d'Archéologie de l'université Paris 1*, pp. 7-12. Publication de La Sorbonne. Paris.
- Brunet Michel
1995. "Analyse des paysages et sémiologies. Eléments pour un débat". in A. Roger (ed), *La théorie du paysage en France, 1974-1994*, pp. 7-20. Editions Champ Vallon. Seyssel.
- Brush Stephen B.
1976. "Man's use of an andean ecosystem". *Human Ecology*, 4(2): 147-166.
- Brush Stephen B.
1977. *Mountain, field, and family: the economy and human ecology of an Andean valley*. University of Pennsylvania Press. Philadelphia.
- Bunker Stephen G.
1991. "Conocimiento y creencias en la construcción, mantenimiento y uso de un sistema de riego andino". *Revista del museo e instituto de arqueología*, 24: 177-189.
- Burga Díaz Manuel
2008. *Choquequirao: Símbolo de la resistencia andina (historia, antropología y lingüística)*. Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Fondo Contravalor Perú-Francia, Institut Français d'Études Andines. Lima.
- Burger Richard L. et Lucy C. Salazar
2004. *Machu Picchu: unveiling the mystery of the Incas*. Yale University Press. New Haven.
- Cabello Valboa Miguel
1951[1586]. *Miscelanea antartica: una historia del Peru antiguo*. Instituto de Etnología, Facultad de Letras, Universidad Nacional Mayor de San Marcos. Lima.

- Caceres Olivera Roberto
1984. "Establecimiento de la gobernación de Vilcabamba de acuerdo a un documento inédito del siglo XVI". *Revista del museo e instituto de arqueología*, 23: 93-96.
- Cailleux André et Anne Christine Taylor
1964. *Code expolaire*. Editions N. Boubée & Cie. Paris.
- Calancha Antonio De La
1974-1981[1638]. *Crónica moralizada del Orden de San Agustín en el Perú, con sucesos ejemplares en esta monarquía*. Ignacio Prado Pastor. Lima.
- Calvo Augurto
1987. *Estudios acerca de la construcción y planeamiento inka*. Cámara Peruana de la Construcción. Lima.
- Camino Alejandro, Jorge Recharte et Pedro Bidegaray
1985. "Flexibilidad calendarica en la agricultura tradicional de las vertientes orientales de los Andes". in H. Letchmann and A. M. Soldí (eds), *La tecnología en el mundo andino*. Serie Antropologica, 36. Universidad Nacional Autonoma de Mexico. Mexico.
- Cardenas José, Victor Carlotto, Darwin Romero, Freddy Jaimes et Waldir Valdivia
1997. *Geología de los Cuadrángulos de Chuanquiri y Pacaypata. Hojas 26-p y 27-p*. Serie A : Carta geológica Nacional. INGEMMET
- Carlotto Victor, José Cardenas et L. Fidel
2007. *La geología en la conservación de Machupicchu*. Serie I : Patrimonio y Turismo, 1. INGEMMET
- Casaverde Rojas Juvenal
1970. "El mundo sobrenatural en una comunidad". *Allpanchis Phuturinqa*, II: 121-244.
- Cassinelli Del Sante Gino
2000. *Arboles y arbustos del valle sagrado de los Incas*. Perú.
- Catach Laurent (ed)
2005. *Le Grand Robert de la langue Francaise. Version électronique 2.0*. Paris.
- Cauliez Jessie, Gaëlle Delaunay et Véronique Duplan
2001. "Nomenclature et méthode de description pour l'étude des céramiques de la fin du néolithique en Provence". *Préhistoire anthropologie méditerranéennes*, 10-11: 61-82.
- Cieza De Leon Pedro De
1946[1553]. *Crónica del Perú*. Editorial Nueva España. México D.F.
- Coben Lawrence S.
2006. "Other Cuzcos: replicated theaters of inka power". in T. Inomata and L. S. Coben (eds), *Archaeology of performance : theaters of power, community, and politics*, pp. 223-259. AltaMira press. Walnut creek.
- Cobo Bernabe P.
1956[1653]. *Historia del Nuevo Mundo: Notas y concordancias por Luis A. Pardo y Carlos A. Galimberti Miranda. Biografía del padre Cobo por Luis A. Pardo*. Publicaciones Pardo-Galimberti ,Sociedad de bibliofilos andaluces. Sevilla.
- Cobo Bernabe P.
1964[1653]. *Historia del Nuevo Mundo*. Ediciones Atlas. Madrid.
- Conolly James et Mark Lake
2006. *Geographical information systems in archaeology*. Cambridge manuals in archaeology. Cambridge University Press. Cambridge, UK ; New York.
- Conrad Geoffrey W. et Arthur A. Demarest
1984. *Religion and Empire. The dynamics of Aztec and Inca expansionism*. Cambridge University Press. Cambridge.
- Cook David N.
1975. *Tasa de la visita general de Francisco de Toledo*. Lima.
- Cori Del Mar Roxana
2005. *Informe final del proyecto de investigacion historico arqueologica del C.A. (parte II) sector II' talleres vivienda*. MINCETUR, Plan COPESCO Nacional, Implementacion Plan maestro Choquequirao. Cuzco.
- Cornejo Luis
1995. "El Inka en la region del río Loa: lo local y lo foraneo". *XIII Congreso nacional de arqueología chilena*, pp. 203-214. Antofagasta.
- Costin Cathy L.
1986-1987. "Cerámica prehispánica tardía del valle de Yanamarca, Junin". *Revista del Museo Nacional*, XLVIII: 195-211.
- Costin Cathy L.
2001. "Production and Exchange of Ceramics". in T. D'Altroy and C. Hastorf (eds), *Empire and Domestic Economy*, pp. 203-242. Kluwer Academic/Plenum Publishers.
- Costin Cathy L. et Melissa B. Hagstrum
1995. "Standardization, labor investment, skill and the organization of ceramic production in the late prehispanic highland Peru". *American Antiquity*, 60(4): 619-639.
- Covey Alan R.
2003. *The Vilcanota valley (Peru): inka state formation and the evolution of imperial strategies*. Ph D, University of Michigan.
- Covey Alan R.
2006. "Intermediate Elites in the Inka heartland". in C. Elson and A. Covey (eds), *Intermediate Elites in Pre-Columbian States And Empires*, pp. 112-135. University of Arizona Press. Tucson.
- Covey Alan R.
2008. "The Inca empire". in H. Silverman and W. H. Isbell (eds), *Handbook of South American Archaeology*, pp. 809-830. Springer.
- Covey Alan R.
2008. "Multiregional Perspectives on the Archaeology of the Andes During the Late Intermediate Period". *Journal of Archaeological Research*, 16: 287-338.

- Criado Boado Felipe
1999. "Del Terreno al Espacio: Planteamientos y perspectivas para la arqueología del paisaje". *CAPA Criterios y convenciones en la arqueología del paisaje*.
- Cummins Tom
2007. "Queros, Aquillas, Uncuas, and Chulpas: the composition of Inka artistic expression and power". in R. L. Burger, C. Marris and R. Matos Mendieta (eds), *Variations in the expression of Inka Power*, pp. 267-312. *Dumbarton Oaks*. Washington D.C.
- Curatola Petrocchi Marco
2008. "La función de los oráculos en el Imperio inca". in M. Curatola Petrocchi and M. S. Ziolkowski (eds), *Adivinación y oráculos en el mundo andino antiguo*. Actes et mémoires de l'IFEA, 18, pp. 15-70. Institut Français d'Études Andines, Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Chacon Abad Néstor
1995. "Geomorfología". in INGEMMET (ed), *Geología del Perú*. Serie A : Carta Geológica nacional, Boletín n°55, pp. 7-14. INGEMMET. Lima.
- Chávez Ballón Manuel
1961. "La alfarería de Machupicchu". *Revista del museo e instituto de arqueología*, 19: 182-184.
- Chávez Mohr Karen
1980. "The archaeology of Marcavalle, an early horizon site in the valley of Cuzco, Peru ". *Baessler-Archiv, neue Folge*, 28(2): 203-209.
- Chepstow-Lusty Alex, Brian S. Bauer et Michael R. Frogley
2004. "Human impact and environmental history of the Cuzco region". in B. S. Bauer (ed), *Ancient Cuzco : Hearthland of the Incas*, pp. 23-30. University of Texas press. Austin.
- Chepstow-Lusty Alex, Michael R. Frogley, Brian S. Bauer, M. J. Leng, K. P. Boessenkool, C. Carcaillet, A. A. Ali et Alain Gioda
2009. "Putting the rise of the Inca Empire within a climatic and land management context". *Climate of the past*, 5: 1-14.
- Chepstow-Lusty Alex J., Michael R. Frogley, Brian S. Bauer, Mark B. Bush et Alfredo Tupayachi Herreras
2003. "A late Holocene record of arid events from the Cuzco region, Peru". *Journal of Quaternary Science*, 18(6): 491-502.
- Chepstow-Lusty Alex J., Michael R. Frogley, Brian S. Bauer, Melanie J. Leng, Andy B. Cundy, Karin P. Boessenkool et Alain Gioda
2007. "Evaluating socio-economic change in the Andes using oribatid mite abundances as indicators of domestic animal densities". *Journal of Archaeological Science*, 34(7): 1178-1186.
- Chepstow-Lusty Alex et Mark Winfield
2000. "Inca agroforestry: Lessons from the past". *Ambio*, 29(6): 322-328.
- Cherry John F.
2005. "Survey". in C. Renfrew and P. Bahn (eds), *Archaeology: The key concept*, pp. 248-254. *Routledge Key Guides*. Oxon.
- Church Warren B.
1996. *Prehistoric cultural development & interregional interaction in the tropical montane forest of Peru*. Ph.D., Yale University.
- D'altroy Terence N.
1981. *Empire growth and consolidation: the Xauxa region of Peru under the Incas*. Ph.D., University of California. Los Angeles.
- D'altroy Terence N.
1992. *Provincial power in the Inka empire*. Smithsonian Institution Press. Washington.
- D'altroy Terence N.
2000. "Andean Land Use at the Cusp of History". in D. L. Lentz (ed), *Imperfect Balance. Landscape transformations in the precolumbian Americas*. The Historical Ecology pp. 357-397. Columbia University Press. NYC.
- D'altroy Terence N.
2001. "The cultural settings". in T. N. D'Altroy and C. A. Hastorf (eds), *Empire and domestic economy*, pp. 27-54. Kluwer academic press. New York, Boston, Dordrecht, London, Moscow.
- D'altroy Terence N.
2003[2002]. *The Incas. The peoples of America*. Blackwell. Malden.
- D'altroy Terence N. et Ronald L. Bishop
1990. "The Provincial Organization of Inca Ceramic Production". *American Antiquity*, 55(1): 120-138.
- D'altroy Terence N., Timothy K. Earle, David L. Browman, Darell La Lone, Michael E. Moseley, John V. Murra, Thomas P. Myers, Frank Salomon, Khatarina J. Schreiber et John R. Topic
1985. "Staple Finance, Wealth Finance, and Storage in the Inka Political Economy [and Comments and Reply]: The University of Chicago Press on behalf of Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research". *Current Anthropology*, 26(2): 187-206.
- D'altroy Terence N. et Christine Ann Hastorf
2001. *Empire and domestic economy*. Interdisciplinary contributions to archaeology. Kluwer Academic. New York.
- D'altroy Terence N., Ana Maria Lorandi et Veronica Williams
1994. "Producción y uso de cerámica en la economía política Inca". in I. Shimada (ed), *Tecnología y organización de la producción de cerámica prehispánica en los Andes*, pp. 395-442. Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Dean Carolyn
2006. "Rethinking Apacheta". *Ñawpa Pacha*, 28: 93-108.
- Del Mar Ismodes Raul
2006. *Arqueología de Curamba. Kishuara-Apurimac*. Tesis de Licenciatura, Universidad San Antonio Abad del Cuzco. Cusco.

- Del Mar Ismodes Raul
2007. "Curamba: Centro de producción metalúrgica de época inka". *Arqueología y Sociedad*, 17: 293-312.
- Demarrais Elizabeth
2001. "The architecture and organization of Xauxa settlements". in T. N. D'Altroy and C. A. Hastorf (eds), *Empire and domestic economy*, pp. 115-154. Kluwer academic press. New York, Boston, Dordrecht, London, Moscow.
- Denevan William
1987. "Terrace abandonment in the Colca valley, Peru". in W. Denevan, K. Mathewson and G. Knapp (eds), *Pre-Hispanic agricultural Fields in the Andean region*. BAR International Series, 359, pp. 1-44. British Archaeological Reports. Oxford.
- Denevan William M.
2001. *Cultivated landscapes of Native Amazonia and the Andes: triumph over the soil*. Oxford geographical and environmental studies. Oxford University Press. Oxford, UK New York.
- Deodat Laure et Patrice Lecoq
2009. "Images satellitaires et prospection archéologique. Un cas d'école dans les Andes péruviennes". *Les nouvelles de l'archéologie*, 117: 54-64.
- Desjardins Ernest
1858. *Le Pérou avant la conquête espagnole, d'après les principaux historiens originaux et quelques documents inédits sur les antiquités de ce pays*. Arthus Bertrand, Librairie de la société de géographie. Paris.
- Dillehay Tom D.
2003. "El colonialismo inka, el consumo de chicha y los festines desde una perspectiva de banquetes políticos". *Boletín de arqueología PUCP*, 7: 355-364.
- Djindjian Francois
1992. *Méthodes pour l'archéologie*. Armand Colin. Paris.
- Dollfus Olivier
1978. "Les Andes intertropicales: une mosaïque changeante". *Annales Economies Sociétés Civilisations: Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 33(5-6): 895-903.
- Dollfus Olivier
1996. "Los Andes como memoria". in P. Morlon (ed), *Comprender la agricultura campesina en los Andes centrales. Peru - Bolivia*, pp. 11-29. Institut Français d'Etudes Andines, Centro Bartolomé de Las Casas. Lima.
- Dollfus Olivier
1999. "Bases ecológicas y paleoambientales de América Latina". in T. Rojas Rabiela and J. V. Murra (eds), *Historia general de América Latina*, Volume I: las sociedades originarias, pp. 99-116. UNESCO, Trota. Paris.
- Dollfus Olivier et Danièle Lavallée
1973. "Ecología y ocupación del espacio en los Andes tropicales durante los últimos veinte milenios". *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, 3: 75-92.
- Drew David
1984. "The Cusichaca project: aspects of archaeological reconnaissance, the Lucumayo and Santa Teresa valley". in A. Kendall (ed), *Current archaeological projects in the central Andes: some approaches and results: proceedings, 44 International Congress of Americanists, Manchester 1982*. International series. British Archaeological Reports. Oxford.
- Druc Isabelle
2009. "Tradiciones alfareras, identidad social y el concepto de etnias tardías en Conchucos, Ancash, Perú". *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, 38(1): 87-106.
- Duffait Erwan
2005. "Choquequirao en el siglo XVI: etnohistoria e implicaciones arqueológicas". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 34(2): 185-196.
- Duffait Erwan
2005. "La red vial prehispánica de la cordillera de Vilcabamba (Departamento del Cusco, Perú): un esbozo de estudio preliminar". in C. Giorgi (ed), *De l'Altiplano mexicain à la Patagonie*. BAR International Series, 1389, pp. 79-88. Archeopress. Oxford.
- Duffait Erwan
2007. *Réseau routier inca de la cordillère de Vilcabamba (Département de Cusco, Pérou): description, organisation, origines et fonctions*. Thèse de Doctorat, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. Paris.
- Duviols Pierre
1967. "Un inédit de Cristóbal de Albornoz: la instrucción para descubrir todas las guacas del Piru y sus camayos y haciendas". *Journal de la société des américanistes*, LVI: 7-40.
- Duviols Pierre
1973. "Huari y Llacuaz: Agricultores y pastores, un dualismo prehispánico de oposición y complementaridad". *Revista del Museo Nacional*, 39: 153-191.
- Duviols Pierre
1978. "Un symbolisme andin du double: la lithomorphose de l'ancêtre". *Actes du XLII congrès International des américanistes. Congrès du centenaire*, IV, pp. 359-364. Société des Américanistes. Paris.
- Duviols Pierre
1979. "La dinastía de los incas: monarquía o diarquía". *Journal de la société des américanistes*, LXVI: 67-84.
- Duviols Pierre
1980. "La guerra entre el Cuzco y los chanca ¿historia o mito?". *Revista de la universidad Complutense*, XXVIII: 363-371.
- Duviols Pierre
1984. "Albornoz y el espacio ritual andino prehispánico". *Revista Andina*, 3(2-1): 169-222.
- Dwyer Edwar B.
1991. "El estilo Inca como tradición". *Revista del museo e instituto de arqueología*, 24: 29-38.

- Earle Timothy K.
1997. *How chiefs come to power: the political economy in prehistory*. Stanford University Press. Stanford, Calif.
- Earle Timothy K., Terence N. D'altroy, Christine Ann Hastorf, C. Scott, Cathy L. Costin, Glen Russell et Elsa Sandefur
1987. *Archaeological field research in the upper Mantaro, Peru, 1982-1983: investigations of Inka expansion and exchange*. Monograph, 28. Institute of Archaeology, University of California. Los Angeles.
- Earle Timothy K., Terence N. D'altroy, Catherine J. Leblanc, Christine Ann Hastorf et Terry Y. Levine
1980. "Changing settlements patterns in the upper Mantaro valley, Peru. Preliminary report of the 1977, 1978 and 1979 seasons of the UMARP". *Journal of the new world archaeology*, IV(I).
- Earls John et Irene Silverblatt
1978. "La realidad física y social en la cosmología andina". *Actes du XLII congrès International des américanistes. Congrès du centenaire*, IV, pp. 299-325. Société des Américanistes. Paris.
- Eaton George F.
1990[1916]. *La colección del material osteológico de Machu Picchu*. Sociedad de arqueología andina. Lima.
- Ebert James I.
2001. *Distributional Archaeology*. The University of Utah Press. Salt Lake City.
- Eliade Mircea
2010[1957]. *Le Sacré et le profane*. Essais. Gallimard. Paris.
- Erickson Clarck L.
2000. "The lake Titicaca basin: a precolumbian built landscape". in D. L. Lentz (ed), *Imperfect Balance. Landscape transformations in the precolumbian Americas*. The Historical Ecology Series, pp. 311-356. Columbia University Press. NYC.
- Espinoza Soriano Waldemar
1973. "Colonias de Mitmas múltiples en Abancay, siglos XV y XVI". *Revista del museo nacional*, 39: 225-300.
- Espinoza Soriano Waldemar
2007. "Tierras de comunidades y de runas particulares en la era virreinal y años aurales de la Republica". in R. Hostnig, C. Palomino and J.-J. Decoster (eds), *Proceso de composición y titulación de Tierras en Apurimac-Perú. Siglos XVI-XX*, pp. 42-48. KEF Ediciones.
- Esquivel Y Navia Diego De, Felix Denegri Luna, Horacio Villanueva et César Gutierrez
1980. *Noticias cronológicas de la gran ciudad del Cuzco*. Fundación Augusto N. Wiese. Lima.
- Fabre Olivier
2006. *Contribution à l'archéologie de la région chachapoya, Pérou*. Thèse de doctorat, Université Paris IV Sorbonne. Paris.
- Farrington Ian S.
1984. "The vertical economy of the Cusichaca Valley and its prehistoric implications". in A. Kendall (ed), *Current archaeological projects in the central Andes : some approaches and results : proceedings, 44 International Congress of Americanists, Manchester 1982*. BAR International Series, 194, pp. 97-116. British Archaeological Reports. Oxford.
- Farrington Ian S.
1992. "Ritual geography, settlement patterns and the characterization of the provinces of the Inka heartland". *World Archaeology*, 23(3): 368-385.
- Farrington Ian S.
1995. "The Mummy, palace and estate of Inka Huayna Capac at Quispeguanca". *Tawantinsuyu*, 1: 55-65.
- Farrington Ian S.
1998. "The concept of Cusco". *Tawantinsuyu*, 5: 53-59.
- Favre Henri
1967. "Tayta Wamani: le culte des montagnes dans le centre sud des Andes péruviennes". *Publications des annales de la Faculté des Lettres Aix en Provence*, 61: 121-140.
- Fejos Paul
1944. *Archeological explorations in the Cordillera Vilcabamba, southeastern Peru*. Viking fund publications in anthropology, no 3. New York.
- Fiches Jean-Luc et Sander E. Van Der Leeuw
1990. "De la structuration et de l'analyse spatiales aux processus historiques". In J.-L. Fiches and S. E. Van Der Leeuw (eds), *Archéologie et Espaces: X Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, pp. 503-512. APDCA. Juan-Les-Pins.
- Flores Ochoa Jorge
1974-1976. "Enqa, Enqaychu, Illa y Khuya Rumi. Aspectos mágico-religiosos entre pastores". *Journal de la société des américanistes*, 63: 245-262.
- Flores Ochoa Jorge (ed)
1977. *Pastores de puna : Uywamichiq punarunakuna*. Estudios de la sociedad rural, 5. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Flores Ochoa Jorge
1978. "Organización social y complementaridad económica en los Andes centrales". In J. Flores Ochoa (ed), *Actes du XLII congrès international des américanistes : Congrès du centenaire Paris, Septembre 1976*, IV. Société des Américanistes. Paris.
- Flores Ochoa Jorge
1985. "Interaction and complementarity in three zones of Cuzco". in S. Masuda, I. Shimada and C. Morris (eds), *Andean ecology & civilization: an interdisciplinary perspective on andean ecological complementarity*, pp. 251-276. University of Tokyo. Tokyo.
- Flores Ochoa Jorge
1992. "Les Keros, Vases Incas". *L'art des Incas dans les collections du musée du Cuzco*, pp. 65-90. Catalogue d'exposition. Musée de Chartres. Chartres.

- Flores Ochoa Jorge, Elizabeth Kuon Arce et Roberto Samanez Argumendo
1998. *Qeros, arte inka en vasos ceremoniales*. Banco de Crédito del Perú. Lima.
- Fonseca Martel César
1983-1985. "El modelo Andino de la complementariedad ecológica". *Revista del museo nacional*, XLVII: 291-317.
- Fornée Nicolas De
1965 [1586]. "Descripción de la tierra del corregimiento de Abancay, de que es corregidor Niculoso de Fornée". in J. d. I. Espada (ed), *Relaciones Geográficas de Indias*, pp. 16-30. Biblioteca de Autores Españoles. Madrid.
- Frémont Armand
2005. "Géographie et Espace vécu". in A. Bethoz and R. Recht (eds), *Les espaces de l'homme*. Collège de France, pp. 93-108. Odile Jacob. Paris.
- Frost Peter
2003. *Preliminary report of findings NGS Qorwayrachina Project 2001-2002*. National Geographic Society.
- Gallardo Francisco et Luis E. Cornejo
1986. "El diseño de la prospección arqueológica: un caso de estudio". *Revista Chungara*, 16-17: 409-420.
- Gallardo Fransisco I., Mauricio R. Uribe et Patricia R. Ayala
1995. "Arquitectura inka y poder en el pukara de Turi, nort de Chile". *Gaceta arqueologica andina*, 24: 151-171.
- Gallegos Homar
2005. *Investigacion historico arqueologica C.A. de Choquequirao, sector IX: Informe final*. MINCETUR, Plan COPESCO Nacional, Insituto Nacional de Cultura. Cuzco.
- García San Juan Leonardo
2005. *Introducción al reconocimiento y análisis arqueológico del territorio*. Editorial Ariel. Barcelona.
- Garcilaso De La Vega Inca
1976[1609]. *Comentarios reales de los incas*. 5 et 6. Biblioteca Ayacucho. Caracas.
- Gasparini Graziano et Luise Margolies
1980. *Inca architecture*. Indiana University Press. Bloomington.
- Gelles Paul H.
1957. *Water and Power in Highland Peru. The cultural politics of irrigation and development*. Rutgers University Press. London.
- Girault Louis
1958. "Le culte des Apacheta chez les Aymaras de Bolivie". *Journal de la société des américanistes*, XLVII: 33-45.
- Glave Luis Miguel et Maria Isabel Remy
1983 *Estructura agraria y vida rural en una región andina: Ollantaytambo entre los siglos XVI y XIX*. Centro de Estudios Rurales Andinos Bartolomé de Las Casas. Cusco.
- Godelier Maurice
2007. *Aux fondements des sociétés humaines*. Albin Michel. Paris.
- Golte Jurgen
1980. *La racionalidad de la organización andina*. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Gonzáles Carré Enrique
1992. *Los Señoríos Chankas*. Universidad Nacional San Cristobal de Huamanga, INDEA. Lima.
- Gonzáles Carré Enrique
2007. *Historia prehispánica de Ayacucho*. Lluvia editors. Lima.
- Gonzáles Carré Enrique, Jorge A. Cosmopolis et Jorge P. Levano
1996. *La ciudad inca de Vilcashuaman*. Universidad nacional de San Cristobal de Huamanga. Ayacucho.
- Gonzáles Carré Enrique, Denise Pozzi-Escot, Murielle Pozzi-Escot et Cirilo Vivanco Pomacanchari
1987. *Los Chankas: cultura material*. Universidad Nacional San Cristobal de Huamanga. Ayacucho.
- Gonzáles Carré Enrique, Denise Pozzi-Escot et Cirilo Vivanco Pomacanchari
1988. *El área histórica chanka*. Universidad Nacional San Cristobal de Huamanga: Laboratorio de arqueología, Escuela de Arqueología e Historia, Facultad de ciencias sociales. Ayacucho.
- Gose Peter
2006. "Mountains historicized: ancestors and landscape in the colonial Andes". in P. Dransart (ed), *Kay Pacha: Cultivating Earth and water in the Andes*. Bar International Series, 1478, pp. 29-38. Archeopress. Oxford.
- Gow David
1978. "Verticality and Andean Cosmology: Quadripartition, Opposition and Mediation". *Actes du XLII congrès International des américanistes. Congrès du centenaire*, IV, pp. 199-211. Société des Américanistes. Paris.
- Grossman Joel W.
1983. "Demographic change and economic transformation in the south-central highland of pre-huari peru". *Ñawpa Pacha*, 21: 45-126.
- Guaman Poma De Hayala Felipe
1615. *El primer nueva crónica y buen gobierno*. Biblioteca Real de Dinamarca. Copenhagen.
- Guille-Escuret Georges
2004. "Jonhson, A. et T. Earle., The Evolution of human societies: from foraging group to agrarian state". *L'Homme*, 169: 248-249.
- Guillen Guillen Edmundo
1976-1977. *Documentos inéditos para la historia de los incas de Vilcabamba: la capitulación del gobierno español con Titu Cusi Yupanqui*. Historia y Cultura.

- Guillen Guillen Edmundo
1979. *Visión peruana de la conquista la resistencia incaica a la conquista española*. Editorial Milla Batres. Lima.
- Guillen Guillen Edmundo
1980. "Documentos para la historia inca de Vilcabamba: cartas de Tito Cusi Yupanqui, Martín de Pando, Diego Rodríguez de Figueroa y Antonio de Vera". In R. Matos Mendieta (ed), *III Congreso peruano el hombre y la cultura andina: actas y trabajos*, IV, pp. 628-653. Congreso peruano el hombre y la cultura andina. Lima.
- Guillen Guillen Edmundo
1981. "Titu Cusi Yupanqui y su tiempo, el estado imperial inka y su trágico final: 1572". *Historia y Cultura*, 13-14 62-99.
- Guillen Guillen Edmundo
1984. "Tres documentos inéditos para la historia de la guerra de reconquista inca. Las declaraciones de Lorenzo Manko y Diego Yuqra Tikona, servidores de Manko Inka Yupanki y de Francisco Waman Bimachi, testigos presenciales de los sucesos de 1533 a 1558". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 13(1-2): 17-46.
- Hampe Teodoro M.
1979. "Relación de los encomenderos y repartimientos del Perú en 1561". *historia y cultura*, 12: 75-118.
- Harris Olivia
1978. "De l'asymétrie au triangle: Transformations symboliques au nord de Potosí". *Annales Economies Sociétés Civilisations: Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 33(5-6): 1108-1126.
- Harris Olivia
1997. "Los limites como problema: mapas etnohistóricos de los Andes Bolivianos". in T. Bouysse-Cassagne (ed), *Saberes y Memorias en los Andes. In memoriam T. Saignes*, pp. 351-374. Institut Français d'Études Andines, IHEAL.
- Hastorf Christine Ann
1993. *Agriculture and the onset of political inequality before the Inka*. New studies in archaeology. Cambridge University Press. Cambridge England ; New York.
- Hastorf Christine Ann
2001. "The Xauxa andean life". in T. N. D'Altroy and C. A. Hastorf (eds), *Empire and domestic economy*, pp. 315-324. Kluwer academic press. New York, Boston, Dordrecht, London, Moscow.
- Hastorf Christine Ann, Timothy K. Earle, H. E. Wright, Lisa Lecount, Glen Russell et Elsie Sandefur
1989. "Settlement archaeology in the Jauja region of Peru: Evidence from the early intermediate period through the late intermediate period: A report on the 1986 field season". *Andean Past*, 2: 81-129.
- Hastorf Christine Ann et Sissel Johansen
1996. "Understanding changing people/plant relationship in the prehispanic Andes". in R. W. Preucel and I. Hodder (eds), *Contemporary archaeology in theory. A reader*. Blackwell Publishing. Oxford.
- Hastorf Christine Ann, William T. Whitehead et Sissel Johansen
2005. "Late prehistoric wood use in an andean intermontane valley". *Economic botany*, 59(4): 337-355.
- Heffernan Ken
1996. *Limatambo: archeology, history and the regional societies of inca Cusco*. BAR International Series, 644. British Archaeological Reports. Oxford.
- Heffernan Ken
1996. "The mitimaes of Tilka and the Inka incorporation of Chinchaysuyu". *Tawantinsuyu*, 2: 23-36.
- Hemming John
1993[1970]. *The conquest of the Incas*. Harcourt, Brace. New York.
- Hermoza Wilber
2004. *Dynamique tectono-sédimentaire et restauration séquentielle du retro-bassin d'avant-pays des Andes centrales*. Thèse de Doctorat, Université Paul Sabatier Toulouse III.
- Hillier Bill et Julienne Hanson
1984. *The social logic of space*. Cambridge University Press. Cambridge.
- Holdridge Leslie R.
1947. "Determination of world plant formations from simple climatic data". *Science*, 105(2727): 367-368.
- Holguin Diego Gonzáles
1989[1608]. *Vocabulario de la lengua general en todo el Peru llamada lengua Quechua o del Inca*. UNMSM. Lima.
- Hoshower Lisa M., Jane E. Buikstra, Paul S. Goldstein et Ann D. Webster
1995. "Artificial cranial deformation at the Omo M10 site, a Tiwanaku complex from the Moquegua Valley, Peru". *Latin American Antiquity*, 6(2): 145-164.
- Hostnig Rainer et Ciro Palomino
1997. *El santuario nacional Ampay*.
- Hostnig Rainer, Ciro Palomino et Jean-Jacques Decoster
2007. *Proceso de composición y titulación de tierras en Apurímac-Perú. Siglos XVI-XX*. EDITATÚ. Cusco.
- Huertas Vallejos Lorenzo
1972. "Memorial acerca de las cuatro ciudades inkas situadas entre los ríos Urubamba y Apurímac". *Historia y cultura: revista del Museo Nacional de Historia*, 6: 203-205.
- Huertas Vallejos Lorenzo
1990. "Los Chancas : proceso disturbático en los Andes". *Historia y Cultura*, 20: 11-48.
- Hyslop John
1990. *Inka settlement planning*. University of Texas Press. Austin.
- Hyslop John et Elias Mujica B
1992. *Qhapaqñan: el sistema vial incaico*. Instituto Andino de Estudios Arqueológicos : Petróleos del Perú. Lima.

- Inomata Takeshi et Lawrence S. Coben
2006. "Ouverture: an invitation to the archaeological theater". in T. Inomata and L. S. Coben (eds), *Archaeology of performance: theaters of power, community, and politics*, pp. 11-46. AltaMira press. Walnut Creek.
- Isbell Billie Jean
1978. *To defend ourselves: ecology and ritual in an Andean village*. Latin American monographs no 47. Institute of Latin American Studies, University of Texas at Austin : distributed by University of Texas Press. Austin.
- Isbell Billie Jean
2005[1978]. *Para defendernos. Ecología y ritual en un pueblo andino*. Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas". Cuzco.
- Isbell William Harris
1997. *Mummies and mortuary monuments. A postprocesual prehistory of central Andean organization*. University of Texas Press. Austin.
- Isbell William Harris
2004. "Mortuary preferences: a wari culture case study form middle horizon Peru". *Latin American Antiquity*, 15(1): 3-32.
- Isbell William Harris
2008. "Wari and Tiwanaku: International Identities in the Central Andean Middle Horizon". in H. Silverman and W. H. Isbell (eds), *Handbook of South American Archaeology*, pp. 731-759. Springer.
- Itier César
1997. *Parlons quechua: la langue du Cuzco*. Collection Parlons. L'Harmattan. Paris.
- Itier César
2008. *Les Incas*. Guide belles lettres des civilisations. Les belles lettres. Paris.
- Jimenez Edilberto
2009[2005]. *Chungui. Violencia y trazos de memoria*. Instituto de Estudios Peruanos, COMISEDH, DED. Lima.
- Johnson Allen W. et Timothy K. Earle
1987. *The evolution of human societies: from foraging group to agrarian state*. Stanford University Press. Stanford, Calif.
- Jouty Sylvain et Hubert Odier
1999. *Le dictionnaire de la montagne*. Arthaud. Paris.
- Julien Catherine
1987-1989. "Las tumbas de Sacsahuaman y el estilo Cuzco-Inca". *Ñawpa Pacha*, 25-27: 1-125.
- Julien Catherine
1993. "Finding a fit: archaeology and ethnohistory of the Incas". in M. A. Malpass (ed), *Provincial Inca: Archaeological and ethnohistorical assessment of the impact of the Inca state*, pp. 177-233. University of Iowa Press. Iowa City.
- Julien Catherine
1998. "La encomienda del Inca". *Actas del IV congreso internacional de etnohistoria*, pp. 489-516. Fondo editorial Pontificia Universidad Catolica del Perú. Lima.
- Julien Catherine
2000. *Reading Inca history*. University of Iowa Press. Iowa City.
- Julien Catherine
2001. "Inca Estates and the Encomienda: Hernando Pizarro's Holdings in Cuzco". *Andean Past*, 6: 229-276.
- Julien Catherine
2002. "Diego Maldonado y los Chancas". *Revista Andina*, 34: 183-197.
- Julien Catherine
2006. "An Inca information network". *Ñawpa Pacha*, 28: 42-61.
- Kauffmann Doig Federico
2003. *Los Chachapoya(s). Moradores ancestrales de los Andes Amazonicos Peruanos*. Universidad Alas peruanas. Lima.
- Kaulicke Peter
2000. "Muerte y memoria en el Perú antiguo". in F. Fuenzalida, G. Portocarrero, H. Miller, J. C. Alva, W. Kaulicke, P. Cipriani, J. L. Thorne, G. Gutiérrez, A. Godoy, R. León, A. S. Málaga and A. León (eds), *El Perú en los albores del siglo XXI*. Fondo editorial del congreso del Perú.
- Kaulicke Peter
2001. *Memoria y muerte en el Perú antiguo*. Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial. Lima.
- Kaulicke Peter
2004. "Identidad, Etnicidad e Imperios: algunas reflexiones finales". *Boletín de arqueología PUCP*, 8: 325-357.
- Kaulicke Peter, Ryujiro Kondo, Tetsuya Kusuda et Julinho Zapata Rodriguez
2003. "Agua, ancestros y arqueología del paisaje". *Boletín de arqueología PUCP*, 7: 27-56.
- Kendall Ann
1976. "Descripción & inventario de las formas arquitectónicas inca". *Revista del museo nacional*, XLII: 13-95.
- Kendall Ann
1984. "Archaeological investigation of Late Intermediate period and Late Horizon period at Cusichaca, Peru". in A. Kendall (ed), *Current archaeological projects in the central Andes : some approaches and results : proceedings, 44 International Congress of Americanists, Manchester 1982*. BAR International Series, 210. British Archaeological Reports. Oxford.
- Kendall Ann
1985. *Aspects of Inca architecture: description, function, and chronology*. BAR International Series, 242. British Archaeological Reports. Oxford.

- Kendall Ann
1994. *Proyecto Arqueológico Cusichaca. Investigaciones arqueológicas y rehabilitación agrícola*. Southern Peru Copper Corporation. Lima.
- Kendall Ann et Alex Chepstow-Lusty
2006. "Cultural and environmental change in the Cuzco region of Peru: rural development implications of combined archaeological and palaeoecological evidence Kay Pacha". in P. Dransart (ed), *Cultivating Earth and Water in the Andes*. International Series, S1478. Oxford.
- Kendall Ann et Abelardo Rodriguez
2009. *Desarrollo y perspectivas de los sistemas de andenerías en los Andes centrales del Perú: Travaux de l'IFEA*. Institut Français d'Études Andines / Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas".
- Klein Andrew G., Bryan L. Isacks et Bloom Arthur L.
1995. "Modern and last glacial maximum snowline in Peru and Bolivia: implications off regional climatic change". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 24(3): 607-617.
- Knapp Arthur Bernard et Wendy Ashmore
1999. "Archaeological Landscapes: Constructed, Conceptualized, Ideational". in A. B. Knapp and W. Ashmore (eds), *Archaeologies of landscape*, pp. 1-32. Blackwell Publishers. Oxford.
- Kowalewski Stephen A.
2008. "Regional Settlement Pattern Studies". *Journal of Archaeological Research*, 16: 225–285.
- Kuentz Adèle, Marie-Emilie Forget, Jean-Claude Thouret et Marie-Pierre Ledru
2005. "Evidence for, and consequences of recent climate changes on the environment of the nevado Coropuna, Western Cordillera, Southern Peru". *ANDES: Boletín de la mision arqueologica andina Universidad de Varsovia*, III(6).
- Lagos Aedo Gladys
1999. *Historia y arqueología de Abancay*. Editorial Alpha. Cusco.
- Lavallée Danièle
1995. *Promesse d'amérique*. Hachette Littérature. Paris.
- Lavallée Danièle et Michèle Julien
1973. *Les établissements Asto à l'époque préhispanique*. Travaux de l'Institut Français d'Études Andines, XV. Lima.
- Lavallée Danièle, Michèle Julien, Francois Robatel et A. Roblin
1976. "Recherches sur l'habitat préhistorique dans les Andes de Junin. Mission archéologique française à Junin – 1975". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 5(2): 39-84.
- Lavallée Danièle et Luis Guillermo Lumbreras
1985. *Les Andes de la préhistoire aux Incas*. Le Monde précolombien, 3. Gallimard. Paris.
- Lavandais Eugène De [Sartiges, Eugène De]
1851. "Voyage dans les républiques de l'Amérique du sud". *Revue des deux mondes*, 21(10): 1019-1059.
- Lecoq Patrice
1987. "Caravanes de lamas, sels et échanges dans une communauté de Potosi en Bolivie". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 16(3-4): 1-38.
- Lecoq Patrice
1997. "Patrón de asentamiento, estilos cerámicos y grupos étnicos : El ejemplo de la región Intersalar en Bolivia". in T. Bouysson-Cassagne (ed), *Saberes y Memoria en los Andes, in memoriam Thierry Saignes*, pp. 59-89. IFEA, IHEAL. Paris.
- Lecoq Patrice
1999. "*Uyuni préhispanique*": *archéologie de la cordillère Intersalar (Sud-Ouest bolivien)*. BAR International Series, 798. Archaeopress. Oxford.
- Lecoq Patrice
2004. "Choqek'iraw: un site formatif ". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 33(2): 379-383.
- Lecoq Patrice
2006. "Choqek'iraw, la cité inca du lama sacré ". *Pour la science*, 343: 66-73.
- Lecoq Patrice
2007. "Choqek'iraw, la merveille Inka des Andes ". *Archéologia*, 444: 20-35.
- Lecoq Patrice
2008. "Le site inca de Choqek'iraw (Pérou): Nouvelles données sur l'histoire précolombienne". *Les nouvelles de l'archéologie*, 111-112: 122-128.
- Lecoq Patrice
2010. *Les terrasses aux mosaïques du site inca de Choqek'iraw, au Pérou : Description générale et quelques éléments préliminaires d'interprétations*. *Journal de la société des américanistes*, 96(2): 7-73.
- Lecoq Patrice, Ives Bejar Mendoza et Thibault Saintenoy
2005. *Mission archéologique Choqek'iraw au Pérou: Synthèse des opérations effectuées lors de la campagne de fouilles de juillet à août 2005*. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, CNRS UMR8096, Commission des Fouilles du Ministère des Affaires Etrangères. Paris.
- Lecoq Patrice et Laure Deodat
2007. *Mission archéologique Choqek'iraw-Chanka au Pérou: Résultats de la mission effectuée dans la région d'Ayacucho – La Mar, de juillet à aout 2007*. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, CNRS UMR8096, Commission des Fouilles du Ministère des Affaires Etrangères. Paris.
- Lecoq Patrice et Laure Deodat
2008. *Mission archéologique Choqek'iraw-Chanka au Pérou: Résultats de la mission effectuée dans la région d'Ayacucho – La Mar, de juillet à aout 2008*. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, CNRS UMR8096, Commission des Fouilles du Ministère des Affaires Etrangères. Paris.
- Lecoq Patrice et Laure Deodat
2009. *Mission archéologique Choqek'iraw-Chanka au Pérou: Résultats de la mission effectuée dans la région d'Ayacucho – La Mar, de juillet à aout 2009*. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, CNRS UMR8096, Commission des Fouilles du Ministère des Affaires Etrangères. Paris.

- Lecoq Patrice et Erwan Duffait
2004. "Choque K'iraw, un nouveau Machu Picchu". *Archéologia*, 411: 50-63.
- Lecoq Patrice et Sergio Fidel
2001. "Prendas simbólicas de camélidos y ritos agro-pastorales en el sur de Bolivia". *Textos Antropológicos* 14(1): 7-54.
- Lecoq Patrice, Homar Gallegos et Thibault Saintenoy
2004. *Excavación en el sector Pikiwasi (sector IX)*. Instituto Nacional de Cultura Cusco. Cusco.
- Lecoq Patrice et Thibault Saintenoy
2010 Ms. "The ceremonial platform called ushnu at Choqek'iraw". *Inca ushnu : Landscape, site and symbols in the Andes*, The British Museum.
- Lecoq Patrice, Cirilo Vivanco Pomacanchari et Thibault Saintenoy
2006. *Mission archéologique Choqek'iraw au Pérou: Synthèse des opérations effectuées lors de la campagne de fouilles de juillet à août 2006*. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, CNRS UMR8096, Commission des Fouilles du Ministère des Affaires Etrangères. Paris.
- Lee Vincent R.
1989. *Chanasuyu: the ruins of Inca Vilcabamba*. Sixpac Manco Publications. Wilson.
- Lee Vincent R.
1997. *Inca Choqek'iraw*. Sixpac Manco Publication.
- Lee Vincent R.
2000. *Forgotten Vilcabamba : final strongholds of the Incas*. Sixpac Manco publication, Empire publishing. USA.
- Leroi-Gourhan André
1964. *Le geste et la parole, I : Technique et langage*. Albin Michel. Paris.
- Leroi-Gourhan André (ed)
2005[1988]. *Le dictionnaire de la préhistoire*. Quadrige PUF. Paris.
- Levy Jacques et Michel Lussault (eds)
2003. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin. Paris.
- Lorandi Ana Maria
1978. "Les « horizons » andins : critique d'un modèle". *Annales Economies Sociétés Civilisations : Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 5-6: 921-925.
- Lumbreras Luis Guillermo
1959. "Sobre los Chancas". *I congreso nacional de historia del Perú*, 1, pp. 221-241. Centro de estudios histórico-militares del Perú.
- Lumbreras Luis Guillermo
1974. *Las Fundaciones de Huamanga. Hacia una prehistoria de Ayacucho*. Club Huamanga. Lima.
- Lumbreras Luis Guillermo
1999. "Demarcación del área sudamericana". in T. Rojas Rabiela and J. V. Murra (eds), *Historia general de América Latina*, pp. 99-116. UNESCO, Trotta Paris.
- Lumbreras Luis Guillermo, Walter H. Wust et Renzo Uccelli
2001. *Choquequirau: santuario histórico y ecológico*. Fundación Telefónica. Peru.
- Lunt Sarah
1984. "An introduction to the pottery from the excavations at Cusichaca, department of Cusco, Peru". in A. Kendall (ed), *Current archaeological projects in the central Andes : some approaches and results : proceedings, 44 International Congress of Americanists, Manchester 1982*. BAR International Series, 210. British Archaeological Reports. Oxford.
- Luteyn James L. et Steven P. Churchill
2000. "Vegetation of the tropical Andes. An Overview". in D. L. Lentz (ed), *Imperfect Balance. Landscape transformations in the precolumbian Americas*. The Historical Ecology Series, pp. 281-310. Columbia University Press. NYC.
- Lyon Patricia
1995. "El ocaso de los coteles de Paucartambo". *Revista del museo e instituto de arqueología*, 25: 171-180.
- Llobera Marcos
2006. "Arqueología del paisaje en el siglo XXI. Reflexiones sobre el uso de los SIG y modelos matematicos". in I. Grau Mira (ed), *La aplicacion de los SIG en la arqueología del paisaje*. Serie Arqueología, pp. 109-121. Universidad de Alicante. Alicante.
- Llorens José Antonio
2004. "Uso tradicional de la coca en el Perú: síntesis histórica". in F. Rospigliosi (ed), *El consumo tradicional de la hoja de coca en el Perú*, pp. 99-146. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Malpass Michael Andrew
1993. *Provincial Inca: archaeological and ethnohistorical assessment of the impact of the Inca state*. University of Iowa Press. Iowa City.
- Malpass Michael Andrew et Sonia Alconini Mujica
2010. *Distant provinces in the Inka empire: toward a deeper understanding of Inka imperialism*. University of Iowa Press. Iowa City.
- Mantha Alexis
2009. "Territoriality, social boundaries and ancestor veneration in the central Andes of Peru". *Journal of anthropological archaeology*, 28: 158-176.
- Marocco René
1978. *Estudio geológico de la cordillera de Vilcabamba*. Serie D. Estudios Especiales. Instituto de geología y minería. Lima.
- Martinez Gabriel
1983. "Los dioses de los cerros en los Andes". *Journal de la société des américanistes*, LXIX: 85-116.
- Martinez Gabriel
1989[1976]. "El sistema de Uywiris de Isluga". *Espacio y pensamiento I : Andes meridionales*. Espacio y Pensamiento, pp. 13-108. Hisbol. La Paz.

- Masuda Shozo, Izumi Shimada et Craig Morris
1985. *Andean ecology and civilization: an interdisciplinary perspective on Andean ecological complementarity: papers from Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research Symposium no. 91*. University of Tokyo Press. Tokyo, Japan.
- Matos Mendieta Ramiro
1994. *Pumpu. Centro administrativo Inka de la puna de Junín*. Editorial Horizonte. Lima.
- Matos Mendieta Ramiro
1999. "La cerámica inca". in F. Pease, C. Morris, J. I. Santillana, R. Matos Mendieta, P. Carcedo de Mufarech, L. Vetter Parodi, C. Arellano, L. C. Salazar and V. Roussakis (eds), *Los Incas: Arte y símbolos*, pp. 109-168. Banco del Crédito del Perú. Lima.
- Matos Mendieta Ramiro
2003. "La transfiguración eucarística de un glaciar: una construcción andina del corpus christi". in A. Molinié (ed), *Etnografías de Cuzco*, pp. 69-87. Labethno, Institut Français d'Études Andines, Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas". Lima.
- Mayer Enrique
1985. "Production Zones". in S. Masuda, I. Shimada and C. Morris (eds), *Andean ecology and civilization : an interdisciplinary perspective on Andean ecological complementarity*, pp. 45-84. University of Tokyo. Tokyo.
- Mayer Enrique
2002. *The articulated peasant: household economies in the Andes*. Westview Press. Boulder, Colo.
- Mcandrews Timothy L., Juan Albarracín-Jordan et Marc Bermann
1997. "Regional Settlement Patterns in the Tiwanaku Valley of Bolivia". *Journal of Field Archaeology*, 24(1): 67-83.
- Mcewan Gordon Francis, Melissa Chatfield et Arminda Gibaja
2002. "The archaeology of Inca origins: excavations at Choqepukio, Cuzco, Perú". in W. H. Isbell and H. Silverman (eds), *Andean Archaeology I : Variations in sociopolitical Organization*, pp. 287-301. Kluwer Academia. NYC.
- Mcneish Richard, Robert Vierra, Antoinette Nelken-Terner, Rochelle Lurie et Angel García Cook
1983. *Prehistory of the Ayacucho basin, Peru. Volume IV: the preceramic way of life*. Ann Arbor.
- Meddens Frank
1984. "Report on the archaeology of the Chicha/Soras Valley". in A. Kendall (ed), *Current archaeological projects in the central Andes*, pp. 133-152. British Archaeological Reports. Oxford.
- Meddens Frank
2001. "La secuencia cultural de la cuenca de Chichasoras". In I. Pérez, W. Aguilar and M. Purizaga (eds), *XII Congreso peruano del hombre y la cultura andina*, 2, pp. 200-210. Universidad Nacional San Cristobal de Huamanga. Ayacucho.
- Meddens Frank, Nick Branch, Cirilo Vivanco Pomacanchari, Naomi Riddiford et Rob Kemp
2008. "High Altitude Ushnu Platforms in the Department of Ayacucho Peru, Structure, Ancestors and Animating Essence". in J. E. Staller (ed), *Pre-Columbian Landscapes of Creation and Origin*. Springer.
- Meddens Frank M.
1997. "Function and meaning of the usnu in the late horizon Peru". *Tawantinsuyu*, 3: 5-14.
- Meddens Frank, Colin Mcewan et Cirilo Vivanco Pomacanchari
2010. "Inca "Stone Ancestors" in Context at a High-Altitude Ushnu Platform". *Latin American Antiquity*, 21(2): 173-194.
- Meddens Frank et Cirilo Vivanco Pomacanchari
2002-2005. *The Chanca confederation: political myth and archaeological reality*. Xarma. Mondoza.
- Meinken Anja Kathrin
2005. "Sobre el problema de definición de los edificios incaicos llamados Kallanka". *Sequialao*, 15: 57-70.
- Mesure Sylvie et Patrick Savidan (eds)
2006. *Le dictionnaire des sciences humaines*. Quadrige PUF. Paris.
- Meyers Albert
1975. "Algunos problemas en la clasificación del estilo incaico". *Pumapunku*, 8: 7-25.
- Miranda Agerbe Antonia
2005. *Evaluación e investigación arqueológica del predio s/n Tambobamba: Informe Final*. Instituto Nacional de Cultura Abancay. Abancay.
- Miranda Valenzuela José
2002. *Abancay: provincia andina, una mirada del pasado al presente*. Abancay.
- Mitchell William P.
1976. "Irrigation and Community in the central peruvian highlands". *American Anthropologist*, 78(1): 25-44.
- Molina Critobal De
1947[1573]. *Ritos y fabulas de los incas*. Coleccion Eurindia 14. Editorial Futuro. Buenos Aires.
- Molinié Fioravanti Antoinette
1985. "Tiempo del espacio y espacio del tiempo en los Andes". *Journal de la société des américanistes*, LXXI: 97-114.
- Molinié Fioravanti Antoinette
1986-1987. "El simbolismo de frontera en los Andes". *Revista del museo nacional*, XLVIII: 251-287.
- Molinié Fioravanti Antoinette
1988. "Sanglantes et fertiles frontières. A propos des batailles rituelles andines". *Journal de la société des américanistes*, LXXIIIV: 49-70.

- Molinié Fioravanti Antoniette
1978. "La communauté aujourd'hui". *Annales Economies Sociétés Civilisations : Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 5-6: 1182-1196.
- Moore Jerry D.
1996. *Architecture and Power in the Ancient Andes: The Archaeology of Public Buildings (New Studies in Archaeology)*. Cambridge University Press. Cambridge.
- Morlon Pierre et Anne-Marie Brougère
1996. *Comprendre la agricultura campesina en los Andes Centrales, Perú-Bolivia*. Institut français d'études andines, Centro de Estudios Regionales Andinos Bartolomé de Las Casas. Lima, Cuzco.
- Morris Craig
1971. "The identification of function in inca architecture and ceramics". *Revista del Museo nacional*, XXXVII: 135-144.
- Morris Craig
1978. "L'étude archéologique de l'échange dans les Andes". *Annales Economies Sociétés Civilisations : Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 5-6: 936-947.
- Morris Craig
1998. "Enclosures of power: the multiple spaces of inca administrative palaces". in C. Evans and J. Pillsbury (eds), *Palaces of the Ancient New World*, pp. 299-323. Dumbarton Oaks.
- Morris Craig
1999. "La arquitectura del Tawantinsuyu". in F. Pease, C. Morris, J. I. Santillana, R. Matos Mendieta, P. Carcedo de Mufarech, L. Vetter Parodi, C. Arellano, L. C. Salazar and V. Roussakis (eds), *Los Incas: Arte y símbolos*, pp. 1-60. Banco del Crédito del Perú. Lima.
- Morris Craig et Donald E. Thompson
1985. *Huánuco Pampa: an Inca city and its hinterland*. New aspects of antiquity. Thames and Hudson. London.
- Moscovich Viviana
2008. "Del número al cálculo en el imperio inca: el lenguaje y sus representaciones". in P. González Carvajal and T. L. Bray (eds), *Lenguajes visuales de los incas*. Bar International Series, 1848, pp. 91-102. Archeopress. Oxford.
- Muñoz Ivan et Juan Chacama
2006. *Complejidad social en las alturas de Arica. Territorio, etnicidad y vinculación con el estado Inca*. Ediciones Universidad de Tarapacá. Arica.
- Murra John V.
1978. "L'état inca et les ethnies: Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines". *Annales Economies Sociétés Civilisations: Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 33(5-6): 926-935.
- Murra John V.
1983[1978]. *La Organización económica del estado Inca*. America Nuestra. Siglo Veintiuno. Mexico.
- Murra John V.
1995. "Derechos a la tierra en el Tawantinsuyu". *Revista del museo e instituto de arqueología*, 25: 103-119.
- Murra John V.
2002[1962]. "La función del tejido en varios contextos sociales y políticos". in J. V. Murra (ed), *El mundo andino. Población, medio ambiente y economía*, pp. 153-169. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Murra John V.
2002[1975]. "El control vertical de un máximo de pisos ecológicos en la economía de las sociedades andinas". in J. V. Murra (ed), *El mundo andino : población, medio ambiente y economía*. Historia andina, 24, pp. 85-125. Instituto de Estudios Peruanos, Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Murra John V.
2002[1978]. "Los olleros del Inka : hacia una historia y arqueología del Qollasuyo". *El mundo andino : Población, medio ambiente y economía*. Historia andina, 24, pp. 287-293. Instituto de Estudios Peruanos, Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Murra John V. et Craig Morris
1976. "Dynastic Oral Tradition, Administrative Records and Archaeology in the Andes: Archaeology and History". *World Archaeology*, 7(3).
- Murua Martin De
1962-1964[1590]. *Historia general del Peru, origen y descendencia de los Incas*. Colección Joyas Bibliográficas, Bibliotheca Americana Vetus. Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo. Madrid.
- National Research Council (Us) Advisory Committee on Technology Innovation
1989. *Lost crops of the Incas: little-known plants of the Andes with promise for worldwide cultivation*. National Academy Press. Washington D.C.
- Navarro Del Aguila V.
1983[1939]. *Las Tribus de Anckuwallock*. Lima.
- Nielsen Axel
2006. "Pobres jefes : aspectos corporativos en las formaciones sociales pre-incaicas de los Andes circumpuneños". in C. Gnecco and C. H. Langebaek (eds), *Contra la tiranía de las tipologías en arqueología*, pp. 121-150. Uniandes, Cesó.
- Niles Susan A.
1987-1989. "Moya place or yours ? Inca private ownership of pleasant places". *Nawpa pacha*, 25-27: 189-206.
- Niles Susan A.
1999. *The shape of Inca history: narrative and architecture in an Andean empire*. University of Iowa Press. Iowa City.
- Niles Susan A.
2004. "The nature of Inka royal estate". in R. L. Burger and L. C. Salazar (eds), *Machu Picchu : Unveiling the mystery of the Incas*, pp. 49-70. Yale University Press. New Haven & London.

- Núñez Del Padro Juan Victor
1970. "El mundo sobrenatural de los quechuas del Sur del Perú, a través de la comunidad de Qotobamba". *Allpanchis Phuturinga*, II: 57-120.
- Núñez Del Prado Juan
1983. "La iglesia andina actual". *Historia y Cultura*, 16: 147-160.
- Núñez Lautaro et Tom D. Dillehay
1978. *Movilidad Giratoria, Armonía Social y Desarrollo en los Andes Meridionales: Patrones de Tráfico e Interacción Económica*. Universidad de Norte. Antofagasta.
- Oberti Italo
1997. "Investigaciones preliminares en Usno-Moq'o, Abancay". *Tawantinsuyu*, 3: 15-21.
- Ocampo Conejeros Baltasar De
1906[Non-daté]. "Descripción y sucesos históricos de la provincia de Vilcabamba". in Maurtua (ed), *Juicios de límites entre el Perú y Bolivia. Prueba peruana presentada al Gobierno de la República Argentina por Victor M. Maurtua, abogado y plenipotenciario especial del Perú : Vilcabamba*, Tomo 7 : Vilcabamba, pp. 306-344. Imprenta de Henrich y Comp. Barcelona.
- Ocampo Conejeros Baltasar De
1999[1610]. *An account of the province of Vilcapampa and a Narrative of the Execution of the Inca Tupac Amaru (1610), translated by Sir Clements Markham (1907)*. Peruvian Series. In parentheses publications. Cambridge.
- Ochotoma Paravicino José et Martha Cabrera Romero
2001. *Poblados rurales huari: una visión desde Aqo Wayqo*. CANO asociados. Lima.
- Oficina Nacional De Evaluación De Recursos Naturales
1976. *Mapa ecológico del Perú: Guía explicativa*. ONERN. Lima.
- Orton Clive, Paul Tyers et Alan Vince
1997. *Pottery in Archaeology*. Cambridge University Press. Cambridge.
- Ossio Juan
1977. "Los mitos de origen en la comunidad de Andamarca, Ayacucho, Perú". *Allpanchis Phuturinga*, 10 : Mito y utopía en los Andes: 105-113.
- Ossio Juan M.
1978. "El simbolismo del agua y la representación del tiempo y el espacio en la fiesta de la acequia de la comunidad de Andamarca". *Actes du XLII congrès International des américanistes. Congrès du centenaire*, IV, pp. 377-396. Société des Américanistes. Paris.
- Otarola Alvarado Carlos Alberto
1995. *Qeros decorados del Qosqo, Peru*. Municipalidad del Qosqo. Cuzco.
- Paddock Franklin
1970. "A new city found in the cordillera Vilcabamba". *Peruvian Times*.
- Palacios Moncayo Oscar
1995. "Geología histórica y evolución tectónica". in INGEMMET (ed), *Geología del Perú*. Serie A : Carta geológica nacional, Boletín nº55, pp. 15-44. Lima.
- Palomino Flores Salvador
1971. "La dualidad en la organización socio-cultural de algunos pueblos del área andina". *Revista del museo nacional de antropología y arqueología*, XXXVII: 231-260.
- Parcero-Oubiña César
2002. "Using GIS for the historical analysis of archaeological landscapes". *Archaeological Computing Newsletter*, 59: 4-10.
- Parcero-Oubiña César et Pastor Fabregas Alvarez
2006. "Diseño metodológico para el análisis locacional de asentamientos a través de un SIG de base Raster". in I. Grau Mira (ed), *La aplicación de los SIG en la arqueología del paisaje*. Serie Arqueología, pp. 69-90. Universidad de Alicante. Alicante.
- Parsons Jeffrey R., Charles M. Hastings et Ramiro Matos Mendieta
1997. "Rebuilding the state in highland Peru: Herder-cultivator interaction during the Late Intermediate Period in the Tarama-Chinchaycocha region". *Latin American Antiquity*, 8(4): 317-341.
- Parsons Jeffrey R., Charles M. Hastings et Ramiro Matos Mendieta
2000. *Prehispanic settlement patterns in the upper Mantaro and Tarma drainages, Junín, Peru. v. 1, The Tarama-Chinchaycocha region (pts. 1-2)*. Memoirs of the Museum of Anthropology, Univ of Michigan, 34. Univ. of Michigan, Museum of Anthropology. Ann Arbor.
- Parssinen Marti
2003. *Tawantinsuyu, el estado inca y su organización política*. Institut Français d'Études Andines, Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Paz Flores Percy
2007. "Las llamas de la koka. Esculturas en andenes de Choquequirao". in R. Hostnig, M. Strecker and J. Guffroy (eds), *Actas del Primer Simposio nacional de arte rupestre*, pp. 237-255. Institut Français d'Études Andines / IRD / Embajada de Alemania. Lima.
- Paz Flores Percy et Eulogio Alcaacantor Pumayali
2003. *Conjunto Arqueológico Choquequirao: Informe arqueológico 1993-2002*. Proyecto Plan Copesco, MINCETUR. Cusco.
- Paz Soldan Mariano Felipe
1877. *Diccionario geográfico estadístico del Peru*. Imprenta del Estado. Lima.
- Pérez Ismael, Cirilo Vivanco Pomacanchari et José Amorin Garibay
2003. "Sondor, establecimiento inca en Pacucha, Andahuaylas". *Boletín de arqueología PUCP*, 7: 365-385.
- Pillsbury Joanne
1998. "The concept of palace in the Andes". in S. E. Evans and J. Pillsbury (eds), *Palaces of the Ancient New World*, pp. 181-189. Dumbarton Oaks.

- Pino Matos José Luis
2004. "El ushnu inka y la organizacion del espacio en los principales tampus de los wamani de la sierra central del chinchaysuyu". *Chungara*, 36(2): 303-311.
- Pino Matos José Luis
2005. "El ushnu y la organización espacial astronómica en la sierra central del Chinchaysuyu". *Estudios Atacameños*, 29: 143-161.
- Pino Matos José Luis
2010. "Yllapa usno: rituales de libación, culto a ancestros y la idea del ushnu en los andes según los documentos coloniales de los siglos xvi-xvii". *Arqueología y Sociedad*, 21: 77-108.
- Pizarro Pedro
1978[1571]. *Relación del descubrimiento y conquista del Perú*. Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Platt Tristán
1978. "Symétrie en miroir: Le concept de Yanantin chez les Macha de Bolivie". *Annales Economies Sociétés Civilisations: Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 33(5-6): 1081-1107.
- Platt Tristán
1987. "Entre Ch'axwa y muxsa. Para una historia del pensamiento político aymara". in T. Bouysse-Cassagne, T. Platt and V. Cereceda (eds), *Tres reflexiones sobre el pensamiento andino*, pp. 61-132. Hisbol. La Paz.
- Pouyaud Bernard, Bernard Francou et Pierre Ribstein
1995. "Un réseau d'observation des glaciers dans les Andes tropicales". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 24(3): 707-714.
- Pratlong George
1985. "La sequia. Puquio, barrio de chaupi : août 1979 - août 1980". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 14(3-4): 43-64.
- Protzen Jean-Pierre
1992. "L'architecture Inka ". in C. L. Bakula, D. Bonavia, L. Minelli, R. Matos Mendieta, J.-P. Protzen, C. Radicati, M. Rostworowski de Diez Canseco and I. Shimada (eds), *Les royaumes préincaïques et le monde Inca*, pp. 193-217. EDISUD. Aix-en-Provence.
- Protzen Jean-Pierre
2005[1993]. *Arquitectura y construcción Incas en Ollantaytambo*. PUCP Fondo editorial. Lima.
- Pulgar Vidal Javier
1980. "Sinopsis sobre regiones y regionalización del Perú". *Boletín de Lima*, 4: 41-53.
- Pulgar Vidal Javier
1985. "Las tres selvas del Antisuyu". *Boletín de Lima*, 39: 59-72.
- Quispe Palomino Avelina
2004. *Trabajos de prospección superficial en el distrito de San Pedro de Cachora: Cachora – punta carretera (Capuliyoc – Tramo II). Informe Final*. Instituto Nacional de Cultura Abancay. Abancay.
- Quispe Palomino Avelina
2005. *Informe final de la prospección superficial del distrito de San Pedro de Cachora - Punta Carretera*. Instituto Nacional de Cultura Abancay. Abancay.
- Raimondi Antonio
1966[1876]. *El Perú*. Universidad Nacional de Ingeniería. Lima.
- Ramírez Susan E.
2002. *El mundo al revés: contactos y conflictos transculturales en el Perú del siglo XVI*. Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Ramírez Susan E.
2005. *To feed and be fed: the cosmological bases of authority and identity in the Andes*. Stanford University Press. Stanford, Calif.
- Ramírez Susan E.
2008. "Negociando el imperio: el Estado inca como culto". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 37(1): 5-18.
- Ramos Condori Florencio Fidel
2007. *Los protagonistas de la resistencia Inka: 1532-1572*. Cuzco.
- Ramos Gomez Luis
2002. "El choque de los incas con los chancas en la iconografía de las vasijas lineas coloniales". in J. Flores Espinoza and R. Varón Gabai (eds), *El hombre y los Andes: homenaje a F. Pease*, pp. 871-885. Institut Français d'Études Andines, Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Ravines Roger
1978. "Cerámica actual de Ccacasiri, Huancavelica". in R. Ravines (ed), *Tecnología Andina*, pp. 447-466. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Ravines Roger
1989. *Arqueología Práctica*. Editorial Los Pinos EIRL. Lima.
- Regalado De Hurtado Liliana
1992. *Religión y Evangelización en Vilcabamba*. Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Reinhard Johan
1983. "Las Montañas Sagradas: Un Estudio Etnoarqueológico de Ruinas en las Altas Cumbres Andinas". *Cuadernos de Historia*, 3: 27-62.
- Reinhard Johan
1995. "House of the sun: the inka temple of Vilcanota". *Latin American Antiquity*, 6(4): 340-349.
- Reinhard Johan
2002. *Machu Picchu: un centro sagrado*. Instituto Machu Picchu. Cusco.
- Renard-Casevitz France Marie, Thierry Saignes et Anne Christine Taylor
1986. *L'Inca, l'Espagnol et les sauvages: rapports entre les sociétés amazoniennes et andines du XVe au XVIIe siècle*. Synthèse, no 21. Editions Recherche sur les civilisations. Paris.

- Renfrew Colin et Paul Bahn (eds)
2005. *Archaeology : The Key Concepts*. Routledge. London.
- Renfrew Colin et Paul Bahn
1998[1993]. *Arqueología. Teorías, métodos y práctica*. Ediciones Akal.
- Ricard Lanata Xavier
2007. *Ladrones de sombra: el universo religioso de los pastores del Ausangate (Andes peruanos)*. Serie "Antropología", t 13. Institut français d'études andines, Centro Bartolomé de Las Casas. Lima, Cuzco.
- Rick John W.
1980. *Prehistoric hunters of the high Andes*. Academic Press. New York, Toronto, Sydney, San Francisco.
- Riva-Agüero Y Osma José De La
1964. "Paso del río Apurímac". *Cultura y pueblo*, pp. 7-9. Lima.
- Rivera Dorado Miguel
1971. "Diseños decorativos en la cerámica Killke". *Revista del museo nacional*, XXXVII: 106-115.
- Rivera Dorado Miguel
1971. "La cerámica Killke y la arqueología de Cuzco". *Revista española de antropología americana*, 6: 85-124.
- Rostworowski De Diez Canseco María
1970. "El repartimiento de doña Beatriz Coya en el valle de Yucaj". *Historia y Cultura*, 4: 153-267.
- Rostworowski De Diez Canseco María
1992. "Les Incas ". in C. L. Bakula, D. Bonavia, L. Minelli, R. Matos Mendieta, J.-P. Protzen, C. Radicati, M. Rostworowski de Diez Canseco and I. Shimada (eds), *Les royaumes préincasiques et le monde Inca*, pp. 143-188. EDISUD.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2000[1988] *Estructuras andinas del poder: ideología religiosa y política*. Historia andina, 10. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2002. "Algunos aspectos de la tenencia de la tierra en los Andes prehispánicos". in J. Flores Espinoza and R. Varón Gabai (eds), *El hombre y los Andes: homenaje a F. Pease*, pp. 653-662. Pontificia Universidad Católica del Perú, Institut Français d'Études Andines. Lima.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2003. "Peregrinaciones y procesiones rituales en los Andes". *Journal de la société des américanistes*, 89(2): 97-123.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2004. *Incas: Enciclopedia temática del Perú*. El Comercio. Lima.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2004[1988]. *Historia del Tahuantisuyu*. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2005. *Ensayos de historia andina 1 : Elites, etnias y recursos*. Serie Historia Andina, 31. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2005[1962]. "Nuevos datos sobre tenencia de tierras reales en el incario". in M. Rostworowski de Diez Canseco (ed), *Ensayos de historia andina I. Elites, etnias y recursos (Obras completas V)*. Serie Historia Andina, 31, pp. 93-131. IEP, PUCP. Lima.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2005[1963]. "Dos manuscritos inéditos con datos sobre Manco II, tierras personales de los incas y mitimaaes". in M. Rostworowski de Diez Canseco (ed), *Ensayos de historia andina 1 : Elites, etnias y recursos (Obras completas V)*. Serie Historia andina, 31, pp. 132-153. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Rostworowski De Diez Canseco María
2006[1953]. *Pachacutec*. Serie Historia andina, 23. Instituto de Estudios Peruanos. Lima.
- Rowe John Howland
1944. "An introduction to the archaeology of Cuzco". *Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University*, XXVII(2).
- Rowe John Howland
1946. "Inca culture at the time of the Spanish conquest". in J. H. Steward (ed), *Handbook of South American Indians*, pp. 183-330. Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology. Washington D. C.
- Rowe John Howland
1956. "Archaeological explorations in southern Peru, 1954-1955". *American Antiquity*, 22(2): 135-151.
- Rowe John Howland
1987. "Machu Picchu a la luz de los documentos del siglo XVI". *Kuntur: Peru en la Cultura*, 4: 12-20.
- Rowe John Howland
1997. "Las tierras reales de los Incas". in R. Varon Gabai and J. Espinoza Flores (eds), *Arqueología, antropología e historia en los Andes. Homenaje a María Rostworowski* pp. 277-287. Instituto de Estudios Peruanos, Banco Central de Reserva del Perú. Lima.
- Rowe John Howland
1998. "¿Como Francisco Pizarro se apodero del Perú?". *Actas del IV Congreso Internacional de Etnohistoria*, 2, pp. 517-534. Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Sack Robert David
1986. *Human territoriality. its theory and history*. Cambridge university press. Cambridge.
- Saintenoy Thibault
2004. *Etat des lieux & perspectives d'étude de l'occupation préhispanique tardive du couloir Chachapoyas, cordillère orientale, Pérou*. Mémoire de DEA, Université Paris I Panthéon - Sorbonne. Paris.

- Saintenoy Thibault et Homar Gallegos
2007. *Proyecto arqueológico Valle del Apurímac: Informe final de las investigaciones arqueológicas, presentado a la Dirección general del Instituto Nacional de Cultura*. Instituto nacional de Cultura. Lima.
- Salazar Lucy C.
2007. "Machu Picchu's silent majority: a consideration of the Inka cemeteries". in R. L. Burger, C. Morris and R. Matos Mendieta (eds), *Variations in the expression of Inka Power*, pp. 165-183. *Dumbarton Oaks*. Washington D.C.
- Salomon Frank
1978. "Système politiques verticaux aux marches de l'empire Inka". *Annales Economies Sociétés Civilisations: Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 33(5-6): 967-991.
- Salomon Frank
1995. "The beautiful grandparents: Andean ancestors shrines and mortuary ritual as seen through colonial records". in T. D. Dillehay (ed), *Tombs for the living*, pp. 315-354. *Dumbarton Oaks*. Washington.
- Salles-Reese Verónica
2008. *De Viracocha a la virgen de Copacabana: representación de lo sagrado en el lago Titicaca*. Institut Français d'Études Andines, Plural editores.
- Samanez Y Ocampo José B.
1980. *Exploración de los ríos peruanos Apurímac, Eni, Tambo, Ucayali y Urubamba en 1883 y 1884. Diario de la expedición y anexos*. Consuelo Samanez Ocampo de Samanez e hijas. Lima.
- Samanez Argumendo Roberto
2006. "Arquitectura de Choquequirao". *Boletín de Lima*, XXVIII(146).
- Samanez Argumendo Roberto et Julinho Zapata Rodriguez
1995. "El conjunto arqueológico Inka de Choquequirao". *Andes. Revista de ciencias sociales*, 1: 97-114.
- Sanchez Rodrigo
1978. "The model of verticality in the Andean economy: a critical consideration". *Actes du XLII congrès International des américanistes. Congrès du centenaire*, IV, pp. 213-231. Société des Américanistes. Paris.
- Sanhueza Cecilia Tohá
2008. "Territorios, prácticas rituales y demarcación del espacio en Tarapacá en el siglo XVI". *Boletín del museo chileno de arte precolombino*, 13(2): 57-75.
- Santa Cruz Pachacuti Yamqui Salcamayhua Juan De, Pierre Duviols et César Itier
1993. *Relación de antigüedades deste reyno del Piru / Juan de Santa Cruz Pachacuti Yamqui Salcamaygua*. Travaux de l'Institut Français d'Études Andines, 74. Institut français d'études andines, Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de Las Casas". Lima, Cusco.
- Santillan Hernando De
1968[1563]. *Relación del origen, descendencia, política y gobierno de los Incas*. Biblioteca de Autores Españoles. Madrid.
- Santillana Julian I.
1999. "Andenes, canales y paisaje". in F. Pease, C. Morris, J. I. Santillana, R. Matos Mendieta, P. Carcedo de Mufarech, L. Vetter Parodi, C. Arellano, L. C. Salazar and V. Roussakis (eds), *Los Incas: Arte y símbolos*, pp. 61-108. Banco del Crédito del Perú. Lima.
- Santillana Julian I.
2001. *The Inka province of Vilcaswaman. Religious dynamics and the expansion of the Inca state*. Ph.D., Australian national University.
- Santillana Julian I.
2002. "Chancas e incas: un nuevo examen". in J. Flores Espinoza and R. Varón Gabai (eds), *El hombre y los Andes: homenaje a F. Pease*, pp. 553-566. Institut Français d'Études Andines, Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Santoro Calogero M.
1995. *Late prehistoric regional interaction and social change in a coastal valley of northern Chile*. Ph.D., University of Pittsburgh, Graduate Faculty of Arts and Sciences. Pittsburgh.
- Santoro Calogero M., Alvaro G. Romero, Vivien G. Standen et Daniela Valenzuela
2009. "Interacción social en los períodos Intermedio Tardío y Tardío, valle de Lluta, norte de Chile". in J. R. Topic (ed), *La arqueología y la etnohistoria: un encuentro andino*. Historia andina, 37, pp. 81-142. Instituto de Estudios Peruanos, IAR. Lima.
- Sarmiento De Gamboa Pedro De
2001[1572]. *Historia de los Incas*. Miraguano ediciones, Ediciones Polifemo. Madrid.
- Savoy Gene
1970. *Antisuyo: the search for the lost cities of the Amazon*. Simon and Schuster. New York.
- Schiffer Michael B., Alan P. Sullivan et Timothy C. Klinger
1978. "The design of archaeological surveys". *World Archaeology*, 10: 1-28.
- Schjellerup Inge
1997. *Incas & Spaniards in the conquest of the Chachapoyas. Archaeological & ethnohistorical research in the north-eastern Andes of Peru.*, n°7. Gothenburg archaeological theses. Göteborg.
- Schjellerup Inge
2005. *Incas y Españoles en la conquista de Chachapoyas*. Pontificia Universidad Católica del Perú, Institut Français d'Études Andines. Lima.
- Schreiber Katharina J.
1992. *Wari imperialism in Middle Horizon Peru*. University of Michigan. Ann Arbor.
- Segalen Martine
2001. *Ethnologie; Concepts & Aires culturelles*. Armand Collin. Paris.
- Seltzer Geoffrey O. et Christine Ann Hastorf
1990. "Climatic Change and Its Effect on Prehispanic Agriculture in the Central Peruvian Andes". *Journal of Field Archaeology*, 17(4): 397-414.

- Seltzer Geoffrey O., Donald T. Rodbell et Mark Abbott
1995. "Andean glacial lakes and climate variability since the last glacial maximum". *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, 24(3): 539-549.
- Sepulveda Retamal Marcela
2008. "Arte rupestre en tiempos incaicos: nuevos elementos para una vieja discusión". in P. González and T. L. Bray (eds), *Lenguajes Visuales de los Incas*. BAR International Series, 1848, pp. 111-124. Archaeopress. Oxford.
- Shady Solis Ruth
2006. *La ciudad sagrada de Caral-Supe. Símbolo cultural del Perú: Proyecto especial arqueológico Caral-Supe*. Instituto Nacional de Cultura. Lima.
- Sharer Robert et Wendy Ashmore
1993[1987]. *Archaeology. Discovering our past*. Mayfiléd. Moutain View.
- Sherbondy Jeanette
1979. "Les réseaux d'irrigation dans la géographie politique de Cuzco". *Journal de la société des américanistes*, LXVI: 45-66.
- Silva Gonzáles Carlos
2003. *Identificación y registro arqueológico provincia La Convención distritos Vilcabamba y Santa Teresa (cuadrante L47)*. Proyecto Qhapaq Nan, Instituto Nacional de Cultura-Cusco. Cusco.
- Silva Gonzáles Carlos
2003. *Identificación y registro arqueológico provincia La Convención distritos Vilcabamba y Santa Teresa (cuadrantes K47, L48 y L49)*. Proyecto Qhapaq Nan, Instituto Nacional de Cultura-Cusco. Cusco.
- Silverblatt Irene
1988. "Imperial Dilemmas, the Politics of Kinship, and Inca Reconstructions of History". *Comparative Studies in Society and History*, 30(1): 83-102.
- Sillar Bill
2000. *Shaping culture: making pots and constructing households: an ethnoarchaeological study of pottery production, trade and use in the Andes*. BAR International Series, 883. J. and E. Hedges. Oxford.
- Someda Hidefujii
2005. *El imperio de los Incas: imagen del Tahuantinsuyu creada por los cronistas*. Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Spiess E.
1964-65. "A topographer in the cordillera Vilcabamba, Peru". *Mountain World*: 122-137.
- Squier Ephraïm George
1974[1877]. *Un viaje por tierras incaicas: crónica de una expedición arqueológica (1863-1865)*. Edición auspiciada por la Universidad Nacional Mayor de San Marcos, con la colaboración de la Embajada de los Estados Unidos de América, para conmemorar el Sesquicentenario de la Independencia del Perú. Lima.
- Staller John E.
2008. *Pre-Columbian landscapes of creation and origin*. Springer. New York, NY.
- Stanish Charles
1989. "Household archeology: Testing models of zonal complementarity in the South Central Andes". *American Anthropologist*, 91(1): 7-24.
- Stanish Charles
2001. "Regional research on the Inca". *Journal of Archaeological Research*, 9(3): 213-241.
- Stanish Charles
2003. *Ancient Titicaca: the evolution of complex society in southern Peru and northern Bolivia*. University of California Press. Los Angeles.
- Stanish Charles
2003. "A Brief Americanist Perspective on Settlement Archaeology". in J. K. Papadopoulos and R. M. Leventhal (eds), *Theory and Practice in Mediterranean Archaeology: Old World and New World Perspectives. An Advanced Seminar in Honor of Lloyd Cotsen*, pp. 161-171. Cotsen institute of archaeology, University of California. Los Angeles.
- Stanish Charles et Brian S. Bauer
2007. "Pilgrimage and the geography of power in the inka empire". in R. L. Burger, C. Morris and R. Matos Mendieta (eds), *Variations in the expression of inka power*, pp. 45-84. *Dumbarton Oaks research library and collection*, Harvard university press. Washington D.C.
- Stanish Charles, Edmundo De La Vega, Lee Steadman, Cecilia J. Chávez, Kirk Lawrence Frye, Luperio Onofre, Matthew Seddon et Percy Calisaya Chuquimia
1997. *Archaeological Survey in the Juli-Desaguadero Area, Lake Titicaca Basin, Peru*. *Fieldiana Anthropology*, new series 29. Field museum press. Chicago.
- Stock Mathis
2007. "Théorie de l'habiter. Questionnements". in T. Paquot, M. Lussault and C. Younès (eds), *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie.*, pp. 103-125. La Découverte. Paris.
- Taylor Gérald
1974-1976. "Camay, Camac et Camacsa dans le manuscrit quechua de Huarochiri". *Journal de la société des américanistes*, 63: 231-244.
- Taylor Gérald
2000[1980]. "Supay". in G. Taylor (ed), *Camac, camay y camacsa y otros ensayos sobre Huarochiri y Yauyos*. Archivos de Historia Andina, 35, pp. 19-34. Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas", Institut Français d'Études Andines. Cusco.
- Taylor Gérald et Francisco De Avila
1980. *Rites et traditions de Huarochiri: manuscrit quechua du début du 17e siècle*. Série Ethnolinguistique amérindienne. L'Harmattan. Paris.
- Testart Alain
2005. *Eléments de classification des sociétés*. Editions Errante. Paris.

- Thomas Julian
2001. "Archaeologies of Place and Landscape". in I. Hodder (ed), *Archaeological Theory today*, pp. 165-186. Polity Press, Blackwell. Cambridge.
- Thomas Julian
2008. "Archaeology, landscape and dwelling". in B. David and J. Thomas (eds), *Handbook of landscape archaeology*, pp. 300-306. Left Coast Press. Walnut Creek.
- Thompson Lonnie G.
1995. "Late Holocen ice core records of climate and environments from the tropical Andes, Peru". *Bulletin de l'Institut Francais d'Études Andines*, 24(3): 619-629.
- Thompson Lonnie G., E. Mosley-Thompson, J. Bolzan et B. Koci
1985. "A 1500-Year Record of Tropical Precipitation in Ice Cores from the Quelccaya Ice Cap, Peru". *Science*, 229(4717): 971-973.
- Tilley Chris
2008. "Phenomenological Approaches to Landscape Archaeology". in B. David and J. Thomas (eds), *Handbook of Landscape Archaeology*, World Archaeological Congress research handbooks in archaeology. Left Coast Press. Walnut Creek, CA.
- Tlfi
Le Trésor de la Langue Francaise Informatisée. ATILF, CNRS, Université Nancy 2, Université Nancy 1.
- Topic John R.
2008. "El santuario de Catequil: estructura y agencia. Hacia una comprension de los oráculos andinos". in M. Curatola Petrocchi and M. S. Ziolkowski (eds), *Adivinacion y oráculos en el mundo andino antiguo*, pp. 71-96. Institut Francais d'Études Andines, Pontificia Universidad Catolica del Perú. Lima.
- Tosi Joseph A.
1960. *Zonas de vida natural en el Peru : Memoria explicativa sobre el mapa ecológico del Perú*. Boletin Tecnico, 5. Instituto Interamericano de Ciencias Agricolas de la Organización de Estados Americanos, Zona Andina. Lima.
- Tripceвич Nicholas
2007. *Quarries, Caravans, and Routes to Complexity: Prehispanic Obsidian in the South-Central Andes*. PhD, University of California, Department of anthropology. Santa Barbara.
- Tripceвич Nicholas
2008. "Llama Caravan Transport: A study of mobility with a contemporary Andean salt caravan". *73th Annual Meeting of the Society for American Archaeology*, "Nomads Anew" symposium. Vancouver.
- Troll Carl et Stephen B. Brush
1987. *El eco-sistema andino*. Hisbol. La Paz.
- Troncoso Andres
2008. "Arquitectura del paisaje y relacionalidad del espacio". in D. Jackson, D. Salazar and A. Troncoso (eds), *Puentes hacia el pasado. Reflexiones teóricas en Arqueología*. Serie Monográfica de la Sociedad Chilena de Arqueología, 1, pp. 191-204. Sociedad Chilena de Arqueología. Santiago de Chile.
- Urton Gary
2003. *Quipu, contar anudando en el imperio Inka = Quipu, knotting account in the Inka Empire: exposición, julio 2003 - abril 2004 / [textos por Gary Urton]*. Museo Chileno de Arte Precolombino, Universidad de Harvard. Santiago de Chile, Boston, MA.
- Urton Gary
2004[1990]. *Historia de un mito: Pacariqtambo y el origen de los inkas*. Serie Antropología, 4. Centro de Estudios Regionales Andinos Bartolomé de Las Casas (Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas"). Cuzco.
- Urton Gary
2004[1999]. *Mythes incas*. Le Seuil. Paris.
- Urton Gary
2006[1981]. *En el cruce de rumbos de la tierra y el cielo*. Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas". Cusco.
- Vaca De Castro Licenciado
1989[1543]. "Ordenanza de Tambos. Distancias de unos a otros. Modo de cargar a los indios y obligaciones de las justicias respectivas. Hecho en la ciudad del Cusco el 31 de mayo de 1543". *Boletín de la Sociedad Geográfica de Lima*, 104(5): 221-233.
- Valderrama Fernandez Ricardo et Carmen Escalante Gutierrez
1976. "Pacha T'inka o la T'inka a la madre tierra en el Apurímac". *Allpanchis Phuturinqa*, 9: 177-191.
- Valencia B. G. , D. H. Urrego, M. R. Silman et Mark B. Bush
2010. "From ice age to modern: a record of landscape change in an Andean cloud forest". *Journal of biogeography*, 37(9): 1637-1647.
- Valencia García Zenobio
2004. *Catastro y delimitación del parque arqueológico Choqek'iraw*. COPESCO. Cusco.
- Valencia García Zenobio
2005. *Investigación histórico arqueológica del complejo arqueológico de Choquequirao, sector VIII Andenes de las llamas: Informe Final 2005*. MINCETUR, Proyecto plan COPESCO Nacional, Instituto Nacional de Cultura. Cuzco.
- Valencia Zegarra Alfredo
2005. "La ciudad inca y los sitios y complejos arqueológicos de Machupicchu ". in J. Pacheco Pizarro (ed), *Machupicchu, historia, sacralidad e identidad*, pp. 91-117. Instituto Nacional de Cultura Cusco. Cusco.

- Vallée Lionel
1971. "La ecología subjetiva como elemento esencial de la verticalidad". *Revista del Museo nacional*, XXXVII: 167-173.
- Van De Guchte Marteen
1990. *Carving the World: Inca Monumental Sculpture and Landscape*. Ph.D., University of Illinois at Urbana-Champaign, Department of Anthropology. Ann Arbor.
- Van De Guchte Marteen
1999. "The Inca cognition of landscape: Archaeology, ethnohistory and the aesthetic of alterity". in A. B. Knapp and W. Ashmore (eds), *Archaeologies of landscape*, pp. 149-168. Blackwell Publishers. Oxford.
- Van Der Leeuw Sander E.
1990. "Rythmes temporels, espaces naturels et espaces vécus". In J. L. Fiches and S. Van Der Leeuw (eds), *Archéologie et Espaces: X Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, pp. 299-346. APDCA. Juan-Les-Pins.
- Varón Gabai Rafael
1998. "Las encomiendas de Hernando Pizarro". *Actas del IV congreso internacional de etnohistoria*, 2, pp. 535-549. Fondo editorial Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Vetter Parodi Luisa, Susana Petrick Casagrande, Yezeña Huaypar Vásquez et Martín Mac Kay Fulle
2008. "Los hornos metalúrgicos del sitio Inca de Curamba (Perú): estudio por DRX, espectroscopia Mössbauer y datación por métodos de luminiscencia". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 37(3): 451-475.
- Villanueva Urteaga Horacio
1970. "Documentos sobre Yucaj en el siglo XVI". *Revista del Archivo Histórico del Cuzco*, 13: 1-148.
- Villanueva Urteaga Horacio
1982. *Cusco 1689 documentos. Economía y sociedad en el sur andino*. Archivos de historia andina, 2. Centro de Estudios Regionales Andinos "Bartolomé de las Casas". Cusco.
- Wachtel Nathan
1980. "Les mitimas de la vallée de Cochabamba. La politique de colonisation de Huayna capac". *Journal de la société des américanistes*, 67(1): 297 - 324.
- Wachtel Nathan
1992[1971]. *La vision des vaincus*. Editions Gallimard. Paris.
- Wagner Catherine A.
1976. "Coca y estructura cultural en los andes peruanos". *Allpanchis Phuturinka*, IX: 193-224.
- Weberbauer August
1945. *El mundo vegetal de los Andes peruanos. Estudio Fitogeográfico*. Estación experimental agrícola de La Molina. Dirección de agricultura. Ministerio de Agricultura. Lima.
- Wernke Steven A.
2006. "The politics of community and Inka statecraft in the Colca Valley, Peru". *Latin American Antiquity*, 17(2): 177-208.
- White Stuart
1982 Ms. "Relations of Subsistence of the Vegetation Mosaic of Vilcabamba, Southern Peruvian Andes". *III Congreso Internacional de Botánica*, Lima.
- Wiener Charles
1993[1880]. *Perú y Bolivia: relato de viaje seguido de estudios arqueológicos y etnográficos y de notas sobre la escritura y los idiomas de las poblaciones indígenas*. Travaux de l'Institut Français d'Études Andines, t 56. Instituto Francés de Estudios Andinos, Universidad Nacional Mayor de San Marcos. Lima.
- Wiley Gordon
1953. *Prehistoric Settlement Patterns in the Virú Valley, Perú*. Smithsonian Institution. Bureau of American ethnology.
- Wiley Gordon et Philip Phillips
1958. *Method and theory in American Archaeology*. The University of Chicago Press. Chicago.
- Williams Patrick Ryan et Donna J. Nash
2006. "Sighting the apu: a GIS analysis of Wari imperialism and the worship of mountain peaks". *World Archaeology*, 38(3): 455-468
- Yamamoto Norio
1985. "The ecological complementarity of agro-pastoralism: some comments". in S. Masuda, I. Shimada and C. Morris (eds), *An interdisciplinary perspective on andean ecological complementarity*, pp. 85-99. University of Tokyo. Tokyo.
- Young Kenneth R.
2006. "Bosques húmedos". in R. Moraes, B. Ollgaard, L. Kvist, F. Borchsenius and H. Balslev (eds), *Botánica Económica de los Andes Centrales*, pp. 121-129. Universidad Mayor de San Andrés. La Paz.
- Yupanqui Titu Cusi
1992[1570]. *Instrucción al licenciado Lope Garcia de Castro (1570)*. Fondo Editorial Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Zamora Merchan Mar
2006. "Visibilidad y SIG en arqueología: mucho más que ceros y unos". in I. Grau Mira (ed), *La plicación de los SIG en la arqueología del paisaje*. *Seria Arqueología*, pp. 41-54. Universidad de Alicante. Alicante.
- Zapata Rodriguez Julinho
1998. "Los cerros sagrados: panorama del periodo formativo en la cuenca del Vilcanota, Cuzco". *Boletín de arqueología PUCP*, 2: 307-336.
- Zapata Rodriguez Julinho
2005. "Paysage, ancêtre et eau sacrée à Choquequirao". in L. Lema (ed), *Choquequirao : Le mystère des lamas du soleil et le culte aux apus*, pp. 93-124. Fonds de contre-valeur Pérou-France. Lima.

- Ziolkowski Mariusz S.
1996. "Ataw o la Guerra justa en el Tahuantinsuyu". *Tawantinsuyu*, 2: 5-22.
- Ziolkowski Mariusz S.
2008. "Coropuna y Solima: los oráculos de Condesuyos". in M. Curatola Petrocchi and M. S. Ziolkowski (eds), *Adivinación y oráculos en el mundo andino antiguo*, pp. 121-160. Institut Francais d'Études Andines, Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Ziolkowski Mariusz S. et Robert M. Sadowski
1992. *La Arqueoastronomía en la investigación de las culturas andinas*. Colección Pendoneros. Ediciones del Banco central del Ecuador. Quito.
- Zuidema Tom
1974. "La imagen del sol y la huaca de Susurpuquio en el sistema astronómico de los incas en el Cuzco". *Journal de la société des américanistes*, 63: 199-230.
- Zuidema Tom
1978. "Lieux sacrés et irrigation: traditions historiques, mythes et rituels au Cuzco". *Annales Economies Sociétés Civilisations : Numéro spécial Anthropologie historique des sociétés andines*, 5-7: 1037-1056.
- Zuidema Tom
1979. "El puente del río Apurímac y el origen mítico de la Villa". in Hartmann and Oberem (eds), *Estudios americanistas II – Homenaje a H. Trimborn*, pp. 322-334. St. Augustin.
- Zuidema Tom
1980. "El calendario Inca". in A. F. Aveni (ed), *Astronomía en la América antigua*, pp. 263-311. Siglo veintiuno.
- Zuidema Tom
1981. "Inca observations of the solar and lunar passages through zenith and Anti-zenith at Cuzco". in N. Williamson (ed), *Archaeoastronomy in the new world*, pp. 319-342. Los Altos.
- Zuidema Tom
1988. "The pillars of Cuzco: which two dates of sunset did they define?". In A. F. Aveni (ed), *Proceedings of the 46th International Congress of Americanistas, Amsterdam, Netherlands*, 454. British Archaeological Reports. Oxford.
- Zuidema Tom
1989[1980]. "El ushnu". in M. Burga (ed), *Reyes y guerreros : ensayos de cultura andina*, pp. 402-454. FOMCIENCIAS. Lima.
- Zuidema Tom
1989[1983]. "El león en la ciudad: símbolos reales de transición en el Cusco". in T. Zuidema and M. Burga (eds), *Reyes y guerreros : ensayos de cultura andina*, pp. 306-383. FOMCIENCIAS. Lima.
- Zuidema Tom
1995. *El sistema de ceques del Cuzco. La organización social de la capital de los incas*. Pontificia Universidad Católica del Perú fondo editorial. Lima.
- Zuidema Tom et Deborah Poole
1982. "Los límites de los cuatro suyos incaicos en el Cuzco". *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines*, 2: 83-89.
- Zuidema Tom et Gary Urton
1976. "La Constelación de La Llama en los Andes peruanos". *Allpanchis Phuturinga*, 9: 59-119.

ANNEXE :

Remarques concernant les ressources cartographiques et géomatiques

Notre approche régionale sur l'histoire préhispanique tardive du cours moyen de la vallée de l'Apurímac repose sur une étude approfondie des paysages ; ceci implique que nous avons travaillé sur un grand nombre de supports graphiques (cartes, images aériennes, etc.) et que nous avons dû réaliser plusieurs analyses géomatiques à partir des modèles numériques de terrain.

Afin d'alléger le texte, nous avons décidé de réunir l'ensemble des données techniques relatives à la cartographie et à la géomatique dans cette annexe qui est organisée en quatre parties :

- 1) Les ressources cartographiques
- 2) L'imagerie aérienne
- 3) Les modèles numériques de terrain
- 4) Les analyses géomatiques

1- LES RESSOURCES CARTOGRAPHIQUES

Les ressources cartographiques sur le CMVA et la cordillère de Vilcabamba sont assez rares. Il s'agit, rappelons-le, d'une région qui a toujours, d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui, occupé une position très spécifique et marginale dans les systèmes d'organisation territoriale, même si elle se trouve non-loin du *Qhapaq Ñan* et relativement proche de Cuzco. Son terrain des plus abrupts la rend, d'une part, difficile d'accès et, d'autre part, délicate à visualiser dans son ensemble ; car pour cela, il faut se rendre sur les cimes des plus hautes montagnes à plus de cinq mille mètres d'altitude. En d'autres termes, pour se représenter cette contrée, sans les images aériennes dont nous disposons désormais, il faut être capable de fusionner mentalement les dizaines facettes de

son paysage fragmenté. En effet, sur un terrain au relief aussi escarpé, il existe presque autant de paysages que de points de vue. Il n'est donc pas surprenant que très peu de cartes de la région aient été confectionnées et que leur topographie soit bien souvent incomplète et erronée.

Au cours de notre recherche, nous avons réuni une douzaine de sources cartographiques représentant notre zone d'étude dont nous dressons un bref historique.

1.1- Historique des cartes de la région

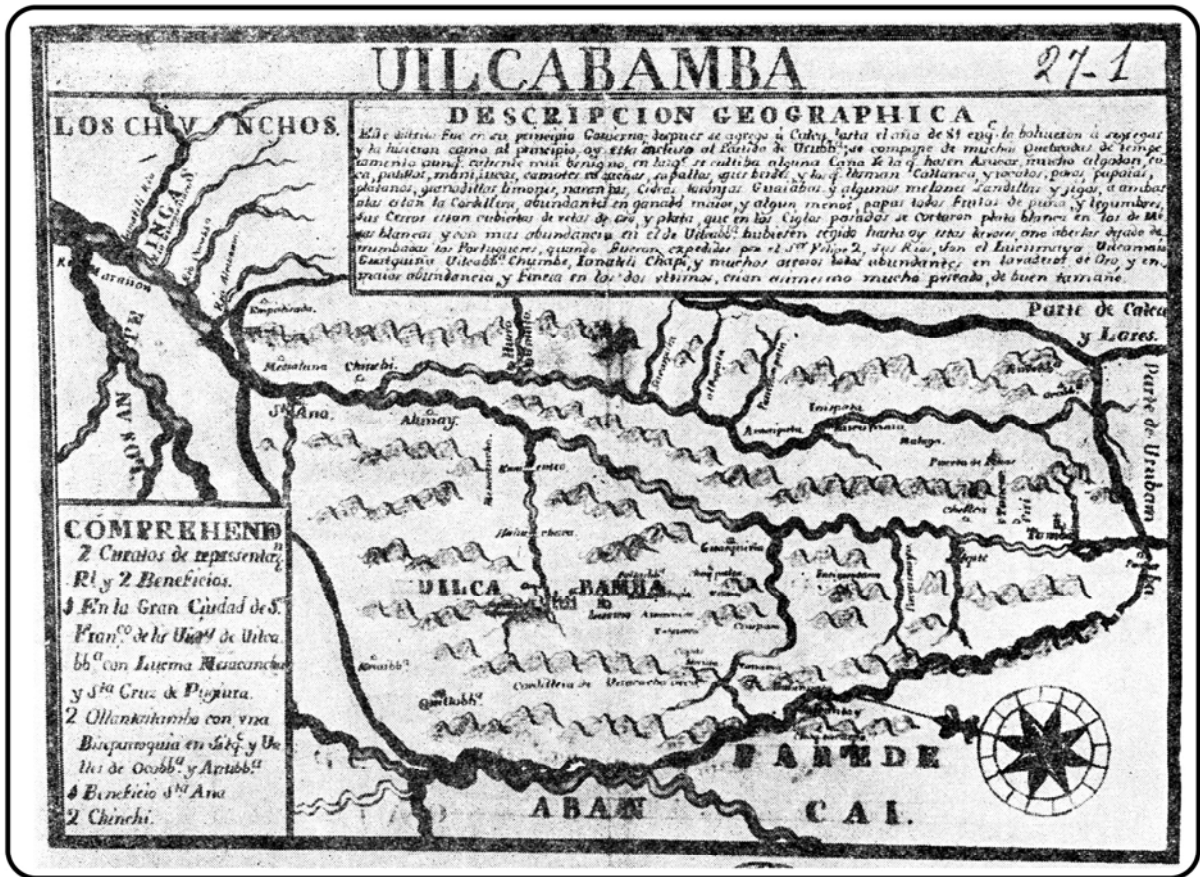
La plus ancienne représentation cartographique connue du CMVA et la cordillère de Vilcabamba a été confectionnée en 1786 par José Pablo Oricaín. Dans les années 1780, celui-ci dressa une série de douze cartes de la « *Intendencia del Cuzco* ». Ces cartes sont conservées aux Archives des Indes à Séville et ont été reproduites par Maurtua (1906), Aparicio (1970) et Guillén (1979). Notre zone d'étude figure sur deux cartes de cette série, celles des « *partidos* » de Vilcabamba et d'Abancay dont la vallée de l'Apurimac forme la frontière (Cartes 1 et 2). Les toponymes de la carte du « *partido de Vilcabamba* » sont difficilement lisibles. On distingue la mention « *cordillera de Viracocha* » qui couvre la cordillère de Vilcabamba et un « *Amaybamba* » dans la région du Mapillo. Quant à la carte du « *partido de Abancai* », elle signale que « *Guanipaca* » était le principal village de la région ; il comptait une paroisse dont dépendaient trois chapelles dispersées sur le versant Apurimac du massif de l'Ampay aux lieudits « *Mandorque* » et « *Carqueque* », ainsi que dans la vallée de « *Tambobamba* ». Une copie de cette carte, datée de 1801, représente, en plus de la région d'Abancay, une frange de la cordillère de Vilcabamba avec la mention « *Plateria del Inga Choquequirao* »¹.

La carte du « *Departamento del Cuzco* » publiée par Paz Soldan en 1865 est, d'une manière générale, assez pauvre. La topographie de la cordillère de Vilcabamba et de ses environs est rudimentaire et erronée². Elle consigne deux toponymes dans notre zone d'étude : un certain « *Casapata* » et un « *Legianero* ».

La belle carte, intitulée « *Mapa del departamento del Cuzco dedicado al Benemerito señor general Don jose Miguel Medina prefecto de la ciudad del Calla* », confectionnée par le cosmographe Emilio Colpaert et publiée en 1865 figure avec style les chaînes de montagnes de la cordillère de Vilcabamba ; cela dit, leur topographie est en grande partie erronée, à commencer par l'orientation de l'ensemble de la région. Toutefois, Colpaert a consigné de nombreuses informations toponymiques d'intérêt. Il figure ainsi Choquequirao et le pont du *Qhapaq Nan* sur l'Apurimac. Sont également représentées « *Guanipaca* » et ses trois *haciendas* dans la vallée de l'Apurimac « *Mandore, Carqueque et Tambobamba* ».

1 Cette version nous a été généreusement adressée par Paolo Greer qui l'a lui-même reçue de Roxana Abrill.

2 Notons que sur toutes les cartes des 18^{ème} et 19^{ème}, l'orientation cardinale est erronée. La cordillère de Vilcabamba s'étire selon un axe Nord-est – Sud-ouest. En fait il semble que les géographes ont mis beaucoup de temps avant de se rendre compte qu'au niveau de la déflexion d'Abancay, la vallée de l'Apurimac était orientée Est-Ouest. A notre connaissance, le premier à réparer cette erreur est C. Bües en 1921.



Carte 1- "Partido de Vilcabamba" en 1786 d'après Oricain (Guillen, 1979)



Carte 2- "Partido de Abancay" en 1786 d'après Oricain (Aparicio, 1970)



Carte 3- La cordillère de Vilcabamba et ses environs en 1865 d'après Colpaert

On doit une carte au dessin encore plus sophistiqué au célèbre naturaliste italien Antonio Raimondi (1966[1876]) qui visita deux fois la cordillère de Vilcabamba en 1865 puis en 1866-67³. La topographie de sa carte est rudimentaire ; l'orientation est erronée comme sur celles de Paz Soldan et de Colpaert, ce qui laisse penser que ces trois sources se sont influencées mutuellement, ou du moins que l'une d'entre elles a servi de base pour les deux autres. Mais la carte de Raimondi est plus riche en toponymes ; on y trouve « *Choquequirau, Huanipaca, Tambobamba, Carqueque, Pasaje, Huaranlaque, Pacaypata, Casapata, Legianero, Choqetira, Arma, Huascaray et même Ninabamba* [de l'oreille du chien] ». Le versant nord de la cordillère de Vilcabamba et la vallée éponyme sont aussi assez richement illustrés même si la localisation des sites et la topographie sont très approximatives.

Lors de son passage dans la région au cours de son périple andin, Charles Wiener (1880 : 295) réalisa un relevé topographique du versant de la rive gauche de l'Apurimac entre Cuchora et

³ Cette carte nous a été transmise par Luis Felipe Villacorta, directeur du musée Raimondi de Lima que nous remercions au passage.

les ruines qu'il dénomme « *Inkahuasy* » situées juste en face de Choqek'iraw. Mais la représentation graphique de Wiener est surchargée de courbes de niveaux qui ne laissent pas distinguer avec clarté les toponymes consignés sur la carte.

José B. Samanez y Campo (1980[1883-1884]), le célèbre propriétaire de l'*hacienda* Pasaje (dont le fils est devenu président du Pérou), réalisa une impressionnante série d'explorations dans les environs de la cordillère de Vilcabamba. Sur sa carte dénommée « *Croquis de los ríos Apurímac, Eni, Tambo, Ucayali e Urubamba explorados por Jose B. Samanes y Campo entre 1883 y 1884* », il localise « *Choqqequirao, Tambobamba, Huanipaca, Carqueque* » et consigne la toponymie de l'ensemble des *río* et *quebrada* du CMVA.

La carte de l'expédition de Bingham (1922), intitulée « *Route map of the peruvian expedition of 1912* », présente une topographie rudimentaire. Par exemple, l'orientation de l'Apurimac est toujours partiellement erronée, ce qui montre que Bingham s'est basé sur les cartes du 19^{ème} siècle sans entreprendre de les corriger, alors qu'il confectionna une carte assez détaillée du versant nord de la cordillère de Vilcabamba⁴. Cela dit, le géographe de l'expédition, Isaiah Bowman (1916), dressa des cartes topographiques au relief assez détaillé de trois secteurs spécifiques de la cordillère de Vilcabamba : la haute vallée d'Arma (alentours de Chilliwá), les environs de Choquetira dans la vallée du Mapillo et la région d'altitude comprise entre le col Chukuitu et Ccayara.

L'ingénieur agronome Christian Bües, qui vécut une trentaine d'années à Quillabamba durant la première moitié du vingtième siècle et réalisa plusieurs reconnaissances dans la cordillère de Vilcabamba entre 1916 et 1928, est l'auteur de la carte la plus complète de la région. Sa topographie est assez approximative (bien que la plus précise à son époque) mais la carte consigne une toponymie très détaillée. Elle indique aussi des informations précieuses sur la nature du réseau vicinal qui parcourt la cordillère, ainsi que la localisation de plusieurs gisements miniers. Au cours de nos recherches, nous avons recensé six versions de cette carte. L'original, que nous n'avons jamais pu consulter, serait daté de 1921 (Lee, 2000 : 421). A notre connaissance, les versions les plus complètes sont une copie de 1931 (qui porte les initiales CAB) et une autre intitulée « *Orientación del señorío de Vilcabamba del año 1570* » datée de 1958 et dessinée par un certain Emilio Araujo qui comporte une intrigante signature manuscrite de Bües avec la date 1936⁵. Au moins trois autres copies de cette carte existent : Lee (Com. pers., 2010) mentionne deux copies distinctes qui lui ont été donné par Adriana Von Hagen ; Greer (Com. pers., 2010) a en sa possession une copie datée de 1951⁶.

4 Pour ce qui est du versant nord, Bingham disposait de la désormais fameuse carte, intitulée « *Mapa de los valles de Paucartambo, Lares, Ocobamba y la quebrada del Vilcanota* » dessinée par Herman Göhring et publiée en 1874.

5 La copie de 1921 avec la mention « CAB », qui pourrait être les initiales de « Christian A. Bües », nous a été généreusement donnée par John Beauclerk qui l'a lui-même reçu des mains d'un guide de haute montagne argentin qui travaillait pour l'agence de tourisme *Explorandes* de Alfredo Ferreyro à Cuzco dans les années 1974-75. La copie d'Emilio Araujo, datée de 1958, nous a été confiée par Percy Paz.

6 Lee (Com. pers., 2010) possède deux versions de la carte de Bües qui lui ont été donné par Adriana Von Hagen et qui ont donc vraisemblablement été utilisées par son père lors des explorations qui ont donné lieu à la rédaction du célèbre livre « *Highway of the sun* ». La première carte, intitulée « *El Señorío de Vilcabamba, Original por Christian Bües, Huadquiña, Enero 26 de 1921* », dessinée par Bernigau en 1952, est une copie de la copie réalisée par un certain A. Palma en 1937 sur la base de l'original daté de 1921. La seconde ne possède pas de titre formel mais une mention « *Cuenca del Cusireni, Aguas al Urubamba* " in the upper left corner and "Cuenca del Río Sirialo, Idma Grande » se trouve au centre en haut de la page.

La version de Greer comporte la mention suivante : « *Alto Urubamba i Apurímac Estudios La Sud Convención. Resumen de viajes de 1916-1928 por C. Bües -agronomo. Copia fiel del original. Escala 1/200.000.* ».

Les premières cartes topographiques « modernes »⁷ de la région ont été élaborées par l'*Instituto Geográfico Militar del Perú* dans les années 1940 et 1950. Les cartes d'Andahuaylas (1943), Curahuasi (1946), Abancay (1946), Anta (1946) et Chincheros (1957) représentent notre zone d'étude. La topographie, au 1/200.000, du terrain représenté à l'aide de courbes de niveaux (chaque 50 m) est assez précise et ne comporte pas de grosse erreur. Toutefois, on regrettera que seul le versant sud de la cordillère de Vilcabamba ait été relevé. Par ailleurs, la carte est très riche pour sa toponymie.

Les cartes actuelles de l'*Instituto Geográfico Nacional del Perú* sont au 1/100.000 et possèdent des courbes de niveaux tous les 50 m. Elles ont été élaborées à la fin des années quatre-vingt-dix à partir d'un traitement photogrammétrique de clichés aériens qui datent, pour la plupart, des années soixante-dix. Le CMVA est représentée sur les feuilles suivantes : Pacaypata (1996), Machu Picchu (1998), Andahuaylas (1969-1970) et Abancay (1998[1978]).

Pour finir, il faut signaler que Flores Ochoa (1985) dressa un croquis de la vallée du Mapillo et de la région d'Inkawasi où il réalisa une petite ethnographie dans les années 1980 : y sont indiqués les principaux villages et hameaux.

1.2- Remarques concernant la toponymie

En tant que système de représentation géographique, la toponymie doit être considérée comme une véritable cartographie (Retaillé dans Levy et Lussault, 2003 : 929), surtout dans un monde sans écrit et sans carte planimétrique comme celui des Inkas.

Lors de nos séjours sur le terrain, nous avons pu constater qu'aujourd'hui, les noms de lieux variaient en fonction des informateurs et de la nature de leurs relations avec leur environnement (fonction de leur lieu d'origine, leur activité, l'espace qu'ils habitent, etc.). Par exemple, il est courant que les deux faces d'un même sommet, vu depuis deux vallées différentes, portent des noms distincts.

L'essentiel des toponymes sont en langue quechua⁸. La plupart se réfère aux caractéristiques « naturelles » du lieu qu'ils désignent ; c'est le cas de « *unka pukru* », « *ichu urqu* », par exemple, qui signifient respectivement la « petite cuvette où se trouvent des arbres dénommés *unka* » et la « montagne couverte de paille ». Mais d'autres toponymes, plus rares, désignent, de manière plus ou moins explicite, la présence de vestiges archéologiques, tel « *Inkawasi* », la « maison de l'Inka » ou encore « *Ninarumiyuq* », le « lieu qui possède des pierres ardentes ». Enfin, une dernière série de toponymes correspondent aux sites mentionnés dans les documents historiques (archives administratives, cartes, etc.), auxquels nous avons prêté une attention particulière (voir Tableau 2.5, p. 93).

7 Notons aussi que plus ou moins à la même époque, en 1959, une équipe d'alpinistes allemands réalisa une expédition dans la cordillère de Vilcabamba pour y faire l'ascension du Panta dont elle dressa une carte topographique détaillée, par photogrammétrie terrestre. La publication de Spiess (2003) comprend également une belle carte de la cordillère de Vilcabamba intitulée « *Cordillera de Vilcabamba, Peru. Übersichtskarte, mapa general* » qui indique le réseau vicinal de façon assez détaillée.

8 Nos remerciements vont ici à César Itier pour la traduction des toponymes en langue recueillis sur le terrain.

Sur le terrain, nous avons également remarqué que la plupart des toponymes indiqués sur les cartes actuelles de l'*IGN* ne sont pas utilisés, ni même connus, par les habitants de la vallée. Lorsqu'ils sont connus, ils sont souvent mal localisés⁹.

D'une manière générale, les cartes les plus riches pour leur toponymie sont, comme nous l'avons déjà mentionné, celle confectionnée par Christian Bües dans les années 1920 et celles appartenant à la série de cartes topographiques élaborées par l'*IGM* dans les années 1940-50¹⁰. Soulignons aussi que ces cartes sont antérieures à la grande réforme agraire menée sous le gouvernement du général Velasco dans les années 1970. La conséquente déstructuration du système de latifundias, qui correspondent généralement aux *haciendas* citées dans les documents coloniaux, a en effet entraîné de nombreux changements toponymiques.

Pour notre étude historique, nous avons donc employé de préférence la toponymie consignée sur les cartes les plus anciennes. Les cartes topographiques de l'*IGM* nous ont servi de base pour les noms des sites d'habitat (villages, hameaux, etc.). La plupart des noms de cours d'eau que nous employons ont été empruntés à ceux de la carte confectionnée par Samanez y Campo (1980) qui est la plus complète sur ce point. Concernant l'oronymie, nous avons recueilli les noms des montagnes sur le terrain auprès des habitants. Ceux-ci coïncident souvent avec les toponymes de la carte de Bües, mais comme il existe de grands écarts entre l'oronymie consignée sur les différentes cartes et au vue de l'importance des noms de sommets pour la géographie de la région, il nous a paru nécessaire de confectionner des tableaux de synthèse (1 et 2) qui sont exposés ci-dessous.

⁹ En raison de la marginalité territoriale de la région, la plupart des toponymes consignés sur les cartes *IGN* ont sans doute été relevés lors d'enquêtes indirectes. En effet, notons que les cartes stipulent que leur topographie n'a pas été vérifiée sur le terrain.

¹⁰ Pour être complet, mentionnons aussi les données issues du recensement des centres d'enseignements ruraux, publiées par le Ministère de l'éducation du Pérou en 2003. Il s'agit, en effet, de la source administrative récente la plus exhaustive concernant le nombre et la toponymie usuelle des sites d'habitat actuels (villages, hameaux, etc.). Toutefois, signalons que la localisation des toponymes sur la carte est souvent erronée.

LOCALISATION	SOMMET				TOPONYMIE						
	SECTEUR OROGRAPHIQUE	X	Y	Alt.	Sommet	USUEL	IGN (90's)	IGN (1943-57)	BUES (1921)	AUTRES	16ème SIECLE
VILCABAMBA OCCIDENTAL	693498	8537142	4950	Nevado	CHOQEZAFRA	CHOQEZAFRA	CHOCCE SAPRA	CHOQEZAFFRA			
	706829	8536421	5600	Nevado	OTAÑA	PANTA		PANTA			
	710070	8538221	5193	Nevado	PANTA			RUNAPAYAC			
	712448	8539956	5350	Nevado	RANRRA			COMBALLA	SOIROCCOCHA (Bingham, 1922; Bowman, 1916; Carlotto, 1997)		
VILCABAMBA OCCIDENTAL SUD	709712	8527641	5100	Nevado	WAMANRIPA		COISOPACANA	HUAMANRIPA & SUCROCOCHA	AZULQOCHA (Carlotto, 1997)		
	710718	8525095	5150	Nevado	KITAY o KELKENA		COISOPACANA	QUITAY	ALCOARCUNA (Carlotto, 1997)	CUYSA (?) (wak'a Albornoz)	
	699516	8527368	4600	Pic	CHUNTAWILKA		CHUNTAHULCA	CHONTAHUILCA (laguna)		CHUNTAWILKA (mines) (Regalado, 1992)	
VILCABAMBA CENTRAL	714626	8543529	4796	Nevado	QUENUAURQU			HUARHUAORCCO			
	717095	8538223	5089	Nevado	CHUKUITU	CHUCUITO		ÑAÑAHUICCO			
	719507	8538818	4930	Nevado	PUMASILLO			MISTIHUASI	PUMASILLO (Bowman, 1916)		
	722192	8537371	4950	Nevado	MANDOR	MANDORCASA		MANDOR GRANDE			
	726438	8534341	5100	Nevado	KAYKO	CAYCO		TUTUYOC			
	731689	8534040	5400	Nevado	CHOQETAKARPU	CHOQUETACARPO	CHOQUETACARPO	QUENUA et PUCA-PUCA		CHUQUITACARPU (mines) (Regalado, 1992)	
	738866	8531948	5900	Nevado	SAKSARAYUQ	SACSARAYOC	SACSARAYOC	SACRAYOC			
	736228	8534171	5950	Nevado	SAKSARAYUQ		SACSARAYOC	QUERAHUAICCO			
	722116	8533563	5150	Nevado	AZULQUCHA	PUMASILLO		SORANI et MANDOR GRANDE		SAUANI (?) (mines) (Regalado, 1992)	
VILCABAMBA ORIENTAL	721851	8525403	4400	Pics	WIRAQUCHAN	YANAMA	YANAMA	VIRACCHAN			
	735971	8522903	5350	Nevado	-		YANACOCHA	HUARHUACOCHA			
	737428	8522874	5400	Nevado	CHOQEK'IRAW, QORIWAYRACHINA ou MARKANI	CORIHUAYRACHINA	YANACOCHA	HUARHUACOCHA		CHUQUITARANGO (?) (mines) (Regalado, 1992)	
	738626	8523234	5300	Nevado	-		YANACOCHA	NEGROYOC			
	744692	8519936	5750	Nevado	PADREYUQ	PADREYOC	QUISHUAR	PADRIYOC			
	747884	8515663	5200	Nevado	CHAWPILOMA	CHAUPILOMA	MARCANI	HUMANTAY			
	752583	8517013	5376	Nevado	AMPARAY	AMPARAY	CAMAS	CAMAS			
	759152	8517462	5400	Nevado	SORAY	SORAY	FERNANDOY	CCHOCCHA	SORAY (Bingham, 1922)		
	760548	8521688	5900	Nevado	HUMANTAY	TUCARHUAY	HUMANTAY	HUMANTAY			
765735	8524724	6250	Nevado	SALKANTAY	SALCANTAY	SARKANTAY	SALCCANTAY		SALCANTAY (wak'a Albornoz)		

Tableau 1- Oronymie de la cordillère de Vilcabamba

LOCALISATION	SOMMET				TOPONYMIE						
	MASSIF	X	Y	Alt.	Sommet	USUEL	IGN (90's)	IGN (1943-57)	BUES (1921)	AUTRES	16ème SIECLE
OREJA DEL PERRO	668053	8528425	4850	Pic		UTARKI		UTARQUI		CHILLIHUA (Samanez, 1980 ; Carlotto, 1997)	
	679103	8519179	4100	Pic		(Q)ANKAWA		PASTAHUAYCO		ANTACARAY (Carlotto, 1997)	
HATUN URQU	698680	8504505	4450	Pic		HATUN URQU o SENAL PICCHU		PICCHU			
	695127	8504437	4000	Pic		TOROYUQ		HOJATINCA			
	695276	8506144	3850	Pic		PIRURUYUQ		HOJATINCA			
	703274	8502740	4300	Pic		AUSARPANA					
	708829	8500550	3750	Pic		CAMPANAYUQ	CAMPANAYOC				
	699614	8511381	2050	Promontoire		ULLASPATA					
AMPAY	694682	8514962	1950	Promontoire		MANKAN CHURKU		SALLALLE			
	723771	8500391	5200	Nevado		AMPAY		AMAPAY			
	719885	8510266	4350	Pic		YANAQUCHA	SUCHUNAPATA	TORRE ORCCO			
	723352	8511585	4450	Pic		WAYLLA PUKRU	CUSILLUYOC	CUNCCALAYOC			
	701080	8513577	1900	Promontoire		WILKAQASA					
	733697	8509485	4300	Pic		INKAWASI o URCONCITO	INCAHUASI	RUMIHUASI			
740777	8504849	4250	Pic		MARANCAYUQ	MARANCARAYOC	CHIQUIS				

Tableau 2- Oronymie des massifs de la rive gauche du CMVA

2- L'IMAGERIE AERIENNE

Dans une région au faciès écologique aussi varié et au relief des plus abrupts, l'imagerie aérienne constitue un outil indispensable qui offre une vision du couvert végétal, de la nature de l'aménagement humain du milieu et qui peut aussi parfois permettre l'identification de vestiges archéologiques.

2.1- La photographie aérienne

Les *Fuerzas Aéreas del Perú* proposent des photos de la région étudiée. Elles sont issues de survols réalisés en 1991, correspondant aux rouleaux suivants : *Roll 57, Roll 63, Roll 68, Roll 69*. Les clichés ont été pris à 35000 pieds, pour une échelle d'environ 1/70.000 sur le papier. Nous nous sommes procurés ces photos que nous avons scrutées à la lunette stéréoscopique et au microscope stéréoscopique¹¹, sans résultat probant pour ce qui est de l'identification de vestige archéologique de surface, en raison notamment de la faible résolution des clichés et de la dense couverture végétale de la région. On perçoit tout de même quelques sentiers, des parcelles agricoles, des enclos et les habitations actuelles dont la localisation s'est avérée utile pour la logistique et, en particulier, pour l'orientation sur le terrain.

Par ailleurs, il faut signaler que la photographie aérienne en région montagneuse possède certaines limitations inhérentes au climat et au relief. Celles-ci relèvent de :

11 Ces instruments ont été mis à notre disposition par l'*Instituto Geologico Minero y Metalurgico del Peru* et le *Museo Arqueológico San Miguel de Azapa* de l'Université de Tarapacá, que nous remercions au passage. Le modèle du microscope est le suivant : Olympos SZ51/61.

- l'influence du climat amazonien qui explique que la plupart des clichés comportent des nuages qui masquent des étendues plus ou moins importantes du terrain ;
- le reflet du soleil sur les neiges éternelles des sommets de la cordillère de Vilcabamba qui entraîne des problèmes de surexposition ; et
- comme les clichés n'ont pas été pris alors que le soleil se trouvait au zénith (moment privilégié pour ce genre de photo) de vastes pans de versants montagneux se trouvent, de ce fait, dans l'ombre. L'exposition solaire différentielle des versants abrupts est d'ailleurs sans doute le principal problème de la photographie aérienne en montagne.

2.2- L'imagerie satellite

Pour la caractérisation du faciès écologique du CMVA, nous avons utilisé les images satellites *Landsat 7 ETM+* mises à disposition par la NASA¹². Malgré leur faible résolution (30m/pixel, et 15m/pixel en post-traitement), ces images rendent bien compte de la nature du couvert végétal de la région. Le traitement de ces images multi-spectrales (à sept canaux, plus un panchromatique) nous a, entre autres, permis de discriminer les zones de forêts denses qui ont ainsi été écartées des itinéraires de prospection), et d'évaluer l'extension des glaciers.

Pour ce qui est de la végétation, nous avons créé une image (avec les canaux 4, 3 et 2) où la végétation est mise ne valeur en rouge, à l'aide du canal 4 (« proche infrarouge ») qui marque la forte réflexion de la chlorophylle et donc zones boisées (Short, 2010).

En ce qui concerne les glaciers, nous nous sommes basés sur le canal 5 de clichés *Landsat ETM+* (datés de juin 2000) qui permet de distinguer la neige des nuages (Conolly et Lake, 2005 : 70).

Enfin, pour certaines vues, nous avons utilisé des images aux couleurs « pseudo-réalistes » que nous avons confectionnées avec les canaux 3, 2 et 1 de ces mêmes clichés *Landsat*.

L'ensemble de ces opérations de traitement d'images satellites a été réalisé à l'aide des logiciels *ESRI ArcMap 9.3* et *ENVI 4.2*.

De basse résolution, les images *Landsat ETM+* ne permettent pas l'identification des aménagements humains, comme des structures architecturales par exemple. Pour cela, nous avons eu recours au logiciel *Google Earth* qui consigne quelques images de meilleure qualité dont la résolution est de l'ordre du mètre par pixel¹³. Mais en raison de la couverture nuageuse gênante,

12 Deux dalles *Landsat 7 ETM+* couvrent notre zone d'étude. Nous avons utilisé les images suivantes :

- Dalle Ouest : images du 22/6/2000 et du 25/6/2001

- Dalle Est : images du 8/8/2002 et du 20/5/2002

Nous avons acquis ces images sur le serveur du *US Geological Survey* à l'adresse suivante : <http://glovis.usgs.gov/>

13 Dans *Google Earth*, la mosaïque d'images correspondant au CMVA n'est pas très fournie. L'essentiel de la région est couverte par les images *Landsat ETM+* de basse résolution que nous venons de mentionner. Il existe, toutefois, une série d'images en haute définition, dont l'assemblage forme une frange de 16,5 km de large qui s'étire selon un axe Nord-Sud, au centre de la région d'étude. Cette frange couvre la vallée d'Arma, de la rive droite de l'Apurimac, et une partie du massif Takmara-Kiuñalla, sur la rive gauche. Ces images en haute résolution correspondent à des clichés de 2006. Elles sont fournies par l'entreprise *Europa Technologies* qui ne précise pas leur résolution ; il semble que celle-ci doit être de l'ordre du mètre par pixel.

par endroit, et de la végétation souvent très développée, l'identification des structures architecturales est ardue, même sur ces images de bonne qualité ; de fait, seul deux sites recèlent des structures visibles (voir *supra*, 4.1.1.2.2).

3- LES MODELES NUMERIQUES DE TERRAIN

Le Modèle Numérique de Terrain (MNT) est une représentation numérique de la forme de la surface du sol. Que cela soit pour la représentation géographique, la caractérisation sitologique ou encore les simulations de visibilité ou de mobilité théoriques, les modèles numériques de terrain jouent un rôle important dans notre étude.

3.1- MNT : les sources

Nous avons travaillé sur trois MNT différents : celui de l'*Instituto Geográfico Nacional del Perú*, *SRTM version 3 (NASA)*¹⁴ et *ASTER GDEM version 1 (NASA)*¹⁵. Ils possèdent tous des qualités propres mais aussi certains défauts, dont il faut tenir compte et que nous avons parfois pu corriger.

Le MNT de l'*IGN* est la version numérique de la série de cartes publiées dans les années 1990 dont nous avons parlé plus haut. Rappelons que le modelé du terrain est représenté par des courbes de niveaux tous les 50 m qui ont été dessinées suivant le traitement photogrammétrique de clichés aériens qui datent, pour la plupart, des années 1970. Dessinées à la main, les courbes de niveaux sont souples et agréables. Elles représentent les microreliefs de façon assez détaillée, mais il faut signaler que, comme le stipulent les légendes, sa « *topographie n'a pas été vérifiée sur le terrain* »¹⁶. Le MNT de l'*IGN* recèle, en effet, plusieurs erreurs¹⁷ et quelques grandes zones non-représentées¹⁸.

Le MNT *SRTM* a été construit par capture altimétrique radar, dite interférométrie. Il est de type *raster* et possède une résolution de l'ordre de 90 m par pixel (trois secondes d'arc)¹⁹. Les données de ce MNT ne couvrent pas l'ensemble du CMVA : de nombreuses aires sont « sans-

14 « *SRTM* » pour « *Shuttle Radar Topography Mission* ». La version 3 de ce MNT n'est pas la plus récente, mais la version 4 (mise en service le 19/8/2008) n'est qu'une actualisation dans laquelle les zones « sans-données » ont été complétées par des processus d'interpolation. Mais dans le cas du CMVA, qui présente de grandes aires sans-données et un relief des plus complexes, ces interpolations sont inefficaces, car elles ne rendent pas compte des microreliefs qui sont souvent très prononcés.

15 « *ASTER* » pour « *Advanced Spaceborne thermal Emission and Reflection Radiometer* ». « *GDEM* pour « *Global Digital Elevation Model* ».

16 Compte tenu du contexte géo-environnemental régional, la photogrammétrie traditionnelle est une méthode topographique très approximative. Les contraintes pour la topographie sont multiples : couverture nuageuse, végétation, fortes pentes, dénivelés importants, glaciers (réverbération), exposition différentielle des versants, etc.

17 Parmi les erreurs que nous avons constatées, la plus importante concerne le relief du contrefort (de la zone 3), appelé Qoriwayrachina, qui fait face à Choqek'iraw. Il s'agit là d'une énorme erreur, car la crête du contrefort est située à une altitude moyenne de 3500 m, alors qu'elle se trouve en réalité à près de 4000 m.

Il convient aussi d'indiquer que nous avons constaté un décalage des données numériques par rapport aux cartes papiers originales. Nous avons donc dû corriger ce décalage, en déplaçant l'ensemble de -70 m sur l'axe des X et -15 m sur l'axe des Y.

18 C'est le cas de la région de Waskatay, des sommets du massif du Panta et d'un secteur de la crête de l'oreille du chien au niveau du sommet dénommé Utarki.

19 D'après la *NASA*, il possède une précision de l'ordre de précision planimétrique de +/- 20 m et altimétrique de +/- 16 m.

donnée » (vides) et, d'une manière générale, la restitution des fonds de vallée encaissée, comme les cañons de l'Apurimac et du Pachachaka, est de très mauvaise qualité.

En fait, le MNT *SRTM*, dont la qualité est donc trop médiocre pour être utilisé en l'état, nous a servi pour corriger le MNT de l'*IGN*. Pour ce faire, nous avons extrait des données (« saines ») du MNT *SRTM* pour combler les zones « sans-donnée » et/ou aux données erronées du MNT de l'*IGN*. Grâce à cette opération²⁰, nous disposons d'un nouveau MNT (amélioré) dont les données proviennent de deux sources : « *IGN/SRTM* », tel que nous le notons dans les légendes des cartes.

ASTER GDEM est aujourd'hui le plus précis MNT disponible en libre accès. Mis en service depuis juin 2009, ce MNT de type *raster*, élaboré d'après la corrélation stéréoscopique d'images satellites, possède une résolution de l'ordre de 30 m par pixel (une seconde d'arc)²¹. En théorie, il est donc trois fois plus précis que le MNT *SRTM* bien que la *NASA* signale qu'il comporte des erreurs et que, dans son état actuel, il ne s'agit donc que d'une « version de recherche ». Comme c'est le cas du MNT *SRTM*, et vraisemblablement pour les mêmes raisons, les données correspondant au CMVA sont, de fait, d'une qualité assez médiocre²² ; ce dont nous avons dû tenir compte au moment de l'utilisation de ces outils géographiques.

20 La correction des zones « sans-donnée » et aux données erronées du MNT de l'*IGN* a été réalisée de la façon suivante :

- création de polygones correspondant aux zones « sans-donnée » et aux données erronées du MNT de l'*IGN* ;
- création d'un maillage de points (espacés tous les 50m) à partir du MNT *SRTM* ;
- extraction des valeurs altimétriques du MNT *SRTM* d'après les polygones ;
- création d'un *TIN* (pour *Triangulated Irregular Network*) à partir des points (à valeur altimétrique) extraits du MNT *SRTM* ;
- création de courbes de niveau à partir de ce *TIN* ;
- jointure manuelle des courbes de niveau issues du MNT *SRTM* aux courbes de niveau de l'*IGN*.

Il convient également de noter que l'obtention d'un MNT de type *raster* à partir des courbes de niveau a été réalisée suivant un procédé spécifique, tel que le recommandent Conolly et Lake (2006 : 103-111). Ce procédé, que nous détaillons ci-dessous, nous a paru le plus approprié pour conserver l'intégrité des données et éviter les distorsions :

- création d'un *TIN* (mode « *masspoint* ») à partir des courbes de niveau
- création d'un *raster* au pas de 90m/pixel d'après ce *TIN*.

21 D'après la *NASA*, la précision planimétrique du MNT *ASTER GDEM* est de l'ordre de +/- 30 m et sa précision altimétrique de l'ordre de +/- 20 m.

22 Comme c'est le cas du MNT *SRTM*, les données du MNT *ASTER GDEM* ne couvrent pas intégralement le CMVA : nous avons calculé un total de près de 150 km² de zones « sans-donnée ». Les fournisseurs du MNT ont tenté de corriger ce problème par des processus d'interpolation, ce qui (comme ne l'avons expliqué plus tôt) n'est pas une procédure très efficace dans notre cas, en raison de la complexité du relief de notre zone d'étude. Cela dit, comme ces zones « sans-donnée » ne sont, le plus souvent, pas très étendues, ce problème ne remet tout de même pas en question l'utilisabilité de ce MNT.

Sinon, nous avons constaté que le MNT *ASTER GDEM VI* possède plusieurs défauts bien visibles :

- Le premier correspond au rendu du relief des cañons de l'Apurimac et du Pachachaka qui est, comme on pouvait si attendre, très mauvais ; ceci montre bien que topographier un cañon depuis les airs est une tâche difficile quelle que soit la méthode employée, la capture altimétrique radar du *SRTM* ou la stéréo-corrélation d'images satellites du *ASTER*.
- Le second concerne l'existence de zones aux données erronées. Ces zones sont dispersées dans l'ensemble de la région et s'assimilent à des sortes de « puits » bien visibles sur les représentations en *TIN* et en courbes de niveau. Ces « puits » correspondent à la présence d'une valeur altimétrique absurde (de plusieurs milliers de mètres inférieure à la valeur réelle du terrain). Cependant, ces zones erronées, qui font parfois plusieurs dizaines d'hectares, n'ont pas perturbées nos analyses car aucun site archéologique ne se trouve à l'emplacement d'un « puits » et, par ailleurs, parce que, comme il s'agit de concavité, ce type d'erreur n'obstrue pas les simulations de visibilité, par exemple.
- Enfin, il faut signaler la présence de traces parallèles, s'assimilant à des « cicatrices », qui parcourent en diagonal la surface du MNT. Elles sont particulièrement bien visibles sur les *TIN* et les *raster* de pente.

3.2- Commentaires relatifs à notre utilisation des différents MNT disponibles

Comme les deux MNT que nous avons préparés possèdent des caractéristiques distinctes, le choix de l'utilisation de l'un ou de l'autre dépend des objectifs recherchés et, plus spécifiquement, de l'échelle de l'analyse et du degré de précision requis (Baena Preysler et Rios Mendoza, 2006) :

- Comme fond cartographique, nous avons, le plus souvent, utilisé le MNT *IGN/SRTM*.
- Pour le calcul des caractéristiques géographiques générales, comme l'évaluation de l'extension des étages écologiques et l'analyse des pentes, nous avons aussi eu recours au MNT *IGN/SRTM*.
- En ce qui concerne le réseau hydrographique, nous avons utilisé la modélisation proposée par l'*IGN*, à laquelle nous avons apporté de légères modifications.
- Les caractéristiques sitologiques, telles l'altitude, la pente, la proéminence topographique, etc., des sites d'intérêt, ont, en revanche, été calculées sur la base du MNT *ASTER* à la résolution plus précise.
- Les simulations ont également été réalisées sur la base des données *ASTER*.

Pour conclure, il est important d'insister sur le fait que la qualité des MNT disponibles est médiocre. Aussi, soulignons que l'ensemble des résultats des analyses géomatiques réalisées sur la base de ces MNT possède, par conséquent, une valeur relative, qui devra être raffinée lorsque de meilleurs MNT seront publiés. Cela dit, nous avons toujours veillé à garder un regard critique sur la cohérence des résultats de nos calculs et simulations.

4- LES ANALYSES GEOMATIQUES

L'ensemble des calculs et des simulations géomatiques ont été réalisés à l'aide du logiciel *ESRI ArcGis 9.3*, sur la base des MNT *IGN/SRTM* et *ASTER GDEM* que nous venons de décrire.

4.1- Modes de calcul des caractéristiques sitologiques

Nous exposons, ci-dessous, les modes de calcul des caractéristiques sitologiques :

- Les sites d'intérêt sont représentés sous la forme d'un polygone qui correspond à la superficie de distribution des vestiges archéologiques. La délimitation a été réalisée sur le terrain à l'aide de récepteurs GPS simples²³. La forme du polygone a parfois été affinée, ensuite, sur la base des images aériennes.

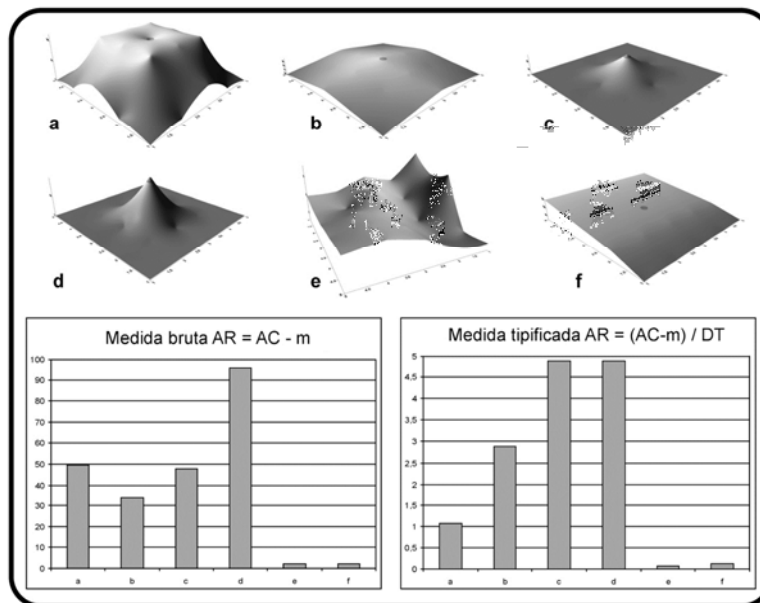
²³ Nous avons utilisé des récepteurs *GPS* simples, de marque *Magellan* et *Garmin* (sans correction différentielle ; ni correction par satellites de type *WAS* ou *EGNOS*, non disponibles pour l'Amérique du sud). Ces appareils localisent l'objet d'intérêt dans un rayon d'incertitude de plus ou moins cinq mètres selon la nature du couvert végétal et l'accessibilité des satellites. Signalons aussi qu'un altimètre barométrique a été employé afin de corriger la mesure d'altitude des *gps* qui se révèle, bien souvent, imprécise (en théorie, la marge d'erreur altimétrique du *GPS* est de l'ordre d'une fois et demie supérieure à la marge d'erreur planimétrique).

- Sur le terrain, nous avons relevé l'altitude des sites d'intérêt à l'aide de *GPS* et d'un altimètre barométrique. Mais, pour la cohérence des démarches géomatiques, nous avons privilégié les valeurs altimétriques obtenues sur la base des MNT. D'une manière générale, les altitudes présentées dans ce travail correspondent à la valeur altimétrique du centre de l'aire (polygone) du site considéré sur la base du MNT *IGN/SRTM*. Mais dans le chapitre 7, l'altitude est aussi exprimée en « valeur altimétrique médiane » et « valeur altimétrique moyenne » de l'aire du site qui ont ici été calculées sur la base du MNT *ASTER* (comme d'ailleurs l'ensemble des caractéristiques sitologiques traitées dans ce chapitre).

- Les valeurs de pentes du terrain ont été calculées à l'aide de l'outil « *3DAnalyst* » d'*ESRI*.

- Afin de rendre compte de l'« altitude relative » des sites d'intérêt, nous avons employé un « indice de proéminence topographique ». Par « altitude relative », nous désignons l'élévation du site d'intérêt en fonction de son environnement, position sitologique qui détermine notamment le degré de visualisation du site dans le paysage (Parcero-Oubiña et Fabrega Alvarez, 2006 : 77). Pour cela, nous avons employé la formule proposée par Parcero-Oubiña (2002 Ms) :

« $AR = (AC - M) / ET$ où « *AR* » est l'altitude relative du site, « *AC* » son altitude culminante, « *M* » la valeur altimétrique moyenne de ses environs et « *ET* » l'écart-type des valeurs altimétriques de ses environs »²⁴.



Pour calculer les valeurs altimétriques des « environs », nous avons considéré une aire couvrant le site et une zone tampon de 200 mètres autour de l'aire du site²⁵. Les valeurs altimétriques ont été obtenues sur la base du MNT *ASTER GDEM*.

²⁴ La citation originale dont il est fait mention est la suivante : « $RA = (SA - M) / SD$, where *RA* is the relative altitude of a settlement, *SA* its highest level, *M* the mean altitude of surroundings and *SD* the standard deviation of those surrounding altitudes. » (Parcero-Oubiña, 2002 Ms). La traduction est nôtre.

- La distance à l'eau a été évaluée sur la base du réseau hydrographique proposé par l'IGN. Mais, il faut tenir compte du fait que la modélisation de l'IGN n'est sans doute pas exhaustive et que de petits cours d'eau, au flux plus ou moins permanents, n'ont ainsi sans doute pas été représentés. A ce sujet, il faut aussi souligner que les canaux et vestiges de canaux que nous avons identifiés sur le terrain n'ont pas été pris en compte pour cette analyse.

4.2- Les simulations

Bien que nous ayons privilégié l'acquisition de données sur le terrain par l'expérience sensible des lieux et des paysages au cours de nos séjours, des simulations nous ont permis d'élargir et surtout de quantifier nos observations relevant des domaines de la visibilité et de la mobilité dans le CMVA.

4.2.1- La « visibilité » :

Qu'il s'agisse du panorama visuel qu'offre un lieu, d'intervisibilité entre établissements, ou encore du degré de visualisation d'un site spécifique, les questions relatives aux aspects culturels et sociaux associés à la visibilité des lieux et des paysages sont multiples. Aujourd'hui, les analyses de visibilité sont courantes en archéologie, surtout qu'elles sont assez simples à exécuter avec les logiciels SIG (Baena et Rios, 2006 : 21).

Pour notre recherche sur l'agencement territorial du CMVA (voir *supra*, chap. 8), nous avons eu recours à plusieurs analyses SIG relevant du domaine de la visibilité, car il nous semble que, comme ailleurs (Llobera, 2006 : 112), les « paysages visuels » jouaient un rôle important dans les systèmes de structuration de l'espace et donc de construction territoriale. Notons, par exemple, que la visibilité est importante pour le contrôle territorial (contrôle de l'accès à et des activités réalisées sur un espace donné), les communications (échanges de signaux à plus ou moins longue distance), la mise en scène et la construction de monuments (porteurs de symboles culturel et/ou politico-religieux), etc. En effet, l'étude des paysages constitue un aspect, ou plutôt un axe de recherche, important dans notre approche sur les systèmes de représentation géographique et sur la territorialité du CMVA préhispanique.

Pour la réalisation de simulation de visibilité, nous avons eu recours aux extensions « 3D Analyst » et « Spatial Analyst » d'ESRI. Les simulations ont été calculées sur la base du MNT ASTER. Même s'il s'agit du plus précis modèle numérique de terrain disponible, sa qualité est, comme nous l'avons expliqué plus haut, assez médiocre, si bien que les résultats des analyses sont approximatifs ; ils ne représentent, en effet, pas exactement la réalité « géographique » du terrain). Au problème de fidélité du MNT, il faut ajouter que les analyses de visibilité possèdent

25 Cette échelle eut pu être différente, plus vaste voire plus réduite, mais nous avons défini une zone tampon de 200 m autour des limites de l'établissement afin que l'indice de proéminence topographique mette en évidence la nature du microrelief (buttes, replat, cuvette, etc.) sur lequel est implanté l'établissement résidentiel. En considérant une aire plus grande, il nous semble que les valeurs de l'indice auraient eu tendance à être plus homogènes, du fait que la très grande majorité des établissements est implantée sur les crêtes des contreforts et des éperons qui sont eux-mêmes des reliefs proéminents.

aussi certaines limites dont il faut tenir compte, comme les problèmes liés à l'effet de flou provoqué par la distance et le brouillard atmosphérique par exemple et/ou encore ceux relatifs à la nature de la paléo-végétation, etc. (Zamora Merchan, 2006 ; Conolly et Lake, 2006 : 225). Ayant émis ces réserves, soulignons que les résultats des analyses numériques ont été confrontés aux observations empiriques sur le terrain et que nous n'avons pas noté de grosses incohérences concernant la visibilité des sommets et l'intervisibilité entre sites, par exemple. Ainsi, et même s'il convient d'être prudent, il faut croire les résultats de nos analyses dégagent des tendances acceptables comme hypothèse de travail. Reste donc à résumer succinctement le procédé technique de ces analyses SIG de visibilité.

Pour le calcul des panoramas visuels (*viewshed*), nous avons défini le point d'observation suivant la création d'autant de points que de pixels correspondant à l'étendue du site d'intérêt ; concrètement, un nuage de points espacés régulièrement tous les 30 m à l'intérieur du polygone correspondant. Comme le recommande Parcero-Oubiña (2002 Ms), nous avons défini à 5 m la hauteur de l'observateur afin de pallier aux éventuelles imprécisions du MNT²⁶. En ce qui concerne le rayon de visibilité, nous avons considéré que :

- les plus grands sommets sont visibles jusqu'à 100 km à la ronde dans un ciel dégagé ;
- les principales formes du paysage (microreliefs : buttes, collines, pitons, etc.) sont bien visibles dans un rayon d'approximativement 30 km ;
- il ne faut pas excéder une distance de 5 km si l'on cherche à définir la visibilité de structure architecturale ;
- en ce qui concerne la visibilité d'individus, un rayon d'un peu plus d'1 km paraît raisonnable.

Le principe de « visibilité accumulée » auquel nous faisons référence dans le cadre du développement d'hypothèses concernant les liens entre paysage et territorialité (voir *supra*, 8.2.3 et la carte 8.1, p. 341) a été étudié de manière approfondie par Llobera (2006). Il consiste en l'addition de panoramas visuels de plusieurs sites d'intérêt. Il permet donc de déterminer, par ce biais, quels sont les sites et/ou les unités physiographiques les plus en vue dans le paysage, avec l'idée théorique sous-jacente que plus un site est visible plus il possède potentiellement une certaine importance dans les systèmes de représentation géographique et peut-être d'organisation territoriale. D'ailleurs, c'est pour cette raison que nous avons calculé non seulement le panorama visuel des principaux établissements résidentiels, mais aussi de l'ensemble des sommets, ce qui nous a permis de déterminer l'association de certains sommets avec certaines zones. Mais, il faut signaler que, par manque de temps, la visualisation des sommets n'a pas été étudiée de façon très poussée et que nous espérons en faire une analyse spécifique plus approfondie dans le futur. Une autre piste de recherche connexe séduisante serait de générer le « panorama visuel total »²⁷ de notre zone d'étude afin de déterminer avec précision quels en étaient les sites les plus visibles. Mais, pour que cette démarche soit réellement pertinente, notons qu'il faudrait disposer d'un MNT de meilleure qualité.

26 D'après ses fournisseurs, la marge d'erreur verticale du MNT ASTER est de l'ordre de 20 mètres.

27 « Panorama visuel total » est notre traduction de l'expression de Llobera (2006) « *cuena visual total* ».

4.2.2- La circulation théorique

Les SIG permettent de réaliser deux types de simulation relevant du domaine de la mobilité. La première consiste en le calcul du plus court chemin - en termes de coût, selon les paramètres souhaités - entre deux lieux, ce que nous n'avons pas fait ici car le réseau vicinal qui parcourt la région est assez bien connu (Duffait, 2006). La seconde consiste en la création de courbes isochrones autour d'un site spécifique. La courbe isochrone est une courbe géométrique délimitant les points accessibles, depuis ou vers un site spécifique, en un temps donné. L'emploi de ce type de courbes est assez courant en archéologie pour déterminer des aires d'influences autour d'établissements humains (García San Juan, 2005). Nous avons utilisé ce type de courbes à plusieurs reprises pour illustrer la proximité des établissements résidentiels d'un même réseau d'habitat (Figure 7.5, p.286) ou encore pour montrer l'extension du domaine de Choqek'iraw en heures de marche (Carte 9.1, p. 372).

Les courbes isochrones ont été générées avec l'outil « *Path Distance* » d'*ESRI* sur la base du MNT *ASTER*. La méthode utilisée est celle proposée par Tripcevich²⁸. La vitesse de déplacement est fonction de la pente ; elle est basée sur la formule anisotrope de Tobler (1993).

Comme c'est le cas pour les analyses de visibilité, il convient d'être prudent avec les résultats des analyses de mobilité. Par exemple, dans le cas de Choqek'iraw, nous n'avons pas considéré l'Apurimac dont la traversée était sans doute limitée à des points spécifiques où étaient installées des infrastructures (pont, nacelle, radeau, etc.). Du reste, la courbe isochrone de 8h correspond à huit heures de marche continue et ne considère donc pas les aléas du voyage. De fait, il paraît plus raisonnable de considérer que la courbe de 6h représente mieux la journée de marche ; c'est d'ailleurs ce que semblent signifier les études de Lecoq (1987) et Tripcevich (2008) sur la mobilité des caravanes. Enfin, il faut signaler que la validité des calculs de mobilité théorique reste à démontrer pour les régions montagneuses, car ces simulations ne tiennent pas compte des sentiers qui parcourent les versants à flanc ou encore les montées en zigzag, ce qui pose le problème de la prise en compte de la valeur de la pente. Toujours est-il que les isochrones que nous avons générées et exposées sur les figures sont assez cohérentes avec notre expérience du terrain.

28 Le protocole développé par Tripcevich est expliqué sur son site : www.mapaspects.org.

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
---------------------	----------

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER : PRESENTATION GEOGRAPHIQUE

1.1- L'ESPACE PHYSIQUE	8
1.1.1- LA VALLEE DE L'APURIMAC ET LES ANDES SUD-PERUVIENNES	8
1.1.1.1- Description du cours de l'Apurimac	10
1.1.1.2- Les régions géomorphologiques des Andes sud-péruviennes	10
1.1.1.2.1- Région d'étude : la cordillère orientale	11
1.1.1.2.2- Les régions périphériques	13
1.1.1.2.2.1- Les haut-plateaux du département de l'Apurimac	13
1.1.1.2.2.2- Le piémont amazonien	13
1.1.2- RELIEF GENERAL DE L'AIRE D'ÉTUDE : LE COURS MOYEN DE LA VALLEE DE L'APURIMAC	14
1.1.2.1- Localisation	14
1.1.2.2- Les massifs montagneux du CMVA	14
1.1.2.2.1- La cordillère de Vilcabamba	14
1.1.2.2.2- Le massif Hatun Urqu	17
1.1.2.2.3- Le massif de l'Ampay	19
1.1.2.2.4- Commentaires	20
1.1.2.3- Le fond de vallée de l'Apurimac	20
1.1.2.3.1- La confluence « Apurimac / Pachachaka / Pampas » et la région de Pasaje	20
1.1.2.3.2- Le cañon au pied de Choqek'iraw	21
1.1.3- LA GEOLOGIE DE LA ZONE D'ÉTUDE	23
1.1.3.1- Le versant nord : la cordillère de Vilcabamba	23
1.1.3.2- Le versant sud	23
1.1.3.2.1- Le massif Hatun Urqu	23
1.1.3.2.2- Le Massif de l'Ampay	24
1.1.3.3- Les faciès magmatiques	24

1.1.3.4- Les ressources minières	24
1.1.3.5- Commentaires	25
1.2- CLIMAT & ENVIRONNEMENT	25
1.2.1- CLIMAT	26
1.2.1.1- Les saisons des Andes intertropicales	26
1.2.1.2- Les microclimats du CMVA	27
1.2.2- LE RESEAU HYDROGRAPHIQUE	29
1.2.2.1- Régime des glaciers	30
1.2.2.2- Hydrographie de Vilcabamba	30
1.2.2.3- Hydrographie d’Hatun Urqu	31
1.2.2.4- Hydrographie de l’Ampay	31
1.2.2.5- Le río Apurimac	31
1.2.3- LA MOSAÏQUE ÉCOLOGIQUE DU CMVA	32
1.2.3.1- La cordillère de Vilcabamba	33
1.2.3.1.1- Le versant sud de la cordillère de Vilcabamba (Écozones 1 et 2)	33
1.2.3.1.2- Le versant nord de la cordillère de Vilcabamba (Écozones 3 et 4)	34
1.2.3.1.3- Le páramo pluvial des zones d’altitudes (Ecozone 5)	35
1.2.3.2- Les massifs de la rive gauche du CMVA	35
1.2.3.2.1- Les versants (Ecozones 6 et 7)	35
1.2.3.2.2- Le páramo humide des hauteurs du massif de l’Ampay (Ecozone 8)	36
1.2.3.3- Les faciès écologiques du fond de vallée de l’Ampay	36
1.2.3.3.1- Les milieux arides (Ecozones 9 et 10)	37
1.2.3.3.2- La ceja de selva en aval du Mapillo (Ecozone 11)	37
1.2.3.4- Commentaires sur la distribution des zones écologiques dans le CMVA	37
1.2.3.4.1- Synthèse	37
1.2.3.4.2- Le patrimoine forestier	38
1.2.3.4.c- Commentaires sur la carte 1.5	38
1.2.4- CLIMAT & ENVIRONNEMENT A L’EPOQUE PREHISPANIQUE	39
1.2.4.1- Contexte historico-climatique	39
1.2.4.1.1- 2000 av. – 1000 apr. J.-C.	39
1.2.4.1.2- 11 – 16ème siècle	40
1.2.4.2- Commentaires	40
1.3- LE MILIEU HUMAIN	41
1.3.1- ETAT DES LIEUX DE L’OCCUPATION HUMAINE ACTUELLE	42
1.3.1.1- Situation politico-administrative	42
1.3.1.2- Structure territoriale	44
1.3.2- LES MILIEUX RURAUX DU CMVA	45
1.3.2.1- Les yunga : une zone de production spécialisée	47
1.3.2.2- Le paysage quechua au centre de l’étagement andin	48
1.3.2.3- Les terres tempérées d’altitude de l’étage suni	50
1.3.2.4- Les paysages pastoraux : la puna	50
1.3.2.5- Le domaine des sommets : urqu	51
1.3.2.6- Commentaires	52
1.3.3- COMPLEMENTARITE ECOLOGIQUE ET VERTICALITÉ	53
1.3.3.1- La complémentarité écologique	53
1.3.3.2- Formes de verticalités aujourd’hui	54
1.3.3.2.1- La structure verticale de la vallée du Mapillo	54
1.3.3.2.2- La pluri-résidence dans la région d’Inkawasi	54
1.3.3.2.3- « La banda » et les réseaux macro-régionaux	55

1.3.3.2.4- Commentaires	55
1.4- GEOGRAPHIE DU CMVA : SYNTHÈSE ET IMPLICATIONS POUR L'ÉTUDE ARCHEOLOGIQUE	56
1.4.1- STRUCTURE OROGRAPHIQUE ET ZONAGE DE LA ZONE D'ÉTUDE	56
1.4.1.1- Les zones de versants	58
1.4.1.1.1- Les éperons (latéraux des versants)	59
1.4.1.1.2- Les contreforts (de massif)	61
1.4.1.1.3 Les yunga des zones de versant	61
1.4.1.2- Les zones de vallées	61
1.4.1.2.1- Les régions d'altitude : les páramos	62
1.4.1.2.2- Les vallées de la rive gauche Vs celles de la rive droite	62
1.4.1.2.3- Paysages sacrés	62
1.4.1.3- Les zones de vallées interandines	63
1.4.2- CONCLUSION	63

CHAPITRE 2 : LA VALLÉE DE L'APURIMAC ET LA CORDILLÈRE DE VILCABAMBA DANS LES MYTHES INKAS ET LES SOURCES ÉCRITES ANCIENNES

2.1- LA CORDILLÈRE SUD-ORIENTALE À L'ÉPOQUE PRÉHISPANIQUE TARDIVE DANS LES SOURCES ÉCRITES	67
2.1.1- LA CORDILLÈRE SUD-ORIENTALE AVANT LA FORMATION DE L'ÉTAT INKA	67
2.1.1.1- Mythes d'origine inka et chanka	68
2.1.1.2- Les Kichwa	69
2.1.1.3- Commentaires	70
2.1.2- LE CONFLIT INKA/CHANKA	72
2.1.2.1- Portée historique du récit	73
2.1.2.2- Discours symbolique et légitimation politique	73
2.1.2.3- Le CMVA à l'articulation des pays chanka et inka	74
2.1.2.3.1- L'oracle Apurimac	75
2.1.2.3.2- Le pont sur l'Apurimac : une limite du pays cuzquéenien	76
2.1.2.3.3- Commentaires	78
2.1.3- LA RÉGION SOUS LE TAWANTINSUYU	78
2.1.3.1- La géographie du Tawantinsuyu	78
2.1.3.2- Les provinces inkas du Chinchaysuyu	80
2.1.3.2.1- Les provinces inkas des Kichwa et des Chanka, du Chinchaysuyu	82
2.1.3.2.2- Remarque concernant le mode de partition des terres sous le Tawantinsuyu	83
2.1.3.3- La cordillère de Vilcabamba	84
2.1.3.3.1- Les conquêtes de Vilcabamba	84
2.1.3.3.2- Les domaines inkas de la cordillère de Vilcabamba : cas des palais de Machu Picchu et Choqek'iraw	85
2.1.3.3.3- La résistance inka à Vilcabamba	87
2.2- HISTOIRE DU COURS MOYEN DE LA VALLÉE DE L'APURIMAC	89
2.2.1- DYNAMIQUE TERRITORIALE AU COURS DU 16 ^{ème} SIÈCLE : GÉNÉRALITÉS	89
2.2.2- LE VERSANT SUD DE VILCABAMBA	94
2.2.2.1- La région occidentale : le village de Qarku et le río Acobamba	94
2.2.2.2- La région orientale : Chuquicarando et ses environs	95
2.2.2.3- Commentaires	96
2.2.3- LA RÉGION DE WASKATAY	97
2.2.3.1- Le front espagnol	97

2.2.3.2- Le territoire chanka	97
2.2.3.3- Commentaire	98
2.2.4- LA REGION DU MASSIF DE L'AMPAY	98
2.2.4.1- Les « nations Takmara et Kiuñalla »	98
2.2.4.2- Les plantations de coca des bas versants	99
2.2.4.3- Relations territoriales entre les vallées de Wanipaka et Cachora	100
2.2.5- COMMENTAIRES RELATIFS AUX DONNEES HISTORIQUES	100
2.3- SYNTHÈSE : « DYNAMIQUE TERRITORIALE D'UN ESPACE INTERMÉDIAIRE »	101
2.3.1- LE CMVA AVANT LA FORMATION DU TAWANTINSUYU	101
2.3.2- LE CMVA AU COURS DE L'EPOQUE IMPERIALE	102
2.3.3- LE FRONT INKA/ESPAGNOL DURANT LES TROIS DECENNIES DE RESISTANCE	102
2.3.4- CONCLUSION	103

CHAPITRE 3 : L'ARCHEOLOGIE DE LA CORDILLERE SUD-ORIENTALE : BILAN DES CONNAISSANCES

3.1 - CADRE CHRONOLOGIQUE DE REFERENCE	106
3.1.1- CADRE CHRONOLOGIQUE CLASSIQUE DES ANDES CENTRALES	106
3.1.2- CADRE CHRONOLOGIQUE DE LA REGION CUZCO-ANDAHUAYLAS	106
3.2- DEVELOPPEMENT SOCIOCULTUREL DE LA CORDILLERE SUD-ORIENTALE	108
3.2.1- HISTOIRE PREHISPANIQUE ANCIENNE	108
3.2.1.1- L'Epoque Archaïque (8000-2200 av. J.-C.)	108
3.2.1.2- L'Epoque Formative (2200-200 av. J.-C.)	109
3.2.1.3- La période Intermédiaire Ancienne (200 av. J.-C. – 500 apr. J.-C.)	110
3.2.1.4- L'Horizon Moyen (500-1000 apr. J.-C.)	111
3.2.1.5- Commentaires relatifs à l'histoire préhispanique ancienne	112
3.2.2- HISTOIRE EPOQUE PREHISPANIQUE TARDIVE	113
3.2.2.1- Période Intermédiaire Récente	113
3.2.2.1.1- Introduction : concept de « Période Intermédiaire Récente »	113
3.2.2.1.1.1- La vision ethnohistorique : « l'auka pacha runa »	114
3.2.2.1.1.2- L'archéologie de la période Intermédiaire Récente dans les Andes centrales	115
3.2.2.1.2- Le territoire chanka	118
3.2.2.1.3- Le pays kichwa	119
3.2.2.1.4- Cuzco et la formation de l'état inka	119
3.2.2.1.5- Vilcabamba : la vallée de Cusichaca	121
3.2.2.2- L'Horizon Récent	122
3.2.2.2.1- Introduction : la matérialité inka	122
3.2.2.2.2- Le paysage archéologique inka du Chinchaysuyu	123
3.2.2.2.2.1- Les tampu du Qhapaq Ñan	124
3.2.2.2.2.2- Les plateformes cérémonielles (dites « usnu »)	124
3.2.2.2.3- Archéologie inka du versant nord de Vilcabamba	126
3.3-CHOQEK'IRAW	129
3.3.1- LE PALAIS INKA	129
3.3.1.1- Le cœur du site	129
3.3.1.2- Les édifices liés au culte	131
3.3.1.3- Les quartiers périphériques	132
3.3.1.4- Le canal et les terrasses	132
3.3.2- HISTOIRE DU SITE	133

3.3.2.1- La construction du palais	133
3.3.2.1.1- La maçonnerie de Choqek'iraw	134
3.3.2.1.2- D'une possible influence chacha	135
3.3.2.2- Datation de l'occupation inka de Choqek'iraw	136
3.3.2.3- Vestiges domestiques et occupation pré-inka	138
3.3.2.3.1- Les structures circulaires du quartier dit Pikiwasi	138
3.3.2.3.2- Les structures circulaires du secteur XIII	139
3.3.2.3.3- Commentaires : nature et ancienneté de l'occupation des structures circulaires de Choqek'iraw	139
3.4- ARCHEOLOGIE DE LA REGION DE CHOQEK'IRAW : bilan des connaissances	141
3.4.1- LE BASSIN DU YANAMA	141
3.4.1.1- Le versant Yuraq Mayu	141
3.4.1.2- Le complexe du cerro Victoria	143
3.4.1.3- La haute vallée du Yanama	143
3.4.1.4- Les versants ouest et nord	144
3.4.2- LA VALLÉE DE L'APURIMAC EN AMONT DE CHOQEK'IRAW	144
3.4.3- LA VALLEE D'ARMA	144
3.4.4- LA VALLÉE DE L'APURIMAC EN AVAL DE CHOQEK'IRAW	145
3.4.5- COMMENTAIRES : le paysage archéologique du CMVA avant notre étude	146
A. BILAN DE LA 1^{ère} PARTIE : Résumé et questions soulevées	149

SECONDE PARTIE

CHAPITRE 4 : RECONNAISSANCE ARCHEOLOGIQUE DU CMVA

4.1- PROSPECTIONS DANS LE CMVA	154
4.1.1- ETUDES PRELIMINAIRES	154
4.1.1.1- Définition des terrains	154
4.1.1.2- Etudes préliminaires du paysage	155
4.1.1.2.1- Cartographie et toponymie	155
4.1.1.2.2- L'imagerie aérienne	156
4.1.1.3- Définition de zones de prospection préférentielle	157
4.1.2- LA PROSPECTION PEDESTRE	158
4.1.2.1- Organisation des terrains : aspects administratifs et logistiques	158
4.1.2.2- Déroulement des terrains : méthode de prospection pédestre	159
4.1.2.2.1- Logistique des prospections	159
4.1.2.2.2- Intensité de la prospection	161
4.1.2.2.3- Registre des données	161
4.1.2.3- Remarques relatives aux conditions de visibilité et de perception des vestiges	162
4.1.2.4- Couverture et représentativité des prospections	163
4.1.2.4.1- Couverture effective des zones d'étude	163
4.1.2.4.2- Représentativité géo-environnementale	163
4.2- RESULTATS DES PROSPECTIONS	165
4.2.1- NATURE DES SITES ARCHEOLOGIQUES IDENTIFIES	166
4.2.1.1- Nature des vestiges identifiés	166

4.2.1.1.1- Les sites avec architecture	167
4.2.1.1.2- Les gisements de céramique (sans architecture)	167
4.2.1.2- Délimitation et nomenclature des sites	168
4.2.2- PRESENTATION GENERALE DU CORPUS DE SITES ARCHEOLOGIQUES	169
4.2.2.1- Les sites archéologiques de la zone 1	170
4.2.2.2- Les sites archéologiques de la zone 2	173
4.2.2.3- Les sites archéologiques de la zone 3	176
4.2.2.4- Les sites archéologiques de la zone 4	180
4.2.2.5- Localisation des sites identifiés : synthèses et commentaires	183
4.2.2.6- Commentaires relatifs à l'état de conservation des vestiges	184
4.2.3- CONCLUSION	185

CHAPITRE 5 : L'ARCHITECTURE PREHISPANIQUE DU CMVA

5.1- L'ARCHITECTURE PREHISPANIQUE DU CMVA : Généralités	188
5.1.1- TYPOLOGIE GENERALE DES STRUCTURES ARCHITECTURALES	188
5.1.2- LE BÂTI EN PIERRE	188
5.1.2.1- Les matières premières disponibles : rappel	188
5.1.2.2- Les styles de maçonneries	189
5.2- LES HABITATIONS DE FORME CIRCULAIRE	191
5.2.1- DESCRIPTION DES STRUCTURES CIRCULAIRES	193
5.2.1.1- Morphologie des structures circulaires	193
5.2.1.1.1- Mode d'implantation au sol	193
5.2.1.1.2- Plan au sol et dimensions de la structure circulaire	194
5.2.1.2- Maçonnerie des structures circulaires	195
5.2.1.1- Répartition des styles de maçonnerie des structures circulaires	197
5.2.1.2- Aménagement des parements	197
5.2.1.3- Les chambranles	198
5.2.1.3- Remarques concernant la toiture	198
5.2.2- L'HABITATION PAYSANNE DE L'EPOQUE PREHISPANIQUE TARDIVE	200
5.3- LES STRUCTURES DE FORMES QUADRANGULAIRES	201
5.3.1- DESCRIPTION DES STRUCTURES DE FORMES QUADRANGULAIRES	201
5.3.1.1- Morphologie des bâtiments de plan au sol quadrangulaire	201
5.3.1.2- Maçonnerie des structures quadrangulaires	202
5.3.1.3- Toiture des bâtiments quadrangulaires	204
5.3.2- AFFILIATION CHRONO-CULTURELLE DES STRUCTURES DE FORMES QUADRANGULAIRES	204
5.3.2.1- Les bâtiments inkas	205
5.3.2.2- Les bâtiments « préhispaniques indéterminés »	205
5.3.2.3- L'héritage préhispanique de l'architecture traditionnelle de Vilcabamba	206
5.3.2.4- Le cas des grandes structures quadrangulaires des sites Balcon et Pajonal	206
5.4- LES INFRASTRUCTURES DU MONDE RURAL	208
5.4.1- LES SYSTEMES DE TERRASSES AGRICOLES	208
5.4.1.1- Les sites avec un système de terrasses	208
5.4.1.2- L'architecture des terrasses	211
5.4.1.3- Les structures associées aux systèmes de terrasses	212
5.4.1.4- Répartition et ancienneté des systèmes de terrasses	212
5.4.2- LES STRUCTURES ASSOCIEES A LA GESTION DE L'EAU	214
5.4.2.1- Les canaux	214

5.4.2.2- Les qucha	215
5.4.3- LA STRUCTURE DE TYPE ENCLOS	216
5.4.3.1- Répartition spatiale des enclos	217
5.4.3.2- Ancienneté des enclos	217
5.4.4- LE RESEAU VICINAL	219
5.5- LE CAS DES PLATEFORMES	220
5.6- L'ARCHITECTURE FUNERAIRE	221
5.6.1- LES TYPES DE CONTEXTES FUNERAIRES	222
5.6.1.1- Les tombes en puits	222
5.6.1.2- Les cavités rocheuses	223
5.6.1.3- Les abris sous roches funéraires	224
5.6.2- COMMENTAIRES RELATIFS AUX PRATIQUES FUNERAIRES	224
5.7- REMARQUES FINALES SUR L'ARCHITECTURE PREHISPANIQUE DU CMVA	225

CHAPITRE 6 : LE MATERIEL CERAMIQUE

6.1- CONSTITUTION ET NATURE DU CORPUS DE MATERIEL CERAMIQUE	230
6.1.1- LES GISEMENTS DE MATERIEL CERAMIQUE ET LA CONSTITUTION DU CORPUS SUR LE TERRAIN	230
6.1.2- NATURE DU CORPUS DE MATERIEL CERAMIQUE	232
6.2- ETUDE DU MATERIEL CERAMIQUE	232
6.2.1- METHODE D'ANALYSE	232
6.2.2- LES PATES	233
6.2.2.1- Description des types de pâtes	233
6.2.2.1.1- La pâte 1	233
6.2.2.1.2- La pâte 2	234
6.2.2.1.3- La pâte 3	234
6.2.2.1.4- La pâte 4	235
6.2.2.1.5- La pâte 5	235
6.2.2.1.6- La pâte 6	235
6.2.2.2- Commentaires sur la répartition des pâtes	236
6.2.3- LES FORMES	238
6.2.3.1- Les récipients fermés	238
6.2.3.2- Les récipients ouverts	240
6.2.3.3- Commentaires relatifs à certaines formes au faciès singulier	240
6.2.4- LES DECORS	241
6.2.4.1- Les décorations modelées en relief	242
6.2.4.1.1- Les visages anthropomorphes	242
6.2.4.1.2- Autres figurations modelées	244
6.2.4.1.3- Décoration non-figurative en pastillage	246
6.2.4.2- Les décors peints	246
6.3- STYLES CERAMIQUES DU CMVA	247
6.3.1- LA TRADITION LOCALE DU CMVA	247
6.3.1.1- La production de la céramique locale	248
6.3.1.2- Style décoratif de la tradition céramique locale	249
6.3.2- STYLES MARGINAUX : des influences régionales ?	250
6.3.2.1- Le type « polychrome sur argile pâle »	250
6.3.2.2- Le cas des urnes anthropomorphes (et de la pâte 3)	252

6.3.3- CERAMIQUE AFFILIEE AU STYLE INKA	252
6.3.3.1- La céramique inka du CMVA et des régions périphériques	252
6.3.3.2 – Nature et fréquence de la céramique affiliée au style inka dans notre zone d'étude	254
6.3.4- SYNTHESE ET DISCUSSION	255
6.3.4.1- L'histoire préhispanique ancienne	255
6.3.4.2- La Période Intermédiaire Récente	256
6.3.4.3- L'Horizon Tardif	257

B. BILAN DE LA 2nde PARTIE : Nature et Chronologie des établissements préhispaniques	259
--	------------

TROISEME PARTIE

CHAPITRE 7 : LES ESPACES VILLAGEOIS DE L'EPOQUE PREHISPANIQUE TARDIVE

7.1- L'HABITAT VILLAGEOIS : Les Etablissements Résidentiels	266
7.1.1- LES ETABLISSEMENTS DES EPERONS LATERAUX	267
7.1.1.1- Cas n°1 : implantation de l'habitat sur relief	281
7.1.1.1.1- Morphologie des établissements sur relief	281
7.1.1.1.2- Organisation spatiale des agglomérations	282
7.1.1.2- Cas n°2 : implantation de l'habitat sur replat	283
7.1.1.3- Cas n°3 : implantation de l'habitat en pente	284
7.1.2.4- Commentaires relatifs aux schémas d'implantation de l'habitat	284
7.1.2- LES ETABLISSEMENTS DES CONTREFORTS	285
7.1.3- LES ETABLISSEMENTS DE SOMMETS	287
7.1.3.1- Le complexe résidentiel de Piruruyuq-Chamilku	288
7.1.3.1.1- Description générale du complexe architectural	288
7.1.3.1.2- Un vaste complexe résidentiel structuré en quartiers ?	288
7.1.3.2- Le complexe d'Iglesiachayuq et son organisation duale	291
7.1.4- LES PETITS ETABLISSEMENTS DE PUNA	291
7.1.5- LES ETABLISSEMENTS DE VERSANT	293
7.1.6- LES ETABLISSEMENTS DE PROMONTOIRE	294
7.1.6.1- Description générale	294
7.1.6.2- Commentaires relatifs à la nature des structures circulaires implantées sur les promontoires	295
7.1.7- LES ETABLISSEMENTS RESIDENTIELS : SYNTHESE ET DISCUSSION	297
7.1.7.1- Synthèse relative à l'espace résidentiel villageois	297
7.1.7.1- Les types d'établissements résidentiels : bilan	297
7.1.7.2- Schéma d'implantation des habitations : bilan	299
7.1.7.2- La vie sociale dans les établissements résidentiels villageois	299
7.1.7.2.1- La maison (et l'unité domestique)	300
7.1.7.2.2- Des habitations plus grandes et d'autres plus petites	301
7.1.7.2.3- Des quartiers au sein des établissements	302
7.2- L'ESPACE VILLAGEOIS : Structure de l'Habitat	303
7.2.1- EMLACEMENT PREFERENTIEL DES VILLAGES	305

7.2.1.1- La prééminence topographique	305
7.2.1.2- L'établissement sur les hauteurs : explications traditionnelles	305
7.2.1.3- L'établissement sur les hauteurs dans le CMVA	306
7.2.2- RESAUX D'HABITATS ET SYSTEME D'OCCUPATION DU SOL	307
7.2.2.1- Les réseaux d'habitat des éperons latéraux	310
7.2.2.2- Les réseaux d'habitat des grands contreforts	312
7.2.2.3- Autres groupes d'établissements	312
7.2.2.3- Commentaires concernant la nature des réseaux d'habitat	313
7.3- L'ESPACE VILLAGEOIS : Economie, Territoire et Communauté	313
7.3.1- ECONOMIE(S) PAYSANNE(S)	313
7.3.1.1- Economie de subsistance agro-pastorale sur les éperons latéraux de la vallée de l'Apurimac	314
7.3.1.2- Exploitation agricole des zones de moyenne et basse altitude des contreforts d'Inkawasi et Takmara	315
7.3.1.3- Economie pastorale des groupes d'habitat implantés dans les régions d'altitude	315
7.3.2- TERRITORIALITE PAYSANNE	316
7.3.2.1- Aperçu démographique	317
7.3.2.2- Structure de l'habitat et mode de résidence	319
7.3.2.3- Fonction de l'établissement principal	319
7.3.2.4- La notion de « llaqta »	321
7.3.2.5- Territorialités et communautés paysannes préhispaniques : commentaires	321
7.4- LES ESPACES VILLAGEOIS : Conclusion	324

CHAPITRE 8 : PEUPEMENT ET TERRITORIALITE DU CMVA A LA PERIODE INTERMEDIAIRE RECENTE

8.1- L'OCCUPATION DU CMVA DURANT L'INTERMEDIAIRE RECENT : ETAT DES LIEUX	325
8.1.1- LA CORDILLERE DE VILCABAMBA	326
8.1.1.1- La région d'Inkawasi-Pacaypata (zone 1)	326
8.1.1.2- La vallée d'Arma (zone 4)	330
8.1.2- LES MASSIFS DE LA RIVE GAUCHE DE L'APURIMAC	330
8.1.2.1- Waskatay et le versant Apurimac du massif Hatun Urqu (zone 2)	330
8.1.2.2 – Le versant nord de l'Ampay : les régions de Takmara et Kiuñalla (zone 3)	332
8.2- CONFIGURATION TERRITORIALE DU CMVA DURANT L'INTERMEDIAIRE RECENT	334
8.2.1- CONTEXTE GEOGRAPHIQUE ET OCCUPATION DU SOL : SYNTHESE	336
8.2.2- PERSPECTIVE HISTORICO-CULTURELLE	336
8.2.2.1- Contexte ethnohistorique : rappel	336
8.2.2.2- Données archéologiques : bilan	337
8.2.3- SPATIALITE ET PAYSAGES	338
8.2.3.1- Spatialité du monde paysan : généralités	338
8.2.3.2- Le phénomène d'intervisibilité entre les villages	339
8.2.3.3- Paysages et système de représentations géographiques du CMVA	342
8.2.3.3.1- Le río Apurimac	343
8.2.3.3.2- Les sommets et la géographie sacrée	343
8.2.3.4- Commentaires	346
8.3- L'OCCUPATION PRÉ-INKA DU CMVA: SYNTHESE	346

CHAPITRE 9 : LES INKAS ET LA VALLEE DU RIO APURIMAC

9.1- LE COURS MOYEN DE LA VALLÉE DE L'APURIMAC SOUS LE TAWANTINSUYU	349
9.1.1- L'OCCUPATION INKA DU CMVA : ETAT DES LIEUX	350
9.1.1.1- La cordillère de Vilcabamba	350
9.1.1.1.1- La région d'Inkawasi et Qarku (zone 1)	350
9.1.1.1.1.1- La kallanka de Villar 1	351
9.1.1.1.1.2- La « maison de l'Inka » et le site historique de Qarku	352
9.1.1.1.2- Commentaires concernant la région voisine : la vallée du Mapillo	353
9.1.1.1.3- La vallée d'Arma (zone 4)	356
9.1.1.1.3.1- L'établissement inka de Pinkuyunka	356
9.1.1.1.3.1- Pinkuyunka et la vallée d'Arma	357
9.1.1.2- La rive gauche de l'Apurimac	358
9.1.1.2.1- La région du massif Hatun Urqu (zone 2)	358
9.1.1.2.1.1- Limichimpa et l'exploitation agricole inka des bas versants de la vallée de l'Apurimac	358
9.1.1.2.1.2- Les paysans au service de l'Inka	359
9.1.1.2.2- La région du versant nord du massif de l'Ampay (zone 3)	361
9.1.2- L'OCCUPATION INKA DU CMVA : SYNTHESE	362
9.1.2.1- Motifs de l'implantation inka dans la région	362
9.1.2.1.1- « L'or et l'argent »	362
9.1.2.1.2- « Plumes, coca et psychotropes »	363
9.1.2.2- (Ré-) Aménagement du paysage sociopolitique	364
9.1.2.3- Le cours moyen de la vallée de l'Apurimac dans la géographie inka	366
9.1.2.3.1- Le río Apurimac	366
9.1.2.3.1.1- Un fleuve « sacré »	366
9.1.2.3.1.2- Le tinku et « l'oracle d'Apurimac »	367
9.1.2.3.2- Les nevados de Vilcabamba	367
9.2- CHOQEK'IRAW ET LE CMVA	370
9.2.1- LE DOMAINE INKA DU CMVA	370
9.2.1.1- Le paysage archéologique des environs de Choqek'iraw	370
9.2.1.2- Les terres « del Inka » dans les archives coloniales	373
9.2.1.3- La population du domaine inka	374
9.2.2- CHOQEK'IRAW ET SON PAYSAGE	376
9.2.2.1- L'emplacement géographique du site	376
9.2.2.1.1- L'éperon de la montagne Yanaqucha	376
9.2.2.1.2- La plateforme cérémonielle de Qoriwayrachina 4 : une « mise en scène » de Choqek'iraw ?	377
9.2.2.2- L'hégémonie de Choqek'iraw dans la vallée de l'Apurimac	378
9.2.2.3- Le sanctuaire inka, la cordillère de Vilcabamba et le río Apurimac	380
9.2.2.3.1- Le sanctuaire inka	380
9.2.2.3.2- Le sanctuaire et les fêtes inkas	381
9.2.2.3.2.1- Choqek'iraw, le soleil de juin et les montagnes	382
9.2.2.3.2.2- Le soleil de décembre et le río Apurimac	384
9.2.2.3.2.3- L'oracle du río Apurimac	387
9.2.3- CHOQEK'IRAW ET LE CMVA : SYNTHESE	389
 C. BILAN DE LA 3^{ème} PARTIE : Territorialités et paysages du CMVA au cours de l'époque préhispanique tardive	 391

Conclusion	395
Références citées	403
Annexe : Remarques concernant les ressources cartographiques et géomatiques	429
Table des Matières	447
Liste des Cartes	459
Liste de Figures	461
Liste des Tableaux	463

LISTES DES ILLUSTRATIONS

LISTE DES CARTES

INTRODUCTION

Carte 0.1	Localisation de Choqek'iraw au Pérou	3
-----------	--------------------------------------	---

CHAPITRE 1

Carte 1.1	La vallée de l'Apurimac dans les Andes sud-péruviennes	9
Carte 1.2	Vision générale de l'aire d'étude	12
Carte 1.3	Structure des massifs montagneux du CMVA	16
Carte 1.4	Le réseau hydrographique du CMVA	29
Carte 1.5	Mosaïque écologique du CMVA	33
Carte 1.6	Structure territoriale de la région d'étude	43
Carte 1.7	Zonage orographique et étagement écologique du CMVA	58

CHAPITRE 2

Carte 2.1	Les groupes ethniques de la cordillère sud-orientale	69
Carte 2.2	Le territoire inka tel qu'il transparaît des sources écrites	77
Carte 2.3	Les sites historiques du CMVA et des régions voisines	92

CHAPITRE 3

Carte 3.1	Sites archéologiques de la cordillère sud-orientale, mentionnés dans le texte	113
Carte 3.2	Sites archéologiques du CMVA (antécédents)	142

CHAPITRE 4

Carte 4.1	Les zones d'études de terrain	155
Carte 4.2	Couvertures des prospections	160
Carte 4.3	Carte archéologique de la Zone 1	172
Carte 4.4	Carte archéologique de la Zone 2	175
Carte 4.5	Carte archéologique de la Zone 3	179
Carte 4.6	Carte archéologique de la Zone 4	182

CHAPITRE 6

Carte 6.1	Répartition des types de pâte dans les gisements du CMVA	237
Carte 6.2	Distribution des styles céramiques du CMVA	251

BILAN B

Carte B.1	Les établissements et autres sites archéologiques du CMVA	261
-----------	---	-----

CHAPITRE 7

Carte 7.1	Types d'établissements résidentiels et réseaux d'habitat du CMVA	309
-----------	--	-----

CHAPITRE 8

Carte 8.1	Panorama des principaux établissements résidentiels préhispaniques du CMVA	341
-----------	--	-----

CHAPITRE 9

Carte 9.1	Choqek'iraw et les établissements inkas du CMVA	372
-----------	---	-----

ANNEXE

Carte 1	"Partido de Vilcabamba" en 1786 d'après Oricaín (Guillén, 1970)	431
Carte 2	"Partido de Abancay" en 1786 d'après Oricaín (Aparicio, 1970)	431
Carte 3	La cordillère de Vilcabamba et ses environs en 1865 d'après Colpaert	432

LISTE DES FIGURES**INTRODUCTION**

Figure 0.1	Le cœur de Choqek'iraw : ses quartiers centraux	2
------------	---	---

CHAPITRE 1

Figure 1.1	Profil simplifié de la cordillère des Andes au niveau 73°O	8
Figure 1.2	Coupes orographiques de la cordillère de Vilcabamba	15
Figure 1.3	Fonds de vallée de l'Apurimac	22
Figure 1.4	Données climatiques des stations météorologiques de la zone d'étude	27
Figure 1.5	Planche Paysages du CMVA	46
Figure 1.6	Vue aérienne en oblique de la zone d'étude	60

CHAPITRE 2

Figure 2.1	Représentation des guerres Inka/Chanka sur un <i>qero</i> cuzquéenien	72
Figure 2.2	Le pont suspendu sur l'Apurimac d'après Markham (2001 : 92)	75
Figure 2.3	Les conquêtes inkas du <i>Chinchaysuyu</i> d'après Guaman Poma (1609 : 155)	81

CHAPITRE 3

Figure 3.1	Séquences stylistique des régions de Cuzco et Andahuaylas	107
Figure 3.2	Planche "Monuments inkas"	128
Figure 3.3	Plan de Choqek'iraw	130

CHAPITRE 4

Figure 4.1	Couverture générale des zones d'étude	163
Figure 4.2	Modes de découvertes des sites archéologiques	166
Figure 4.3	Répartition générale des sites avec architecture par type de vestiges	168
Figure 4.4	Répartition des sites par étage écologique	183

CHAPITRE 5

Figure 5.1	Styles de maçonneries préhispaniques les plus courants du CMVA	191
Figure 5.2	Mode d'établissement au sol et conservation, typiques des structures circulaires	192
Figure 5.3	Vestiges d'habitations préhispaniques (structures circulaires) du CMVA	196
Figure 5.4	Diversité des structures de formes quadrangulaires du CMVA	203
Figure 5.5	Aperçu des systèmes de terrasses agricoles du CMVA	210
Figure 5.6	Répartition générale des systèmes de terrasses	213
Figure 5.7	Aperçu des infrastructures du monde rural aménagées dans le CMVA	218

CHAPITRE 6

Figure 6.1	Répartition des pâtes céramiques	237
Figure 6.2	Les récipients fermés	239
Figure 6.3	Echantillon de bords à lèvres spéciales	240
Figure 6.4	Les récipients ouverts	240
Figure 6.5	La décoration peinte	247

Figure 6.6	Décoration figurative (diverse) sur la céramique préhispanique du CMVA	243
Figure 6.7	Décoration modelée en relief de la tradition stylistique locale du CMVA	245
Figure 6.8	Matériel affilié au style inka	254
BILAN B		
Figure B.1	Situation chronologique des établissements et autres sites archéologiques	263
CHAPITRE 7		
Figure 7.1	Plan de l'établissement résidentiel du site Mandor 1	271
Figure 7.2	Plan de l'établissement résidentiel du site Villar 1	273
Figure 7.3	Plan du secteur 3 du site Quchapata	275
Figure 7.4	Les établissements résidentiels de l'éperon dit "Machu Ilaqta"	277
Figure 7.5	Etablissements du contrefort d'Inkawasi	286
Figure 7.6	Croquis de l'agglomération du site Muñayuy, secteur 4	279
Figure 7.7	Etablissements de Sommet sur les hauteurs de Waskatay	290
Figure 7.8	Petit établissement du site Qoriwayrachina 1	293
Figure 7.9	Ensemble de structures circulaires du promontoire d'Ankawaqana	296
Figure 7.10	Répartition des types d'établissements résidentiels villageois en fonction de leur extension et altitude	308
Figure 7.11	Implantation de l'habitat dans le CMVA à l'époque préhispanique tardive	304
Figure 7.12	Les réseaux d'habitat sur les éperons latéraux	311
CHAPITRE 8		
Figure 8.1	Classement hiérarchique des établissements résidentiels villageois selon leur extension, par zone	327
Figure 8.2	Test Rang-Dimension des établissements résidentiels, par zone	328
Figure 8.3	Répartition par zone des établissements résidentiels villageois en fonction de leur extension et altitude	329
Figure 8.4	Matrices d'intervisibilité entre les villages principaux	340
Figure 8.5	Paysage quotidien au sortir d'une habitation villageoise dans la vallée d'Arma (SN°171)	342
Figure 8.6	« Habiter les montagnes andines »	344
CHAPITRE 9		
Figure 9.1	Paysages inkas du CMVA	369
Figure 9.2	La plateforme cérémonielle du site Qoriwayrachina 4	378
Figure 9.3	Mouvement apparent du soleil sur l'horizon de Choqek'iraw	383
BILAN C		
Figure C.1	Choqek'iraw accroché à un des contreforts abrupts de la montagne Yanaqucha	393
ANNEXE		
Figure 1	Schéma explicatif du concept d' «Altitude relative / Proéminence topographique»	442

LISTE DES TABLEAUX**INTRODUCTION****CHAPITRE 1**

Tableau 1.1	Caractéristiques orographiques de la cordillère de Vilcabamba et de ses principaux sommets	18
Tableau 1.2	Caractéristiques orographiques des massifs montagneux de la rive gauche du CMVA et de leurs principaux sommets	19
Tableau 1.3	Configuration administrative de la région d'étude	42
Tableau 1.4	Calendrier de l'agriculture vivrière traditionnelle des régions de la cordillère sud-orientale	49
Tableau 1.5	Les étages écologiques du CMVA : synthèse	52
Tableau 1.6	Zonage et configuration orographique du CMVA	57
Tableau 1.7	Zonage et étagement écologique	59

CHAPITRE 2

Tableau 2.1	Chronologie traditionnelle des souverains inkas	66
Tableau 2.2	Citations concernant la situation de Vilcabamba dans la quadripartition du <i>Tawantinsuyu</i>	79
Tableau 2.3	Repartimiento de Urcon de Hernando Pizarro en 1539 (Julien, 2001)	90
Tableau 2.4	Juridiction coloniale ancienne du CMVA et régions voisines	91
Tableau 2.5	Répartition chronologique des principaux sites historiques cités dans les sources écrites	93

CHAPITRE 3

Tableau 3.1	Caractéristiques générales de la Période Intermédiaire Récente	117
Tableau 3.2	Séquence de l'époque préhispanique tardive dans la vallée de Cusichaca	121
Tableau 3.3	Typologie des styles de maçonnerie à Choqek'iraw	134

CHAPITRE 4

Tableau 4.1	Zones du CMVA sélectionnées pour les prospections	154
Tableau 4.2	Paysages et conditions de visibilité des vestiges archéologiques, dans le CMVA	162
Tableau 4.3	Stratification des prospections suivant l'étagement écologique	164
Tableau 4.4	Modes de découverte des sites archéologiques	165
Tableau 4.5	Répartition des sites archéologiques d'après la nature de leurs vestiges	167
Tableau 4.6	Nomenclature des sites archéologiques	169
Tableau 4.7	Sites archéologiques de la Zone 1 (caractéristiques générales et localisation)	171
Tableau 4.8	Répartition des sites archéologiques et densité des vestiges dans la Zone 1	170
Tableau 4.9	Sites archéologiques de la Zone 2 (caractéristiques générales et localisation)	174
Tableau 4.10	Répartition des sites archéologiques et densité des vestiges dans la Zone 2	173
Tableau 4.11	Sites archéologiques de la Zone 3 (caractéristiques générales et localisation)	178
Tableau 4.12	Répartition des sites archéologiques et densité des vestiges dans la Zone 3	177
Tableau 4.13	Sites archéologiques de la Zone 4(caractéristiques générales et localisation)	181

Tableau 4.14	Répartition des sites archéologiques dans la Zone 4	180
Tableau 4.15	Répartition des sites par situation physiographique	184
CHAPITRE 5		
Tableau 5.1	Typologie de la maçonnerie préhispanique du CMVA	190
Tableau 5.2	Superficie de la structure circulaire	195
Tableau 5.3	Répartition des styles de maçonnerie des structures circulaires	197
Tableau 5.4	Les structures de forme quadrangulaire	202
Tableau 5.5	Les sites avec un système de terrasses	209
Tableau 5.6	Les sites avec des traces de canal d'irrigation	214
Tableau 5.7	Les sites avec des enclos	216
Tableau 5.8	Les contextes funéraires	221
CHAPITRE 6		
Tableau 6.1	Les gisements céramiques étudiés	231
Tableau 6.2	Répartition des récipients fermés / ouverts	238
Tableau 6.3	Répartition des tessons décorés par pâtes	241
Tableau 6.4	Répartition des tessons décorés par récipients	242
BILAN B		
Tableau B.1	Répartition des types d'établissements et autres sites par zone	260
CHAPITRE 7		
Tableau 7.1	Typologie des établissements résidentiels villageois (caractéristiques générales)	267
Tableau 7.2	Etablissements des Eperons latéraux	269
Tableau 7.3	Densité de structures circulaires dans huit agglomérations résidentielles	284
Tableau 7.4	Etablissements des Contreforts	285
Tableau 7.5	Etablissements des Sommets	287
Tableau 7.6	Etablissements de <i>Puna</i>	292
Tableau 7.7	Etablissements de Versants	294
Tableau 7.8	Etablissements des Promontoires	295
Tableau 7.9	Mesures des structures circulaires de huit sites d'habitat du CMVA	302
Tableau 7.10	Récapitulatifs des caractéristiques principales des modèles d'établissements	298
Tableau 7.11	Systèmes d'occupation du sol sur les éperons latéraux (synthèse)	311
Tableau 7.12	Estimations démographiques	318
CHAPITRE 8		
Tableau 8.1	Approximation du taux d'occupation des zones d'étude	332
Tableau 8.2	Panorama des principaux villages préhispaniques	339
ANNEXE		
Tableau 1	Oronymie de la cordillère de Vilcabamba	436
Tableau 2	Oronymie des massifs de la rive gauche du CMVA	437

« Choqek'iraw et la vallée de l'Apurimac : paysages et sociétés préhispaniques tardives »

- Résumé -

Le fleuve Apurimac s'écoule dans une vallée profonde de la cordillère des Andes au Pérou. Dans son cours moyen, cette vallée recèle l'un des plus importants sites archéologiques de la culture inka (15-16^{ème} siècles) : Choqek'iraw. Il s'agit d'un palais, à l'architecture sophistiquée, accroché à l'éperon d'une montagne au sommet éternellement enneigé, que cette thèse se propose d'étudier dans une approche régionale. Sur la base des résultats de prospections extensives menées sur les deux rives de la vallée où des dizaines de vestiges de villages préhispaniques ont été identifiés, et d'une analyse des données ethnohistoriques disponibles, nous tentons de dévoiler la nature du peuplement préhispanique tardif de cette région située aux confins de plusieurs pays ethniques. Pour ce faire, nous développons une réflexion sur la notion de territoire, conduite à différentes échelles et selon diverses perspectives. Nous analysons, d'abord, l'habitat des communautés villageoises préhispaniques, dont la structure paraît tout à fait adaptée à l'écologie « verticale » des montagnes andines. Nous examinons, ensuite, l'affiliation socioculturelle de ces communautés, originaires de la Période Intermédiaire Récente (11-15^{ème} siècles), à la lumière des sources ethnohistoriques et des témoignages matériels. Enfin, nous nous livrons à un essai sur les implications des paysages dans l'agencement territorial de la région ; il semble, en effet, que les principaux sommets et l'Apurimac jouaient un rôle majeur dans les systèmes de représentation territoriale et que Choqek'iraw, et les autres établissements inkas de la région, ont été implantés sur des sites spécifiques possédant une forte dimension symbolique. Aussi, il apparaît que les motifs de l'occupation inka de la région ne se limitaient pas au contrôle de sa population et à la mainmise sur ses ressources, car Choqek'iraw et ses environs formaient, avant tout, un domaine religieux visant à inscrire dans le paysage la vision du monde inka.

Mots-clefs : Inka (inca), Chanka (chanca), Archéologie, Approche régionale, Habitat, Territoire, Paysage, Mythes, Andes, Vilcabamba, Pérou

« Choqek'iraw and the Apurimac valley: Landscapes and Late Pre-Hispanic Societies »

- Abstract -

The Apurimac river flows through a deep Andean valley in southern Peru. In its middle course, the valley shelters one of the most important archaeological sites of the Inka culture (15-16th century): Choqek'iraw. This palace featuring sophisticated architecture sits on the spur of a snowcapped mountain. This study uses a regional approach for understanding the significance of Choqek'iraw and its surroundings. By combining extensive archaeological surveys from both sides of the valley with the available ethno-historical information, we try to uncover the nature of late pre-Hispanic settlement in this region, which borders on several ethnic groups. To achieve this, the concept of territory is examined, at different scales and from different perspectives. First, the settlement patterns of the peasant communities in the valley are analyzed; their structures are perfectly adapted to the "vertical" ecology of the Andes. Subsequently, the socio-cultural affiliations of these village communities, dating from the Late Intermediate Period, are examined in the light of ethno-historical sources and ceramic data. Finally, the implications of landscapes are explored in relation to the territorial configuration of the region. This investigation suggests that the main peaks and the Apurimac river played a major role in the systems of territorial representation and that Choqek'iraw, and other inka settlements of the region, were located at specific sites with a strong symbolic dimension. All available evidence indicates that population and resource control were not the only reasons for inka occupation of the valley; in fact, Choqek'iraw and its surroundings formed a religious domain, aimed at incorporating within the landscape the vision of the inka world.

Keywords: Inka (inca), Chanka (chanca), Archaeology, Regional approach, Settlement patterns, Territory, Landscape, Myths, Andes cordillera, Vilcabamba, Peru

- Archéologie Andine -